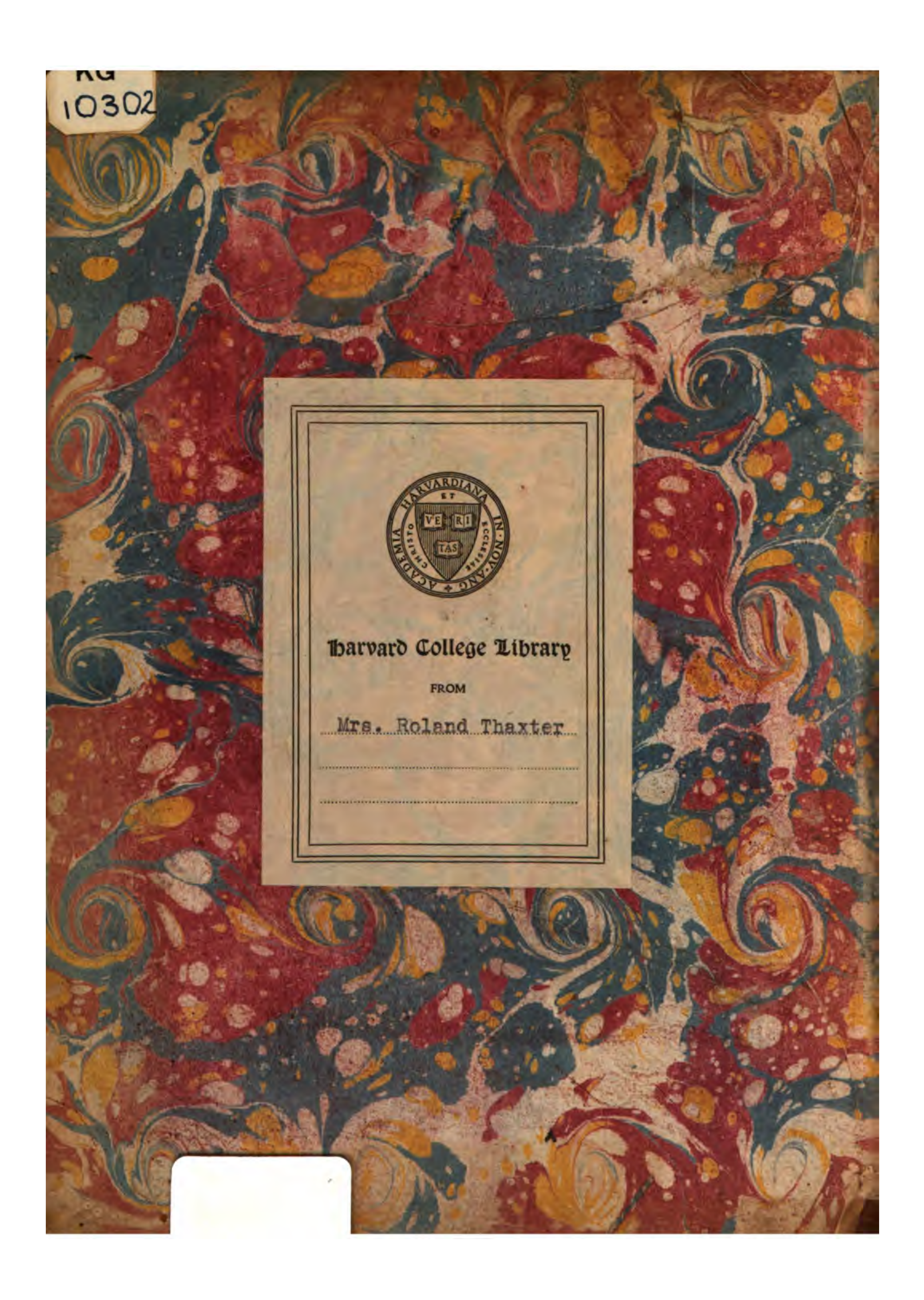

KG
10302
NEDL TRANSFER
HN 6A9L 0



KG
10302
HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
ACADEMIA
IN.NOV.ANG
CHRISTO
ECCLESIAE



HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME V.

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

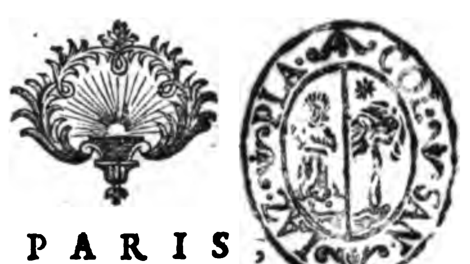
ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME V.



A PARIS,

Chez
PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Therèse.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à S. Benoît.

M. DCC. XXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Mrs. Roland Thaxter



PRÉFACE.

JE doute qu'il y aït chose plus rare au monde, en matiére de Littérature, qu'un Ecrivain qui réussit dans la composition d'une Histoire stérile en grands événemens, comme seroit celle d'un siécle ou d'un régne tout uni & tout pacifique, où les années comme les jours se ressemblent toutes, & vont d'un pas égal & d'un même train sans le moindre orage. Un habile homme, quelque réputation qu'il se soit acquise, n'aura garde de se charger d'une telle entreprise; & s'il s'en trouve capable, il présumera furieusement de son esprit & de l'excellence de sa plume. S'il ne s'endort en l'écrivant, je suis fort trompé, s'il n'a bientôt des nouvelles que ses Lecteurs bâillent & dorment pour lui en la lisant, & & que d'autres la laissent là. Encore une fois, qu'on suppose en cet homme tous les talens & toutes les qualitez propres pour bien écrire, je doute, s'il est sage, qu'il veuille s'embarquer dans un tel Ouvrage sans échouer misérablement.

Les siécles d'ouragans, de guerres bien vives & bien animées, avec tous les désordres, les massacres & les calamitez les plus étranges & les plus énormes, qui en sont les compagnes inséparables, les grandes gloires

& les grandes hontes, les grands vices & les grandes vertus, les révolutions d'Etat, les gouvernemens tyranniques, les révoltes, qui en ſont les ſuites, les diviſions, les déſolations & autres événemens funeſtes, ſont les matériaux les plus favorables aux grands Ecrivains. Ils peuvent alors s'applaudir d'avance du ſuccès de leur Ouvrage, car je ne vois rien de plus propre à faire paroître l'eſprit & l'éloquence d'un Ecrivain qu'un ſiécle fécond en ces ſortes d'événemens, & rien de plus difficile, malgré ces deux qualitez, que d'écrire une Hiſtoire d'un ſiécle endormi, & paſſé dans l'exercice des choſes honnêtes, ou dans la fainéantiſe & les vices d'une longue paix.

Les Annales de Tacite, tout au contraire des autres Hiſtoires, dit d'Ablancourt dans la Préface de ſa Traduction, ſont fort ſtériles en actions guerriéres, ſi l'on en excepte les exploits de Britannicus, & cependant il fait l'admiration des gens de bon goût. Je n'ai garde de le nier, mais je ſuis ſurpris qu'il les trouve auſſi peu recommandables qu'il dit, & qu'il ne ſe ſoit pas ſouvenu des deux guerres de Tacfarinas en Afrique. A-t-il oublié le début de ſon Auteur dans ce qu'il rapporte du régne de Claudius & de Néron? *Trois guerres civiles*, dit-il, *mêlées de pluſieurs étrangéres, la fortune favorable en Orient & contraire en Occident, l'Illyrie en déſordre, les Gaules chancelantes, l'Angleterre conquiſe & perdue, & le Danube enſanglanté de nos pertes & de nos victoires.* Mais ces guerres qu'il décrit admirablement ſont d'un détail extraordinaire, auſſi bien que leurs motifs. A la vérité elles laiſſent d'aſſez grands intervalles entre elles; mais ils ſe trouvent remplis d'un grand nombre d'événemens, qui fourniſſent abondamment au génie de l'Hiſtorien: car ceux qui naiſſent

des grandes victoires, quoique dignes de son éloquence, ne frappent & n'arrêtent pas autant l'esprit & l'attention des Lecteurs, pour être un peu trop fréquens & trop communs dans les Historiens, & que la plûpart, faute d'expérience dans les choses de la guerre, sont par tout les mêmes dans le récit qu'ils en font, & ne différent que dans les termes & dans quelques circonstances de peu de valeur, & non pas dans les choses; ce qui les rend ordinairement ennuieux, sans compter les ténébres qu'ils répandent sur leurs descriptions, faute de comprendre les faits qu'ils racontent. On ne rencontre pas tous les jours des Tacites, des Thucydides, des Polybes, des Césars, & quelques autres parmi nos Modernes. Le premier, plus heureux pour avoir écrit dans un siécle corrompu & rempli des infamies & des abominations de tant de Tyrans aussi fous que méprisables, nous représente des événemens moins brillans & moins nobles que les militaires, qui effacent pourtant ceux-ci par les horreurs qui les accompagnent, & ausquels nous sommes moins accoutumez, pour être nouveaux ou plus rares.

Je doute que les Lecteurs ne s'ennuient quelquefois à la lecture de tant de calamitez, car on ne voit autre chose, & l'Auteur nous l'apprend lui-même. *Notre travail, dit-il, est ingrat & stérile, toujours une paix profonde & des guerres fort légéres.* Tout le contraire se trouve dans mon Auteur, il nous proméne dans un champ libre & spacieux, & dans un siécle de troubles & de guerres continuelles, & très-animées en Orient comme en Occident, & l'on ne voit rien dans l'antiquité qui soit comparable aux événemens qu'il rapporte; ce qui rend son Histoire infiniment plus

recommandable, & lui donne un plus grand relief. Les événemens militaires qu'il rapporte sont en si grand nombre, qu'ils embrassent toutes les parties de la guerre & de la politique dans toute son étendue. Il n'excelle pas moins dans l'une qu'il est admirable dans l'autre. Tacite, pour avoir été connu longtems avant le Grec, a prévenu en sa faveur. Les hommes d'Etat, dit-on, y trouvent de grandes leçons & des préceptes admirables. Cela peut être; mais je crois que pour y trouver ce qu'ils cherchent il ne leur faut pas peu de patience & de tems. Cette politique, dont chacun parle avec tant d'admiration, n'est pas à la portée des yeux vulgaires, qui cependant, pour faire croire qu'ils sont fort au-dessus des vûes communes, se vantent de trouver dans l'Auteur Latin des mystéres qui n'y furent jamais, & que l'Auteur ne pensa jamais à y mettre. Pour moi j'estime qu'il n'y en a pas autant qu'on s'imagine. On remarque un peu plus de cette science dans la Vie de Tibére; mais il n'y a rien de fort fin, ce me semble, sinon dans sa haine & dans sa vengeance, & je ne vois pas que nos Politiques en puissent faire un fort grand usage. Pour ce qui regarde la vie des autres Empereurs dont Tacite nous entretient, je ne reconnois aucune politique sous leur régne; mais au contraire rien que de fou & d'extravagant dans leur conduite, & celle de leurs Ministres fort médiocre, rien qui ne soit digne ou d'être détesté ou d'être méprisé.

Polybe a écrit de la politique en Maître, tout est clair & lumineux dans ce qu'il en dit, & l'autre à la façon des Oracles, s'il est vrai qu'il ait eu le dessein de nous instruire dans cet art-là, ce que je n'ai garde de croire, & l'on en tombera aisément d'accord, si l'on

examine avec attention les Commentaires faits sur cet Auteur : car les passages qui servent de texte à ces Commentateurs, qui prétendent pénétrer dans les secrets de cette politique occulte, n'ont pour la plûpart aucun rapport à leurs réflexions & à leurs préceptes, le plus grand nombre sont des Sçavans de Collége, & ces Sçavans, comme disoit Scaliger de Lipse, ne vallent rien en politique, & n'ont jamais rien vallu : car il s'en trouve de toute robe, & il n'y a presque pas un seul de ces gens-là qui ne me soit tombé sous les yeux. Tacite, dit-on, a expliqué & découvert les motifs des guerres qu'il rapporte. Ce n'est pas là une preuve de sa grande habileté dans la politique. Il ne lui étoit pas difficile de nous les apprendre, puisque dans ce qui nous reste de son Histoire elles ont été peu considérables, de peu de durée, & fort éloignées les unes des autres. Et à l'égard des intrigues des Cours de ces Empereurs Tyrans, & la plûpart tous couverts de vices, ce n'est pas là que les hommes d'Etat vont puiser pour la conduite des Roiaumes & des Républiques ; & comme il n'y a jamais rien eu de plus méchant & de plus scélérat que ces Princes, il n'y a rien aussi de plus à détester que leur politique, & qui puisse le moins servir, depuis qu'on ne voit point de Princes semblables à ces gens-là.

Je veux qu'on trouve toute la politique renfermée dans l'Histoire de l'Auteur Latin, le Grec est-il moins dénué de cet avantage ? Il va même plus loin, car il fait suivre ses réflexions ensuite des combats & des batailles, & nous instruit du secret des affaires des Princes & des Républiques du monde connu, nous explique les motifs de leurs guerres, & entre dans tout le détail de ces guerres en homme consommé dans le métier

des armes, qui s'est porté sur les lieux, & qui a travaillé sur d'excellens Mémoires; outre qu'il étoit contemporain, & qu'il en a vû une partie. Grand Guerrier & grand Politique tout ensemble, il ne nous a pas moins donné le caractére des principaux Acteurs de son Histoire, & nous les dépeint tels qu'ils étoient, & parmi les horreurs de la vie de quelques-uns on voit briller les vertus d'un plus grand nombre d'autres, & beaucoup plus de celles-ci qu'il ne s'en voit dans l'Auteur Latin, & par cette affluence de matiéres il fait que son Histoire a tous les agrémens & les charmes qu'on ne sçauroit trouver dans l'autre, qui manque dans les choses qui attachent & embellissent le plus une Histoire.

Ce qui manque à Tacite sont les guerres, & je ne sçai s'il s'en fût aussi bien démêlé dans la description qu'il en eût fait que Polybe: car il paroît par celles qu'il décrit, que ce sont les endroits de son Histoire qui lui coûtent le plus, & l'on remarque assez dans les circonstances où il entre, qu'il manquoit d'expérience. Il est quelquefois fort obscur pour vouloir dire trop de choses en peu de mots, violent dans ses métaphores, & souvent trop éloquent & poëtique dans les choses où il n'est besoin que d'une noble simplicité. Polybe est tout lumineux & n'éblouit point, ce qui plaît & instruit davantage, du moins voit-on devant soi. C'est là mon opinion: son stile n'est ni doux, ni élégant, ni châtié: mais ceux qui cherchent à s'instruire n'y prennent pas garde, & la passion d'apprendre digére tout; outre que la grandeur des matiéres qu'il traite ne laisse rien appercevoir de ses défauts. S'il y en a de palpables, on les passe volontiers, ou l'on n'y fait pas attention; outre que les gens de guerre sont plus supportez que les autres dans les fautes qui ne regardent que le stile.

Si le public a reçu favorablement mon Ouvrage, je dois ce bonheur à mon Auteur, comme celui-ci doit le sien aux événemens de son siécle. Je dois m'estimer heureux plutôt qu'habile; & ce qui m'encourage, c'est que les guerres que l'Auteur rapporte deviennent toujours plus grandes & plus vives à mesure qu'il avance, & les Acteurs plus illustres. Le récit de ces guerres continuelles lasseroit ses Lecteurs, s'il ne l'interrompoit de tems en tems par ce qu'il nous apprend des intrigues, des négociations faites dans les Cours des différens Princes & dans les armées, les motifs de ces guerres, le caractére de ces Princes, de leurs Ministres & de leurs Généraux, ce qui est un des plus grands agrémens de l'Histoire.

Ce cinquiéme Volume n'en est pas moins enrichi que les précédens. Le sixiéme sera plus sçavant & plus curieux, & d'une érudition plus recherchée & peu connue; aucun Auteur, que je sçache, n'aiant traité de la politique & du gouvernement des différens peuples de la Gréce, & s'ils l'ont fait, ç'a été d'une maniére assez superficielle, non pas qu'ils n'en fussent capables, & beaucoup plus que je ne le suis; mais c'est que ce n'étoit pas leur dessein d'en traiter à fond. Je rapporterai en même tems des choses que je tire de plusieurs Auteurs, qui serviront à faire connoître les loix civiles & militaires du gouvernement des Roiaumes & des Républiques de l'Orient & des peuples de la Gréce, & particuliérement des Carthaginois, des Espagnols & des Egyptiens. C'est là le fruit que les Sçavans, les hommes d'Etat & les Guerriers mêmes cherchent à tirer de la lecture des Historiens, & qu'ils rencontrent avec moins de peine dans les Commentateurs qui ont de l'expérience & les connoissances nécessaires dans ces

ſortes de choſes. Quant à la diſcipline militaire des Romains, & de leur caſtramétation, il y a des Auteurs qui en ont écrit; mais il s'en faut bien qu'ils en aient traité comme pourroit faire un homme de guerre, qui cherche dans les Hiſtoriens mêmes autant que dans les autres: car tous nous fourniſſent quelque choſe. Mais je puis avancer hardiment qu'à l'égard de leur tactique perſonne ne l'a bien compriſe, & encore moins cherché à la tirer des ténébres où elle ſe trouve. On n'a guéres moins négligé l'étude de leurs loix militaires, parce que tous les Ouvrages des Auteurs de l'antiquité qui en avoient écrit ſont perdus. Polybe en avoit parlé dans ſon ſixiéme Livre, les Editeurs de ce grand Hiſtorien n'ont pas pris garde que ce Livre, où il traite de la diſcipline des Romains, de leur tactique & de leur caſtramétation, n'eſt qu'un fragment très-imparfait & très-mutilé, & je m'étonne qu'ils ne s'en ſoient pas apperçûs en pluſieurs endroits. Il n'eſt pas poſſible que cet habile Guerrier ait pû négliger leur méthode de ſe ranger & de combattre, & les parties les plus importantes de leurs loix militaires, de ſorte qu'il ne nous reſte preſque plus rien de ces loix admirables: car c'eſt de ſon tems qu'elles étoient le plus floriſſantes. Ce qui s'eſt conſervé ſe trouve diſperſé en une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, & particuliérement dans les Hiſtoriens qui nous reſtent. Quelques Auteurs modernes ont puiſé dans ces ſources, mais le défaut d'expérience leur a fait négliger une infinité de choſes importantes que je n'ai eu garde de laiſſer échapper, & que j'ai joint avec ce que j'ai pû découvrir; ce qui m'a mis en état de tirer de ces ruines & de ces débris tranſportez & diſperſez en mille endroits, aſſez de matériaux pour donner un Traité raiſonnable de leur diſcipline mili-

taire & de leur tactique, & j'ai fait ce qu'un autre plus fourni de patience que je ne le suis n'eût jamais peut-être pû faire faute d'expérience : car cette expérience aide plus que l'esprit, & le sçavoir tout seul, à découvrir une infinité de choses qui sans elle échappent aux autres qui en manquent absolument. Ce qu'il y a de bien étonnant, à l'égard de la tactique des Grecs & des Romains, comme des autres peuples du monde connu, c'est qu'aucun de nos Sçavans modernes n'en a traité : car Végéce & Onozander, qui étoit Grec, ont confondu la milice de leur tems avec celle des siécles les plus reculez. Nous tâcherons de débrouiller tout ce cahos dans le sixiéme Tome de ce Commentaire, comme dans les deux derniers, qui sont si remplis d'événemens extraordinaires par la grandeur & le merveilleux des guerres, que l'antiquité ne nous offre rien de semblable, & que mon Auteur rapporte en Guerrier profond & consommé dans les armes, & l'on peut dire qu'il s'est surpassé dans ce qui lui reste à traiter de la seconde Punique après la bataille de Cannes ; ce qui ne remplit pas un petit espace. C'est ici où l'on commence à voir plus de capacité & plus de hardiesse dans les Généraux Romains. C'est une suite continuelle de grandes actions, combats, batailles de mer & de terre, surprises d'armées, insulte de camps retranchez, marches forcées & extraordinaires, mutations d'ordres, manœuvres générales, retraites d'armées vraies ou simulées, escalades de places, siéges mémorables, défenses admirables & au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de sçavant & de courageux, entr'autres celles de Syracuse, d'Abyde, d'Echine, de Carthage, & un nombre d'autres qui ne sont pas moins célébres & d'une aussi grande instruction pour les gens du métier,

que capables de satisfaire la curiosité des autres; & qui me fournissent l'occasion de donner ma méthode de l'attaque & de la défense des places. Il y a un art, c'est aux Connoisseurs d'en juger, d'épargner le sang & la vie des hommes, que l'ignorance seule prodigue dans les batailles comme dans les siéges & les résistances. Je souhaite de l'avoir découvert dans ces deux derniéres parties: car à l'égard de ma méthode de combattre & de se ranger dans les actions générales de la guerre dans quelque terrain que ce soit, j'ose me flatter d'avoir inventé & découvert ce grand art, sans aucun dessein de le publier tout entier, quoiqu'il semble à bien des gens que j'aie épuisé la matiére; mais ils se trompent. Cependant dans le peu que j'en ai publié, il ne s'est encore trouvé aucun endroit foible pour faire de bonnes attaques: car les invectives, les personnalitez, les Libelles diffamatoires & les injures dont ils sont pleins, ne sont pas des raisons: aussi croions-nous ne devoir y répondre que par un souverain mépris. Je n'ai eu garde de traiter de l'Architecture militaire, ni même de l'attaque des places; & quant à la premiére, je ne crois pas, quand je la posséderois infiniment mieux que je ne fais, que je pûsse approcher de l'Ouvrage que M. de Bélidor, Commissaire ordinaire de l'Artillerie, vient de donner au public. S'il n'a pas vû le bout de cette partie de la guerre, il a cela de commun avec tous les autres qui en ont traité. Ce dernier Ouvrage renferme *la Science des Ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification.* Il traite cette grande matiére avec tant d'art, qu'il l'a mise à la portée de tout le monde.

Mon Auteur, qui fait une Histoire universelle,

nous proméne dans tout le monde connu de ſon tems, & tout le monde dans ce tems-là étoit agité de guerres, de diſſenſions & de révolutions extraordinaires. Les Gaules ſeules tranquilles, l'Allemagne encore inconnue comme ſes guerres, l'Italie peu aſſûrée & incertaine de ſon ſalut, & Annibal au milieu d'elle, la Sicile révoltée, l'Afrique inondée des armées Romaines par la diverſion célébre de Scipion, qui pour faire ſortir Annibal de l'Italie, après avoir ſoumis l'Eſpagne, traverſe le détroit & marche droit à Carthage, où Annibal lui vient au-devant dans les plaines de Zama, & où il perd avec une grande bataille toute la réputation qu'il s'étoit acquiſe. L'Auteur paſſe de là à la guerre contre Philippe, que la diſcorde & la déſunion des Grecs rendent malheureuſe. L'Orient agité par la révolte d'Achée, la guerre d'Antiochus contre Ptolémée, celle contre ce dernier, comme on le verra, eſt compliquée de mille intérêts différens. L'Auteur démêle tout cela avec beaucoup de clarté, & il nous conte en même tems fort finement & en grand Politique toutes les négociations & les intrigues qui firent évanouir toutes les eſpérances d'Antiochus à l'égard de la Baſſe Syrie, & les cauſes de ſa défaite. Cette guerre contre l'Egyptien eſt à peine terminée, que les Romains, après l'oppreſſion des Grecs, tombent ſur Antiochus, qu'ils réduiſent à l'extrémité & à ſubir les loix qui lui ſont impoſées. La troiſiéme Punique venoit enſuite, mais il ne reſte que quelques fragmens. On voit aiſément que c'étoit un des plus beaux endroits de notre Hiſtorien, qui en avoit été le témoin. C'eſt la derniére que les Carthaginois éprouvérent contre les Romains, & le dernier période de leur liberté. Carthage vaincue & ruinée, tout plia & tout ſe ſoumit au joug

des Romains ; enfin ils montérent à un ſi haut point de grandeur par tant de victoires, qu'ils ſe virent en fort peu de tems les maîtres de l'univers, plutôt par un effet de leur puiſſance & de l'excellence de leur diſcipline militaire, que par leur valeur.

Voilà en peu de mots une idée générale des choſes que je traiterai dans les trois derniers Volumes de ce grand Ouvrage, ſans oublier la politique des divers peuples de la Gréce. L'on jugera par-là que les matiéres augmentent en grand & en beau à meſure que j'avance. Je ne me borne pas ſeulement à la ſeule diſcipline militaire des Romains, je produis la mienne que j'oppoſe à l'autre. Celle des Grecs, & leur tactique plus ſçavante & plus ſimple que celle des Romains, fera la clôture du dernier Volume.

Je me ſuis déterminé à ne donner aucune Préface, à cauſe de l'abondance & de la diverſité de ces matiéres : car bien que ce cinquiéme Volume ne ſoit pas moins curieux que les précédens, j'oſe dire que ceux qui ſuivront ſeront infiniment au-deſſus, & plairont infiniment davantage par les fréquens changemens de ſcéne ; outre que ce qui me reſte à dire des plus ſublimes parties de la guerre, y ſera traité avec tout l'art & la profondeur qui me ſera poſſible. Comme le fameux Hiſtorien que je commente a des avantages infinis par deſſus les autres qui ont écrit des événemens de leur ſiécle, j'ai le bonheur de jouir des mêmes avantages. De ſi grandes choſes me tombant entre les mains, il ne ſe peut qu'elles ne m'échauffent l'imagination & ne me conduiſent plus facilement à la découverte de la vérité dans la ſcience des armes, qui eſt de toutes celle où ce célébre Ecrivain excelloit le plus, au jugement des plus grands hommes de l'antiquité, & il jouit

aujourd'hui comme aux tems anciens de la gloire qu'il s'est acquise, & d'une renommée qui ne finira point, sans que j'aie la vanité de croire que je la rens plus illustre & plus recommandable par mes travaux. Je ne me suis proposé qu'un but, & je crois y avoir atteint, c'est d'animer par de grands exemples les personnes destinées par leur naissance aux premiéres dignitez de la guerre, & de les consoler des fautes où ils pourroient tomber, par l'exemple de fautes pareilles ou plus grandes des Généraux les plus révérez, & qui se sont aquis le plus de gloire. Lisez, me disoit un jour le Feldt-Maréchal Comte de Schoulembourg, lisez la vie des plus fameux Capitaines de l'antiquité, vous n'en trouverez aucun qui n'ait commis quelque faute, & c'est le fruit le plus grand qu'on puisse tirer de l'étude de l'Histoire: car une erreur reconnue, ajoutoit-il, est un écueil qu'on évite plus facilement que si on n'en avoit point ouï parler auparavant. Ce Guerrier, un des plus profonds, des plus appliquez & des plus sçavans hommes de l'Europe dans la science de la guerre, & dont j'ai un grand nombre de Lettres toutes remplies d'instructions militaires; ce Guerrier, dis-je, qui est celui qui a défendu Corfou avec tant de gloire, est de tous celui qui m'a le plus encouragé à poursuivre ce grand Ouvrage, après avoir lû les deux premiers Volumes. Voici un fragment d'une Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire de Corfou du 29. Novembre 1728. car celles qu'on reçoit des gens d'une réputation & d'un mérite aussi grand que celui de ce Maître de l'art se conservent précieusement.

„ Votre long silence ne me doit nullement sur-„ prendre, Monsieur, en réfléchissant sur la noble oc-

„ cupation que vous avez en main, & vous auriez tort
„ d'en perdre un ſeul moment. Comme j'ai d'ailleurs
„ l'honneur de vous connoître depuis une longue ſuite
„ d'années, je ne ſçai que trop que vous n'êtes pas ca-
„ pable d'oublier vos anciens & bons amis.

„ Me voici depuis pluſieurs mois ſur les confins,
„ pour ainſi dire, de l'Europe : c'eſt ſans doute un
„ des plus heureux climats qu'on puiſſe ſouhaiter,
„ où les vivres ſont auſſi délicieux qu'abondans. On a
„ réguliérement deux Printems ici par an. . . . . . En
„ hiver on eſt des mois entiers ſans lettres & ſans au-
„ cunes nouvelles de Veniſe, à cauſe des vents con-
„ traires qui régnent en cette ſaiſon; ce qui réduit les
„ gens qui ne ſçauroient être oiſifs de s'entretenir avec
„ les morts, c'eſt-à-dire avec des Livres. Par bonheur
„ j'ai reçu en dernier lieu par mer de Hollande les deux
„ premiers Tomes de votre incomparable Commen-
„ taire ſur Polybe. Que n'aurois-je pas à vous dire là-
„ deſſus ! Ce bel Ouvrage fait votre éloge : les habiles
„ gens ſoit politiques ou militaires, ſurtout ceux qui
„ en connoiſſent le prix & qui en ſçauront faire le vé-
„ ritable uſage, l'auront à tout moment entre les
„ mains. Je ſouhaite que vous jouiſſiez encore bien
„ longtems d'une parfaite ſanté, accompagnée de
„ toutes ſortes de proſpéritez, ſurtout d'un eſprit
„ content, pour ne pas ſeulement finir cet Ouvrage,
„ mais encore pluſieurs autres que vous méditez. Il
„ n'eſt d'ailleurs que trop évident que vous tâchez de
„ rétablir le vrai Syſtéme de la tactique, que vous diſ-
„ poſez les hommes en les inſtruiſant en toute eſpéce
„ de faits de guerre. Vos prudentes maximes & judi-
„ cieuſes réflexions leur ſervent enſuite de fil d'Ariadne
„ dans un des plus embaraſſans & des plus périlleux la-

„ byrinthes. Mais dites-moi de grace avec quelle sorte
„ de gens prétendez-vous d'agir? Si vous les avez trou-
„ vez comme vous les supposez, je vous avoue que
„ quant à moi je suis ici pour ainsi dire dans les jar-
„ dins d'Arsinoé ou dans le territoire d'Ulysse avec la
„ lanterne à la main pour les chercher: peut-être que
„ la France ou autres païs en ont plus que la Gréce.
„ Du reste si j'en rencontre, je vous proteste que j'en
„ ferai bon usage selon vos sages & prudens avis. Il
„ me semble pourtant qu'il conviendroit bien plus de
„ former premiérement les soldats que de songer à
„ combattre. Quoiqu'il en soit, je suis impatient avant
„ que d'avoir tout entier votre excellent Commentaire
„ sur ce fameux Ancien, qui est seul capable de for-
„ mer des sujets propres soit pour le Cabinet soit pour
„ la guerre. . . . . . .

Je dois croire que la lecture des trois Volumes suivans lui plaira davantage: car les matiéres augmentent, comme je l'ai dit plus haut, à mesure que mon Auteur avance dans son Histoire, & j'avance toujours sous un tel guide en observations & en préceptes utiles.

Ce cinquiéme Volume, qui fait le quatre & le cinquiéme Livre de mon Auteur, contient le récit de la guerre de Philippe & des Achéens contre les Etoliens & les Lacédémoniens. C'est dans cette premiére observation que l'on commence à reconnoître qu'il n'y avoit plus guéres de vertu dans Sparte, & que ses habitans avoient furieusement dégénéré de leurs ancêtres; ce qu'on ne doit pas trouver étrange, puisque leurs loix & leur discipline militaire n'étoient plus les mêmes, & par conséquent ils devoient manquer de Chefs capables de les commander, & cela parut après la mort de Cléoméne, qui fut le dernier de Lacédémone,

comme Flaminius le disoit de Philopœmen après sa mort, qu'il fut le dernier des Grecs, comme Aratus le dernier de leurs hommes d'Etat : car l'on voit par la conduite de ce Préteur des Achéens, qui attira les armes de Philippe dans la Gréce, qu'il étoit plus habile dans la politique & à former un projet de guerre qu'à l'exécuter lui-même, puisqu'il ne réussit presque jamais tant qu'il commanda les armées de sa République.

Le quatriéme Livre de mon Auteur commence par le combat de Caphyes. Pour nous faire comprendre que le succès des grandes entreprises dépend bien moins du hazard que de la bonne conduite, il prend soin de nous donner le caractére d'Aratus, ses bonnes & ses mauvaises qualitez, moins propre à commander & à exécuter lui-même, qu'à conseiller & à former un projet de campagne. Cela se peut remarquer dans les premiéres Observations de ce cinquiéme Volume sur la journée de Caphyes, où Aratus avoit si bien disposé les choses que la victoire ne pouvoit lui échapper, s'il eût marqué plus de conduite & de prévoiance dans l'attaque de l'arriéregarde des Etoliens dans un défilé de montagne, & s'il eût marché avec la plus grande partie de ses forces. J'ajoute au portrait de ce grand homme d'Etat ce que mon Auteur en dit dans ce qui nous reste de lui, & j'emprunte des autres Historiens mille choses de ses grandes qualitez comme de ses défauts : car bien qu'il en eût, il étoit moins homme que les autres, c'est-à-dire qu'il étoit plus parfait pour en avoir moins. Ses fautes à l'égard de la guerre me fournissent l'occasion de traiter de l'attaque d'une arriéregarde d'armée dans un détroit de montagnes, & de donner les différentes méthodes de combattre dans

ces lieux resserrez. Cette partie de la guerre, dont les principes n'étoient pas assez développez, est démontrée selon ma coutume ordinaire, c'est-à-dire mathématiquement, par les plans des ordres de bataille que je fournis avec tout le soin dont j'ai été capable. Je l'ai dit plusieurs fois, les exemples des grands hommes persuadent souvent mieux que les préceptes : c'est pour cela que je donne une exacte relation de la bataille de Senef, dont M. le Prince remporta toute la gloire : je dis toute la gloire, car jusqu'ici cette journée avoit passé pour fort équivoque, chacun des deux partis s'en étant attribué le succès. La plûpart croient encore qu'elle ne fut ni perdue ni gagnée, ce qui n'est pas vrai ni possible. Il faudroit, pour que cela arrivât, que chacun des deux partis eût laissé le champ de bataille : ce qui ne paroît pas dans nos Relations ni dans celles des Alliez.

Après ces premiéres Observations on trouve celles sur la Musique des Anciens, dont mon Auteur fait un grand article. J'en donne l'origine, ses effets, l'usage qu'ils en faisoient, & jusqu'où les Grecs & les Romains poussérent cet art admirable ; mais l'on ne voit pas que leurs instrumens le fussent beaucoup. Je passe de là à celles de la surprise d'Egire par les Etoliens, d'où ils furent chassez honteusement & presque tous taillez en piéces. Cet événement est remarquable, & me conduit à un plus grand presque semblable dans toutes ses circonstances, c'est celui de Crémone en 1702. J'en donne la Relation avec toute l'exactitude possible, pour avoir été un peu mieux informé que ceux qui en ont écrit : car il est étonnant qu'un fait si mémorable ait été raconté si diversement. On peut juger que je l'ai décrite avec soin, pour ne

pas tomber dans le défaut des autres : car aucun de ceux qui en ont écrit, ou n'ont rien dit du Maréchal Duc de Villeroi, ou ne lui ont pas rendu la justice qu'il méritoit. Si l'on eût suivi ses ordres & qu'on ne les eût pas changez, cette entreprise eût échoué mille fois plus honteusement, & je ne sçai si les ennemis eussent été bien assûrez de leur retraite. Cette piéce est précédée d'une petite Préface, où j'explique en peu de mots le principe de la guerre d'Italie, & le commencement de cette guerre jusqu'à la surprise de Crémone, qui fait le sujet de ces Observations.

Les réflexions sur la Musique sont suivies de celles du passage du fleuve Acheloüs par l'armée de Philippe, qui sont les quatriémes. Je fais voir aux gens de guerre la belle & sçavante disposition de l'infanterie de ce Prince pour le passage de ce fleuve en présence de l'ennemi, & je traite en même tems du passage des riviéres de vive force qui se trouvent guéables en quelques endroits. Cette partie de la guerre est délicate, je la traite suivant ma méthode sans trop l'approfondir, m'étant réservé d'en écrire plus amplement dans un Ouvrage particulier. Je ne laisse pas que de l'orner d'exemples remarquables, que je mets en regard avec l'ancien, & de plusieurs ordres de bataille selon mon systéme de tactique. On jugera de là que ces Observations doivent être considérables, elles le sont en effet à cause de la nouveauté des principes & de la méthode dont je me sers.

Les cinquiémes Observations regardent la déroute des Eléens dans les détroits du mont Apeaure. Elles me fournissent un grand nombre de réflexions & d'éxemples sur les Généraux comme Euripidas, qui abandonnant leurs armées au moment d'un combat & dans

les plus grandes extrémitez, lorsqu'ils peuvent sauver le tout par leur courage & leur expérience. Ces Observations sont d'autant plus remarquables & utiles aux gens de guerre, que j'apprens qu'un Général d'armée ne doit jamais désespérer dans quelque état qu'il se trouve; puisque cette nécessité est la plus forte & la plus dangereuse de toutes les armes, lorsque les troupes ne trouvent d'autre salut qu'à la pointe de leurs armes, & surtout lorsqu'on se trouve à la tête d'une armée composée de soldats d'élite très braves & très-aguerris; outre que cette affaire se passe dans un détroit de montagnes, où le fort n'a aucun avantage sur le foible, qui se trouve en état de le remplir sans craindre d'être surpassé & doublé à ses aîles, & que tout dépend dans ces lieux resserrez de l'excellence de la disposition des troupes, des mesures & des précautions. Comme cela arrive dans les plaines aussi bien que dans les montagnes, cela m'engage à traiter de cette partie de la guerre, qui est de toutes la plus belle & la plus sçavante: encore ne l'ai-je pas épuisée; car elle renferme tant de cas particuliers, qu'on peut bien juger qu'il me reste beaucoup à dire.

Les sixiémes Observations contiennent la fameuse escalade de Psophis par Philippe, c'est une des plus belles & des plus hardies de l'antiquité. J'ai parlé des escalades dans mon Traité de l'Attaque & de la Défense des places des Anciens; mais sans m'étendre beaucoup sur cette curieuse partie du métier des armes: Je pousse ici jusqu'au principe & à la méthode, je l'ai fait parce que nos Auteurs dogmatiques anciens & modernes ne nous ont rien appris que de fort superficiel. Il ne faut pas en être surpris, puisqu'ils n'ont prétendu nous donner qu'un abrégé de la science des

armes. Les Ouvrages de ceux qui avoient donné un Cours entier de la guerre ſont perdus par la barbarie des tems, & les meilleurs Abréviateurs qui nous reſtent ſont Végéce & Onozander : encore ont-ils oublié plus de trente parties de cette ſcience ſi vaſte & ſi profonde. Les Modernes ne ſont pas moins Abréviateurs ; les meilleurs & les plus ſçavans ſont Montécuculi, le Duc de Rohan, M. le Marquis de Sainte Croix, Ambaſſadeur Plénipotentiaire de Sa Majeſté Catholique au Congrez de Soiſſons, dans ſes *Reflexiones militares*. Excepté ces trois-là, tous les autres ſont ſans art, ſans méthode, ſans principes : outre qu'ils ne diſent pas un ſeul mot des parties du métier les plus importantes. A peine nous donnent-ils une idée des attaques d'emblée ou par eſcalades, plus difficiles du tems des Anciens qu'elles ne le ſont aujourd'hui.

Dans un Libelle écrit contre moi ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, & où l'on ne trouve que des injures & de l'impoliteſſe, on prétend que les eſcalades ſont la choſe du monde la plus commune, & l'on m'en cite un bon nombre, dont peu s'en faut qu'elles ne ſoient toutes imaginaires. Outre que je n'ai dit nulle part que la mode en fût abſolument perdue, mais qu'elles étoient très-rares, j'en cite pourtant deux ou trois dans la derniére guerre de 1701. Là-deſſus on nous en apprend trois ou quatre faites pendant la révolte des Meſſinois, & dont l'Auteur dit qu'il a été témoin il y a environ cinquante ans. Il avance ces faits avec une hardieſſe à peine concevable, & cependant il n'eſt rien de plus abſolument faux. Il eſt encore plus faux qu'il y ait eu une eſcalade au bombardement de Génes en 1682. à la décente qui fut faite au fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna. On entra dans le

le fauxbourg, & l'on se rembarqua au plus vîte, comme il arrive toujours aux postes que l'on attaque où l'on ne peut s'établir; & s'il y avoit quelque fort, il ne fut point question d'escalade, mais seulement d'une fausse attaque, pour faire diversion des forces de ceux du fauxbourg.

Pour revenir aux attaques des places d'emblée & par escalade, je donne la méthode & les précautions qu'on doit suivre dans ces sortes d'entreprises. J'en fais voir la facilité, & l'ordre qu'on doit observer pour être assûré du succès, & ne point retourner à vuide comme tant d'autres qui ont échoué malheureusement faute de principes. Les réflexions sont neuves comme les mesures, & les exemples anciens comparez avec les modernes. Ces Observations sont fort étendues, & sont autant de petits Traitez, sinon complets de chaque partie du métier, du moins dans les cas que je propose; parce que chacune se trouve divisée en plusieurs branches, & que les cas sont différens dans les terrains mêmes semblables à l'égard des actions de campagne comme dans toutes les autres; enfin l'on y trouvera tout ce qui peut instruire & amuser les Lecteurs. C'est ainsi qu'il faut revêtir le dogme, qui sans cela seroit la chose du monde la plus séche.

Les septiémes Observations contiennent le beau & mémorable projet de campagne de Philippe, ou pour mieux dire d'Aratus, pour aller attaquer les Etoliens dans les montagnes de Therme; ce qui me fournit l'occasion de faire l'éloge de ce Prince, & de toucher quelque chose des grands talens d'Aratus, & de la grandeur de ses vûes: car il fut l'auteur, comme je l'ai dit, de tous les projets de cette campagne, qui combla de gloire Philippe, & qui le rendit redoutable

à ſes ennemis. Ces Obſervations renferment particuliérement les retraites d'armées, dont je donne à peine une idée, quoiqu'il ſemble que je diſe beaucoup. J'avois réſolu de traiter des retraites d'armées dans ces Obſervations, c'eſt de tous mes Ouvrages celui auquel je me ſuis plû davantage, & ſans doute le plus fini; mais comme il étoit trop conſidérable, outre qu'il y a une tactique peu connue & quantité de Figures, j'ai cru devoir le tranſporter dans le ſixiéme Tome.

Ces Obſervations renferment encore la guerre des montagnes, & les retraites dans ces ſortes de païs. On verra cette profonde partie de la guerre ſoutenue d'un grand nombre de faits anciens & modernes, comparez les uns aux autres: faits curieux & peu connus. Tout cela eſt traité avec tout l'ordre & l'appareil néceſſaire pour faire paſſer une matiére neuve ſans l'envelopper de faits; ce que je crois avoir produit pour la premiére fois: car perſonne ne s'étoit aviſé de traiter cette partie de la guerre dans un Ouvrage régulier.

L'expédition des montagnes de Therme, qui fut ſi heureuſe à Philippe, fut ſuivie tout auſſitôt de celle qu'il fit dans la Laconie, & des deux combats donnez auprès de Lacédémone. Cette expédition ne lui fut pas moins glorieuſe que l'autre. Ce ſont-là les huitiémes Obſervations, qui roulent preſque toutes ſur les mêmes matiéres, peu différentes de celles des précédentes, que j'approfondis davantage, ſi l'on excepte le troiſiéme Paragrafe, où je traite des courſes & des invaſions dans les païs ennemis: autre partie de la guerre qui ſans doute ne déplaira pas, & n'amuſera pas moins les gens de guerre que ceux qui ne le ſont pas; parce que tout eſt rempli de recherches curieuſes d'antiquité militaire, pour l'intelligence des Auteurs anciens.

Les neuviémes Obſervations traitent des Ptolémées. Polybe en parle ſi ſouvent, que j'ai cru devoir traiter cette matiére, pour une plus grande intelligence de mon Auteur. J'ai conſulté les meilleurs Auteurs qui en ont écrit, & je leur fais honneur des ſecours que j'en ai tirez. J'ai ſuivi les meilleurs, & j'en ai oublié d'autres, dequoi j'ai un très-grand regret : je m'en ſuis aviſé trop tard. Il y a quelque critique, & je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas le plus mauvais & le moins curieux.

Les dixiémes Obſervations me ſemblent les plus curieuſes & les plus inſtructives de ce Volume, car elles renferment un événement très-remarquable. Elles roulent ſur le paſſage du Tigre par l'armée de Xénéte, Général de l'armée d'Antiochus. Cet événement a quelque choſe de ſi nouveau & de ſi ſurprenant, que j'en vois peu dans mon Auteur qui lui ſoient comparables. Ces Obſervations ſont remplies de réflexions & d'exemples peu communs, & de recherches militaires très-inſtructives, & par conſéquent dignes de la curioſité de toutes ſortes de Lecteurs.

Les onziémes Obſervations renferment la fameuſe bataille d'Apollonie entre Antiochus & Molon, Général des rebelles contre ce Prince. Ces Obſervations ſont très-conſidérables, puiſqu'elles contiennent cinq grands Paragrafes & trois parties de la guerre très-profondes : l'un regarde la politique qu'on doit obſerver à l'égard des Chefs d'une faction puiſſante contre les Souverains, avec des réflexions ſur les motifs qui font agir les Chefs des rebelles. Le Paragrafe qui ſuit embraſſe une matiére importante, qu'aucun Auteur que je ſçache n'a encore traitée. J'y ai mis tous mes ſoins, bien que je l'aie reſſerrée autant qu'il m'a été poſſible, les bornes

de ces Observations ne me permettant pas de la pousser aussi loin qu'elle le mérite. Cette partie regarde la maniére de bien établir l'état de la guerre dans l'offensive comme dans la défensive, & quelle en est la méthode. Elle est traitée en deux Paragrafes. Je laisse aux Princes & aux hommes d'Etat, plus éclairez que je ne le suis, de pousser plus loin que je n'ai fait: c'est beaucoup que de les mettre sur la voie, s'ils en ont besoin ; mais ils verront que cette partie des armes & du Ministre n'est pas peu importante.

Le cinquiéme Paragrafe regarde le passage des grands fleuves sur des ponts, soit en présence d'une armée ou sans obstacle. Nos ponts de bateaux ou autres sont les mêmes que ceux des Anciens, & nous les tenons d'eux; mais l'origine nous en est tout-à-fait inconnue: car je m'imagine avoir remonté aussi haut qu'on puisse aller. C'est au Lecteur à en juger.

Je ne sçai si mes Lecteurs ne trouveront pas ce cinquiéme Volume aussi rempli d'événemens mémorables & aussi curieux que les précédens : car je n'ai rien oublié pour bien varier les matiéres & les rendre plus agréables à mes Lecteurs qui le souhaitent. L'événement que mon Auteur rapporte, qui fait le sujet des douziémes Observations, est très rare & très-curieux, & je ne pense pas qu'il s'en trouve beaucoup de semblables dans l'Histoire, & qui soient plus dignes de notre attention. Tout roule sur les deux batailles de mer & de terre entre les armées de Ptolémée & d'Antiochus. Mon Auteur s'en tire en Historien & en Guerrier habile, je l'accompagne de faits paralléles & des ordres de bataille des deux armées de mer & de terre. Je traite en même tems des négociations, qui sont le fin de la politique, lorsqu'on les emploie pour éloi-

gner la guerre, amuser l'ennemi & avoir le tems de s'y préparer ; ce qui me fournit l'occasion de parler des Ministres d'Etat anciens & modernes, qui ont le plus excellé dans cette partie de la politique.

Les treiziémes Observations sont le sujet d'une partie de la guerre qui a été aussi peu traitée de nos Auteurs dogmatiques que la precédente. Il étoit donc nécessaire de le faire, & c'est à quoi je n'ai pas manqué. Cette partie regarde l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en plein champ. J'espére que le Lecteur en sera content par les faits anciens & modernes que je rapporte, & que je mets en paralléle ensemble. Tout cela est traité avec toute la méthode dont j'ai été capable : car c'est principalement à cette méthode que je dois m'attacher, en rendant le dogme moins sec & plus agréable, afin que ce qui est fait pour instruire paroisse n'être fait que pour plaire & pour amuser. C'est celle de Xénophon, c'est aussi la meilleure pour former d'excellens Officiers & d'habiles Généraux d'armées : car ce n'est que par l'étude qu'on se rend digne de commander aux autres. La guerre ne s'apprend pas en un jour & par la seule expérience, & ceux qui le prétendent font assez voir qu'ils n'en ont aucune, & qu'ils sont incapables de se rendre jamais habiles.

La bataille de Raphie, qui fait les derniéres Observations de ce cinquiéme Volume, n'est pas moins célébre que les deux précédentes, & l'on peut dire qu'elle est au-dessus par rapport au nombre des troupes qui combattoient dans cette fameuse journée, où les deux Rois se trouvérent en personne. Elle décida de la Basse Syrie en faveur de Ptolémée, qui bien qu'inférieur à Antiochus, bien moins par le défaut de la distribution

de ſes troupes & de ſon ordre de bataille, qui marquoit ſon intelligence dans la tactique, que par les fautes de ſes Officiers Généraux, qui ſont en trop grand nombre pour n'être pas remarquées & relevées autant qu'elles le méritent : car la victoire ne pouvoit guéres leur échapper, s'ils euſſent marqué un peu plus de hardieſſe & de courage, malgré l'imprudence d'Antiochus, qui après avoir battu les ennemis à ſa droite, ſans ſonger à profiter d'un ſi grand avantage, emporté par ſon ardeur naturelle, en perdit tout le fruit en pouſſant trop loin les fuiards, ſans ſonger à tourner ſur la gauche de l'infanterie ennemie dépouillée de ſon aîle & laiſſer courir les fuiards ; ce qui fut en partie la cauſe de la défaite de ſon armée. J'admire l'éxactitude avec laquelle Polybe traite cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée. Il nous fait voir dans le récit qu'il en fait la ſageſſe, l'habileté & la grandeur de génie du Miniſtre de ce dernier ; ce qui m'engage à des réflexions politiques ſur la conduite admirable de celui-ci, dont je fais voir les grandes qualitez comme les défauts. Je donne l'ordre de bataille des deux armées : car mon Auteur le décrit avec tant de clarté & d'exactitude, ſelon la tactique des peuples de l'Aſie, qu'il m'eût été difficile de me tromper ; ce qui me donne lieu de traiter de ma méthode de ſe ranger & de combattre dans les plaines raſes & découvertes, où les aîles des deux armées ſont comme en l'air & ſans nul appui pour les flanquer ; ce qui fait ordinairement que le plus foible n'oſe s'y préſenter : comme ſi le nombre faiſoit beaucoup contre une tactique fine, ruſée & profonde.

Il ſemble par ce que j'ai déja traité ailleurs des actions générales dans les plaines raſes & pelées, que la

matiére dût être épuisée; mais elle ne l'est pas. Plusieurs cas ne sont pas les mêmes en toutes choses, bien que le terrain soit semblable, comme le nombre & la valeur. Il y en a peu, & peut-être aucun qui soit dans le fond ce qu'ils paroissent d'abord. Ces Observations ne sont pas moins considérables que les deux autres, puisqu'elles contiennent quatre Paragrafes fort étendus, fort instructifs & fournis d'un grand nombre de remarques. Toutes les matiéres que j'y traite sont dignes de l'attention des Lecteurs, comme les exemples paralléles anciens & modernes qui s'y trouvent en foule, & qui me feront peut-être honneur, parce qu'ils sont peu connus, & qu'à l'égard des derniers ceux qui en ont parlé ont eu peu d'égard à la vérité, soit par une crainte mal fondée ou par flatterie.

Mon dessein étoit d'abord de donner un petit extrait des Notes, qui ne sont pas moins considérables & moins fournies de recherches rares & curieuses que les Observations. Il y en a même un certain nombre où je découvre quelques secrets historiques, comme on le reconnoîtra si on lit ce cinquiéme Tome avec tout le soin qu'il mérite. Dans les Notes comme dans les Observations on trouvera plusieurs beaux passages des Anciens & des Modernes pour confirmer mes opinions ou éclaircir celles des autres, lorsque j'en connois le besoin, & un grand nombre de remarques très-dignes de l'examen de mes Lecteurs, & surtout dans les choses qui regardent le droit de la guerre & de la paix, ou de la nature & des gens, où le célébre M. de Barbeyrac m'a été d'un très-grand secours.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS
Contenus dans ce cinquiéme Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

§. I.

LIVRE CINQUIE'ME.

HISTOIRE



HISTOIRE DE POLYBE,

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Guerre de Philippe contre les Etoliens & les Lacédémoniens. Raisons de cette guerre.



NOUS avons fait voir dans le Livre précédent pour quels sujets s'étoit une seconde fois allumé la guerre entre les Romains & les Carthaginois ; comment Annibal étoit entré en Italie, les batailles qui se sont données entre ces deux peuples, & entr'autres celle que les Romains perdirent proche la ville de Cannes & sur le bord de l'Aufide. Venons maintenant à ce qui s'est fait dans

la Gréce pendant le même espace de tems, c'est-à-dire pendant la cent quarantiéme olympiade. Mais auparavant je prie mes Lecteurs de se rappeller dans la mémoire ce que nous en avons déja dit par avance dans le second Livre, & sur tout ce que nous y avons remarqué des Achéens, parce que cet Etat a fait du tems de nos péres & de notre tems même des progrès inconcevables.

Commençant donc par Tisaméne, un des enfans d'Oreste, nous avons dit que ce peuple avoit été gouverné par des Rois de cette famille jusqu'à Ogygés; qu'ensuite il s'étoit mis en République, & qu'il s'étoit fait des loix qu'on ne pouvoit trop estimer; que d'abord après cet établissement il avoit été dispersé par villes & par bourgades par les Rois de Lacédémone, & qu'il s'étoit réuni une seconde fois & avoit repris le gouvernement Républicain. Nous avons rapporté ensuite quelles mesures il avoit prises pour inspirer le même dessein aux autres villes, & pour réunir tous les peuples du Péloponése sous un même nom & sous un seul gouvernement. Après avoir parlé de ce projet en général, nous avons rapporté en peu de mots les faits particuliers en suivant l'ordre des tems, jusqu'à celui où Cléoméne Roi de Lacédémone fut chassé de son Roiaume. Enfin après un récit succint de ce qui s'étoit passé jusqu'à la mort d'Antigonus, de Seleucus & de Ptolémée, qui moururent tous trois presque en même tems, je promis de commencer mon Histoire par ce qui étoit arrivé après la mort de ces Rois.

Cette époque m'a paru la plus belle & la plus intéressante que je pûsse prendre. Car premiérement c'est où se termine l'Ouvrage d'Aratus, & ce que nous dirons des affaires de la Gréce n'en sera qu'une continuation. D'ailleurs les tems suivans touchent de si près aux nôtres, que nous en avons vû nous-mêmes une partie, & nos péres l'autre. Ainsi ou j'aurai vû de mes propres yeux les choses dont je ferai l'histoire, ou je les aurai apprises de témoins oculaires. Car je n'aurois pas voulu remonter aux tems plus reculez, dont on ne peut rapporter que ce que l'on a entendu dire à des gens qui l'ont oui dire à d'autres, & dont on ne peut rien sçavoir ni rien assûrer qu'avec incertitude. Mais ce qui m'a surtout déterminé à prendre cette époque, c'est que la fortune semble avoir pris plaisir de changer alors par tout le monde la face de toutes choses.

Ce fut dans ce tems-là que Philippe fils de Demetrius, quoiqu'enfant, fut élevé sur le trône de Macédoine; qu'Achée eut le rang & la puissance roiale dans le païs d'endeçà du mont Taurus; qu'Antiochus surnommé le Grand dans la plus tendre enfance succéda à Seleucus son frére Roi de Syrie, mort peu d'années auparavant; qu'Ariarathe regna en Cappadoce; que Ptolémée Philopator se rendit maître de l'Egypte; que Lycurgue fut fait Roi de Lacédémone; & qu'enfin les Carthaginois avoient depuis peu donné à Annibal le commandement de leurs armées.

Tous les Etats alors aiant donc ainsi changé de Maîtres, on devoit voir naître de nouveaux événemens. Cela est naturel, & cela ne manqua pas aussi d'arriver. Les Romains & les Carthaginois eurent ensemble la guerre dont nous avons fait l'histoire; en même tems Antiochus & Ptolémée se disputérent la Cœlesyrie; les Achéens & Philippe firent la guerre aux Etoliens & aux Lacédémoniens, pour le sujet que je vas dire.

Il y avoit déja longtems que les Etoliens étoient las de vivre en paix & sur leurs propres biens, eux qui étoient accoutumez de vivre aux dépens de leurs voisins, & qui ont besoin de beaucoup de choses, que leur vanité naturelle à laquelle ils s'abandonnent leur fait rechercher avec avidité: ce sont des bêtes féroces plutôt que des hommes; sans distinction pour personne, rien n'est exemt de leurs hostilitez. Cependant tant qu'Antigonus vécut, la crainte qu'ils avoient des Macédoniens les retint. Mais dès qu'il fut mort, & qu'il n'eut laissé pour successeur que Philippe, qui n'étoit encore qu'un enfant, ils levérent le masque, & ne cherchérent plus que quelque prétexte spécieux de se jetter sur le Péloponése. Outre que depuis longtems ils étoient en possession de piller cette province, ils ne croioient pas qu'il y eût de peuple qui pût faire la guerre aux Achéens avec plus d'avantage.

Pendant qu'ils pensoient à exécuter ce projet, le hazard leur en fournit cette occasion. Certain Dorimaque natif de Trichon, fils de ce Nicostrate qui trahit si indignement toute une Assemblée générale des Beotiens, jeune homme vif & ardent à prendre, selon le caractére de sa nation, fut envoié par ordre de la République à Phigalée, ville du Péloponése sur les frontiéres des Messéniens, & dépendante de la Ré-

publique Etolienne. Ce n'étoit, à ce que l'on disoit, que pour garder la ville & le païs; mais c'étoit en effet pour examiner & rapporter ce qui se passoit dans le Péloponése. Pendant qu'il étoit là, il y arriva quantité de pirates, à qui ne pouvant d'abord permettre de butiner, à cause que la paix ménagée entre les Grecs par Antigonus duroit encore, il leur permit enfin d'enlever les troupeaux des Messéniens, quoique ceux-ci fussent amis & alliez de la République. Ces pirates ne firent d'abord leur pillage qu'aux extrémitez de la province. Mais leur audace ne s'en tint point là. Ils entrérent dans le païs, attaquérent les maisons pendant la nuit, lorsqu'on ne s'attendoit à rien moins, & eurent la témérité de les forcer.

Les Messéniens trouvérent ce procédé fort étrange, & envoiérent en faire des plaintes à Dorimaque. Celui-ci qui étoit bien aise que ceux qu'il commandoit s'enrichîssent & l'enrichîssent lui-même, n'eut d'abord aucun égard aux plaintes des Députez: il avoit trop grande part au butin. Le pillage continuant & les Députez demandant avec chaleur qu'on leur fît justice, il dit qu'il viendroit lui-même à Messéne, & rendroit justice à ceux qui se plaignoient des Etoliens. Il y vint en effet. Mais quand ceux qui avoient été maltraitez se présentérent devant lui, ils ne pûrent en tirer que des railleries, des insultes & des menaces. Une nuit même qu'il étoit encore à Messéne, les pirates s'approchant de la ville escaladérent la maison de campagne de Chiron, égorgérent tous ceux qui firent résistance, chargérent les autres de chaînes, firent sortir les bestiaux & amenérent tout ce qui s'en rencontra.

Jusques-là les Ephores avoient souffert, quoiqu'avec beaucoup de douleur, & le pillage des pirates & la présence de leur Chef; mais enfin se croiant encore insultez, ils donnent ordre à Dorimaque de comparoître dans l'assemblée des Magistrats. Sçiron, homme de mérite & de considération, étoit alors Ephore à Messéne. Son avis fut de ne pas laisser Dorimaque sortir de la ville, qu'il n'eût rendu tout ce qui avoit été pris aux Messéniens, & qu'il n'eût livré à la vengeance publique les auteurs de tant de meurtres qui s'étoient commis. Tout le Conseil trouvant cet avis fort juste, Dorimaque se mit en colére, & dit que l'on n'avoit guéres d'esprit si l'on s'imaginoit insulter sa personne; que ce n'étoit pas lui,

mais la République des Etoliens que l'on insultoit ; que c'étoit une chose indigne, qui alloit attirer sur les Messéniens une tempête épouvantable, & qu'un tel attentat ne pourroit demeurer impuni.

Il y avoit dans ce tems-là à Messéne certain personnage nommé Babyrtas, homme tout-à-fait dans les intérêts de Dorimaque, & qui avoit la voix & le reste du corps si semblables à lui, que s'il en eût eu le chapeau & l'habit, on l'auroit pris pour lui-même, & Dorimaque sçavoit bien cela. Celui-ci donc s'échauffant & traitant avec hauteur les Messéniens, Sçiron ne put se contenir, *Tu crois donc Babyrtas*, lui dit-il d'un ton de colére, *que nous nous soucions fort de toi & de tes menaces?* Ce mot ferma la bouche à Dorimaque, & l'obligea de permettre aux Messéniens de tirer vengeance des torts qu'on leur avoit faits. Il s'en retourna en Etolie, mais si piqué du mot de Sçiron, que sans autre prétexte raisonnable il suscita la guerre aux Messéniens.

CHAPITRE II.

Discours de Dorimaque pour irriter les Etoliens contre Messéne. Hostilitez des Etoliens. Aratus se charge du commandement. Portrait de ce Préteur.

ARiston étoit pour lors Préteur chez les Etoliens : mais comme il étoit trop infirme pour se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit d'ailleurs parent de Dorimaque & de Scopas, il céda en quelque sorte au premier le commandement. Dorimaque n'osa pas dans les Assemblées publiques porter ses Concitoiens à déclarer la guerre aux Messéniens. Il n'en avoit aucun prétexte qui en valût la peine, & tout le monde sçavoit le sujet qui l'irritoit si fort contre cette République. Il prit donc un autre parti, qui fut d'engager secrétement Scopas à entrer dans le dépit qu'il avoit contre les Messéniens. Il lui représenta qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Macédoniens, parce que Philippe qui étoit à la tête des affaires avoit à peine dix-sept ans ; que les Lacédémoniens n'étoient pas assez amis des Messéniens pour prendre leur parti ; & qu'enfin les Eléens, attachez aux Etoliens comme ils étoient, ne manqueroient pas dans

cette occasion d'entrer dans leurs intérêts & de leur prêter du secours ; d'où il concluoit que rien ne pourroit les empêcher d'entrer dans Messéne. Il ajouta ce qui devoit le plus faire impression sur un Etolien, qu'il y auroit un butin immense à faire dans ce païs, où personne n'étoit en garde contre une décente, & qui pendant la guerre de Cléoméne avoit été le seul, qui n'avoit rien souffert : que cette expédition leur attireroit la faveur & les applaudissemens de tout le peuple d'Etolie : que si les Achéens refusoient le passage sur leurs terres, ils n'auroient pas lieu de se plaindre si on se l'ouvroit par force ; que s'ils ne remuoient pas, ils ne mettroient aucun obstacle à leur projet ; qu'enfin ils ne manqueroient pas de prétexte contre les Messéniens, qui depuis longtems avoient eu l'injustice de promettre le secours de leurs armes aux Achéens & aux Macédoniens.

Ces raisons & d'autres semblables que Dorimaque entassa sur le même sujet, persuadérent si bien Scopas & ses amis, que, sans attendre une assemblée du peuple, sans consulter les Magistrats, sans rien faire de ce qui convenoit en pareille occasion, sur leurs propres lumiéres & ne suivant que leur passion, ils déclarérent la guerre tout à la fois aux Messéniens, aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens & aux Macédoniens. Sur le champ ils firent embarquer des pirates, qui aiant rencontré vers Cythére un vaisseau du Roi de Macédoine, le firent entrer dans un port d'Etolie, & vendirent les pilotes, les rameurs & le vaisseau même. Montez sur les vaisseaux des Céphalléniens ils ravagérent la côte d'Epire ; firent des tentatives sur Tyrée, ville de l'Acarnanie ; ils envoiérent des partis dans le Péloponése, & prirent au milieu des terres des Mégalopolitains le château de Clarios, dont ils se servirent pour y mettre à l'encan leur butin, & pour y garder celui qu'ils faisoient. Mais le château fut en peu de jours forcé par Timoxéne, Préteur des Achéens, & par Taurion, qu'Antigonus avoit laissé dans le Péloponése pour y veiller sur les intérêts des Rois de Macédoine. Car Antigonus obtint à la vérité des Achéens la ville de Corynthe dans le tems de Cléoméne ; mais loin de leur rendre Orchoméne qu'il avoit emporté d'assaut, il se le retint, dans le dessein à mon avis non seulement d'être maître de l'entrée du Péloponése ; mais encore d'en mettre le païs à couvert d'insulte par le moien de cette ville, où il y avoit garnison & toutes sortes de munitions.

Dorimaque & Scopas aiant observé le tems où Timoxéne devoit bientôt sortir de la Préture, & où Aratus choisi pour lui succéder l'année suivante n'étoit point encore entré en charge, ils assemblérent à Rios tout ce qu'ils pûrent d'Etoliens ; & après y avoir disposé des pontons & équipé les vaisseaux des Céphalléniens, ils firent passer cette armée dans le Péloponése, & marchérent droit à Messéne, prenant leur route par les Patréens, les Pharéens & les Tritéens. Passant sur ces terres, à les entendre, ils n'avoient garde de faire aucun tort aux Achéens ; mais la soldatesque avide de butin ne put s'empêcher de piller. Elle roda & ravagea tout jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Phegalée, d'où elle se jetta tout d'un coup & avec insolence sur le païs des Messéniens, sans nul égard pour l'amitié & l'alliance qu'ils avoient avec ce peuple depuis très-longtems, sans aucun respect pour le droit des gens. L'avidité de butiner l'emporta sur toutes choses ; ils saccagérent tout impunément, sans que les Messéniens osassent se présenter devant eux pour les arrêter.

C'étoit alors le tems où se devoit tenir l'assemblée des Achéens. Ils vinrent à Egion, & quand le Conseil fut formé, les Patréens & les Pharéens firent le détail du pillage que les Etoliens en passant avoient fait sur leurs terres. Les Messéniens demandérent aussi par Députez qu'on vînt à leur secours, & qu'on les vengeât des torts & des injustices qu'ils avoient souffertes. Le Conseil fut sensiblement touché des plaintes des uns & du malheur des autres ; mais ce qui le frappa le plus, ce fut que les Etoliens eussent osé entrer dans l'Achaïe avec une armée, sans que personne leur eût accordé le passage, & qu'ils ne pensassent point à réparer cette injure. On résolut donc de secourir les Messéniens, & pour cela on donna ordre au Préteur de faire prendre les armes aux Achéens, & cette résolution fut ratifiée.

Timoxéne, dont la Préture n'étoit point encore expirée, ne comptant pas trop sur les Achéens, qui n'avoient pas eu soin d'exercer des milices, refusoit de lever des soldats, & ne vouloit pas se charger de cette expédition. En effet depuis que Cléoméne avoit été chassé du trône de Lacédémone, les peuples du Péloponése fatiguez par les guerres précédentes, & ne s'attendant pas que la paix dont ils jouissoient dureroit si peu, avoient fort négligé tout ce qui re-

garde la guerre. Mais Aratus outré de l'insolence des Etoliens, & irrité depuis longtems contre eux, prit la chose avec plus de chaleur. Il fit prendre les armes aux Achéens, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que d'en venir aux mains avec les Etoliens. Aiant donc reçû de Timoxéne le sceau public cinq jours avant qu'il dût le recevoir, il envoia ordre aux villes d'enrôler tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & leur donna le rendez-vous à Mégalopolis.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il sera bon de dire en peu de mots quel étoit le caractére particulier de ce Préteur. Aratus étoit l'homme du monde le plus propre à être à la tête des affaires, parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Jamais personne ne posséda mieux l'art de dissimuler dans les dissensions civiles, de s'attacher les amis, de s'attirer des alliez. Fin & adroit pour faire des pratiques, surprendre l'ennemi, lui tendre des piéges; infatigable & intrépide pour les faire réussir. Entre une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter pour faire voir que ce portrait est d'après nature, on n'a qu'à voir de quelle maniére il se rendit maître de Sicyon & de Mantinée, comment il chassa les Etoliens de Pelléne, & surtout de quelle ruse il se servit pour entrer dans l'Acrocorinthe. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit plus reconnoissable. Il n'avoit plus ni esprit pour former des projets, ni résolution pour les conduire à leur fin, la vûe seule du péril le démontoit. Ainsi quoiqu'il ait rempli le Péloponése de ses trophées, il est néanmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.

Aussi voit-on qu'il y a parmi les hommes une variété infinie non seulement de corps, mais d'esprits. Souvent le même homme aura d'excellentes dispositions pour certaines choses, qui emploié à des choses différentes, n'en aura aucune. Bien plus il arrive souvent qu'à l'égard même des choses de même espéce, le même homme sera très-intelligent pour certaines & très-borné pour d'autres, qu'il sera brave jusqu'à la témérité en certaines occasions, & en d'autres lâche jusqu'à la poltronnerie. Ce ne sont point-là des paradoxes. Rien de plus ordinaire, rien de plus connu, du moins à ceux qui sont capables de réflexions. Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes

armes (*a*) & en préſence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage. Il y en a qui ſe tireront avec honneur d'un combat

(a) *Tel à la chaſſe attaque la bête la plus formidable, qui ſous les armes & en préſence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage.*] Il y a divers genres de valeur, d'intrépidité ou de cette force d'ame que rien n'eſt capable d'abattre & de faire plier le moins du monde. Je ne ſçai ſi on les trouve quelque part unis & dans toute leur étendue dans une même perſonne. On en trouve ſeulement quelques portions plus ou moins grandes dans certains hommes que dans certains autres. Pour en bien juger, il faudroit avoir rempli tous les divers états de la vie, & fait voir une égale force d'ame par tout. Ou trouver un tel homme? Cette vie eſt trop courte, & cet homme ne ſe trouvera jamais. Je ne penſe pas qu'on en ait vû aucun qui ſe ſoit maintenu pur & net de toutes ſortes de foibleſſes, également fort & grand dans la proſpérité & dans l'adverſité, également intrépide, hardi & ferme dans les différens états de la guerre, c'eſt-à-dire dans les différentes façons de la faire. Cela ne s'eſt jamais vû. On a toujours reconnu cette grande force d'ame dans certains hommes extraordinaires en un nombre infini d'occaſions, & en d'autres une foibleſſe qu'on avoit peine à concevoir, & ſouvent puérile. Forts & d'une hardieſſe ſurprenante dans une longue ſuite de ſuccès, & foibles dans le premier revers de fortune, revenir après & prendre de nouvelles forces & de nouvelles eſpérances au moindre changement favorable. Ces deux qualitez contraires ſe ſuccédent l'une à l'autre, timides & hardis en même tems; foibles, réſolus, craintifs & tout pêtris de précautions inutiles dans certaines parties de la guerre, hardis & entreprenans dans une autre. Cela ſe remarque tous les jours dans certains Généraux. Aux uns la tête tourne dans une guerre de défenſive, ils ne ſçavent où ils en ſont, & négligent mille occaſions, ou les fourniſſent à leurs ennemis; tout au contraire dans l'offenſive, ils font naître les occaſions, ſi elles ne ſe préſentent: tout leur rit & tout leur réuſſit, & ils ſuccombent dans l'autre, où aux moindres malheurs ils ſont changez en tout autres hommes, & le plus ſouvent ſans beaucoup de ſujet.

J'ai connu des Généraux d'une intrépidité extraordinaire, qui paroiſſoient inquiets & troublez d'une bagatelle, dont l'homme du monde le moins ferme ne tiendroit aucun compte, donnoient dans les deſſeins les plus hardis & les plus incertains dans l'exécution, & ſurmontoient tous les obſtacles par leur valeur & par leur conduite.

Tel qui oſe courir à la mort n'oſe pas l'attendre. Tel qui anime & inſpire du courage aux autres, & ſe ſignale dans une bataille, pâlit dans une tranchée, où un goujat vend tranquillement ſon eau-de-vie ſans avoir peur, ou tremble dans un aſſaut. Tel qui charge à la tête d'une troupe, ou qui fait le coup de piſtolet de la meilleure grace du monde, à la vûe de toute une armée avant l'action, recule à la propoſition d'un combat ſingulier. Tel autre qui enviſagera fixement la mort dans les périls les plus affreux de la guerre, & y conſervera tout ſon ſang froid, eſt ſaiſi de crainte & de fraieur dans une maladie, dès qu'un Médecin ou un Confeſſeur lui déclare qu'il faut mourir. Il arrivera au contraire, mais non pas ſouvent, qu'un poltron ou un lâche attendra la mort dans ſon lit avec un courage & une force d'ame héroïque, il en rira même.

J'ai vû un des plus braves hommes du monde ſe cacher au fond d'une cave, & trembler de peur au bruit du tonnerre. A tel autre la valeur eſt journaliére. Aujourd'hui c'eſt un Achille, il ſe fait admirer. Demain c'eſt un Therſite, il ſe couvre de deshonneur. Choſe rare pourtant, & que je ne puis croire, s'il n'y a du vin ſur le jeu. Je ne ſuis pas étonné de voir tant de variétez. Les plus belles ames ſont celles qui préſentent le moins le haut & le bas; mais l'on n'en voit aucune qui n'ait ſes foibleſſes, & nulle peut-être qui ait marqué en tout cette intrépidité d'eſprit & ce courage inſurmontable, que rien n'eſt capable de démonter. Ce qui m'a paru de plus étrange dans certains grands hommes d'un courage, d'une fermeté & d'une force d'ame qu'il ſemble que rien n'étonne, & ſur qui les débris du monde tomberoient, comme dit Horace, ſans leur faire peur, eſt la crainte & l'inquiétude qu'ils ſont

ſingulier ; joignez-les à d'autres dans un ordre de bataille, les armes leur tomberont des mains. La cavalerie Theſſalienne, par exemple, eſt invincible en bataille rangée ; mais hors de là on n'en peut tirer aucun ſervice. Les Etoliens au contraire ſont merveille en tout tems, en toute occaſion, excepté dans une bataille rangée. Rien n'approche des Candiots, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, quand il s'agit d'embuſcade, de pillage, d'attaques nocturnes, quand il s'agit en un mot de ruſe & d'adreſſe ; & quand ils ſont en bataille devant l'ennemi, c'eſt la lâcheté même. Les Achéens & les Macédoniens au contraire ne ſont bons qu'en bataille. Après cela mes Lecteurs ne devront pas être ſurpris, ſi j'attribue quelquefois aux mêmes perſonnes des diſpoſitions toutes contraires, même à l'égard de choſes qui paroiſſent ſemblables. Je reviens à mon ſujet.

paroître à l'égard des maux à venir très-incertains, & auſquels il dépend d'un ſeul acte de leur volonté de couper court, pendant qu'ils mépriſent les maux & les dangers préſens, & qu'ils s'en délivrent & les ſurmontent avec tout le courage & la conduite imaginable. Toutes ces contrariétez ſont un effet du tempérament que la raiſon ne peut vaincre ni ſurmonter. Ce qui mérite d'être mépriſé nous ſemble très-redoutable, & ce qui l'eſt en effet nous le mépriſons & nous le ſurmontons ſans peine.

Ces variétez d'humeur & de tempérammment dans les hommes ſe rencontrent dans des nations entières, ſans qu'on y ait remarqué aucun notable changement. Nous ne connoiſſons plus & nous ne voions aucune trace de celles dont Polybe parle, elles ne font plus aucune figure dans le monde, elles ont été détruites ou tranſportées ailleurs. La cavalerie des Parthes, qui ſont les Perſes d'aujourd'hui, tient encore de ſon ancienne valeur, & a été toujours redoutable à la meilleure des Turcs. Celle des Sarmates, au rapport de Tacite, étoit invincible, & rien de plus miſérable, dit-il, lorſqu'il falloit combattre à pied. Auſſi toutes leurs forces conſiſtoient dans leur cavalerie. On ne voit pas qu'ils aient changé après tant de ſiécles. Les François ont conſervé les inclinations des anciens Gaulois. Ils courent librement à la mort, ils l'attendent avec moins de courage & de fermeté. L'agitation leur plaît plus que le repos. Il faut qu'ils affrontent l'ennemi & qu'ils l'attaquent, s'ils veulent vaincre : auſſi perdent-ils aiſément courage dans une défenſive réglée, & l'on a toujours remarqué que les Généraux qui les conduiſent ſelon leur inclination ne manquent jamais de réuſſir ; au lieu que les autres qui ont fait le contraire ont éprouvé mille diſgraces.



CHAPITRE III.

Les Messéniens se plaignent des Etoliens, & sont écoutez. Ruse de Scopas & de Dorimaque. Aratus perd la bataille de Caphyes.

QUand les troupes furent assemblées à Mégalopolis, comme l'avoit ordonné le Conseil des Achéens, les Messéniens se présentérent une seconde fois, demandant qu'on vengeât la perfidie qui leur avoit été faite; mais comme ils eurent témoigné vouloir porter les armes dans cette guerre, & être enrôlez avec les Achéens, les Chefs de ceux-ci ne voulurent point y consentir, & dirent qu'ils ne pouvoient les recevoir dans leur alliance sans l'agrément de Philippe & des autres Alliez. La raison de ce refus, c'est qu'alors subsistoit encore l'alliance jurée du tems de Cléoméne, & ménagée par Antigonus entre les Achéens, les Epirotes, les Phocéens, les Macédoniens, les Béotiens, les Arcadiens & les Thessaliens. Les Achéens dirent cependant qu'ils feroient marcher des troupes à leur secours, pourvû néanmoins qu'ils donnassent leurs enfans en ôtage, & les missent en dépôt à Lacédémone, pour assûrance que jamais ils ne feroient la paix avec les Etoliens sans le consentement des Achéens. Les Lacédémoniens mirent aussi des troupes en campagne en qualité d'Alliez, & campérent sur les frontiéres des Mégalopolitains, mais moins pour y faire l'office d'Alliez que pour être spectateurs de la guerre, & voir quel en seroit l'événement.

Quand Aratus eut ainsi disposé tout ce qui regardoit les Messéniens, il dépêcha aux Etoliens pour les instruire de ce qui avoit été réglé, & leur ordonna de sortir des terres des Messéniens, & de ne pas mettre le pied dans l'Achaïe, sous peine d'être traitez comme ennemis. Aussitôt Scopas & Dorimaque sçachant que les Achéens étoient sous les armes, & ne jugeant pas qu'il fût de leur intérêt de desobéir aux ordres de cette République, envoiérent des courriers à Cylléne pour prier Ariston, Préteur des Etoliens, de faire conduire à l'Isle de Phlias tous les vaisseaux de charge qui étoient sur la côte, & partirent deux jours après avec leur butin

prenant leur route vers le païs des Eléens, dont les Etoliens avoient toujours été fort amis, parce que par leur moien le Péloponése leur étoit ouvert pour y piller & y butiner.

Aratus différa deux jours de se mettre en marche, croiant bonnement que les Etoliens vuideroient le païs, comme ils en avoient fait semblant. Il congédia même l'armée des Achéens & les troupes de Lacédémone ; & ne se réservant que trois mille hommes de pied, trois cens chevaux, & les troupes que commandoit Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant que côtoier les Etoliens. Dorimaque informé qu'Aratus le suivoit de près avec un corps de troupes, fut assez embarassé. D'un côté il craignoit que les Achéens ne fondissent sur lui pendant qu'il s'embarqueroit, & que ses troupes seroient dispersées : mais comme de l'autre il ne souhaitoit rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette escorte, & leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer ; puis marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour escorter le butin, il se détourna tout d'un coup, & prit sa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut là, que Taurion étoit proche de Clitorie, voiant bien que son butin ne pourroit partir de Rios sans péril & sans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer incessamment Aratus, qui n'avoit que fort peu de troupes, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille. Car il pensoit en lui-même, que s'il étoit assez heureux pour vaincre, il auroit du tems de reste pour ravager le païs & partir de Rios sans danger, pendant qu'Aratus prendroit de nouvelles mesures pour rassembler ses Achéens ; ou que si ce Préteur n'osoit en venir aux mains, il lui seroit encore aisé de se retirer quand il le jugeroit à propos. Plein de ces pensées, il se mit en marche & vint camper proche Méthydrion, dans le païs des Mégalopolitains. Le voisinage de l'ennemi étourdit si fort les Chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie ils campérent proche Caphyes ; & lorsque les Etoliens partant de Méthydrion furent passez au-delà d'Orchoméne, ils se retranchérent dans la plaine de Caphyes, aiant devant eux la riviére qui la traverse. Comme outre la riviére, il y avoit encore plusieurs fossez difficiles à franchir pour aller aux Achéens,

les Etoliens n'osant pas suivre leur premier projet & les attaquer, marchérent en bon ordre par des lieux escarpez jusqu'à Oligyrte, croiant assez faire que d'empêcher qu'on ne les obligeât de combattre.

Déja l'avantgarde approchoit des hauteurs, & la cavalerie, qui faisoit l'arriéregarde, traversant la plaine arrivoit presque au pied de la montagne appellée Propous, lorsqu'Aratus détacha sa cavalerie & les armez à la légére sous le commandement d'Epistrate Acarnanien, avec ordre d'insulter l'arriéregarde & de tenter un peu les ennemis. Cependant s'il avoit dessein d'engager un combat, il ne falloit ni donner sur l'arriéregarde, ni attendre que l'armée ennemie eût traversé toute la plaine; c'étoit l'avantgarde qu'il falloit charger lorsqu'elle y fut entrée. De cette maniére le combat se seroit donné dans un terrain plat & uni, où par conséquent les Etoliens armez pesamment & en marche eussent eu beaucoup de peine à se défendre contre de la cavalerie, & où des armes & une disposition toute contraire eussent donné aux Achéens toute la facilité & tout l'avantage possible. Au lieu que n'aiant sçû profiter ni du terrain ni de l'occasion, ils attaquérent l'ennemi lorsque tout lui étoit le plus favorable.

Aussi le succès du combat répondit-il au projet qu'on en avoit formé. Dès que les armez à la légére eurent commencé l'escarmouche, la cavalerie Etolienne gagna en bon ordre le pied de la montagne, & se hâta de joindre l'infanterie. Aratus aussitôt, sans voir pourquoi la cavalerie se pressoit d'avancer, sans prévoir ce qu'il alloit arriver, crut qu'elle prenoit la fuite, & fit marcher des aîles les soldats pesamment armez pour appuier les armez à la légére, puis tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. La cavalerie Etolienne n'eut pas plutôt traversé la plaine & atteint l'infanterie, qu'elle se posta au pied de la montagne, l'infanterie à ses côtez, criant à ceux qui étoient encore en marche d'accourir à leur secours. Quand ils se crurent en assez grand nombre, ils fondirent serrez sur les premiers rangs de la cavalerie Achéenne & des armez à la légére; & quand leur nombre se fut augmenté, ils tombérent d'en haut sur les Achéens: le combat fut longtems opiniâtre, mais enfin les Achéens furent mis en fuite; & les pesamment armez qui venoient à leur secours dispersez & sans ordre, ne sçachant ce qui s'étoit passé au combat, ou tombant sur la marche de ceux qui fuioient, furent aussi

obligez de faire la même chose ; ce qui fit qu'il ne demeura sur la place qu'environ cinq cens Achéens, & qu'il y en eut plus de deux mille qui prirent la fuite.

Les Etoliens firent alors ce que la conjoncture les avertissoit de faire. Ils se mirent à la queue des Achéens avec des cris dont toute la plaine retentissoit. Ceux-ci fuioient vers leur infanterie pesamment armée, croiant qu'elle avoit gardé le poste où elle avoit été mise d'abord ; mais voiant qu'elle l'avoit abandonné, & qu'elle étoit déja loin fuiant en desordre, les uns quittérent leurs rangs & se retirérent dans les villes voisines ; les autres rencontrant la phalange qui venoit à leur secours, n'attendirent pas que les ennemis fussent à leurs trousses, leur propre fraieur leur fit prendre la fuite, & les dispersa de côté & d'autre dans les villes des environs. Orchoméne & Caphyes, qui étoient proche, en sauvérent un grand nombre. Sans ces deux villes, toute l'armée auroit couru grand risque d'être taillée en piéces. Telle fut la fin du combat donné proche de Caphyes.

Quand les Mégalopolitains eurent avis que les Etoliens étoient campez proche de Méthydrion, ils s'assemblérent en grand nombre au son de la trompette, & vinrent pour secourir les Achéens : mais le combat s'étoit donné la veille, & au lieu de combattre les ennemis avec des gens qu'ils croioient pleins de vie, ils ne servirent qu'à leur rendre les derniers devoirs. Aiant donc creusé un fossé dans la plaine de Caphyes, ils y jettérent les morts avec toute la religion que ces malheureux pouvoient attendre d'Alliez tendres & affectionnez.

Cet avantage inespéré que les Etoliens avoient remporté par le moien de leur cavalerie & de leurs armez à la légére, leur donna lieu de traverser impunément le Péloponése. Ils eurent la hardiesse d'entreprendre sur la ville de Pelléne, ils ravagérent les terres des Sicyoniens, & enfin se retirérent par l'Isthme. Voilà la cause & le motif de cette guerre des Alliez, & son commencement fut le decret que ces Alliez assemblez à Corynthe firent à la persuasion de Philippe.

OBSERVATIONS

Sur le combat de Caphyes.

§. I.

Les plus grands talens sont inutiles à l'homme, s'il n'y joint la connoissance de lui-même. Caractére d'Aratus, Préteur des Achéens.

IL est assez ordinaire aux grands génies, aux grands hommes d'Etat, qui ont des vertus éminentes & des qualitez extraordinaires pour bien & sagement gouverner les peuples, de se laisser aller peu à peu à une trop grande opinion d'eux-mêmes, de se croire capables de tout, & de s'imaginer que tout leur rit pendant qu'ils sortent de leur sphére, qui pour être grande, ne laisse pas que d'être bornée par d'autres, où il est dangereux d'entrer. On s'y égare souvent, & l'on y trouve de grands sujets d'humiliation, qui nous apprennent à nous mieux connoître, toujours aux dépens du Prince que l'on sert, ou de la République que l'on gouverne. Dieu distribue à chacun plus ou moins une certaine portion de vertus & de talens, bien entendu qu'on n'ira pas au-delà, & qu'on se maintiendra dans ces bornes. Aratus se croioit capable de tout entreprendre. Nous avouerons pourtant qu'il avoit des qualitez éminentes qui le mettent au rang des plus grands politiques de son tems. Polybe, qui le connoissoit très-bien, nous en fait le portrait d'après nature: encore ne l'a-t-il pas fini. Il nous le donnera tout achevé ailleurs que dans son quatriéme Livre. Mais cela n'empêche pas qu'il ne le trouve en défaut en une infinité d'endroits. Il est atteint & convaincu d'un peu trop de présomption, défaut ordinaire dans ceux qui réussissent toujours dans leurs entreprises, lorsqu'elles ne se trouvent pas au-dessus de leur esprit & des talens qu'ils ont reçûs de Dieu.

Polybe nous dépeint parfaitement son caractére. Il nous le représente orné de toutes les qualitez qui peuvent former un grand homme d'Etat & un Politique de la premiére volée; mais lorsqu'il vient aux militaires, ce n'est plus le même homme: on le prendroit pour un stupide, ou peu s'en faut. Ses projets sont merveilleux, parce qu'il les fait en sûreté, & sa conduite est misérable dans l'exécution. Il oublie ce qu'il s'étoit résolu de faire à la vûe des objets, & la tête lui tourne absolument. Cela veut dire qu'il n'étoit nullement propre pour la guerre, qu'il avoit l'esprit grand & hardi pour la conduire de loin, petit & dans une crainte perpétuelle de près: quel contraste! Ce que mon Auteur n'a pas dit se remarque visiblement dans les assemblées des Achéens, où l'on voit un homme d'une sagesse & d'une prévoiance admirable & qui voit de loin, & l'on s'en apperçoit encore plus dans le Conseil de Philippe, où il s'agit de plus grands desseins & des affaires politiques. A bien des égards le Cardinal de Lorraine lui ressem-

bloit parfaitement. » Il étoit le plus » hardi de tous les hommes dans le » Cabinet, *dit Maimbourg* (a), à » imaginer & à vouloir entrepren» dre de grandes choses & de vastes » desseins; mais aussi le plus timide » & le plus foible quand il s'agis» soit d'en venir à l'exécution, & » qu'il y voioit du péril. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'en cela le Cardinal ressembloit parfaitement à Aratus. Ce Grec célébre a pourtant réussi dans quelques-unes de ses entreprises, & entr'autres dans celle sur la citadelle de Corinthe, qui fut admirablement bien conduite, & d'un détail extraordinaire. C'est son chef-d'œuvre de guerre, il n'en fit pas d'autre. Le succès & la gloire qu'il en retira ne le flattérent-ils pas un peu trop? N'en doutons point: il se crut capable, après une action si glorieuse, du commandement des armées de sa République. Mais il reconnut bientôt que ses talens n'alloient pas jusques-là, & que tel qui surprend un poste n'est point propre pour les coups de Maître. Il en tenta un à Caphyes, il en sortit en écolier & avec une extrême honte, & les reproches qu'on lui fit sur son peu de conduite & sur son imprudence ne sont pas peu humilians.

» Que l'on suppose en un homme, dit un Auteur (*b*) fameux, & dont les Ecrits verront la fin des siécles, » tous les talens & tant de lumiéres » qu'on voudra, s'il ne se connoît » pas avec cela dans ses défauts & » dans ses foiblesses, toutes ces qua» litez ne lui seront qu'une occasion » de chûte & de ruine: il ne sçaura » pas mesurer ses entreprises à ses » forces. Il entrera dans des en» gagemens téméraires, & la pré» somption qui n'a point de bornes » quand elle n'est pas retenue par » le frein de la connoissance de soi» même, l'emportera en des excès » dangereux.

» La connoissance de soi-même » peut, *dit-il encore*, suppléer au » défaut de tous les talens, & le » seul défaut de cette connoissance » rend au contraire tous les talens » inutiles, dangereux & pernicieux » à celui qui les a. Ce n'est pas un » grand mal de n'avoir ni mémoire, » ni intelligence, ni conduite, ni » science, ni industrie, ni habileté, » pourvû qu'on le connoisse, & que » l'on emprunte d'autrui ce que l'on » n'a pas, & que l'on n'entreprenne » rien qui ait besoin des qualitez » que l'on n'a pas reçues de Dieu. Tout cela est très-véritable, & certainement nul homme du monde ne le révoquera en doute; mais s'en trouve-t-il beaucoup de ceux qui sont en place, qui veuillent convenir que ce précepte les regarde? Ils l'adopteront, qui en doute? mais ce sera pour tout autre que pour eux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les plus ignorans & les plus lourds, que dis-je! les plus stupides, soit dans les affaires de la guerre ou dans celles du gouvernement, ne croiront pas qu'il soit de leur dignité de rien emprunter d'autrui, lors même qu'ils auront échoué dans leurs entreprises par leur ignorance & leur mauvaise conduite. Ce seroit une espéce de prodige, si après un échec reçu, ils convenoient d'avoir failli & d'avoir manqué de mesures & de prévoiance. Ils rejetteront la faute sur leurs Officiers Généraux ou sur la lâcheté des troupes, lorsqu'ils sont eux-mêmes la cause de tous les mauvais succès d'une campagne. Si le projet vient

(a) *Hist. de la Ligue, liv. 7. p. 12.*
(b) *M. Nicole, Ess. de Mor.*

vient d'un Ministre, il s'en prendra au Général de l'armée, & le perdra infailliblement dans l'esprit du Prince ou dans un Sénat. Le Cardinal de Richelieu en usoit ainsi. Il n'étoit pas homme de guerre, cependant il le vouloit être, & ses projets militaires n'étoient pas toujours conformes aux regles de la guerre.

M. le Comte de Soissons, qui fut tué à la bataille de Sedan sous le regne de Louis XIII. auroit été sans doute un grand Capitaine s'il eût vécu. Se défiant de son amour-propre, qui pouvoit mettre obstacle à la connoissance de lui-même, & l'aveugler sur des défauts qu'il ne croioit pas avoir, il dit un jour à M. de Puysegur, dont il connoissoit la capacité: si vous voiez que je fasse quelque chose qui ne soit pas bien, soit dans les ordres que je puis donner, soit dans mes entreprises & dans ma conduite ou dans l'exécution, soit dans les disputes qui peuvent naître dans les troupes, ou soit enfin dans ma façon de vivre avec les Officiers, je vous prie de me le dire hardiment : car la moindre faute à la guerre porte sur l'honneur.

Pour revenir au Cardinal de Richelieu, on peut dire de ce grand Politique ce que Polybe, & Plutarque (a) après lui, disoient d'Aratus, » qu'il étoit un excellent » Maître non seulement pour bien » gouverner, pour bien régler une » Démocratie ; mais encore pour » bien établir & constituer un » Roiaume. Voilà ce que le Ministre moderne avoit de commun avec Aratus, sans aller plus loin : car celui-ci s'étoit d'abord attiré l'estime & la confiance d'Antigonus Roi de Lacédémone & pére de Philippe, qui lui succéda fort jeune ; » le pére, dit le même Auteur (a), » l'aiant trouvé homme de bien & » de grand sens, il l'admit dans sa » familiarité la plus intime, jusqu'à » lui communiquer ses secrets les » plus importans, & à se servir de » lui dans ses plus grandes affaires. » Aussi Aratus n'étoit pas seulement » utile dans tout ce qui regardoit le » gouvernement, mais d'un com» merce très-agréable, & l'homme » du monde le plus propre à être » auprès d'un Roi qui se trouvoit » libre, & qui ne cherchoit qu'à se » divertir & à passer le tems. C'est » pourquoi Antigonus, quoiqu'alors » fort jeune, n'eut pas plutôt con» nu les mœurs & les grandes qua» litez de ce personnage, dont il » n'y en avoit aucune qui ne fût di» gne de l'amitié d'un Roi, qu'il le » préféra non seulement à tous les » Achéens, mais encore à tous les » Macédoniens qui étoient à sa Cour, » & continua de se servir de lui en » toutes choses ; ce qui est admira» ble dans un jeune Roi, qui n'étoit pas encore en état de gouverner par lui-même en des affaires où il est besoin d'une expérience consommée. Philippe son successeur eut les mêmes égards pour ce grand homme & la même prudence, il se livra entiérement à lui. » Car la droiture » de ses intentions, dit ailleurs Plu» tarque, & la bonté des mœurs » d'Aratus paroissoient dans toutes » les actions de ce jeune Prince com» me une couleur qui en rehaussoit » tout l'éclat. Il n'avoit alors que dix-sept ans, & cependant on voit, non pas sans admiration, que dans un âge si tendre ce Prince a sçû choisir pour son conseil, & démêler parmi les plus éclairez de sa

(a) *Plut. Aratus.*

(a) *Ibid.*

Cour, celui qui surpassoit les autres en sagesse & en expérience tant dans les affaires de la guerre, que dans celles du gouvernement. Bien qu'Aratus fût étranger, Philippe ne se repentit pas d'avoir fait un si bon choix, & de l'avoir admis dans son Conseil. Cela marque une sagesse qui devance l'âge. Aussi dut-il à ce grand Politique la gloire de son expédition contre les Etoliens, qui fut conduite avec tout l'art possible. Polybe a cité quelque part dans son premier Livre un Vers d'Homére, où il dit qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le suit qu'à celui qui le donne. Hérodote a eu la même pensée, & Tite-Live l'a tirée de l'un des trois.

On pourroit raisonnablement appliquer ces éloges d'Aratus, & le choix admirable d'Antigonus, comme celui de Philippe, à Louis XV. dans un cas assez semblable & du même âge que le dernier. Il a été assez prudent & assez éclairé, pour procurer le bonheur de ses peuples, en honorant de sa confiance & en mettant au timon des affaires un autre Aratus *, qui nous gouverne avec tant de sagesse, de desintéressement, & avec des intentions si droites & si pures. Il pourroit dire de ce dernier ce que disoit Antipater de Démosthéne, qu'avec un Ministre aussi incorruptible que celui-là il parviendroit à la véritable grandeur, & deviendroit invincible. » Nulle » passion en lui, dit-il, que l'amour » de la patrie, nul but que le ser» vice de l'Etat & le bonheur des » peuples. Quel besoin dans la con» joncture présente d'un homme de » ce caractére, pour entendre cette » voix de liberté qu'étouffe l'éter» nel bourdonnement des adulateurs » à mes oreilles! J'ai fait ce paralléle avec plaisir, & sans être suspect de flatterie je rens justice à la vertu par tout où je la rencontre, & je me fais également un mérite & une gloire de la louer sur la croix, ou dans l'oppression, dans son état même le plus abject & le plus misérable, comme dans sa plus grande pompe. Je me suis peut-être un peu trop arrêté sur le caractére d'Aratus; mais il fait une si grande figure dans l'Histoire de mon Auteur, que j'ai cru que mes Lecteurs ne seroient pas fâchez que j'ajoutasse quelque chose au portrait qu'il en fait, outre qu'il a été la source & l'origine de plusieurs grands événemens également glorieux & ruineux à sa patrie.

* *Le Cardinal de Fleury.*

§. II.

Réflexions sur la défaite d'Aratus.

Il ne sera pas inutile, ce me semble, de faire une réflexion sur le narré de Polybe, avant que d'entrer dans l'examen de cette action de Caphyes. Bien qu'on ne puisse contester à ce grand Historien la gloire d'un excellent Ecrivain dans la description qu'il fait des combats, qu'il peint en Maître, il s'embarasse pourtant quelquefois, du moins il me le paroît ainsi: car il se peut bien que le blâme que je lui donne ne soit pas toujours légitime. Un terme qui offrira différens sens dans le Grec, où les termes militaires sont la plûpart équivoques, peut n'être pas rendu selon l'idée que l'Auteur y attache; ce qui est capable de confondre tout le sens d'un passage, & de le rendre presque inintelligible. Cela arrive souvent aux plus habiles Traducteurs, & à ceux mêmes qui entendent le mieux les matiéres. Dans la

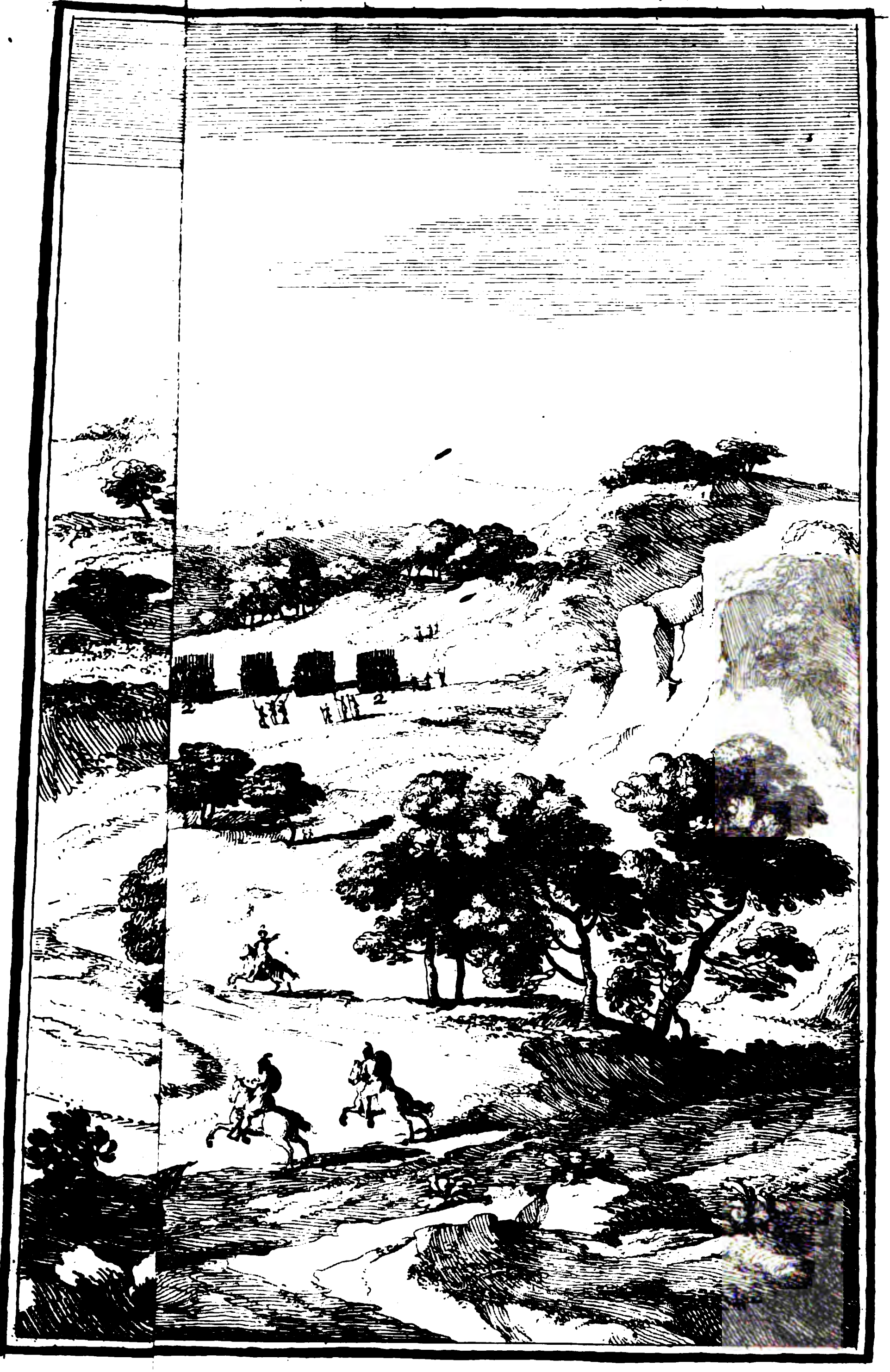
description du combat qui fait le sujet de ces Observations, les paroles du texte me paroissent un peu trompeuses. Le terme d'avantgarde m'a beaucoup embarassé, car Polybe dit qu'Aratus auroit dû plutôt l'attaquer que l'arriéregarde. Cela ne lui étoit pas possible, puisque l'ennemi étoit en pleine marche de retraite, & que l'armée Achéenne les suivoit en queue. Il faut donc entendre par le mot d'avantgarde le corps de bataille, ou une partie, avant qu'il fût entré dans le défilé. Cette difficulté levée, je n'aurois plus qu'un défaut d'exactitude à lui reprocher, qui ne souffre aucune excuse. Car il dit que les Achéens » se retranchérent dans la plaine » de Caphyes, aiant devant eux la » riviére qui la traverse, d'un abord très-difficile, se trouvant encore bordée de fossez, & que les Etoliens étoient campez au-delà. Cela est clair; mais quand ces derniers décampérent pour se retirer par le défilé de la montagne de Propous, il falloit nécessairement que pour les suivre Aratus passât la riviére. C'est ce que Polybe ne dit pas. Il est pourtant visible qu'il la traversa; & comme cette manœuvre demandoit du tems, & qu'il avoit dessein de joindre au plutôt les ennemis, il détacha sa cavalerie & ses armez à la légére pour tomber sur leur marche & amuser leur arriéregarde, qui étoit dans la plaine. Comme d'ailleurs il craignit que la queue de leur infanterie, qui n'étoit pas loin, & qui ne faisoit que d'entrer dans la vallée, ne fit volteface pour se joindre à sa cavalerie, il fit avancer un corps de pesamment armez qu'il tira de sa phalange, pour contenir son avantgarde, qu'il croioit trop foible, pendant qu'il traversoit la plaine avec le reste pour attaquer avec toutes ses forces. Mais rien de tout cela n'arriva à tems, soit que la phalange ne fît pas assez de diligence, ou soit par la lâcheté des troupes de l'avantgarde, soit enfin par l'imprudence de ceux qui la commandoient, qui attaquérent avant que les pesamment armez eussent le tems d'arriver & de se reconnoître.

Les Généraux Etoliens qui s'apperçûrent que le gros des Achéens étoit fort éloigné, profitérent de l'occasion en gens expérimentez. Leur infanterie, qui passoit en hâte le défilé, avertie que l'ennemi paroissoit, retourne sur ses pas pour venir au secours de sa cavalerie, qui avoit abandonné la plaine pour occuper l'entrée de la vallée qui conduit à Olygirte, où elle se mit en bataille: mouvement fatal pour les Achéens, & qui trompa Aratus, qui s'imagina que leur arriéregarde prenoit la fuite, sans faire réflexion que le sujet de cette manœuvre étoit tout autre que la crainte d'un engagement; c'étoit afin que s'ils étoient obligez de combattre ils pûssent se défendre dans un terrain propre à ôter aux ennemis l'avantage du plus grand nombre; ce qui leur donnoit le moien d'attendre leur infanterie, qui n'étoit pas encore arrivée. Ils occupérent en attendant la plaine qui faisoit l'entrée de la vallée, leurs aîles flanquées de part & d'autre par les hauteurs, leur infanterie (2) aiant joint peu de tems après, fut postée sur le sommet & sur la pente jusqu'à la cavalerie (3) qui faisoit le centre de la ligne. Par cette disposition chaque arme se trouvoit en sa place & dans le terrain qui lui convenoit.

Les Généraux Achéens, qui virent l'ennemi dans un poste si avantageux, & leur infanterie qui

occupoit les hauteurs qui dominoient toute la petite plaine du détroit où sa cavalerie étoit en bataille, eussent dû attendre que toutes les forces fussent arrivées, ou du moins le corps de pesamment armez détaché de la phalange, tout prêt à se joindre à leur cavalerie pour la soutenir & faire tête aux troupes qui occupoient les deux montagnes : mais ne voulant peut-être pas qu'ils eussent part à leur gloire, ils n'eurent garde de les attendre. Ils se mettent en bataille à la tête du défilé. Tout ce que les Achéens pouvoient faire dans une telle conjoncture, pour ne pas engager un combat inégal contre des troupes si bien ordonnées, outre l'avantage des lieux, étoit d'attendre que toutes leurs forces fussent arrivées, comme je l'ai déja dit, ou de faire quelque démarche en arriére, afin de l'attirer dans la plaine & la séparer de ses aîles; mais bien loin de penser à un moien si salutaire, ils se résolurent au combat, & s'étant mis en bataille à la tête de la vallée, leur cavalerie (4) sur une seule ligne, les gens de traits (5) par pelotons entre les distances des escadrons. C'étoit la méthode des Grecs & de presque toutes les nations du monde, si l'on en excepte les Romains, qui ne s'en servirent que dans la seconde Punique au siége de Capoue, c'est-à-dire fort longtems après les autres, & qu'ils apprirent à leurs dépens, quoiqu'ils eussent une excellente infanterie légére, qu'ils pouvoient entrelasser à leur cavalerie avec beaucoup d'avantage : reproche que nous leur avons déja fait en une infinité d'endroits des Volumes précédens ; & que je ne sçaurois trop répéter, pour servir de leçon à ceux qui sont destinez pour être un jour à la tête des armées. En vain m'adresserois-je à ceux, qui n'estiment que ce qui est généralement reçu, sans aucun examen : comme si on ne découvroit pas tous les jours dans notre façon de combattre & de se ranger mille défauts très-considérables, dont il seroit aisé de se défaire & de se corriger. On les révére pourtant, parce qu'ils sont anciens, le seul argument que l'ignorance ou la paresse oppose à la vérité, & surtout dans les choses de la guerre : car quand on a suivi longtems une méthode, il s'en trouve bien peu qui aient assez de force pour prendre sur eux de la changer.

Pour revenir à notre sujet, les Achéens s'étant rangez de la maniére dont je viens de l'expliquer, ils marchérent à l'ennemi, & s'engagérent dans une action avec toute l'imprudence imaginable, sans en prévoir les suites fâcheuses, qui naissent ordinairement des combats de détail, où les troupes chargent les unes après les autres à mesure qu'elles arrivent. Polybe ne néglige aucune des circonstances de ce combat dans son commencement comme dans ses suites, de telle sorte que le Lecteur n'a pas besoin d'être averti qu'Aratus se conduisit dans cette action de la maniére du monde la plus pitoiable, & peu digne d'un homme de guerre. C'est l'ordinaire aux esprits circonspects & trop subtils d'être lents, & dans une incertitude perpétuelle de ce qu'ils font ou qu'ils veulent faire, & cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échape, ou ils la fournissent à leurs ennemis, ou n'exécutent qu'à demi, & lorsqu'ils se trouvent avoir en tête un Antagoniste d'humeur contraire, ils se deshonorent & attirent sur un Etat des malheurs ausquels il est difficile de remédier.



Les Achéens aiant attaqué avec un desavantage si manifeste, furent rompus au premier choc, & les pesamment armez qu'on envoioit pour les soutenir, qui arrivoient à peine, furent battus, avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Ces troupes étoient capables de défaire les Etoliens, si elles eussent donné toutes en même tems; mais n'arrivant que par intervalles, la tête de tout fut mis en desordre avant que ceux qui la suivoient la pûssent secourir: car les Etoliens, animez par la victoire, n'étoient pas gens à négliger d'en suivre les avantages. Ils n'eurent garde d'y manquer. Ce qui me surprend dans cette affaire, c'est que la phalange (6) qui marchoit au secours auroit pû rétablir le combat: car Aratus qui s'apperçut du desordre, pour être en état de faire tête au victorieux, tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. Mon Auteur veut dire la phalange qui étoit en ordre de marche, c'est-à-dire que le Général Achéen fit faire la conversion (7) pour faire front aux Etoliens, & marcher à eux en bon ordre. Il paroît assez que ce mouvement se fit pendant le combat. Cet endroit de la narration m'a paru peu exact. Premiérement la phalange n'étoit pas toute l'armée, puisque toute la cavalerie qui faisoit l'avantgarde & les armez à la légére en étoient détachez, ainsi que le corps des pesamment armez, & tout cela fut battu & mis en fuite. Il est difficile de sçavoir si la fraieur gagna le corps de bataille, & s'il imita les autres dans leur lâcheté: c'est ce que l'Auteur ne dit pas positivement. Il semble qu'il n'y eut que l'avantgarde & les pesamment armez qui s'enfuirent, sans qu'il fût possible de les rallier. » Les autres, dit l'Auteur, rencontrant la » phalange qui venoit à leur secours, » n'attendirent pas que les ennemis » fussent à leurs trousses, leur propre fraieur leur fit prendre la fuite. Mais quels sont ces autres, puisqu'il a déja parlé de la cavalerie & des pesamment armez? La phalange ne fut donc pas attaquée ni rompue, elle se retira donc en bon ordre sans être poursuivie. C'est ce que Polybe auroit dû nous apprendre.

§. III.

Fautes que commit Aratus dans la bataille de Caphyes.

Les Historiens modernes se contentent de rapporter simplement les actions des grands Capitaines du plus grand éclat, sans aller plus loin, & presque toujours dénuées des circonstances qui rarement échapent aux Historiens militaires: défaut qu'on reproche presque à tous nos faiseurs de Mémoires, qui ne sont pas tous également sçavans dans la science des armes. Quand le Lecteur qui cherche à s'instruire sçait tout ce qui s'est passé dans un combat ou dans une bataille, en est-il plus avancé? Il importe donc de n'en pas demeurer là: car après avoir détaillé tout ce que l'on sçait d'une journée, on doit ramasser les fautes des deux partis & les faire remarquer à ses Lecteurs, qui ne sont pas tous également capables de faire ces remarques. C'est certainement ce qu'il y a de plus instructif dans une Histoire. L'Auteur * de l'Histoire de Louis XIII. aiant écrit sur d'excellens Mémoires, & surtout de ceux des gens du métier, a trouvé le moïen, sans être guerrier, d'imiter Polybe sur ce point-là, & d'avoir très-bien réussi. Les Grecs, plus que tous les autres, ont suivi

* *M. le Vassor.*

cette méthode, & rarement les Latins.

Dans le combat de Caphyes, plus que dans aucun autre, mon Auteur met dans un seul point de vûe toutes les fautes d'Aratus, qui ne sont pas en fort petit nombre. Son exactitude va même plus loin lorsqu'il parle des guerres de la Gréce, car quand on est au fait d'un païs les réflexions viennent en foule. Tout ce qu'il dit est fort judicieux, & d'une instruction admirable tant pour les Généraux d'armées, que pour ceux qui sont à la tête des affaires de la guerre. Ce qu'il nous apprend des avantages & des divers caractéres des peuples de la Gréce, est très-remarquable. Car le devoir d'un Historien n'est pas seulement de faire connoître le caractére de ses acteurs par les traits les plus marquez, qui témoignent l'étendue de leurs vertus & de leurs talens, ou de leurs défauts qui les obscurcissent quelquefois; mais encore celui des différens peuples dont on écrit les guerres, & ce qu'il y a de foible en eux, pour les combattre avec avantage & par des voies toutes contraires à ce qu'ils ont de plus fort. C'est en quoi Polybe excelle le plus.

» La cavalerie Thessalienne, *dit-» il*, par exemple, est invincible » en bataille rangée; mais hors de » là on n'en peut tirer aucun ser» vice. Les Etoliens au contraire » font merveille en tout tems, en » toute occasion, excepté dans une » bataille rangée. Rien n'approche » des Candiots, soit sur mer, soit » sur terre, quand il s'agit d'em» buscade, de pillage, d'attaques » nocturnes, quand il s'agit en un » mot de ruse & d'adresse; & » quand ils sont en bataille devant » l'ennemi, c'est la lâcheté même. » Les Achéens & les Macédoniens » au contraire ne sont bons qu'en » bataille. Après cela, *conclut-il*, » mes Lecteurs ne devront pas être » surpris, si j'attribue quelquefois » aux mêmes personnes des disposi» tions toutes contraires, même à » l'égard de choses qui paroissent » semblables.

On peut dire la même chose à l'égard des diverses nations de l'Europe, si différentes d'humeur & d'inclinations à l'égard de la guerre. Je l'ai dit plusieurs fois, & je le répéte encore dans cette page, les François violens & impétueux demandent des exécutions plutôt que des conseils, & par-là ils ont raison de leurs ennemis plus patiens & plus flegmatiques, lorsqu'ils marchent à eux, qu'ils les abordent & les joignent, sans délibérer faites-leur mettre les armes à la main, ils sont toujours assûrez de vaincre dans les actions générales, lorsque leurs Chefs les font combattre selon leur humeur. Ils ne vallent rien si on va au contraire; c'est les faire combattre à l'avantage de leurs ennemis, c'est réellement tromper les soldats. Aussi ne vallent-ils guéres mieux dans une défensive; au lieu que leurs ennemis y sont très-propres, parce qu'ils sont moins impatiens. Les Anglois approchent assez de leur humeur. On a beau apprendre aux François l'art de tirer par pelotons & d'augmenter leurs feux, tout cela ne leur sera qu'une occasion de ruine, ils pourront réussir dans la théorie & de sang froid lorsqu'ils n'auront pas l'ennemi en présence; mais dans la pratique on reconnoîtra que l'ennemi se trouvera dans son avantage, tant qu'on ne l'abordera pas, son feu sera plus vif, plus uniforme & plus suivi, & celui du François tout le contraire. Qu'on le laisse

aller à son humeur, l'ennemi changera bientôt de langage, il perdra contenance & lâchera le pied dès l'instant qu'on l'abordera, tout comme les Etoliens & les Candiots. Une nation telle que la Françoise, active & pleine de feu, demande d'être conduite différemment des autres, & l'on peut dire de celle-ci plus que d'aucune, qu'elle va plus ou moins à l'oubli ou au mépris de la discipline militaire, selon le plus ou le moins de tems qu'elle se maintient en paix, & que dix ou douze années de repos ou d'inaction lui seront plus ruineuses que quinze ou vingt années d'une guerre continuelle.

Polybe nous fait voir la même chose à l'égard des Grecs : car il dit que depuis que Cléoméne perdit son Roiaume par l'infortune de Sélasie, les peuples du Péloponése, qui étoient las, rebutez & ruinez des guerres précédentes, avoient par une longue paix oublié la discipline, ne s'imaginant pas qu'elle dût sitôt finir : & l'on s'apperçut même que Lacédémone, cette République si guerriére & si belliqueuse, avoit extrémement dégénéré de son ancienne vertu, bien qu'il y eût un très-petit espace de tems entre la guerre d'Antigonus & de Cléoméne, & celle de Philippe. Belle leçon pour les Princes ou leurs Ministres, qui s'endorment dans la paix sans aucun soin des armées, comme si c'étoit une chose bien aisée de les remettre en viguenr lorsque la corruption s'y est une fois glissée : car il faut infiniment moins de tems & de soins pour dresser & discipliner un corps de nouveaux soldats, & les accoutumer aux fatigues & aux occasions, que de rétablir l'ancienne vertu des vieux lorsqu'elle est une fois perdue.

Timoxéne, qui étoit Général des Achéens, n'approuvoit nullement l'expédition qu'Aratus proposoit, non qu'elle ne fût praticquable, mais il n'avoit nulle confiance à la valeur d'une armée sans discipline ; & comme l'année de son Généralat alloit expirer, il cherchoit à gagner du tems, dit Plutarque, pour n'être point obligé de se mettre à la tête d'une armée dont il connoissoit la lâcheté & le peu de discipline, & surtout n'aiant que cinq jours à attendre pour sortir de charge. Je trouve qu'il fit très-prudemment & très-sagement de ne point exposer sa patrie dans un danger évident. Aratus s'imagina que son habileté suppléroit au défaut de courage de ses troupes, il s'y mit à la tête & se fit battre de la maniére du monde la plus complette. Polybe entre dans le détail des fautes que les Achéens lui reprochérent dans leur Assemblée générale après cette malheureuse affaire, & tout ce qu'il dit est d'une utilité merveilleuse. Mais il oublie la plus grosse de toutes les bévûes : car le reproche que l'Auteur lui fait d'avoir attaqué l'arriéregarde plutôt que l'avantgarde, ou plutôt le corps de bataille, ne me paroît pas bien fondé. Voici où consistoit l'imprudence ou la bévûe. C'est non seulement de s'être embarqué témérairement dans des lieux mal reconnus, avec sa seule cavalerie & quelques armez à la légére ; mais de n'avoir pas attendu du moins le corps de pesamment armez prêt à le joindre, qui devançoit la phalange, ainsi que d'autres corps détachez qui venoient de renfort : de sorte qu'il se fit battre en détail, pour n'avoir pas attendu le reste de ses forces ; au lieu qu'il eût pû vaincre si elles fussent toutes arrivées. Cette faute ne lui fut pour-

tant pas imputée, aussi n'eut-il pas besoin de s'en purger dans les accusations qu'on intenta contre lui dans l'Assemblée. S'il fit voir qu'il n'étoit pas la cause de ce qui étoit arrivé, Polybe ne nous l'apprend pas. Ne seroit-ce pas qu'il rejetta tout le mal sur la lâcheté des troupes? Je le croirois assez; mais comme il étoit tout plein de raison, il aima mieux avouer ses fautes, & les confesser publiquement & de bonne foi à ses Citoiens, que de se prévaloir de son éloquence, pour se disculper aux dépens de la réputation des autres des mauvais succès d'une campagne, selon la louable coutume des Généraux présomptueux & ignorans, qui ne croient pas, par la bonne opinion qu'ils ont de leur suffisance, qu'ils puissent être jamais surmontez de leurs ennemis, si leurs Officiers subalternes & les troupes mêmes ne conjurent contre eux pour les faire battre. Après cet aveu vraiment héroïque, Aratus prie l'Assemblée de délibérer sur les affaires avec douceur & sans passion; ce qui toucha tellement le peuple qui l'écoutoit, & fit un tel effet sur le cœur de tout le monde, qu'il détourna sur ses accusateurs toute la mauvaise humeur de son auditoire: tant la franchise & la bonne foi sont prisées & louables. Cherchez-moi quelqu'un de ceux qui se sont fait bien battre qui ait imité ce grand homme. J'avoue qu'il est louable d'avoir reconnu qu'il avoit failli. Ceux qui ont beaucoup de raison, dit je ne sçai quel Auteur, sentent vivement quand il leur échape des fautes, & un honnête homme est assez puni quand il est obligé de les reconnoître & d'avouer son repentir. A mon sens je crois qu'il est d'un plus grand homme de sçavoir avouer sa faute, que de ne la pas faire. Cela est beau & honnête à Aratus, & rien ne me touche davantage. Chose bien rare, il faut l'avouer. Je ne pense pas qu'autre que M. de Turenne ait été capable d'un aveu si héroïque: car ce grand Capitaine avouoit franchement lorsqu'il lui arrivoit de tomber dans quelque faute, quoiqu'il y ait peu de Généraux anciens & modernes qui aient moins failli que lui. Il n'appartient qu'aux ames grandes d'en user ainsi, & aux médiocres d'avoir recours aux chicanneries, ou de rejetter sur les autres leurs sottises & leurs bévûes. Ils indignent ceux qui les écoutent, & ne les persuadent pas. On peut dire de ces gens-là ce que disoit Diogéne à Démosthéne: » lequel » de peur d'être apperçû en une » taverne, se reculoit en dedans: » tant plus tu te recules arriére, » tant plus tu y entres. Finissons ce Paragrafe par une maxime de M. de Turenne. Ce grand Guerrier disoit qu'un homme de guerre ne devoit jamais être reçu à s'excuser sur des fautes faites contre les regles des précautions, & que ceux qui recourent à un tel azyle ne sont pas sitôt prêts à se corriger, & qu'il leur seroit plus glorieux d'avouer sincérement leurs sottises, que de vouloir les justifier par d'autres plus grandes.

§. IV.

L'attaque d'une arrièregarde doit être vive, promte & vigoureuse. Il est dangereux de s'y opiniâtrer longtems, lorsque l'ennemi se trouve posté & en état d'être secouru du corps de bataille. Combat de Senef.

Les attaques d'arriéregarde demandent beaucoup de vigilance & de hardiesse, moins de conseil

conseil que d'exécution en présence de l'ennemi, & un grand ordre dans le combat comme dans la marche. Il faut avoir encore égard au tems & aux lieux, car celles qui se font dans les plaines sont très-difficiles & très-dangereuses. Cette partie de la guerre est renfermée dans les retraites d'armées ou de corps de troupes. Il y a peu de Généraux qui s'embarquent dans ces sortes d'entreprises, si l'ennemi quittant la plaine ne se voit pas obligé de s'engager dans un païs difficile & de défilez : car la guerre nous fournit de si bonnes regles & des mesures si sûres à l'égard des plaines, qu'il est bien difficile qu'un Général expérimenté puisse être attaqué à son arriéregarde, & qu'il ne soit en état de la soutenir par son corps de bataille. Tout dépend de l'excellence de sa marche dans l'ordre & la distribution de ses colonnes, afin que d'un seul tems & d'une même manœuvre l'armée se trouve en bataille. Dans ces sortes d'affaires l'avantgarde, qui marche en intention d'engager une arriéregarde, doit être soutenue de très-près de toute l'armée, ou de la plus grande partie, pour s'en servir aux occurrences. Sans cette précaution une avantgarde se trouve en déroute avant qu'on puisse avoir le tems de la secourir ; mais il ne s'agit pas ici de ces sortes de cas, il s'agit d'une armée obligée de se retirer par un défilé au sortir de la plaine, & ces sortes d'entreprises sont les plus aisées & les plus sûres dans l'exécution.

La connoissance du païs par où l'ennemi se retire est ici, comme dans toutes les affaires de campagne, la chose du monde la plus importante. Après avoir attaqué une arriéregarde dans la plaine, ou l'avoir poussée jusques dans le défilé, il faut avoir une exacte connoissance des lieux où l'on s'engage : car dans ces sortes de situations il est aisé à un habile Général de semer & de préparer des piéges ou des embuscades doubles & triples, & quelquefois l'ennemi qui connoît les lieux où il marche, & où le gros de l'armée a déja défilé, nous attire dans de mauvais pas par des fuites simulées, ou se poste avantageusement, comme firent les Etoliens, car ils ne croioient pas qu'il fût honteux d'abandonner un terrain & de se retirer devant un ennemi plus fort qu'eux ; mais ils croioient qu'il l'étoit beaucoup plus de se faire battre, & dans ces cas on évite l'ennemi pour chercher un poste où l'on puisse faire ferme par l'avantage de la situation, en attendant du secours. Voilà bien des choses à observer & qu'on doit prévoir, & par conséquent des leçons qu'on doit apprendre d'avance plutôt qu'après l'événement, & aux dépens de son honneur & de la patrie.

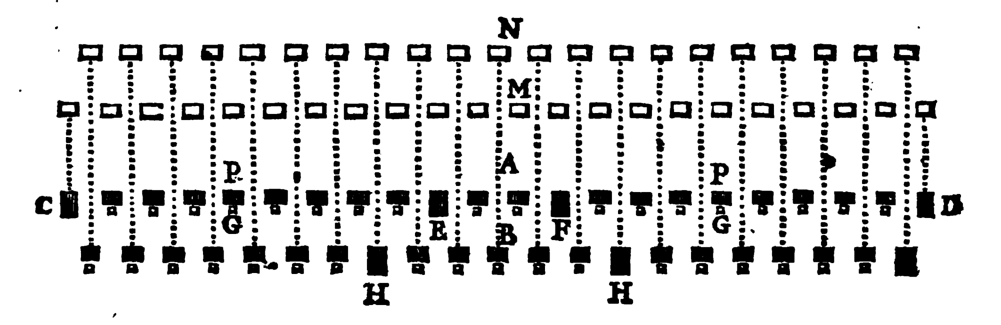
Dès qu'on est dans la résolution d'attaquer une arriéregarde, l'on doit couvrir son dessein de telle sorte que l'ennemi n'en puisse rien soupçonner, du moins l'ordre sur lequel l'on veut combattre. Car il faudroit qu'il fût bien stupide pour ne pas croire qu'il puisse être attaqué ; parce que ces sortes d'entreprises ne sont pas fort rares à la guerre, & qu'il se trouve peu d'Officiers, pour peu de service qu'ils aient, qui n'en aient vû ou dont ils n'aient ouï parler en leur vie.

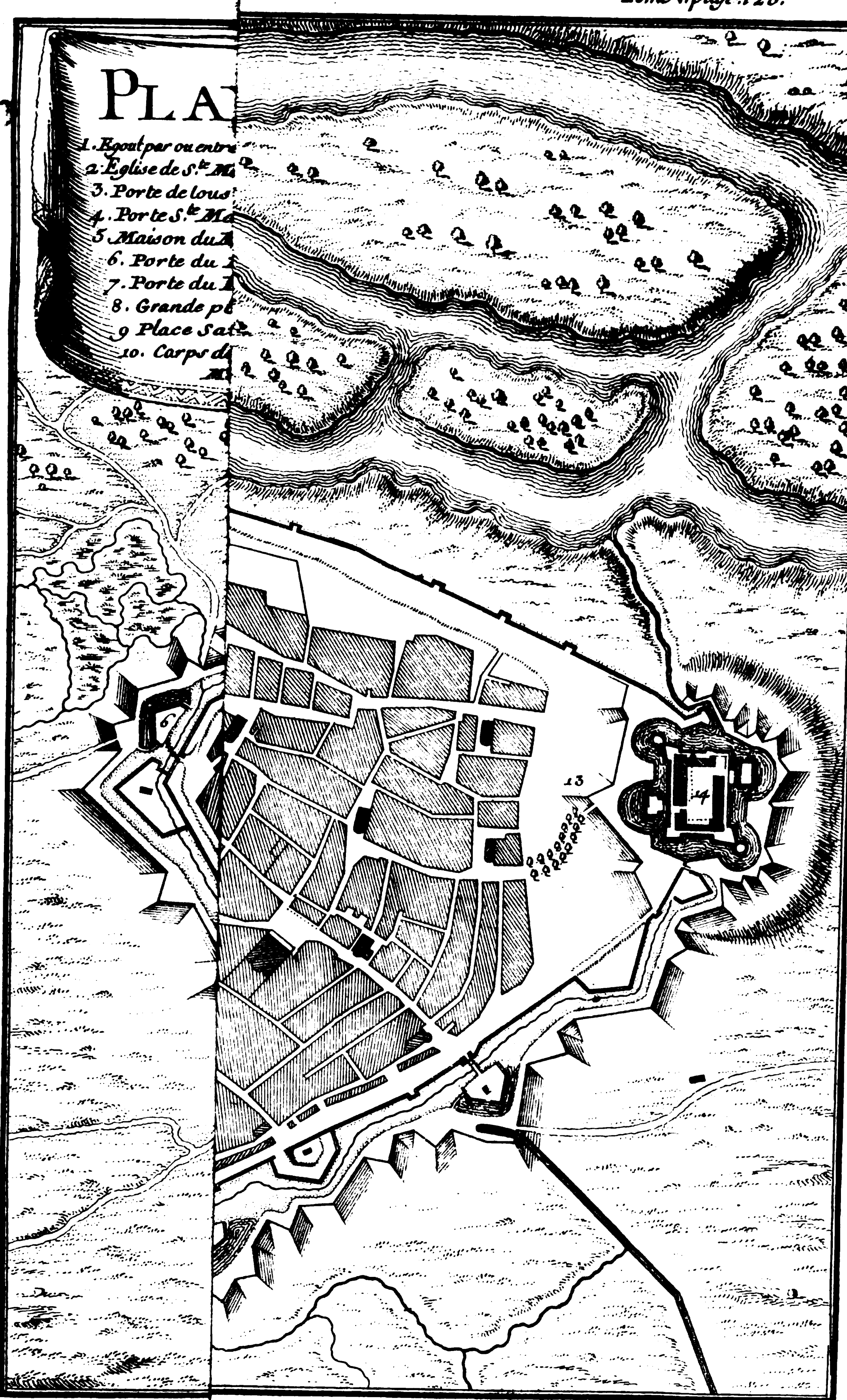
Le meilleur & le plus prudent dans un Général d'armée, est d'être attentif & bien informé de ce qui se passe chez son ennemi, & d'attendre l'occasion de sa marche pour

attaquer son arrièregarde, & du moins pour engager une partie de ses forces dans un combat, si sa foiblesse ne lui permet pas de combattre le tout ou de défaire l'une pour avoir meilleur marché de l'autre par la terreur qui naît ordinairement d'un premier avantage; outre qu'une armée qui se voit harcellée d'une autre, & qui craint à son arrièregarde, n'est jamais si assûrée que celle qui la suit, & qui cherche à l'engager dans un détroit de montagnes, où la supériorité du nombre est d'une assez petite considération contre le petit, pour tout Général d'armée qui se sent du cœur, & qui joint à cette qualité quelque chose de plus qu'une médiocre intelligence dans son métier. Avec cela il n'y a rien dont il ne puisse espérer en prenant bien son tems, & en suivant la méthode que je vais expliquer.

Le secret & la diligence sont les deux poles sur lesquels roule l'exécution des grandes entreprises, & particuliérement dans une attaque d'arrièregarde: car si on la suit perpétuellement en queue avec de grandes escarmouches, véritablement cette arrièregarde n'avancera pas beaucoup, non plus que le gros de l'armée, mais elle s'en verra appuiée, & lorsqu'il faudra entrer dans le défilé, elle campera à la tête & s'y fortifiera pour le passer à la faveur de la nuit, de sorte qu'on peut manquer son coup; au lieu qu'en suivant une autre méthode, on cache son dessein & l'on peut être assûré de n'avoir affaire qu'à l'arrièregarde, pendant que le gros de l'armée s'en trouve éloigné. Le meilleur & le plus prudent est de ne point branler de son camp, d'être aux écoutes, d'avoir plusieurs partis en campagne pour avoir des nouvelles de l'ennemi à chaque moment, & de marcher à lui lorsqu'on sera averti qu'il est décampé & qu'il est en marche. Alors le Général sans perdre aucun tems, soit de nuit ou de jour, détachera sur le champ tous les grenadiers de son armée, tous les dragons & la plus grande partie de sa cavalerie, avec un grenadier en croupe pour faire plus de diligence. Toute l'armée suivra sans équipage. Dès que l'avantgarde sera à la vûe de l'ennemi, elle se mettra en bataille dans l'ordre que je vais dire, & chargera tout en même tems.

Je range ma cavalerie sur deux lignes A, B, les aîles flanquées de part & d'autre d'un régiment de dragons pied à terre, C, D. formant chacun deux colonnes, & autant au centre E, F. les compagnies de grenadiers & quelques piquets composez de soldats d'élite & les




PLA
1. Egout par ou entre
2. Eglise de S.te M
3. Porte de lous
4. Porte S.te Ma
5. Maison du
6. Porte du
7. Porte du
8. Grande p
9 Place Sa
10. Carps d
6
13
14

plus ingambes G. entrelassez entre les distances des escadrons pour combattre ensemble, selon ma méthode. La seconde ligne B. sera disposée dans le même ordre que la premiére, à la réserve des colonnes H. qui seront placées un peu plus vers les aîles. On attaquera brusquement & sans délibérer; & dans le tems que les escadrons chargeront ceux des ennemis de front, les pelotons les prendront en flanc.

La maniére dont je voudrois combattre n'est pas celle que nous pratiquons aujourd'hui. On ne finit pas sitôt une affaire lorsqu'une premiére ligne en vient aux prises, pendant que la seconde la soutient sans rien faire: méthode qui, à mon sens, n'est pas trop sûre: car il est rare qu'une seconde ligne répare le malheur d'une premiére si elle est une fois renversée & battue. Encore une fois, c'est une très-grande rareté: on le sçait assez. Pour remédier à ce mal, qui est fort ordinaire, & sur tout dans une attaque d'arriéregarde, qui ne demande aucun temporisement, mais une extréme audace & moins de conseil que d'exécution, après s'être déterminé; parce que le tems presse, & qu'il ne faut pas donner celui à l'ennemi de se reconnoître & de recevoir du secours du corps de bataille, auquel il faut du tems pour revenir sur ses pas. Voici donc ce que je propose de faire. Je m'expliquerai en peu de mots, parce que j'en ai déja parlé dans mon Traité de la Colonne page xiv. fig. iv. Dès que la premiére ligne A. s'ébranlera pour charger, & dès le moment du choc, les escadrons de la seconde ligne B. passeront entre les intervalles de ceux de la premiére & entre ceux de l'ennemi M, qui seront aux mains, pour tomber en même tems sur sa seconde N courant les lignes ponctuées P. Cette ruse hardie & toute nouvelle, l'étonnera sans doute, & avancera infiniment la victoire. C'est aux experts qu'il appartient de décider sur cette façon d'attaquer & de combattre.

Il faut observer que lorsqu'il s'agit d'attaquer l'arriéregarde d'une armée, qui au sortir d'une plaine s'engage dans un défilé de montagnes, car c'est ici la matiére que nous avons à traiter, il faut que l'infanterie égale au moins en nombre la cavalerie: outre que le mélange de ces deux armes qui se soutiennent réciproquement reléve le courage & les espérances de toutes les deux, qu'on ne devroit jamais séparer, comme c'est la coutume, qui me paroît très-peu sensée & contraire aux regles de la guerre: car une bonne infanterie, qui connoît sa force, ne tiendra pas grand compte de la cavalerie, lorsqu'elle combattra serrée & sur une grande profondeur. D'ailleurs un Général, qui va s'engager dans un païs de montagnes après avoir traversé la plaine, n'est pas si malhabile que de négliger de fortifier sa cavalerie d'un corps d'infanterie pour soutenir l'une par l'autre dans un païs plus propre à celle-ci qu'à l'autre, & de la poster dans les endroits, où la premiére ne sçauroit agir. Les Etoliens jettérent la leur sur les hauteurs. Il est donc nécessaire d'avoir beaucoup d'infanterie de part & d'autre, lorsqu'on est obligé de traverser un défilé de montagnes, ou qu'on craint d'y être attaqué. Lorsqu'on prend ces précautions, on est en état de combattre une arriéregarde dans ces sortes de lieux; & lorsqu'on est fortifié de ces deux armes, on doit sans mar-

chander l'ennemi l'attaquer sans délibérer dans la vallée, parce que l'ordre que je propose s'accommode à toutes sortes de situations, sans qu'il soit besoin d'y apporter aucun changement : à moins que l'ennemi n'ait fait occuper les hauteurs des deux côtez qui commandent la plaine d'entre les deux montagnes, comme firent les Etoliens, qui se trouvérent d'autant plus avantageusement postez, qu'Aratus négligea de fortifier sa cavalerie d'un corps considérable de ses pesamment armez, pour faire tête à l'infanterie Etolienne, qui flanquoit les deux aîles de sa cavalerie, sur les deux hauteurs, & pour l'en déloger ou l'attaquer en même tems que la cavalerie qui occupoit la plaine de la vallée ; dans ce cas sans se démunir des compagnies de grenadiers inserez dans les espaces des escadrons, on fait mettre pied à terre à tous les dragons & aux piquets choisis, & l'on fait attaquer en même tems les deux hauteurs pour faire diversion des forces de l'ennemi & occuper son infanterie, pendant qu'on tombe brusquement sur la cavalerie. Mais comme il est rare qu'on puisse combattre sur un grand front dans ces lieux resserrez, on peut se ranger sur plusieurs lignes, sans rien changer dans la distribution de chaque arme. Tout ce que l'ennemi peut faire dans ces occasions, pour s'empêcher d'être rompu & enfoncé à sa cavalerie, est d'opposer le même systême que je propose : en ce cas le plus brave & le mieux conduit l'emporte sur son ennemi. Quant à la disposition d'une arrieregarde qui se retire par les plaines, je n'ai que faire de l'expliquer ici : le Lecteur peut voir l'ordre de retraite inseré dans mon Traité de la Colonne page xxij. fig. vj. Cette disposition fait connoître combien il importe d'avoir un corps considérable d'infanterie dans une arriéregarde : car une arme soutenant l'autre, on ne sçauroit attaquer l'une sans engager l'autre, comme on voit en A, la cavalerie B. entre les colonnes d'infanterie C, & les grenadiers D. partagez par pelotons de vingt-cinq fuseliers chacun entre les espaces des escadrons : la seconde ligne rangée de la même maniére, les colonnes F. un peu plus vers les aîles, & les pelotons à l'ordinaire entrelassez entre les escadrons.

B A B
C D C D C D C

Voilà mon ordre d'arriéregarde. Celui d'attaque est dans le même esprit. Le combat de Leuse en 1691. qui est une affaire d'arriérega[illegible] eût peut-être produit la déroute [illegible]tiére de l'armée ennemie, ou du moins la ruine totale de son arriéregarde, si M. le Duc de Luxembourg eût marché aux ennemis avec un grand corps d'infanterie, c'est-à-dire de tous les grenadiers de son armée : car ce grand Capitaine prit de si justes mesures dans son projet, que je ne vois rien de plus admirable dans toutes les actions de sa vie. Que ne devoit-il pas espérer avec une cavalerie telle que la Maison du Roi, s'il y eût joint un corps

tiré de tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite dans son armée ?

Je ne vois rien de plus délicat, ni rien qui demande une plus grande profondeur de génie & une intelligence des armes plus consommée que les marches de retraite par un païs de défilez : car dans les plaines elles ne sont pas si difficiles à faire, l'attention se trouvant infiniment moins partagée que dans les autres, où il se présente une infinité d'obstacles à surmonter & des mesures à prendre, d'avantages qu'il faut abandonner à l'ennemi dans la marche, dont il ne manque pas de profiter. Car si celui qui se retire s'opiniâtre à les défendre par la crainte d'être attaqué dans un mauvais pas qu'il sent derriére lui, il ne peut avancer ni reculer, & se trouve souvent contraint de demeurer en même lieu. La nuit est sans doute le meilleur tems qu'on puisse prendre pour se tirer d'embarras ; mais comme elle est sujette aux terreurs paniques, il y a toujours du danger, outre que l'ennemi peut prendre le parti de le suivre & d'attaquer à ces heures, qui sont les plus favorables à celui qui attaque. D'ailleurs en n'avançant point, l'ennemi peut gagner les devants par des routes détournées, & couper la retraite & les vivres, pendant qu'on est occupé à se défendre & qu'on est retardé dans sa marche. Celle d'Afranius en est un bel exemple, & la conduite de César dans l'attaque de son arriéregarde est la plus belle leçon qu'on puisse apprendre aux Généraux d'armées. Nous n'aurons garde de l'écarter, elle vient ici trop à propos, outre que l'action est trop belle pour n'être pas rapportée.

Comme Afranius étoit maître de l'une & de l'autre rive de l'Ebre par son pont de Méquinence, & que celui de César (a) avoit été entraîné par les eaux du fleuve, qui s'étoit débordé ensuite d'un orage extraordinaire, celui-ci se trouvoit fort embarassé dans ses vivres & dans ses fourrages : car la Segre n'avoit pas moins grossi, & il se trouvoit malheureusement campé dans la fourche de deux riviéres non guéables, & il falloit faire un trop grand détour pour aller à son autre pont ; il se résolut donc de faire un gué sur le fleuve pour passer de l'autre côté. » Il fit creuser des fossez » de trente pieds de large chacun, » aux lieux plus commodes pour » décharger le canal de la riviére. » L'ouvrage étoit presque achevé, » lorsqu'Afranius & Pétrejus craignant de manquer de vivres & de » fourrages, à cause que César étoit » plus fort en cavalerie, délibérérent de se retirer, & de transporter la guerre au-delà de l'Ebre, » où Pompée étoit aimé & redouté, » & César moins connu parmi les » Barbares......

» Cela fut rapporté à César, sur » le point que par un travail assidu, » sa cavalerie pouvoit déja passer à » gué, quoiqu'avec beaucoup de » peine, mais non pas encore l'infanterie, à cause de la profondeur » & de la rapidité du fleuve. Afranius sur cet avis, résolut de se hâter, d'autant plus que le pont » qu'il faisoit faire sur l'Ebre s'en » alloit être achevé. Il laisse donc » deux cohortes Espagnoles dans » Lérida, & passant la Segre avec » toutes ses forces, se joint à ses » deux légions. Tout ce que pouvoit faire César en cette rencontre, étoit de retarder la marche » par sa cavalerie, parce qu'il falloit prendre un trop grand détour

(a) Cæs. Comm.

» pour faire passer l'infanterie sur » le pont, & que l'ennemi eût ga» gné l'Ebre dans ce tems-là. Après » qu'elle fut passée, elle commence » à découvrir l'arriéregarde d'Afra» nius, qui avoit délogé dès minuit, » & s'étendit pour l'enveloper, ce » qu'on apperçut au point du jour, » des montagnes qui tenoient au » au camp de César. Car on voioit » l'arriéregarde pressée, qui étoit » contrainte quelquefois de faire hal» te, & de se détacher du gros pour » donner, & les nôtres après avoir » été repoussées, qui revenoit à la » charge lorsqu'elle recommençoit » à marcher.

Les soldats ennuiez d'une guerre qui traînoit en longueur, conjurent César de leur faire voir l'ennemi ailleurs qu'entre deux riviéres, & de trouver bon, quelque péril qu'il y eût, qu'ils traversassent le fleuve au gué de la cavalerie. César touché de leur bonne volonté & de leur courage, leur accorde ce qu'ils demandent; les obstacles n'étoient pas petits, cependant ils les surmontérent.

» Comme il fut passé, il rangea » son armée en bataille sur trois li» gnes, & marcha contre l'ennemi » avec tant d'allegresse des soldats, » qu'il l'atteignit à la neuviéme » heure du jour, quoiqu'il fût parti » dès minuit, & qu'il fallût pren» dre une lieue & demie de détour » pour trouver le gué, outre l'em» barras du passage. L'ennemi éton» né s'arrête sur des hauteurs, & s'y » range en bataille. César de son » côté fait halte dans la plaine, » pour ne pas mener ses soldats au » combat tout fatiguez; mais com» me les autres recommençoient à » marcher, il les suit & fait retar» der leur marche par sa cavalerie. » Cela les obligea de se retirer sur » les montagnes voisines, & de » camper plutôt qu'ils n'avoient » dessein, pour envoier cependant » gagner des détroits qui étoient à » cinq quarts de lieue de là, afin » d'arrêter notre armée, tandis qu'ils » passeroient l'Ebre. C'étoit tout ce » qu'ils pouvoient faire en cette ren» contre; mais comme ils étoient » fatiguez de la marche & du com» bat, ils remirent la chose au len» demain. César s'étant campé sur » la plus proche colline, sa cavale» rie prit sur le minuit quelques » soldats qui s'étoient écartez pour » avoir de l'eau, & apprit d'eux » que l'armée décampoit sans bruit. » Il fit sonner aussitôt la marche, & » arrêta l'ennemi, lequel se vit dé» couvert, & craignit d'être enfer» mé par notre cavalerie dans les » détroits, ou obligé à combattre » de nuit chargé de bagage. Le » lendemain Pétrejus part secréte» ment avec quelque cavalerie pour » aller reconnoître les passages, & » Décidius Saxo en fait de même » de notre côté. Ils rapportérent » tous deux qu'après cinq quarts » de lieue, on rencontroit des lieux » âpres & montueux, & que celui » qui les occuperoit le premier em» pêcheroit de passer les autres.

» Sur ce rapport Afranius & Pé» trejus tiennent conseil, & plu» sieurs sont d'avis de partir la » nuit, pour gagner ces passages » avant que l'ennemi en fût aver» ti; mais les autres crurent qu'on » ne pourroit dérober sa marche » à cause de ce qui étoit arrivé la » nuit précédente, outre que la ca» valerie de César battoit la cam» pagne. Ils disoient qu'il falloit » éviter de combattre à une heure » où le soldat étonné avoit plus d'é» gard au danger qu'à son honneur, » principalement dans une guerre

» civile; que de jour il craindroit » de commettre une lâcheté à la » vûe de ses Officiers, & seroit » encouragé par leur présence; que » si l'on perdoit quelques troupes, » on conserveroit pour le moins le » gros de l'armée, & l'on arriveroit » sans danger où l'on prétendoit.

Les maximes ont diverses faces, elles sont vraies dans certains cas & fausses dans d'autres. Dans celui-ci une marche de nuit étoit salutaire. De deux partis Afranius choisit le pis; il part de jour, & César, bien informé qu'il pourroit couper les vivres & la retraite à son ennemi, s'il le prévenoit dans ces passages, y marcha par un grand détour avec une incroiable diligence, malgré les obstacles du païs; il les occupe, s'y fortifie, & réduit son ennemi dans la honteuse nécessité de se rendre & de mettre armes bas. Exemple mémorable & si plein d'instructions pour les Généraux d'armées, comme pour les Officiers particuliers, en gardant les proportions, que je ne crois pas qu'aucun de mes Lecteurs me blâme de l'avoir rapporté. Il renferme presque entiérement tout ce qui regarde l'attaque d'une arriéregarde, car l'on voit que l'avantgarde de César fut toujours soutenue ou à portée de l'être de toute l'armée.

Toute cette conduite de César est admirable & digne de lui, c'est-à-dire du plus grand Capitaine de l'antiquité. Voici un exemple moderne très-célébre en fait d'arriéregarde, mais qui n'est pas sans quelque défaut pour l'avoir poussée trop loin. M. le Prince de Condé, autre grand Capitaine, me le fournit. On devinera assez que c'est de l'action de Senef dont je veux parler. Il suivit la maxime qu'une avantgarde doit être puissamment soutenue, & de toute une armée, lorsqu'on craint qu'elle ne soit trop tôt secourue: car souvent une arriéregarde battue peut mener loin, & à la déroute entiére du corps de bataille. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette sanglante journée, il est ce me semble à propos de faire connoître le Prince par l'endroit qui l'illustre le plus, c'est-à-dire par ses qualitez militaires, quoique le dessein d'être court dût m'obliger de supprimer ici ce que tant d'autres ont fait ailleurs avec plus de soin & plus d'éloquence. Il avoit pris César pour modéle, & s'il ne l'a pas surpassé dans ses actions, il l'a du moins égalé par son esprit & par ses talens dans les plus sçavantes parties de la guerre; sans vouloir assûrer qu'il en sçût autant que cet illustre Romain dans celles où les occasions lui ont manqué de mettre tout en œuvre, & de faire connoître au monde qu'il en sçavoit tout autant que lui: car à l'égard du courage, nul ne l'a poussé plus loin sans passer pour téméraire, ce qui est un vice dans un Guerrier. *La sage & prudente témérité* étoit sa devise, c'est-à-dire une valeur qui nous porte à entreprendre les choses les plus difficiles, & qui paroissent insurmontables aux esprits sans vûes & aux courages communs, quoique les hommes extraordinaires les envisagent comme hardies.

M. le Prince de Condé fut un homme de cette derniére trempe, incapable de céder, quelques obstacles qu'il pût renconter dans la poursuite de ses desseins, d'un esprit extrémement vif, tout plein de feu, de lumiéres & de ressources, d'un coup d'œil admirable, impérieux, quelquefois violent dans le commandement, & plus encore dans l'action, où l'on prétend qu'il sui-

voit assez volontiers les voies meurtriéres, qui perdent quelquefois toute la fleur & l'élite d'une armée, que tous les trésors des plus puissans Princes ne sçauroient jamais réparer, ne se ménageant pas lui-même, poussant quelquefois les choses aux derniéres extrémitez, sans appréhender les mauvaises suites des résolutions trop violentes. C'est le reproche qu'on lui a fait, qui me paroît injuste: comme s'il n'étoit pas du devoir d'un Général de pénétrer jusqu'à ces bornes, & qu'il fût moins honteux de se faire battre & d'éviter, ou de ne pas suivre un engagement nécessaire, que de vaincre à quelque prix que ce soit: car en surmontant un ennemi de la sorte, on s'en fait craindre; & quand l'opiniâtreté dans les combats tiendroit lieu de science dans un Général, c'est toujours assez: parce qu'en remportant la victoire par ce moien on vainc ensuite par la terreur.

Les Connoisseurs qui ont examiné de plus près les actions de ce grand Capitaine, le justifient pleinement sur ce point-là, & ne trouvent pas qu'il ait rien entrepris contre les regles de la guerre, & sans de grandes raisons. Assûré de la confiance & de la valeur de ses troupes, à tenter les desseins les plus extraordinaires, si l'on excepte celui de Senef en 1674. tout plein de raison au commencement; il se laissa un peu trop emporter après son premier avantage: la prudence exigeoit alors de suivre un combat trop inconsidérément engagé, dont il ne pouvoit se tirer sans honte: car c'est de tous ceux qu'il a donnez le plus hardi & le plus vigoureux qu'on puisse jamais imaginer. Il fit voir par-là que ce n'est pas toujours le nombre qui remporte la victoire.

Il y a eu plusieurs relations de cet événement qui ne s'accordent pas trop bien ensemble dans certaines circonstances. La meilleure, s'il en faut croire ceux qui en ont été les témoins, & que j'ai plusieurs fois consultez, se trouve dans l'Auteur anonyme de l'Histoire imparfaite des guerres de Hollande. Nous nous en servirons, & nous finirons ces Observations par cette journée mémorable.

» Le Prince de Condé côtoioit » les ennemis, *dit l'Auteur* (a), qui » par la mésintelligence qui conti- » nuoit entr'eux faisoient tous les » jours de nouveaux desseins, sans » en pouvoir mettre un à exécu- » tion. Or aiant remarqué que dans » une marche qu'ils faisoient, le » terrain les obligeoit à se séparer, » il fit monter sa cavalerie à cheval, » devant que la tête pût secourir la » queue, il combattit avec tant de » bonheur, qu'il tua sur la place » plus de quinze cens hommes, » pilla ou brûla une partie des équi- » pages, & fit outre cela près de » trois mille prisonniers. Cepen- » dant une si grande action ne fut » l'ouvrage que d'une heure & de- » mie, tant ce Prince sçut prendre » son parti à propos, & profiter de » sa bonne fortune. Le Prince d'O- » range, qui étoit à la tête de ses » troupes, fut fort surpris de ce qui » se passoit à la queue, & y étant » accouru à toute bride, il vit que » le Prince de Condé, pour profiter » de sa victoire, tâchoit de couper » une partie de l'armée qui étoit sé- » parée de l'autre par des bois.

Jusques-là l'Anonyme n'a rien ou presque rien omis des circonstances de cette affaire, ou du moins celles qu'un bon Abréviateur n'é-

(a) *Hist. de la guerre de Hollande depuis l'année 1672. jusqu'en 1677. liv. 3. page 209.*

carte jamais; mais il n'est pas exemt de reproche à l'égard du reste. Il fait courir le Prince d'Orange à toute bride comme un étourdi au bruit de tant de décharges; mais il oublie les ordres que ce Prince donne à M. de Souches, qui commandoit les troupes Impériales. Il est donc besoin de les faire voir sur la scéne, & de suppléer à ce qui manque à la relation de l'Auteur, qui en ce cas-là ne remplit pas exactement le personnage d'un Historien. Les Impériaux rebroussérent court sur leurs pas, avec une incroiable diligence, & n'entrérent véritablement en jeu qu'après le désordre des autres, que M. le Prince de Condé expédioit avec une semblable diligence. Mais après cette jonction les affaires changérent aussitôt de face, au grand détriment du brave Général François, qui se trouva bien empêché: car les ennemis occupérent le terrain le plus propre à n'en être pas sitôt délogez. C'étoient des haies épaisses, des endroits fourrez, des taillis & des houblonniéres presque impénétrables, où l'ennemi à couvert, & sans être vû, fit pleuvoir sur nos gens une grêle horrible de mousquetades, sans qu'ils pûssent s'en garantir, & les Impériaux arrivant successivement, trouvoient tout aussitôt des gens qui les plaçoient en des endroits comme faits exprès pour arrêter la fougue Françoise, & la mettre à la raison. Chaque arme trouvoit le terrain qui lui convenoit. Ce fut alors que le combat recommença plus fort que jamais avec une fureur digne de la nation, & du flegme & de la prudence des autres. On n'a jamais vû un tel massacre. M. le Pr. de Condé vit alors le défaut du conseil qu'il avoit pris contre le sentiment des plus sages, sans voir d'autre remède à un si grand mal que l'intrépidité & l'audace furieuse de ses troupes, & la sienne propre, qui augmentoit avec les obstacles. Il sentoit bien qu'il alloit avoir toutes les forces ennemies sur les bras, dont le nombre surpassoit de beaucoup les siennes; mais il se trouvoit tellement engagé, qu'il voioit assez qu'il n'y avoit plus moien de quitter partie, & que l'état où il se trouvoit l'obligeoit à passer sur toutes sortes de difficultez, sans aucun autre parti à prendre que celui d'une grande résolution, & de mettre en œuvre tous les ressorts de son imagination, de son courage & de son expérience, dont il avoit très-grand besoin, & dont il étoit aussi bien pourvû qu'aucun Capitaine du monde. Dans un état si pressant, il lui vient en pensée de sonder le terrain sur le flanc gauche des ennemis. Il détache pour cela un corps de troupes d'élite pour s'ouvrir un passage de ce côté-là, attaquer cette gauche & la séparer du reste de sa ligne avant qu'elle se fût davantage fortifiée. Le Prince d'Orange, qui s'en apperçoit, ordonne à M. de Fariaux, Général Major de l'armée de Hollande, de prendre quelques bataillons & d'y marcher. Il est joint aussitôt par Chavagnac, qui commandoit un régiment de cavalerie Impériale. Ils se rencontrérent bientôt avec les François, qui tâchoient de les prévenir. Ceux-ci furent repoussez & mis en désordre; bien moins par le desavantage de la situation, qui ne leur fut jamais favorable, que par celui du nombre de leurs ennemis, dont ils se virent incontinent accablez. Il fallut se retirer de ce coupe-gorge, où les ennemis, qui en connurent l'importance, postérent une batterie de quatre piéces de canon, qui incommoda extréme-

ment nos troupes. Pendant que nos affaires prenoient une si mauvaise tournure de ce côté-là, de l'autre M. le Comte de Souches & M. de Lorraine soutenoient la fureur, disons plutôt la rage Françoise vers le centre avec une extrême opiniâtreté & d'autant plus d'avantage, que leurs troupes grossissoient toujours; ce qui redoubloit leur courage & leurs espérances.

M. le Prince de Condé enragé de voir que le tems s'écouloit sans beaucoup avancer, & que les ennemis grossissoient sans cesse, sans sçavoir comment éluder de si grandes forces, » eut encore le tems de s'em» parer d'une hauteur qui étoit au» delà du village de Senef, où il » posta sa cavalerie, poussant de» vant elle trois gros bataillons pour » garder un défilé. Le Prince de » Condé, qui avoit engagé l'action » du monde la plus vigoureuse & » la plus hardie, & dont en un mot » il auroit remporté une gloire im» mortelle, s'il s'en fût contenté, » dit au Chevalier de Fourilles, » Lieutenant Général, qu'il falloit » aller attaquer ces gens-là. Fou» rilles lui répondit qu'il iroit par » tout où il lui commanderoit; mais » que s'il lui étoit permis de lui en » dire son sentiment, les ennemis » occupoient un poste si avanta» geux, qu'il y perdroit beaucoup » de monde. Sur quoi le Prince de » Condé, qui ne l'aimoit pas, lui » repartit d'un ton méprisant, qu'il » ne lui demandoit pas son conseil, » mais bien son obéissance; ajoutant » qu'il ne s'étoit pas trompé dans le » jugement qu'il avoit toujours fait » de lui, sçavoir qu'il étoit bien plus » propre à raisonner qu'à combat» tre. Ces paroles piquérent jusqu'au » vif cet Officier, à qui le Prince » de Condé ne rendoit pas justice. » Ainsi étant parti de la main sans » lui rien repliquer davantage, il » justifia par son malheur que c'étoit » plus la raison que la crainte qui » l'avoit fait parler de la sorte. Car » quoiqu'il fît tout ce qu'on pou» voit attendre d'un homme égale» ment prudent & brave, les en» nemis conservérent leur poste, & » lui blessérent une infinité de mon» de. Il y fut blessé lui-même si dan» gereusement, qu'il rendit l'esprit » une heure après. Il sentit bien que » sa blessure ne lui permettroit pas » d'aller bien loin, & il dit à ceux, » à qui il put parler, qu'il n'étoit » pas fâché de mourir, puisque c'é» toit pour le service du Roi, qu'il » avoit toujours extrémement aimé; » mais bien de ne pouvoir vivre en» core assez de tems pour voir com» ment le Prince de Condé se tire» roit de cette affaire.

» Cependant ce que Fourilles n'a» voit pû faire fut fait par les Gardes » du corps, qui étant retournez à la » charge, s'y portérent si brave» ment, qu'ils passérent sur le ven» tre de cette infanterie. Ils pous» sérent ensuite la cavalerie jusqu'à » un autre endroit, où étoit la plus » grande partie de leur armée. Or » cet endroit leur étoit encore plus » avantageux que celui que je viens » de dire; mais comme le Prince » de Condé venoit de faire périr » plusieurs braves gens, il étoit tel» lement animé qu'il n'en voulut » pas encore demeurer là. Sa pas» sion fut même si grande, qu'il » s'exposa beaucoup au-delà qu'il » n'appartient à un Général. Les » ennemis firent une grande résis» tance; mais comme le Prince » d'Orange vit qu'il alloit encore » être délogé de là, il fit avancer » trois bataillons pour soutenir ceux » qui y étoient. Devant qu'il les eût

» postez, ses gens pressez par le » Prince de Condé, se retirérent au » Fay, village tout proche, fortifié d'un bon Château & d'une » bonne Eglise, & d'ailleurs entouré de haies & de houblonniéres, qui leur donnoient un » grand avantage. Le Prince de » Condé, qui ne sçavoit plus ce » que c'étoit que de ménager son » monde, sans se soucier autrement » de celui qu'il avoit perdu dans les » deux occasions précédentes, fit » marcher des gens de ce côté-là; » & aiant trouvé dans son chemin » les trois bataillons dont j'ai parlé, » qui n'avoient pû encore joindre » les autres, il en tua une partie, » & donna la chasse au reste.

» Jusques ici j'ai assez fait connoître, par ce que j'ai déja dit, » qu'il n'eût que bien fait s'il se fût » contenté de son premier succès; » mais je me trouve bien empêché » maintenant comment dépeindre » l'entreprise qu'il fit de chasser le » Prince d'Orange du Fay. J'ai » déja dit un mot de sa situation; » à quoi il faut ajouter qu'il n'y » avoit point de passage ni sur la » droite, ni sur la gauche; parce » que d'un côté il y avoit un marais, & de l'autre un bois, que » le Prince d'Orange avoit garni » d'infanterie. Néanmoins rien ne » paroissant impossible au Prince de » Condé, il envoia le Duc de Luxembourg du côté de ce bois, pendant qu'avec ses meilleures troupes il entreprit de forcer le village. Mais il trouva à qui parler » de tous côtez. Le Duc de Luxembourg fut obligé de se retirer après » avoir perdu du monde considérablement; & pour lui, s'il ne fit » pas la même chose, c'est qu'il étoit » résolu de mourir, voiant qu'on lui » imputeroit d'avoir fait périr tant » de braves gens sans nécessité. Mais » en s'acharnant toujours ainsi de » plus en plus, il fut encore cause » d'une nouvelle perte. Tous les Officiers qui auroient eu un reproche à se faire, s'ils eussent regardé le premier Prince du sang » dans le péril, sans le partager avec » lui, furent prodigues pour ainsi » dire de leur vie. Cependant tant » de bravoure mérita que la fortune » se déclara pour eux. Ils chassérent » encore les ennemis du village, & » le combat étant trop bien embarqué pour le cesser avant la nuit, » le Prince de Condé poussa sa pointe » jusques à une ravine, où les ennemis avoient fait retraite. Ce fut là » que ce Prince acheva de faire assommer une si grande quantité » d'Officiers, que quoiqu'il eût remporté quelques avantages, il perdit tant de monde, que la France » n'eut pas grand sujet de se réjouir. » Enfin cette furieuse journée, qui » avoit commencé depuis sept heures du matin, ne finit qu'à onze » heures du soir, chacun se trouvant alors si accablé de fatigue, » &, si je l'ose dire, si dépourvû de » courage, qu'il n'y en eut guéres » qui ne fût ravi de prendre du repos. Cependant après un choc si » épouvantable, l'on eût dit que » chacun se fût entredonné le mot » pour ne plus tirer : tant le feu » cessa tout à coup de part & d'autre. Tout le monde resta néanmoins dans son poste, croiant que » ce seroit à recommencer le lendemain. Je ne dirai point qu'on le » souhaitoit, puisqu'au contraire la » vérité m'oblige à dire qu'on étoit » tellement rebuté de cette journée, » qu'il n'y avoit rien qu'on craignît davantage. Mais enfin les ennemis nous tirérent de peine en » se retirant pendant la nuit. Ils

» nous firent néanmoins acheter ce » contentement par une fraieur que » nous causa une décharge qu'ils » firent pour nous cacher leur mou- » vement.

Cette affaire m'a mené un peu loin, il faut l'avouer; j'en avois de très-bonnes raisons. Car outre qu'elle est très-célébre, elle est aussi trop instructive & trop importante pour la laisser passer sans quelques remarques : l'on est encore à sçavoir auquel des deux partis on doit attribuer l'honneur & la gloire de cette journée. Ne suis-je pas aussi en droit de résoudre ce problême que les autres de l'avoir fait? Les Alliez & les François, selon le stile ordinaire dans ce qui est douteux, s'en attribuérent chacun le succès, & chacun de son côté fit ses feux de joie & chanta des *Te Deum* en grand nombre, pour remercier le bon Dieu d'une si grande victoire. Ils en usérent en bons Chrétiens, il faut vouloir ce qu'il veut, & le bénir dans le mal comme dans le bien, & lors même que les deux partis n'ont pas grand sujet de se faire fête : car de dire, comme la plûpart, que cette bataille ne fut ni perdue ni gagnée, comme on le prétend encore aujourd'hui, cela n'est pas sensé. Cet équilibre est presque impossible, du moins faudroit-il pour nous faire voir une chose si rare, que chacun des deux partis eût laissé là le champ de bataille; ce qui n'est pas vrai. Les Alliez, comme plus prudens & plus sages, profitérent de l'obscurité de la nuit, se retirérent à la sourdine, & laissérent là l'armée de France, qui ne bougea point de son poste, abattue & consternée d'une si terrible journée, & avec aussi peu d'envie de recommencer que les autres s'ils y fussent restez. A la pointe du jour nos gens ne trouvérent plus la bête au gîte, & ils se trouvoient au leur. N'eurent-ils pas raison de chanter victoire? Les *Te Deum* des François sont-ils bien ou mal fondez? Voilà donc l'équilibre levé, & M. le Prince de Condé vainqueur sans aucune dispute, puisqu'il est resté le maître du champ de bataille des morts, & que les vivans se sont éclipsez. Ajoutez à cela le bagage pris & brûlé, les ennemis chassez des houblonniéres & du village du Fay; mais quand tout cela ne seroit pas, il suffit que le Prince d'Orange ait abandonné le champ de bataille par sa retraite.



CHAPITRE IV.

Chefs d'accusation contre Aratus. Il se justifie. Decret du Conseil des Alliez contre les Etoliens. Projet ridicule de ce peuple. Les Illyriens traitent avec lui. Dorimaque se présente devant Cynéthe, ville d'Arcadie. Etat funeste de cette ville. Trahison de quelques-uns de ses habitans.

QUelques jours après la défaite, les Achéens s'assemblérent, tous en général & chacun en particulier fort indisposez contre Aratus, qu'ils chargeoient unanimement du mauvais succès du combat. Ce qui irrita davantage le peuple, furent les chefs d'accusation que les ennemis de ce Préteur étalérent dans le Conseil contre lui : que la premiére faute qu'il avoit commise en cela, & dont il ne pouvoit se justifier, avoit été de hazarder de pareilles entreprises, où il sçavoit qu'il avoit souvent échoué, & de les hazarder dans un tems où il n'avoit encore aucune autorité ; qu'une autre faute plus grande que la premiére, étoit d'avoir congédié les Achéens lorsque les Etoliens faisoient le plus de ravages dans le Péloponése, quoiqu'il sçût que Scopas & Dorimaque ne cherchoient qu'à brouiller & à soulever une guerre : qu'en troisiéme lieu il avoit eu très-grand tort d'en venir aux mains avec les ennemis avec si peu de troupes & sans aucune nécessité, pendant qu'il pouvoit se mettre en sûreté dans les villes voisines, rassembler les Achéens, & alors attaquer les Etoliens, en cas qu'il crût y trouver son compte ; qu'enfin c'étoit une faute impardonnable d'avoir pris résolution de combattre, & cependant d'avoir été assez imprudent pour charger les Etoliens au pied d'une montagne avec des armez à la légére, au lieu de profiter de la plaine & de mettre en œuvre l'infanterie pesamment armée, ce qui lui auroit infailliblement procuré la victoire.

Mais dès qu'Aratus se fut présenté, qu'il eut fait souvenir le peuple de ce qu'il avoit fait auparavant pour la République ; que pour se purger des accusations intentées contre lui, il eut fait voir qu'il n'étoit pas la cause de ce qui étoit arrivé ; qu'il eut demandé pardon pour ce qui lui auroit pû échaper dans cette occasion ; qu'il eut prié qu'on délibérât

ſur les affaires avec douceur & ſans paſſion ; le peuple changea tout d'un coup à ſon égard, & prit des diſpoſitions ſi généreuſes & ſi favorables, qu'il entra en colére contre les accuſateurs d'Aratus, & ne ſuivit dans tout ce qui ſe fit enſuite que les avis de ce Préteur.

Tout ceci arriva dans la cent trente-neuviéme olympiade. Ce que nous allons rapporter appartient à la ſuivante.

Le réſultat du Conſeil des Achéens fut que l'on députeroit vers les Epirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens & Philippe, pour leur apprendre de quelle maniére les Etoliens, contre la foi des Traitez, étoient entrez dans l'Achaïe à main armée déja deux fois, & pour les preſſer en vertu des Traitez de venir au ſecours ; que l'on engageroit les Meſſéniens à faire alliance avec eux ; que le Préteur leveroit cinq mille hommes de pied & cinq cens chevaux ; que l'on ſecoureroit les Meſſéniens, ſi les Etoliens entroient ſur leurs terres ; qu'enfin l'on conviendroit avec les Lacédémoniens & les Meſſéniens du nombre de cavalerie & d'infanterie qu'ils ſeroient obligez de fournir pour la guerre commune. C'eſt par ces Decrets que les Achéens ſe mirent au-deſſus du malheur qui leur étoit arrivé, qu'ils continuérent à protéger les Meſſéniens, & qu'ils demeurérent fermes dans leur premiére réſolution. Les Députez s'aquitérent de leur commiſſion, Aratus leva des ſoldats dans l'Achaïe ſelon le Decret de l'Aſſemblée, & les Lacédémoniens & les Meſſéniens convinrent de donner chacun deux mille cinq cens hommes de pied & deux cens cinquante chevaux. Toute l'armée fut de dix mille hommes de pied & de mille chevaux.

Les Etoliens, quand le tems de leur Conſeil fut venu, firent deſſein de traiter de paix avec les Lacédémoniens, les Meſſéniens & tous les autres Alliez pour les ſéparer des Achéens, & de faire la paix avec ceux-ci, s'ils renonçoient à l'alliance des Meſſéniens ; ſinon, de leur déclarer la guerre. C'étoit le projet du monde le plus ridicule, qui conſiſtoit à être Alliez des Achéens & des Meſſéniens, & cependant de leur faire la guerre, ſuppoſé qu'ils demeuraſſent unis ; & à faire la paix en particulier avec les Achéens, en cas qu'ils ſe tournaſſent contre les Meſſéniens. Ce projet eſt ſi étrange, qu'on ne conçoit pas comment il leur a pû venir dans l'eſprit. Les Epirotes & Philippe aiant entendu les Députez, reçûrent les Meſſéniens dans leur alliance. Ils furent d'abord

fort en colére contre ce qu'avoient osé faire les Etoliens ; mais leur surprise dura peu. Ils sçavoient que ces sortes de perfidies étoient assez ordinaires à ce peuple. Leur colére s'évanouit bientôt, & on résolut de faire la paix avec lui. Tant il est vrai que l'on pardonne plus aisément une injustice continuée, qu'une autre qui arriveroit rarement, & à laquelle on ne s'attendroit pas.

C'est ainsi que les Etoliens pilloient la Gréce sans cesse, & portoient la guerre chez plusieurs peuples sans qu'on en sçût la raison. Et quand on leur en vouloit faire un procès, ils ne daignoient pas seulement se défendre. Ils se moquoient de ceux qui leur demandoient raison de ce qu'ils avoient fait, ou même de ce qu'ils avoient dessein de faire. Les Lacédémoniens se joignirent à eux par une alliance secréte, sans que ni la liberté qu'ils avoient recouvrée par Antigonus & les Achéens, ni les obligations qu'ils avoient aux Macédoniens & à Philippe pûssent les en détourner.

Déja la jeunesse d'Achaïe étoit sous les armes, & les Lacédémoniens & les Messéniens s'étoient joints pour venir au secours, lorsque Scerdilaïdas & Demetrius de Pharos, partis d'Illyrie avec quatre-vingt-dix frégates, passérent au-delà du Lisse, contre les conditions du Traité fait avec les Romains. Ils abordérent d'abord à Pyle, & tâchérent de le prendre, mais sans succès. Ensuite Demetrius prenant de la flote cinquante vaisseaux, se jetta sur les Isles Cyclades. Il en gagna quelques-unes à force d'argent, & en ravagea d'autres. Scerdilaïdas retournant en Illyrie avec le reste de la flote, prit terre à Naupacte, s'assûrant qu'il n'avoit rien à craindre d'Amynas Roi des Athamains, dont il étoit parent. Après avoir fait un Traité avec les Etoliens par le moien d'Agélaus, par lequel Traité les Etoliens s'engageoient à partager avec lui les dépouilles qu'ils remporteroient, il s'engagea de son côté à se joindre à eux pour fondre ensemble sur l'Achaïe. Agélaus, Dorimaque & Scopas entrérent dans ce Traité, & tous quatre s'étant fait ouvrir par adresse les portes de Cynéthes, assemblérent dans l'Etolie la plus grande armée qu'ils pûrent, & l'aiant grossie des Illyriens, ils se jettérent sur l'Achaïe.

Ariston, Préteur des Etoliens, se tenoit fort en repos chez lui, faisant semblant de ne rien sçavoir de ce qui se passoit ; & publiant que loin de faire la guerre aux Achéens, il gardoit

exactement la paix faite entre les deux peuples. Dessein impertinent de croire pouvoir cacher sous des paroles ce qui est démenti par des faits publics. Dorimaque prenant sa route par l'Achaïe, se présenta tout d'un coup devant Cynéthes dans l'Arcadie. Cette ville étoit depuis longtems déchirée par des séditions intestines, qui alloient jusqu'à s'égorger & à se bannir les uns les autres. On pilloit les biens, on faisoit de nouveaux partages des terres. A la fin ceux des habitans, qui tenoient pour les Achéens, devinrent tellement les maîtres, qu'ils occupérent la ville, en gardoient les murailles, & s'étoient fait donner un Commandant par les Achéens.

Cynéthe étoit en cet état, lorsque peu de jours avant que les Etoliens arrivassent, ceux qui avoient été obligez de sortir y envoiérent demander qu'on voulût bien les y recevoir, & faire la paix avec eux. Les habitans crurent que cela étoit sincére, & voulant ne faire cette paix qu'avec l'agrément des Achéens, ils dépêchérent vers eux pour sçavoir ce qu'ils en penseroient. Les Achéens ne firent aucune difficulté, s'imaginant que c'étoit un moien de se bien mettre dans l'esprit des deux partis, puisque déja ceux qui étoient dans la ville embrasseroient les intérêts des Achéens; & que ceux qui vouloient y rentrer, n'étant redevables de tout leur bonheur qu'au consentement que les Achéens avoient donné à leur retour, ne manqueroient pas de leur en témoigner par un parfait attachement leur profonde reconnoissance. Aussitôt les habitans envoiérent la garnison & le Commandant pour conclure la paix & reconduire les exilez dans la ville, après avoir cependant pris d'eux toutes les assûrances sur lesquelles on croit ordinairement devoir le plus compter.

Ces trois cens exilez, car il y en avoit presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet, ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville & contre leurs libérateurs. A peine y furent-ils entrez, qu'ils complotérent contre eux. Je crois même que dans le tems qu'on se juroit sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides rouloient déja dans leur esprit l'attentat qu'ils devoient commettre contre les Dieux & contre leurs Concitoiens. Car ils ne furent pas sitôt rentrez dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Etoliens, dans le dessein de perdre & ceux qui les avoient sauvez, & la patrie dans le sein de laquelle ils avoient été élevez. Or voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Les Etoliens s'emparent de Cynéthe, & y mettent le feu. Demetrius de Pharos & Taurion se mettent à leurs trousses, mais trop tard. Foiblesse d'Aratus. Caractére des Cynéthéens. Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

ENtre les exilez il y en avoit quelques-uns qui avoient eu le commandement dans la guerre, & qu'on appelle pour cela Polémarques. C'est à ces Magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clefs tant qu'elles sont fermées, & d'y faire la garde pendant le jour. Les Etoliens avec des échelles étoient toujours prêts, & épioient l'occasion. Un jour ces Polémarques aiant massacré ceux qui étoient de garde avec eux, & ouvert les portes; une partie des Etoliens entra par-là dans la ville, pendant que l'autre escaladoit les murailles. Les habitans épouvantez ne sçavoient quelles mesures prendre. Ils ne pouvoient courir aux portes & s'y attacher, parce qu'il falloit repousser ceux qui montoient par les murailles; & ils ne pouvoient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Etoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands desordres; mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les louer; ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avoient livré la ville, & de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitans furent ensuite traitez de la même maniére. Enfin s'étant logez dans les maisons des Citoiens, ils fouillérent par tout, pillérent tout ce qu'il y avoit, & tous ceux des habitans qu'ils soupçonnoient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable cachée, ils leur faisoient souffrir mille tourmens pour la leur faire découvrir.

Cynéthe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, décampérent & s'en allérent à Luysse. Arrivez au Temple de Diane qui est entre Cynéthe & Clitorie, ils tâchérent d'enlever les bestiaux de la Déesse, & de piller tout ce qui se rencontroit autour du Temple. Les Louyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles & quelques ornemens sacrez, & par-là les empêchérent de se souiller par

une impiété, & de faire un plus grand tort dans le païs. De là les Etoliens allérent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce tems-là Aratus Préteur des Achéens envoioit demander du ſecours à Philippe, levoit lui-même des troupes, aſſembloit les forces que les Lacédémoniens & les Meſſéniens lui fourniſſoient en vertu des Traitez. D'abord les Etoliens tâchérent de perſuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, & d'entrer dans leur alliance. N'en étant point écoutez, ils les aſſiégent & tentent d'eſcalader les murailles. Les Clitoriens ſe défendirent, & les repouſſérent avec tant de valeur qu'ils furent obligez de lever le ſiége & de faire retraite. En revenant vers Cynéthe ils amenérent avec eux les troupeaux ſacrez de Diane. Ils auroient bien voulu livrer cette ville aux Eléens. Mais ceux-ci n'aiant pas voulu l'accepter, ils prirent deſſein de la garder par eux-mêmes, & en donnérent le commandement à Euripide. Enſuite ſur l'avis qu'ils reçûrent qu'il venoit des troupes de Macédoine au ſecours de cette ville, ils y mirent le feu & ſe retirérent. De là ils vinrent une ſeconde fois à Rios pour s'embarquer & retourner dans leur païs.

Taurion qui avoit appris l'invaſion des Etoliens & ce qu'ils avoient fait à Cynéthe, voiant que Demetrius de Pharos, parti des Iſles Cyclades, étoit débarqué à Cenchrée, pria ce Prince de ſecourir les Achéens, de tranſporter par l'Iſthme ſes fregates, & de tomber ſur les Etoliens. Demetrius alors avoit fait un riche butin dans les Cyclades, mais il en fuioit honteuſement pourſuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la propoſition, que Taurion ſe chargeoit de faire les frais du tranſport des fregates. Il paſſa donc l'Iſthme, mais il étoit parti deux jours trop tard pour attraper les Etoliens. Il ſe contenta de piller quelques endroits de leur côte, & cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grand ſecours des Lacédémoniens, quoiqu'ils euſſent reçu ordre d'en envoier. Il vint de ce païs-là quelque cavalerie & quelques hommes de pied, ſeulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avoient refuſé le ſecours qu'on leur avoit demandé. Aratus avec ſes Achéens ſe conduiſit auſſi dans cette occaſion plus en Politique qu'en Capitaine. Il ſe tint tranquille. Le ſouvenir de l'échec qu'il avoit reçu le retint, il donna à Dorimaque & à Scopas tout le loiſir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, & de retourner chez

eux. Cependant ils prirent leur marche par des endroits, où il lui eût été fort aisé de les charger. C'étoit des défilez où un trompette auroit suffi pour remporter la victoire.

Mais quelque mauvais traitemens que les Cynéthéens eussent soufferts, on ne les plaignoit pas. C'étoit le peuple du monde qui méritoit le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célébre dans toute la Gréce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses mœurs, par son zéle pour l'hospitalité, par sa douceur & sa politesse; & surtout par son respect envers les Dieux. Pourquoi donc les Cynéthéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassoient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté & en impiété? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi je suis persuadé que c'est parce que les Cynéthéens sont les premiers & les seuls d'Arcadie qui aient abandonné ce que les Anciens, sages & éclairez sur ce qui convenoit à leur païs, avoient prudemment établi, sçavoir l'exercice de la belle Musique, qui pour n'être qu'utile aux autres hommes, est absolument nécessaire aux Arcadiens. Car je ne reconnois point Ephore, & cet Auteur s'oublie lui-même, lorsqu'il dit au commencement de son Ouvrage, que la Musique n'a été inventée que pour tromper les hommes & leur faire illusion. Il ne faut pas croire que ces anciens Crétois & Lacédémoniens aient pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flutte & des airs au lieu d'une trompette, ni que les premiers Arcadiens, si austéres dans tout le reste, aient eu tort de croire la Musique nécessaire à leur République. Cependant ils en étoient si persuadez, qu'ils voulurent non seulement que les enfans la suçassent pour ainsi dire avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercez jusqu'à l'âge de trente ans. Car tout le monde sçait que ce n'est quasi que chez les Arcadiens que l'on voit les enfans chanter des hymnes en l'honneur des Dieux & des Héros de leur patrie, & y être obligez par les loix. Ce n'est aussi que chez eux que l'on apprend les airs de Philoxéne & de Timothée, qu'en plein théâtre chaque année aux fêtes de Bacchus on danse au son des fluttes, & que l'on s'exerce à des combats chacun selon son âge, les enfans à des combats d'enfans, les jeunes gens à des combats d'hommes. Ils croient pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences; mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les

loix les y obligent; ni s'en défendre sous prétexte de le sçavoir, parce qu'ils croiroient par-là se deshonorer. Ces petits combats donnez chaque année au son des fluttes selon les regles de la guerre, & ces danses faites aux dépens du public, ont encore une autre utilité: c'est que par-là les jeunes gens font connoître à leurs Concitoiens dequoi ils sont capables.

Je ne puis me persuader que nos péres par cette institution n'aient eu en vûe que l'amusement & le plaisir des Arcadiens. C'est parce qu'ils avoient étudié leur naturel, & qu'ils voioient que leur vie dure & laborieuse avoit besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'austérité des mœurs de ce peuple fut encore une autre raison: défaut qui lui vient de l'air froid & triste qu'il respire dans la plûpart des endroits de cette province. Car nos inclinations pour l'ordinaire sont conformes à l'air qui nous environne. C'est de là qu'on voit dans les nations différentes & éloignées les unes des autres une si grande variété non seulement de coutumes, de visages & de couleurs, mais encore d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir & tempérer la dureté & la férocité des Arcadiens, qu'ils introduisirent les chansons & les danses, & qu'ils établirent outre cela des Assemblées & des sacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, & des chœurs d'enfans de l'un & de l'autre sexe. En un mot ils mirent tout en usage pour cultiver les mœurs & humaniser le caractére intraitable de leurs Concitoiens.

Les Cynéthéens avoient plus besoin que personne de ce secours; l'air qu'ils respirent & le terrain qu'ils occupent, sont les plus disgracieux de toute l'Arcadie. Pour avoir tout-à-fait négligé cet art, ils passérent bientôt des querelles & des contestations à une si grande férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Gréce, où il se soit commis des désordres plus grands & plus continuels. Enfin ils étoient devenus si odieux au reste de l'Arcadie, qu'après le carnage que nous avons rapporté, lorsqu'ils envoiérent des Députez à Lacédémone, dans toutes les villes d'Arcadie où ceux-ci passérent, on leur fit aussitôt dire par un Héraut qu'ils se retirassent. On fit plus à Mantinée. Car dès qu'ils furent sortis, les habitans se purifiérent, & portant des victimes firent des processions autour de la ville & du terroir.

Tout ceci soit dit pour justifier les mœurs & les usages

des Arcadiens, pour faire voir à ce peuple que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'exercice de la Muſique y a été établi, & pour les porter à ne le jamais négliger. Je ſouhaite auſſi que les Cynéthéens profitent de cette digreſſion, & qu'avec l'aide des Dieux, ils ſe tournent à tout ce qui peut apprivoiſer leur caractére, & ſurtout à la Muſique. C'eſt le ſeul moien qu'ils aient pour ſe défaire de cet eſprit ſauvage & féroce qu'ils avoient dans ce tems-là. En voilà aſſez ſur les Cynéthéens. Je reviens à la ſuite de l'Hiſtoire.

OBSERVATIONS
Sur la Muſique.

§. I.

Paſſion qu'avoient les Grecs & les Romains pour la Muſique. Effets qu'ils attribuoient à cette ſcience.

LA digreſſion de Polybe ſur cette Loi rigoureuſe des Arcadiens, qui obligeoit les enfans & les jeunes hommes juſqu'à l'âge de trente ans d'étudier perpétuellement la Muſique, & à jouer des inſtrumens, me paroît fort ſinguliére. » Ils croient pouvoir ſans » honte ignorer toutes les autres » ſciences, *dit mon Auteur*; mais ils » ne peuvent ni refuſer d'apprendre » à chanter, parce que les loix les » y obligent; ni s'en défendre ſous » prétexte de le ſçavoir, parce qu'ils » croiroient par-là ſe deshonorer.

J'aurois ſouhaité que l'Hiſtorien Grec eût été un peu moins ſérieux ſur cet article. Il le traite auſſi gravement qu'il fait ailleurs les loix les plus ſages d'Athénes & de Rome. Cela me feroit croire qu'il poſſédoit parfaitement la ſcience muſicale, & qu'il n'avoit pas moins de goût pour celle-ci que pour les autres. C'eſt dommage que Dom Thuillier n'ait pas pris garde à cet endroit-là de ſon texte, il auroit penſé tout comme je fais, que Polybe ſçavoit la Muſique & jouoit de quelque inſtrument, & n'eût pas manqué de l'inſerer dans la belle Vie qu'il a faite de ſon Auteur. Il a grand tort de ne l'avoir pas fait, il mérite réprimende: car on ne ſçauroit relever plus dignement & avec tant d'érudition l'excellence de ce bel art, & faire connoître ſon grand pouvoir ſur les mœurs pour les réprimer & les adoucir, que d'en parler comme il fait: il faut le poſſéder à fond & dans toute ſon étendue. Voilà donc une République réelle & exiſtante, & non chimérique comme celle de Platon, qui introduit auſſi l'harmonie dans la ſienne, & la ſeule du monde entier, compoſée toute de Muſiciens grands & petits, & ſans doute que les femmes avoient des Maîtres qui leur aprenoient à chanter avec méthode; & comme la danſe eſt toujours compagne du chant & des inſtrumens, car mon Auteur ne l'oublie pas, il devoit y avoir auſſi des gens de cette profeſſion comme de l'autre. Il eſt

hors de doute que les Professeurs de cette volée, Musiciens & Maîtres de danse, étoient en grande estime dans la République Arcadienne. Il y a tout lieu de croire qu'ils étoient comme aujourd'hui gens à bonne fortune. Voilà de toutes les Républiques de l'univers la plus heureuse & la plus gaie: car où est-ce que la passion de la Musique ne les menoit pas? A mille autres plaisirs très-agréables. Le moien que l'amour ne se mît de la partie avec tous ses rafinemens, toutes ses peines & toutes ses joies?

Il ne se peut que dans une République toute musicale, la Poësie n'y fût cultivée, & en aussi grande recommandation que la musique & la danse. Polybe ne le dit pas formellement, mais rarement ces trois qualitez font divorce, du moins les deux premiéres. Ne doutons pas un seul instant que la loi qui obligeoit d'étudier la Musique ne s'étendît aussi sur la Poësie, & même sur la danse, ce que l'Auteur nous fait assez entendre. J'aurois cru que le païs répondoit à l'humeur de ses habitans, tout le contraire. Polybe nous le représente comme très-disgracié de la nature, rude, triste, froid, & l'air grossier & pesant. Il semble que les peuples auroient dû tenir de la nature du climat & de l'air qu'ils respiroient, & que leurs inclinations y fussent nécessairement conformes. Surmonte-t-on aisément les forces du tempéramment? A peine la Philosophie en viendra-t-elle à bout sur deux ou trois hommes entre cent mille, & cependant par un prodige surprenant, sans aucun besoin de ses regles, sans l'introduire dans le païs, on a recours à ce qui est capable d'amollir les esprits & de corrompre les mœurs. Je l'aurois cru de la Musique, & cependant elle fait sur tout un peuple un effet tout contraire: ce peuple ours & intraitable, notez bien ceci, s'humanise, change d'humeur & d'inclinations. La science des tons, sans qu'il soit besoin d'aucune autre, introduit ce changement chez les Arcadiens: elle les léche & les polit, adoucit & corrige leurs mœurs, leur affine l'esprit, & ses effets sont si surprenans, qu'ils s'illustrent autant par leur habileté dans la Musique que par la Poësie: car si l'Abbé Genest ne ment pas, la Poësie bucolique est née dans l'Arcadie.

Qui pourroit s'imaginer que la Musique pût produire une telle merveille & un si grand changement dans tout un peuple, si Polybe, qui en a été le témoin, ne nous l'assûroit? Avoit-on jamais ouï parler d'une République toute composée de Poëtes, de Danseurs, de Jouëurs de flutes & de Musiciens? C'étoit la seule & l'unique de toute la terre, la plus heureuse, la plus tranquille, bien qu'au milieu de plusieurs autres si discordantes & dans une si grande désunion entre elles, que l'Histoire est toute remplie de leurs guerres & de leurs querelles domestiques. Quelle en pouvoit être la raison? Polybe nous l'apprend, & le plus gravement du monde: c'est que les autres négligérent absolument la Musique, qu'elles l'abandonnérent ou ne s'y appliquérent jamais, qu'elles ne crurent pas, comme Platon, qu'elle contient & embrasse toutes les autres disciplines, & qu'elles la regardérent au contraire comme *une chose inventée pour tromper les hommes & leur faire illusion:* comme si cet art admirable n'étoit pas assez puissant dans une République pour y conserver l'ordre, l'union, le parfait accord &

l'harmonie néceſſaire entre le peuple & le Sénat.

Polybe blâme beaucoup Ephore d'avoir marqué tant de mépris pour la Muſique, il le reléve avec beaucoup de raiſon, & lui fait voir par l'exemple des Arcadiens qu'il eſt tombé dans une erreur très-groſſiére. Il y ajoute celui des Cynéthéens, qui habitoient l'endroit le plus mauvais de l'Arcadie. On ne ſçauroit lire cet endroit avec le même ſérieux que mon Auteur le rapporte. C'étoient les ſeuls qui avoient » plus beſoin que perſonne de ce ſecours, *dit-il*; l'air qu'ils reſpirent » & le terrain qu'ils occupent, ſont » les plus diſgracieux de toute l'Arcadie. Pour avoir tout-à-fait négligé cet art, ils paſſérent bientôt des querelles & des conteſtations à une ſi grande férocité, » qu'il n'y a point de canton dans » la Gréce, où il ſe ſoit commis des » deſordres plus grands & plus continuels. Enfin ils étoient devenus » ſi odieux au reſte de l'Arcadie, » *dit-il encore*, qu'après le carnage » que nous avons rapporté, lorſ» qu'ils envoiérent des Députez à » Lacédémone, dans toutes les » villes de l'Arcadie où ils paſ» ſérent, on leur fit auſſitôt dire » par un Héraut qu'ils ſortiſſent. » On fit plus à Mantinée. Car dès » qu'ils furent ſortis les habitans » ſe purifiérent, & portant des vic» times firent des proceſſions au» tour de la ville & du terroir; & la ſeule raiſon d'une réception ſi honteuſe & de tant de cérémonies religieuſes, c'eſt que les Cynéthéens avoient abandonné la Muſique, & chaſſé peut-être les Muſiciens du païs. Qui ſçait s'ils ne l'abandonnérent pas faute de vignes? car chacun ſçait combien Bacchus influe ſur la Muſique, qu'Ariſtote appelle ſa fille. Cela ſe remarque dans toutes les actions de nos Muſiciens modernes, qui n'ont certainement pas dégénéré des vertus des Arcadiens. Car il paroît par Polybe, qu'ils bûvoient & s'enivroient peut-être auſſi volontiers que les nôtres, & qu'ils avoient Bacchus pour patron. *Chaque année*, dit-il, *aux fêtes de Bacchus on danſe au ſon des fluttes.* Qui doute qu'ils ne bûſſent auſſi, puiſqu'on y chantoit des hymnes & des cantiques à l'honneur de ce Dieu, & les airs de Philoxéne & de Timothée?

Cet attachement des Arcadiens pour la Muſique, diſons plutôt de preſque tous les Grecs, paſſeroit aujourd'hui pour une extravagance très-ridicule: car les Lacédémoniens n'en étoient pas moins entêtez. Il ne faut pas être ſurpris après cela ſi cet art fut porté à un ſi haut degré de perfection, puiſqu'on s'y attachoit de ſi bonne heure, & qu'on l'étudioit ſi longtems, & que ceux qui y excelloient le plus étoient autant conſidérez en Arcadie, comme dans tout le reſte de la Gréce, qu'il étoit honteux aux autres de l'ignorer, quelque mérite qu'ils euſſent d'ailleurs, on n'en faiſoit aucun cas; ce qui obligea Socrate, auquel il ne manquoit rien pour être parfait, d'apprendre la Muſique & de jouer des inſtrumens à la fin de ſes jours.

Les Crétois & ceux de Lacédémone, comme les Arcadiens, marchoient & combattoient au ſon des fluttes & des hautbois, & rejettérent la trompette comme un inſtrument peu digne de leurs oreilles délicates, & particuliérement les Spartiates, auſquels il falloit des airs & une harmonie plus molle & plus douce que le ſon de la trompette; leur courage, pour être trop

grand & trop impétueux, aiant plus besoin d'être retenu que d'être excité. C'est pour cette raison, au sentiment de Plutarque, qu'ils se battoient au son des instrumens les plus doux, qui font souvent plus d'effet, lorsqu'ils sont en grand nombre, que les autres qui font un beau bruit de guerre, & où il faut moins d'art : tant la vraie & belle Musique étoit en estime dans la Gréce, & presque autant chez les Romains. Ceux d'aujourd'hui ne sont pas moins excellens Musiciens qu'habiles dans la Musique instrumentale. Ils n'ont pas certainement dégénéré de ce côté-là, ils cultivent encore aujourd'hui cette science avec beaucoup de soin. Pour la guerre, ils ne se piquent pas d'y exceller. Aussi la paix convient-elle beaucoup mieux à un Etat presque entiérement Ecclésiastique. Leur passion a passé jusques dans le peuple, car depuis le savetier jusqu'au moindre païsan, chacun se mêle de jouer de quelque instrument. La guitarre est de tous celui qui est le plus en vogue, & l'amour pour cet instrument a sauté de l'Italie en Espagne & en Portugal, il faut qu'il y ait passé par mer : car sans cela la contagion eût gagné, chemin faisant, la Provence & le Languedoc. J'ai lû quelque part dans un Historien, & je prie mon Lecteur de le croire, que dans une bataille qui fut donnée entre les Espagnols & les Portugais, on trouva après l'action quatorze mille guitarres sur la place. Il faut croire aussi que lorsque les Arcadiens étoient battus d'une maniére aussi complette, le butin des flutes ne devoit pas être petit.

Pour revenir à la Musique, il est fort apparent que les Anciens en virent le bout. Car, au jugement des plus habiles, c'est de tous les arts le plus parfait. Les Romains s'en coiffèrent à l'exemple des Grecs, & ne s'y rendirent pas moins célébres, & encore plus dans la danse, qui n'étoit guéres moins en estime que l'autre. Leur passion pour toutes les deux, & particuliérement pour celle du mouvement du corps & des pieds, fut poussée à tel point, qu'ils introduisirent non seulement des chanteurs, des danseurs & des joueurs d'instrumens dans leurs festins ; mais, ce qui paroîtra bien étrange & presque fou, c'est qu'ils avoient des Ecuiers tranchans qui coupoient les viandes en cadence avec des gestes de pantomimes, qui étoient les Scaramouches des Anciens. Ils remuoient peut-être leurs couteaux comme nos tymbaliers leurs baguettes, qui le font avec plusieurs contorsions du corps & des bras, qui paroissent à ceux qui n'y sont pas accoutumez tout-à-fait extravagantes : car j'ai souvent remarqué que ceux qui y excellent le mieux sont estimez les plus habiles, bien qu'ils jouent souvent moins bien que ceux qui en font le moins.

§. II.

Origine de la Musique. Usage qu'en faisoient les Anciens, & jusqu'où ils ont poussé cet art.

Un homme qui voudroit remonter jusqu'à l'origine de la Musique, se trouveroit fort embarassé. Je la crois aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris sa naissance avec lui, bien que Joséphe prétende dans ses Antiquitez judaïques, que Thubal fils de Lamech en est l'inventeur. Le premier homme n'a pas sûrement chanté le premier air, & je suis persuadé que le chant des oiseaux a donné naissance à la Musique, & que les rossignols



ORDRE DE PSSAGE D'UNE RIUIERE.

ont été les premiers maîtres dans cet art. Je m'en rapporte à Montagne (*a*), qui donne Aristote pour garant, qui » tient, *dit-il*, que les » rossignols instruisent leurs petits à » chanter, & y emploient du tems & » du soin; d'où il advient que ceux, » que nous nourrissons en cage, qui » n'ont point eu loisir d'aller à l'é» chole sous leurs parens, perdent » beaucoup de leur grace & de leur » chant. Nous pouvons juger par-là, » qu'il reçoit de l'amendement par » discipline & par étude. C'est de quoi personne ne doute; mais qu'ils soient capables d'une profonde méditation, cela doit paroître surprenant. Les machines méditent-elles? Je le demanderois volontiers à Descartes, dont le Traité de l'ame des bêtes ne fait guéres d'honneur à son jugement. On remarque cependant que les bêtes de toute espéce sont capables de ces sortes d'opérations, qu'elles ont communes avec les hommes. Il n'y a qu'à lire Plutarque pour en être convaincu. Est-il le seul Auteur qui leur ait attribué du raisonnement? Ce n'est pas un petit embarras que l'ame des bêtes, & il y en a encore plus de prouver qu'elles n'en ont pas.

L'Histoire de la pie que l'Auteur Grec rapporte, est des plus étrange. Montagne (*b*) ne l'a pas oubliée. » Elle étoit, *dit-il*, en la » boutique d'un barbier à Rome, & » faisoit merveilles de contrefaire » avec la voix tout ce qu'elle oioit: » un jour il advint que certaines » trompettes s'arrêtérent à sonner » longtems devant cette boutique. » Depuis cela & tout le lendemain, » voilà cette pie pensive, muette » & mélancolique; dequoi tout le » monde étoit émerveillé, & pen» soit-on que le son des trompettes » l'eût ainsi étourdie & étonnée, » & qu'avec l'ouïe la voix s'étoit » quant & quant éteinte; mais on » trouva enfin que c'étoit une étude » profonde & une retraite en soi» même, son esprit s'exercitant & » préparant sa voix à représenter le » son de ces trompettes: de ma» niére que la premiére voix fut » celle-là, d'exprimer parfaitement » leurs reprises, leurs pauses & leurs » muances, aiant quitté par ce nou» vel apprentissage & pris à dédain » tout ce qu'elle sçavoit dire aupa» ravant. Ce que Plutarque nous dit ici se voit tous les jours dans les oiseaux à l'égard de l'harmonie.

Ceux qui disent que la Musique est venue d'Asie, ne se trompent peut-être pas, puisque selon toutes les apparences les arts & les sciences sont nez dans ce païs-là. Il est certain que les Anciens, s'il faut ajouter foi à ce que leurs Auteurs nous en disent, excellérent particuliérement dans la Musique. Il est pourtant surprenant qu'il ne nous reste aucune trace, ni aucun Ouvrage de ceux qui en ont traité: de sorte que nous ignorons absolument leurs principes & leur méthode, & jusques ici personne ne nous en a donné la moindre nouvelle: de sorte qu'il nous a fallu, pour ainsi dire, en créer de nouveaux, qui n'étant pas les mêmes, quoique bons, ne sont peut-être pas capables de nous conduire à la perfection de cet art. Il faut pourtant avouer que les Modernes y ont fait un merveilleux progrès, & en fort peu de tems: car on est surpris que cette science, perdue depuis tant de siécles, n'ait commencé de reparoître qu'au onziéme: encore n'est-elle sortie qu'imparfaite de son Auteur, sans

(a) *Liv. 2. chap. 12.*
(b) *Ibid.*

que cela empêche qu'il ne passe pour un génie de la premiére volée. Bayle ne l'a pas oublié dans son Dictionnaire.

Cet Auteur s'appelloit » Guy Aretin, Moine de l'Ordre de S. Benoît. Il vivoit dans l'onziéme siécle. Il s'est rendu célébre, *dit Bayle*, pour avoir trouvé une nouvelle méthode d'apprendre la Musique. Il publia sur ce sujet un Livre qu'il intitula *Micrologus*, & une Lettre qui a été inserée par le Cardinal Baronius dans ses Annales sous l'an 1022. Il étoit âgé de trente-quatre ans lorsqu'il publia le *Micrologus* sous le Pontificat de Jean XX. & il avoit été appellé déja trois fois à Rome par le Pape Benoît VIII. Ce Pape avoit examiné l'Antiphonnaire d'Aretin, & admiré diverses choses qu'il avoit apprises de cet Auteur. Voilà ce que nous en dit Possevin dans son Apparat. (*a*) Pour dire quelque chose de cette invention de Gui Aretin, je dois remarquer que c'est lui qui a trouvé les six notes, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. . . . . . Il y en a qui prétendent que le mot *gamme*, si ordinaire dans la Musique, est venu de ce que Gui Aretin s'étant servi des premiéres lettres de l'Alphabet pour désigner ou pour cotter ses notes, il emploia la lettre *g*, que les Grecs appellent *gamma*, & qu'il le fit pour marquer que la Musique étoit venue de la Gréce. Il falloit que nous fussions en ce tems-là dans une ignorance bien crasse de cet art, puisque cette méthode nous étoit inconnue. Cette ignorance me persuaderoit que les Anciens le connoissoient mieux que nous ; ce que l'Auteur anonyme de la Musique des Anciens nous prouve de la maniére du monde la plus convaincante. Car il nous fait voir par une infinité de passages des Ecrivains les plus célébres, qu'ils nous surpassoient dans la composition du chant, puisqu'il paroît que toutes nos découvertes dans l'harmonique se trouvent dans les Anciens : de sorte que je panche fort à croire tout ce qu'ils nous apprennent des effets surprenans de leur Musique. Il paroît, & personne ne le révoque en doute, qu'ils avoient poussé cet art aussi loin qu'il pouvoit aller, contre le sentiment de l'Auteur * très-superficiel du *Parallèle des Anciens & des Modernes*, dont Despréaux s'est si bien moqué. Je ne finirois pas sitôt, si je rapportois tous les exemples de l'Anonyme, qui font voir jusqu'où les Anciens portérent l'intelligence des proportions musicales & instrumentales, & combien ces grands hommes nous ont surpassé dans l'harmonique *non seulement en génie, mais en exécution, puisque dans des choses aussi essentielles de la commodité publique nous ne sçaurions même imiter les inventions qu'ils nous ont transmises dans leurs écrits.* Et cependant M. Perrault, l'ennemi des Anciens sans les avoir lûs, décide sans façon, sans presque rien entendre dans les matiéres qu'il traite, que les Anciens ignoroient l'art d'accorder plusieurs parties différentes. Cela est décisif. Qui lui a appris qu'ils ignorassent cet art ? Il faut des preuves ; où sont ces preuves ? Sénéque lui étoit-il (*b*) inconnu ? Cet Auteur dit le contraire dans l'Anonyme qui le cite. » Ne voiez-vous pas, *dit-il*, de combien de

(a) *Page* 694.

* *M. Perrault.*

(b) *Seneq. Ep.* 80.

» voix le chœur est composé ? Il » y a des basses, des dessus, des » moiennes, des hommes, des fem» mes, & des flutes encore outre » cela. Cependant on ne démêle au» cune de ces voix en particulier, » parce qu'elles sont confondues les » unes avec les autres ; mais on les » entend toutes. On connoissoit » donc du tems de Platon, *dit en» core plus bas l'Anonyme*, l'art d'ac» corder non seulement plusieurs » sons, mais encore plusieurs chants » continus, quoique contraires en» tre eux, puisqu'il en défend l'u» sage aux enfans, (dans sa Ré» publique imaginaire,) comme » d'une chose qui leur rendroit la » Musique trop difficile. Faut-il s'étonner après cela, si les Sçavans ont laissé là Perrault & son Paralléle sans le relever, & sans daigner se baisser pour lui jetter une pierre : tant ils l'ont trouvé peu digne de leur colére.

On prétend que les Anciens, & particuliérement les Grecs, amoureux des fables forgées dans les ténébres de l'antiquité, nous en ont débité un assez bon nombre sur les effets surprenans de leur Musique. Je n'ai garde de le nier ; mais les Modernes nous en donnent-ils moins que les Anciens ? Tout ce qui nous semble incroiable n'est pas toujours faux. Ce qu'ils nous disent de la violence de leurs machines de guerre est tout-à-fait digne d'étonnement, & cependant ils ne nous ont rien appris que de véritable. Faut-il conclure de là que parce que nous ne comprenons pas une chose, elle est impossible. A quelques faits fabuleux près de leur Musique, qu'il faut abandonner aux vieilles, qui croient tout, il y avoit quelque chose de fort approchant du surnaturel. Mais si l'on sçavoit combien peu de chose est capable de remuer les passions des hommes, on seroit moins surpris des irruptions que la Musique peut faire sur eux. Ses effets sont sans doute très-surprenans. Qu'il y ait eu des Médecins, au rapport de Galien, qui aient guéri certaines maladies en jouant de la flutte sur la partie affligée, je le croirai assez sans le comprendre, lorsqu'il y aura des témoins tout autres qu'un charlatan ou un empirique, car c'est la même chose, qui me le confirmera, & Galien n'étoit ni l'un ni l'autre.

Je suis persuadé que la Musique est un art parfait, & qu'un homme qui le pousseroit aussi loin qu'il peut aller donneroit à ses airs des vertus extraordinaires, qui feroient les mêmes effets que les fluttes des Médecins dont Galien parle, & que leur pouvoir s'étendroit sur toutes les maladies du corps comme sur celles de l'esprit. Qui sçait si les Anciens, du moins quelques-uns des plus célébres dans l'harmonique, n'avoient pas vû le bout de cet art, & trouvé des airs capables de guérir certaines maladies ? Je le déclare, je n'en doute point un seul moment. Pourquoi en douterois-je, puisque nous voions tous les jours des exemples du pouvoir presque miraculeux de la Musique ? Si le Lecteur est curieux de sçavoir par quels moiens ceux qui sont piquez de la tarentule se tirent d'affaire en fort peu de tems, il le trouvera dans cette page.

La tarentule est une sorte d'araignée très-dangereuse, & dont le venin est mortel. George Baglini publia une Dissertation sur cet insecte en 1696. dont l'Auteur du Dictionnaire universel a fait un grand Article. » La force du venin » de la tarentule est si grande, *dit-» il*, que nonobstant les remédes » qui guérissent le malade, la ma-

» ladie ne laisse pas de recommencer tous les ans, surtout environ » le tems auquel on a été piqué. Ce » qu'il y a de fort singulier, c'est » que ces remédes sont tous inutiles, si on n'y joint la Musique, » qui met en mouvement tous les » membres assoupis des malades, » de sorte qu'ils se lévent & dansent » deux ou trois heures. *Voilà la » danse de la partie, tant l'une a » de rapport avec l'autre*; après quoi » s'étant fait frotter, ils recommencent leur danse, & le font ainsi » pendant douze heures à diverses » reprises jusqu'à ce qu'ils se sentent » délivrez de tous les symptômes; » ce qui arrive quelquefois le troisiéme ou le quatriéme jour; après » quoi ils en sont quittes jusqu'à » l'année suivante. Pour ce qui regarde la nature de la Musique, » les uns se plaisent à l'une, les autres à l'autre; mais tous aiment » les airs les plus gais, qui les mettent en de tels mouvemens qu'on » les prendroit pour des foux.

L'Auteur anonyme de qui j'emprunte bien des faits musicaux, & dont l'Ouvrage est tout plein d'érudition, cite de Théophraste, qu'Athenée & Aulugelle donnent pour garant (*a*), qui assûre *que de son tems les Thébains avoient coutume de guérir la sciatique & l'épilepsie par le son d'une flutte*.

Quoiqu'on en dise, je suis persuadé que la Musique peut beaucoup sur les maux de l'ame, & qu'elle est très-capable d'exciter ou de calmer les passions; ce qui montre le grand pouvoir du son ménagé avec art. Ecoutons Montagne là-dessus. » Les Médecins tiennent, » *dit-il* (*b*), qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns » sons & instrumens jusqu'à la fureur. J'en ai vû qui ne pouvoient » ouir ronger un os sous la table » sans perdre patience, & n'est » guéres d'homme qui ne se trouble à ce bruit aigre & poignant » que font les limes en raclant le » fer: comme à ouir macher près » de nous, ou ouir parler quelqu'un » qui ait le passage du gosier ou du » nez empêché, plusieurs s'en émeuvent jusqu'à la colére & à la haine. » Ce flutteur protocole de Gracchus, qui amolissoit & roidissoit » & contournoit la voix de son Maître lorsqu'il haranguoit à Rome; » à quoi servoit-il, si le mouvement » & qualité du son n'avoit force à » émouvoir & altérer le jugement » des Auditeurs? Vraiment il y a » bien dequoi faire si grande fête » de la fermeté de cette belle piéce, » qui se laisse manier & changer au » branle & accidens d'un si léger » vent.

Ceux qui disent que la Musique est le vrai incendiaire de l'amour, & qu'elle peut même appaiser les douleurs, je dis plus guérir certaines maladies, révent-ils? Non certainement: ceux qui sont piquez de la tarentule ne mourroient-ils pas sans le secours de l'harmonie & de la danse? Car l'on ne guérit pas autrement, l'harmonie aiant une très-grande affinité avec l'ame. Il n'est pas incroiable qu'elle puisse produire des effets surprenans sur certaines maladies qui viennent de grands chagrins, de grandes disgraces ou de mélancolie. Combien d'exemples l'antiquité ne nous fournit-elle pas de certaines guérisons procurées par l'harmonie & les charmes d'une belle voix? Vous verrez que la Musique, si elle arrive jamais à sa perfection, fera

(a) *Athen. l.* 4. *c.* 14. *Aul. Gell. l.* 4. *c.* 13.

(b) *Montag. l.* 1. *ch.* 12.

peut-être un jour partie de la Médecine, la ruine des Apoticaires & & la fortune des Musiciens, comme le Mercure celle des Chirurgiens. Si quelque Médecin qui aura bien & profondement étudié cet art avec des talens propres à la composition, s'attache à la recherche & à la découverte d'une Médecine toute musicale, par le moien de certains airs, de certains tons, & d'instrumens propres pour la guérison de certains maux sur lesquels il jouera ou chantera l'air qui conviendra à chacun; ce qui rétabliroit infailliblement la réputation du Pére Kirker, accusé d'ajouter foi à bien des fornettes, particuliérement touchant l'opinion où il est du grand pouvoir de la Musique, & de la vertu occulte de certaines chansons & de certains tons connus des Anciens. Encore une fois, je m'imagine que ce Médecin Musicien feroit des merveilles & des cures surprenantes. Il ne faut pas espérer qu'aucun de la profession mette jamais la Musique en œuvre & l'ordonne sur ses malades, la Faculté seroit absolument désertée; du moins ces Messieurs-là devroient-ils l'appliquer sur la goutte, puisqu'il n'y a point de reméde contre ce mal. Mais ils n'ont garde de le faire. Car si l'on venoit à s'appercevoir que l'harmonie fût capable de guérir cette maladie, ils craindroient qu'on ne vînt à reconnoître que son pouvoir s'étend sur toutes les autres.

Mais voici bien d'autres merveilles des effets de l'harmonie, assûrément c'est un reméde universel. Les Anciens ne sçavoient pas qu'elle servît à certaines gens d'un diuretique très-puissant, c'est-à-dire qu'elle eût la vertu de les faire pisser bon gré malgré abondamment, autant de fois qu'on leur fait entendre le son de quelque instrument. C'est M. Bonat (a), Médecin célébre, qui nous apprend cela dans son Recueil des observations faites dans le Nord concernant la Médecine. Je n'ai pas lû son Livre, je m'en rapporte seulement à l'Extrait que M. Bayle nous en a donné dans ses nouvelles de la République des Lettres. *Qui n'admireroit*, dit-il, *ce qu'on lit dans la page 610.* qu'il y a des gens qui *ne sçauroient ouïr le son de quelques instrumens de Musique sans lâcher toute leur urine.* Là-dessus il nous fait un conte, qu'il tire de Scaliger, à l'égard d'un Seigneur Gascon, qui aiant raillé en bonne compagnie quelqu'un de la troupe, en fut puni un moment après. *Pendant qu'on étoit à table*, dit-il, celui qui se vouloit venger *donna ordre à un aveugle de se poster derriére le Gentilhomme, & de jouer de l'instrument: tout aussitôt il se prit à pisser de telle force & si abondamment, qu'il inonda tout le dessous de la table; & les pieds & les jambes des conviez s'en sentirent.* Là-dessus l'Auteur fait cette réflexion, *que la machine de l'homme est un fond inépuisable de grotesques, aussi bien que de ces choses que nous appellons réguliéres, & tout cela prêche l'artifice infini de sa construction.*

On n'admire pas moins les effets de la Musique à l'égard de la guerre. L'Anonyme n'a pas oublié les faits musicaux qui le prouvent. » Chacun sçait, *dit-il* (b), que quand » les Lacédémoniens alloient au » combat un joueur de flutte en» tonnoit des chants doux pour » tempérer leur courage, & de » peur qu'une ardeur téméraire ne

(a) *Medicina septemtr. collatitia gen. sumpt. Chouet.* 1686.

(b) *Thucyd. cité dans Aul. Gel. liv.* 1. *c.* 11.

» les emportât trop loin. Cependant peu s'en fallut un jour dans » une bataille qu'ils ne succombassent sous les Messéniens. Le célébre Tyrtée, qui dans cette journée faisoit les fonctions de joueur » de flutte, *ou de Flutteur major de l'armée*, s'apperçut qu'ils plioient: » il quitta aussitôt le mode Lydien, » & passant au Phrygien, ranima » heureusement leur courage, que » le ton précédent avoit trop amolli, & ramena par ce moien la » victoire dans leur parti. Voilà une journée dont le succès est uniquement dû à la Musique. Mais voici plus. De jeunes débauchez Athéniens se trouvant dans la maison d'une fille de bonne composition, un Musicien qui se divertissoit aussi dans une autre de même étoffe prend son instrument musical, & joue un air militaire: tout aussitôt mes gens entrent en fureur, jettent les meubles par les fenêtres, & veulent mettre le feu dans la maison. Le Musicien, qui voit que ce n'est plus chanson, change tout à coup de ton, par le conseil de Pythagore, qui étoit peut-être dans la même maison, à la honte de la Philosophie: & choisissant les airs qui lui parurent les plus pacifiques & les plus propres à calmer la bile, il produisit un si grand changement dans ces gens-là, qu'on fut tout étonné dans la rue de voir des tigres changez en moutons. Ne dit-on pas la même chose d'Empedocles, disciple de Pythagore?

Il falloit que les airs Phrygiens fussent furieusement remplis de parties ignées pour allumer si fort la bile, & la mettre en tel mouvement. Timothée, Musicien célébre, en fit tout autant: car en aiant entonné un de sa façon dans un festin où étoit Alexandre, l'effet en fut si promt que tous les conviez quittent la table comme des furieux, & courent aux armes. Il les remit bientôt en place & dans leur état naturel par un air Lydien, qui les rendit les plus paisibles du monde. C'est un conte, diront quelques-uns, qu'on peut hazarder dans une assemblée de vieilles, ou dans un Poëme Epique. Pas tant que l'on diroit bien, s'il est vrai ce que certain Auteur (a) rapporte dans un éloge de Claudin le jeune, un des plus habiles Musiciens qui eût paru depuis les Anciens, & qui vivoit en 1581. sous le regne d'Henri III. Ce Musicien avoit apparemment découvert le mode Phrygien, du moins il produisit les mêmes effets dans un concert qu'on avoit préparé pour être chanté aux noces du Duc de Joieuse, » lequel comme on l'essaioit, *dit l'Auteur* (b), fit mettre la main » aux armes à un Gentilhomme qui » étoit là présent, & qui commença » à jurer tout haut, qu'il lui étoit » impossible de s'empêcher de s'en » aller battre contre quelqu'un; & » qu'alors on commença à chanter un » autre air du mode sous Phrygien, » *c'étoit le Lydien*, qui le rendit » tranquille comme auparavant: ce » qui m'a été confirmé encore depuis » par quelques-uns qui y assistérent. Ce Claudin, tout moderne qu'il est, valoit bien Timothée. Voici un fait bien autrement surprenant d'un autre Musicien qui valoit bien Claudin, qui produit deux airs avec des vertus semblables & même plus fortes. Je tire ce fait du Bénédictin Dom Calmet dans son Commentaire de l'Ecriture sainte, & celui-ci l'emprunte d'Albert Crantzius, qui rapporte » qu'Henri IV. Roi de Dan-

(a) *Artus d'Ambry Comment. sur la Vie d'Appollonius.*

(b) *Bay. Dict. Crit. Gondimal.*

» nemarck aiant voulu faire l'expé-
» rience d'un Musicien, qui se van-
» toit de faire dormir & chagriner,
» de mettre en fureur ceux qu'il vou-
» loit, éprouva si bien son pouvoir
» qu'il tua de sa main quelques-uns
» de ses Courtisans, dans le trans-
» port où le chant du Musicien l'a-
» voit mis.

Il est hors de doute que la Musique est venue d'Asie, & que les Grecs qui s'attribuent tout n'en furent jamais les inventeurs. Le mode Phrygien & Lydien en est une bonne preuve. Il ne faut donc pas être surpris si les anciens Hébreux s'y plaisoient si fort, puisque l'Ecriture elle-même nous la représente comme un art divin par ses effets surnaturels. Les plus grands Prophétes n'ont souvent prophétisé que par elle. Cela se remarque en plusieurs endroits de l'Ecriture. Les anciens Auteurs se seroient-ils donnez le mot pour nous tromper ? Il seroit trop ridicule de le penser, d'ailleurs ce que les Livres saints en disent n'est pas disputable.

Elisée étant prié par le Roi Josaphat de lui découvrir quel seroit le succès d'une entreprise contre les Moabites, ce Prophéte demande qu'on lui améne un Musicien pour exciter dans lui le même esprit de prophétie, & l'Esprit de Dieu décend & opére sur lui. Ce qui est surnaturel, dira-t-on, ne prouve rien en faveur de la Musique : j'y consens ; mais ce n'est que pour faire voir qu'il y a des arts qui font honneur à l'esprit humain, & ausquels Dieu se plaît & y attache des raions de sa toute-puissance, qui produisent des effets tout miraculeux. Comprenons-nous les autres qui ne le sont pas ? Sont-ils bien naturels ? Car on ne peut révoquer en doute qu'il y a des maladies dont on se délivre par le son & l'harmonie des voix & des instrumens de musique. Les Peintres & les mauvais Prédicateurs en remplissent tout le ciel. Les vertus de la harpe de David sur la maladie de Saül, dont les Médecins ne trouvérent que celle de l'harmonie, ne sont pas surnaturelles. » Les Doc-
» teurs Juifs, suivis de plusieurs Au-
» teurs Chrétiens, (dit Dom Calmet
dans son Commentaire de l'Ecriture
sainte,) » veulent que *cette* mala-
» die ait été causée par la mélanco-
» lie & une bile noire enflammée ;
» en sorte qu'il étoit plutôt hypocon-
» driaque & frappé de manie, que
» véritablement possédé : les fré-
» quens accès de cette maladie, les
» symptômes qui l'accompagnoient,
» & les remédes qu'on apportoit pour
» le soulager, sont d'assez bonnes
» preuves de ce sentiment. . . . .
» Saint Chrysostome, (dit-il plus
bas, en parlant de l'incommodité
de Saül,) » l'appelle une *manie*. Il
» semble attribuer à l'art de David,
» qui jouoit des instrumens en sa
» présence, le soulagement qu'il en
» recevoit.

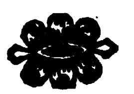
Je l'avoue franchement, on ne peut lire sans étonnement les merveilleux effets de la Musique non seulement dans les Anciens, mais encore dans ce que nos Auteurs rapportent de certains Musiciens modernes. Si nous n'avions que les exemples des premiers, peut-être seroient-ils contestables ; mais les derniers nous en fournissent encore un bon nombre : chose surprenante que ces effets-là ! Aussi voit-on que de toutes les sciences l'harmonique est la seule que Dieu ait élevée, annoblie, & souvent surnaturalisée, c'est-à-dire produit par elle des effets miraculeux. Elle n'étoit pas moins santifiée chez les Hébreux qu'elle l'est aujourd'hui chez

les Chrétiens. Il y avoit toujours dans l'armée des Prêtres & des Lévites, dont une des principales occupations étoit de jouer des instrumens dans le Temple du Seigneur.

L'Auteur anonyme, qui a traité de la Musique des Anciens dans un petit Ouvrage tout plein d'érudition, nous donne la figure de tous leurs instrumens de musique. J'en trouve un assez bon nombre; mais je n'en vois aucun qui approche des nôtres à l'égard de l'harmonie. Avouons-le franchement, ils sentent assez le barbare, & je ne puis comprendre leurs effets miraculeux. Ceux des Modernes, en plus grand nombre encore; sont bien autrement capables de remuer les passions, de charmer les maux, & de les expulser sans retour, au grand préjudice des Apoticaires ou des cuisiniers de la Médecine. Je m'étonne que l'Auteur ait oublié le fouet, qui avoit rang parmi les instrumens de musique des Anciens. S'il avoit lû M. Vossius, toute l'érudition musicale se fût trouvée dans son Livre, ou peu s'en faut. C'est un péché cela. Car lorsqu'on s'embarque à traiter certaine matiére, il faut la couler à fond autant qu'il se peut, & remuer toutes les Bibliothéques. Vossius (a) dit donc que les fouets entrérent dans le catalogue des instrumens musicaux des Anciens, & qu'ils avoient trouvé le secret d'en tirer des tons & des sons harmonieux, & qu'ils se faisoient entendre particuliérement dans les fêtes de Bacchus & de Cybéle, & que ceux qui les faisoient claquer les remuoient avec une adresse surprenante. Il n'en demeure pas là, il fait faire un bond à son érudition, & de l'antique il décend au moderne, & dit qu'encore aujourd'hui les Tartares qui habitent dans la Chine se servent de longs fouets en guise de trompettes, & qu'ils en forment d'un seul coup trois sons différens & très-bruians, de sorte que deux ou trois coups peuvent remplir toute la gamme. Voilà des faits. En voici encore un autre.

Le même Auteur assûre qu'il y avoit un cocher à Maestricht, si excellent joueur de fouet, qu'avec le sien il claquoit toutes sortes d'airs, & qu'un autre qui étoit depuis peu arrivé en Angleterre, pour lui faire voir qu'il n'étoit pas le seul & unique dans son espéce en Europe, faisoit merveille du sien à claquer toutes sortes d'airs. Voilà donc le fouet au nombre des instrumeus musicaux. S'il y avoit beaucoup de ces gens-là, je ne doute point qu'ils n'eussent une place dans l'Opera, supposé qu'on agrandît l'orchestre de la moitié, & même au-dela.

(a) *C. V. Catul. in eum Isac. Vossii. Observ. Lond.* 1684.



CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Sédition à Lacédémone. Trois Ephores soulévent la jeunesse contre les Macédoniens. Sage réponse de Philippe sur ce soulévement. Les Alliez déclarent la guerre aux Etoliens.

QUand les Etoliens eurent fait dans le Péloponése tout le ravage que nous avons vû, ils revinrent chez eux sans opposition. Pendant ce tems-là Philippe étoit à Corinthe avec une armée pour secourir les Achéens. Comme il étoit arrivé trop tard, il dépêcha vers tous les Alliez pour les presser de lui faire venir à Corinthe ceux avec qui ils souhaitoient qu'on délibérât sur les intérêts communs. Il se mit lui-même en marche, & s'avança vers Tégée, sur l'avis qu'il avoit eu qu'il y avoit une sédition à Lacédémone, & que les Citoiens s'égorgeoient les uns les autres. Ce peuple accoutumé à être gouverné par des Rois, & à obéir à des Chefs, n'eut pas été plutôt mis en liberté par Antigonus, qu'il se mit en tête que tous étoient égaux & avoient les mêmes droits.

D'abord deux des Ephores tinrent secrete la disposition où ils étoient. Trois autres s'entendoient avec les Etoliens, persuadez que Philippe étoit trop jeune pour gouverner le Péloponése. Mais les Etoliens étant sortis de cette Province, & Philippe étant arrivé de Macédoine plutôt qu'ils ne pensoient, les trois derniers commencérent à se défier d'un des deux autres nommé Adimante, qui n'approuvoit pas le dessein qu'ils projettoient, & qu'ils lui avoient communiqué. Ils craignirent qu'il ne les trahît auprès de Philippe, & ne lui découvrît leur cabale. Pour prévenir ce malheur, ils assemblérent quelques jeunes gens, & firent publier que ceux qui étoient en âge de porter les armes se trouvassent au Temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens qui approchoient. Un ordre si peu attendu mit en émeute toute la jeunesse. Adimante chagrin de ce tumulte, se hâta d'arriver le premier, & quand la jeunesse fut assemblée: Lorsque nous apprîmes, dit-il, que les Etoliens nos ennemis déclarez mettoient le pied sur nos frontiéres, c'étoit alors que l'on devoit publier de ces sortes de Decrets & faire des le-

vées. Mais aujourd'hui que ce sont les Macédoniens, nos amis & nos défenseurs, qui viennent à notre secours, leur Roi à leur tête, est-il prudent de nous soulever contre eux? A peine avoit-il achevé que quelques jeunes gens lui passérent leurs épées au travers du corps. Ils égorgérent encore Sthénelas, Alcaméne, Thyeste, Bionidas, & un grand nombre d'autres Citoiens. Polyphonte & quelques autres prévoiant les suites de cette affaire, se retirérent sagement vers Philippe.

Aussitôt après ce massacre, les Ephores qui en avoient été les principaux auteurs, envoiérent à Philippe pour se plaindre de ceux qui avoient été tuez, & pour le prier de ne pas venir à Lacédémone que le soulévement n'y fût appaisé, & que tout n'y fût tranquille; qu'il devoit être persuadé qu'ils feroient pour les Macédoniens tout ce que la justice & l'amitié demanderoient d'eux. Ces Députez rencontrérent Philippe proche du mont Parthenion, & suivirent exactement leurs instructions. Philippe après les avoir entendus, leur dit de retourner en diligence chez eux, & de dire aux Ephores qu'il alloit continuer sa route & camper à Tégée, & qu'ils envoiassent incessamment des gens de poids & d'autorité pour délibérer ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Ceux-ci retournérent chez eux, selon l'ordre que le Roi leur avoit donné, & firent connoître ses intentions. Aussitôt les principaux de Lacédémone envoiérent dix Citoiens à Philippe, lesquels étant arrivez à Tégée, & admis dans le Conseil du Roi, Ogias à leur tête, ils commencérent par faire le procès à Adimante, promirent à Philippe de garder exactement le Traité d'alliance fait avec lui, & l'assûrérent qu'il n'avoit point d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de chaleur & d'affection que les Lacédémoniens. Après ce discours & quelque autre semblable ils prirent congé.

Le Conseil du Roi se trouva fort partagé. Quelques-uns informez de la sédition qui s'étoit excitée à Lacédémone, & sçachant qu'Adimante n'avoit été tué que parce qu'il tenoit pour les Macédoniens, & que d'ailleurs les Lacédémoniens avoient eu dessein d'appeller les Etoliens, conseilloient à Philippe de faire un exemple de ce peuple, & de le traiter comme Alexandre avoit traité les Thébains aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Macédoine. D'autres plus anciens dirent que la faute ne méritoit pas une punition si rigoureuse, qu'il falloit châtier ceux qui étoient la cause de la sédition, les

dépouiller de leurs charges, & en revêtir ceux qui étoient attachez au Roi.

Philippe répondit à tout cela d'une maniére fort prudente & fort judicieuse, si cependant l'on doit croire que la réponse vînt de lui. Car il n'est guéres vraisemblable qu'un jeune homme de dix-sept ans ait été capable de porter son jugement sur des affaires de cette importance. Mais un Historien doit toujours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, sauf à ses Lecteurs de juger que les conseils, sur lesquels les décisions sont fondées, viennent de ceux qui sont auprès du Roi, & surtout de ceux qu'il admet à ses délibérations. Il est très-probable que ce que le Roi prononça pour lors, c'étoit Aratus qui le lui avoit suggéré.

Le Roi répondit donc que dans les hostilitez que se faisoient les Alliez les uns aux autres en particulier, tout ce qu'il avoit à faire c'étoit d'y mettre ordre de bouche ou par lettres, & de faire sentir qu'il en étoit averti : qu'il n'y avoit que les fautes qui pouvoient blesser l'alliance en général, qu'il fût obligé de corriger sur les avis du Conseil public : que les Lacédémoniens n'aiant rien fait de notoire contre cette alliance en général, & promettant au contraire de s'aquiter fidélement de leurs devoirs envers les Macédoniens, il ne convenoit pas d'en agir avec eux à la rigueur : que son pére ne les avoit pas maltraitez, quoiqu'il les eût vaincus comme ennemis ; qu'il ne pouvoit donc lui, sans blesser la raison & la justice, les perdre sans ressource pour un si petit sujet.

Aussitôt qu'on eut conclu qu'il ne falloit plus penser à ce qui étoit arrivé, le Roi envoia Pétrée, un de ses favoris, avec Omias à Lacédémone, pour exhorter le peuple à lui être fidéle & aux Macédoniens, & pour donner & recevoir les sermens accoutumez. Après cela il se mit en marche & revint à Corinthe. Tous les Alliez furent charmez de la maniére dont il en avoit usé avec les Lacédémoniens.

A Corinthe il tint Conseil sur les affaires présentes avec ceux qui lui étoient venus des villes alliées, & délibéra avec eux sur les mesures qu'il falloit prendre à l'égard des Etoliens. Les Béotiens les accusoient d'avoir pendant la paix pillé le Temple de Minerve Itonia : les Phocéens de s'être mis en campagne pour emporter de force Ambryson & Daulion : les Epirotes d'avoir fourragé leur province ; les Acarnaniens

d'avoir fait de sourdes pratiques contre la ville de Thyrée, & d'avoir osé l'insulter de nuit : les Achéens d'avoir envahi Clarion dans le païs des Mégalopolitains, d'avoir ravagé les terres des Patréens & des Pharéens, d'avoir mis Cynéthe au pillage, d'avoir pillé le Temple de Diane proche de Louysse, d'avoir assiégé Clitorie, d'avoir tenté sur mer de s'emparer de Pyles, & sur terre de Mégalopolis d'Illyrie, qui ne faisoit que commencer à se repeupler. Après avoir entendu toutes ces accusations, le Conseil conclut unanimement qu'il falloit déclarer la guerre aux Etoliens.

Dans le Decret qu'on en fit, & à la tête duquel on avoit déduit toutes les accusations précédentes, le Conseil déclaroit qu'en faveur des Alliez on se joindroit pour reprendre sur les Etoliens quelque ville ou quelque païs qu'ils eussent envahi depuis la mort de Demetrius pére de Philippe : que ceux qui par force avoient été contraints d'entrer dans le Gouvernement des Etoliens, seroient tous rétablis dans leur Gouvernement naturel, & qu'ils seroient remis en possession de leur païs & de leurs villes, sans garnison, sans impôt, parfaitement libres & sans autres loix que celles de leurs péres : enfin que l'on remettroit en vigueur (*a*) les loix des Amphictyons, & qu'on leur rendroit le Temple dont les Etoliens avoient voulu se rendre les maîtres. Ce Decret fut ratifié la premiére année de la cent quarantiéme olympiade, & ce fut le commencement de la guerre appellée Sociale ou des Alliez, commencement qui ne pouvoit être ni plus juste ni plus propre à réparer les désordres passez.

(a) *Que l'on remettroit en vigueur les loix des Amphictyons.*] Les Amphictyons étoient les Députez des peuples & des villes de la Gréce. Cette Assemblée avoit assez de rapport à celle des Etats Généraux de Hollande, & plus encore au Parlement d'Angleterre : c'étoit l'Assemblée commune de toute la Gréce. Leur pouvoir n'étoit pas petit, & leurs décisions pas peu respectées : car il leur étoit permis d'ordonner & de résoudre tout ce qui leur paroissoit convenir au bien général & au repos de la Gréce, & même de déclarer la guerre, comme ils firent contre les Phocéens, qui avoient commis des impiétez contre les Temples de Delphes. Mais comme ils ne voulurent pas se soumettre à certaines réparations que l'Assemblée exigeoit d'eux, ils se virent obligez de leur déclarer la guerre, qui ne leur fut pas heureuse : si Philippe pére d'Alexandre ne s'en fût mêlé, elle eût beaucoup perdu de sa puissance ; mais le recours à ce Prince leur fit tout autant de mal que les Phocéens. Car pour récompense de les avoir réprimez, ils furent obligez de l'aggréger à leur Corps; ce qui tiroit à de fâcheuses conséquences, & l'on eut lieu de s'en repentir peu de tems après. L'origine de cette Assemblée est bien avant dans les siécles reculez. On prétend qu'Amphictyon troisiéme Roi d'Athénes en fut auteur, & ce Roi regnoit environ 1520. ans avant J. CH. Voilà une antiquité raisonnable. Apparemment que cette Assemblée avoit

quelque défaut, puisque cent quarante ans après Acrise Roi d'Argos augmenta considérablement le nombre des Députez, ainsi que leur pouvoir & leurs priviléges. Ils s'assembloient deux fois l'année, en Automne aux Thermopyles dans le Temple de Cérés, bâti dans une plaine auprès du fleuve Asope; au Printems à Delphes dans le fameux Temple d'Apollon. On compte onze ou douze peuples qui avoient droit de séance dans cette Compagnie souveraine, & chacun envoioit deux Députez. „ De ces deux „ Députez, dit Tourreil dans ses Re„ marques, l'un s'appelloit Hieromné„ mon, comme qui diroit Greffier sacré, „ Garde des saints Regiſtres, & il étoit „ de tout ce qui concernoit les intérêts „ de la religion : l'autre se nommoit Py„ logore, comme qui diroit Orateur dé„ puté à Piles. Sur ce pied-là l'Assemblée auroit été composée d'une foule d'Orateurs, à moins qu'il ne veuille dire que chacun parloit pour son païs ; mais il falloit qu'il y eût un Orateur particulier pour le général de l'Assemblée comme en Angleterre. J'aurois souhaité que M. Tourreil eût expliqué cela.

CHAPITRE VII.

Philippe vient au Conseil des Achéens. Scopas est fait Préteur chez les Etoliens. Philippe retourne en Macédoine. Il attire Scerdilaïdas dans le parti des Alliez.

LE Conseil envoia aussitôt des Députez aux Alliez, afin que tous donnassent leur suffrage au Decret, & prissent les armes contre les Etoliens. Philippe écrivit aussi aux Etoliens, pour les avertir que s'ils avoient dequoi se justifier, ils n'avoient qu'à se présenter à l'Assemblée publique : mais qu'ils se trompoient grossiérement, si après avoir, sans un Decret public, fait le dégât chez tous leurs voisins, ils s'imaginoient que ceux qui avoient été maltraitez laisseroient ces brigandages impunis, ou qu'en se vengeant ils passeroient pour avoir les premiers commencé la guerre. Cette Lettre reçue, les Chefs des Etoliens, qui se flattoient que Philippe ne viendroit pas, prirent jour pour venir trouver le Roi à Rhios. Puis sur l'avis qu'il étoit arrivé, ils lui firent sçavoir par une Lettre qu'avant l'Assemblée du peuple, ils n'avoient pas droit de rien décider par eux-mêmes sur les affaires d'Etat. Pour les Achéens, ils confirmérent le Decret dans une Assemblée à Egion, & ordonnérent par un Héraut de courir sus aux Etoliens. Le Roi vint à ce Conseil ; il y fit un long discours, qui fut parfaitement bien reçu, & on lui renouvella toutes les protestations d'amitié & de fidélité qui avoient autrefois été faites à ses ancêtres.

Vers le même tems, les Etoliens assemblez pour le choix des Magistrats, donnérent la Préture à ce Scopas, qui avoit

été la cause de tous les maux que nous avons rapportez. Je ne sçai que dire d'un pareil procédé. Ne point faire la guerre en vertu d'un Decret public, mais aller en corps d'armée ravager les terres de ses voisins ; ne point punir les auteurs de ce trouble, mais au contraire leur donner les premiéres charges, rien ne me paroît plus méchant & plus odieux. Car comment pourroit-on qualifier autrement cette conduite ? Un exemple rendra le tort des Etoliens plus sensible. Quand Phébidas, par trahison, fut entré dans la citadelle de Thébes, les Lacédémoniens se contentérent de punir l'auteur de la perfidie, & laissérent la garnison dans la place. Etoit-ce assez pour réparer l'insulte, que de châtier celui qui l'avoit faite ? Il étoit cependant en leur pouvoir de chasser la garnison, & il étoit de l'intérêt des Thébains qu'elle fût chassée. De même du tems de la paix faite par Antalcidas, ils publiérent qu'ils laissoient les villes en liberté, & qu'ils leur permettoient de se conduire par leurs loix, sans cependant en retirer les Gouverneurs qui y étoient de leur part. Après avoir ruiné les Mantinéens leurs amis & leurs alliez, à les entendre, ils ne leur avoient fait aucun tort en les tirant d'une ville pour les disperser dans plusieurs. N'est-ce pas une folie & une folie jointe à une méchanceté noire que de vouloir que tout le monde soit aveugle, parce que l'on fait semblant de fermer les yeux. Cette conduite à peu près semblable dans les deux Républiques, attira de grands malheurs sur l'une & sur l'autre, & ceux qui voudront bien gouverner, soit leurs affaires particuliéres ou les affaires génerales, se donneront bien de garde de les imiter.

Philippe après avoir réglé les affaires des Achéens, reprit avec son armée la route de Macédoine pour faire au plutôt les préparatifs de la guerre. Ce Prince par le Decret dont nous avons parlé, se fit beaucoup d'honneur non seulement parmi les Alliez, mais dans toute la Gréce, & l'on conçut de grandes espérances de sa douceur & de sa grandeur d'ame.

Toutes ces choses se passoient dans le tems qu'Annibal, maître de tout le païs d'au-delà de l'Ebre, se disposoit à faire le siége de Sagonte. On voit ici que si dès le commencement j'avois joint les affaires des Grecs avec les premiers mouvemens d'Annibal, j'aurois été obligé dans le premier Livre, pour suivre l'ordre des tems, de les entremêler avec les troubles d'Espagne ; & que comme les guerres d'Italie, d'Espagne

& d'Asie ont eu chacune un commencement qui leur étoit propre, & se sont terminées de la même maniére, il étoit plus à propos que je parlasse en particulier de chacune, jusqu'à ce que j'arrivasse au tems, où jointes & mêlées l'une avec l'autre, elles commencérent à tendre au même but. Par cette méthode on montrera plus clairement les commencemens de chaque guerre. On découvrira aussi plus aisément leur jonction, dont nous avons déja rapporté la maniére & le sujet. Ensuite nous n'aurons plus qu'à faire une Histoire commune de toutes. Or cette jonction se fit sur la fin de la guerre que nous racontons, dans la troisiéme année de la cent quarantiéme olympiade. Ainsi après cette guerre, suivant l'ordre des tems, nous parlerons de toutes les autres en commun. Mais pour ce qui a précédé, il faut le traiter en particulier, comme je viens de dire. Seulement je prie qu'on se rappelle ce qui est arrivé dans le même tems, & dont j'ai parlé dans le premier Livre; afin que l'on suive plus facilement le fil de sa narration, & qu'on soit plus frapé des choses qu'elle contient.

Pour revenir à Philippe, pendant son quartier d'hiver dans la Macédoine il s'appliqua surtout à lever des troupes, & à mettre son Roiaume en sûreté contre les Barbares qui le menaçoient. Il eut aussi une conférence tête à tête avec Scerdilaïdas, pour le porter à se joindre aux autres Alliez & à lui. Celui-ci se laissa d'abord gagner par les promesses que le Roi lui fit de l'aider à mettre ordre aux affaires d'Illyrie, & par le mal qu'il lui dit des Etoliens, dont on n'en pouvoit assez dire. Les injustices, qui se font d'Etat à Etat, ne différent de celles que les particuliers se font les uns aux autres, qu'en ce que les premiéres sont en plus grand nombre & d'une plus grande conséquence. A l'égard des sociétez particuliéres que lient entre eux les brigans & les voleurs, elles ne se détruisent pour l'ordinaire, que parce que ceux qui les composent ne s'en tiennent pas aux conventions qu'ils ont faites. C'est ce qui arriva pour lors aux Etoliens. Ils étoient convenus avec Scerdilaïdas qu'il auroit une partie du butin, s'il se jettoit avec eux sur l'Achaïe. Il se laissa persuader, & fit ce qu'on demandoit de lui. Les Etoliens pillent Cynéthe, ils font un riche butin d'hommes & de troupeaux, & ne pensent seulement pas à lui dans le partage de ces dépouilles. Dans l'indignation où il étoit, Philippe n'eut besoin que de lui rap-

peller en peu de mots dans la mémoire l'infidélité des Etoliens. Il exigea néanmoins qu'on lui donnât vingt talens chaque année, & trente fregates pour attaquer les Etoliens par mer.

CHAPITRE VIII.

Les Acarnaniens entrent dans l'alliance, éloge de ce peuple. Mauvaise foi des Epirotes. Faute que font les Messéniens en ne se joignant pas aux autres Alliez. Avis important aux Péloponnésiens.

PEndant que Philippe travailloit de son côté, les Députez envoiez aux Alliez furent d'abord dans l'Acarnanie, & présentérent le Decret. Il y fut universellement approuvé & ratifié. Les Acarnaniens coururent aussitôt aux armes, quoiqu'il n'y eût pas de peuple qui pût plus légitimement s'en dispenser, affecter des délais & craindre de se brouiller avec ses voisins. Outre que l'Acarnanie est limitrophe à l'Etolie, rien n'est plus aisé à conquérir que cette province, & peu de tems avant cette guerre leur haine pour les Etoliens leur avoit attiré de très-grands maux. Mais les gens bien nez s'exposent à tout, sacrifient tout pour le devoir. Or quelque foibles que soient par eux-mêmes les Acarnaniens, il n'y a pas de peuple, parmi les Grecs, qui ait le devoir plus à cœur. On peut hardiment compter sur eux dans les plus fâcheuses conjonctures; on ne voit nulle part dans la Gréce plus d'amour pour la liberté, & plus de fermeté pour s'y maintenir.

Les Epirotes écoutérent les Députez & ratifiérent le Decret; mais lâches & de mauvaise foi, ils convinrent en même tems qu'ils attendroient à faire la guerre aux Etoliens que le Roi la leur fît, & aux Députez des Etoliens ils dirent qu'ils vouloient vivre en paix avec eux. On dépêcha aussi vers le Roi Ptolémée, & on le pria de n'aider ni d'argent ni d'autres munitions les Etoliens contre Philippe & les Alliez.

Pour les Messéniens, quoique ce fût pour eux que l'on avoit entrepris cette guerre, ils firent réponse aux Députez qu'ils n'entreroient point dans cette guerre que la ville de Phigalée, qui étoit sur leurs frontiéres, n'eût été enlevée

aux

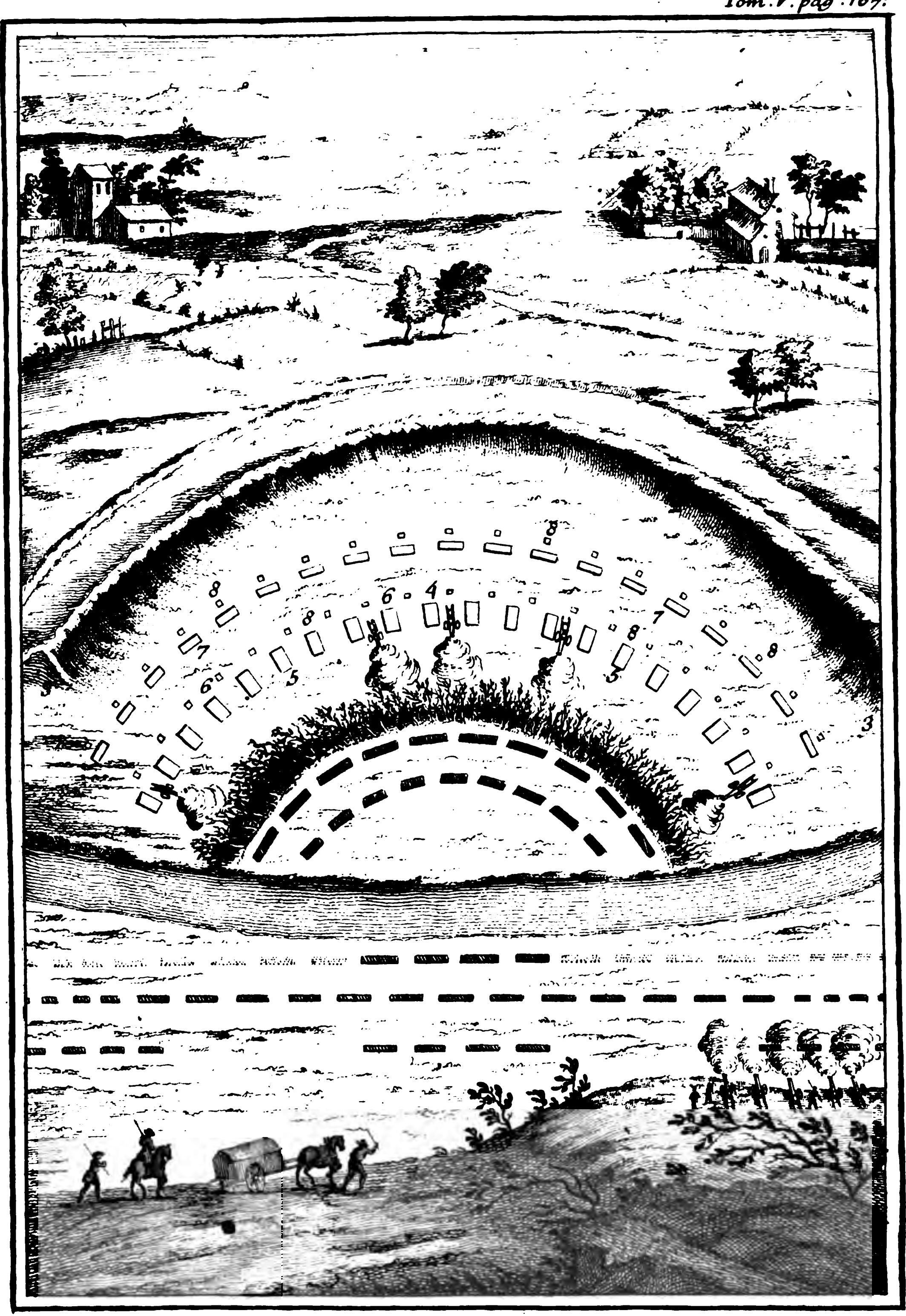
aux Etoliens, dont elle dépendoit. Ce furent Oenis & Nicippus, Ephores des Messéniens, & quelques autres qui tenoient pour l'Oligarchie, qui firent prendre ce parti au peuple malgré toute la répugnance qu'il y avoit. Il s'en falloit beaucoup, au moins selon moi, que ce fût le meilleur qu'il y eût à prendre. Il est vrai que la guerre est un grand mal; mais elle n'est pas si à craindre qu'on doive plutôt tout souffrir que de l'avoir. Si rien n'est préférable à la paix, pourquoi donc faisons-nous tant valoir le droit d'égalité, la liberté de dire ce que nous pensons, & le nom de liberté? Louons-nous les Thébains de s'être soustraits aux guerres qu'il falloit soutenir contre les Médes pour le salut de toute la Gréce, & d'avoir craint les Perses jusqu'à se soumettre à leur domination? Pindare, d'accord avec les Thébains, conseille, pour maintenir la tranquillité publique, de chercher la brillante lumiére du repos. Voilà de grands mots, mais qui n'expriment, comme on eut lieu de le reconnoître peu de tems après, qu'une maxime honteuse, & qui fut très-funeste à la patrie de ce Poëte. Rien n'est plus estimable que la paix, quand elle ne blesse en rien nos droits ni notre honneur; si elle nous deshonore & nous réduit en servitude, rien n'est plus infamant & plus préjudiciable.

Mais la faction de ceux qui parmi les Messéniens étoient pour l'Oligarchie, ne faisant attention qu'à ses intérêts particuliers, recherchoit toujours la paix avec trop d'empressement. Il est vrai que par-là ils se sont souvent épargné de mauvaises affaires, & ont évité beaucoup de dangers: mais enfin ce penchant pour la paix fut porté si loin, qu'il mit leur patrie à deux doigts de sa perte. La raison en est, à ce qu'il me semble, que les Messéniens ont pour voisins les deux peuples les plus puissans du Péloponnése, j'ose dire même de toute la Gréce, sçavoir les Arcadiens & les Lacédémoniens; & qu'ils n'ont pas gardé à leur égard la conduite qu'il convenoit de garder. Depuis leur établissement dans la Messénie, les Lacédémoniens avoient contre eux une haine irréconciliable, sans que l'honneur leur inspirât rien pour se venger noblement de cette haine. Les Arcadiens au contraire les aimoient & les protégeoient, & cette amitié qu'il falloit cultiver, ils la négligeoient. Tant que ces deux voisins se faisoient la guerre l'un à l'autre, ou l'alloient faire ailleurs, les Messéniens tranquilles jouissoient d'une paix profonde & des commoditez que

le païs leur fournissoit. Mais dès que les Lacédémoniens de retour chez eux n'avoient plus rien à faire, ils ne songeoient qu'à leur nuire & qu'à les inquiéter : & comme les Messéniens n'étoient pas en état de s'opposer à une puissance si formidable, & qu'ils ne s'étoient pas auparavant ménagé des amis capables de tout entreprendre pour les secourir, ils étoient contraints ou de leur rendre les services les plus bas, ou, s'ils ne pouvoient se résoudre à la servitude, d'abandonner leur patrie & de fuir au loin avec leurs femmes & leurs enfans. C'est ce qui leur est arrivé bien des fois, & encore depuis assez peu de tems.

Fassent les Dieux que les Péloponnésiens s'affermissent tellement dans l'état où ils sont maintenant, que jamais ils n'aient besoin de l'avis que je vais leur donner : mais s'il arrive qu'ils soient menacez de quelque révolution, je ne vois pour les Messéniens & pour les Mégalopolitains qu'une seule voie pour se maintenir longtems dans leur païs, c'est de suivre la pensée d'Epaminondas, de se joindre ensemble de maniére que rien ne soit capable de rompre ou d'altérer tant soit peu leur union. Ils n'ont qu'à remonter aux tems qui les ont précédez, pour se convaincre des avantages de cette société. Entre autres choses que les Messéniens firent pour marquer aux Mégalopolitains leur reconnoissance, au tems d'Aristoméne ils mirent une Colonne proche l'Autel de Jupiter Lycien, sur laquelle étoit écrit en quatre vers: *Enfin un Roi injuste a été puni ; Messéne par l'aide de Jupiter a découvert son traître ; elle l'a même découvert aisément, un parjure ne peut se dérober aux yeux de Dieu. Nous vous saluons Roi Jupiter, sauvez l'Arcadie.*

Il me paroît que les Messéniens dans cette inscription ne prient les Dieux de sauver l'Arcadie, que parce qu'elle étoit pour eux comme une seconde patrie après la perte de la leur propre. En effet pendant la guerre d'Aristoméne, après qu'ils eurent été chassez de leur patrie, les Arcadiens ne se contentérent pas de les recevoir chez eux & de les ranger au nombre des Citoiens, ils donnérent encore leurs filles en mariage à ceux des jeunes Messéniens qui étoient en âge de se marier. Outre cela ils firent une exacte recherche de la trahison, dont Aristocrate leur Roi s'étoit rendu coupable dans le combat appellé la journée du fossé, le tuérent & éteignirent toute sa race.



RETRANCHEMENT DANS LA DEFFENSE ET PASSAGE D'UNE RIVIERE

Mais ſans recourir aux vieux tems, ce qui s'eſt paſſé depuis l'union de Mégalopolis avec Meſſéne prouve aſſez ce que je viens d'avancer. Après la bataille de Mantinée, où la mort d'Epaminondas rendit la victoire douteuſe, bien que les Lacédémoniens ne vouluſſent pas que les Meſſéniens fuſſent compris dans le Traité, parce qu'ils eſpéroient ſe rendre bientôt maîtres de Meſſéne; les Mégalopolitains & tous ceux qui étoient unis avec les Arcadiens, preſſérent ſi fort les Alliez d'admettre les Meſſéniens, de recevoir leurs ſermens & de les faire entrer dans le Traité de paix, qu'enfin ils l'emportérent, & que les Lacédémoniens furent les ſeuls de toute la Gréce qui en fuſſent exclus. Après cela doutera-t-on dans la poſtérité que le conſeil que nous donnons aux Meſſéniens & aux Mégalopolitains ſoit bien fondé? Auſſi ne le leur ai-je donné, qu'afin que n'oubliant jamais les maux que leur patrie a ſoufferts de la part des Lacédémoniens, ils vivent toujours les uns avec les autres dans une parfaite intelligence, ſe gardent une une fidélité inviolable; & que la terreur de cet ennemi ni le deſir de la paix ne les porte jamais à ſe ſéparer les uns des autres. Revenons à notre ſujet.

CHAPITRE IX.

Députation des Spartiates vers les Etoliens. Sparte demeure fidéle à Philippe. Sédition qui s'éléve dans cette ville, & pourquoi. On y crée de nouveaux Rois, qui font la guerre aux Achéens.

LEs Lacédémoniens reçûrent les Députez des Alliez aſſez ſelon leur coutume; aveuglez par leur folie & leur mauvaiſe volonté, ils les renvoiérent ſans leur rien répondre: tant ce que l'on dit eſt vrai, qu'une audace effrénée renverſe l'eſprit & ne forme que des projets chimériques. Cependant on élit à Sparte de nouveaux Ephores. Ceux qui avoient brouillé d'abord, & qui avoient été la cauſe des meurtres, dépêchérent vers les Etoliens pour en faire venir un Député. Ceux-ci écoutérent avec plaiſir les propoſitions des Lacédémoniens, & leur envoiérent Machatas avec quelques autres. Ce Député ſe préſenta aux Ephores, qui demandérent que l'on fît parler Machatas dans une Aſſemblée du peuple, que

l'on créât des Rois selon l'ancien usage, & que l'on ne souffrît point que, contre les loix, l'Empire des Héraclides fût anéanti. Les Ephores ne goûtoient point du tout ces demandes. Mais ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignoit, & craignant que les jeunes gens ne causassent quelque tumulte, ils dirent sur l'article des Rois qu'on en délibéreroit, & accordérent une Assemblée à Machatas.

Le peuple s'assemble, Machatas fait une longue harangue, où, pour engager les Lacédémoniens à se joindre avec les Etoliens, il eut l'impudence de charger les Macédoniens de cent crimes imaginaires, & de donner aux Etoliens des louanges qu'ils n'avoient jamais méritées. Quand il se fut retiré, le Conseil se trouva très-embarassé. Quelques-uns opinoient en faveur des Etoliens, & souhaitoient qu'on fît alliance avec eux ; quelques autres étoient d'un avis contraire. Mais quelques Anciens aiant représenté au peuple les bienfaits qu'il avoit reçus d'Antigonus & des Macédoniens, & les peines au contraire que leur avoient faites Charixéne & Timée, lorsque les Etoliens fondant en grand nombre & à main armée sur leurs terres les avoient ravagées, en avoient mis dans les fers les habitans, & s'étoient voulu emparer de Sparte par fraude & par violence en se servant pour cela du ministére des exilez ; le peuple changea aussitôt de sentiment, & se laissa enfin persuader de demeurer fidéle à Philippe & aux Macédoniens : ce qui fit que Machatas reprit le chemin de son païs sans avoir rien fait.

Cette résolution déplut infiniment à ceux qui d'abord avoient été la cause de tous les troubles. Pour la rendre inutile, ils gagnérent quelques jeunes gens, & s'avisérent de l'expédient du monde le plus impie. C'étoit alors le tems où il se devoit faire je ne sçai quel sacrifice à Minerve, & pour cela il falloit que la jeunesse en âge de porter les armes accompagnât la victime au Temple de cette Déesse, & que les Ephores fissent eux-mêmes la cérémonie dans ce Temple. Quand l'heure du sacrifice fut venue, quelques jeunes soldats se jettérent tout d'un coup sur les Ephores & les massacrérent. Ainsi ce Temple qui jusques-là avoit été un azyle pour ceux qui s'y réfugioient, quand même ils eussent été condamnez à la mort, fut alors tellement méprisé & profané, que l'on y vit couler le sang de tous les Ephores autour de l'Autel & de la Table sacrée. On égorgea de même Gyridas & quel-

ques autres anciens, on mit en fuite tous ceux qui étoient opposez aux Etoliens, on choisit parmi eux des Ephores, & on conclut l'alliance avec ce peuple.

Ce qui porta les Lacédémoniens à de si grands excès, fut la haine qu'ils avoient pour les Achéens, leur ingratitude à l'égard des Macédoniens, leur inconsidération à l'égard de tout le monde. Leur amitié pour Cléoméne n'y eut pas moins de part. Car ils espéroient toujours que ce Prince s'échaperoit & reviendroit chez eux. Ce qui fait voir que quand on a sçû se bien mettre dans l'esprit des hommes, on a beau être absent, l'inclination qu'ils ont conçûe pour vous ne s'éteint jamais, & n'attend au contraire que le moment de s'enflammer. Il y avoit déja trois ans depuis la fuite de Cléoméne, que les Lacédémoniens, rentrez dans le Gouvernement de leurs péres, n'avoient pas pensé à se faire des Rois; mais dès qu'ils eurent avis que ce Prince étoit mort, le peuple & le Conseil des Ephores souhaitérent avec ardeur qu'on en fît. Ceux des Ephores qui s'entendoient avec les soldats auteurs de l'alliance faite avec les Etoliens, en nommérent un dans toutes les formes requises. C'étoit Agésipolis, encore enfant à la vérité, mais fils d'Agésipolis qui avoit eu pour pére Cléombrote, lequel avoit commencé à regner lorsque Léonidas fut chassé de son Roiaume, & qui lui avoit succédé parce qu'il touchoit de fort près par sa naissance à cette famille. On donna pour Tuteur à Agésipolis Cléoméne fils de Cléombrote, & frére d'Agésipolis son pére. De l'autre Maison Roiale, quoiqu'il restât deux enfans qu'Archidamus fils d'Eudamidas avoit eus de la fille de Hippomédon, que cet Hippomédon fils d'Agésilaus & petit fils d'Eudamidas fût plein de vie, & qu'il y en eût encore plusieurs autres, quoique dans un degré plus éloigné, cependant on ne pensa point à eux & on mit sur le trône Lycurgue, parmi les ancêtres duquel il n'y avoit jamais eu de Rois, & la qualité de successeur d'Hercule & de Roi de Sparte ne lui couta qu'autant de talens qu'il y avoit d'Ephores. Tant les grandes dignitez s'achétent par tout à peu de frais. Aussi ce ne furent pas les enfans des enfans, mais ceux mêmes qui avoient fait cette folie, qui en portérent la peine.

Machatas aiant appris ce qui s'étoit passé à Lacédémone, y revint une seconde fois pour pousser les Ephores & les Rois à déclarer la guerre aux Achéens. Il leur fit entendre qu'il

n'y avoit que cela seul, qui pût pacifier les troubles qu'excitoient ceux des Lacédémoniens qui ne vouloient point d'alliance avec les Etoliens, & ceux des Etoliens qui faisoient tous leurs efforts pour détourner cette alliance. Après avoir réussi dans sa négociation par la sottise de ceux avec qui il traitoit, il retourna dans son païs. Aussitôt Lycurgue à la tête d'un corps de troupes, auquel il avoit joint quelques soldats de la ville, se jetta sur l'Argie, qui se tranquillisant sur l'état présent de leur Gouvernement, ne s'attendoit à rien moins qu'à une incursion de la part des Lacédémoniens. Il prit d'emblée Polychne, Prasie, Leuce & Cyphante, & s'emparant de Glympe & de Zarace enleva encore ces deux villes à la République des Argiens.

Après cette expédition les Lacédémoniens firent publier qu'on eût à courir sus aux Achéens. Machatas souleva encore contre eux plusieurs autres peuples par les mêmes discours qu'il avoit tenus aux Lacédémoniens. Tout réussissant à souhait pour les Etoliens, ils entreprirent hardiment la guerre. Il n'en fut pas de même des Achéens. Philippe qui étoit toute leur espérance étoit encore occupé aux préparatifs, les Epirotes se faisoient attendre, & les Messéniens ne se donnoient aucun mouvement: & pendant ce tems-là les Etoliens profitant de la folie des Eleens & des Lacédémoniens, leur suscitoient la guerre de tous les côtez.

Le tems de la Préture d'Aratus finissoit alors, & son fils Aratus fut mis en sa place par les Achéens. Scopas, Préteur des Etoliens, avoit au moins fait la moitié de son tems. Car les Etoliens avoient élû leurs Magistrats aussitôt après l'équinoxe d'Automne, & les Achéens vers le lever des Pleïades. L'Eté commençant, & le jeune Aratus aiant pris le commandement, ce ne fut que guerres de toutes parts. Annibal marchoit contre Sagonte, & se disposoit à en faire le siége; les Romains sous la conduite de L. Emilius furent envoiez en Illyrie contre Demetrius de Pharos, comme nous avons dit dans le premier Livre; Antiochus pensoit à la conquête de la Cœlesyrie, que Théodotus s'étoit chargé de lui livrer; Ptolémée faisoit des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue marchant sur les traces de Cléoméne, assiégeoit l'Athenée des Mégalopolitains; les Achéens amassoient de la cavalerie & de l'infanterie étrangére pour la guerre dont ils étoient menacez de tous côtez; Philippe partoit de Macédoine à la

tête de dix mille Macédoniens pesamment armez & de cinq mille rondeliers : & dans ce même tems, où l'on se disposoit par tout à prendre les armes, les Rhodiens déclarérent aussi la guerre aux Bysantins. Voions pour quel sujet.

CHAPITRE X.

Description de Bysance.

BYsance, par rapport à la mer, est de toutes les villes du monde, celle où l'on peut vivre le plus en sûreté, & dans la plus grande abondance de toutes choses : mais eû égard à la terre, c'est aussi de toutes les villes celle où ces deux avantages se trouvent le moins. Par rapport à la mer, située à l'entrée du Pont, elle le commande tellement, qu'aucun Marchand ne peut y aborder, ni en sortir malgré les Bysantins, qui par conséquent sont les maîtres de tout ce que ce riche & fertile païs produit & reçoit pour les nécessitez & les commoditez de la vie : car pour les nécessitez de la vie, il produit les cuirs & un grand nombre de bons esclaves, & pour les commoditez le miel, la cire, les viandes salées de toute espéce ; & il reçoit de ce que nous avons de trop l'huile & toutes sortes de vins ; pour le bled tantôt il nous en fournit, tantôt nous lui en fournissons, selon le besoin. Il falloit donc nécessairement ou que les Grecs fussent privez de toutes ces choses, ou que le commerce leur en devînt inutile, si les Bysantins leur vouloient du mal, ou s'ils se lioient d'intérêt avec les Galates ou plutôt avec les Thraces, ou encore s'ils quittoient le païs. Car le détroit est si serré, & les Barbares des environs en si grand nombre, qu'assûrément nous ne pourrions jamais le franchir, pour entrer dans le Pont. Je veux donc que les Bysantins soient les premiers à profiter des avantages que leur procure l'heureuse situation de leur ville, qu'ils puissent faire sortir tout ce qu'ils ont de trop, & faire entrer tout ce qui leur manque, sans peine ni péril. Comme cependant on doit convenir que c'est à eux qu'on est redevable de bien des choses, il est juste qu'on les regarde comme des bienfaicteurs communs, & que non seulement les Grecs aient de la reconnoissance, mais encore qu'ils leur prêtent du secours contre les insultes des Barbares.

Mais arrêtons-nous un peu à la description de cette ville ; & faisons voir d'où lui vient l'abondance de toutes les choses dont elle jouit. Car il y a peu de gens qui en soient instruits, parce qu'elle est située un peu au-delà des païs qu'on a coutume d'aller voir : nous voudrions bien que tout le monde connût & vît même de ses propres yeux ce qu'il y a dans chaque païs de rare & de singulier ; mais puisque cela ne se peut pas, nous souhaiterions du moins qu'on en eût une idée qui approchât le plus près qu'il seroit possible de la vérité. Ce qu'on appelle le Pont (*a*) est d'environ vingt-deux mille stades de circonférence. Il a deux bouches diamétralement opposées, l'une du côté de la Propontide, l'autre du côté des Palus-Méotides, lesquels ont huit mille stades de tour. Comme plusieurs grands fleuves viennent se décharger dans ces deux lits, & qu'il en vient encore un plus grand nombre & de plus grands de l'Europe, quand les Palus-Méotides en sont remplis, ils s'écoulent dans le Pont par une des bouches, & celui-ci se jette par l'autre dans la Propontide : la bouche des

(a) *Ce qu'on appelle le Pont est d'environ vingt-deux mille stades de circonférence.*] Cette digression de Polybe est belle, curieuse & divertissante. Ceux qui le blâmeront de s'y être un peu trop étendu, ne seront pas raisonnables. Sa description de Bysance est très-digne d'avoir place dans une Histoire, & ses réflexions sur le Pont & les Palus-Méotides sont-elles moins en leur place ? Quel est le Lecteur qui ne s'ennuie pas à la lecture d'un Historien qui resserre son imagination sans sortir jamais de son sujet ? C'est la tenir à la chaîne, ce qui déplaît extrémement & dégoûte de la lecture ; elle veut être promenée de tems en tems & de lieu en lieu, pourvû que la promenade soit agréable & qu'on la ramène peu après sur la route d'où elle s'étoit écartée. Qui pourroit se plaindre d'une épisode bien pratiquée ? Qui est-ce qui n'aime pas la diversité, & qui puisse se plaindre d'être servi de différens mets, & surtout lorsqu'ils sont rares & peu communs ? Mon Auteur nous en fournit de cette espéce dans sa description de Bysance, & dans ce qu'il pense des Palus-Méotides & du Pont Euxin : peut-être aucun Auteur avant lui n'avoit eu de semblables pensées. Je suis assez de son sentiment à l'égard de cette mer, qu'elle sera un jour entiérement comblée par les sables que les riviéres y entraînent. Aristote prétend qu'elle étoit autrefois très-profonde, & que de son tems elle ne l'étoit plus tant. Polybe dit la même chose, & beaucoup d'autres très-dignes de voir le jour. Si cette mer n'est pas encore remplie, il ne faut conclure de là sinon que ses conjectures sont fausses. C'est une mer d'une plus vaste étendue qu'il ne dit, & il faut encore un espace de plus de deux mille ans avant que sa prophétie soit accomplie ; mais il n'y a pas à douter un instant qu'elle ne la soit un jour, & que les Palus-Méotides ne se remplissent pas. Hérodote (*a*) se trompe beaucoup lorsqu'il dit que „ le „ Pont-Euxin reçoit un Palus qu'on ap- „ pelle Méotide, qui n'est guéres moins „ grand que cette mer, & qu'on peut „ appeller son pére. Il s'en faut bien, ce n'est qu'un petit lac en comparaison, puisqu'il n'a que cinq mille stades de circonférence, & qu'il donne au Pont-Euxin onze mille cent stades de longueur & trois mille deux cens dans sa plus grande largeur, il s'en faut aujourd'hui de deux mille stades dans sa longueur. S'il prend sa plus grande largeur depuis

(a) *Hérod. liv.* 4.

Palus-

Palus-Méotides s'appelle le Bosphore Cimmérien, large de trente stades sur soixante de longueur. Cette mer est par tout fort basse. La bouche du Pont est appellée Bosphore de Thrace, le fleuve Sangarius jusqu'à l'embouchure du Boristhéne, il se trompe environ de neuf cens stades : peut-être aussi ne se trompe-t-il point, car depuis un si long espace les choses peuvent être changées.

La tradition n'est pas toujours une chimére, quelque décrépite qu'elle soit. Diodore qui perce bien loin dans les siécles reculez, & va presque à la source, assûre que les habitans de l'Isle de Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit fait dans l'Archipel le débordement du Pont-Euxin, & cette tradition me paroît plus probable que mille autres qui n'ont pas mille ans d'antiquité. Ces habitans croioient fermement qu'avant cette furieuse irruption de ses eaux le Pont n'étoit auparavant qu'un lac, & qu'il devint peu à peu une mer considérable par le concours d'un nombre infini de fleuves qui s'y dégorgent ; que cette crue effroiable d'eaux fit un tel désordre dans l'Archipel, qu'elle en fit périr presque tous les habitans, submergea les terres les plus basses, réduisit ceux des Isles les plus élevées à se sauver sur le sommet de leurs montagnes, & que les plus grandes Isles furent coupées par les divers courants de cet épouvantable déluge, & partagées en plusieurs petites, qui ne pûrent être peuplées que par la suite des tems. Il ne faut pas être surpris après cela si tout ce païs, devenu tout d'un coup une mer piquée d'une infinité de petites Isles inhabitées & désertes, a fourni divers sujets aux Poëtes de débiter leurs réveries & d'égaier leur imagination à chanter les premiers qui furent assez hardis pour les aller reconnoître : doit-on encore être surpris si Pline, l'Abréviateur de tant de Livres perdus, moitié fictions moitié histoire, nous entretient si souvent de certains changemens incroiables à ceux qui ne réfléchissent pas, ou qui ne veulent rien croire de ce qui s'est passé dans l'univers depuis tant de siécles ? Ce qui s'est passé de nos jours, sans remonter même plus haut que de deux siécles, n'est pas moins incroiable. On a vû des Isles & des montagnes dans cette mer, comme dans bien d'autres, sortir tout d'un coup du milieu des eaux comme si elles avoient été poussées par une machine ; d'autres naître peu à peu, mais visiblement, & quelques-unes disparoître. Cela ne sent-il pas la fable à ceux qui n'en ont pas été les témoins, & cependant c'est un fait contre lequel on ne s'inscrit point en faux.

Je croirois assez que cette mer que nous appellons l'Archipel & la Propontide, étoit un continent plutôt que des Isles, comme Diodore le prétend, & que le Pont, qui étoit peut-être un continent tout comme le reste, mais extrémement bas, fut un très-long tems sans pouvoir se remplir jusqu'à une certaine hauteur pour pouvoir donner une issue aux eaux, qui montées jusqu'au détroit que l'on voit aujourd'hui, se répandirent par tout & inondérent tout le païs dont je viens de parler. Voilà la tradition de ceux de Samothrace, qui, comme l'on voit, remontent aux tems les plus perdus & aux sources les plus reculées.

Bien que je ne sois Physicien de fait ni de profession, & que je ne sçache de cette science curieuse & amusante que ce qui m'est nécessaire pour entendre les Auteurs, & en raisonner quelquefois lorsque l'occasion s'en présente ; je vais hazarder mes hypothéses, comme celles des autres, sur la formation des riviéres, des fontaines, des lacs & des mers.

Lorsque les parties terrestres ont couvert l'étoile ou le globe du feu central, qui est l'ame & la vie de la terre que nous habitons, les parties du liquide, qui se trouvoient sur sa surface, ou mêlées avec elles, s'en sont peu à peu séparées. Une goute s'est jointe à une autre, ces deux-ci à plusieurs autres qui se sont rencontrées dans leur chemin par-ci par-là, & multipliant toujours dans leurs routes par la jonction d'un plus grand nombre, elles ont formé des ruisseaux ; les autres parties du liquide enfermées dans les entrailles de la terre, & dans ses plus profonds abîmes, ont rempli des gouffres & de vastes cavernes vers son centre, les uns plus près & les autres plus éloignées de sa circonférence, & avec le secours

& a six vingt stades de longueur. Sa largeur n'est pas égale par tout. La bouche par où l'on sort de la Propontide, commence à l'espace qu'il y a entre Chalcédoine & Bysance, & qui est de quatorze stades. Celle par où l'on sort du Pont s'appelle Hiéron. C'est là qu'on dit que Jason revenant de la Colchide sacrifia pour la premiére fois aux douze Dieux. Cet endroit, quoique situé dans l'Asie, n'est distant de l'Europe que de douze stades, au bout desquelles vis-à-vis on

des feux souterrains qui en procuroient l'évaporation par les endroits les plus poreux de la terre; ces vapeurs s'échapant & trouvant plusieurs issues, ont rencontré encore d'autres cavernes qu'elles ont remplies: ainsi d'étage en étage les eaux se sont élevées encore plus haut, & trouvant des passages & des issues, les unes plus loin & les autres plus près, ont formé une infinité de sources plus ou moins éloignées, & selon que la terre est plus ou moins poreuse en des endroits qu'en d'autres, il y a plus ou moins de fontaines en certains païs qu'en certains autres. En voilà, je pense, l'origine, qui n'est pas sans quelques difficultez.

On pourroit peut-être m'objecter que ces gouffres, quelque immenses qu'ils puissent être, devroient s'être épuisez depuis si longtems. M. Mariotte leur répondroit dans son Traité du mouvement des eaux, que les fontaines sont entretenues par les pluies, & qu'elles fournissent dans chaque païs pour l'entretien continuel des sources. M. Perrault a été du même sentiment dans un Ouvrage de sa façon sur la même matiére. Cette opinion ne me paroît pas soutenable. Car comment parer à l'objection qu'on leur a faite, & qu'aucun n'a pû résoudre? puisque l'on sçait par expérience qu'aprés les pluies les plus fortes & les plus abondantes, si l'on creuse la terre, on la trouvera imbibée à une très-petite profondeur. Il vaut mieux s'en tenir à l'opinion de Descartes, comme la plus raisonnable. Ce Philosophe prétend que la plûpart des fontaines tirent leur origine de la mer, & les autres des riviéres, dont une partie s'écoule dans des gouffres qui communiquent à d'autres qu'elles remplissent, & que les eaux s'évaporent ensuite à l'aide du feu central, ou des autres feux souterrains. Il est certain d'ailleurs que le plus grand nombre des fontaines tire son origine de la mer: car M. Perrault lui-même croit qu'il y a des ports où l'eau de la mer s'éléve jusqu'à trente pieds de hauteur, & que ces eaux entretiennent & remplissent perpétuellement ces réservoirs; outre qu'on découvre tous les jours des riviéres souterraines dans les mines & des gouffres d'eau.

Pour revenir à la formation des ruisseaux, & de ceux-ci en riviéres par le nombre de ceux qui s'y sont jettez, ces riviéres tombant dans d'autres ont formé les grands fleuves, tous ont suivi la pente que la terre leur offroit assez par sa figure sphérique. Ces eaux ont rencontré dans leur cours des montagnes & des endroits inégaux; ce qui les a détournées pour chercher une pente, & a produit leurs sinuositez; & lorsqu'elles ont rencontré en leur chemin des fonds & des abîmes, elles les ont remplis, formé des étangs, de petites mers, des marais immenses, où elles se perdent, pour en sortir après dans un cours réglé, comme elles y sont entrées. D'autres se précipitant dans des gouffres sous terre, où elles ont trouvé un cours libre comme une galérie souterraine, ont reparu à plusieurs lieues de leur entrée, & quelquefois à plusieurs journées. Un grand nombre de ces riviéres ont rencontré dans leur cours, après la formation de la terre, de profondes & vastes vallées qu'elles ont remplies, & ont formé de grands lacs; les eaux ont monté peu à peu jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une sortie, pour suivre leur cours jusqu'à d'autres païs plus bas, plus grands & plus immenses qu'elles ont inondez; mais quel tems n'a-t-il pas fallu? Et ce sont ces mers que nous voions, plus ou moins grandes selon la grandeur & la profondeur des abîmes où elles sont tombées. C'est en peu de mots ce que j'ai pensé de la formation de notre planéte, & de l'origine des fontaines, des riviéres & de la mer.

trouve le Temple de Serapis, dans la Thrace.

Les eaux des Palus-Méotides & du Pont sortent sans cesse de leurs lits, & cela vient de deux causes. La premiére, & qui n'est ignorée de personne, c'est parce que plusieurs fleuves tombant dans un lit borné tout à l'entour, l'eau grossit & s'éléve toujours; & si elle n'a point d'issue pour sortir, il faut nécessairement qu'à force de s'élever & de s'augmenter elle se répande par dessus les bords dans un espace plus large que son lit: ou s'il y a des sorties, qu'elle s'écoule. L'autre cause est la quantité de sable que les fleuves apportent avec eux dans les grandes pluies, & qui pressant l'eau l'éléve & l'oblige de sortir par les issues: & comme les fleuves entrent sans cesse & apportent des sables, il faut aussi que l'écoulement des eaux soit perpétuel. Telles sont les vraies raisons pourquoi les eaux du Pont ne restent pas dans leur lit, raisons non fondées sur le rapport des Marchands, mais tirées de la nature même des choses, & qui par conséquent ne laissent rien à desirer.

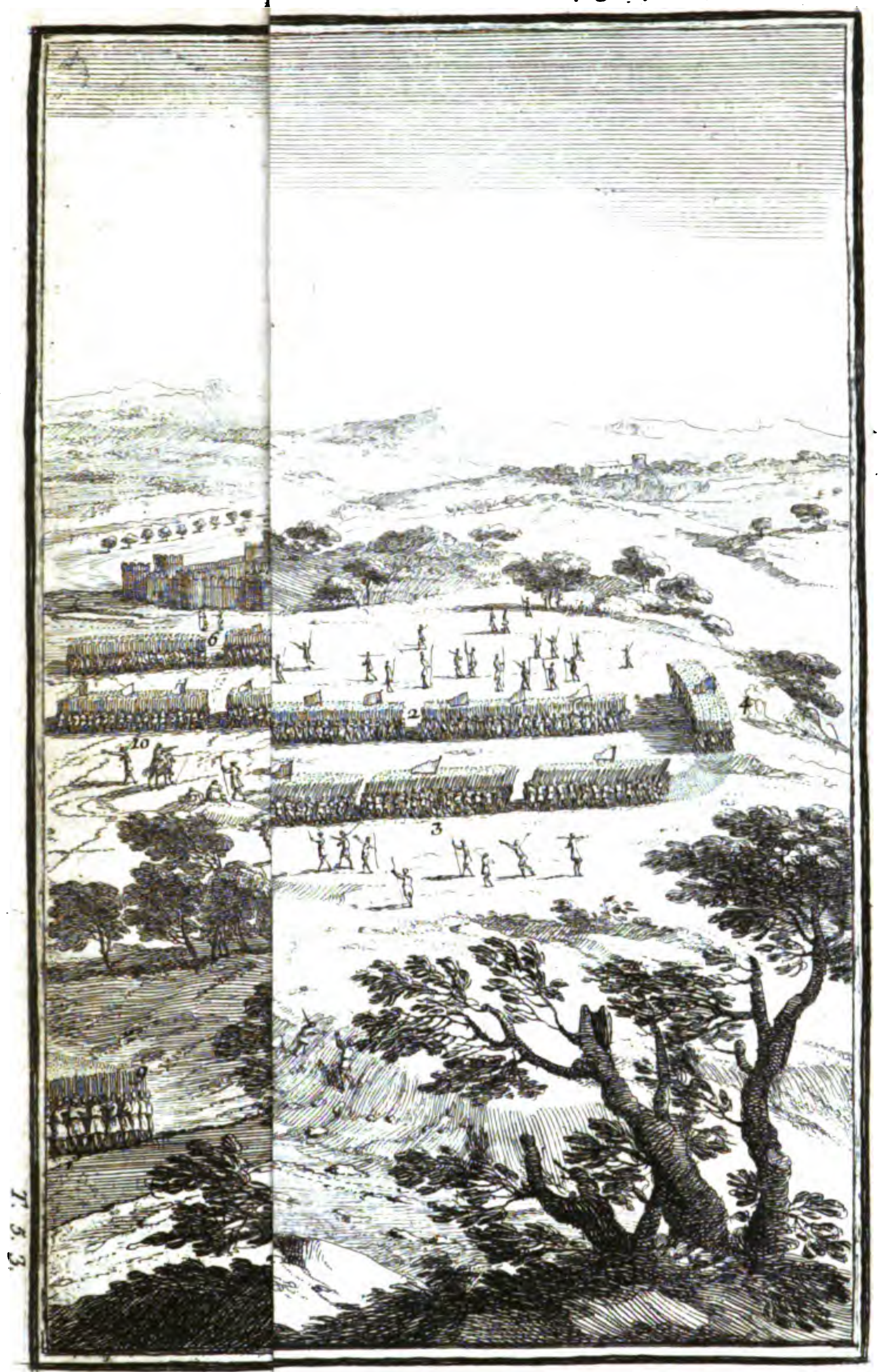
Pendant que nous sommes sur cet endroit, examinons bien tout ce que la nature y a fait. La plûpart des Historiens n'y ont pas fait attention; mais je crois qu'il sera d'autant plus à propos de rapporter des raisons de tout, & de n'omettre rien qui puisse arrêter ceux qui sont curieux de ces sortes de recherches, que cela convient parfaitement à notre siécle. Car puisqu'il n'y a plus de coin du monde, où nos voiageurs ne pénétrent par mer ou par terre, on ne doit plus, sur ce que l'on ne sçait pas, s'en rapporter aux Poëtes & aux conteurs de fables, comme ont fait nos prédécesseurs, qui sur la plûpart des choses contestées ne nous citent que ces témoins infidéles: il faut tirer de l'Histoire même de quoi persuader nos Lecteurs.

Je dis donc que les Palus-Méotides & le Pont se remplissent de sable depuis longtems, & qu'ils en seront entiérement comblez, à moins qu'il n'y arrive quelque changement dans ce qui s'y fait, & que les fleuves ne discontinuent d'y charier des sables. Car la succession des tems étant infinie, & ces lits tout-à-fait bornez; il est évident que quand même il n'y tomberoit que peu de sables ils seroient dans la suite entiérement remplis. C'est une loi de la nature, que tout ce qui étant borné croît ou se corrompt continuellement pendant un tems infini, bien qu'il ne croisse que peu ou

qu'il ne se corrompe que légérement, arrive nécessairement à sa perfection, ou périt entiérement. Or ce n'est pas un peu de sable, c'est une quantité prodigieuse de sable que les fleuves apportent dans ces deux lits : ce qui fait croire qu'ils seront bientôt comblez. Cela fait même déja des progrès sensibles, & les Palus-Méotides commencent à se remplir. Ils n'ont plus que sept ou cinq aulnes de profondeur dans la plûpart des endroits, en sorte qu'on ne peut plus naviger dessus avec de grands vaisseaux sans guide. D'ailleurs quoique selon tous les Anciens cette mer fût autrefois jointe au Pont, ce n'est plus maintenant qu'une eau douce ; celle de la mer a été absorbée par les sables, & a cédé la place à celle des fleuves. Il arrivera la même chose à l'égard du Pont. Cela commence même dès à présent. Si peu de gens s'en apperçoivent, c'est à cause de la grandeur du lit : mais pour peu qu'on y fasse attention, il est aisé de s'en appercevoir. Car l'Istre qui venant d'Europe se décharge par plusieurs embouchures dans le Pont, y a déja formé, du limon qu'il entraîne avec lui, un banc éloigné de la terre d'environ mille stades, & contre lequel les vaisseaux échouent souvent pendant la nuit lorsqu'on y pense le moins.

La raison pour laquelle le sable ne s'amasse point auprès de la terre, mais est poussé loin en avant, c'est sans doute que les fleuves poussent en avant le sable & tout ce qu'ils roulent dans leurs eaux, à proportion que la violence & l'impétuosité de leur cours a plus de force que la mer & la repousse. Mais quand cette impétuosité est ralentie par la hauteur & la quantité des eaux de la mer ; alors il est naturel que ce que les fleuves entraînent avec eux tombe en bas & s'arrête. Voilà pourquoi les monceaux de sable que forment les grands & les rapides fleuves, ou sont éloignez de la terre, ou commencent proche de la terre à une grande profondeur, & qu'au contraire ceux des fleuves qui sont plus petits & qui coulent lentement s'amassent proche des embouchures. Une preuve de ce que je dis, c'est que dans les grandes pluies, les fleuves les plus médiocres tombant avec force dans la mer, poussent ce qu'ils apportent plus ou moins loin à proportion de leur impétuosité ou de leur foiblesse.

Ce que nous avons dit de la grandeur de la digue formée par les fleuves dans le Pont, & de la quantité de pierres, de bois & de terre que ces fleuves y voiturent, tout cela ne



NE

doit surprendre personne. On voit souvent même de petits torrens se faire en peu de tems un passage au travers des montagnes, emporter avec eux toutes sortes de matiéres, & remplir certains endroits à un point qu'ils les changent tout-à-fait, & qu'en y passant quelques jours après on ne les reconnoît plus. On doit donc beaucoup moins être surpris que de grands fleuves, qui coulent perpétuellement, élévent des digues dans le Pont, & puissent un jour le combler entiérement. Cela n'est pas seulement vraisemblable, il faut de toute nécessité que cela arrive. En voici la preuve. Autant que l'eau des Palus-Méotides est plus douce que celle du Pont, autant celle du Pont est plus douce que celle de notre mer. Ainsi pour rendre le Pont marécageux & doux comme les Palus-Méotides, il ne reste plus, sinon qu'il y ait entre le tems qu'il a fallu pour remplir ceux-ci & le tems nécessaire pour remplir celui-là, la même proportion qu'il y a entre les grandeurs différentes de ces deux lits. Cela se fera même d'autant plutôt, que les fleuves qui se déchargent dans le Pont sont plus grands & en plus grande quantité.

J'ai cru devoir mettre ici ces réflexions, pour convaincre ceux qui ne peuvent se persuader que cette mer se remplit & se comblera un jour de telle sorte, que ce ne sera plus qu'un lac & un marais. Elles serviront aussi à nous prévenir contre les prétendus prodiges que nous débitent ceux qui courent les mers, à empêcher que nous n'écoutions avec avidité comme des enfans sans expérience tout ce qui se dit, & à nous donner quelques idées, sur lesquelles nous soions en état de juger de la vérité ou de la fausseté de ce que l'on nous rapporte. Reprenons maintenant notre description de Bysance.

CHAPITRE XI.

L'Historien continue de décrire la situation & les avantages de Bysance. Guerres que les Bysantins ont à soutenir.

NOus avons dit que le détroit qui joint le Pont avec la Propontide est long de cent vingt stades, depuis Hiéron du côté du Pont jusqu'à l'endroit où est Bysance au côté opposé. Dans cet espace, sur un promontoire appartenant à

l'Europe, & éloigné de l'Asie d'environ cinq stades, est un Temple de Mercure; c'est l'endroit le plus serré du détroit, & où l'on dit que Darius dans son expédition contre les Scythes fit jetter un pont. Depuis le Pont jusqu'au Temple de Mercure, comme la distance entre les bords est assez égale, le cours de l'eau est aussi assez uniforme; mais arrivant à ce Temple & y étant resserrée par le promontoire, elle s'y brise & se jette ensuite du côté de l'Asie, d'où elle retourne du côté de l'Europe aux promontoires qui sont vers les Esties. De là changeant encore son cours, elle coule vers l'Asie au promontoire appellé Damalis, où l'on rapporte qu'Io s'arrêta pour la premiére fois après avoir passé le détroit. Enfin de Damalis l'eau prend son cours vers Bysance, où se partageant, la plus petite partie va former le golfe appellé la Corne, & la plus grande vient de l'autre côté, où est Calcédoine. Mais cette partie n'a plus à beaucoup près la même force. Car après avoir été jettée & rejettée tant de fois, & trouvant là dequoi s'étendre, elle s'affoiblit enfin, & n'étant plus repoussée par ses bords qu'à angle obtus, elle quitte Calcédoine & suit le détroit.

C'est ce qui donne à Bysance un fort grand avantage sur Calcédoine pour la situation, quoiqu'à juger de ces deux villes par les yeux elles paroissent également bien situées. On ne peut aborder qu'avec peine à Calcédoine, & le cours de l'eau vous emporte à Bysance, quelque chose que vous fassiez pour vous en défendre. Pour preuve de cela, c'est que quand on veut passer de Calcédoine à Bysance, on ne peut traverser le détroit en droite ligne: mais on remonte jusqu'à Damalis & à Chrysopolis, cette ville dont les Athéniens s'emparérent autrefois par le conseil d'Alcibiade, & où ils levérent les premiers un impôt sur ceux qui passoient dans le Pont; de là on n'a qu'à s'abandonner au cours de l'eau, & l'on est porté nécessairement à Bysance. La même chose arrive soit qu'on navige au-dessus ou au dessous de cette ville. Qu'un vaisseau poussé par un vent du Midi y vienne de l'Hélespont, la route est facile en côtoiant l'Europe: qu'un vent du Nord au contraire en pousse un autre du Pont dans l'Hélespont, en rangeant encore la côte de l'Europe, il cinglera droit & sans danger de Bysance dans le détroit de la Propontide, où est Abyde & Seste. C'est tout le contraire par rapport à Calcédoine, parce que la côte est inégale, & que d'ailleurs l'Isle

de Cyſique avance beaucoup dans la mer. Pour y venir de l'Héleſpont, on eſt obligé de ranger la côte de l'Europe; & quand on eſt proche de Byſance, de ſe détourner pour prendre la route de Calcédoine : ce qui n'eſt pas facile. Nous en avons dit la raiſon. De même en ſortant de ſon port, il eſt abſolument impoſſible de cingler droit vers la Thrace. Car outre le cours de l'eau qu'il faudroit forcer, on auroit encore à ſurmonter, ou le vent du Midi qui pouſſe vers le Pont, ou le vent du Nord qui en fait ſortir, & ſoit qu'on vienne de Byſance à Calcédoine, ou qu'on aille de Calcédoine en Thrace, on ne peut pas éviter l'un ou l'autre de ces vents. Mais après avoir expliqué les avantages que les Byſantins tirent du côté de la mer, voions les deſavantages auſquels ils ſont expoſez du côté de la terre.

D'une mer à l'autre ils ſont environnez de la Thrace, & ſont perpétuellement en guerre avec les peuples de ce païs. Qu'après de grands préparatifs de guerre, ils obligent une fois les Thraces de mettre bas les armes, le nombre d'hommes & de Souverains eſt ſi grand, qu'une victoire ne peut les dompter tous. Qu'ils en aient vaincu un, trois plus puiſſans viennent les attaquer juſques dans leur païs. En vain ils font des Traitez, & conſentent de leur paier des tributs. Ils ne peuvent rien accorder à un, que cela même ne leur ſuſcite une guerre avec pluſieurs autres. En un mot c'eſt une guerre dont ils ne peuvent ſe délivrer, & qui leur coûte néanmoins beaucoup à ſoutenir. Car quoi de plus dangereux qu'un mauvais voiſin, & y a-t-il guerre plus cruelle que celle que font les Barbares?

Outre ces guerres & les calamitez dont elles ont coutume d'être ſuivies, ils ſouffrent encore du côté de la terre une peine à peu près ſemblable à celle que ſouffre Tantale chez les Poëtes. Quand ils ont bien cultivé leurs terres, & qu'ils ſont prêts de recueillir les beaux fruits qu'elles portent, ces Barbares font une irruption, en gâtent une partie & emportent l'autre, & ne laiſſent aux Byſantins que le regret d'avoir travaillé & dépenſé beaucoup à mettre leurs terres en état de produire de belles moiſſons, qu'ils ont la douleur de voir enlever. Cette guerre continuelle avec les Thraces n'a pas empêché qu'ils n'aient toujours gardé aux Grecs une exacte fidélité. Mais le comble de leur malheur fut la décente que firent les Gaulois dans leur païs ſous la conduite de Comontorius. Ces Gaulois étoient du nombre de ceux qui ſous Bren-

nus étoient sortis de leur païs, & qui s'étant échapez du péril dont ils étoient menacez à Delphes, s'enfuirent vers l'Hélespont, où ils s'arrêtérent. Les voisinages de Bysance leur parurent si charmans, qu'ils ne pensérent point à passer en Asie. Ils se rendirent ensuite maîtres de la Thrace; & aiant établi le siége de leur Empire à Tyle, ils réduisirent les Bysantins aux derniéres extrémitez. Dans la premiére irruption que fit Comontorius, le premier de leurs Rois, les Bysantins lui donnérent tantôt trois, tantôt cinq, tantôt dix mille piéces d'or, pour empêcher qu'il ne fît le dégat sur leurs terres. Enfin la somme alla jusqu'à quatre-vingt talens par an, qu'ils paiérent jusqu'à la fin de cette Monarchie, laquelle arriva sous Cavarus. Les Gaulois tombérent à leur tour sous la puissance des Thraces, qui ne firent quartier à aucun, & qui en éteignirent entiérement la race.

Pendant que les Bysantins étoient accablez des tributs qu'on levoit sur eux, ils dépêchérent d'abord chez les Grecs, pour les prier d'avoir compassion de leur malheur & de venir à leur secours. La plûpart ne daignérent seulement pas les écouter; ce qui les obligea d'exiger un impôt (*a*) de ceux qui passoient dans le Pont, ou qui en sortoient. Cet impôt étant fort oné-

(*a*) *Ce qui les obligea d'exiger un impôt de ceux qui passoient dans le Pont.*] Il est certain que le droit que les Bysantins vouloient imposer à tous les bâtimens qui entreroient dans la mer Pontique ou le Pont-Euxin, étoit en quelque façon juste, bien qu'il semble que le passage du détroit étoit libre & commun à tous avant qu'ils s'avisassent d'y établir cet impôt; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne fussent en quelque droit d'établir un impôt, dont les Rhodiens se plaignirent, & qui fut la cause de la guerre contre les Bysantins. „ Quiconque, dit Grotius (*a*) dans son „ droit de paix & de guerre, se sera „ chargé d'assûrer & de favoriser la na- „ vigation en allumant des feux la nuit, „ & mettant des balises sur les bancs, „ n'agira point contre le droit de nature „ ni des gens, s'il impose une contribu- „ tion raisonnable à ceux qui navigent.

„ Telle étoit la contribution que les „ Romains exigeoient sur la mer Ery- „ thrée, pour subvenir aux frais de l'ar- „ mée navale qu'il falloit entretenir con- „ tre les pirates. Tel étoit le droit que „ les Bysantins levoient à l'entrée du „ Pont-Euxin, & que déja longtems au- „ paravant les Athéniens s'étant rendus „ maîtres de Chrysopolis, avoient im- „ posé sur la même mer, au rapport de „ Polybe, qui parle de l'un & de l'au- „ tre; & tel enfin le droit que les mê- „ mes Athéniens avoient exigé sur l'Hé- „ lespont, selon le témoignage de Dé- „ mosthéne contre Leptine, & que Pro- „ cope dans son Histoire secréte dit que „ les Empereurs Romains levoient de „ son tems. Hors dans les cas que je viens de dire, je ne vois pas qu'on puisse établir le moindre impôt sur la mer. Tous les Jurisconsultes conviennent que la mer est & doit être commune à tous les hommes, & qu'elle l'est tout comme l'air. Grotius s'est fort étendu sur cette matiére. „ Les Jurisconsultes distinguent manifes- „ tement les choses qu'ils appellent pu- „ bliques, parmi lesquelles sont les ri- „ viéres, d'avec ces choses communes. „ Nous lisons, dit-il encore dans les Ins- „ tituts, qu'il y a certaines choses qui „ sont communes à tous par droit de

(*a*) *Droit de la paix & de la guer. l. 2. c. 3.*

reux, tout le monde en rejetta la faute sur les Rhodiens, qui passoient alors pour les plus puissans sur la mer, & de là vint la guerre dont nous avons à parler. Car les Rhodiens ouvrirent enfin les yeux sur le tort que leur faisoit & à leurs voisins le paiement qu'exigeoient les Bysantins. D'abord après s'être fait des Alliez, ils envoiérent des Ambassadeurs à Bysance pour demander la révocation de l'impôt. Les Bysantins n'eurent aucun égard à leur demande. Ecatondore & Olympiodore qui étoient alors à la tête des affaires, soutinrent aux Ambassadeurs de Rhodes, que c'étoit avec juste raison qu'on levoit cet impôt. Les Ambassadeurs se retirérent sans avoir pû rien obtenir. On résolut aussitôt à Rhodes de déclarer la guerre aux Bysantins. On commença par dépêcher à Prusias, pour l'engager à entrer dans cette guerre. On sçavoit que ce Roi avoit des raisons pour n'être pas ami des Bysantins. Ceux-ci firent la même chose de leur côté. Ils envoiérent demander du secours à Attale & à Achée. Le premier ne demandoit pas mieux; mais resserré par Achée dans les Etats de ses péres, il ne pouvoit les secourir que foiblement: Achée promit aussi de les soutenir. Comme il étoit maître de tout le païs en-deçà du mont Taurus, & qu'il avoit pris depuis peu le titre de Roi, de si grandes forces enflérent autant le courage aux Bysantins, qu'elles donnérent de crainte aux Rhodiens & à Prusias. D'ailleurs Achée étoit parent de cet Antiochus, qui avoit succédé au Roiaume de Syrie: & voici pourquoi il s'étoit aquis cette grande domination dont nous venons de parler.

„ nature; d'autres qui sont publiques: „ par droit de nature, l'air, l'eau courante, & par conséquent le rivage de „ la mer, sont choses communes; les pu„ bliques sont toutes les riviéres & les „ ports: (& dans Théophile en ces ter„ mes:) les choses qui sont communes „ de droit naturel à tous les hommes „ sont celles-ci, l'air, l'eau qui court „ toujours, & la mer. Il ajoute aussitôt après: „ & pour toutes les riviéres & les „ ports, ils sont publics, c'est-à-dire au „ peuple Romain. Cela est juste; mais quant à la mer, elle doit être commune à tout le monde, & plus encore les détroits de mer par où l'on entre dans une autre mer; à moins que l'entrée n'en soit dangereuse, & que celui qui posséde les terres qui sont des deux côtez n'ait pris sur son compte d'en assûrer & d'en favoriser le passage. Le même Grotius dit que „ dans les païs connus à l'Empire Ro„ main, depuis les premiers tems jusqu'à „ Justinien, c'étoit une maxime du droit „ des gens, que la mer ne fût possédée „ en propre par aucun peuple, non pas „ même pour ce qui regardoit le droit de „ pêche: & il ne faut pas suivre le senti„ ment de ceux qui croient que quand le „ droit Romain appelle la mer une chose „ commune à tous, il entende qu'elle fût „ commune aux Citoiens.

CHAPITRE XII.

Achée se fait déclarer Roi. Prusias, mécontent des Bysantins, se joint aux Rhodiens pour leur faire la guerre. Mauvaise fortune des Bysantins. Fin de la guerre. Etat des affaires dans l'Isle de Créte. Les Synopéens se défendent contre Mithridate.

SEleucus pére d'Antiochus étant mort, laissa le Roiaume à l'aîné de ses enfans, qui s'appelloit comme lui Séleucus. Environ deux ans avant la guerre dont nous parlions tout-à-l'heure, ce jeune Prince apprit qu'Attale s'étoit soumis tout le païs d'en-deçà du mont Taurus. Comme ce païs étoit de sa domination, il se mit en marche avec une grande armée pour le reconquérir, & Achée son parent ne manqua pas de l'accompagner. Séleucus aiant été tué dans cette guerre par Apatorius Gaulois & par Nicanor, Achée vengea aussitôt la mort de son parent par celle de ses deux assassins, prit le commandement des troupes, & se comporta avec tant de sagesse & de grandeur d'ame, que quoique les conjonctures & & l'inclination des troupes concourussent à lui mettre le diadéme sur la tête, il le refusa pour le conserver à Antiochus, le plus jeune des enfans de Séleucus. Après avoir reconquis tout le païs usurpé par Attale, renfermé dans la ville de Pergame, & réduit sous sa puissance tout le reste; tant d'heureux succès lui enflérent le cœur, sa probité naturelle succomba sous le poids d'une si grande fortune. Il prit le diadéme, se fit appeller Roi, & se rendit redoutable aux Rois & aux autres Puissances du païs qu'il venoit de subjuguer. C'étoit principalement sur ce Roi que les Bysantins comptoient lorsqu'ils entreprirent la guerre contre les Rhodiens & Prusias.

Disons aussi un mot des raisons qu'avoit Prusias pour ne vouloir pas de bien aux Bysantins. Il leur reprochoit premiérement qu'après lui avoir décerné des statues, non seulement ils avoient oublié de les dresser; mais s'en étoient encore moquez. Il leur faisoit encore un crime de s'être emploiez avec chaleur pour réconcilier Achée avec Attale, réconciliation qui ne pouvoit lui être que très-desavantageuse.

Un

Un troisiéme sujet de ressentiment, c'est qu'à la célébration des jeux consacrez à Minerve, les Bysantins avoient envoié de leurs Citoiens pour faire avec Attale des sacrifices, & qu'ils ne lui avoient envoié personne lorsqu'il avoit célébré la fête des Sotéries. Pendant que la colére couvoit dans son cœur, les Rhodiens vinrent lui donner l'occasion de la faire éclater, & il la saisit avec joie. Il convint avec les Ambassadeurs que les Rhodiens attaqueroient les Bysantins par mer, & que lui leur feroit par terre tout le mal qu'il pourroit. C'est ainsi que commença la guerre des Rhodiens contre les Bysantins.

Ceux-ci comptant toujours qu'Achée viendroit à leur secours, commencérent la guerre avec vigueur. Ils firent venir Tibités de Macédoine, bien résolus de donner autant d'affaires à Prusias qu'il leur en donneroit. Ce Prince irrité marche contre eux & s'empare d'Hiéron, place située à l'entrée du Pont, & que les Bysantins avoient depuis peu achetée fort cher, tant à cause de l'heureuse situation de la place, que pour mettre à couvert de toute insulte les Marchands qui navigeoient sur le Pont, leurs esclaves & leur commerce de mer. Il gagna aussi sur eux cette partie de la Mysie, que les Bysantins possédoient depuis longtems dans l'Asie. Les Rhodiens de leur côté équipérent six vaisseaux, ausquels ils en joignirent quatre que leurs Alliez leur avoient fournis; & aiant donné le commandement de cette escadre à Xenophante, ils se mirent sur l'Hélespont. Neuf de ces vaisseaux restérent à l'ancre auprès de Seste pour incommoder ceux qui navigeoient dans le Pont, & Xenophante avec le dixiéme fut harceller Bysance, pour voir si la crainte de la guerre n'y porteroit point au repentir: y trouvant de la résistance; il retourna aux autres vaisseaux, & toute l'escadre reprit la route de Rhodes.

Alors les Bysantins envoiérent presser Achée de les secourir, & firent faire de nouvelles instances à Tibités, auquel ils croioient que le Roiaume de Bysance appartenoit autant qu'à Prusias, dont il étoit oncle. Cette résolution des Bysantins engagea les Rhodiens à faire tous leurs efforts pour avancer les affaires. Comme les Bysantins ne soutenoient cette guerre avec tant de fermeté & de constance, que parce qu'ils comptoient sur le secours d'Achée, & que d'ailleurs ce Prince souhaitoit fort de tirer des mains de Ptolemée Andromaque son pére, qui étoit détenu à Alexandrie, les Rhodiens envoiérent de-

mander Andromaque à Ptolémée. Ils avoient déja auparavant fait cette démarche ; mais ils la firent alors sérieusement, jugeant bien qu'après avoir rendu ce service à Achée, ils en obtiendroient facilement tout ce qu'ils voudroient. Les Ambassadeurs ne trouvérent pas d'abord Ptolémée disposé à relâcher Andromaque, de la détention duquel il espéroit faire un jour bon usage. Il lui restoit encore quelques différens à vuider avec Antiochus, & Achée, qui s'étant depuis peu fait appeller Roi, pouvoit décider en maître de certaines choses importantes. Car cet Andromaque outre qu'il étoit pére d'Achée, étoit encore frére de Laodicée femme de Seleucus. Néanmoins son penchant pour les Rhodiens, & le desir qu'il avoit de les favoriser en tout, l'emporta sur toute autre considération. Il leur permit de prendre Andromaque, & de le remettre entre les mains d'Achée son fils. Ils le remirent aussitôt, ils décernérent outre cela quelques honneurs à Achée, & par-là ruinérent entiérement toutes les espérances des Bysantins. Ce ne fut pas le seul malheur qui leur arriva. Tibités mourut dans le voiage de Macédoine à Bysance. Cette mort rompit encore toutes leurs mesures, & leur fit perdre toute espérance. Ces revers de fortune inspirérent une nouvelle ardeur à Prusias. Pendant qu'il pressoit les Bysantins du côté de l'Asie, les Thraces qu'il avoit pris à sa solde les serroient tellement du côté de l'Europe, qu'ils n'osoient sortir de leurs portes ; de sorte que n'aiant plus rien à espérer, ils ne cherchoient plus qu'un honnête prétexte de sortir de cette guerre.

Sur ces entrefaites Cavarus Roi des Gaulois vint à Bysance ; & souhaitant que cette guerre fût terminée, il emploia sa médiation avec tant de zéle, qu'enfin Prusias & les Bysantins consentirent à un accommodement. Au premier avis que les Rhodiens en reçûrent, pour conduire leur projet à sa fin, ils députérent Aridicés vers les Bysantins, & le firent accompagner par Polemoclés avec trois galéres, comme pour présenter aux Bysantins la guerre ou la paix. A leur arrivée la paix se conclut, Cothon fils de Calligiton étant alors Grand-Prêtre à Bysance. Le Traité avec les Rhodiens portoit simplement, *que les Bysantins n'exigeroient aucun tribut de ceux qui navigeroient dans le Pont ; & que moiennant cela les Rhodiens vivroient avec eux en paix.*

Le Traité avec Prusias étoit, *Que dorénavant il y auroit paix & amitié entre Prusias & les Bysantins pour toujours : Que*

Prusias n'exerceroit aucune sorte d'hostilité contre les Bysantins, ni les Bysantins contre Prusias : Que ce Roi rendroit aux Bysantins sans rançon toutes les terres, les forteresses, les peuples, les prisonniers, qu'il avoit pris sur eux : outre cela les vaisseaux qu'il leur avoit gagnez au commencement de la guerre, tout ce qu'il avoit d'armes dans les forts qu'il avoit emportez, & le bois, le marbre & la tuile qu'il avoit enlevez du lieu sacré, lorsque craignant l'arrivée de Tibités il avoit pris des forteresses tout ce qui lui paroissoit bon à quelque chose. *Qu'enfin Prusias seroit obligé de faire rendre aux Laboureurs de Mysie, païs de leur domination, tout ce que quelques Bithyniens leur avoient pris.* Ainsi commença, ainsi finit la guerre entre Prusias & les Bysantins.

Vers le même tems les Cnossiens firent demander par des Ambassadeurs aux Rhodiens les vaisseaux qu'avoit Polémoclés, & d'y joindre trois vaisseaux qui ne fussent pas de guerre. Les Rhodiens les leur accordérent. Quand ces vaisseaux furent arrivez à l'Isle de Créte, les Eleuthernéens entrérent en soupçon ; parce que Polémoclés avoit fait mourir Timarque, un de leurs Citoiens, pour faire plaisir aux Cnossiens. Ils demandérent d'abord qu'on leur fît raison de cet attentat, puis ils déclarérent la guerre aux Rhodiens.

Peu de tems auparavant les Lyttiens étoient tombez dans un malheur extraordinaire, car toute l'Isle de Créte y étoit envelopée. Les Cnossiens s'étant joints aux Gortyniens, s'étoient rendus maîtres de toute cette Isle, à l'exception de la ville des Lyttiens. Cette résistance d'une seule ville les irrita. Ils résolurent d'y mettre le siége & de la renverser de fond en comble, pour faire un exemple & inspirer de la terreur aux autres Crétois. Ceux-ci d'abord prirent tous les armes pour défendre les Lyttiens. Mais il s'éleva entre eux, comme c'est l'ordinaire parmi ce peuple, quelque jalousie pour je ne sçai quelles bagatelles, & cette jalousie dégénéra bientôt en une sédition. D'un autre côté les Polyrrhéniens, les Cérétes, les Lampéens, les Oriens & les Arcadiens abandonnérent de concert les Cnossiens, & convinrent entre eux de prendre la défense des Lyttiens. La division se mit aussi parmi les Gortyniens, les plus anciens se déclarant pour les Cnossiens, les plus jeunes pour les Lyttiens. Les Cnossiens épouvantez de ce soulévement de leurs Alliez, firent venir à leur secours un corps de mille Etoliens ; après quoi les plus anciens de Gortyne

s'emparérent de la citadelle, y firent entrer péle-mêle les Cnossiens & les Etoliens, chassérent une partie de leurs jeunes gens, tuérent l'autre, & livrérent la ville aux Cnossiens.

Les Lyttiens quelque tems après étant sortis en grand nombre de leur païs pour quelque expédition, les Cnossiens en eurent avis, & aussitôt s'emparérent de Lytte, où il n'y avoit personne pour la défendre: ils firent transporter les femmes & les enfans à Cnosse, brûlérent & renversérent toute la ville, & retournérent chez eux. Les Lyttiens à leur retour furent si consternez en voiant les ruines de leur patrie, qu'aucun d'eux n'eut la force d'y entrer. Ils tournérent tout autour poussant des cris lamentables sur leur malheur & sur celui de leur ville, puis rebroussant chemin ils s'allérent jetter entre les bras des Lampéens, qui les reçûrent avec toute sorte de bonté. De Citoiens devenus en un jour étrangers, ils firent avec leurs Alliez la guerre aux Cnossiens. Ce fut ainsi que Lytte, Colonie & alliée des Lacédémoniens, la plus ancienne ville de Créte, & de qui sans contredit étoient toujours sortis les plus grands hommes de cette Isle, périt sans ressource & de la maniére du monde la plus étonnante.

Les Polyrrhéniens, les Lampéens & leurs Alliez étoient alors en guerre avec les Cnossiens, dont les Etoliens prenoient la défense. Pour contrebalancer ce secours, ils dépêchérent des Ambassadeurs vers les Achéens & vers Philippe, qui n'étoient point amis des Etoliens, pour les prier de faire alliance avec eux, & de leur prêter des secours. L'alliance fut aussitôt conclue, & on leur envoia quatre cens Illyriens sous le commandement de Plator, deux cens Achéens & cent Phocéens. Ce secours avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens & de leurs Alliez. En fort peu de tems les Eleuthernéens, les Cudoniates & les Aptereéns renfermez dans l'enceinte de leurs murailles, furent forcez de quitter l'alliance des Cnossiens, & de prendre les armes en faveur de ceux qui les attaquoient. Après quoi les Polyrrhéniens & leurs Alliez envoiérent à Philippe & aux Achéens cinq cens Crétois. Les Etoliens peu de tems auparavant en avoient reçu mille des Cnossiens, en sorte que ce furent les Crétois qui soutinrent cette guerre pour les uns & pour les autres. Les transfuges de Gortyne s'emparérent aussi alors non seulement du port de Phestie, mais aussi de celui de leur propre ville, & de là faisoient la guerre aux habitans. Tel étoit l'état des affaires dans l'Isle de Créte.

Ce fut encore vers ce têms-ci que Mithridate déclara la guerre aux Sinopéens, guerre qui fut comme le commencement & l'occasion de tous les malheurs qui sont enfin tombez sur ce peuple. Ils envoiérent des Ambassadeurs à Rhodes pour demander du secours. Les Rhodiens choisirent pour cela trois Citoiens, à qui ils donnérent cent quarante mille dragmes. Sur cette somme on fournit aux Sinopéens tout ce qui leur étoit nécessaire, mille tonneaux de vin, trois cens livres de cheveux en corde, cent livres de nerfs préparez, mille armures, trois mille piéces d'or au coin de la République, quatre catapultes, & des hommes pour les faire jouer. Les Ambassadeurs après avoir obtenu ce secours, retournérent à Sinope, où dans la crainte que Mithridate n'assiégeât la ville par terre & par mer, on se disposoit à soutenir la guerre de l'un & de l'autre côté.

Sinope est située à la droite du Pont en allant vers le Phase. Elle est bâtie sur une Presqu'Isle qui s'avance dans la mer, & couvre entiérement l'Isthme qui joint cette Presqu'Isle à l'Asie, & qui n'est que d'environ deux stades. Le reste de la Presqu'Isle qui s'avance dans la mer est un terrain plat, & d'où il est aisé d'approcher de la ville; mais les bords tout autour du côté de la mer sont escarpez, il n'y a que très-peu d'endroits où l'on puisse aborder. Les Sinopéens craignant que Mithridate n'attaquât la ville du côté de l'Asie, & qu'il ne fît une décente par mer au côté opposé, & ne s'emparât des plaines & des postes qui dominent sur la ville, fortifiérent de pieux & de fossez tous les endroits de la Presqu'Isle où l'on pouvoit aborder, firent porter des armes dans les endroits qu'il étoit facile d'insulter, & y postérent des troupes. Comme cette Presqu'Isle n'est pas d'une grande étendue, avec peu de monde il est aisé de la défendre.



CHAPITRE XIII.

Les Etoliens tentent de ſurprendre Egire, ils manquent leur entrepriſe. Euripidas leur Préteur, pour ſe venger, ravage différentes contrées de la Gréce. Faute de Philippe. Irruption de Scopas ſur la Macédoine.

Retournons à la guerre Sociale. Philippe partit de Macédoine & ſe jetta dans la Theſſalie & dans l'Epire, pour paſſer de là dans l'Etolie. Vers le même tems Alexandre & Dorimaque voulant ſurprendre Egire, aſſemblérent environ douze cens Etoliens à Oenanthie, ville d'Etolie ſituée vis-à-vis d'Egire, & aiant diſpoſé des pontons n'attendoient plus qu'un tems propre pour exécuter leur deſſein. Un Etolien qui avoit vécu longtems à Egire, s'apperçut que les gardes de la porte d'Egion ne penſoient qu'à boire & à ſe divertir. Il étoit venu ſouvent trouver Dorimaque, qu'il connoiſſoit homme à pareilles entrepriſes, pour lui perſuader d'entrer furtivement dans Egire. Cette ville bâtie ſur le golfe de Corinthe entre Egion & Sicyone, à environ ſept ſtades de la mer dans le Péloponéſe, eſt ſituée ſur des hauteurs eſcarpées & inacceſſibles, d'où la vûe s'étend ſur le Parnaſſe & ſur d'autres lieux circonvoiſins. Dès que Dorimaque vit le tems favorable, il ſe met en mer, & loge pendant la nuit ſes gens proche le fleuve qui coule aux pieds de la ville; puis s'avance avec Alexandre, Archidamus & les Etoliens par le chemin qui conduit d'Egion à Egire. En même tems le traître Etolien s'étant détaché avec vingt des plus hardis, & aiant gagné par des chemins détournez, qu'il ſçavoit parfaitement, le haut des rochers, il entra dans la ville par un aqueduc. Les gardes de la porte dormoient tranquillement. On les égorgea dans leurs lits, on briſa à coups de haches les barres des portes. Les Etoliens entrent, ſe jettent inconſidérément dans la ville, & crient d'abord victoire. Ce fut ce qui ſauva les habitans & ce qui perdit les Etoliens, qui s'imaginoient que pour être maîtres d'une ville, c'étoit aſſez que d'être au-dedans des portes. Dans cette penſée ils s'arrêtérent quelque tems ſur la place, puis ſe répandirent dans la ville, & ne reſpirant que le pillage, ſe ruérent dans les maiſons pour les ſaccager.

Le jour commençoit alors à paroître. Ceux des habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette surprise, & dans les maisons desquels les ennemis étoient entrez, s'enfuïrent épouvantez hors de la ville, ne doutant plus que les Etoliens n'en fussent absolument les maîtres. Mais les autres chez qui l'on n'étoit pas encore entré, entendirent le bruit, criérent au secours, & montérent tous à la citadelle. Le nombre s'augmentant toujours de plus en plus, leur courage & leur hardiesse s'accrut à proportion; au lieu que le gros des Etoliens, dont une partie s'étoit dispersée, étoit en desordre. Dorimaque sentit le péril où ses gens étoient exposez. Il les fit marcher vers la citadelle, dans la pensée que cette troupe d'Egiriens, effraiée de l'audace avec laquelle on les attaqueroit, seroit bientôt renversée. Alors les Egiriens s'animent les uns les autres, & se battent avec valeur. Comme la citadelle n'avoit point de murailles, l'action se passa de près & d'homme à homme. On peut juger de la chaleur du combat par les dispositions des combattans, les uns aiant à défendre leur patrie & leurs enfans, les autres ne pouvant sauver leur vie que par la victoire. Enfin les Etoliens tournérent le dos, & les Egiriens qui les virent ébranlez saisissant l'occasion se mirent à leurs trousses avec tant d'ardeur, que les Etoliens en fuiant s'écrasoient & se fouloient aux pieds les uns les autres, sous les portes de la ville. Alexandre fut tué dans cette action, & Dorimaque étouffé au passage. Le reste des Etoliens fut partie écrasé sous les portes, d'autres en fuiant se précipitérent du haut des rochers, le peu qui put regagner les vaisseaux mit honteusement à la voile sans armes & sans espérance de se venger. Ce fut ainsi que les Egiriens, qui par leur négligence avoient pensé perdre leur patrie, la recouvrérent par leur courage & leur intrépidité.

En ce même tems Euripidas, que les Etoliens avoient envoié pour commander les Eléens, ravagea les terres des Dyméens, des Pharéens & des Tritéens, & en remporta dans l'Elide un butin considérable. Mycus Dyméen, qui étoit alors Lieutenant du Préteur des Achéens, & qui avoit assemblé de grandes forces pour venger tous ces peuples dépouillez, le poursuivit comme il se retiroit. Mais il tomba par trop de vivacité dans une embuscade, où quarante de ses gens furent tuez & deux cens faits prisonniers. Ce succès enfla le cœur à Euripidas. Il se mit en marche quelques jours après, & emporta un

fort des Dyméens, nommé Tichos, ſitué proche le cap Araxe, & bâti, ſelon la fable, par Hercule, qui en vouloit faire une place de guerre contre les Eléens. Après cet échec, les peuples de Dyme, de Phare & de Tritée ne ſe croiant pas en ſûreté, depuis que leur fort avoit été pris, donnérent avis au Préteur des Achéens de ce qui s'étoit paſſé, & lui demandérent du ſecours, puis ils envoiérent des Ambaſſadeurs pour le même ſujet. Mais Aratus ne pouvoit alors lever de ſoldats étrangers, parce que les Achéens avoient manqué de leur paier quelque reſte qui leur étoit dû depuis la guerre de Cléoméne: & d'ailleurs ce Préteur, pour le dire en un mot, n'avoit ni eſprit pour former des entrepriſes, ni courage pour les exécuter; ce qui fut cauſe que Lycurgue prit l'Athenée, citadelle de Mégalopolis, & qu'Euripidas s'empara encore dans la ſuite de Gorgon & de Telphuſſie.

Comme il n'y avoit donc rien à eſpérer d'Aratus, les Dyméens, les Pharéens & les Tritéens réſolurent de ne plus rien donner aux Achéens, mais de lever par eux-mêmes des ſoldats étrangers. Ils en levérent trois cens d'infanterie & cinquante chevaux, pour mettre leur païs à couvert d'inſulte. Cette réſolution étoit aſſez avantageuſe à leurs intérêts particuliers, mais très-préjudiciable au bien commun de la nation. Par-là ils mettoient les armes à la main à tous ceux qui ne chercheroient qu'un prétexte pour ſe jetter deſſus & la ruiner. Le Préteur fut la principale cauſe de ce Decret odieux, par ſa négligence & les délais perpétuels qu'il apportoit, lorſqu'il s'agiſſoit de ſecourir ceux qui avoient recours à lui.

Au reſte il n'y a perſonne qui en pareille occaſion n'eût fait & ne faſſe comme ces peuples. On tient à ſes Alliez & à ſes amis tant qu'on eſpére d'eux du ſecours; mais lorſque dans le péril on s'en voit abandonné, on fait ce qu'on peut pour ſe tirer ſoi-même d'embarras. Ainſi je ne blâme pas ces peuples d'avoir fait en particulier des levées de ſoldats étrangers; mais ils avoient grand tort de refuſer à la République ce qu'ils avoient coutume de lui paier. Qu'ils veillaſſent à leur intérêt particulier, cela étoit juſte; mais cela ne devoit pas empêcher qu'ils ne contribuaſſent au bien commun lorſque les occaſions s'en préſenteroient. Ils y étoient d'autant plus obligez, qu'en vertu des loix ils n'auroient pas manqué de regagner ce qu'ils auroient donné, & qu'ils avoient eu la principale

principale part dans l'érection & l'établissement de la République Achéenne.

Pendant que les choses étoient en cet état dans le Péloponése, Philippe aiant traversé la Thessalie étoit venu en Epire, où après avoir joint grand nombre d'Epirotes aux Macédoniens, trois cens frondeurs qui lui étoient arrivez d'Achaïe, & trois cens Crétois que lui avoient fournis les Polyrrhéniens, il vint par l'Epire dans le païs des Ambraciates. Si d'abord il s'étoit jetté avec toutes ses forces sur l'Etolie, il auroit tout d'un coup terminé la guerre ; mais s'étant amusé, sur le conseil des Epirotes, à assiéger Ambracie, il donna aux Etoliens le tems non seulement de l'attendre de pied ferme, mais encore de prendre leurs sûretez pour l'avenir. En cela les Epirotes consultoient bien moins le bien des Alliez que leur intérêt particulier. Ils ne priérent Philippe de commencer par-là son expédition, que parce que souhaitant avec ardeur de gagner Ambracie sur les Etoliens, il n'y avoit pour cela d'autre moien que de se rendre maître d'Ambracie, & tenir de là la ville en échec. Ce château est bien bâti, fermé de murailles & fortifié d'ouvrages avancez. Il est dans des marais, & on ne peut en approcher que par un chemin étroit fait de terre rapportée. Il commande avantageusement & le païs & la ville des Ambraciates.

Philippe donc s'étoit campé devant Ambracie, & se disposoit à en faire le siége, lorsque Scopas aiant avec un corps d'Etoliens traversé la Thessalie, se jetta sur la Macédoine, fit le dégât dans les plaines de Pierie, & fit marcher vers Die tout le butin qu'il avoit fait. Comme les habitans avoient abandonné cette ville, il en renversa les murailles, les maisons & l'Académie. Il mit le feu aux galeries qui étoient autour du Temple, il réduisit en cendre tous les présens qui y étoient, ou pour l'ornement ou pour la commodité de ceux qui venoient aux fêtes publiques, & abattit les Tableaux des Rois. Quoique dès le commencement de la guerre il eût attaqué les Dieux aussi bien que les hommes, quand il fut de retour en Etolie, loin d'être puni de ses impiétez, on l'y regarda comme un homme qui avoit bien mérité de la République, on l'y reçut avec de grands honneurs, on n'en parla qu'avec admiration. Il remplit lui-même les Etoliens de nouvelles espérances, & grossit leurs exploits par son éloquence ; de sorte qu'ils se persuadérent que dorénavant personne n'ose-

roit plus se présenter devant les Etoliens, & qu'eux au contraire ravageroient impunément non seulement le Péloponése, comme ils avoient coutume de faire, mais encore la Thessalie & la Macédoine.

OBSERVATIONS

Sur la surprise d'Egire.

LEs Etoliens, que Polybe nous représente comme les voleurs & les brigans de toute la Gréce, étoient les hommes du monde les moins capables de se laisser abattre & de desespérer lorsque la fortune ne leur étoit pas favorable; ce qui leur arrivoit assez souvent. Ils faisoient moins la guerre pour s'agrandir & pour la gloire, que pour le pillage des villes & de la campagne: vrais maraudeurs s'il en fût jamais, qui n'ont pour but que le brigandage. Aussi ne se faisoient-ils pas une honte d'éviter & de fuir toute occasion de combattre en bataille rangée; mais lorsqu'ils ne pouvoient s'en dédire, ils ne la refusoient pas. Leurs perpétuelles défaites faisoient assez connoître qu'ils n'étoient pas si propres à cette sorte de guerre que les autres Grecs. Antigonus les battit en bataille rangée, Philippe les défit plusieurs fois, & les Romains leur firent éprouver les disgraces les plus accablantes, sans qu'ils parussent en être abattus, & qu'ils se relâchassent de leur hardiesse à entreprendre. Car ils étoient excellens & très-redoutables dans toute autre sorte de guerre, où ils paroissoient de tout autres hommes, admirables pour harceller une armée, dans une attaque d'arriéregarde, & plus dangereux encore dans l'insulte ou la surprise des villes, où ils échouoient quelquefois. Celle d'Egire fut malheureuse: car lorsqu'un Général surmonte les plus grands obstacles, qu'il en vient à bout sans peine & sans nul danger, & que le plus aisé lui est une occasion de ruine & de honte, on se console mal aisément. En effet l'entreprise paroissoit infaillible, si l'exécution eût été aussi juste que les mesures. Car l'âpreté du butin fit plus de mal aux Etoliens que la valeur des habitans. Chose surprenante que cette entreprise, & qui fait bien voir qu'il y a des Généraux heureux & des Généraux malheureux. Que peut-on reprocher à ceux qui en furent chargez? Ils marchent pour surprendre une ville, ils choisissent pour ce dessein douze cens soldats braves & déterminez. Voilà par où il faut commencer. Ils mesurent si bien leur tems, qu'ils y arrivent à l'heure marquée avec un secret admirable. L'Etolien, auteur de l'entreprise, se trouve un homme de conseil & d'exécution, & s'adresse à un autre capable de la faire réussir, & de suivre un bon avis. Chose rare en tout tems & en tous lieux, que de s'abandonner à la conduite de celui qui est au fait de l'affaire. L'Etolien prend vingt hommes des plus

hardis de la troupe, les conduit par des chemins détournez qu'il avoit bien reconnus jusqu'à un aqueduc, par où il entre dans la ville, assûré de trouver la garde de la porte endormie. Il l'égorge, & ouvre la porte à l'ennemi, qui y entre en foule. Le voilà dedans, & cependant il ne tient rien lorsqu'il croit l'affaire faite: car ce n'est pas tout que de remporter un avantage, il faut commencer de se l'assûrer. Les Etoliens chantent & crient victoire avec grand bruit; » ce qui » sauva les habitans & ce qui per» dit les Etoliens, dit mon Auteur de fort bon sens, » qui s'imagi» noient que pour être maîtres d'u» ne ville, c'étoit assez que d'être » au-dedans des portes. Dans cette » pensée ils s'arrêtérent quelque » tems sur la place, puis se répan» dirent dans la ville, & ne respi» rant que le pillage, se ruérent » dans les maisons pour les sacca» ger. Voilà l'unique & seule cause de l'infortune des Etoliens. Il ne paroît nullement par le narré de Polybe, qu'ils eussent pillé les maisons par ordre des deux Généraux. Cette entreprise n'étoit pas neuve, l'Histoire leur en offroit de toutes pareilles. Celle de Platée par les Thébains ne pouvoit leur être inconnue, & celle d'Epidamne s'étoit passée tout récemment: de sorte que les fautes, comme la bonne conduite, leur pouvoient servir de leçons pour éviter les unes & se régler sur l'autre. Car l'on s'instruit également dans le bon comme dans le mauvais. Ils n'avoient garde de négliger les précautions nécessaires dans ces sortes d'affaires, on n'est pas maître d'une ville pour être dedans, lorsqu'elle est gardée par une garnison brave & aguerrie, & surtout quand on lui donne le tems de se reconnoître & qu'on jette l'alarme par tout, & qu'ensuite on se répand de tous côtez.

Dorimaque & Alexandre pouvoient se souvenir de la surprise d'Epidamne par les Illyriens, qui entrérent dans la ville aussi étourdiment que les Etoliens dans Egire, & ne furent pas mieux traitez. Ces sortes d'entreprises manquées ou heureuses ne sont pas rares dans l'Histoire ancienne & moderne, & il y en a beaucoup moins qui réussissent que d'autres qui échouent; ce qui ne paroîtra pas surprenant, tant elles demandent de prévoiance, de sagesse, de précautions & un ordre admirable en tout, & tant elles sont sujettes à des incidens & autres cas fortuits, qu'il est plus facile de prévoir que d'y remédier lorsqu'ils sont une fois arrivez: car rarement surprend-on une place en plein jour. Il est pourtant certain que de toutes les parties de la guerre les surprises d'armées ou de places de guerre sont les plus aisées lorsqu'un habile homme s'en mêle: car il le faut être infiniment pour réussir. Lorsqu'il se trouve des génies capables de ces sortes de choses, on trouve assez de gens qui peuvent les informer de tout ce qui se passe dans une place de guerre, & les endroits qui peuvent aider à une surprise; outre qu'on doit observer si le service s'y fait exactement. L'Etolien qui avoit servi, comme il le paroît assez par sa conduite & par son courage, autant que par son projet, s'étant apperçû du contraire, & des endroits le moins bien gardez, qui sont ordinairement les plus forts, trouva un homme assez docile pour l'écouter, & capable de l'exécution de ces sortes de desseins, qui sont presque tous d'un détail extraordinaire, lorsqu'il

s'agit d'une place importante & de grande garde, sur laquelle l'on ne peut guéres tenter sans y marcher avec un corps considérable de troupes, & surtout lorsqu'on s'en trouve à deux ou trois marches. Il faut dans ces cas un art admirable pour en dérober la connoissance à l'ennemi; ce qui ne se peut guéres qu'en faisant dans un jour le chemin de deux, & en mettant un fantassin en croupe pour faire plus de diligence, & qu'il soit en état d'attaquer tout en arrivant.

La marche du Prince Eugéne, lorsqu'il fut pour surprendre Crémone en 1702. étoit aussi bien ordonnée & aussi bien compassée pour arriver à l'heure prescrite qu'on puisse imaginer, & plus hardie qu'on ne pense: car elle fut faite du milieu de leurs quartiers au centre des nôtres, sans que qui que ce fût en eût la moindre connoissance, bien que M. de Créqui se fût mis en campagne à la tête d'un grand corps de troupes. Il falloit plus qu'un Dorimaque pour réussir dans cette entreprise, du moins pour arriver & surprendre la ville. Cet homme se trouva en la personne du Prince Eugéne, qui pourtant ne fut pas plus heureux que le Grec: car il fut chassé de la ville tout comme lui après y être entré, & avec des circonstances assez semblables. Mais ce malheur n'ôte rien & ne fait aucun tort à ce qu'il y a à priser dans la conduite de ce célébre Chef de guerre dans cette mémorable entreprise: car elle est d'une grande instruction pour les gens du métier, qui peuvent tenter un jour de semblables desseins, ou les imaginer & les proposer à leurs Généraux, & ceux-ci les exécuter, s'ils veulent se distinguer par quelque action glorieuse. Rien ne les illustre tant que celles où il est besoin de beaucoup de hardiesse, de courage & de conduite dans l'exécution, & surtout lorsqu'elles sont peu communes, ce qui les rend plus assûrées, & l'on risque peu pour gagner beaucoup. Si en arrivant l'on trouve les choses tout autrement disposées, & l'ennemi sur ses gardes & prêt à nous recevoir, l'on manque un bon coup à la vérité, soit manque de mesures ou de secret, ou soit par quelque cas imprévû; mais c'est toujours sans perte, & l'on se retire sans risque & sans honte, sans que cela diminue le moins du monde de l'excellence d'une maxime d'une nouvelle création, qu'il ne faut jamais mépriser ni rejetter une entreprise formée par des gens éclairez, lorsqu'il s'agit des surprises de villes, d'armées & de plusieurs quartiers à la fois: car bien qu'elles ne réussissent pas toujours, il est cependant plus glorieux de les avoir tentées, qu'il n'est honteux de les avoir rejettées, lorsque le succès peut nous conduire à de grandes choses.

M. le Prince Eugéne & M. le Duc de Vendôme n'en ont jamais rebuté aucune: si l'on n'exécutoit que ce qui est aisé, on n'entreprendroit jamais rien: car ce qui est aisé se rencontre bien moins que le difficile, & celui-ci réussit presque toujours, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on soit assez hardi pour l'entreprendre; au lieu que l'on est toujours sur ses gardes contre l'autre, aisé à prévoir; outre que le difficile ou l'insurmontable en apparence n'entre pas dans les esprits communs pour le vaincre, & c'est ce qui produit ordinairement les surprises, qui ne manquent jamais de réussir lorsqu'on prend des mesures de loin & les précautions nécessaires, Quoique tout ce que sir

M. le Prince Eugéne dans celle de Crémone fût digne d'un grand Capitaine, il ne laissa pas que de faire des fautes fort approchantes de celles des deux Généraux Etoliens, qui y perdirent la vie pour n'avoir pas prévû ce qui pouvoit arriver. En fait de surprise il faut toujours supposer qu'on aura affaire à de braves gens, & que, quoique négligens dans la garde de leur ville ils répareront leur honte par leur courage & leur intrépidité: car de croire que l'affaire est terminée lorsqu'on a tant fait que de surprendre une ville, on se trompe quelquefois, & de telles fautes ne peuvent être excusées ni justifiées. Le mépris de l'ennemi, dont on croit être le maître, peut être mis au rang des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre: il faut le laisser aux soldats, & les Chefs doivent se précautionner tout comme s'ils avoient peur.

Si ceux des Etoliens eussent suivi une si sage maxime, la ville leur seroit demeurée, & les Egiriens n'eussent jamais pensé à la résolution qu'ils prirent par la négligence des Etoliens, qui la leur firent naître. Leur crainte fut grande d'abord; mais ils en revinrent bien vîte lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils avoient une retraite dans la citadelle, & que le chemin ne leur étoit pas interdit. Ils s'y jettérent en foule, & ils reprenoient cœur & l'espérance de sauver leur ville & leur liberté à mesure qu'ils voioient augmenter leur nombre. Ils eurent bien la hardiesse de sortir de la citadelle, & de se mettre en bataille dans l'espace qui la séparoit de la ville, comme ils auroient pû faire dans un combat de rase campagne, trouvant indigne de leur courage de s'enfermer entre de méchantes murailles, où ils se fussent vûs investis un moment après; au lieu qu'ils pouvoient sauver leur patrie par leur valeur. Il n'y a point à délibérer entre la honte de vivre en infames, & la gloire de mourir en gens de cœur.

Les Généraux Etoliens fournirent aux Egiriens tout le tems nécessaire pour penser à ce qu'ils avoient à faire, & pour s'y résoudre. Ils ne s'apperçûrent de leur faute que lorsque le mal étoit sans reméde, & que le plus grand nombre de leurs soldats s'étoient écartez dans la ville pour la piller: tant l'avidité du butin, qui ne pouvoit leur manquer, est ennemie des précautions. Ils s'affoiblirent tellement, que lorsqu'il fallut marcher à ceux de la citadelle, ils se trouvérent fort éloignez de leur compte. Alors ils s'apperçûrent que leur victoire pourroit bien changer de nature. Car lorsqu'ils s'avancérent pour les charger, ils trouvérent à qui parler, & une si forte résistance, qu'après des efforts impuissans ils se virent rompus eux-mêmes, enfoncez de toutes parts, & suivis de si près, si chaudement, & le désordre si grand à la porte par où ils étoient entrez, qu'ils y périrent presque tous avec leurs Chefs. » Ce fut ainsi, *dit mon* » *Auteur*, que les Egiriens qui par » leur négligence avoient pensé per- » dre leur patrie, la recouvrérent » par leur courage & leur intrépi- » dité.

On peut raisonnablement appliquer cela aux François à la surprise de Crémone par les troupes Impériales, qui en furent chassées de la maniére du monde la plus honteuse, après y avoir laissé presque tout ce qu'ils avoient de soldats d'élite. Cet événement est si remarquable & si digne de la curiosité de mes Lecteurs, outre le bruit qu'il a fait dans le monde, que j'ai cru que je leur

ferois un très-grand plaisir, si je le transportois dans ces Observations dans toute son étendue. Car outre qu'il fait autant au sujet que je traite qu'aucun autre, & qu'il peut être mis en regard à celui d'Egire dans presque toutes ses circonstances, j'ai encore l'avantage d'en être mieux informé qu'aucun de ceux qui en ont écrit, ne m'étant pas seulement contenté de consulter les Officiers de nos troupes qui en ont été les témoins, & les soldats mêmes, puisqu'ils ont combattu en plusieurs endroits avec beaucoup de valeur; mais encore plusieurs Officiers des ennemis dignes de foi qui s'y étoient trouvez. Il est étrange que sur un fait aussi éclatant que celui-là, & dont il étoit aisé de donner une Relation juste & exacte, on ait omis ou altéré beaucoup de circonstances essentielles, ou qu'on en ait inventé d'autres qui n'y furent jamais.

Celle qui paroît dans certains Historiens est toute farcie de faits romanesques : tantôt on fait paroître sur la scéne des Acteurs qui ne parurent jamais pendant tout le cours de cette affaire; tantôt on taît les actions d'une infinité d'Officiers, qui firent tout ce qu'on pouvoit attendre du courage le plus déterminé & de la conduite du monde la plus sage. Malheur à ceux qui auront de tels Ecrivains pour garans. Car l'on remarque avec une extrême surprise, que dans presque tous les faits qu'ils rapportent de la guerre de 1701. comme dans l'autre qui la précéda, ils ne disent pas un seul mot des plus belles actions de conduite ou de courage de ceux qui ont eu le plus de part au succès des plus grandes entreprises.

Si ces Auteurs eussent consulté ceux qui avoient été les témoins de l'affaire de Crémone, & qu'ils ne se fussent fiez qu'à bonnes enseignes à certaines lettres, ils se fussent dispensez du moins de nous débiter tant de fables. On n'eût pas dû oublier M. le Marquis de Fimarcon, aujourd'hui Lieutenant Général, qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Officier d'une expérience consommée & d'une valeur éprouvée; & cependant il en fut aussi peu parlé, que s'il eût été à cent lieues de l'endroit où cette grande action se passa; ce qui est à peine concevable; & il l'est encore moins qu'on ait oublié plusieurs Officiers qui ne contribuérent pas peu à chasser les ennemis de la ville, & dont tout le monde parloit comme de gens dignes des plus grands éloges.



RELATION

De la surprise de Crémone par les troupes Impériales.

§. I.

Mouvemens des Impériaux. Quel fut l'auteur de la surprise de Crémone. Marche du Prince Eugéne en-deçà du Pô, & du Prince Thomas de Vaudémont au-delà de ce fleuve. Les ennemis entrent dans la ville par un égoût.

LE commencement de la guerre d'Italie de 1701. est trop récent & trop connu dans le monde pour être ignoré de personne. Il ne répondit point à l'honneur que nous nous étions fait dans les guerres précédentes. Le milieu nous fut aussi favorable que contraire à nos ennemis, & la fin malheureuse. Comme nous étions peu accoutumez aux disgraces de la fortune, nous les supportâmes avec peine. Nous nous imaginions devoir être toujours heureux, toujours triomphans. Cependant rien n'est plus sujet que la guerre à de fréquentes vicissitudes. Pour ne toucher ici que quelques-unes des choses qui apportent des changemens, les Généraux ne sont pas toujours les mêmes, ou les mêmes ne sont pas toujours emploiez aux mêmes entreprises. Tel qui commandoit dans un païs, où il réussissoit, est envoié pour commander dans un autre, où il n'a pas les mêmes avantages. Supposons-le destiné à suivre une entreprise jusqu'à la fin, il n'est pas le maître, il reçoit les ordres de son Prince. Et ce Prince suit-il toujours les vûes d'un Général? N'écoute-t-il que lui, n'entend-il d'autres conseils que les siens? Aristide est irréprochable, on ne trouve point à mordre dans sa conduite, il porte par excellence le nom de Juste; ce sont ces grandes qualitez-là mêmes qui font ombrage à la jalousie, & qui le font éloigner de sa patrie. Tout plie sous Alcibiade dans la Sicile. Mais il est aimé des matelots & des soldats. Si on lui laisse achever la campagne, il subjuguera toute l'Isle, & se fera une réputation immortelle. Des yeux jaloux ne peuvent soutenir un si grand éclat, on souléve le peuple sous des prétextes frivoles & calomnieux, il est rappellé. Combien le sage Fabius n'eut-il point à souffrir de la part du Sénat & du peuple Romain! De quelle patience n'eut-il pas besoin pour ne pas se rebuter des traverses qu'on lui suscita! Tel fut toujours le sort du mérite & des grands postes. L'envie & la jalousie conspirent sans cesse pour obscurcir l'un & envahir les autres. Le passage de l'Adigé au village de Carpi en 1701. & le peu de résistance que les Impériaux y trouvérent, & notre retraite, ont quelque chose d'étonnant: le mal même étoit-il sans remède, si l'on eût pris une résolution vigoureuse de réunir toutes nos forces, ou du moins une partie, pour attaquer ce qui étoit déja passé & le culbuter dans la riviére? C'étoit le sentiment du Maréchal de Catinat. Mais il trouva de si grandes oppositions de la part de quelques-uns, qu'il fallût conclure

qu'on marcheroit pour couvrir nos places. L'ennemi ravi d'en être quitte à si bon marché, eût le tems de faire passer le reste de son armée, & pénétra dans le païs sans aucun obstacle, occupa de bons postes, sans qu'il fût possible de l'en déloger. Jamais Général ne fut mieux servi en espions que l'étoit celui de l'armée Impériale, il n'ignoroit rien de nos résolutions les plus secrétes. On ne vit plus après cela que disgraces sur disgraces. Plusieurs de nos détachemens furent attaquez & taillez en piéces; & de quelque côté qu'il plût au Général de les envoier, ils trouvoient toujours des gens qui les attendoient & des embuscades toutes préparées. L'on ne vit plus la même volonté & la même ardeur dans les troupes. Pour comble de maux, la désunion se mit parmi les Chefs ensuite du passage de l'Adigé. Toutes ces nouvelles furent mandées à la Cour, avec diverses circonstances qui l'étonnérent étrangement. Mais quel parti prendre? La résolution que prit le feu Roi fut fort prudente. Il connoissoit l'habileté, l'expérience & le zéle du Maréchal Duc de Villeroi, il l'envoia en Italie pour rassûrer notre armée, que tant de malheurs avoient étonnée.

Après l'événement de Carpi, qui ne nous fut pas favorable, le Maréchal de Villeroi se rendit à Milan le 20. Janvier 1702. Mais il n'y fut pas longtems sans recevoir des avis de divers endroits que les ennemis faisoient de grands mouvemens si opposez les uns aux autres, qu'on ne sçavoit qu'en penser, ni quel pouvoit être leur véritable dessein. Tous nos quartiers étoient aux écoutes pour ne se mouvoir qu'à propos. Cependant le Prince Eugéne faisoit courir le bruit de plusieurs entreprises pour faire distraction de nos forces, s'imaginant qu'en donnant jalousie sur nos quartiers & les postes les plus exposez, nous dégarnirions plutôt Crémone, qui étoit au centre, & où il n'y avoit aucune apparence de tenter. Le Maréchal n'eut garde de donner dans un tel piége, il laissa les choses dans l'état où elles étoient, en attendant le dénouement de la piéce.

Le Comte de Revel, Lieutenant Général, qui commandoit dans Crémone, écrivit au Maréchal de Villeroi, qu'il recevoit des avis de différens endroits que le Prince Thomas de Vaudémont aiant replié ses quartiers venoit de passer le Pô avec un corps de huit à dix mille hommes de cavalerie ou dragons & quelque infanterie: qu'il étoit entré dans le Parmesan, qu'il s'étoit ensuite replié du côté des bords de ce fleuve, & qu'il sembloit tirer vers Crémone; que ne comprenant rien dans ce mouvement, outre que l'attaque de notre pont ne les menoit à rien de considérable, c'étoit à lui à voir ce qu'il jugeoit à propos de faire.

Le Maréchal, sur cette nouvelle, lui répond qu'il seroit bientôt à lui, & qu'en attendant il tînt prêt un détachement de trois cens chevaux & de deux cens grenadiers, pour les faire passer de l'autre côté du Pô, où nous avions un ouvrage d'assez grande garde qui couvroit notre pont, & qui étoit le sujet de la marche du Prince Thomas. Le Maréchal de Villeroi le soupçonnoit bien; mais il ne s'imagina jamais que l'ennemi eût un tout autre dessein que celui de rompre ce pont, à cause des avantages qu'il pouvoit nous donner. Le Maréchal fut visiter lui-même cet ouvrage, & fit en même tems augmenter la garde d'un Capitaine & de

de cinquante hommes.

Le Maréchal Duc de Villeroi s'étant rendu à Crémone le même jour dernier de Janvier, il trouva le détachement prêt à marcher. Mais comme il ne voioit encore rien dans les desseins des ennemis, & qu'ils n'étoient pas moins en mouvement en-deçà qu'en-delà du Pô, il ne sçavoit plus quel conseil prendre; outre que les avis qu'il recevoit de différentes personnes s'accordoient si peu ensemble, qu'il crut qu'il y auroit de l'imprudence d'agir sur les plus ou les moins probables: car l'on ne se fixe pas à la guerre sur des probabilitez, lorsque l'ennemi est en état de choisir sur divers desseins celui qui lui paroît le plus ou le moins pratiquable. Souvent le plus difficile se trouve le plus aisé, parce qu'on est moins sur ses gardes, ou que l'on se croit le plus fort. Dans cette incertitude il ne vit pas d'autre parti à prendre que celui d'attendre l'événement, & de ne se dégarnir nulle part. Il porta encore plus loin son attention & sa prévoiance. Il ordonna le soir à l'ordre qu'on envoiât un parti de cavalerie sur le chemin d'Ustiano. Cet ordre ne fut point exécuté, soit que celui que cette exécution regardoit l'eût oublié, soit qu'il crût que cela n'étoit pas de conséquence. Le Maréchal écrivit en même tems à M. de Créqui, qui commandoit un corps de troupes à Casal major & les quartiers les plus proches de l'ennemi, de détacher plusieurs partis pour avoir des nouvelles, & de le tenir averti de tout ce qui se passeroit de son côté; afin qu'il pût se déterminer si l'ennemi se déclaroit une fois.

Sur le minuit un Ecclésiastique, qui venoit de la part de l'Evêque de Saint-Doninc, qui est dans le Parmesan, apprit au Maréchal que le Prince Thomas étoit en pleine marche à la tête d'un puissant corps de troupes, & qu'il avoit fait faire un grand nombre de fascines, dont on avoit chargé quelques chariots: qu'il s'étoit ensuite mis en mouvement, & qu'il sembloit tirer du côté de notre pont, sur lequel il lui paroissoit qu'il avoit quelque dessein.

Cet avis surprit extrémement le Maréchal, car dans le même tems il apprenoit que l'ennemi ne remuoit pas moins en-deçà sans rien encore connoître de ses desseins. Comment s'imaginer qu'il en eût quelqu'un sur Crémone? Ce n'étoit pas une place qu'on pût emporter d'insulte, ni dont on pût faire le siége en plein hiver, au milieu de nos places & de nos quartiers. Tout cela lui paroissoit impossible, & l'étoit en effet. Il n'y avoit donc à craindre qu'une intelligence dans la ville. Mais la marche du corps du Prince Thomas du côté de notre pont étoit plutôt capable de faire soupçonner l'entreprise que de la faciliter: car de fonder cette marche sur la prise du pont, c'étoit une chimére; puisqu'en le coupant, ce qui étoit une affaire d'un instant, le dessein de l'ennemi s'en alloit en fumée. Cependant cette démarche du Prince Eugéne ne laissa pas que de donner à penser, sans que pour cela le service de la place se fît avec moins de négligence. Jamais ville ne fut moins sur ses gardes, tant les Officiers Majors étoient indolens & malhabiles.

Tout autre que le Maréchal eût fait passer les cinq cens hommes commandez de l'autre côté du Pô pour soutenir l'ouvrage, au cas d'une insulte, ou pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Il n'en fit pourtant rien, & fit très-prudemment.

Bien qu'il ignorât une intelligence, son expérience autant que son bon sens lui firent connoître qu'on ne doit jamais dégarnir une place qu'on ne soit auparavant assûré des véritables desseins de l'ennemi, & que l'ouvrage du pont étant de peu d'importance, en l'abandonnant & en ôtant quelques bateaux on n'avoit rien à craindre pour la ville de ce côté-là.

Si ceux qui commandoient dans la ville eussent été un peu plus sur leurs gardes, & qu'ils eussent posé des sentinelles aux endroits les plus foibles, & d'où l'on pouvoit voir dans le fossé, & surtout à ceux où il y a des aqueducs ou des égoûts, l'entreprise du Prince Eugéne eût avorté infailliblement, & peut-être ne fût-il jamais venu à la pensée du traître de proposer à l'ennemi une entreprise sur la ville. Il eût épargné aux troupes Impériales la honte d'en être chassées. Disons quelque chose du dessein & de l'auteur de cette entreprise célébre, cela importe extrémement.

Le Prince Eugéne fut introduit dans Crémone par un certain Gozoli, Prevôt de Sainte Marie-la-Neuve, qui servoit une Chapelle joignant le rempart. Sa maison étoit attenante à la Chapelle. Il avoit une cave, & à côté un égoût, par où les eaux & les immondices de la ville se déchargeoient dans le fossé, & qui n'en étoit éloigné que d'environ deux toises. Cet égoût, qui n'étoit point fermé à sa sortie, & la négligence avec laquelle on faisoit le service dans la place, l'ignorance de ceux qui avoient placé les sentinelles, le peu de précautions qu'on prenoit aux portes, & surtout les rondes, qui ne se faisoient pas exactement, & leur peu d'attention à l'égard des dehors de la place; tout cela joint ensemble fit naître la pensée à cet indigne Prêtre d'introduire l'ennemi dans la ville, assûré qu'une telle trahison seroit amplement reconnue, & qu'il sauteroit tout au moins d'une Chapelle à une Abbaïe ou autre Bénéfice considérable : car l'ambition est de tous les états. On prétend qu'il avoit un frére dragon dans un régiment de l'armée Impériale. Quoiqu'il en soit, il se résolut de communiquer son dessein au Prince Eugéne, qui l'exhorta à mettre toutes choses en œuvre pour le faire réussir, & cet Abbé étant parti avec son frére ils concertérent ensemble les moiens de se tirer d'une difficulté qui les inquiétoit beaucoup. L'égoût étoit la principale machine de l'entreprise, & cet égoût se trouvoit encombré. Ce Prêtre s'en étoit expliqué au Général de l'armée Impériale, qui lui dit qu'il ne s'en mît pas en peine, que tout dépendoit de rendre cet endroit pratiquable pour qu'un homme pût entrer librement : car où un seul homme peut passer, plusieurs y passent à la file & l'un après l'autre. Que fait notre Prêtre ? Il s'adresse au Magistrat, & lui demande la permission de décombrer cet égoût du côté de sa cave, sous le prétexte que les boues & les eaux n'aiant pas la liberté de s'écouler librement, il s'en trouvoit très-incommodé dans sa cave, qui n'en étoit éloignée que de quelques pieds. On y va avec précaution dans une place de guerre, lorsqu'il s'agit de ces sortes d'écuremens : on n'en prit aucune. On permit donc à ce Prêtre, sans que le Gouverneur, qui étoit Espagnol, auquel il s'adressa aussi, y trouvât le moins du monde à redire; ne s'imaginant pas qu'un homme, qui étoit d'ailleurs considéré dans la ville & honoré

d'une dignité dans la Cathédrale, fût capable d'une méchante action; on lui permit donc, dis-je, de faire ce qu'il jugeroit à propos, pour se délivrer de cette incommodité. Il y fait travailler sur le champ avec tout le soin possible, & en donne aussitôt avis au Prince Eugéne.

Ce Prince, ravi que la plus grande difficulté eût été levée, songea au moien de délivrer le Prêtre d'une autre, où il étoit dangereux d'emploier des gens de la ville. J'ai dit plus haut que l'égoût n'étoit éloigné que d'environ deux toises de sa cave, & qu'il y falloit ouvrir une communication. L'on prétend que le Prince Eugéne y envoia trois ou quatre mineurs en habits de païsans, qui s'étant rendus dans la maison du Prêtre, ouvrirent une galerie souterraine de la cave à l'égoût.

On fit sçavoir cette nouvelle à l'ennemi, qui envoia quelques soldats travestis tout comme les autres, & chargez de volaille comme s'ils alloient au marché, qui se rendirent, ainsi que les premiers, dans la maison de Gozoli. On en ignore le nombre : les uns l'augmentent infiniment; mais la plûpart prétendent qu'il n'y en eut jamais que huit ou dix, ausquels on portoit des vivres secrétement: encore n'oserois-je guéres assûrer que cela soit vrai.

Les choses en cet état, l'ennemi ne perdit pas un moment de tems: car dans toutes sortes de desseins qui roulent sur les surprises, le tems est la chose du monde la plus précieuse: & lorsqu'on le perd à délibérer, il s'échape & découvre tout. Le moindre soupçon en améne un autre plus grand, celui-ci un troisiéme, & ainsi successivement. Voilà le sujet de tous les mouvemens du Prince Eugéne en-deçà comme en-delà du Pô, & dont il eût pû se dispenser, sans que ce fleuve eût nuit le moins du monde à son entreprise. Il l'eût au contraire assûrée : car pourquoi, je vous prie, envoier un si grand corps de troupes au-delà du Pô? N'étoit-ce pas avertir l'ennemi de se tenir sur ses gardes, ou le jetter dans de grands soupçons? Car de venir par notre pont, c'étoit la chose du monde la plus incertaine; puisqu'en abandonnant le poste, & coupant ou brûlant cinq ou six pontons, comme je l'ai dit, ceux qui venoient de ce côté-là étoient réduits à l'absurde. Si au lieu de quatre mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, le Prince Eugéne eût marché avec huit mille, il est indubitable qu'il en auroit eu au-delà de ce qu'il lui en falloit pour se rendre maître de la place, sans faire marcher un si grand corps de troupes au-delà du Pô.

Le Prince Eugéne se mit en marche la nuit du dernier Janvier au premier Février, après tant de manéges inutiles, à mon avis, & prit le chemin d'Ustiano à Crémone à la tête d'un corps de trois mille grenadiers, mille chevaux d'élite & quelques hussards, qui faisoient la tête de tout. Le Baron de Merci commandoit la cavalerie; le Prince de Commerci, le Comte de Staremberg & plusieurs Officiers de distinction étoient avec le Prince Eugéne. La marche étoit un peu longue, on l'accourcit par une incroiable diligence pour ne pas faire un contretems; mais on observa un si bon ordre & tant de secret, que personne n'en eut la moindre nouvelle, quoiqu'on fût par tout aux écoutes dans nos quartiers. On ne peut trop se précautionner ni se tenir sur ses gardes, on n'envoie ja-

mais trop de partis dans un tems de soupçon, & où l'on apprend que l'ennemi est en mouvement en différens endroits, & surtout lorsqu'on ne voit rien encore dans ses desseins. Dans ces sortes de conjonctures, rien n'est plus nécessaire que d'avoir un grand nombre de gens aux nouvelles. Les mesures que le Pr. Eugéne avoit prises furent si secrétes & si justes quant à la marche, qu'on arriva presque à l'heure prescrite, c'est-à-dire environ les quatre à cinq heures du matin, sans qu'on s'y attendît.

Le Prince Thomas marchoit, comme je l'ai dit, de l'autre côté du Pô avec le corps qui étoit à ses ordres. Dès qu'on fut arrivé auprès de la ville, le Général de l'Empereur détacha quatre cens hommes choisis commandez par Magdonel, Lieutenant Colonel Irlandois. Comme ce détachement alloit entrer dans le fossé pour gagner l'égoût, on avertit le Prince Eugéne qu'on entendoit battre l'assemblée dans la ville. Il en parut un peu surpris: car comment accorder le silence qui régnoit autour des remparts avec ce bruit de guerre? Il jugea que c'étoit quelque revûe, & l'affaire étoit trop avant embarquée pour qu'il crût devoir l'abandonner. *Je ne sçai*, dit-il, *si la mèche est découverte, n'importe il ne coûte rien de tenter, & puisque le vin est tiré il faut le boire jusqu'à la lie.* Le conseil étoit prudent. Dans les entreprises de cette nature, à moins qu'on ne soit assûré que l'ennemi est averti, on ne risque rien de sonder. Le Prince Eugéne avoit d'autant plus de raison d'en user ainsi, que la trahison étoit l'ouvrage d'un seul homme & d'un Ecclésiastique, qu'on doit moins soupçonner qu'un autre. J'admire cette résolution du Pr. Eugéne, car tout autre que lui eût pris le parti de se retirer, & n'eût point douté que l'entreprise ne fût double. Il laissa donc battre la caisse dans la ville, & n'alla pas moins son train. En effet le bruit qu'on entendoit venoit du Chevalier d'Entragues, Colonel du régiment des Vaisseaux. Comme c'étoit un Officier fort exact & de grande espérance, il avoit demandé la permission de faire prendre les armes à un bataillon de son régiment, dont il vouloit faire la revûe. Comme Crémone est une grande ville, & que les soldats comme leurs Officiers étoient logez en différens endroits, il étoit nécessaire qu'on battît l'assemblée de grand matin & dans presque tous les quartiers de la ville. C'est ce qui trompa d'abord les ennemis, & qui fut pourtant la cause du salut de la place.

Magdonel avec son détachement se rendit sans bruit sur le bord du fossé, qui étoit sec: il y décend; & comme il y avoit un petit ruisseau de douze pieds de largeur qui couloit au milieu, appellé la *Ganeta*, on jetta dessus quelques madriers dont on s'étoit pourvû: on le passa sans être découvert, & l'on entra de là dans l'égoût: de l'égoût dans la cave, & de cette cave dans la maison du Prêtre. Tout cela fut conduit avec tout le secret & la prudence possible.

Le détachement étant presque entiérement passé, Magdonel prit d'abord deux cens hommes, dont une moitié courut en hâte à la porte de Tous-les-Saints, & l'autre en même tems à celle de Sainte Marguerite: le reste fut divisé en plusieurs pelotons, pour aller dans les maisons où étoient logez les Officiers Généraux, dès que les portes seroient enfoncées. Ces deux portes étoient peu

éloignées l'une de l'autre : les ennemis y arrivérent par le terre-plein, & les gardes furent surprises & égorgées sans qu'il fût tiré un seul coup de fusil. En même tems des serruriers & des charpentiers qu'on avoit amenez, firent sauter en un instant les serrures & les verrouils des portes, & baissérent les ponts.

Le Prince Eugéne, averti que Magdonel est entré dans la ville, & qu'une partie de ses troupes marchoit aux portes, s'avance en même tems avec son corps de troupes, trouve les ponts baissez & les portes enfoncées. Il entre dans la ville par ces deux portes : la cavalerie par celle de sainte Marguerite, précédée par la plus grande partie de son infanterie, & le reste de cette infanterie par celle de Tous-les-Saints. Tout cela s'exécuta avec tant de bonheur & de diligence, que la tête des troupes étoit déja sur la grande place de la ville, & avoit deja rempli la petite, sans qu'on eût rencontré personne dans les rues & sans la moindre alarme, tant on avoit pris de mesures pour empêcher que la méche ne fut éventée. L'ennemi arriva à la place Sabatine, où il y avoit quatre piéces de canon & une garde de cinquante hommes, qui furent pris ou égorgez sans faire la moindre résistance. Les ennemis aiant occupé les deux places, les portes par où ils étoient entrez, & les rues qui y communiquoient, coupoient la ville en deux : de maniére qu'une partie de la garnison étoit coupée & séparée de l'autre. Toute cette disposition fut faite avec tant d'ordre & de diligence, que l'ennemi se trouva tout établi avant que le jour parût, &, ce qui semble incroiable, avant que la garnison en eût la moindre nouvelle.

Il étoit pourtant difficile qu'on ne fût découvert en quelque endroit ; ce qui n'arriva que lorsque le reste de l'infanterie défiloit par la grande rue, où il falloit effleurer une espéce de cazerne, dans laquelle il y avoit une vingtaine de soldats du régiment d'Auvergne. Ces soldats s'étant éveillez vers le jour, s'apperçûrent que c'étoient les ennemis. Ils commencérent à faire grand feu par les fenêtres, ce qui commença à donner l'alarme. Il étoit tems.

§. II.

Le Maréchal de Villeroi est fait prisonnier, & une partie des Officiers Généraux. Cuirassiers attaquez & battus par le régiment des Vaisseaux.

LE Maréchal de Villeroi, éveillé par le bruit de plusieurs décharges, se léve en hâte, ordonne à son Sécretaire de prendre garde à ses papiers, & de les brûler, s'il le jugeoit à propos : que pour lui il alloit monter à cheval ; & comme le tems pressoit, on lui jetta un manteau de cavalier sur les épaules. Il galope tout aussitôt à la place, il rencontre en son chemin quelques soldats, qui au bruit des coups de fusil étoient sortis avec leurs armes : il en forme une troupe & tire du côté de la place. Mais quelle dut être sa surprise d'y voir l'ennemi, & la troupe de Magdonel qui lui vint au-devant ! Un Sergent lui porta d'abord un coup de halebarde, qui ne fit qu'effleurer, & tout aussitôt il est jetté à bas de son cheval, & sans qu'il fût connu on l'amena au corps-de-garde où Magdonel s'étoit posté ; cet Officier ne le connoissant pas mieux que ceux qui l'avoient amené, ne laissa

pas que de lui rendre son chapeau & sa perruque qu'on lui avoit pris.

Sur ces entrefaites le Marquis de Crenan, qui étoit monté à cheval au bruit des coups de fusil, aiant ramassé quelques soldats, se porta sur la place, comme le rendez-vous en cas d'alarme : il la trouva entiérement occupée. Il voulut attaquer l'ennemi avec sa petite troupe ; mais la partie n'étant pas égale, ses gens furent chargez, mis en fuite, & lui blessé à mort. Il fut pris dans cet état, & transporté à l'instant dans une cassine hors de la ville. Le Gouverneur ne fut pas plus heureux, il fut blessé de trois coups mortels dans la même rue. M. le Comte de Mongon eût éprouvé peut-être un sort tout semblable, si son cheval ne se fût abattu sous lui en sortant de son logis, dont il faillit en être étouffé, aiant perdu, à ce qu'on dit, la connoissance par cette chûte. A peine fut-il de retour chez lui, qu'un bas Officier des ennemis arriva avec quelques soldats, qui le gardérent à vûe. M. d'Egrigny, qui faisoit la fonction d'Intendant, fut aussi arrêté ; le Prince Eugéne aiant envoié plusieurs détachemens pour arrêter les principales têtes, ces détachemens firent beaucoup de prisonniers : chose assez inutile lorsqu'on néglige le plus essentiel, comme l'on verra bientôt.

Tous les Officiers Généraux aiant été pris ou tuez, comme je viens de le dire., à la réserve du Comte de Revel, Lieutenant Général, & du Marquis de Praslin, Maréchal de Camp, ceux-ci étoient destinez pour être chargez seuls du soin de tout ce qui devoit s'exécuter dans cette journée. Comme s'ils s'étoient donnez le mot, ils résolurent de se rendre en droiture au château, pour être à portée de donner de là les ordres nécessaires, d'envoier des secours où ils jugeroient qu'on en auroit besoin, & de concerter ensemble les partis qu'ils auroient à prendre. Le succès fit assez voir dans la suite qu'ils ne pouvoient en prendre un meilleur. Rien n'étoit d'une plus grande conséquence que de conserver ce poste, d'où l'on pouvoit continuellement harceller les ennemis, & dont, tant qu'ils ne seroient point les maîtres, ils avoient toujours tout à craindre.

Il ne s'étoit encore rien passé qui pût laisser aucun doute au Général de l'armée de l'Empereur du succès de son entreprise. Il étoit dans la ville, il s'étoit cantonné dans toutes les places, il se voioit maître encore de deux portes, où il s'étoit puissamment fortifié, & la communication à ces portes étoit toute établie. Il ne s'imaginoit pas qu'il fût possible de l'en chasser, & que ce qui lui restoit à faire, pour être maître absolu de la ville, ne fût la chose du monde la plus aisée. Il se trompa, & l'on verra que ces heureux commencemens furent suivis d'une foule de disgraces, qui l'obligérent enfin d'abandonner son entreprise, & de se retirer honteusement.

Ce ne fut qu'au grand jour que l'alarme courut dans tous les quartiers de la ville, & que l'on commença à s'appercevoir qu'il n'y avoit encore rien de desespéré, que le péril n'étoit pas extrême, & qu'on se tireroit aisément d'affaire. Les soldats en armes s'ameutoient de toutes parts, toutes les rues s'en trouvoient remplies ; & se divisant par pelotons de trente, quarante & cinquante hommes, se répandirent dans d'autres rues qui alloient aboutir aux deux places & à la

grande rue qui coupoit la ville en deux, & rompoit la communication d'une partie de la garnison avec l'autre; mais tout cela ne fut pas capable de les décourager. Il y parut assez par leur résolution: car s'étant partagez, comme je viens de le dire, en plusieurs pelotons, n'aiant tous ensemble qu'une même volonté & un grand desir de combattre, ils cherchoient l'ennemi & le chargeoient par tout où il paroissoit.

Cependant on ignoroit encore dans la ville l'avanture du Maréchal de Villeroi; les ennemis étant maîtres du quartier où ce Général logeoit, il étoit difficile qu'on pût en avoir des nouvelles. Le Marquis de Saint-Geniez-Navailles, Officier de valeur & de mérite, & l'un de ses Aides de camp, des Mémoires duquel je tire une grande partie du détail de cette action mémorable; Saint-Geniez, dis-je, s'étant bien douté que l'ennemi étoit dans la ville, monte promtement à cheval pour se rendre auprès du Maréchal; mais s'étant apperçû que toutes les avenues pour l'aller joindre étoient fermées, il gagna du côté de la place Sabatine par des rues détournées; lorsqu'il apperçut un Officier, qui de sa fenêtre lui dit qu'il ne lui conseilloit pas de se trop presser, que l'ennemi étoit maître de la ville, qu'il feroit sans doute beaucoup mieux de chercher un azyle, & que le moins qu'il lui pouvoit arriver étoit de se faire prendre. Saint-Geniez trop brave pour écouter un avis de cette nature, & qu'il ne croioit pas vrai, puisqu'on tiroit encore en plusieurs endroits de la ville, laissa là l'Officier. A peine eut-il tourné la rue, qu'il rencontra le bataillon du régiment des Vaisseaux, & le Chevalier d'Entragues à la tête. Ce bataillon ne faisoit guéres plus de deux cens hommes; mais en marchant à la place Sabatine, il grossit un peu plus par la jonction de quelques Officiers & soldats de différens corps. Ce petit secours détermina d'Entragues à marcher à l'ennemi. A peine y parut-il par la grande rue, qu'un gros escadron avec deux étendarts se présenta en face de sa troupe, aiant à dos la Maison de ville, à droite les portiques de la place, & à sa gauche le corps-de-garde, & tout cela garni d'infanterie.

L'Officier qui commandoit cet escadron ne branla point de son poste, il étoit trop bien épaulé: il salua même de l'épée d'Entragues, qui avoit ordonné qu'on ne tirât qu'à bout portant. D'Entragues s'en approcha de si près, qu'il complimenta cet escadron: *Messieurs les Tudesques*, dit-il, *soiez les bien venus, vous avez un peu dérangé notre toilette: nous allons pourtant vous faire les honneurs autant qu'il nous sera possible.* Ce compliment fut tout aussitôt suivi d'une décharge, qui mit les ennemis dans un tel desordre, qu'ils oubliérent qu'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. Ils eussent dû s'abandonner dessus, la charger l'épée à la main & lui passer sur le ventre. Ils n'en firent pourtant rien; ce qu'on aura moins de peine à croire que ce qui arriva de cette décharge, puisqu'on a sçû depuis qu'il ne fut tué que quatre cavaliers.

Cet escadron aiant lâché pied, quoiqu'il n'y eût pas grand sujet, on voulut profiter de cet avantage, & pousser jusques dans la place; mais il en sortit une telle tempête de coups de fusil, que nos gens ne pouvant y répondre, rentrérent aussitôt dans la rue. Rien n'empê-

choit les ennemis, après une si furieuse décharge, de profiter de cet avantage, outre que le Chevalier d'Entragues venoit d'être blessé à mort. Ils étoient si supérieurs à nos troupes, qu'on a lieu d'être surpris de leur peu de hardiesse ou de l'ignorance de leurs Officiers. Le Maréchal de Villeroi, qui étoit dans le corps-de-garde, & qui s'apperçut de la lâcheté de cet escadron, ne douta nullement que nos gens ne revinssent encore à la charge, & qu'ils ne se rendissent maîtres de la place, & par conséquent du corps-de-garde où il étoit prisonnier, sans que qui que ce fût le connut encore. Mais il ne sçavoit pas que ceux qui avoient attaqué ne faisoient pas deux cens cinquante hommes, & qu'il y en avoit près de mille dans la place. Il attendit encore quelque tems; mais comme il s'apperçut qu'il n'avoit plus rien à espérer de sa délivrance du côté de nos troupes, il ne vit point d'autre ressource que de tenter Magdonel. Il le tira à quartier, & sans lui apprendre qui il étoit, il lui fait des offres assez considérables pour que Magdonel jugeât que son prisonnier étoit un homme de conséquence. Il refusa génereusement ses offres, & le Maréchal eut la douleur de ne pouvoir prendre part aux exploits glorieux que nos troupes devoient faire dans cette journée, pour chasser le Prince Eugéne d'une ville dont il se croioit déja maître.

Comme Magdonel vit que son prisonnier n'étoit pas en sûreté dans un corps-de-garde, & que la garnison pouvoit encore tenter l'attaque de la place & le délivrer, si l'on venoit à sçavoir qu'il y fût arrêté, il fit donner avis au Prince Eugéne que le Maréchal de Villeroi étoit du nombre de ses prisonniers. Sur ces nouvelles le Prince Eugéne envoia M. le Comte de Staremberg, auquel M. de Villeroi se découvrit. On le conduisit dans une petite maison tout auprès de la porte de Sainte Marguerite; ce qui me feroit soupçonner que le Genéral de l'Empereur commençoit à se défier du succès de son entreprise. Car pourquoi l'envoier hors de la ville? Ces précautions sentent un homme qui n'est pas trop sûr de son fait, & qui doutoit extrémement que le Prince Thomas, qui étoit de l'autre côté du Pô, pût jamais se rendre maître de notre pont. Car quand même il se seroit emparé de l'ouvrage qui le couvroit, il n'en étoit pas plus avancé; puisqu'il suffisoit, pour rendre inutiles les forces de l'ennemi, de couper le pont, comme cela arriva peu de tems après.

L'attaque de la place Sabatine, & la lâcheté de cet escadron, qui ne fit aucune résistance, causérent au Prince Eugéne d'autant plus de chagrin, que cet escadron étoit dans cet avantage qui donne la supériorité à la cavalerie contre l'infanterie. La sienne même, quoique supérieure au bataillon des Vaisseaux, n'avoit pas donné de plus grandes preuves de son courage. N'eût-elle pas mieux fait de poursuivre ce bataillon, & de l'attaquer dans la rue? Toutes ces manœuvres lui firent connoître qu'il n'étoit pas encore maître de la ville pour être dedans, & qu'il auroit encore bien des embarras à surmonter. Revenons au bataillon des Vaisseaux, qui tente de nouveaux desseins, après avoir échoué à la place Sabatine plutôt par foiblesse que par défaut de courage; ce que les soldats & leurs Officiers sentoient bien. On n'a garde de se rebuter, lorsqu'on

compte d'être secouru, & que toute une garnison prend les armes.

Le Chevalier d'Entragues étoit malheureusement hors de combat, comme je l'ai dit plus haut. Les Officiers furent quelques momens incertains de ce qu'ils feroient. Il falloit pourtant se résoudre, le tems pressoit: remarcher à la place Sabatine, ç'eût été une témérité, ç'eût été engager un combat fort inégal contre un corps considérable d'infanterie & de cavalerie, contre lequel il n'auroit pas été possible de résister. Que faire? On entend une voix, qui fut suivie de plusieurs autres, qu'il falloit se retirer par la petite place des Jacobins, gagner de là le rempart du côté du château, & attendre dans l'esplanade la jonction du reste de la garnison, pour remarcher ensuite à la place Sabatine & tâcher d'en déloger les ennemis, qu'il étoit dangereux d'attendre plus longtems, de peur qu'ils ne s'apperçûssent enfin qu'ils n'avoient affaire qu'à une poignée de gens. L'avis fut goûté, mais on ne put l'exécuter. Peut-être fut-ce un bonheur qu'il se trouvât des obstacles. Car les Généraux qui arrivérent au château peu de tems après, se croiant bien fondez à croire que les ennemis étoient plus forts qu'ils ne l'étoient effectivement, n'auroient apparemment pas permis que de braves gens allassent s'exposer à une mort certaine, sans espérance de repousser l'ennemi. Il falloit, pour aller au château, gagner une petite rue qui étoit enfilée de tout le feu de la Chapelle & de la maison du Prêtre Gozoli. On ne s'attendoit pas d'y trouver trois cens hommes qui s'y étoient logez. On y marche; mais à peine parut-on dans cette rue, qu'on se vit exposé à tout le feu de cette Eglise & de la maison. Nos gens en parurent un peu ébranlez; mais ils ne le furent qu'autant de tems qu'il en faut à des hommes de courage pour revenir de leur trouble, & pour prendre une résolution vigoureuse. Ils s'encouragent les uns les autres, & crient à leurs Officiers qu'aiant l'ennemi si près d'eux, ils eussent à les mener sans délibérer, & qu'en allant droit à eux ils trouveroient assez l'expédient de les faire taire. Les Officiers, qui voient cette volonté dont on avoit si grand besoin, sont d'avis de brusquer ces gens-là, sans les marchander. La troupe étoit bien petite, il n'y avoit guéres plus de deux cens hommes. Il falloit faire une disposition, embrasser la maison & l'Eglise. On s'y détermina, lorsqu'on vit arriver Montendre Colonel de Médoc, & d'Arennes Major Général, qui amenoient un secours d'environ trois cens hommes de différens corps. Ce secours inespéré releva le courage & les espérances des soldats. Après cette jonction, on marche à la Chapelle avec toute l'audace possible. On essuia d'abord un grand feu; mais dès qu'on eut gagné le pied du mur, qui n'avoit aucun flanc, l'ennemi se trouva entiérement hors de visée, & nos gens entiérement à couvert. La difficulté étoit de forcer l'Eglise & la maison, les murailles en étoient bonnes & fortes; & quand les portes en eussent été ouvertes, ç'eût été une imprudence de prétendre d'en chasser l'ennemi. Il eût fallu y passer un à un, ou deux à deux; on n'avoit ni canon ni outils pour sapper le mur, & l'affaire ne souffroit nul retardement. Que faire? Dans cette incertitude quelqu'un s'avisa de dire, qu'il n'y avoit nul autre expédient à prendre que de

mettre le feu aux portes, & tout en même tems à la maison. L'ennemi, qui entend parler de feu, & qui craint d'être brûlé ou fumé, demande s'il n'y auroit pas bon quartier. On leur promet, pourvû qu'ils se hâtent de sortir. Ils se rendent donc au nombre de trois cens hommes; mais le soldat étoit si animé, qu'on eut bien de la peine à le retenir. On en tua quelques-uns, & le reste fut conduit au château.

Voilà la premiére action qui releva le courage & les espérances de nos soldats: car après cette action, où nous ne perdîmes que six ou sept hommes & quelques blessez, parmi lesquels se trouvoit Montendre, qui le fut légérement, on ne desespéra plus de chasser les ennemis de la place. Cette nouvelle s'étant répandue dans la ville, grossit furieusement nos troupes: la plûpart des soldats qui étoient dans l'autre partie de la ville, qui ne pouvoient communiquer avec ceux qui étoient dans l'autre, trouvant une issue pour s'échaper du côté de la Chapelle dont nous venions de nous rendre les maîtres, sortirent de chez leurs hôtes & vinrent se joindre au gros, bien qu'il fût encore infiniment inférieur à l'ennemi: car il y eut un assez grand nombre d'Officiers, pour le dire en passant, qui ne pûrent imiter les autres; soit qu'ils ne sçûssent rien de ce qui se passoit, soit qu'ils se crussent en danger d'être pris. Il fut pourtant aisé de connoître & de distinguer par la suite ceux qui ne pouvoient se justifier ni se garantir du blâme qu'ils méritoient. Revenons à notre sujet.

Les ennemis avoient tiré entre l'Eglise & la maison du Prêtre un retranchement. Il n'y avoit pas un instant à perdre. On craignoit que les ennemis, connoissant l'importance de ce poste, n'y marchassent pour le secourir. Qui auroit jamais cru qu'ils ne s'en avisassent pas? On ne perdit pas un moment pour cette attaque, tous nos soldats étoient résolus & prêts à tout faire. On marche à ce retranchement, dont la prise nous donnoit de très-grands avantages, & obligeoit les ennemis à s'affoiblir extraordinairement aux autres endroits de la ville pour se fortifier aux deux portes de Sainte Marguerite & de Tous-les-Saints. On attaque ce retranchement avec tant de vigueur & de résolution, que nous l'emportâmes sans presque aucune résistance; ce qui fut un coup bien fatal au Prince Eugéne. L'on en va voir d'autres qui lui furent encore infiniment plus sensibles.

§. III.

Attaque de la porte du Pô. On s'y prit trop tard. Fautes dans cette attaque. Les Impériaux sont repoussez. Ruse du Prince Eugéne de nul effet. Discours du Prince de Commerci aux Magistrats assemblez dans l'Hôtel de Ville. Les François coupent le pont du Pô, & brûlent une partie des pontons après avoir abandonné l'ouvrage qui en couvroit la tête.

LE succès de Crémone dépendoit absolument de la prise de la porte du Pô, c'étoit par où l'ennemi devoit commencer avant même que de s'établir dans les deux places de la ville: car par cette prise il étoit le maître de notre pont, & favorisoit la jonction du corps de troupes du Prince Thomas. Je ne puis comprendre comment le Prince Eugéne put penser si tard à cette

avanture. C'étoit prendre le roman par la queue, s'il m'est permis de parler ainsi, que de s'amuser aux autres endroits. Cette faute est inexcusable. Le Prince Eugéne étoit monté sur la tour de l'Hôtel de Ville, inquiet du corps du Prince Thomas, qui ne paroissoit point, à cause de la difficulté de la marche, & plus encore par la malice ou l'ignorance des guides. Ce Prince perdit beaucoup de tems à attendre les signaux dont il étoit convenu; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne dût marcher à cette porte, s'en rendre le maître, & prendre le pont par le revers. Tout cela ne lui vint pas à l'esprit. Il s'y détermina enfin, mais trop tard: car la garde Irlandoise, qui étoit à cette porte, avertie que l'ennemi étoit dans la ville, s'étoit déja précautionnée, & l'attendit en résolution de lui vendre bien cher ce poste.

J'incline fort à croire ce que j'ai appris de quelques Officiers Allemans de ma connoissance très-dignes de foi, qui se trouvérent à cette action-là. Cette maxime seroit vraie à l'égard du Prince Eugéne, comme de beaucoup d'autres, que la bonne fortune n'est pas toujours d'accord avec la vertu. Ces Officiers m'ont assûré que le détachement destiné pour l'attaque de la porte du Pô partit dès le moment qu'on fut arrivé dans la place, & que le guide qui le conduisoit aiant été tué d'un coup de fusil tiré par une fenêtre, le détachement s'égara à cause des détours des rues, & que les soldats prirent l'une pour l'autre; ce qui les obligea de revenir sur leurs pas, & fit perdre un grand tems, perte irréparable dans ces sortes d'entreprises. Quoiqu'il en soit, le Baron de Merci marcha à cette porte fatale à la tête de huit cens chevaux & de l'infanterie en bon nombre, avec ordre à la cavalerie de se poster entre cette porte & les cazernes, où la plus grande partie de la nôtre étoit logée. Ces cazernes étoient environnées de jardinages & de haies qui les fermoient, & cela régnoit jusqu'à la porte de Mouze. Pour plus grande précaution on fit border ces haies d'un bon nombre d'infanterie, pour contenir nos cavaliers & les tenir en respect. Cette précaution étoit un peu trop outrée. Ce n'étoit pas là qu'il falloit poster cette infanterie, mais dans l'entrée des rues voisines de la porte par où les Irlandois, qui étoient logez tout auprès, pouvoient venir. Autre faute qui n'est pas des moindres.

L'autre côté de la porte du Pô est uni, & les maisons assez éloignées du rempart. C'est une plaine en pelouse, où l'on peut remuer des escadrons jusques sur le terre-plein, qui étoit peu élevé & en pente douce. On n'y peut aborder sans se rompre & se désunir, l'ennemi n'opposa pourtant rien de ce côté-là, ni dans les rues qui versoient dans cette plaine. Voilà quelle étoit la situation du terrain du côté de la porte du Pô. Nos cavaliers, qui se virent tout à coup bloquez, faisoient grand feu des fenêtres de leurs cazernes. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire; mais comme le feu des mousquetons n'est pas fort à craindre, les ennemis ne s'en mirent pas beaucoup en peine.

Le Baron de Merci s'étant posté, ainsi que je viens de le dire, entre la porte du Pô & les cazernes, fit marcher le détachement des grenadiers destiné pour l'attaque de cette porte, où il y avoit une garde de trente-cinq hommes commandez par un Capitaine, qui s'étoit couvert d'une barriére en forme de pa-

lissade. L'ennemi aborda cette barriére à la portée d'une halebarde, & fit un feu terrible contre nos gens, qui ne demeurérent pas en reste. Celui qui attaquoit cette porte eût dû coler la barriére, & passer les armes à travers; mais s'étant apperçû que les nôtres les avoient prévenus, & que la palissade se trouvoit toute hérissée de baionettes au bout du fusil, les soldats n'osérent s'en approcher, de peur de s'enferrer dans ces baionettes; ce qui leur fit perdre beaucoup de monde. Nos soldats, à couvert de la palissade & de la barriére, les choisissoient & les tiroient sans être vûs. Le Baron de Merci aiant trouvé à cette porte une obstination à laquelle il ne s'étoit pas attendu, tenta de gagner le fort de nos baionettes, & d'engager ses soldats à passer leurs armes dans la barriére; mais ce fut inutilement.

Pendant qu'on étoit engagé à cette porte, l'ennemi s'empare d'une batterie de sept piéces de vingt-quatre qui étoit sur le rempart, & destinée pour la défense de l'ouvrage de notre pont; & comme ils ne trouvérent personne pour la défendre, ils n'eurent aucune peine à s'en saisir.

Cependant l'alarme étoit par toute la ville, déja les deux régimens Irlandois Dillon & du Bourk, qui étoient logez tout auprès, avertis que la porte du Pô étoit attaquée, y coururent en hâte, & leur nombre grossit tellement en si peu de tems, qu'ils se virent en état de marcher à l'ennemi. Les choses étoient en ces termes, lorsque les Irlandois viennent tout à coup se présenter à son flanc par les remparts, & par les rues qui aboutissoient à la porte. L'ennemi surpris d'une chose si imprévûe, fit avancer sa cavalerie pour soutenir son infanterie; mais à peine s'en fut-elle approchée, que nos gens fondent sur celle-ci avec une telle fureur, & un feu si vif & si violent, qu'ils l'enfoncent, & rejettent cette infanterie sur sa cavalerie, qui se vit elle-même attaquée & menée jusqu'au gros, où l'on tâcha de se rallier. Toute cette affaire fut expédiée presque en un instant.

Le Baron de Merci, enragé d'avoir si mal réussi, tâche de guérir ses soldats de leur épouvante, & de les ramener au combat; mais elle étoit trop grande pour espérer de rattaquer sur nouveaux frais. D'ailleurs le feu des nôtres augmentant toujours par les nouveaux secours qui leur arrivoient à chaque moment, les ennemis se virent obligez de s'en éloigner, & de se loger & se couvrir des maisons voisines de cette porte. Par ce mouvement une partie des cazernes de notre cavalerie furent démasquées, & la batterie se trouvant abandonnée, nos gens tournérent le canon sur les ennemis & contre les maisons où ils s'étoient logez; ce qui ne seroit peut-être pas arrivé, si le Baron de Merci n'eût été blessé très-dangereusement dans cette action malheureuse, qui n'aboutit par la suite qu'à un grand feu de part & d'autre, sans que les ennemis pensassent à rien de vigoureux.

Il étoit d'une extrême conséquence à nos gens de se maintenir dans leur terrain, ils songent à s'y fortifier par des tonneaux & des charettes dont ils se couvrirent: car ils s'attendoient, ou ils devoient raisonnablement s'attendre à une attaque plus vigoureuse que la premiére. Ils s'y prirent de telle sorte, qu'en peu de tems ils se virent en

fait de ne rien craindre.

Le Baron de Merci, hors de combat & chassé de son poste, en fait donner avis au Prince de Commerci, & lui apprend en même tems comment la chose s'étoit passée, accuse tout net l'infanterie d'avoir manqué de courage en cette occasion; mais la cavalerie en manqua-t-elle plus? Et le Baron lui-même étoit-il net de tous défauts dans les mesures qu'il prit à l'attaque de cette porte? Ne tient-il qu'à tirailler contre des gens à couvert d'une batterie? Il falloit les aborder & les joindre, & ce n'est que par cette façon de combattre qu'on peut espérer de réussir. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce qui se passa à cette porte, c'est que les deux bataillons Irlandois faisoient à peine quatre cens hommes. Après l'action ils s'apperçûrent qu'ils manquoient d'Officiers, dont les uns étoient absens de leurs régimens, & les autres, logez en différens endroits de la ville, ignorant encore ce qui se passoit à la porte du Pô.

Le Prince Eugéne fut extrêmement surpris du mauvais succès de cette attaque, & du peu de résolution de ses troupes. Il en connut bientôt les mauvaises suites, s'il n'y remédioit sans retardement. Il sentoit bien que s'il ne se rendoit maître de cette porte, son entreprise échoueroit misérablement, & avec honte; outre que sa retraite n'étoit pas la chose du monde la plus assûrée. Il crut l'affaire de si grande conséquence, qu'il ordonna au Prince de Commerci de s'y transporter incessamment, pour voir à l'œil le parti qu'il y auroit à prendre. Le Prince Thomas paroissoit alors de l'autre côté du Pô. Le grand feu qu'il entendoit dans la place, sans qu'il parût personne de l'autre côté du pont, lui firent beaucoup douter de l'événement de cette entreprise. De l'autre côté le Prince Eugéne n'étoit pas peu embarassé, ses troupes avoient déja été chassées de la Chapelle & de la maison du Prêtre, quoique la bonté du poste & leur nombre les rendissent très-capables d'une plus forte résistance, leur lâcheté ne lui paroissoit pas concevable. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du Pô, il y trouva nos gens si bien établis, qu'il vit assez qu'il y useroit inutilement ses troupes par une nouvelle tentative. Dans un état si violent de doutes & d'incertitudes, il envisage une ruse qu'il crut devoir lui réussir, puisqu'il ne pouvoit rien par la force. Il s'imagina qu'en tentant la fidélité des Irlandois sous de grandes promesses, il pourroit acquerir par cette voie ce qu'il ne pouvoit emporter par la force. Il leur envoie Magdonel. Cet Officier s'avance hors des rangs, & crie s'il ne lui sera pas permis de faire quelques propositions. On lui répond qu'il les peut faire librement. Il s'approche, & leur déclare de la part du Prince Eugéne, que s'ils vouloient changer de parti & se ranger de celui de l'Empereur, on leur promettoit qu'ils seroient entretenus sur un plus haut pied que celui de France, & qu'on y joindroit encore une gratification égale au service qu'ils rendroient à Sa Majesté Impériale: qu'après tout leur obstination ne retarderoit que de fort peu de tems leur défaite, qui étoit d'autant plus certaine, que le Général de l'Empereur étoit le maître de la ville, & que ne s'agissant plus que de leur poste, il les conjuroit par l'affection qu'il avoit pour tous ceux de sa nation, de se garantir du malheur qui pendoit

sur leurs têtes : qu'ils alloient être attaquez, qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine, & d'être tous taillez en pièces & sans aucun quartier, s'ils n'acceptoient les conditions avantageuses qu'il leur proposoit.

Cette harangue de l'Officier aux Irlandois, fit juger que les affaires des ennemis ne tournoient pas mieux aux autres endroits de la ville qu'à la porte du Pô. On se moqua du harangueur, & on lui répondit en fort peu de mots : qu'ils n'oublieroient rien pour se rendre dignes de l'estime du Général de l'Empereur, & que ce ne seroit pas par une perfidie, mais en défendant leur poste jusqu'au dernier soupir : que l'ennemi n'avoit qu'à commencer, & qu'il verroit à quelles gens il auroit affaire ; & comme l'emploi d'un Député, lui dit-on, ne doit pas être celui d'un suborneur, qu'il ne devoit pas trouver étrange qu'on s'assûrât de sa personne. En effet il fut amené prisonnier au château.

Magdonel arrêté, le feu recommença avec plus de violence, sans qu'il parût que l'ennemi songeât à une nouvelle attaque, & sans qu'il pensât même à regagner le terrain qu'il venoit de perdre : toutes ses menaces aboutirent à de grandes escarmouches ; & comme par l'abandon du poste qu'il avoit d'abord occupé, il nous laissoit la batterie de sept pièces de vingt-quatre, qui étoient plantées sur le rempart, on fit un grand feu sur les troupes du Prince Thomas, qui paroissoient de l'autre côté du Pô.

Les choses étoient en cet état, lorsque Sainte Colombe, Capitaine du régiment de Beaujolois, qui commandoit l'ouvrage qui couvroit la tête de notre pont, se trouvant trop foible pour le défendre, se détermina d'abandonner son poste, quoiqu'un autre Capitaine du même régiment ne fût pas de même avis. Mais de peur que l'ennemi ne passât la rivière & ne vînt au secours de ceux qui étoient déja dans la ville, en abandonnant l'ouvrage, il coupe le pont & met le feu à un nombre de bateaux ; ce qui fit le salut de la place, & renversa par cette action toutes les mesures du Prince Eugéne, & rendit inutile le corps qui étoit au-delà du Pô.

Cet habile Officier, qui étoit un Gentilhomme d'Avignon, n'abandonna pas pour cela le pont, de crainte que les ennemis ne tâchassent de le rétablir. Il envoia en même tems un Sergent aux Généraux pour sçavoir d'eux ce qu'il avoit à faire dans cette occasion, s'il resteroit là malgré sa foiblesse, ou s'il se retireroit, au risque de laisser le passage libre aux ennemis. Le Sergent aiant rencontré M. le Marquis de Praslin sur le glacis du château, lui dit que l'Officier qui commandoit l'ouvrage du pont l'avoit envoié pour l'informer qu'il avoit abandonné ce poste, vû l'impossibilité de le soutenir ; mais qu'en se retirant, il avoit coupé le pont & brûlé une partie des bateaux, & qu'il ne doutoit point qu'il n'approuvât ce qu'il venoit de faire, quoique sans ordre.

Il est des occasions où un Officier dans un poste ne peut pas attendre des ordres de ses Généraux, & où il est obligé de prendre son parti sur le champ. Il en est d'autres où il le doit, & où il est loué de l'avoir fait. Philopœmen doit le commencement de sa réputation à un coup de cette nature. Quoique simple cavalier, il osa seul avec les

Achéens attaquer sans ordre l'infanterie d'Euclidas, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand meurtre. Quand il proposa ce dessein aux Officiers du Roi, qui commandoient la cavalerie, il fut traité de fou & de visionnaire, comme Sainte Colombe par son camarade; mais Antigonus lui-même lui rendit justice, & déclara que cette action étoit d'un grand Capitaine. Manlius Torquatus fit trancher la tête à T. Manlius son fils, parce qu'il avoit combattu sans son ordre, quoiqu'il eût remporté une victoire signalée. Mais cette sévérité, pour ne point dire férocité, a-t-elle beaucoup d'approbateurs? Quoiqu'il en soit, Sainte Colombe fit un coup de Maître: & s'il ne reçut pas toutes les louanges que cette action méritoit, c'est qu'elle ne parvint pas jusqu'à la Cour avec toutes ses circonstances.

Dès que le Prince Eugéne se fut apperçû que nous avions coupé le pont à la venue du corps du Prince Thomas, il se vit hors de mesure, & craignit extrémement les suites fâcheuses de cette disgrace. Il songea à se débarasser du Maréchal de Villeroi, qui étoit encore dans la ville. Il fut le voir avec le Prince de Commerci, & après les lieux communs débitez sur le sort & les infortunes de la guerre, le Prince Eugéne dit au Maréchal: *Vous avez, Monsieur, traversé la ville pour venir ici, & vous devez avoir remarqué que nous en sommes les maîtres; vous avez encore quelques tirailleurs sur ce rempart*, lui montrant le bastion qui voioit le côté du pont de la porte de Sainte Marguerite: *si cela continue, ils m'obligeront enfin de les faire tous passer au fil de l'épée.*

Le Maréchal s'apperçut aisément du chagrin du Prince Eugéne, & que ses affaires prenoient une très-mauvaise tournure, & que ce qu'il sembloit mépriser lui étoit très-redoutable. *J'ai le malheur*, lui répondit le Maréchal, *d'être votre prisonnier, je n'ai plus rien à ordonner: il faut, Monsieur, que ceux qui sont sur le rempart sçachent apparemment ce qu'ils font, & ce qu'ils ont à faire.* On fit cependant sortir le Maréchal hors de la ville, avec ordre de le conduire dans une cassine joignant celle où étoit le Marquis de Crenan. Il eût fort souhaité le voir, il ne put l'obtenir: on lui demanda même son épée avec assez d'impolitesse.

L'inquiétude du Prince Eugéne n'étoit pas médiocre, nul espoir du côté du Prince Thomas. Nous étions maîtres de la Chapelle & de la maison de Gozoli, & du bastion qui la voioit à découvert, ses troupes repoussées à la porte du Pô, & toutes d'une volonté fort chancellante, & ce qu'il trouvoit de plus triste, absolument rebutées de tant de combats. Les affaires n'étoient pas en meilleur état aux autres endroits, malgré sa bravoure & son habileté: car la fortune n'est pas toujours d'accord avec l'une & l'autre, & surtout avec des troupes consternées, abatues & fort diminuées de tant de mauvais succès; tout cela, dis-je, n'étoit capable que de prolonger sa retraite de quelques heures. Nulle espérance d'être secouru. Il craignoit d'ailleurs que le corps de M. de Créqui, qui étoit en campagne, ne vînt au secours de la place, & qu'il ne lui tombât sur les bras. Environné de tant d'épines & de chicanes sans nombre, qu'il rencontroit à chaque pas qu'il faisoit, & ne sçachant plus à quel Saint se vouer, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il ne voit plus d'autre ressource que celle de

recourir aux Magiſtrats, pour les obliger de mettre les Bourgeois de ſon côté. La penſée étoit bonne, & la journée étoit terminée, s'ils euſſent pris les armes contre la garniſon, qui n'étoit déja que trop occupée.

Pluſieurs prétendent que le Prince Eugéne envoia le Prince de Commerci à l'Hôtel de Ville, où les Magiſtrats étoient aſſemblez. D'autres mieux informez aſſûrent qu'il s'y transporta lui-même. Je m'en tiens à cette derniére opinion. Il leur tint à peu près ce diſcours, que j'ai appris de l'un d'eux, & que je vais rapporter: Vous ne pouvez diſconvenir, Meſſieurs, leur dit-il, puiſque les troupes de l'Empereur ſont dans votre ville & leur Général à leur tête, que nous n'en ſoions les maîtres. Vous pouvez avoir remarqué juſqu'à ce moment quelle a été ſon attention à empêcher le pillage de votre ville, & peut-être un plus grand mal. L'obſtination & l'opiniâtreté de la garniſon à chicaner certains poſtes de peu d'importance, mais dont il faut nous rendre les maîtres pour terminer au plutôt cette affaire, nous obligeront peut-être à recourir à des voies dangereuſes, parce qu'on n'en voit point d'autres. Le ſuccès en eſt infaillible; mais je doute que votre perte ne le ſoit pas après la victoire, & je ne répons pas des ſoldats lorſqu'ils n'auront plus d'ennemis en tête: animez comme ils ſont, ils vengeront ſur vous-mêmes la perte de leurs camarades & les maux qu'ils ont eſſuiez: vous ſerez traitez en ennemis déclarez, comme il le ſemble aſſez par votre indolence. Le pillage eſt rarement exemt de l'incendie, un enragé peut faire le coup, & il s'en trouve dans mes troupes & dans toutes les entrepriſes ſemblables à celles-ci. Juſques ici, on vous le répéte encore, on a cherché à conſerver votre ville au prix du ſang de nos ſoldats. Nous n'en ſerons bientôt plus les maîtres, quand nous le voudrions; prenez vos meſures là-deſſus, la choſe eſt ſérieuſe. Vous n'avez pas à choiſir entre les maux qui vous menacent, & qu'on cherche à empêcher, & votre ſalut. Délibérez-vous ſur ce dernier? Vous ſeriez inſenſez, & les ennemis de votre patrie & de vous-mêmes. Faut-il vous apprendre ce qu'il vous eſt expédient de faire pour vous ſauver? Vous en avez le pouvoir: faites prendre les armes aux habitans en faveur de l'Empereur: vous ſuivrez le parti le plus juſte, vous ſauverez votre patrie & éviterez la ruine entiére de vos Citoiens. Hâtez-vous de vous déclarer, ſi vous êtes ſages, il n'y a aucun tems à perdre. Je n'ai pas autre choſe à vous dire, pour vous garantir des plus grandes calamitez, & vous rendre dignes des graces de l'Empereur, auſquelles vous devez vous attendre en vous tournant de ſon côté.

Ces ſages Magiſtrats jugérent par ce compliment mêlé de menaces & de promeſſes magnifiques, que le Général de l'Empereur n'étoit pas fort aſſûré de ſon fait, & qu'il ſe voioit dans un défilé très-embaraſſant, & d'où il ne ſortiroit pas ſans honte: car bien qu'il fût dans la ville, ils voioient aſſez qu'il n'y tenoit qu'à un filet, & qu'il étoit hors d'état d'exécuter ſes menaces. Ils lui répondirent, que n'étant point entrez dans cette entrepriſe, qui auroit dû être préméditée, il ne devoit point s'attendre que les Bourgeois ſe révoltaſſent contre la garniſon, qu'elle occupoit preſque toutes les rues & les quartiers de la

ville en perpétuels mouvemens, par corps & par pelotons, & qu'il n'y avoit personne d'assez hardi pour l'exciter à la révolte; outre que toute la cavalerie étoit en bataille dans l'esplanade du château; qu'ils ne voioient pas que ce qu'il proposoit fût possible, ni qu'ils pûssent jamais le favoriser sans s'exposer à être brûlez par des gens qui combattoient en desespérez, & qui sçavoient bien où se retirer, & qu'ils attendoient à tout moment M. de Créqui, qui étoit à la tête d'un corps de troupes, qu'ils n'avoient que des souhaits à faire pour le succès de son entreprise.

Cette machine du Général de l'Empereur n'aiant pas mieux réussi que la harangue de Magdonel, le Prince Eugéne ordonna aux Magistrats de lui préparer douze mille rations de pain, & de lui fournir de la poudre & des bales. Ils le satisfirent quant au premier article: quoiqu'ils sçûssent bien qu'il avoit à peine quatre mille hommes, ils ne l'en crurent pas pour cela plus fort. Quant à l'autre, j'ai bien du soupçon contre cela; puisque c'étoit avouer qu'il manquoit de munitions, & que la poudre comme le reste étoit au pouvoir de la garnison. Comme j'ai appris ce fait de plusieurs personnes, je n'ai pas cru devoir le taire, ni l'assûrer comme vrai.

Les ennemis voioient bien qu'il n'y avoit rien à espérer du côté de la porte du Pô, encore moins de celui du pont; nos gens s'y étoient si bien établis, que ç'eût été exposer leurs troupes à une défaite manifeste que de tenter l'avanture. Il y eut même un combat sur le rempart & sur le bas du terre-plein, entre la porte du Pô & celle de Mouze, contre un corps de cuirassiers qui se trouva de ce côté-là, & que les Irlandois attaquérent. M. Mahoni s'en attribua toute la gloire à la Cour, & l'orna de plusieurs circonstances que l'on a répandues dans le public, mais qui sont inconnues aux Officiers que j'ai consultez, & aux témoignages ausquels j'ai cru devoir ajouter plus de foi, qu'à des relations dont on devoit se défier.

Les ennemis ne furent pas plus heureux à la porte de Tous-les-Saints, ils furent encore plus maltraitez dans les rues. La valeur de cette garnison fut si grande, & l'on y remarqua une si grande volonté dans les troupes, que dans les endroits où se passoit le plus fort du combat, il se passa plusieurs actions avec tout l'ordre & l'audace possible, quoique ces petits corps fussent formez de soldats de plusieurs régimens. L'amour de la patrie, le zéle pour le service du Roi, une émulation réciproque, la vûe du péril leur inspira un courage au-dessus de tout ce que l'on devoit espérer.

§. IV.

Attaque de la Chapelle & de la maison du Prêtre par les troupes de la garnison. Lâcheté de ceux qui la défendent. Corps de cuirassiers défait par le régiment des Vaisseaux. Insulte de l'Eglise & de la tour. Insulte du bastion retranché. Retraite des Impériaux.

NOs affaires commençoient à prendre un meilleur train, & les Impériaux avoient beaucoup rabattu de leur première fierté. Nous n'avions plus rien à craindre à la porte du Pô, les ennemis mêmes s'en étoient retirez, tout étoit alors bien changé. Après avoir combattu pour

la victoire, il fallut combattre pour leur salut. On leur tailloit de la besogne à la porte de Tous-les-Saints, & l'affaire commençoit à devenir sérieuse: il s'y fit un grand feu de part & d'autre. Le bataillon des Vaisseaux s'étoit barricadé à l'entrée de la rue, & tout auprès de la porte, en attendant qu'on pût l'attaquer. L'importance du poste demandoit que nous y emploiassions de plus grandes forces. Les Officiers & les soldats qui pouvoient s'échaper de chez leurs hôtes, filoient à tout moment du côté du château, où étoient M. le Comte de Revel & M. le Marquis de Praslin, qui à mesure qu'il leur arrivoit du monde, l'envoioient où l'on en avoit le plus de besoin: de sorte qu'ils en firent filer un assez bon nombre, autant qu'il y en avoit assez pour attaquer les ennemis à la porte de Tous-les-Saints par différens endroits. Le combat fut rude & fort obstiné. Nos gens chassérent l'ennemi de tous les postes; & comme la retraite n'étoit pas aisée, ceux qui ne pûrent gagner la porte, dont nous étions à deux pas, se précipitérent dans le fossé; les autres, qui pûrent se sauver dans le retranchement qui restoit encore entre cette porte & celle de Sainte Marguerite, le gagnérent diligemment. Nous perdîmes fort peu de monde dans cette action, qui fut conduite avec tout l'art possible, bien que nos troupes n'eussent que des Colonels & des Lieutenans Colonels à leur tête. Sans aucune dispute de rang, tous concouroient au bien, & les bons conseils étoient préférez aux moindres, sans envie & sans jalousie. D'Arennes, Major Général, reçut là une blessure au milieu de l'estomac.

Je laisse à penser si le Prince Eugéne fut sensible à la perte de tant de postes emportez les uns après les autres, & tous de très-grande importance: car l'on peut dire que cette journée, depuis qu'il fut entré dans la ville jusqu'à sa retraite, fut pour lui un accablement de disgraces qui naissoient les unes des autres, tant les fautes à la guerre sont sujettes à propagation. Il ne lui restoit plus que la porte Sainte Marguerite, c'étoit le seul endroit qui pouvoit assûrer sa retraite. Ce grand Capitaine ne se laissa pourtant point abattre. Il avoit encore un corps d'infanterie & de cavalerie du côté de la porte du Pô. Comme il vit qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à espérer de ce côté-là, & qu'on lui tailloit de la besogne au-delà de ce qu'il en pouvoit faire, il retira tout ce qu'il avoit de troupes à cette porte, où elles avoient échoué si honteusement, & les fait incessamment marcher du côté de celle de Sainte Marguerite. C'étoit sa derniére ressource, & le seul parti qu'il eût à prendre pour sa retraite: de sorte que les deux places furent abandonnées par cette retraite. Le reste de la cavalerie, qui étoit logée entre la porte du Pô & celle de Mouze, ne voiant plus d'ennemis, monte promtement à cheval, & va se rendre dans l'esplanade du château, où elle trouva Messieurs de Revel & de Praslin, qui la postérent sur toutes les avenues par où l'ennemi pouvoit venir. On envoia seulement quelques cavaliers pour porter de la poudre & des bales aux endroits où l'on en avoit le plus de besoin, avec ordre de s'informer de ce qui s'y passoit pour leur en rendre compte.

Nos troupes se trouvant plus au large, & les ennemis toujours plus resserrez & réduits à se conserver les seuls postes qui pouvoient cou-

vrir la seule porte qui leur restoit pour assûrer leur retraite, nos gens songérent à se rendre maîtres de la maison du Maréchal Duc de Villeroi pour les resserrer davantage. Ils n'y trouvérent qu'un Sergent & quelques soldats, qui se rendirent. De là on entra dans la grande rue, qu'on trouva fermée d'un corps de cuirassiers. Ils parurent le sabre haut, on leur cria qu'il y avoit bon quartier. L'Officier qui étoit à la tête s'imaginant que c'étoit à lui à qui on le demandoit, s'avança pour se saisir d'un drapeau, en attendant qu'il plût aux nôtres de mettre les armes bas. Un Officier des Vaisseaux, (car ce régiment fit une assez belle figure dans cette journée,) lui allongea un coup d'esponton qui le renversa mort de son cheval; ce qui fut suivi d'une salve de coups de fusil sur la troupe, qui disparut à l'instant.

Cette troupe de cavalerie & le gros qui la soutenoit aiant été mis en fuite, on s'avança jusqu'à une tour & une Eglise qui étoit auprès. On s'apperçut bientôt que les ennemis s'y étoient logez en grand nombre, le feu qu'ils firent sur nos gens ne parut pas soutenable; on tâcha de se couvrir des maisons voisines, & l'on songea sérieusement à les en chasser. Sur ces entrefaites les dragons de Fimarcon, leur Colonel à la tête, parurent sur la scéne, à la vérité un peu tard: apparemment qu'ils s'étoient trouvez bloquez comme la cavalerie. Ces gens-là vinrent fort à propos, & leur Colonel encore plus, comme il y parut par sa conduite, par son courage & par sa fermeté. Ces dragons arrivérent environ vers les trois ou quatre heures, partie à pied & l'autre à cheval. On se résout tout de bon à finir une affaire qui duroit depuis trop longtems.

Nos dragons arrivoient tous frais, on commença à les mettre en œuvre. On en détacha cinquante pour fermer la rue du côté des places, pendant que le gros se mit en bataille auprès de la maison du Maréchal de Villeroi. La prudence étoit ici nécessaire. Avant que de commencer de vaincre, dit un Ancien, il faut songer avant toutes choses à s'empêcher d'être vaincu. On n'avoit reçu ni ordres ni nouvelles des deux Généraux, ils n'étoient que trop occupez au château d'où nous venoient les secours nécessaires pour nous conserver dans la ville & en chasser les ennemis; c'étoit le poste le plus important, & par conséquent celui où les Chefs doivent être: outre que tout nous réussissant par la sage conduite des Officiers & la valeur de nos soldats, ils ne jugérent pas à propos de se transporter sur les lieux, où leur présence étoit moins utile qu'à l'endroit où ils étoient. Les troupes les croioient pris ou tuez; mais ceux qui étoient à leur tête n'ignoroient pas leur existence. Dans l'affaire qu'ils alloient engager, ils jugérent à propos de leur faire sçavoir que les ennemis se trouvant à leur dernier retranchement, & acculez à la porte de Sainte Marguerite, ils avoient pris la résolution de les attaquer de toutes parts; de peur que si la fortune ne leur étoit pas favorable dans une entreprise si périlleuse & si incertaine, ils ne pûssent les accuser de s'y être engagez sans ordre & sans le secours de leur présence: bien que ce qu'ils alloient faire étoit d'une nécessité absolue. On leur envoia donc dire qu'on alloit insulter tous les postes qui couvroient la porte de Sainte Marguerite, & la porte même: qu'il leur

plûtôt de leur faire sçavoir leurs intentions, ou qu'ils vinssent eux-mêmes pour se mettre à leur tête: qu'ils avoient tellement disposé les choses, qu'ils espéroient que tout se termineroit à la honte des ennemis, qui songeoient plutôt à leur retraite qu'à les chicaner.

Le Comte de Revel aiant laissé le Marquis de Praslin au château, s'approcha du côté de la porte de Sainte Marguerite, & fit avertir qu'il étoit dans je ne sçai quelle rue voisine. On jugea à propos de détacher le Marquis de Saint-Geniez, Officier expérimenté, sage & capable de le mettre au fait des affaires, n'aiant jamais quitté le régiment des Vaisseaux. Ils s'abouchérent ensemble, & Saint-Geniez lui dit que les ennemis avoient à peine deux mille hommes en état de combattre: que leur cavalerie n'étoit d'aucun usage dans une ville, qu'ils étoient réduits à une seule porte, qu'ils avoient échoué misérablement à celle du Pô; que notre pont étoit coupé, & le corps du Prince Thomas inutile en-delà du fleuve; que le régiment de Fimarcon, qui venoit de joindre, n'avoit pas encore chargé; & que bien loin que le soldat fût rebuté de tant de combats, il ne paroissoit que plus animé, & qu'il falloit profiter du desir qu'il avoit de combattre; qu'en considérant toutes ces choses, il ne croioit pas qu'il chancellât un moment à ordonner une attaque générale. *Eh bien*, dit-il, *on peut encore tenter cette avanture: j'y consens.*

Saint-Geniez étant arrivé, le Marquis de Fimarcon & tous les Officiers unanimement se préparent à attaquer. Il fait mettre pied à terre à ses dragons, résolu d'insulter les postes les plus voisins de la porte de Sainte Marguerite, & d'en déloger les ennemis par une attaque vigoureuse. Ils s'étoient retranchez à la gorge d'un bastion, qui flanquoit cette porte: ils occupoient d'ailleurs une vieille mazure, & l'Eglise dont j'ai parlé. Tout cela étoit de grande conséquence, & d'un assez grand détail: car il n'y avoit pas peu d'obstacles à surmonter. On en vint à bout. M. de Fimarcon marche droit à l'Eglise & à la mazure, pour n'en pas faire à deux fois. Ses dragons faisoient la tête de tout, soutenus des grenadiers de Roial Comtois & des soldats de divers régimens, qui composoient toutes nos forces: car il s'en falloit bien que tous les Officiers & les soldats de la garnison s'y trouvassent. Le combat fut rude & vigoureux de part & d'autre. On s'apperçut même que nos dragons mollissoient un peu. M. de Fimarcon, qui s'en apperçut, & qui combattoit à leur tête, les ranima moins par ses raisons que par son exemple. L'on attaque l'Eglise avec tout le courage & l'ordre possible. Comme on crioit de toutes parts qu'il falloit enfoncer la porte ou y mettre le feu, un Prêtre vint tout aussitôt l'ouvrir, conjurant les Officiers de respecter un lieu saint, & d'empêcher le désordre. On y entra en foule; mais l'on ne souffrit pas moins le feu des ennemis qui étoient en possession de la petite tour octogone, qui étoit à côté du Chœur, & qui ne voioit pas moins dans l'Eglise qu'au dehors, & d'où ils tiroient des fenêtres & des créneaux sans être vûs. Pour les faire taire, on fut obligé de poster des fuseliers choisis qui s'attachoient aux créneaux, qui les réduisirent bientôt au silence par la supériorité de leur nombre. Il n'y avoit pas plus d'une vingtaine de soldats dans cette tour, qui ne laiss-

toient pas que de nous incommoder, & l'on étoit étonné qu'ils s'opiniâtrassent si fort dans ce poste, vû qu'ils n'avoient aucune retraite, on fut encore plus surpris de ne sçavoir ce qu'ils étoient devenus lorsqu'ils cessérent de tirer. Ce ne fut qu'à la fin qu'on reconnut par où ils s'étoient retirez. L'on s'apperçut après leur retraite qu'ils s'étoient échapez par le toît de l'Eglise, qui étoit presque en comble plat, & où les soldats avoient pratiqué un blindage de fagots pour n'être pas vûs de ceux de dehors, & ce blindage décendoit du toît jusqu'au rempart qui y touchoit presque. Ils décendirent par-là pour se joindre à leur gros.

Il ne restoit plus aux ennemis que le bastion qu'ils avoient retranché à la gorge, qui étoit le seul poste qui leur assûroit la seule porte qu'il leur restoit pour se retirer. C'est à quoi ils pensoient déja; mais nous ignorions leur dessein, quoiqu'il fût aisé de comprendre qu'ils ne pouvoient faire autrement. Car dès que les Magistrats leur eurent fait entendre que le peuple n'étoit nullement disposé à se déclarer en leur faveur, leur retraite fut résolue; & comme il n'y avoit que la nuit qui pût la favoriser, ils chicanoient les postes qu'ils occupoient pour l'attendre & pour se l'assûrer. Nos gens voiant qu'ils n'avoient plus que le bastion à prendre, se disposent à l'insulter tout comme ils avoient fait l'Eglise & la vieille mazure. M. de Fimarcon passa dans la grande rue avec ses dragons, pour se mettre en front de la coupure faite à la gorge du bastion. Les grenadiers & le reste des troupes débouchent par la porte, & coulent le long du rempart sur le flanc gauche du retranchement & du bastion. Le signal étant donné, tout s'ébranle en même tems: on tombe de toutes parts sur ce poste avec une telle fureur, que l'ennemi n'y put résister. Il est emporté & suivi avec tant de rage, car il en parut dans cette occasion, qu'on tua tout ce qui osa faire tête; ce qui épouvanta tellement les autres, ausquels toute retraite étoit interdite, qu'ils se précipitérent du haut en bas du bastion dans le fossé, qui étoit à sec, au nombre de cent cinquante, dont la plûpart se tuérent ou s'estropiérent.

Cette affaire expédiée presque en un moment, on s'apperçut d'une autre coupure à laquelle on ne s'étoit pas attendu, entre le bastion & la porte de Sainte Marguerite; c'étoit peu de chose, elle n'étoit faite que pour servir d'amusette & pour retirer les derniers qui devoient abandonner le poste, & l'ennemi se retiroit alors. Malgré la faim dont nos gens étoient mattez, pour n'avoir point repû de toute la journée, malgré les fatigues dont ils étoient accablez, l'on résolut d'attaquer vigoureusement cette méchante coupure. Dans le tems qu'on étoit à délibérer des mesures qu'il falloit prendre, quelqu'un vint dire qu'on entendoit un grand bruit sur le pont de la porte de Sainte Marguerite, l'on crut même entrevoir de la cavalerie qui sortoit avec une hâte surprenante: car l'infanterie avoit déja défilé. Pour en être mieux éclairci, on fait décendre un grenadier dans le fossé par un des flancs du bastion par le moien d'une corde, qui s'étant glissé le long de la courtine, rapporta que l'ennemi se retiroit de la maniére que l'on fait lorsqu'on a grand peur, & assûra qu'il avoit vû défiler les derniéres troupes. L'on ne crut pas devoir s'en tenir à un seul témoin,

la Claverie, Aide Major de Médoc, s'offrit de décendre dans le fossé, & de voir lui-même ce qui se passoit. Il revint peu de tems après, & assûra qu'il avoit vû défiler les dernières troupes. Cette nouvelle surprit extrémement. L'on en donna avis aussitôt à M. le Comte de Revel.

La nuit étoit fort obscure, on ne sçavoit s'il y avoit du monde dans le retranchement. On détache un Sergent pour le reconnoître, le Sergent n'y trouve personne: on s'avance jusqu'à la porte, qu'on trouva abandonnée, & qu'on ferma tout aussitôt.

Le Comte de Revel, convaincu que les ennemis s'étoient retirez, abandonna le château, & se rendit à la porte de Sainte Marguerite avec le Marquis de Praslin. Ils dirent aux Officiers & aux soldats, que les services qu'ils avoient rendus dans une journée si mémorable, qui les combloit d'honneur, étoient d'une si grande considération, qu'ils pouvoient s'attendre qu'ils trouveroient en eux de puissans solliciteurs à la Cour, où ils alloient écrire, pour leur obtenir les graces & les honneurs dont ils s'étoient rendus si dignes par leur valeur & par leur conduite.

Voilà la fin qu'eut cette grande action, qui est une des plus célébres & des plus singuliéres dont on ait ouï parler, & qu'on regarderoit comme une merveille & au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de courageux, si l'Histoire ancienne ne nous fournissoit une infinité d'exemples paralléles de semblables événemens. Car celui d'Egire n'est pas le seul qu'on puisse citer, l'on diroit que celui de Crémone en est la copie, à quelques circonstances près. Celui-ci comme l'autre nous apprend que s'il ne faut s'assûrer de rien, il ne faut pas non plus en desespérer.

Quelques-uns de mes Lecteurs me blâmeront peut-être d'avoir été un peu trop prolixe dans le détail de cette fameuse entreprise; mais je doute fort qu'ils soient approuvez des gens éclairez. Ils se plaindroient qu'en faisant voir un des plus rares événemens qui soit arrivé de nos jours, je leur expose une infinité de choses qui ne sont connues que de ceux qui en ont été les témoins: encore faut-il les prendre parmi les plus expérimentez & les plus capables d'examiner & de juger d'une action toute de détail dans son commencement comme dans ses suites, autant que dans sa fin, & d'être encore attentifs sur la conduite de ceux qui y ont eu la plus grande part. Les Officiers de cette espéce ne sont pas en si grand nombre dans les armées qu'on se l'imagine, encore n'écrivent-ils point ce qu'ils ont vû, ou très-rarement; & si l'on ne se hâte de les consulter en très-peu d'espace, on perd la piste de la vérité. Les Historiens qui ont écrit des événemens de la guerre de 1701. nous les ont donnez avec mille diversitez; & quant à celui de Crémone, soit qu'ils l'aient absolument ignoré, ou pour quelque autre raison, il est certain que ce qu'ils nous en ont appris est absolument nû & dégarni de toutes sortes de circonstances, & jusqu'aujourd'hui la vérité est demeurée obscurcie.

Messieurs de Revel & de Praslin louérent extrémement les Irlandois, & avec raison: car il faut avouer que leur résistance à la porte du Pô, & leur obstination à la défense sauvérent Crémone; mais après cette action, qui leur fit tant d'honneur, & un petit combat qui se donna sur

le terrain entre la porte du Pô & celle de Mouze, les Irlandois ne firent rien davantage, & n'eurent aucune part aux combats qui se donnérent aux autres endroits, & qui continuérent jusques bien avant dans la nuit. On n'avoit pas moins de sujet d'exalter la valeur & la conduite des troupes Françoises: car elles combattirent toute la journée, délogérent & chassérent les ennemis de tous leurs postes, & les mirent enfin dehors, après une infinité de combats & de chicanes, dont il sembloit qu'il fût impossible de voir jamais la fin.

Un fort grand nombre d'Officiers se distinguérent dans cette fameuse journée, par leur valeur & par leur conduite. Si je ne craignois prolixité, j'en donnerois le catalogue; mais il faut finir. Nous nous bornerons seulement à quelques-uns de ceux qui se firent le plus remarquer. Le Chevalier d'Entragues, Colonel du régiment des Vaisseaux, M. de Presle de celui de Cambresis, s'y signalérent d'une maniére peu commune: ils y périrent, & se firent extrémement regretter. Masselin, Lieutenant Colonel de Roial Comtois, Beaulieu de celui de Médoc, Roquepiquet Major du même régiment, Cailus, la Chetardie & un grand nombre d'Officiers Irlandois, firent des prodiges de valeur & de conduite.

§. V.

La conduite des Impériaux dans la surprise de Crémone n'est pas exemte de blâme & de fautes; Examen de celles des François.

DAns les desseins dont il s'agit ici, il est difficile, pour ne point dire impossible, qu'il ne se commette beaucoup de fautes de part & d'autre. Ceux qui en font le moins ne manquent jamais de réussir dans ce qu'ils se sont résolus de faire: une seule pourtant suffit quelquefois pour tout perdre, & surtout dans les surprises des villes. Car ce n'est pas assez que d'y être introduit par intelligence ou par la négligence de la garnison, il faut y entrer avec des forces capables de s'y maintenir, surtout lorsqu'on a affaire à une garnison vigoureuse qui sçait où se retirer. Alors on tente de se défendre dans la ville même; & lorsque la retraite est assûrée, on combat avec plus d'espérance du succès, comme cela arriva à ceux d'Egire & à ceux de Crémone. Si l'on connoissoit la facilité de surprendre une place, ces sortes d'entreprises ne seroient pas si rares qu'elles le sont aujourd'hui; ce qui est la marque la plus évidente, non pas de notre peu de hardiesse à donner quelque chose à la fortune, mais de notre ignorance dans cette partie de la guerre, qui n'est pas des moindres de la science des armes. C'est une de celles qui demandent des qualitez extraordinaires; & bien qu'il ait paru dans l'action de Crémone que le Prince Eugéne n'en étoit pas dépourvû par tout ce qu'il fit pour venir à son but, qui étoit la surprise de la place, & qu'il y fût entré véritablement, il prit ce me semble mal ses mesures à l'égard du corps du Prince Thomas, qui faisoit la plus grande partie de ses forces. Il devoit prévoir qu'en fondant le capital de son entreprise sur la prise de notre pont du Pô, où nous n'avions qu'une garde de cent hommes pour défendre l'ouvrage qui en couvroit la tête, & qu'à peine mille hommes eussent pû soutenir, tant il étoit considérable, le succès de ce

côté-là étoit la chose du monde la plus incertaine. Croioit-il que l'Officier qui commandoit à ce poste, fût assez stupide & assez fou pour le défendre avec si peu de monde, pour ne l'abandonner pas à l'approche du Prince Thomas, & pour ne pas couper le pont en se retirant? Cela venoit naturellement à l'esprit, & il ne manqua pas aussi de le faire. Je m'imagine que si ce grand homme eût un peu plus réflechi sur cela, il n'eût jamais pensé à détacher un si grand corps de troupes de l'autre côté du fleuve; ce qui donna un tel soupçon, que le Maréchal de Villeroi ne songea point à dégarnir sa place; ce qui fut un trait de très-grande prudence, & d'un Général expérimenté. Ce corps qui passa au-delà du Pô, sur lequel il comptoit si fort, sans beaucoup de sujet, si je ne me trompe, le jetta dans de grands inconvéniens, & fut la cause entiére de son infortune: car ses quartiers, qu'il lui importoit de conserver, & dont il bloquoit Mantoue, se trouvant extraordinairement affoiblis par ce détachement, il craignit qu'ils ne fussent enlevez par le corps de M. de Créqui, s'il les affoiblissoit encore davantage, & s'il marchoit à son entreprise avec plus de quatre mille hommes, & pour avoir un peu trop compté sur le corps du Prince Thomas il s'attira une foule de disgraces accrochées les unes aux autres, que l'on conçoit aisément par cette premiére faute. Sa marche auroit-elle été plus pesante & plus difficile, si au lieu de quatre mille hommes qu'il mena à cette expédition il y eût marché avec huit mille? C'étoit, ce me semble, marquer un peu trop de mépris de la valeur de nos troupes, & une trop bonne opinion des siennes. Il n'avoit que faire de cavalerie, il eût dû amener tous ses dragons & un grenadier en croupe pour faire plus de diligence, & une partie des chevaux de sa cavalerie, sur lesquels il eût fait monter deux grenadiers. Avec un corps aussi considérable il se délivroit de l'inquiétude du pont, & se trouvoit si supérieur à la garnison, qu'il étoit difficile qu'elle pût jamais lui résister: car bien qu'elle fût composée de quatorze bataillons & de douze escadrons, cependant tout cela ensemble ne faisoit pas cinq mille hommes, dont une moitié ne combattit pas. Il falloit d'ailleurs supposer qu'elle étoit très-brave, quand même on seroit assûré du contraire, & croire que leurs Officiers par leur courage & par leur conduite suppléroient à ce qui manquoit du côté du nombre & de la valeur. Lorsqu'il nous est libre de marcher à une entreprise avec peu ou beaucoup de troupes, il est de l'ordre de la guerre & toujours plus prudent d'être supérieur à ses ennemis: car la guerre étant sujette à mille cas fortuits, que toute la sagesse humaine ne sçauroit prévoir, on trouve souvent plus de troupes qu'on n'auroit pensé, & des obstacles ausquels l'on ne se seroit jamais attendu, & surtout lorsqu'on n'est pas assûré de la volonté d'une bourgeoisie que l'on croit devoir se tourner de notre côté. Il y a mille choses qu'on peut prévoir, & d'autres qu'on ne prévoit point. La supériorité peut remédier à tout cela, & lorsqu'on est inférieur on ne trouve plus de remède.

On n'avoit pas prévû que le guide qui conduisoit le détachement destiné pour attaquer la porte du Pô pouvoit être tué, ce qui retarda cette attaque, & donna le tems à celui qui y commandoit de fermer

la barriére, de se défendre, & de donner l'alarme à deux régimens Irlandois qui étoient logez tout auprès, qui accoururent au secours & marchérent à cette porte. Si on eût prévû que cela pouvoit arriver, les ennemis se fussent mieux précautionnez, ils se seroient rendus maîtres des rues.

J'ai dit ailleurs que la maniére dont cette porte fut attaquée, n'étoit pas dans les regles de la guerre. Il falloit l'attaquer à différentes reprises, & joindre la barriére: c'est à quoi l'on ne pensa pas, on se rebuta à la premiére attaque; que si l'on ne pouvoit forcer la barriére, il étoit aisé d'y mettre le feu, ou de se servir du canon qui étoit sur la porte, dont on se trouva le maître en arrivant, pour renverser cette barriére. Cent hommes suffisoient pour garder la Chapelle, au lieu qu'on y en jetta trois cens, sans compter la garde des deux portes de Sainte Marguerite & de Tousles-Saints, par où l'on étoit entré. Il falloit abandonner celle-ci & la Chapelle même, & conserver l'autre: tant il est véritable que l'excès des précautions, comme le mépris de l'ennemi, est dangereux à la guerre, si l'on n'y met quelques bornes. Il semble d'abord que cet excès est peu compatible avec l'autre, & cependant l'on remarqua dans cette action qu'ils pouvoient être alliez ensemble. Six cens hommes suffisoient au-delà de ce qu'il en falloit pour se conserver une retraite & la communication; mais pour en avoir occupé un fort grand nombre sans beaucoup de raison, & surtout à la garde des prisonniers, & s'être affoibli par-là, on se trouva hors d'état de rien entreprendre de vigoureux. On manqua encore à une chose qui n'est pas de petite importance dans la surprise des grandes villes, le pillage est surtout à craindre: il n'y a point d'autre remède pour contenir le soldat, que de doubler & tripler même les Officiers. On y eut assez d'attention; mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eut un assez grand nombre de soldats qui se dérobérent à la vigilance de leurs Officiers. Il y eut plusieurs maisons pillées, & les caves furent encore moins épargnées. On prit plus de cent cinquante hommes deux jours après dans plusieurs caves de la ville, qui la croiant prise, s'y étoient si bien établis, qu'on eut bien de la peine à les en retirer dans l'état où ils se trouvoient. Ceux qui étoient à leur devoir s'apperçûrent aisément de leur foiblesse dans les différens postes où ils combattoient avant qu'ils se fussent tous réunis à la porte de Sainte Marguerite; ce qui rallentit les espérances & l'ardeur des soldats, & leur débilita le courage. Car si tout eût donné ensemble à la porte du Pô, elle eût été infailliblement prise, & les Irlandois eussent été accablez du nombre des ennemis. Ajoutez à tout ce que je viens de dire le peu de résolution de ces cuirassiers tant vantez, & le peu d'audace & de hardiesse de ces grenadiers, l'élite de toute une armée, & le mépris de leurs Généraux pour nos troupes: car ils en firent paroître au-delà de ce qu'il en falloit, tant les succès précédens les avoient enorgueillis, sans sçavoir que la cause de nos disgraces précédentes ne venoit pas du peu de fermeté de nos troupes.

Je suis surpris comment M. le Prince Eugéne attendit la nuit pour faire sa retraite: car bien qu'il eût perdu plus de huit cens hommes sans les blessez & les prisonniers,

ſa retraite étoit très-aiſée, la garniſon lui eût fait un pont d'or ſans l'inquiéter le moins du monde. Car enfin M. de Créqui lui pouvoit tomber ſur le corps, il étoit en campagne à quatre lieues de Crémone, & à la tête de vingt-deux bataillons & d'autant d'eſcadrons. Il y avoit cependant douze heures que cette affaire duroit.

Sur la nouvelle que le Prince Eugéne tiroit du côté de Crémone par une marche de nuit, & qu'il devoit ſe joindre au corps du Prince Thomas, qui venoit par notre pont du Pô, M. le Marquis de Créqui ſe met en mouvement, & marche de ce côté-là, réſolu, ſinon de le prévenir, du moins de ſe jetter dans la place en cas qu'il le trouvât dedans. S'il eût fait ce coup-là, le Prince Eugéne étoit perdu ſans reſſource, & pris comme dans une naſſe. Il marche dans cette réſolution, il en étoit même fort près lorſqu'il s'aviſa de détacher un Capitaine de cavalerie pour apprendre des nouvelles des ennemis, & s'informer de leur marche. Cet Officier, qui n'avoit nulle envie d'aller de ce côté-là, vint lui dire un moment après, qu'il venoit d'apprendre d'un païſan que le Prince Eugéne avoit ſurpris Crémone & le château. Cette nouvelle & quelques autres avis à peu près ſemblables, obligérent cet Officier Général de lever tous nos quartiers de l'Oglio, & de ſe retirer à Sabionette. On auroit pû ce ſemble envoier pluſieurs courriers par différens chemins pour avertir M. de Créqui de ce qui ſe paſſoit, & d'accourir au ſecours de la place, puiſque nous tenions le château, ou par les autres portes dont nous étions les maîtres: ou faire décendre un petit bateau par le Pô, d'où M. de Créqui n'étoit qu'à trois ou quatre milles. Mes Mémoires ne diſent pas les raiſons qui empêchérent de prendre ces précautions.

J'ai déja fait entendre que la garniſon Eſpagnole faiſoit le ſervice à Crémone avec ſi peu d'exactitude & de diſcipline, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'il ait pû venir dans l'eſprit d'un homme un deſſein de ſurpriſe ſur la ville, & d'en former un projet réglé, & qu'il l'ait embraſſé de tout ſon cœur, ſe voiant ſi bien inſtruit de la maniére dont on faiſoit le ſervice dans la place. Il n'étoit pas même beſoin d'égoût pour y entrer, on auroit réüſſi ſans cela, le foſſé ſe trouvant ſec par tout. Un nombre d'échelles auroit ſuffi, & auroit rendu cette entrepriſe très-aiſée, indépendamment de cet égoût, qui fit ſi peu d'honneur au ſaint caractére de M. le Prevôt de l'Egliſe de Sainte Marie-la-Neuve, qui par ſon eſprit fit un champ de bataille de ſa patrie: car c'eſt une eſpéce de prodige comment elle ne fut pas ruïnée & pillée; ce qui fut arrivé, ſi le corps du Prince Thomas eût pû paſſer ſur notre pont. Si Sainte Colombe ne l'eût pas coupé, toute la valeur des Irlandois n'eut ſervi de rien, & leur gloire tomboit par terre. C'eſt uniquement à ce pont qu'étoit attaché notre ſalut ou notre honte. On fit pourtant une faute: car en même tems qu'on le coupoit du côté du Prince Thomas, on ne penſa pas qu'il falloit en faire autant du côté de la ville. En prenant cette précaution, quand même les ennemis ſe ſeroient rendus maîtres du poſte des Irlandois, ils ne tenoient rien, le pont ſe trouvant coupé des deux côtez. Voilà, ce me ſemble, une leçon de précaution qui n'eſt pas à négliger. J'en ſçai une autre qui vaut bien

la premiére à l'égard des villes importantes, de la surprise desquelles dépend le salut de tout un païs: c'est de retirer des deux côtez du pont un certain nombre de pontons ou de bateaux, de peur qu'on ne vienne par la ville ou qu'on ne soit surpris à l'ouvrage qui en couvre la tête. Aussi faut-il avoir une garde de dix ou douze hommes au milieu du pont. Ce qui pourroit surprendre dans cette affaire, qui fut d'un détail extraordinaire, & qui dura si longtems, c'est qu'on n'ait pû mettre plutôt en œuvre le canon de campagne qui étoit dans le château. Cela eût abrégé vraisemblablement les attaques. Mais la valeur, l'activité, la vigilance de tous ceux qui eurent part à cette fameuse journée, ne nous laissent pas lieu de douter qu'on ne l'eût fait, si cela avoit été possible.

§. VI.

Mesures à prendre dans la surprise des places.

C'Etoit autrefois un probléme dans la politique militaire, si les citadelles ou les réduits étoient nécessaires. Machiavel, & tant d'autres Auteurs après lui, se sont distillez l'esprit dans le pour & le contre; mais celui qui a le mieux réussi là-dessus est M. Maigret, un des plus habiles Ingénieurs qu'il y ait en Europe, & le plus capable de conduire les plus belles & les plus difficiles entreprises qui ont rapport à sa profession, c'est-à-dire à l'attaque & à la défense des places. Son *Traité* (a) *de la sûreté & conservation des Etats par le moien des Forteresses*, est un des meilleurs Livres qui ait été fait depuis longtems. Il fait voir dans cet Ouvrage ce que l'exemple & l'expérience démontrent à l'égard des citadelles dans les grandes villes, & les réduits dans les petites. Je suis persuadé qu'il en faut dans les unes comme dans les autres. Ceux d'Egire se trouvérent fort bien d'avoir un réduit, & la garnison de Crémone ne s'en trouva pas non plus mal. Dès que l'ennemi fut dans la ville, M. le Comte de Revel & M. le Marquis de Praslin se jettérent dans le château, & firent d'abord lever les ponts, & l'on a pû voir que le château fut la cause du salut de la ville & de la gloire de la garnison. Les citadelles ou les réduits font qu'une garnison est en état de défendre son corps de place jusqu'à la derniére extrémité, & de se retrancher même jusques dans les rues, assûrée d'une retraite dans la citadelle ou dans le réduit, & d'avoir bonne composition si l'on n'est pas en humeur de la bien défendre.

Je ne sçai à quoi pensoit le Gouverneur de Fribourg dans la défense de cette place en 1713. Il étoit en état de faire une très-belle résistance au corps de sa place, qui n'étoit pas si ouvert qu'il ne pût très-bien le chicaner & nous y faire morfondre: sa retraite étoit assûrée dans le château. Je suis persuadé qu'il nous eût taillé de la besogne pour plus de vingt jours, s'il eût bien connu ses avantages. Je ne vois pas qu'il fût fort pressé de se retirer dans le château à la sourdine & durant la nuit, & de mander ensuite au Maréchal de Villars qu'il laissoit la ville à sa discrétion, avec un grand nombre de blessez & de malades, & sept ou huit cens sol-

(a) *Imprimé à Paris chez Billiot 1725.*

dats restez pour garder les bréches. N'auroit-il pas mieux fait, puisqu'il avoit encore tant de monde de reste, de soutenir plus longtems la ville ou de capituler, & de se retirer ensuite dans le château? Je ne sçai ce qui seroit arrivé, s'il eût opiniâtré plus longtems la défense de la ville: nous nous serions vûs peut-être dans la nécessité de réduire notre siége en blocus, à cause de la saison: car le château ne se rendit que le seiziéme du mois de Novembre.

Dans une surprise comme celle de Crémone, le meilleur parti qu'on ait d'abord à prendre, est de se retirer dans la citadelle ou dans le château, non par le rempart, mais par les rues qui y aboutissent: on a là le tems de se reconnoître & d'avertir les soldats de la garnison, par certains signaux concertez d'avance, au cas que pareille avanture arrivât, & surtout dans les grandes villes. Après cela on prend les mesures que l'on juge à propos; & si l'ennemi se trouve trop fort pour le chasser de la ville, l'on attend le secours qu'on peut introduire dans la ville, comme cela arriva en 1512. à la surprise de Bresse par une conspiration formée par le Comte Jean-Marie Martinengue, qui en avoit formé le plan, pour livrer cette place aux Vénitiens par le moien de certains égoûts, dont les conjurez ouvrirent les grilles, par où les ennemis furent introduits dans la ville, commandez par le Provéditeur André Gritti. Celui-ci fut plus heureux que les Impériaux à Crémone, qui pour y être entrez trop foibles en furent chassez; au lieu que le Général Vénitien entra très-fort dans Bresse. Les François commandez par du Lude, qui en étoit Gouverneur, se retirérent dans le château, non pas sans combat: car les Bourgeois s'étoient déclarez, & avoient pris les armes contre la garnison. Du Lude en aiant donné avis au Duc de Nemours, sans perdre aucun tems il marche au secours du château; il rencontra l'armée Vénitienne sur son chemin, qu'il battit: de là il marcha droit au château, ensuite dans la ville, d'où il chassa les Vénitiens; & les habitans, moins sages que ceux de Crémone, éprouvérent toutes les horreurs de la guerre; une partie aiant été taillez en piéces, & leur ville saccagée & mise au pillage.

On manque les grandes entreprises tantôt faute de prévoiance, de bon sens & de conduite, tantôt faute de fortune: car elles sont très-sujettes aux accidens imprévûs. Dans celle d'Egire par les Etoliens, non plus qu'à celle de Crémone par les Impériaux, la fortune ne s'en mêla point: ceux-ci comme les autres échouérent misérablement pour avoir fait plusieurs fautes, pendant que ceux qui furent surpris n'en firent aucune dans les divers combats qu'ils donnérent, lorsque les ennemis furent entrez dans la place. Leur malheur vint de la négligence de ceux qui étoient chargez du détail de la place. J'ai remarqué que dans la plûpart des surprises de villes, il s'en trouve moins qui aient été faites par escalade, que par des égoûts ou des aqueducs qui entrent dans les villes. L'Histoire ancienne & moderne nous fournit une infinité d'exemples paralléles à celui d'Egire, j'en ai remarqué plus de cent dans les Anciens.

La marche du Prince Eugéne est digne d'un grand Capitaine tel qu'il est effectivement. Je remarque en ce grand homme des manœuvres

qui me surprennent. Je l'avoue franchement, je l'admire autant du côté de la guerre que de celui de l'honnête homme. Cette marche & celle des Etoliens méritent d'être remarquées.

Ces sortes d'entreprises sont, comme je l'ai déja dit, d'un détail surprenant. Il faut les méditer longtems, & avec beaucoup de maturité, prévoir de loin & ne point prendre des mesures trop courtes. En fait de surprises, il n'en faut rebuter aucune. Le mal n'est pas grand si l'on est découvert, puisque la retraite ne sçauroit nous être interdite. On gagne souvent plus qu'on ne perd en tentant sur les places, de trois entreprises manquées on regagne ce qu'on a perdu par une quatriéme qui réussit.

Il y a plusieurs choses à observer dans la surprise des places par intelligence, Montécuculi nous en fournit quelques-unes; mais il s'en faut bien qu'il ait épuisé cette matiére dans un Ouvrage aussi abrégé que le sien, qui ne renferme autre chose que des maximes. Ce n'est pas non plus le lieu de traiter ici cette matiére dans toute l'étendue qu'elle mérite, notre Auteur nous en fournira l'occasion ailleurs, puisqu'il en parle lui-même. Montécuculi pense comme lui. *Il faut avoir entre ses mains*, dit-il *, *des sûretez qui répondent de la fidélité de vos correspondances, pour ne pas tomber dans les piéges qu'on prépare aux autres.*

On exécute les stratagêmes avec les petards, par l'escalade, par les défauts des murailles, par la négligence des gardes. On envoie les soldats ou par troupes ou un à un pour se rassembler ensuite secrètement, ou bien on les méne tous ensemble.

J'ai parlé en plusieurs endroits des Volumes précédens des marches qui regardent les surprises d'armées. On suivra la même méthode à l'égard de celles des places, qui n'est pas la plus mauvaise, puisqu'elle a eu son effet en deux entreprises importantes, sans que ceux qui s'en sont servis heureusement aient jugé à propos de m'en faire honneur.

L'ordre de l'exécution, dit encore Montécuculi, *doit être décrit en détail: il faut choisir un tems sombre avec un grand vent, pour n'être ni vû ni entendu. Quand les soldats sont entrez, une partie combat, l'autre soutient, & la troisiéme garde la campagne au-dehors: on se rend maître des places & des rues, on désarme les habitans, on partage les maisons pour le butin.*

Avec les petards & les autres instrumens de moindre force, comme les haches, les scies, les marteaux sourds, des leviers, de longues tenailles, *&c. on rompt les grilles, les palissades, les barriéres & les murailles foibles.*

Par la négligence des gardes on embarasse une porte, on surprend le corps-de-garde par le moien de soldats entrez secrètement un à un, ou cachez dans des charettes, dans des batteaux, dans des tonneaux, ou introduits comme des transfuges, ou déguisez en païsans, en femmes, en Marchands, en Prêtres, en Religieux, en malades, en soldats sortis de la garnison, ou en prisonniers relâchez, on met le feu aux fauxbourgs; & tandis que ceux de la ville courent pour l'éteindre, on surprend la porte, on entre pêle-mêle avec les habitans, qui étoient sortis, feignant de leur parler & d'être de leurs gens. On falsifie les écritures & les ordres pour faire sortir la garni-

* Mém. de Montéc. liv. 1. ch. 5.

son, on l'épouvante par une montre vraie ou fausse de trophées, d'enseignes, de prisonniers, ou par l'assurance d'une victoire : on donne l'alarme d'un côté, tandis qu'on fait de l'autre une vraie attaque. Tout ce que dit le célébre Chef d'armée de l'Empereur est fort bon; mais l'on ne laisse pas que de voir que cette partie de la guerre n'étoit pas celle qu'il possédoit le mieux : car il ne dit pas tout ce qu'il auroit pû nous apprendre, quelque abrégé qu'il voulût être.

Un Gouverneur ou un Général tel qu'il puisse être, qui se trouve commander dans une grande ville, doit avoir moins d'égard à la commodité des Bourgeois, qu'à tout ce qui peut l'assûrer dans sa place. Il est même plus avantageux à ceux-ci que les Officiers, & les soldats soient logez ensemble, & qu'ils occupent différens quartiers de la ville autour des remparts, & un ou deux dans le centre, que s'ils étoient logez & partagez dans les maisons de chaque particulier. Le meilleur & le plus prudent est d'occuper les Couvents les plus proches des remparts, & s'en servir comme de cazernes. S'il y a une citadelle, château ou réduit, toutes les munitions de guerre & de bouche, s'il est possible, y doivent être enfermées. S'il n'y a rien qui puisse servir d'azile & de retraite à la garnison au cas d'accident, on doit chercher un endroit commode dans la ville qui puisse tenir lieu de réduit ou de citadelle, le fortifier & l'isoler. Ces précautions sont importantes. Tous les corps-de-gardes doivent être fortifiez & fermez d'une forte barriére contre la ville, telle que celle du Pô l'étoit à Crémone & fermée la nuit. Les rondes doivent être exactes & nombreuses. Les Officiers Majors chargez du détail de la place doivent la connoître parfaitement, & agir en conséquence. L'ignorance ou la paresse ne seroit pas excusable. Rien ne les empêche, s'ils ne la connoissent, de consulter les Ingénieurs pour en sçavoir le fort & le foible, & placer leurs sentinelles aux endroits les plus délicats, les doubler la nuit si le cas l'exige, & les faire relever d'une heure à l'autre; ce qui fait que les gardes se trouvent dans un mouvement perpétuel. Cette méthode me semble excellente dans les tems de crainte & de soupçon, & surtout l'hiver, qui est la saison la plus favorable à ces sortes d'entreprises. Les patrouilles ne doivent pas moins être fréquentes dans la ville que les rondes du rempart, & ces patrouilles regardent particuliérement la cavalerie.

Les places qui ont des fossez secs sont très-aisées à être insultées ou surprises par intelligence. Elles demandent une plus grande attention & plus de vigilance que ceux qui sont sous l'eau. Si le service se fait avec exactitude, & que ceux qui sont chargez du détail de la place aient la précaution d'avertir à l'ordre de se tenir sur ses gardes, & de doubler les rondes & les patrouilles dans un tems où l'on ne peut rien comprendre des mouvemens des ennemis; si, dis-je, celui qui commande dans la place a soin de se précautionner, de faire sortir à l'entrée de la nuit une centaine d'hommes pour faire des rondes dans le chemin couvert, & d'envoier quelques partis à la guerre, il est hors de doute que la méche ne manquera pas d'être découverte.

S'il y a des égoûts dans la ville

qui communiquent dans le fossé, & que ces égoûts ne soient point point grillez, on doit les faire visiter & y mettre des sentinelles, & il doit perpétuellement y en avoir, du moins la nuit. On doit user de mêmes précautions aux aqueducs.

Si malgré toutes les précautions que je propose en fort peu de mots, l'ennemi entre dans la ville par surprise, les soldats seront avertis par les signaux concertez d'avance. Les piquets s'assembleront aux endroits destinez, & marcheront sur le champ sur la place ou du côté de la citadelle, pendant que la garnison prendra les armes. La cavalerie montera en même tems à cheval, sans attendre les ordres du Général ou du Gouverneur de la place. Elle marchera dans les rues: l'infanterie en fera autant, & tous attaqueront forts ou foibles, & donneront l'alarme de toutes parts. Si les Bourgeois ont pris les armes, il n'y a pas à délibérer, on doit mettre le feu aux maisons d'où l'on tire; & s'ils ne se sont pas déclarez, les menacer de faire un bûcher de leur ville, s'ils branlent le moins du monde. Si personne ne remue, & que l'ennemi maître des places coupe la ville en deux, comme fit le Prince Eugéne, il n'y a pas de meilleur moien que de percer la ligne & rompre cette communication, & s'y barricader. Si l'ennemi est maître de toutes les places & en grand nombre dans la ville, on s'assemble sous le feu de la citadelle, on gagne les rues qui y aboutissent, l'on s'y barricade & l'on tâche de s'avancer du côté de la place d'armes où l'ennemi s'est posté. On fait avancer du canon qu'on méne à bras, & l'on tâche de s'en rendre le maître & des rues qui y aboutissent. C'est par-là que l'on doit commencer, en attendant que toute la garnison ait pû joindre & qu'on puisse être en état d'attaquer l'ennemi. Il y a un bel exemple dans Thucydide d'une entreprise semblable à celles d'Egire & de Crémone. Il est digne d'avoir place ici; & combien s'en trouve-t-il dautres paralléles dans l'Histoire? Il y en a en foule.

» Trois cens Thébains, *dit cet* » *Historien* * *célébre*, entrérent de » nuit en armes dans Platée en- » viron le premier sommeil, sous » le commandement de deux Di- » recteurs de la Béotie. Ils y furent » introduits par Nauclide & ceux » de sa faction, qui traitérent avec » Eurymaque, le plus puissant de » tous les Citoiens de Thébes, & » lui ouvrirent les portes, sous l'es- » pérance de s'agrandir par la ruine » de leurs ennemis, sous un nou- » veau Gouvernement. Car les Thé- » bains, qui prévoioient la rupture, » étoient bien aises de s'assûrer d'u- » ne ville toujours ennemie, & la » chose leur fut d'autant plus facile » qu'on n'y faisoit point de garde, » parce que la guerre n'étoit point » encore déclarée. Ils se saisirent » d'abord de la place publique, où » ils posérent les armes, sans entrer » dans les maisons, ni faire aucun » désordre, comme le vouloient » ceux qui les avoient introduits. » Ils se contentérent de faire crier » par un Héraut: *que ceux qui vou- droient entrer dans la ligue des Béo- tiens, selon la coutume du païs, se vinssent joindre à eux.* » Ils croioient » adoucir les esprits par cette pu- » blication, & ne se trompoient » pas: car le peuple pensant qu'ils » fussent en grand nombre, & les

* Thucyd. l. 134.

» maîtres de la ville, accepta les » offres, & s'y résolut d'autant plus » aisément, qu'on ne faisoit tort à » personne. Mais comme il eut re- » connu qu'ils étoient faciles à dé- » faire, il commença à percer se- » crétement les maisons, pour s'as- » sembler sans être apperçûs; puis » barricadant les rues, il donna » ordre au reste & se mit en dé- » fense, pour ne pas quitter l'al- » liance des Athéniens. Il passa » ainsi le reste de la nuit sans faire » éclater son dessein; mais avant » qu'il fût jour, pour se servir de » l'avantage de l'obscurité contre » des étrangers, il sortit en foule » sur les Thébains, sans leur don- » ner le loisir de se reconnoître. » L'ennemi surpris se rallie, & se » dispose de tous côtez à soutenir » le choc; mais après deux ou trois » attaques, voiant revenir les Pla- » téens avec de plus grands cris, » secondez par ceux des femmes » & des esclaves, qui jettoient des » pierres & des tuilles du haut des » maisons, il commença à s'effraier » & à s'enfuir de la ville. Plusieurs » y furent tuez, ne pouvant trou- » ver d'issue, à cause des barri- » cades; outre qu'ils ne sçavoient » pas bien les détours, & que ceux » de la ville, favorisez des téné- » bres d'une nuit sans Lune & d'un » grand orage, leur coupoient che- » min. D'autres se rompirent le cou, » en se jettant en bas des murailles. » Quelques-uns échapérent par une » porte, dont ils brisérent la ser- » rure à coups de hache; mais on » y accourut aussitôt. Un Bourgeois » barra celle par où ils étoient en- » trez, en passant un javelot, qui » servit comme de verrouil. La » plûpart des autres furent tuez » deçà & delà, à la réserve d'un » gros, qui appercevant un grand » bâtiment sur la muraille, entra » dans la porte, croiant que ce » fût celle de la ville. Les habi- » tans les voiant pris, délibérérent » de quelle façon ils les feroient » mourir; mais ils se rendirent à » discrétion, avec tous ceux qui » restoient en vie. Tandis que cela » se passoit, les Thébains qui de- » voient être arrivez au secours » de leurs gens dès la nuit, mar- » choient lentement à cause de la » pluie, quoiqu'ils se pressassent le » plus qu'ils pouvoient, sur la nou- » velle du désordre. Mais outre » que la ville de Thébes étoit éloi- » gnée de là de plus de deux gran- » des lieues, la riviére d'Asope » étoit enflée de l'orage & diffi- » cile à passer. Ils arrivérent donc » trop tard, les uns étant déja » pris & les autres massacrez; ce » qui les obligea de faire halte, » pour dresser une embuscade & » essaier de ravoir leurs prison- » niers.

Lorsqu'on est dans le dessein de surprendre une grande ville, où il y a une garnison nombreuse, il faut y marcher en force plutôt que par corps séparez; à moins qu'on ne craigne d'être découvert, bien que ces sortes de marches se fassent de nuit. Ces entreprises sont très-difficiles, & sujettes à une infinité d'accidens qu'on ne sçauroit guéres prévoir. Lorsqu'ils arrivent, si l'on y vient par deux endroits, & que le gros, pour n'être pas découvert, ait une riviére à passer, il faut mesurer si bien son tems, qu'il puisse arriver au moment qu'on entre dans la place, & qu'on soit en même tems certain que ce corps pourra passer la riviére & se saisir du pont s'il est gardé; & même s'il n'y avoit autre chose à faire qu'à la traverser à gué, & si l'on

veut être assûré du passage, il ne faut jamais choisir un tems d'orage. Les trois cens Thébains entrérent trop tôt dans la ville, & le secours arriva trop tard à cause de la pluie, qui grossit extraordinairement la riviére. Le Prince Thomas manqua son coup pour n'avoir pas fait reconnoître & sonder les chemins; il arriva trop tard, & trouva que le pont étoit coupé. Il arriva de là que les Impériaux entrérent trop tôt dans la ville; ce qui n'auroit peut-être tiré à aucune conséquence, s'ils n'eussent attaqué trop tard la porte du Pô. Ils tombérent par-là dans les mêmes défauts que les trois cens Thébains, qui entrérent trop foibles dans la ville. Les uns & les autres s'attendoient à un secours, qui n'arriva pas. Les Etoliens qui surprirent Egire, se fussent peut-être maintenus dans la ville, si l'avidité du pillage ne les avoit séparez du gros.

Les Généraux de l'Empereur tombérent à peu près dans les mêmes fautes, comme je l'ai dit, pour s'être affoiblis par différens détachemens, & pour avoir occupé divers postes dont ils auroient pû se passer. Il y eut même un assez bon nombre de soldats qui s'échapérent de leur gros pour piller, autre sujet de leçon: car l'on remarqua beaucoup de chevaux chargez de butin qui sortoient de la ville. Ceux que l'on envoioit pour enlever les Officiers chez leurs hôtes, ne revinrent plus, où après les avoir ramenez ils s'écartérent çà & là. Un nombre d'autres s'imaginant que la ville étoit prise, puisque les ennemis étoient dedans, entrérent dans les caves, où ils établirent leur tabernacle & s'y enivrérent, sans s'embarasser de ce qui se passoit en dehors: car deux jours après on en trouva un assez grand nombre dans plusieurs caves, qui bûvoient encore. Le Prince Eugéne fut malheureux, & les Thébains, & plus encore les Etoliens, méritoient de l'être par leur avarice. Ces sortes d'événemens sont tout-à-fait extraordinaires, & je n'en vois point à la guerre qui me donnent une plus grande idée de la valeur & de la conduite: disons plus, de l'intrépidité d'une garnison que ceux-là, & cependant ils sont fort peu rares dans l'Histoire. Répétons-le encore une fois, la fortune n'est pas toujours d'accord avec la vertu. Car enfin le Général de l'Empereur n'avoit presque rien oublié de tout ce qui pouvoit l'assûrer du succès de son entreprise. Quel est, je vous prie, le Général de nos jours qui ait fait de plus grands coups de Maître, plus d'actions de cœur, d'esprit, de conduite & de vigilance que cet habile Guerrier? Il forme le dessein de surprendre une ville, le voilà dedans avec l'élite d'une armée, & cependant une poignée de gens sauva une place importante contre tous les efforts d'un des plus grands Capitaines de son siécle. Voilà dequoi mortifier l'homme du monde le plus au-dessus des disgraces de la fortune. Je n'ai garde d'insulter à son malheur, je le pourrois à ses troupes, qui ne firent pas tout ce qu'il auroit dû en attendre. Mais il n'est pas le seul qui ait échoué en pareilles rencontres, il ne s'en trouve pas pour un dans l'Histoire. En voici encore un autre, que je ne sçaurois écarter: son avanture est presque semblable. Je la tire de la Vie de Gaspart de Coligni.

» Le Dauphin aiant insulté Boulogne deux heures avant le jour, » *dit l'Auteur*, il le prit avec peu » de résistance de la part des Anglois. Les soldats croiant qu'ils

» n'avoient plus rien à faire qu'à pil-
» ler, se croiant maîtres de tout, se
» débandérent. La nuit, qui étoit
» fort obscure, augmenta encore la
» confusion: car ceux qui devoient
» piller ne se souciérent pas de s'é-
» carter de leurs drapeaux, se flat-
» tant qu'on ne pourroit reconnoî-
» tre leur desobéïssance. Les An-
» glois aiant plus de tems qu'il ne
» leur en falloit, accoururent de la
» ville haute, & trouvant des gens
» sans ordre, ils en eurent bon mar-
» ché, & les rechassérent hors la
» ville.

§. VII.

Exemples remarquables de surprises de villes.

On sçait que dans toutes sortes d'entreprises tout dépend du secret & de la diligence. César excelloit dans ces deux points, & chacun y peut exceller comme ce grand homme: car l'un & l'autre dépendent de nous; mais il faut encore y ajouter l'ordre & la distribution de chaque arme, & que chacune se trouve dans sa place en arrivant, & dans l'ordre sur lequel l'on veut attaquer ou entrer par intelligence: car celà regarde autant les surprises des villes que celles des armées. Il faut un grand art dans celles-ci, je l'avoue, & cet art n'est guéres connu: car il est bien plus aisé de mouvoir une armée & d'en ordonner la marche pour agir & donner en arrivant, qu'un corps de troupes auprès d'une place, & il ne laisse pas d'y avoir autant d'art dans l'un que dans l'autre: car la guerre a des principes si certains & si évidens, qu'ils ne sçauroient être contestez de personne, que par des gens d'un esprit prévenu, & qui rapportent tout à l'expérience pour justifier leur peu d'application; mais les gens habiles & appliquez n'ont garde d'en convenir. J'avoue que la cavalerie n'est pas absolument inutile dans les surprises des places; mais dans la marche il faut que l'infanterie fasse la tête de tout, & surtout la nuit, qui est le tems le plus propre, & le seul qu'on doive choisir pour l'exécution, & les nuits d'hiver sont encore plus favorables, & surtout lorsqu'il s'agit de surprendre une place considérable, & il faut un grand tems pour disposer toutes choses avant que le jour nous surprenne, outre la longueur du chemin: car quand il n'y auroit que l'espace d'une demie marche, on peut demeurer court, & l'on remarque que la plûpart échouent par pur retardement après être arrivez; ce qui fait qu'ils sont découverts & obligez de retourner d'où ils sont venus. On conclut de là que l'entreprise étoit mal fondée, & l'on se trompe presque toujours, comme Tite-Live nous l'assûre. Le retardement, dit-il, peut faire passer pour téméraire une entreprise très-sage, en la faisant avorter. Quant à ce qui regarde le secret dans la marche, pour empêcher l'ennemi d'en avoir la moindre nouvelle, on suivra la méthode que j'ai proposée dans les Volumes précédens. A l'égard des surprises d'armées, je n'en connois point de meilleure; mais quant à celles sur les villes, la méthode en est un peu différente, bien que le principe soit par tout le même.

Les entreprises sans aucune intelligence avec ceux du dedans sont ordinairement les plus sûres. Celle sur la ville d'Ulm, capitale de la Suabe, le 8. Septembre de l'année 1702. en est une bonne preuve. L'éxemple en est remarquable. Peut-être me sera-t-il permis de le rap-

porter, bien que l'Auteur (a) soit accusé d'avoir furieusement puisé dans les gazettes; ce qui n'est pas un défaut aussi grand que l'on s'imagine; mais comme un Officier des troupes de l'Empereur qui étoit dans la ville, m'a assûré que je puis à cet égard-là ajouter foi à cet Historien, je vais rapporter le fait.

M. de Baviére aiant été informé que la ville d'Ulm n'étoit pas la chose du monde la plus difficile à surprendre, n'eut garde de négliger un coup de cette importance. Avant que de s'embarquer dans cette entreprise, il jugea à propos d'envoier » un Officier déguisé dans la » ville, qui l'aiant reconnue du cô» té de la porte aux Oies, par où » les païsans entroient tous les ma» tins avec leurs denrées, fit dé» guiser quarante Officiers choisis » en païsans & en femmes avec des » paniers pleins de fruits, d'œufs » & d'autres denrées, leur aiant » donné pour armes des pistolets » & des baionettes, & à chacun » deux grenades. Ceux-ci entrérent » sans être reconnus auprès de la » porte à l'heure marquée par l'au» teur de l'entreprise. Il y en avoit » un qui devoit sortir après avoir » mis son chapeau d'une certaine » maniére pour servir de signal.

» Tout étant prêt, six cens dra» gons furent mis en embuscade » dans un petit bois, & deux régi» mens des mêmes troupes furent » mis un peu plus loin avec deux » cens grenadiers & un pareil nom» bre de fuseliers. Le Sieur Péék» man, *Lieutenant des gardes de* » *M. de Baviére*, fit avancer les » païsans supposez. Quand ils furent » arrivez au poste qu'il leur avoit » marqué, il laissa tomber de sa » main une hache, qui étoit le si» gnal de l'expédition. Alors on se » jetta sur la garde de la porte, qui » fut desarmée, & les femmes tra» vesties, *c'est-à-dire les Officiers* » *travestis en femmes*, se saisirent des » sentinelles pour prévenir l'alarme. » Les soldats, qui étoient au nom» bre de vingt-cinq, furent enfer» mez dans le corps-de-garde, & il » n'y en eut qu'un de tué pour te» nir les autres en crainte. En mê» me tems les Officiers qui étoient » dans la ville se rendirent près de » la porte, & se saisirent d'une tour, » dans laquelle il y avoit une garde. » Au signal donné les dragons pa» rurent l'épée à la main, & s'em» parérent du rempart de l'arsenal » & de cinq bastions. La garnison » y accourut; mais elle fut dissipée » dans un moment. Les compagnies » de Bourgeois, au nombre de dix» huit de deux cens hommes cha» cune, parurent ensuite avec leurs » drapeaux, & les femmes y accou» rurent ensuite en furie, armées » de tout ce qui leur étoit tombé » sous les mains; mais tout cela » n'empêcha pas que les Bavarrois » ne conservassent les postes occu» pez, aiant été soutenus par de » nouvelles troupes. Le Sieur Péék» man, principal exécuteur de l'en» treprise, fut blessé de plusieurs » coups, dont il mourut.

M. Péékman fit le trait d'un habile Chef de guerre & de grande prudence de gagner le rempart, de se saisir de la tour & de quelques bastions en même tems que de l'arsenal. Si les Impériaux avoient pris ce parti à Crémone, plutôt que de gagner les places, ils se fussent rendus les maîtres de toutes les portes, & de celle de Crémone en même tems. Je dirai pourtant que si la garnison d'Ulm eût marqué autant

(a) *Limiers, Hist. de Louis XIV.*

de vigueur & de courage que celle de Crémone, je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, la Bourgeoisie agissant de concert avec elle. Cela me surprend d'autant plus dans les Bourgeois, comme dans les autres, que cette ville est libre, & l'amour de la liberté eût dû les obliger à quelque action vigoureuse : cependant l'on ne vit rien de tout cela. La surprise fait, dit-on, tomber les armes des mains des plus intrépides : c'est Tite-Live qui m'apprend cette maxime, & Tite-Live a raison ; mais je ne vois rien de plus merveilleux & de plus héroïque qu'une garnison qui, après avoir soutenu un long siége, & avoir fait tout ce qui dépend du courage & de l'intelligence, soutient un assaut, & lorsqu'elle est forcée & l'ennemi dedans, se défend de rue en rue, & par un vigoureux effort elle chasse le victorieux de la ville, & le jette encore hors des bréches. Il y a des exemples infinis dans l'Histoire ancienne & moderne de ces sortes de merveilles. Grand sujet de mépris pour ceux qui se rendent au corps de leur place sans soutenir un assaut, & qui attendent pour se rendre que leur corps de place soit ouvert, avant même que le comblement soit en état de donner passage aux troupes des assiégeans. Lorsqu'on a affaire à une garnison opiniâtre & commandée par des Officiers résolus à tout, on doit aller bride en main dans un assaut : & si l'on force la bréche & qu'on entre dans la ville, on doit songer plutôt à s'établir le long du rempart que d'entrer dans la ville. Je ne puis m'empêcher de citer quelques exemples de ces sortes de faits.

Les Romains aiant assiégé Gamala, une des plus fortes places de la Judée, par l'avantage de sa situation, étant bâtie sur une colline qui s'élevoit du milieu d'une haute montagne, poussérent leurs travaux avec une telle diligence, que leurs machines furent en peu de tems en état de ruiner la place & de faire une large bréche. Charez & Joséphe la défendoient. » Les Romains aiant » fait bréche avec leur belier, donnérent par trois endroits en même tems, & le bruit de leurs trompettes & de leurs armes fut encore » augmenté par les cris des habitans. » Les assiégez firent une très-grande » résistance, jusqu'à ce que se trouvant accablez par le grand nombre de leurs ennemis, ils furent » contraints de céder & de se retirer dans les lieux de la ville les » plus élevez ; mais les Romains les » y poursuivant, ils fondirent sur » eux, les renversérent & les tuoient » dans ces rues étroites & si roides, » qu'ils ne pouvoient y demeurer de » pied ferme pour se défendre. Ils » se jettérent en foule pour se sauver dans les maisons qui étoient » au dessous : & comme elles étoient » peu solidement bâties, un si grand » poids les faisoit tomber ; elles en » faisoient en tombant tomber encore d'autres, & celles-là d'autres : » & les Romains prenoient plutôt » ce parti que de demeurer à découvert. Plusieurs furent accablez » de la sorte, d'autres suffoquez par » la poussiére, d'autres estropiez, & » il en périt ainsi un grand nombre. » Les assiégez, qui voioient avec » plaisir tomber leurs maisons, les » pressoient de plus en plus pour les » contraindre de s'y jetter ; & tuoient » d'en haut à coups de traits ceux qui » se laissoient tomber dans ces chemins si glissans. Les ruines de ces » bâtimens leur fournissoient des » pierres, les morts des armes ; & » ils se servoient des épées de ceux » qui respiroient encore pour ache-

» vet de les tuer. Plusieurs Romains » se tuoient en se jettant en bas, » pour se sauver des maisons qu'ils » voioient prêtes à tomber. Ceux » qui pouvoient s'enfuir ne sça- » voient où aller, à cause qu'ils » ignoroient les chemins ; & la » poussiére étoit si épaisse, que ne » s'entrereconnoissant pas, ils se » renversérent les uns sur les au- » tres. Que si quelques-uns étoient » si heureux que de pouvoir s'é- » chaper, ils sortoient aussitôt de » la ville.

Vespasien desespéré de voir que les affaires eussent tourné de la sorte, après s'être rendu maître de la ville, se trouva bien empêché pour remédier à un si grand mal. Dans un besoin si pressant, il crut devoir rallier ce qu'il avoit de gens dans un endroit élevé, où il fit ferme, se serrant avec le peu qu'il avoit de soldats, qui formérent une tortue en se couvrant de leurs bouciliers contre les traits que les assiégez leur lançoient d'en haut. Une action si hardie retint l'ardeur impétueuse des Juifs, & la valeur de Vespasien *ralentit insensiblement leurs efforts*, soit par admiration ou par lassitude. Lorsque ce Capitaine vit qu'on l'attaquoit plus mollement, *il se retira peu à peu, & ne tourna point le dos qu'après qu'il fut hors de la ville* ..... Vespasien eut besoin d'une harangue pour ranimer ses troupes étonnées : car les Juifs aiant regagné la bréche, s'y étoient remparez de telle sorte, qu'il fallut élever de nouvelles plates-formes & de nouvelles batteries pour recommencer sur nouveaux frais. Cette patience des Romains étonna tellement les assiégez, que la plûpart des habitans s'enfuirent par des vallées, dont l'âpreté avoit empêché les Romains de poster du monde en ces endroits, qu'ils s'imaginoient impratiquables. Le reste tint bon ; mais une tour aiant été renversée, les Romains entrérent une seconde fois dans la ville sans trouver la moindre résistance, par la surprise des assiégez, qui se retirérent dans le château, qui ne pouvant plus résister contre les efforts des Romains, ceux qui s'y étoient retirez ne voiant aucune espérance contre un ennemi qui ne respiroit que la vengeance, se précipiterent du haut en bas des rochers avec leurs femmes & leurs enfans.

Les Romains eussent pû s'épargner la honte de se voir chassez de la ville après l'avoir prise, en y entrant en bon ordre, sçachant à quels ennemis ils avoient affaire, & en mettant le feu dans la ville. Tite, qui se trouva à la derniére attaque, ne pouvoit ignorer la faute de Vespasien, & la leçon étoit trop palpable pour l'oublier : cependant il tomba dans la même bévûe au siége de Jérusalem peu de tems après. Car aiant fait une seconde bréche au mur, il le fit insulter, & s'en étant rendu le maître, il crut l'être de la nouvelle ville, où il entra sans grande résistance. Mais à peine eut-il gagné l'entrée des rues, que les factieux qui n'avoient pas été d'avis de se rendre, » s'opposérent » à eux dans ces rues étroites, *dit* » *le même Joséphe*, & d'autres étant » sortis hors de leurs murailles par » les portes d'en haut, les atta- » quérent. Les corps-de-garde des » Romains en furent si surpris & si » troublez, qu'ils décendirent des » murs en bas, abandonnérent les » tours, & se retirérent dans leur » camp. Il s'éleva alors de grands » cris de toutes parts du côté des » Romains, à cause que ceux qui » étoient demeurez dans la ville se

» trouvoient environnez par les » ennemis, & ceux qui s'étoient » sauvez dans le camp apprehen» dérent pour eux le péril où ils les » voioient. . . . . Il en seroit à » peine échapé un seul, si Tite ne » les eût secourus. Il mit au bout » des rues des gens de traits pour » repousser les ennemis, & alla en » personne aux lieux où ils étoient » en plus grand nombre. Tite fai» sant continuellement tirer de la » sorte, arrêta les Juifs jusqu'à ce » qu'il eût retiré tous ses gens; & » ce fut ainsi que les Romains après » avoir gagné le second mur *& la* » *nouvelle ville*, furent contraints » de l'abandonner.

Si Tite se fût saisi de l'entrée sans aller plus avant, qu'il s'y fût d'abord fortifié, & qu'il eût fait percer les maisons des deux côtez de l'une à l'autre, les factieux se fussent bien gardez de l'attaquer, de peur d'être pris en flanc par ceux qui auroient été les maîtres de ces maisons; si Tite, comme il y paroît par ce que dit l'Historien Juif dans le narré de ce siége, avoit si fort envie de se conserver cette ville si célébre; mais dans des cas semblables, & dans une place si puissamment soutenue & toute pleine de gens de guerre, c'est une vraie imprudence de ménager des gens qui ne méritérent jamais qu'on y allât de bonne guerre, puisqu'ils la faisoient si mauvaise, il eût mieux fait de mettre le feu par tout. Cette sortie qu'ils firent pour prendre les Romains par leurs derriéres, leur ôter toute voie de retraite & faire diversion de leurs forces, mérite d'être remarquée.

Ces sortes de stratagémes sont toujours heureux, parce qu'ils sont rares, & les grosses sorties pendant un assaut, lorsqu'une garnison est forte & nombreuse, ne peuvent manquer de réussir & d'étonner l'ennemi. Ces exemples ne se trouvent que dans les Anciens, & c'est chez eux, qui sont nos Maîtres, qu'il faut puiser des leçons dans la défense des places: en vain les chercherions-nous chez les Modernes; ce qui fait voir combien il importe aux gens de guerre d'étudier la milice des Anciens dans toutes ses parties, sans laquelle il est difficile de parvenir jamais à la gloire que la guerre se propose, & d'arriver à ce haut point de capacité qui distingue si fort les hommes les uns des autres. Mais on me répondra que tous ces précieux Ouvrages des Auteurs dogmatiques de l'antiquité sont perdus, & que pour les chercher & les recouvrer, du moins en partie, les rejoindre & les réunir ensemble, il faut une lecture, une application & une patience au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, & y mettre tout son tems; outre les moiens dont tous ceux qui s'appliquent manquent ordinairement, étant le plus souvent dénuez de secours, de fortune & des commoditez nécessaires. La science de la guerre ne méne pas toujours aux honneurs & aux récompenses, dont elle étoit couronnée autrefois chez les Grecs & chez les Romains.

On peut voir par les exemples que je viens de citer, que les hommes habiles & de grand courage ne desespérent jamais, & ne le doivent pas dans les revers les plus accablans de la mauvaise fortune & dans les plus grandes extrémitez, lorsqu'ils ne voient d'autre salut à espérer & d'autre moien de se tirer d'un mauvais pas que de la nécessité, qui est la plus forte & la plus redoutable de toutes les armes. L'Hif-

toire est pleine de ces sortes de faits, qui ne se rencontrent pas moins en foule chez les Anciens que chez les Modernes.

La surprise de Veronne, que Procope rapporte dans son Histoire de la guerre contre les Goths sous l'Empire de Justinien, où les Romains furent chassez de la ville après l'avoir prise, est fort remarquable; mais comme je suis réduit dans ce Paragrafe à certaines bornes, je ne sçaurois l'inserer ici, de peur d'être trop long. Je n'ai pas moins de regret de ne pouvoir rapporter la prise de Wexford par Cromwel en 1649. qui fut emportée d'assaut. Véritablement le Général des Parlementaires ne fut pas chassé de la ville; mais la garnison se défendit de rue en rue jusques dans le marché avec tant de courage & d'obstination, qu'elle se fit toute assommer, plutôt que de céder & de rien faire de bas & d'indigne de gens de cœur.

L'assaut de Gironne n'est guéres moins mémorable que ceux dont j'ai fait mention. M. le Maréchal de Bellefond avoit battu les Espagnols de la maniére du monde la plus complette au passage du Ter en 1684. Il n'eut garde de ne pas profiter de cette victoire, il laisse aller les ennemis, qu'il sçavoit bien ne pouvoir plus paroître après ce combat, & assiége Gironne. *Il prit la place d'assaut*, dit le Pére Daniel dans les fastes du regne de Louis XIV. *mais les troupes aiant poussé jusqu'au milieu de la place sans assez de précaution & d'ordre, elles y furent battues & contraintes d'en sortir, & le Maréchal leva le siége après six jours d'attaque.*

Je me borne aux exemples que je viens de rapporter, l'Histoire en est toute remplie. Mon Auteur m'en fournit trois ou quatre, Thucydide guéres moins, Joséphe, Procope & une infinité d'autres Historiens anciens & modernes n'en manquent pas non plus. Si je les rapportois tous, je ne finirois pas de longtems, & l'on ne diroit pas que je me suis épuisé dans mon Livre, & que selon toutes les apparences je serai à sec en fort peu de tems.



CHAPITRE XIV.

Conquêtes de Philippe dans l'Etolie. Il passe l'Acheloüs, se rend maître d'Itorie, de Péanion, d'Elée. Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis.

CEs nouvelles firent sentir à Philippe que ce seroit lui qui porteroit la peine de l'ignorance & de l'ambition des Epirotes. Il continua cependant le siége d'Ambracie. Il fit élever des chaussées, & pressa les habitans avec tant de vigueur, que la peur les saisit, & qu'au bout de quarante jours ils capitulérent. La garnison, qui étoit de cinq cens Etoliens, fut mise hors du château, avec assûrance qu'il ne lui seroit fait aucune insulte, & le château même, Philippe le donna aux Epirotes, & contenta ainsi leur passion. Il se mit aussitôt en marche par Charadre, dans le dessein de traverser le golfe Ambracien, qui est fort proche du Temple des Acarnaniens appellé Action. Ce golfe vient de la mer de Sicile entre l'Epire & l'Acarnanie. Son entrée est très-étroite, à peine a-t-elle cinq stades de largeur. Plus avant dans les terres il est large de cent stades, & long de trois cens en comptant depuis la mer. Il sépare l'Epire de l'Acarnanie, aiant celui-là au Septentrion & celle-ci au Midi. Philippe fit passer le golfe à son armée, traversa l'Acarnanie, y grossit son armée de deux mille hommes de pied Acarnaniens & de deux cens chevaux, & alla se retrancher devant Phoetée, ville d'Etolie. En deux jours il avança tellement les ouvrages, que les habitans effraiez se rendirent à composition. Ce qu'il y avoit d'Etoliens dans la garnison sortit bagues sauves. La nuit suivante, cinq cens Etoliens vinrent au secours de la ville, ne sçachant pas qu'elle eût été prise. Philippe, qui avoit pressenti leur arrivée, se logea dans certains postes avantageux, tailla en piéces la plus grande partie de ces troupes: le reste fut fait prisonnier, très-peu lui échapérent. Puis aiant fait distribuer à son armée du bled pour trente jours, (car les magasins de la ville en étoient pleins,) il s'avança vers Strate, & campa à dix stades de la ville le long de l'Acheloüs. De là il ravagea impunément le païs, sans que personne osât lui résister.

Dans ce tems-là les affaires tournoient mal pour les Achéens. Sur le bruit que Philippe étoit proche, ils lui envoiérent des Ambassadeurs

Ambassadeurs pour le prier de vouloir bien les secourir. Ils eurent audience de lui à Strate, & entre autres choses que portoient les instructions, ils lui firent voir les avantages que son armée tireroit de cette guerre, que pour cela il n'avoit qu'à doubler le cap de Rhios & à se jetter sur l'Elide. Philippe, après les avoir entendus, dit qu'il verroit ce qu'il auroit à faire, & cependant donna ordre qu'on les retînt, sous prétexte qu'il avoit quelque chose à leur communiquer, puis il leva le camp & marcha vers Métropolis & Conope. Alors les Etoliens se réfugiérent dans la citadelle de Métropolis, & quittérent la ville. Philippe y fit mettre le feu, & avança sans s'arrêter vers Conope.

La cavalerie Etolienne se présenta pour lui disputer le passage du fleuve à vingt stades de la ville, elle espéroit ou qu'elle arrêteroit le Roi, ou que du moins le passage coûteroit cher à son armée. Philippe, qui sentit leur dessein, commanda aux soldats armez de boucliers couverts de cuir de se jetter dans le fleuve, & de le traverser par bataillons & en faisant la tortue. Cela fut exécuté. Quand la première troupe fut passée, la cavalerie Etolienne chargea; mais comme cette troupe ne s'ébranloit pas, & que la seconde & la troisiéme passoient pour l'appuier, les Etoliens ne jugérent pas à propos d'engager le combat, ils reprirent le chemin de la ville, & n'osérent plus dans la suite faire les fanfarons qu'entre des murailles. Le Roi passa donc l'Acheloüs, fit le dégât dans la campagne, & s'approcha d'Itorie. C'est un château également fortifié par la nature & par l'art, & situé sur la route où le Roi devoit passer. La garnison épouvantée n'attendit pas pour déloger que Philippe fût arrivé. Le château fut rasé, & les fourrageurs eurent ordre de faire la même chose de tous les autres forts du païs. Les défilez passez, il marcha lentement, donnant aux troupes le tems de piller la campagne; & quand elles se furent suffisamment fournies de tout ce qui leur étoit nécessaire, il vint aux Oeniades, de là à Péanion, qu'il résolut d'abord de prendre. Il le prit en effet après quelques assauts vigoureux. Cette ville n'étoit pas d'un grand circuit, cela n'alloit pas jusqu'à sept stades; mais à juger de cette ville par ses maisons, ses murailles & ses tours, elle n'étoit pas indifférente. Les murailles furent renversées par terre, & les bâtimens démolis: des matériaux le Roi en fit des bateaux pour passer son armée aux Oeniades. Les Etoliens avoient d'abord fortifié la citadelle de cette ville de

murailles, ils l'avoient fourni de toutes sortes de munitions ; cependant ils n'eurent pas la résolution de soutenir le siége, à l'approche de Philippe ils se retirérent. Maître de cette ville, il passa à un château du païs des Calydoniens nommé Elée, fortifié de murailles & plein de munitions de guerre, données par Attalus aux Etoliens. Les Macédoniens prirent encore ce château d'emblée, & aiant ravagé toutes les terres des Calydoniens, ils revinrent aux Oeniades. Philippe aiant considéré la situation de cette ville, & l'avantage qu'il en tireroit surtout pour passer dans le Péloponése, il lui prit envie de la fermer de murailles. En effet cette ville est située sur le bord de la mer à l'extrémité de l'Acarnanie, où cette province se joint à l'Etolie vers la tête du golfe de Corinthe. Sur la côte opposée dans le Péloponése sont les Dyméens, & l'Araxe n'en est éloigné que de cent stades. Le Roi fit donc fortifier la citadelle, il fit fermer de murailles l'Arsenal & le port, & pensoit à joindre tout cela à la citadelle, se servant pour ces bâtimens des matériaux qu'il avoit fait venir de Péanion.

Il étoit tout occupé de ces projets, lorsqu'un courrier vint de Macédoine lui apprendre que les Dardaniens soupçonnant qu'il avoit des vûes sur le Péloponése, levoient des troupes & faisoient de grands préparatifs de guerre dans le dessein d'entrer dans la Macédoine. Sur cet avis il ne balança point à courir au secours de son Roiaume. Il renvoia les Ambassadeurs des Achéens, les assûrant qu'aussitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires de la Macédoine, avant toutes choses il feroit son possible pour secourir leur République. Il partit en diligence, & prit pour retourner la même route qu'il avoit prise pour venir. Comme il se disposoit à passer le golfe d'Ambracie, pour aller d'Acarnanie en Epire, il rencontra Demetrius de Pharos, qui chassé d'Illyrie par les Romains se sauvoit sur une simple chaloupe. Nous avons déja rapporté l'histoire de cette défaite. Philippe le reçut avec bonté, & lui dit de prendre la route de Corinthe, & de venir en Macédoine par la Thessalie. Au premier avis qu'il étoit arrivé à Pella dans la Macédoine, les Dardaniens eurent peur & congédiérent leur armée, quoiqu'elle fût presque dans ce Roiaume. Cette retraite des Dardaniens fit que Philippe donna congé à tous les Macédoniens, & les envoia faire leur moisson ; après quoi il s'en fut dans la Thessalie, & passa le reste de l'Eté à Larisse.

OBSERVATIONS

Sur le passage du fleuve Acheloüs par l'armée de Philippe.

Philippe marche au fleuve Acheloüs. Belle disposition de son infanterie pour le passage de ce fleuve, elle le traverse en présence de la cavalerie Etolienne & la met en fuite.

IL y a trois belles & sçavantes parties dans la science des armes, qui sans avoir été ignorées de plusieurs grands hommes anciens & modernes, comme il paroît par leurs actions, que l'Histoire nous a conservées, n'ont jamais été traitées par personne d'une maniére un peu supportable. Les Ecrivains militaires sont si courts & si abrégez sur ces matiéres, que je ne vois pas qu'il y ait beaucoup à apprendre. Ces trois parties sont la défensive, les retraites d'armées & les passages des riviéres. Montécuculi, qui passe pour un de nos Maîtres, & qui vaut bien Végéce, s'il n'est pas même au-dessus; en a écrit quelque chose; & bien qu'il ait poussé plus loin qu'aucun autre, il a omis bien des choses, que le dessein d'être court l'a obligé de supprimer: car à peine chaque partie renferme trois ou quatre pages in-12. Il ne faut pas être surpris après cela, si l'on ne trouve pas tout ce que l'on souhaite dans un Ouvrage si abrégé, qui n'est, à proprement parler, que l'idée d'un Cours entier de la guerre. Il n'est ni moins beau ni moins sçavant pour cela. Toutes ces trois parties seront traitées dans mon Livre: chacune viendra à son tour, selon que mon Auteur m'en fournira l'occasion; puisque son Histoire embrasse tous les faits qui ont rapport à chaque partie. Je m'en tirerai le mieux qu'il me sera possible. Ces Observations renfermeront les passages d'une riviére en présence d'une armée, & le passage de l'Acheloüs par Philippe Roi de Macédoine en fera le sujet.

Ce Prince fait une assez belle figure dans l'Histoire, il paroîtra souvent sur la scéne avec un éclat surprenant par ses grandes actions & par sa sagesse, qui ne fut pas de longue durée. Il commença par où les grands du monde comme les petits finissent assez ordinairement, c'est-à-dire qu'il se fit admirer par ses vertus, par son courage & par sa conduite à la guerre dès l'âge de dix-sept ans. Il devint vicieux peu à peu, & finit par être tyran. Lorsqu'un Prince monte par degrez à un si beau titre, il faut qu'il s'attende à décendre infiniment plus bas par ses vices, qu'il ne s'est élevé par ses vertus au commencement, & à éprouver de mortels chagrins. Nous l'allons voir ici dans sa fleur & dans sa gloire.

Ce Prince, dont l'esprit devançoit l'âge, après avoir pris & brûlé la ville de Métropolis, ne crut pas devoir perdre son tems au siége de la citadelle. Il rouloit de plus grands desseins. Il vouloit aller à Conope. Il avoit le fleuve Acheloüs à traverser. L'ennemi s'étoit campé de l'autre côté pour en défendre le passage. Selon que je puis conjecturer, le fleuve n'étoit nullement praticable vis-à-vis Conope. Il le contremonta plus près de sa source à vingt

ftades de la ville, pour trouver un gué, où il pût le traverser avec plus d'avantage. Les Etoliens le côtoioient de l'autre côté avec toute leur cavalerie. Philippe s'arrêta en cet endroit-là comme le plus commode, bien que le gué fût si peu considérable qu'à peine une cohorte y pouvoit défiler de front. L'ennemi s'étant apperçû de son dessein, s'approcha des bords du fleuve, & s'y met en bataille, résolu de le combattre au passage.

Dans ces sortes d'entreprises l'avantage se rencontre toujours du côté de celui qui se défend, n'y aiant rien de plus difficile à la guerre que de traverser une riviére sur un petit front, & en défilant devant une armée ou un grand corps de troupes qui nous attend sur un très-grand front à la sortie. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que malgré cet avantage, aussi grand que l'on puisse désirer, on ne voit pas, ou du moins fort rarement, que celui qui attaque, pourvû que ce soit avec vigueur & en grand ordre, échoue jamais dans son entreprise; & quelque difficile qu'elle paroisse & qu'elle le soit en effet, on en vient aisément à bout. La preuve de ce que je dis se trouve par tout dans l'Histoire, dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des petites, soit qu'on les traverse sur un pont par le moien de bateaux ou de radeaux, ou à gué, enfin par une seule tête. Il faut que j'avoue que ma surprise n'est pas petite, de voir que malgré tout cela on passe le plus souvent sans presque aucune résistance. Ce seroit une question à examiner, & fort aisée à résoudre, si les mêmes raisons que j'ai données du peu de résistance des armées retranchées dans mes Observations sur la bataille de Sélasie, Paragrafe III. du troisiéme Tome, n'étoient les mêmes que celles que je pourrois alléguer ici. Il y a une infinité d'Officiers qui vivent encore, qui se sont trouvez à de pareilles affaires dans la derniére guerre comme dans la précédente, & quelques-uns de ceux qui ont remporté la gloire de ces sortes d'actions ont pensé tout comme je fais. On peut mettre à la tête de tous M. le Prince Eugéne, un des plus grands Capitaines de son siécle, & celui peut-être de tous qui ait le plus excellé dans cette sçavante & hardie partie de la guerre. Charles XII. Roi de Suéde l'a poussée aussi loin qu'elle puisse aller: cela va jusqu'au merveilleux, c'est-à-dire au grand & au beau de conduite & d'exécution. Qu'on prenne bien garde ici que j'entens parler seulement du passage des riviéres guéables & de vive force en présence d'une armée.

Philippe s'étant donc résolu de passer l'Acheloüs, à l'endroit dont je viens de parler, s'y dispose avec une grande résolution & un ordre admirable. La cavalerie est de peu de service, lorsqu'elle ne peut passer une riviére guéable sur un front de plusieurs escadrons. Sans cet avantage elle se feroit battre à coup sûr en détail, & les uns après les autres. Le Roi s'en apperçut assez. Son infanterie pesamment armée fut son unique ressource, comme elle l'est dans presque toutes les actions de la guerre à tous ceux qui en connoissent la force & la maniére dont il faut la faire combattre dans ces sortes d'occasions. Il paroît assez que le Roi ne l'ignoroit pas. Voici comme mon Auteur s'explique. » La cavalerie Etolienne se présenta pour lui disputer le passage du » fleuve à vingt stades de la ville, » *dit-il*, elle espéroit ou qu'elle at-

» rêteroit le Roi, ou que du moins » le passage coûteroit cher à son ar- » mée. Philippe, qui sentit leur des- » sein, commanda aux soldats armez » de boucliers couverts de cuir de » se jetter dans le fleuve, de le tra- » verser par bataillons & en faisant » la tortue. Cela fut exécuté. Quand » la premiére troupe fut passée, la » cavalerie Etolienne chargea; mais » comme cette troupe ne s'ébranloit » pas, & que la seconde & la troi- » siéme passoient pour l'appuier, les » Etoliens ne jugérent pas à propos » d'engager le combat, ils reprirent » le chemin de la ville, & n'osérent » plus dans la suite faire les fanfa- » rons qu'entre des murailles.

Il est visible que les pesamment armez passérent la riviére par petites portions, les unes à la queue des autres serrées & sur une grande profondeur, c'est-à-dire en colonnes, & que ces portions doubloient les unes à côté des autres à mesure qu'elles arrivoient, aiant le fleuve à dos. Il étoit impossible à la cavalerie Etolienne d'attaquer & de rompre cette masse d'infanterie toute hérissée de ses piques: car nous trouvons assez d'exemples dans les Anciens, que l'infanterie, les rangs & les files serrées & condensées, a résisté contre la cavalerie la plus vigoureuse, & qu'elle l'a même attaquée & battue; mais je ne vois pas que cette arme toute seule ait jamais battu un corps d'infanterie rangé comme je viens de le dire.

Je prie Messieurs de l'infanterie, & ceux mêmes qui sont nez pour monter aux plus grands honneurs de la guerre, de faire bien attention à ce que je dis, & de voir par cette action de Philippe quelle est la force de cette arme lorsqu'elle attaque sur une grande profondeur. Voilà ce que nous apprend Polybe du passage de l'Achelous, qui n'est considérable que par l'ordre & la disposition du Roi de Macédoine, qui me paroît digne de remarque, & d'être imitée des Généraux qui peuvent se trouver en pareil cas; ce qui ne me paroît pas fort rare. Mais il l'est beaucoup de trouver des Généraux qui osent tenter, lorsqu'ils considérent plutôt les obstacles qui se présentent que les moiens qu'ils pourroient trouver dans l'intelligence & dans le courage pour les surmonter, outre les raisons que j'ai alléguées plus haut. Il y a pourtant des occasions où la cavalerie est d'un grand usage, lorsqu'elle trouve des guez assez larges pour passer sur plusieurs escadrons de front, comme je l'ai dit; mais je doute qu'elle puisse jamais réussir ni l'espérer même, si l'infanterie ne la soutient & n'est enchâssée avec elle: & si elle passe & bat l'ennemi qui l'attend au débouché, sans aucun secours de l'infanterie, comme sans doute il y a des exemples en assez grand nombre, cela ne prouve pas que cette méthode que j'ose condamner soit bonne, mais seulement que celui qui attaque est aussi médiocre Général que celui qui se défend: que si aujourd'hui, que l'on connoît moins la force de l'infanterie qu'on ne la connut jamais, l'on vouloit passer un gué de la nature de celui de l'Achelous, ou un défilé de deux ou de trois bataillons de front, & minces comme ils sont aujourd'hui, qui est la chose du monde la plus contraire aux régles de la guerre & du bon sens, disons la plus misérable, il est très-probable qu'ils seroient battus & dissipez par un ou deux escadrons bien résolus qui s'abandonneroient dessus. Mais si au lieu de défiler sur un si grand front & si

peu de hauteur, on entroit dans la plaine sur six colonnes, selon mon principe, de deux ou trois sections, quelle est la cavalerie qui osât jamais l'aborder, fraisée de ses pertuisannes, & quand même il n'y en auroit point? A quoi bon des pertuisannes dans vos colonnes, dit M. le Marquis de Chanron, un des plus sçavans & des plus expérimentez Officiers de cavalerie que j'aie connu? Croïez-vous que la cavalerie la plus déterminée ose jamais affronter un corps d'infanterie rangé de la sorte? Elle y reboucheroit comme contre un mur. J'y en mets pourtant une septiéme, comme je l'ai dit dans la Préface de mon troisiéme Tome.

Il paroît par la narration de mon Auteur, que les Etoliens tombérent dans une faute assez lourde, lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils n'auroient affaire qu'à de l'infanterie: quoique ce fût de la cavalerie qu'ils attendoient, il se trouva qu'ils avoient à se défendre contre la premiére; mais pour lui avoir donné le tems de se former, comme je l'ai dit, en-delà de la riviére, & qu'ils lui laissérent assez de terrain pour cette manœuvre, ils ne pûrent jamais la rompre, & furent battus: faute impardonnable, & où l'on tombe presque toujours. Car bien que l'expérience ait plus de pouvoir que la raison pour convaincre l'esprit de l'homme, comme on le prétend, on ne laisse pas que de voir avec un très-grand sujet d'étonnement, que cette expérience des fautes d'autrui ne nous empêche pas de tomber dans d'autres toutes semblables.

OBSERVATIONS

Sur le passage des riviéres de vive force, & qui se trouvent guéables en quelques endroits.

§. I.

Importance de cette entreprise. Précautions que l'on doit prendre.

On peut dire du passage des grandes riviéres ce que j'ai avancé ailleurs de l'attaque & de la défense des armées retranchées, que celui qui se défend à l'endroit où l'assaillant s'est visiblement déclaré sans user de ruse & de stratagéme, ne connoît presque jamais ses véritables avantages & la grandeur comme la nature des obstacles qu'il a à lui opposer, que ses craintes sont toujours chimériques, & que celui qui veut attaquer n'est pas toujours bien fondé dans les siennes, s'imaginant que son ennemi connoît aussi parfaitement ses avantages pour se bien défendre & en profiter què lui les difficultez & les épines de son entreprise. Tout cela se rencontre des deux côtez dans le passage des grandes riviéres de vive force, ce qui fait que la plûpart n'osent attaquer par la bonne opinion qu'ils ont de leurs ennemis, & les autres résistent peu, bien moins par le défaut de courage de leurs soldats, que par leur ignorance à connoître leurs avantages & à les faire valoir par l'ordre & la disposition de leurs troupes; ce qui est moins pardon-

nable à un Général d'armée dans la défense d'un grand fleuve qu'il faut traverser sur un pont, sur des bateaux ou à la nage, que lorsqu'il est obligé de disputer une riviére un peu considérable, où il y a des guez en quelques endroits. C'est ce que j'ai à traiter dans ces Observations.

Le passage d'une riviére à gué ou autrement n'est pas une affaire de petite importance: car lorsqu'on est une fois repoussé, la retraite n'est pas la chose du monde la plus aisée. Un Général d'armée, qui s'est résolu de tenter une telle entreprise, a une infinité de mesures & de précautions à prendre. La guerre n'a point de partie plus profonde & plus délicate que celle-là, car je suppose ici qu'on aura en tête des troupes & un Chef habile, déterminé & capable de profiter de ses avantages, qui sont infinis; au lieu que celui qui attaque n'en a presque aucun, s'il ne peut engager que par une tête. Il ne s'agit point ici de ruse & de stratagéme, mais d'une attaque de vive force.

Avant que de s'embarquer dans un dessein de cette importance, on doit bien prendre ses mesures, le tems, l'état des forces de son ennemi, les obstacles & les facilitez dans l'attaque comme dans la défense, & les comparer ensemble, dit Montécuculi, comme un Juge désintéressé compare les raisons des parties dans une affaire civile, & examiner en rigueur tout ce que l'ennemi peut faire, penser à ce que nous ferions si nous étions en sa place; ce qui nous met en état d'aller au-devant des accidens qui peuvent survenir, & des obstacles qu'on peut nous opposer.

La premiére chose à laquelle on doit avoir le plus d'attention avant que de se résoudre, est d'envoier des gens capables d'examiner la nature & le cours de la riviére; on s'informe encore des gens du païs, on en fait lever le plan avec exactitude, on marque les endroits où il y a des guez, leur profondeur, leur largeur, l'éloignement de l'un à l'autre, quel en est le fond, s'il est ferme ou marécageux, s'il n'y a pas quelque marais en-deçà ou en-delà, si ces marais sont praticables, & si à force d'y passer du monde le passage en devient plus difficile: car il arrive souvent à ceux qu'on envoie reconnoître, de ne faire les choses qu'à demi. Ils rendent souvent bon compte du gué, & croient qu'il n'y a que cela à faire. Ils se retirent, au lieu qu'ils doivent examiner avec une extrême attention le terrain qui est en-delà, où il se rencontre souvent des marais en face du gué, quelquefois plus difficiles à traverser que la riviére même.

Il y a encore bien des choses qu'il n'appartient qu'aux gens du métier de bien remarquer, & qui ne sont pas de petite importance: c'est d'examiner les bords de la riviére, où l'on a rencontré des guez, en-deçà comme en-delà: car lorsqu'ils sont trop escarpez, il faut du tems quelquefois pour les mettre en rampe, & ce travail ne se fait pas toujours sans péril, autant pour les travailleurs que pour les autres qui le soutiennent.

Ce n'est pas encore là tout ce qui mérite d'être observé, c'est la nature du terrain qui est en-delà: il faut voir s'il est plus favorable à la cavalerie qu'à l'infanterie. Car bien que celle-ci, selon mon sens, doive toujours passer la premiére, parce qu'elle est plus capable d'un grand effort & de se maintenir ferme & inébranlable par l'extrême profon-

deur de ses files & de ses armes de longueur; il est pourtant nécessaire de voir les endroits où la cavalerie puisse être de quelque usage, & que toutes les deux puissent se soutenir réciproquement, sans jamais se séparer l'une de l'autre, s'il est possible. Je ne me lasserai pas de combattre les préjugez de l'éducation militaire, afin de voir les choses par elles-mêmes, & je n'ai pas toujours combattu inutilement, sans me soucier d'où nous viennent ces usages généralement reçus & applaudis de toute la multitude: car, à remonter jusqu'à Henri IV. & même jusqu'à Gustave-Adolphe, on ne sçauroit disconvenir, pour peu de bon sens que l'on ait, que la façon de se ranger & de combattre à l'infanterie étoit infiniment au-dessus de celle d'aujourd'hui, dont le défaut est à peine concevable. Après cela on souffrira l'aveu que je fais de bonne foi, que j'ai été longtems dans l'erreur à l'égard de ces usages comme consacrez, & surtout de celui de faire combattre une arme indépendamment du secours & de l'appui de l'autre, c'est-à-dire de ne point les entrelasser ensemble. Je trouve cela très-peu sensé, & contraire aux regles de la guerre, comme à la pratique inviolable des Anciens, plus habiles & plus éclairez que nous, & particuliérement les Grecs, qui en ont connu l'excellence longtems avant les Romains, & c'est par la lecture des Livres des premiers, autant que par ma propre expérience, que j'ai connu le faux de notre méthode ordinaire. Je continuerai donc de ne jamais séparer une arme de l'autre.

Pour revenir à mon sujet, je dis qu'il ne faut pas seulement examiner le terrain d'en-delà de la riviére, mais encore celui que l'ennemi peut occuper pour venir à nous, s'il y a quelques hauteurs qui le favorisent, ou s'il y en a qui nous puissent être avantageuses, en-deçà pour y placer du canon, & en-delà pour nous y poster. Il faut outre ce que je viens de dire, observer le cours de la riviére, si elle n'est pas d'une nature à grossir tout d'un coup, soit par les pluies ou les neiges, soit qu'il y ait des écluses plus haut qu'on puisse lâcher au moment qu'on voudra passer: si l'ennemi n'a pas rompu les guez par le moien de puits ou des trous pratiquez dans la riviére, des chausses-trapes, des madriers enfoncez dans le gué, & couverts de pointes, des arbres entiers avec toutes leurs branches, de longs piquets plantez près-à-près dans l'eau, si l'ennemi s'est retranché près ou loin des bords, s'il y a élevé des redoutes qui puissent se défendre par elles-mêmes; le Général devant connoître autant qu'il lui est possible l'esprit & le caractére des Généraux de ses ennemis, doit sur toutes choses s'informer des postes où chacun commande, pour passer du côté de celui qui sera le plus malhabile & le moins vigilant, comme fit M. le Prince Eugéne: car il traversa deux fois l'Adigé en 1701. & en 1706, comme je l'ai dit ailleurs, du côté où il crut trouver le moins de résistance. Il en usa de même au passage de l'Escaut en 1708: car pouvant tenter facilement le passage de cette riviére du côté de Pottes, qui étoit sans doute l'endroit le plus aisé, où le Marquis de Goébriand étoit avec un corps troupes assez médiocre, il aima mieux hazarder le plus difficile, ou pour mieux dire le côté de Berken, qui paroissoit le plus impratiquable.

J'ai

J'ai dit plus haut que celui qui n'est attaqué que par une tête au passage d'une riviére, ne sçauroit jamais se garantir du blâme qu'il mérite, s'il se laisse emporter, parce qu'il a mille moiens & mille avantages que l'autre n'a pas: que si l'un & l'autre combattent & disposent leurs troupes selon la méthode d'aujourd'hui, qui ne voit que celui qui se défend est encore plus en état de se tirer d'embarras avec fort peu de troupes, puisqu'il faut défiler devant lui & se former en-delà par escadrons ou par bataillons, qui doublent les uns à côté des autres; ce qui n'est pas une manœuvre d'un moment, & surtout à l'infanterie, qui ne combat que sur quatre ou cinq de profondeur: au lieu que l'on verra par ma méthode, que je n'abandonne jamais dans cet Ouvrage, ne tenant aucun compte de l'autre que nous pratiquons aujourd'hui, comme mauvaise, foible & trop composée; l'on verra, dis-je, par ma méthode, que l'on traverse la riviére formé dans le même ordre sur lequel l'on doit attaquer en-delà, où l'on se trouve en arrivant en état de combattre tout sur le champ.

La premiére chose qu'un Général doit faire, est de prendre d'abord sa résolution, & de ne pas imiter certains Généraux que nous avons vûs souvent, qui se déterminent assez facilement à l'exécution d'une entreprise, & qui changent tout aussitôt à la vûe des objets; ce qui leur fait plus de deshonneur, que si après avoir attaqué ils échouoient dans leurs desseins.

La seconde est de ne jamais approcher de l'ennemi qu'on ne soit bien préparé & bien muni des choses nécessaires à une telle entreprise, & qu'on ne soit en état d'attaquer en arrivant, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître & de se régler sur ce qu'il voit.

La troisiéme git dans l'exécution. Il faut donc, avant que de marcher, avoir son projet bien digéré dans la tête, & que la marche soit conforme à l'ordre sur lequel l'on veut combattre: chose que je ne pense pas avoir vû jamais pratiquer dans ces sortes d'entreprises, pas même dans les affaires générales. Car sur la nature du terrain que l'on doit occuper, & qui peut être mêlé, couvert en certains endroits & de plaines en d'autres, on devroit changer tout l'ordre de la marche, afin que chaque arme occupe le terrain qui lui convient en arrivant sur le champ de bataille. C'est cependant ce qu'on ne voit que fort rarement, & presque jamais; ce qui fait qu'on est un fort long tems à se mettre en bataille & à remuer chaque arme pour prendre ses avantages. On donne par-là le tems à l'ennemi de prendre les siens, & de se mettre en état de charger avant qu'il ait passé un trop grand nombre de troupes. Lorsque l'on combat des deux côtez sur un ordre semblable, il faut que celui qui se défend, avec un peu de hardiesse & de résolution, l'emporte sur son ennemi, puisqu'il lui est libre de le charger lorsqu'il le jugera à propos: car il ne faut pas qu'il attende qu'il en ait passé un trop grand nombre.

Nous allons traiter d'abord, sans épuiser pourtant la matiére, de l'ordre & de la distribution des troupes pour le passage d'une riviére de vive force à la faveur d'un bon gué, c'est-à-dire d'un seul endroit bien pratiquable, où l'on n'emploie que la force ouverte sans

ruſe & ſans artifice de diverſion, ou ſans craindre qu'ils puiſſent être d'un grand effet : car le paſſage de l'Acheloüs nous réduit preſque à cette matiére. Nous traiterons enſuite de ce qu'il eſt expédient de faire, lorſqu'on veut paſſer une riviére qui peut être pratiquable en pluſieurs endroits près ou loin le long de ſon cours ; ce qui change extrémement la théſe, & rend l'entrepriſe plus facile ; mais elle ne demande pas moins de courage, d'habileté & d'eſprit ruſé.

§. II.

Précautions qu'on doit prendre pour le paſſage d'une riviére guéable. Méthode de purger un gué. Ordre & diſtribution de chaque arme au paſſage d'une riviére. Que l'infanterie doit paſſer la premiére ſur pluſieurs colonnes, & combattre dans cet ordre.

UN Général d'armée, qui ſe conduit dans le diſpoſitif d'une ſi grande entrepriſe, comme je viens de le propoſer en fort peu de mots, doit être perſuadé, ou doit du moins ſuppoſer, pour ne point tomber dans des meſures trop courtes, qu'il aura affaire à un Antagoniſte hardi, vigilant, habile & d'une grande réſolution à tenter toutes les voies & tous les artifices poſſibles pour ſe bien défendre, & l'on doit d'autant plus mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fort & de plus redoutable, qu'on n'attaque que par une tête, & que les fauſſes attaques ne ſçauroient être miſes en grande conſidération : car en ces cas-là l'attention de l'ennemi ſe trouvant moins diviſée, on craint peu dans les autres endroits, ſoit par le voiſinage de quelque place forte au-deſſus ou au-deſſous, ſoit par quelques forts ou des inondations, ou des marais impraticables, & il eſt en état d'agir avec toutes ſes forces au ſeul paſſage où l'on peut tenter raiſonnablement ; ce qui oblige l'aſſaillant à ne rien négliger de tout ce qui peut favoriſer ſon entrepriſe, & à faire enſorte qu'on puiſſe dire de nous ce qu'on diſoit de M. de Turenne, qu'*il n'alloit jamais au-devant de l'ennemi pour l'attaquer, qu'il n'allât en même tems au-devant de ſes deſſeins*, devinant ce qu'il pouvoit entreprendre contre lui, par la connoiſſance qu'il avoit de ce qu'il devoit faire ; ce qui ne s'acquiert guéres par l'expérience, mais par l'étude. Il doit choiſir un tems, & meſurer ſi bien ſa marche, qu'il puiſſe arriver trois ou quatre heures avant le jour, & pour attaquer trois heures après, car la nuit eſt le tems le plus commode & le plus favorable ; de peur que l'ennemi ne ſe regle ſur notre diſpoſition, qu'il importe de bien cacher. On a tout le tems de ſe former & d'établir ſes batteries aux lieux les plus avantageux, obſervant que leurs emplacemens ſoient différens. Pour que les coups prennent les ennemis de toutes parts, & que les tirs ſoient obliques & en écharpe, ce qui met un plus grand déſordre dans les rangs, l'on pratiquera en diligence des épaulemens le long des bords de la riviére, pour y loger un bon nombre de fuſeliers : car c'eſt particuliérement dans ces ſortes d'actions, où les feux de toute eſpéce ſont néceſſaires ; ce qui éloigne l'ennemi, & nous donne le tems de faire paſſer un corps conſidérable de troupes.

Pendant qu'on ſe précautionnera de ce côté-là, on fera ſonder le gué & paſſer quelques cavaliers ;

pour voir si les ennemis ne l'ont pas rompu ou embarassé ; parce que ces sortes d'ouvrages sont une affaire d'un moment, n'y aiant rien de plus facile que de rendre un gué absolument impraticable ; les arbres entiers, les tables clouées & les piquets sont les plus dangereux ; mais ces derniers sont les plus difficiles, rarement s'en sert-on. Je m'en suis servi en Italie sur le Mincio au commencement de la campagne de 1705, où les ennemis ne firent pourtant que se présenter. Les guez piquez sont les plus difficiles à purger, & les puits ne le sont pas moins. Lorsqu'on craint de tels obstacles, il est toujours mieux d'arriver au passage à l'entrée de la nuit.

En 1567. M. le Prince de Condé voulant passer la Seine, les Roialistes qui étoient de l'autre côté pour en défendre le passage, jettérent des madriers clouez, des cercles & des chausses-trapes dans le gué. Les Protestans ne s'en embarassérent pas. *Ils placérent*, dit d'Aubigné, *quatre cens arquebusiers à des saules sur le bord de l'eau pour la garde de ceux qui avec des rateaux purgérent le gué*. Schomberg se jetta dans la riviére, & fit une charge si rude sur les ennemis, qu'*il en mit quarante sur la place, & rapporta deux drapeaux au Prince de Condé*. Ce Prince n'aiant point d'Ordre de Chevalerie à lui donner, lui mit autour du cou une chaîne d'or de deux cens écus en présence de toute l'armée.

Cette méthode de débarasser un gué me paroît singuliére ; mais on ne le fait pas sans risquer beaucoup. Pour moi je suis persuadé qu'on le purgeroit plus facilement & avec moins de perte, si l'on se servoit de griffes de fer ou de fers comme ceux des chaloupes, attachez à de longues cordes, qu'on jetteroit le plus avant qu'on pourroit dans le gué. Cela est excellent pour un ruisseau ; mais il est difficile qu'on puisse réussir à l'égard d'une riviére un peu large, à moins que ceux qui sont chargez de cette besogne ne la fassent à la faveur d'un si grand feu de canon & de coups de fusil, que l'ennemi ne puisse y mettre le moindre obstacle, s'il n'est retranché sur le bord. A l'égard des chausses-trapes, je ne vois pas qu'on puisse jamais s'en délivrer : elles seroient capables de rendre un gué absolument impraticable, si elles ne s'enfonçoient dans les bones ou dans le sable. Les premiers qui passent en sont d'abord incommodez ; mais ceux qui suivent n'en ont pas beaucoup à craindre. Il arrive quelquefois que le fond d'un ruisseau est de bonne tenue & du gravier, les chausses-trapes en ces sortes d'endroits sont très-dangereuses. Je ne vois point d'autre remède pour les rendre inutiles, que de faire provision d'un grand nombre de claies que les soldats se donnent de main en main, qu'on enfonce dans la riviére, & qu'on charge de pierres, sur lesquelles ils traversent. Venons à la disposition des troupes au passage d'une riviére.

On ne sçauroit trop répéter certaines maximes qu'on oublie ordinairement, & qui sont assez peu connues, que dans ces sortes d'entreprises on doit régler l'ordre de la marche & la distribution des colonnes de cavalerie & d'infanterie selon qu'on s'est résolu de combattre. Cela veut dire que la premiére doit être partagée, & marcher à la queue des colonnes de l'autre ; ce qui n'est pas difficile, quoique ce ne soit guéres la coutume ; observant que les pontons soient à la tête de tout, suivis de quelques piéces

de campagne pour s'en servir dans le besoin, & les avoir tout prêts pour jetter un pont à la faveur de l'artillerie.

L'armée étant en bataille sur le bord de la riviére, l'infanterie rangée sur une ou deux lignes de colonnes, deux ou trois escadrons enchâssez entre elles, & supposant la largeur du gué de deux bataillons de front, selon que nous les rangeons & que nous les faisons combattre aujourd'hui; je fais d'abord passer six colonnes de front de deux ou trois sections chacune, marquées par les lignes ponctuées (2), les rangs & les files serrées & fraisées de leurs pertuisannes, & la baionette au bout du fusil. Les compagnies de grenadiers suivront en queue: les soldats auront la précaution de tenir leurs armes hautes & leurs fournimens pardessus la tête ou sur l'épaule. Si l'ennemi se présente à cette premiére tête pour l'attaquer, ces colonnes s'avanceront pour le charger fort ou foible, pour laisser un terrain pour les autres qui doubleront à côté, pour former peu à peu une ligne, où les six premiéres colonnes passées s'ouvriront à droite & à gauche pour laisser un espace à la cavalerie (3), les escadrons entrelassez & soutenus chacun d'une compagnie de grenadiers (4). Cette cavalerie passera le gué avec un fantassin en croupe. Par cette méthode que je propose, il passe le double de monde qu'il en passeroit si l'on suivoit l'usage ordinaire.

Le premier corps s'étant formé, comme l'on voit en (5), les autres (6) (7) suivront la même méthode, & se rangeront dans le même ordre sans s'alligner avec celui de la tête, le feu de (6) & (7) empêchant qu'il ne puisse être envelopé par l'ennemi: que s'il charge la premiére tête, les autres s'avanceront pour charger, non à coups de fusil, mais à coups d'armes blanches & sans tirer un seul coup. Pendant ce tems-là les colonnes qui sont de l'autre côté suivant à la queue les unes des autres, passeront en diligence pour se former en-delà de l'eau: la cavalerie passera par escadrons, comme en ordre de marche, pour se ranger en-delà & dans le même ordre que je propose. Par cette méthode l'ennemi ne sçauroit tomber sur la cavalerie, qu'il n'ait eu même affaire à l'infanterie, chaque arme se trouvant en même tems soutenue & épaulée par l'autre. Les trois corps (5), (6) & (7) s'étant formez en-delà, on fera passer quelques piéces de campagne (8), qu'on placera entre les intervalles des corps.

A mesure que l'armée traversera, & que les troupes les premiéres passées gagneront du terrain & s'étendront à droit & à gauche dans la plaine, celles, qui les suivent dans l'ordre que j'ai dit, occuperont le terrain que les premiéres laisseront à leur centre. Ce mouvement est plus court & plus simple que de doubler à la droite & à la gauche des trois ou quatre premiers corps qui combattront en-delà. D'abord les colonnes seront de trois ou quatre sections, qui dédoubleront à mesure qu'il passera davantage de troupes pour former un plus grand front. Chaque corps, qui peut combattre indépendamment l'un de l'autre, sera soutenu d'une réserve d'une ou de deux colonnes (9), vis-à-vis les espaces des escadrons (3), observant que les aîles soient fermées d'une colonne de trois sections: car je me mets fort peu en peine d'être débordé & envelopé de ce côté, outre que l'ennemi ne sçauroit s'enga-

ger à une telle manœuvre sans être pris en flanc par mes batteries (10), placées sur les rives de la riviére & par le feu de mon infanterie.

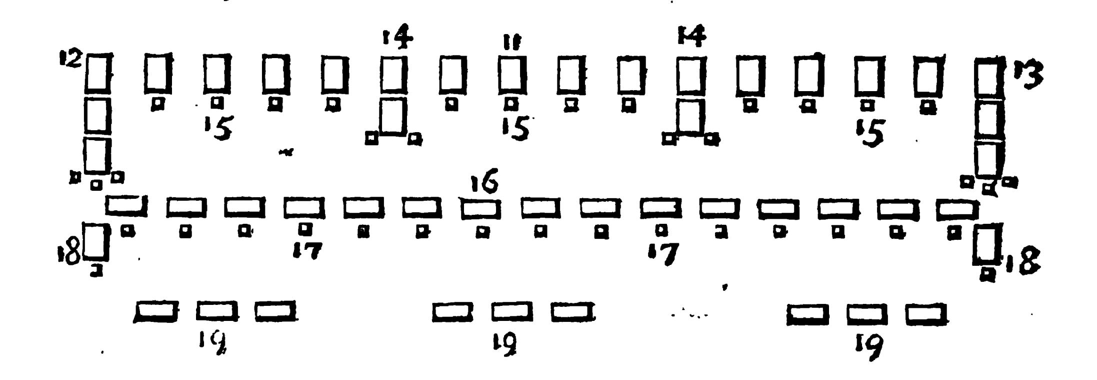
Voilà l'ordre sur lequel je voudrois combattre au passage d'une riviére. Je ne sçai si celui, qui me vient encore à l'esprit, ne sera pas meilleur, moins composé, & par conséquent plus simple que le premier. Je crois qu'il l'est plus. Ma premiére ligne (11), composée de mon infanterie rangée en colonnes: les aîles (12) & (13) appuiées à deux grosses colonnes de trois sections chacune. La ligne partagée par les deux colonnes (14), chaque colonne aiant ses compagnies de grenadiers (15) à la queue pour leur servir comme de réserve. La seconde ligne (16) formée d'une partie de ma cavalerie, les escadrons entrelassez de ses pelotons (17), les deux aîles de la cavalerie flanquées des colonnes (18), les dragons en réserve partagez en trois corps (19).

remède, & encore moins qu'on en puisse trouver. C'est le sentiment des plus consommez dans le métier, & il n'y a pas d'exemples qu'une armée ouverte à son centre par une ligne entiére en soit jamais sortie à son honneur.

§. III.

Regles à observer lorsqu'on passe des riviéres à gué & de vive force.

Lorsqu'il y a un ou deux guez dans une riviére, quoique voisins l'un de l'autre, & qu'on ne peut y passer sur un front de plusieurs bataillons, il est toujours avantageux & même important d'y jetter un ou deux ponts au-dessus ou au-dessous des deux guez: car il peut arriver quelque orage qui fasse grossir un gué & le rendre tout-à-fait impraticable, outre qu'on fait passer un plus grand nombre de troupes à la fois. Il faut toujours faire attention à ces sortes d'avantages, & songer à attaquer en ar-



Lorsqu'il s'agit de percer à un centre par un grand effort, on ne craint guéres d'être envelopé: car dès qu'une armée est séparée de ses aîles, je ne vois pas qu'il y ait du

rivant, comme à dresser ses ponts sans perdre aucun tems. Ces sortes de précautions ne sont pas à négliger, elles sont d'une extrême importance. Il y a encore une chose

à observer dans le passage d'une riviére fort rapide, qui est de lâcher un peu les rangs pour laisser un cours un peu plus libre à la riviére: car en passant trop serré sur plusieurs colonnes, la riviére se trouvant arrêtée par ces sortes de digues mobiles, celle qui est la premiére au-dessus de l'eau la fait regonfler de telle sorte, que les soldats n'en pouvant soutenir le poids sont quelquefois emportez par le courant. Il n'y a pas d'autre remède, ce me semble, que celui que j'ai dit: encore faut-il y ajouter de la cavalerie au-dessus, qui rompt la force de l'eau & rend le passage moins difficile & moins dangereux à l'infanterie; mais comme les exemples persuadent & instruisent plus que les préceptes, & amusent encore agréablement, il faut en rapporter. Je me borne à un seul, bien que l'Histoire en soit toute parsemée. Je le tire des Commentaires de César (a), Historien grave, s'il en fût jamais, & notre Maître pour tout dire.

Le dessein de ce Capitaine étoit de passer la Segre pour marcher à Afranius, qui pensoit à transporter la guerre plus loin; mais comme il n'avoit point de pont, le sien aiant été emporté par le cours des eaux de cette riviére, qui s'étoit débordée ensuite d'un orage extraordinaire, il se résolut de faire un gué sur la riviére, à cause du long détour qu'il falloit prendre pour gagner le pont qu'il avoit rétabli, mais beaucoup plus haut. » Il fit » donc creuser des fossez de trente » pieds de large chacun aux lieux » plus commodes, pour décharger » le canal de la riviére. L'ouvrage » étoit presque achevé, lorsqu'Afra» nius & Petreius craignant de man» quer de vivres & de fourrages, à » cause que César étoit le plus fort » en cavalerie, délibérérent de se » retirer, & de transporter la guerre » au-delà de l'Ebre. . . . . . Cela fut » rapporté à César sur le point que » par un travail assidu, la cavalerie » pouvoit déja passer à gué, quoi» qu'avec beaucoup de peine, mais » non pas encore l'infanterie, à cause » de la profondeur & de la rapidité » du fleuve. Afranius, sur cet avis, » résolut de se hâter, d'autant plus » que le pont qu'il faisoit dresser sur » l'Ebre s'en alloit être achevé.

César se trouva un peu embarassé, & craignit de manquer son coup, s'il ne retardoit la marche de l'ennemi par sa cavalerie; mais les soldats qui craignoient qu'il ne leur échapât, & qui voioient qu'ils ne trouveroient jamais une si belle occasion de finir promtement la guerre, firent prier » César, par l'entremise de leurs Of» ficiers, de les faire passer sans » crainte au même endroit que la » cavalerie; César, touché de ces » paroles & de leur courage, crut » qu'il falloit tenter quelque chose, » quoiqu'il craignît d'exposer son » armée au passage d'un grand fleu» ve; & aiant laissé les plus foibles, » avec une légion & tout l'attirail, » mit grand nombre de chevaux au» dessus & au-dessous du gué, & » passa ainsi toute son armée sans » avoir perdu un seul homme. Quel» ques-uns emportez du courant, » furent sauvez par la cavalerie. César avoit auparavant pratiqué cette méthode au passage de la Loire, qu'il rapporte dans le septiéme Livre de la guerre des Gaules.

J'ai cité cet exemple dans ce qui m'a paru le plus important, car il n'explique pas seulement la méthode de passer une riviére à gué à

(a) *Cés. dans d'Ablanc. guer. civ. l. 1.*

l'égard des inconvéniens qui s'y rencontrent ; mais il nous apprend encore les moiens qu'on peut emploier pour rendre une riviére guéable, lorsqu'on manque des choses nécessaires pour faire un pont. Ce grand homme n'est pas le premier qui ait pratiqué cette méthode, on la sçavoit près de cinq cens ans avant lui, comme nous le dirons ailleurs que dans ces Observations ; mais quant à l'autre, elle est un peu moins ancienne, quoiqu'elle la soit plus que le tems de César. Les plus grands Capitaines l'ont emploiée plusieurs fois. Elle est encore plus nécessaire dans le passage des grandes riviéres. Strada rapporte le passage de la Meuse par le Prince d'Orange en 1586. quelque part dans son Histoire des guerres de Flandre. Il dit que ce Prince voulant passer ce fleuve, fut averti qu'il y avoit un gué entre Ruremonde & Maestrik. Il n'eut garde de laisser échaper une si belle occasion de le traverser. Il y marcha en diligence à l'insçû de l'ennemi, & à la faveur de la nuit. Y étant arrivé, il fait passer son infanterie après avoir disposé au-dessus la cavalerie qui marchoit en colonnes pour rompre le fil de l'eau, les soldats portant leurs armes sur leurs têtes ; & bien que le gué fût très-difficile, il passa sans aucune perte, sa cavalerie qui traversoit au-dessus rompant la force de l'eau, qui sembloit diminuée & retenue par cet artifice.

Ce n'est pas tout que d'imiter César au passage d'un gué, il faut de plus imiter Alexandre le Grand à celui du Granique. Il se garda bien de le traverser de droit fil, mais de biais ou obliquement. Cet endroit de sa Vie est d'un brillant qui ne peut être admiré que des Connoisseurs dans la science des armes : car le passage de cette riviére fut extrémement contesté & soutenu par un grand Capitaine tel qu'étoit Memnon. Je trouve à propos de l'insérer dans ce Paragrafe, parce qu'il me paroît d'une instruction admirable, & de le finir par d'autres exemples qui ne le sont pas moins. Les actions des grands Capitaines, dit Tacite, arrêtent l'esprit du Lecteur, & réveillent son attention.

Bien que Parmenion fût un excellent Chef de guerre, si l'on fait un peu d'attention à tout ce que les Historiens nous en apprennent, il me paroît par les conseils qu'il donna à son Maître, à l'égard de ses desseins extraordinaires, que sa hardiesse n'égaloit pas à beaucoup près sa prudence, & qu'il pouvoit être mis au nombre des Généraux temporiseurs. Le passage du Granique de vive force, bien qu'il y eût un gué assez considérable, le tenoit en doute pour l'événement : le grand nombre des ennemis étoit bien moins le sujet de sa crainte, que le courage & l'habileté de Memnon. Arrien, en Historien militaire, nous donne la description de la marche du Roi de Macédoine.

» Alexandre, *dit l'Auteur* (a) *dans d'Ablancourt*, » marchoit en » bataille vers le Granique avec son » infanterie pesamment armée ran» gée sur deux lignes, & la cavale» rie sur les aîles : le bagage venoit » à la queue des troupes. Agelopue » conduisoit les coureurs avec cinq » cens soldats armez à la légére, & » les piquiers à cheval. Comme l'ar» mée approchoit du fleuve, les cou» reurs rapportérent que les Perses » étoient rangez en bataille à l'au» tre bord. Alexandre disposa ses

(a) *Arr. guer. d'Alex. liv.* 1.

» troupes pour le combat, lorsque » Parmenion lui vint dire qu'il lui » conseilloit de camper en cet en- » droit en ordre de bataille, & d'at- » tendre au lendemain de passer la » riviére; parce que les ennemis » étant plus foibles d'infanterie, fe- » roient difficulté de camper si près » de lui, & qu'il seroit passé le len- » demain avant qu'ils fussent en état » de l'empêcher. Il ajoutoit qu'il » étoit dangereux de hazarder le » passage d'une riviére à la vûe de » l'ennemi. (Prend-on bien garde à ce raisonnement?) » qu'on ne pou- » voit passer sans défiler à cause des » fosses qui y étoient, & que l'autre » bord étoit relevé: de sorte qu'il » seroit aisé à la cavalerie Persienne, » qui les attendoit en bataille, de » les défaire, n'étant pas en ordre » de combat; qu'outre la perte » qu'on recevroit, cela seroit de » dangereuse conséquence pour l'a- » venir, & que la réputation des » armes dépendoit des commen- » cemens.

Ce raisonnement est très-peu sensé, & je m'étonne que l'Historien, qui étoit homme de guerre, ne l'ait pas relevé, sans sortir du caractére de simple Historien. Est-ce que les difficultez qu'il propose ne se fussent pas rencontrées le lendemain? Ce qu'il dit plus haut est encore moins supportable. Poursuivons.

» Alexandre lui répondit qu'il » rougiroit de honte, si après avoir » passé l'Hélespont il s'arrêtoit de- » vant un ruisseau, car c'est ainsi » qu'il appelloit le Granique; que » cela ne répondoit pas à l'opinion » qu'on avoit de son courage & de » la valeur des Macédoniens, & que » les Perses s'enorgueilliroient de » voir qu'on ne faisoit rien digne » de leur fraieur & de leur attente... Il fit donc résolution d'attaquer les Perses, & disposa tout pour cette grande entreprise, & se moqua, au rapport de Plutarque, des avis de Parmenion.

» L'ennemi avoit vingt mille che- » vaux & presque autant de gens de » pied. La cavalerie bordoit le ri- » vage, & faisoit un grand front » pour border tout le passage: l'in- » fanterie, composée des Grecs qui » étoient à la solde de Darius, étoit » derriére sur une seconde ligne, » parce que le lieu alloit en remon- » tant. (Cette situation est remarquable.) » Comme ils virent Alé- » xandre s'avancer vers leur aîle » gauche, car ils le reconnurent » aisément à sa suite & à l'éclat de » ses armes, ils serrérent davantage » leurs escadrons de ce côté-là. Les » deux armées demeurérent long- » tems en présence sur le bord de » la riviére, comme si elles eussent » redouté l'événement. Les Perses » attendoient que les Macédoniens » entrassent dans l'eau pour les char- » ger à leur avantage, lorsqu'ils vou- » droient prendre terre, & les au- » tres sembloient choisir de l'œil » l'endroit le plus propre pour pas- » ser & épier la contenance de l'en- » nemi. Alexandre s'étant fait ame- » ner son cheval, commanda à sa » Noblesse de le suivre, & de se » porter en gens de cœur. Il fit » passer les coureurs les premiers » avec les Péoniens & un bataillon » de gens de pied sous la conduite » d'Amyntas d'Arrhabée, & de- » vant eux l'escadron de Socrate... » Pour lui menant l'aîle droite, il » poussa dans le fleuve, suivi de » toute l'armée au son des trom- » pettes, & les soldats haussant le » cri de bataille. Il ne marchoit pas » droit à l'autre bord, mais biai- » sant suivoit le fleuve pour ne point » rencontrer les ennemis en défi-

» lant, mais en bataille s'il se pou- » voit; ce qui produit deux bons effets: l'un, que le courant de la riviére ne heurtant qu'obliquement la colonne de troupes qui la traverse, il a beaucoup moins de force, & l'eau s'échape plus vîte du côté où l'on est entré: l'autre, qu'on présente toute la face de la colonne de passage à l'ennemi, & par conséquent il se trouve exposé à toutes les armes de jet dont elle est garnie; & comme celui qui se défend la voit toute en face, il craint de l'avoir bientôt sur lui de front; ce qui le fait craindre également sur tout le front qu'il oppose; ce qu'un habile homme ne croira jamais, s'il connoît l'étendue du gué, & surtout lorsqu'on passe sur plusieurs colonnes, comme fit Alexandre. Reprenons la narration de ce passage célébre.

» Les Perses voiant approcher les » troupes de Socrate & d'Amyntas, » commencérent à tirer dessus, & » décendirent en bas, où la pente » étoit plus facile pour en défendre » l'abord. Les chevaux s'entrecho- » quérent rudement, les uns tâ- » chant de prendre terre, les au- » tres de l'empêcher. Les Macédo- » niens moindres en nombre, ou- » tre le desavantage du lieu, étoient » encore percez des traits qu'on leur » tiroit d'en haut. D'ailleurs la fleur » de la cavalerie Persienne s'étoit » ramassée en cet endroit, & Mem- » non y combattoit avec ses fils. Les » Macédoniens donc pliérent d'a- » bord, après avoir perdu les pre- » miers rangs, qui firent très-vail- » lamment, & se retirérent vers » Alexandre, qui marchoit à leur » secours à la tête de l'aîle droite. » Il donna le premier dans le plus » épais de la cavalerie ennemie, où » combattoient les Généraux. La » mêlée fut grande autour de sa » personne, car les Macédoniens » passoient déja à la file; & quoi- » qu'ils se battissent à cheval, ce » combat étoit de pied ferme & » d'homme à homme comme dans » l'infanterie, chacun tâchant de » repousser son ennemi & de ga- » gner du terrain sur lui. Mais en- » fin les Macédonions l'emportérent » par leur force & leur expérience, » outre l'avantage de leurs armes, » & qu'ils combattoient contre des » dards & des javelots avec des » lances de Cornüiller. Pour n'être pas excessivement long, il suffit de dire qu'il y eut un combat très-obstiné, très-bien soutenu & longtems incertain, où Alexandre faillit à perdre la vie. Il se trouva même dans un tel point d'extrémité, que si le reste de la cavalerie ne l'eût joint, il eût sans doute été repoussé; ce qui fit qu'on gagna du terrain sur l'armée des Perses, » qui » firent enfin jour en cet endroit, » blessez par les Macédoniens au » visage & choquez rudement, ou- » tre l'incommodité que leur appor- » toient les gens de trait entremê- » lez parmi la cavalerie. Aussitôt » que le milieu plia, les deux aîles » se renversérent & prirent la fuite. » Les ennemis y perdirent quelques » mille chevaux, car ils ne furent » pas poursuivis; parce qu'Alexan- » dre tourna tout court sur l'infan- » terie, qui demeuroit ferme en son » poste, plutôt par étonnement que » par résolution. Mais comme la ca- » valerie la vint enveloper, & la » phalange choquer de front, elle » fut toute taillée en piéces, à la » réserve de deux mille qu'on fit » prisonniers.

Cette action de ce grand Capitaine n'est pas à beaucoup près si illustre qu'elle est utile & pleine d'ins-

tructions pour les gens de guerre. L'Histoire nous en fournit un grand nombre qui ne sont pas moins mémorables que celle-là, ni moins dignes d'admiration. C'est dans cette seule action que les Perses firent paroître tout ce que peut la valeur la plus obstinée, & rien ne fait voir davantage la vérité de cette maxime, que les succès d'une guerre dépendent bien moins du nombre & du courage des troupes, que de l'habileté du Général & de la confiance qu'elles ont en lui. Car enfin Alexandre attaqua les Perses à la tête de tout ce qu'il avoit de forces. L'infanterie de Memnon ne combattit point, quoiqu'elle fût très-bien postée. Plutarque nous assûre qu'elle s'enfuit. Je le croirois assez, bien qu'Arrien dise le contraire. Il prétend qu'elle étoit composée en partie des Grecs qui étoient à la solde de Darius, & que ceux-ci se voiant abandonnez se retirérent en un lieu avantageux, où ils se rendirent.

Il y a ici quelques observations à faire. La disposition des troupes de Memnon est remarquable, & digne d'être observée. Comme il y avoit une hauteur qui s'élevoit le long & fort près des bords de la riviére vis-à-vis du gué, laissant pourtant un espace de terrain assez large pour y placer une ligne de cavalerie, Memnon y posta la sienne, & sur le haut on voioit son infanterie en bataille pour lui servir de seconde ligne, les rangs s'élevant les uns sur les autres comme en amphithéâtre, & cette hauteur découvroit & dominoit de fort près le gué : de sorte que ceux d'en haut pouvoient tirer par dessus la tête de ceux de leur premiére ligne. Voilà un avantage qui n'est pas peu considérable. On en peut juger par la description que l'Historien Grec nous en donne. Cette situation est assez semblable à celle de notre droite à Hoogstedt.

Memnon n'avoit garde d'attendre qu'il eût passé un certain nombre de Macédoniens pour les charger & les culbuter dans la riviére. Il connoissoit trop bien les troupes ausquelles il avoit affaire, il falloit les attaquer dès l'abord ; ce qu'il ne manqua pas de faire. Alexandre, qui l'avoit prévû, trouva la chose de si grande importance, qu'il se mit lui-même à la tête de sa cavalerie pour l'animer par son exemple, & augmenter l'ardeur de ses troupes, qui se jettérent à l'eau de toutes parts. Mais il fit passer auparavant un corps d'infanterie, soutenu d'un autre de cavalerie. La valeur de ses troupes n'étoit pas ce qu'il opposa de plus redoutable pour la victoire, il paroît assez que les Perses ne leur cédoient pas de ce côté-là, mais l'avantage de ses armes, comme le dit Arrien. Les Perses ne combattoient qu'avec l'épée & le dard, au lieu que les Macédoniens leur opposoient des armes fortes & de longueur. Ajoutez à cela l'infanterie légére entremêlée parmi leur infanterie, selon la coutume des Grecs. Faut-il s'étonner après cela si les Perses furent battus ? Car ils eurent en même tems à se défendre contre la cavalerie & l'infanterie mêlées ensemble & la phalange, qui passa en même tems que la cavalerie. Arrien n'a que faire de nous dire que les Perses avoient vingt mille chevaux & à peu près autant d'infanterie. Il avoue lui-même que celle-ci ne fit rien, & l'on peut dire que toute l'armée d'Alexandre, qui faisoit au moins quarante mille hommes des meilleures troupes du monde, attaqua vingt mille chevaux. Memnon eut grand tort de ne pas faire

charger son infanterie, apparemment qu'il s'en défioit. Cela prouve combien les armes de longueur dans ces sortes d'actions, comme dans toutes les autres, sont nécessaires & avantageuses. Quant à l'ordre dans le combat, je n'en connois point d'autre que celui d'attaquer par colonnes.

» La plûpart des questions, dit M. Nicole dans la Préface de ses Préjugez légitimes, » ne se doivent » décider, que par la comparaison » des raisons ou des faits de part & » d'autre, & c'est presque toujours » être téméraire que de se déter- » miner sur celles d'un seul parti. Je dis ceci & ce qui va suivre par une espéce de digression qu'on n'aura pas peine, je m'assûre, à me pardonner, & c'est à propos d'une dispute qui regne depuis longtems sur la préférence d'Aléxandre le Grand sur César. Le parti du premier est sans doute le plus puissant, sans être le plus raisonnable : car il y a une fort grande différence, au jugement des plus éclairez, entre le Grec & le Romain. On les compare pourtant ensemble, sans que personne jusques ici ait osé décider qui de ces deux grands hommes l'emporte sur l'autre. Chose surprenante ! comme s'il y avoit beaucoup à craindre de s'égarer, & qu'il fallût pour résoudre ce grand probléme une fort grande étendue d'esprit, de lumiéres & de jugement. Il faut peu de tout cela : car en examinant & comparant les actions de l'un & de l'autre, qui doute que le Romain ne soit infiniment au-dessus du Grec? Tout le monde est capable de cette analyse. Voici pis que tout cela, car je n'ai garde de demeurer en si beau chemin, puisque je suis en train de décider sur le mérite des grands Capitaines. Je suis plus en droit de me revêtir d'une autorité si sublime qu'un Sçavant d'une profession très-opposée à la mienne ; voici pis, dis-je, je suis persuadé que Charles XII. Roi de Suéde est comparable à Aléxandre le Grand, s'il ne le surpasse par ses actions, par ses vertus, par sa valeur & par ses grandes qualitez pour la guerre.

Bien des gens se récrieront contre une opinion si hardie & si téméraire, à cause du respect qu'ils portent à ce grand Capitaine de l'antiquité, qu'ils croient qu'aucun avant ni après lui n'a surpassé ni même égalé. Mais comme ce n'est pas ma coutume de décider sans de puissantes raisons & sans connoissance de cause, je me mets peu en peine de les choquer dans un tel azile, & je serai toujours du côté du Héros moderne, quelque malheureuse qu'ait été la fin de son expédition dans le fond de la Moscovie. Il est tombé dans de grandes fautes, dira-t-on ; qui le nie ? Alexandre en eût-il moins fait s'il eût eu affaire à tout autres ennemis qu'à des Perses efféminez & à des Indiens ? Il n'avoit, dira-t-on encore, qu'une poignée de gens en comparaison de ses ennemis : le Monarque Suédois en avoit-il plus ? La disproportion étoit telle à Pultowa, qu'elle est à peine concevable. L'on peut dire qu'il fut accablé du nombre plutôt que vaincu. Jamais Aléxandre ne s'est trouvé dans un si grand cercle de difficultez presque insurmontables que ce grand Prince, jamais il n'a eu en tête des ennemis si redoutables, ni fait de si grandes actions & en si grand nombre, ni où la valeur & la conduite se rencontrent au degré le plus éminent. Parlons franchement, Alexandre ne me semble pas aussi grand que la renommée le pu-

blie. On peut hardiment en rabattre quelque chose, sans craindre de trop intéresser sa conscience, lorsqu'on le compare à Charles XII. qui a fait voir en lui toutes les parties de la guerre dans le plus grand & le plus beau de cette science, aussi bien que dans les vertus qui donnent le dernier trait aux Guerriers les plus estimez & les plus dignes de notre admiration. Me prouvera-t-on que le Grec en fût aussi bien fourni que le Héros moderne ? Je doute qu'on le puisse jamais. Me niera-t-on que ce Guerrier si révéré n'ait fait mille mauvaises actions, qu'il n'y a point aujourd'hui de Princes, dit Bayle quelque part, que mille volumes ne dégradassent de toute sa gloire, s'il faisoit la moindre partie de ce que fit Alexandre ? Quoique je sois très-persuadé que mon opinion ne passera pas dans l'esprit de la multitude, ce Héros moderne sera toujours au-dessus de tout, & le faux de ce jugement ne se fera jamais mieux sentir qu'à la réflexion d'un homme capable de juger d'un grand Capitaine par les faits, qui sont la balance des Connoisseurs dans ces sortes de choses.

Le passage de la riviére ou du canal de Holowitz en 1708. vaut bien celui du Granique. Cette action n'est pas pour cela la plus belle & la plus remarquable sur cette partie de la guerre. » Le Roi toujours impatient » de vaincre, dit l'Historien * de sa Vie, qui a écrit certainement sur de bons Mémoires, » ne put gagner » sur lui d'attendre ses pontons, » qu'on ne pouvoit faire avancer » assez promtement, parce que les » chemins avoient été gâtez par les » pluies. Pour encourager ses Trabans à le suivre, il se jette le premier à la nage. Les soldats, les » armes sur la tête, imitent avec » joie l'ardeur de leur Maître, aiant » de l'eau jusqu'à la ceinture, les » autres jusqu'au cou, & arrivent » heureusement à l'autre bord ; mais » le marais, qui bordoit le canal du » côté de l'ennemi, donna beaucoup de peine à traverser, & on » ne put le faire sans désordre. Cependant malgré les difficultez & » le feu continuel du canon des ennemis, Sa Majesté gagna le terrain d'entre les deux aîles des » Moscovites, pour empêcher que » la droite ne donnât du secours à » la gauche. Le Roi fit ce coup » d'habile Général, par un mouvement si subit, que les Moscovites » de la gauche se voiant séparez de » la droite, furent contraints de » quitter leur retranchement & de » prendre poste devant le bois, où » Sa Majesté alla, sans différer, les » attaquer à quatre heures & demie » du matin, avec ses seuls gardes à » pied. Il avoit ordonné à ses autres régimens d'entrer en action » dès qu'ils auroient passé la riviére. Après une action aussi hardie que celle-là, un Général seroit bien malheureux, si après avoir passé & surmonté de si grands obstacles il ne réussissoit pas dans le plus aisé. Les Moscovites, déja très-aguerris par tant de combats, & toujours très-supérieurs à leurs ennemis, ne se découragérent pas. Il y eut un combat très-vif & très-obstiné endelà du marais. » C'étoit un feu » continuel, dit l'Historien, & suivi de part & d'autre, dont il sembloit que personne ne dût échaper. Mais le feu ne décide guéres, ou ne devroit jamais décider dans une action générale, lorsqu'il est au pouvoir des deux Généraux d'en venir

* *Limiers, Hist. de Suéde tom. 5. l. 9.*

aux prises & de s'aborder. Le Roi de Suéde sçavoit par son expérience, & mieux que son Antagoniste, qu'il n'y a pas de meilleur secret pour la victoire, que de le joindre fiérement & haut à la main. Les Moscovites s'étoient cantonnez dans un bois, après avoir cédé le marais, d'où il sortoit une tempête effroiable de coups de fusil. Le Roi résolut de les chasser, il marche & les attaque avec tant d'ordre & une si grande ardeur de ses troupes, qu'il les en déloge & les met en fuite. Cette action, que j'abrége ici pour n'être pas excessivement long, fut d'un détail extraordinaire, une riviére traversée en présence de l'ennemi, un marais guéres moins difficile, au-delà duquel il fallut se former malgré un orage de feux qui partoient du bois, & ce bois tout hérissé d'obstacles & de chicanes, & défendu de toute une armée supérieure de la moitié; tout cela, qui eût donné à penser à l'homme le plus intrépide & le mieux fourni de capacité, n'arrêta les soldats Suédois qu'autant de tems qu'il falloit pour se mettre en bataille, attaquer & vaincre.

On n'a qu'à mettre en comparaison le passage du Granique & celui-ci, pour juger lequel de l'ancien ou du moderne est le plus digne d'être chanté. Charles nous fait voir en lui toutes les actions & les parties différentes de la guerre; & peut-on dire que tout cela se rencontre dans Alexandre? Il s'en faut bien. Il y en a un assez bon nombre qu'il n'a jamais vûes, ni éprouvées, ni pratiquées: c'est à quoi un juste estimateur de la gloire des grands hommes doit faire attention avant que de prononcer. Les passages des riviéres à gué, à la nage, sur des ponts, sur des radeaux, par stratagéme, & toujours de vive force, sont très-fréquens dans la Vie du Roi de Suéde. Il a donné un très-grand nombre de combats & de batailles, & l'on y a toujours remarqué un art admirable, & toujours ce Prince à la tête exposé aux plus grands dangers. Alexandre s'est-il enfermé dans une place pour la défendre? S'est-il porté sur la bréche à la tête d'une garnison pour soutenir un assaut, comme l'autre fit à Stralsund en 1715? Ce qu'on voit de plus rare à la guerre, c'est la défense d'une maison attaquée de toutes parts. Ce Prince fut attaqué dans la sienne auprès de Bender en 1713. par un grand corps de Tartares avec toute l'ardeur & la furie imaginable. Il n'y eut pas jusqu'au canon qui ne fût emploié pour l'en déloger, & ce Prince la défendit avec un courage intrépide. Il fallut y mettre le feu; & lorsqu'il en fut sorti, il ne fut pas moins redoutable à ses ennemis. Il y eût péri sans une avanture qui orneroit fort un roman, bien que véritable. Après tout ce que je viens de dire, il n'y a pas à délibérer un instant en faveur du Héros moderne. Qu'on ne me dise pas que je m'érige en trop grand maître de décider ainsi, & qu'un seul fait ne prouve rien. Aussi en apporterai-je dans le cours de cet Ouvrage au-delà de ce qu'il m'en faut pour soutenir mon sentiment. La prescription, qui met Alexandre au-dessus des plus grands Capitaines du monde, pourroit faire une batterie sur moi; mais c'est un pauvre azile contre des faits, & peu digne d'un homme d'esprit. Je ne reconnois point ses loix avant que d'avoir bien examiné si elles sont bien fondées; car l'on a souvent remarqué que plusieurs grands hommes ont joui injustement d'une ré-

putation & d'une gloire où l'on s'imaginoit qu'aucun mortel ne pourroit jamais atteindre. Ne seroit-il pas permis de sçavoir pourquoi on fait si grand bruit, & si quelque autre dont on ne dit presque rien ne mérite pas qu'on le chante encore plus fort ? Cela me semble très-raisonnable : on doit juger & décider de la gloire des grands Capitaines, & les élever au-dessus ou les mettre au-dessous des autres, non selon le grand nombre de leurs conquêtes ou de leurs exploits militaires, mais selon les ennemis qu'ils ont eus en tête, & les obstacles qu'ils ont rencontrez dans leurs guerres. C'est là la balance dont je me sers, avec une étude & une application extrêmes.

§. IV.

Passage de rivières guéables en plusieurs endroits.

JE n'ai supposé qu'un seul gué au passage d'une rivière dans le Paragrafe précédent, parce que celui de l'Acheloüs, qui me sert de texte, n'en avoit qu'un seul. Peut-être que Philippe, qui comptoit l'ennemi peu redoutable, ne voulut passer qu'en un seul endroit; mais ce seroit laisser cette partie de la guerre imparfaite, avant que de passer à la défense, si je ne traitois en peu de mots de la méthode de tenter le passage d'une rivière aux différens lieux où elle se trouve guéable. Je dis en peu de mots, parce que les mêmes ruses pour faire diversion des forces de l'ennemi & lui donner également à craindre par tout, se pratiquent à peu près dans les passages des rivières qui sont peu considérables, & sur les ruisseaux mêmes de difficile abord, à cause de leurs rives relevées ou de leur fond, qui n'est pas toujours de bonne tenue; & bien qu'elles soient peu profondes, elles sont souvent plus dangereuses que les grandes; mais tout est dangereux en présence d'une bonne armée & d'un ennemi vigilant.

Lorsqu'on veut traverser une rivière où il y'a plusieurs guez fort près les uns des autres, l'attaque n'en est pas difficile. Comme c'est toujours la force ouverte qu'il faut emploier, la ruse & l'artifice n'y sçauroient guéres entrer, si l'on ne peut passer autre part qu'en jettant des ponts; ce qui n'est pas de notre sujet. S'il y a quelque stratagéme à emploier dans un passage de vive force, ce ne peut être que dans l'ordre & la distribution des deux armes qu'on a pû voir dans le Paragrafe II. qui est la seule peut-être & la meilleure qu'on puisse opposer à l'ennemi, la cavalerie & l'infanterie se soutenant réciproquement; ce qui fait que les combattans prennent confiance les uns dans les autres, avantage qui n'est pas de petite considération, outre que celui qui se défend ne sçauroit attaquer une arme sans avoir l'autre sur les bras. Aussi reconnoît-on visiblement par ce principe, que l'ennemi ne sçauroit jamais se défendre qu'en combattant sur le même principe : car notre méthode est si foible contre les colonnes, qu'il n'est pas possible qu'elle puisse tenir un moment contre le choc de ces corps bien disposez, & contre des escadrons inserez parmi elles & entrelassez de leurs pelotons.

A l'égard des guez qui sont éloignez les uns des autres, comme à deux ou trois lieues, il y a bien des choses à observer lorsqu'on veut tenter de ce côté-là : car il est rare qu'un ennemi qui est un peu vigi-

tant ne les rompe pas, & qu'il ne s'y fortifie par de bonnes redoutes, assez fortes pour donner le tems d'accourir au secours en cas qu'elles soient attaquées. Quelquefois le tems ne permet pas de recourir à ces sortes de précautions, lorsque l'ennemi qui veut passer dans une marche qu'on n'a pas prévûe a pris des mesures de loin, & qu'il s'est instruit des guez qui sont plus haut ou plus bas de l'endroit où il s'est résolu de tenter un passage. Polyen me fournit un fait là-dessus fort remarquable dans son premier Livre.

Xénophon, dit-il, avoit une riviére à traverser; les ennemis en aiant été avertis, & jugeant, par le chemin qu'il prenoit, de l'endroit où elle étoit la plus praticable, s'y portérent avec toutes leurs forces. Le Grec, à cette nouvelle, détacha secrétement mille hommes de ses troupes en un lieu plus haut, où il sçavoit qu'il y avoit un gué, pendant qu'il s'efforce à traverser la riviére à l'autre. Les mille hommes étant arrivez, passérent de leur côté sans trouver personne. Ils marchérent aux ennemis, qui furent fort surpris de les voir sur leur flanc dans le tems que le gros les attaquoit au passage; ce qui les obligea de tout abandonner dans un grand désordre, & de laisser aux Grecs le passage entiérement libre. Qu'il y ait des guez au-dessus ou au-dessous de celui où l'on veut passer, il est certain qu'en donnant jalousie par tout, on oblige celui qui se défend de répandre ses forces en divers lieux, & de s'affoiblir extraordinairement; mais si l'on veut donner également à craindre en plusieurs endroits, on tombe dans les défauts de l'autre, & l'on ne s'affoiblit guéres moins; outre qu'il n'est pas difficile à l'ennemi de découvrir nos mouvemens: car étant maître absolument de la rive opposée, il lui est toujours aisé de faire passer des gens en-deçà pour reconnoître ce qui s'y passe: avantage qui ne se trouve pas dans celui qui veut attaquer, qui ne sçauroit approcher la riviére que lorsqu'il se détermine à tenter le passage; mais je ne crois pas qu'un Général un peu sensé s'embarque dans une telle entreprise en plein jour, bien que cela soit assez ordinaire. Aussi le bon sens n'est pas la chose du monde la plus commune, j'entens ici le bon sens militaire, qui est d'une nature très-relevée, & qui ne se conserve pas longtems dans les grands périls, s'il n'est enté sur le courage & sur un esprit très-fin & très-rusé, & très-peu de gens sont douez de tous ces avantages: encore faut-il y joindre l'acquis, ce qui ne se voit que de loin à loin. C'est ce bon sens qui nous détermine à attaquer à une certaine heure plutôt qu'en l'autre, & la nuit est sans difficulté l'heure du berger, & le tems encore n'est pas toujours propre pour ces sortes de desseins; un orage suffit quelquefois, lorsqu'il nous surprend, pour les renverser de fond en comble, & nous couvrir d'une honte éternelle: car rarement y revient-on lorsqu'on a manqué son coup.

Les Carthaginois furent entiérement défaits par Timoleon au passage du fleuve Crimére, pour l'avoir traversé dans un tems d'orage, comme nous le dirons bientôt: tant ces entreprises sont délicates. Le nombre des guez ou leur étendue est sans doute un avantage; mais lorsqu'il faut défiler sur un petit front, je ne vois rien de plus dan-

gereux, si l'on ne jette des ponts avant & pendant le combat, & si l'on ne se fortifie au-delà, si l'ennemi nous en donne le tems, ou si ceux qui sont passez les premiers sont ordonnez de telle sorte qu'ils puissent par leur courage & par l'avantage de l'ordre se maintenir quelque tems de l'autre côté du fleuve; parce que le nombre grossit à tout moment, & par conséquent sans résistance.

S'il y a des guez assez près les uns des autres, on suit & l'on doit combattre d'abord, comme je l'ai expliqué dans le Paragrafe II. en doublant les colonnes à droite & à gauche aux différens guez où l'on passe, on forme peu à peu une bonne ligne, qui se joint en peu de tems aux troupes qui passent aux autres endroits, sans craindre d'être enveloppez à leurs flancs, les colonnes doublant incessamment à côté les unes des autres, & ne pouvant être enfoncées par des corps trop minces.

Souvent le passage d'une riviére est de si grande importance, & souvent l'on se trouve si foible en certains endroits où l'on a passé, qu'on ne sçauroit conserver le terrain endelà contre les forces qui nous accablent, ou qu'on sent devoir en peu de tems tomber sur nos bras: dans ces cas-là il importe de s'y fortifier; mais comment, si l'on observe la méthode ordinaire? car cette méthode demande du tems. Le meilleur expédient & le plus court, est de se couvrir d'arbres coupez avec toutes leurs branches. On doit les préparer d'avance, & les traîner sur les bords de la riviére par des cordes attachées à leur tronc. Il n'y a point d'obstacles plus redoutables que ceux-là. L'on joint l'ennemi fort aisément à couvert de ces chevaux de frise, outre que ceux qui les attaquent se trouvent derriére tout à découvert, & qu'en les abordant on se rend aisément les maîtres. On se trouve assez à couvert derriére des arbres coupez par la hauteur de leurs branches, ou du moins en apparence, & celà suffit aux soldats. Ajoutez qu'il est impossible aux ennemis de les aborder & de joindre ceux qui les défendent, qui les voient à travers les branches sans en être vûs. Voilà bien des avantages, & cependant bien des gens prétendent que cette méthode n'est pas trop bonne; ce qui est à peine concevable: car il y en a encore grand nombre qui tiennent cette opinion.

Les abattis sont surtout nécessaires dans les fausses attaques, c'est-à-dire dans celles qui se font aux guez les plus éloignez, & qui se tournent en véritables lorsqu'on échoue aux autres endroits. Il faut user de beaucoup d'adresse pour donner le change à l'ennemi: car il n'est guéres ordinaire qu'il manque dans les précautions qu'un Général un peu expérimenté, quelque médiocre qu'il soit, ne sçauroit guéres ignorer; on rompt les guez, comme je l'ai dit ailleurs, & l'on se fortifie aux endroits où l'ennemi peut tenter commodément le passage & jetter des ponts, lorsque les guez sont peu pratiquables; & quand même on sçauroit que l'ennemi ne s'est pas précautionné de ce côté-là, pour être plus assûré de son fait, on doit y faire marcher des pontons. Mais comme l'ennemi pourroit être averti de notre dessein, il y a plusieurs choses à observer. On n'ira à ces endroits que par un grand détour & à la faveur de la nuit, on prendra pendant un certain tems un chemin contraire: car les contremarches engagent souvent celui

qui

qui se défend à des mouvemens qui lui sont ruineux ; & quelque bien servi qu'il soit de ses espions, il leur arrive souvent de prendre le change; & avant qu'on soit averti que l'ennemi revient sur ses pas, il se perd un tems si considérable, qu'on n'a pas toujours celui de le prévenir & de l'attendre au passage. Il y a souvent de fausses attaques qui embarassent extrémement, & qui nous obligent de répandre nos forces en plusieurs endroits pour éluder celles de l'ennemi ; ce qui nous affoiblit considérablement aux lieux où l'on veut passer, & quelquefois par ces sortes de ruses on fait les véritables attaques aux endroits les plus difficiles & où l'on se défie le moins, & ces endroits, qui sont les plus forts, pour être moins garnis deviennent les plus aisez. Ces fausses attaques doivent se faire la nuit sans affectation, il n'y a que les ténébres qui puissent les favoriser. On doit encore les faire loin de la véritable attaque, peu de monde suffit pour cela. Il faut encore que ce soit en des endroits où l'on puisse soupçonner qu'on passera ; ce qui oblige l'ennemi d'y marcher en forces, ou de disposer ses troupes en divers lieux. On doit encore y amener du canon ; ce qui fait croire que c'est là que l'on veut tenter le passage, pendant qu'on se prépare à traverser à un autre endroit. J'ai parlé de ces sortes de ruses dans le Volume précédent dans mes Observations sur le passage des grandes riviéres, & l'on doit observer la même méthode à l'égard des petites. Comme j'ai dit ailleurs que les exemples instruisent mieux que les préceptes, & que ceux-ci sont aussi secs que les autres sont agréables, j'en rapporterai trois qui sont fort célébres dans l'Histoire.

Le passage du Méandre à gué & de vive force par Louis VII. seroit l'action du monde la plus hardie, si ce Prince ne se fût pas trouvé dans l'absolue nécessité de l'entreprendre, puisque sa retraite tenoit assez de l'impratiquable: car toutes ces Croisades qui ont été par terre à la conquête de la Terre sainte, n'ont jamais été fort prudentes ni fort bien concertées. Louis étant arrivé sur le Méandre en 1147. par un autre chemin que celui qu'avoit tenu l'armée de Conrad, qui avoit pris à gauche, se campa dans une belle plaine, aiant le fleuve en face & une bonne armée de Turcs sur la rive opposée pour lui en défendre le passage : & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que l'ennemi avoit garni les bords de la riviére d'un bon nombre d'archers, qui tiroient sur ceux qui alloient à l'eau ou sur les chevaux qui alloient à l'abreuvoir ; ce qui faisoit redoubler l'envie aux Croisez de se délivrer de cette incommodité, d'en venir aux mains & de passer le fleuve. On voioit bien la difficulté de jetter un pont & une plus grande à défiler devant une armée. On chercha longtems un gué. On en découvrit enfin un, dit l'Historien, que les gens du païs ne connoissoient point. Ce fut en cet endroit qu'on se résolut de traverser la riviére, & où les Turcs se présentérent pour en disputer le passage. La cavalerie Françoise, qui étoit trèsnombreuse, malgré une grêle épouvantable de fléches, entra dans le gué avec tant de courage & de résolution, qu'elle gagna le bord opposé avec beaucoup de peine. Les Turcs opposoient leurs lances aux épées de nos cavaliers, ce qui rendit le combat dangereux & longtems incertain, à cause de l'avan-

tage de leurs armes. Mais comme cette cavalerie grossissoit toujours, & qu'elle combattoit avec un plus grand ordre que les Infidéles, ceux-ci furent obligez de céder, & bientôt après ils prirent la fuite avec tant de désordre & de confusion, qu'il en fut tué un très-grand nombre; les autres, qui pûrent tomber entre les mains des Croisez, furent faits esclaves, laissant leur camp & leurs bagages. Les deux exemples qui me restent, & qui termineront ce Paragrafe, sont tirez des Commentaires de César: l'un & l'autre appartiennent absolument au sujet que je traite. Il s'agit seulement du stratagéme dont on peut se servir dans un passage de riviére à gué, comme dans les autres qu'on ne peut traverser que sur un pont, à la nage ou sur des batteaux.

César (a) s'étant résolu d'assiéger Clermont sans abandonner ses autres desseins, pour mettre plutôt fin à la guerre, » partagea son armée; & envoiant Labiénus avec » quatre légions & une partie de » la cavalerie contre ceux de Paris » & de Sens, mena le reste * le long » de la riviére d'Allier, pour assiéger Clermont. Vercingentorix » averti de sa marche, le côtoie à » l'autre bord; & après avoir fait » rompre tous les ponts, pour empêcher qu'on n'en fît d'autres, il » disperse par tout sa cavalerie. Cependant comme les deux armées » campoient tous les jours assez proche, & ne se perdoient point de » vûe, César appréhendoit de passer une partie de la campagne » sans rien faire, parce que l'Allier n'est guéable d'ordinaire qu'en » Automne. A la fin il s'avisa de » camper dans un lieu couvert de » bois, vis-à-vis d'un des ponts que » Vercingentorix avoit fait rompre, & s'y arrêta le lendemain » avec vingt cohortes qu'il avoit tirées des légions; afin que le nombre n'en parût point diminué, & » ce corps s'embusqua dans le bois. » Le reste eut ordre de marcher » comme de coutume, avec tout le » bagage, & de faire le plus de » chemin qu'il pourroit. Comme il » jugea que ses gens pourroient être » arrivez au lieu où ils devoient » camper, il fit refaire en diligence » le pont sur les mêmes pieux, qui » étoient encore debout; & passant » dessus se retrancha en un lieu avantageux, où il fit venir ensuite le » reste de ses troupes.

Ce passage est remarquable, & je m'assûre que les Connoisseurs en jugeront comme moi. Mais en voici un autre que César rapporte lui-même, & dont il donne toute la gloire à Labiénus. Les Généraux du commun se l'attribueroient toute entiére, & diroient sans aucune honte que l'Officier Général n'a fait qu'éxécuter précisément les ordres & le projet qu'ils leur ont donnez pour se tirer d'embarras & venir les joindre: ces sortes de bassesses ont été fort à la mode dans les derniéres guerres. Voici l'exemple, il est un peu long; mais je suis sûr que qui que ce soit ne s'en plaindra: car il y a un art & une profondeur de conduite dans cette action qu'on ne sçauroit trop admirer.

» Cependant Labiénus, après » avoir laissé à Sens pour la garde » du bagage, les recrues qu'on » avoit amenées d'Italie, marcha » avec quatre légions vers Paris, » qui est situé dans une Isle de la » Seine, où sur le bruit de sa venue, toutes les forces des Etats

(a) *Cæs. Com. l. 7.*

* *6. légions.*

» voisins s'étoient assemblées pour » lui disputer le passage, à cause » des marais qui l'environnent. L'armée étoit commandée par Camulogése, qui avoit été choisi pour » son expérience, quoique dans une » vieillesse extréme. Labiénus ne » fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à faire ses approches à la » faveur des mantelets, & à se faire » un passage à travers le marais, avec » des claies & des fascines; mais » voiant la difficulté qu'il y avoit, » il décampe sans bruit sur le milieu de la nuit, & retourne sur » ses pas vers Melun, ville du territoire de Sens, située dans une » Isle de la Seine comme Paris. Il » rencontre là environ cinquante » batteaux qu'il assemble, & passant dessus se rend maître de la » place, qu'il trouve étonnée, par » l'absence des habitans, dont une » grande partie étoit au camp ennemi. Ensuite il refait le pont » qu'ils avoient rompu quelques » jours auparavant, & reprend la » route de Paris, en décendant le » long du fleuve. Sur ces nouvelles, » les ennemis mettent le feu dans » la ville, font rompre les ponts, » & quittant le marais, se campent » sur les bords de la Seine, vis-à-vis de la place & du camp de Labiénus, la riviére entre eux deux. » Ils avoient déja appris la levée du » siége de Clermont, & la révolte » d'Autun suivie de quelques heureux succès, & disoient aux nôtres lorsqu'ils les rencontroient, » que César voiant les passages fermez, & ne pouvant traverser la » Loire, s'étoit retiré en Languedoc faute de vivres. D'ailleurs » ceux de Beauvais, infidéles d'eux-mêmes, sur la nouvelle de ces désordres, commençoient à lever » des troupes, & se préparoient ouvertement à la guerre. Labiénus » aiant appris de si grands changemens, vit bien qu'il lui falloit » quitter son dessein, & tâcher de » ramener l'armée en sûreté, au lieu » de penser à de nouvelles conquêtes. Car d'un côté il se voioit » pressé par ceux de Beauvais, qu'on » estimoit très-belliqueux, & de » l'autre de Camulogése, & séparé » de Sens, où étoit tout le bagage » de l'armée, par une grande riviére. En cette extrémité, il crut » qu'il falloit prendre une résolution généreuse, & aiant assemblé » sur le soir les Officiers, il leur ordonna de se tenir prêts pour exécuter ses ordres. Ensuite il distribua aux Chevaliers Romains tous » les vaisseaux qu'il avoit amenez » de Melun, & leur commanda sur » les neuf ou dix heures du soir de » décendre sans bruit le long du » fleuve, & de l'attendre à une » lieue du camp. Il laisse pour le » garder cinq cohortes, qu'il croioit » trop foibles pour le combat, & » envoie après minuit les cinq autres de la même légion remonter le long de la riviére, avec » tout le bagage & quelques nacelles qu'il avoit assemblées, le » tout avec grand bruit. Il part » quelque tems après le plus secrétement qu'il peut, avec ses » trois légions, gagne le lieu où il » avoit donné rendez-vous à ses » batteaux, & n'y fut pas plutôt » arrivé, qu'à la faveur d'un grand » orage il surprit les coureurs de » l'ennemi, qui étoient répandus » par tout le long de la riviére, & » la passa en diligence avec toute » sa cavalerie & son infanterie, » par le soin de ceux qui avoient » l'intendance des navires. Sur le » point du jour les ennemis sont » avertis presque en même tems

» qu'il se faisoit grand bruit dans » le camp Romain, contre la cou- » tume, & qu'un peu au-dessous » d'eux il passoit des batteaux char- » gez de soldats, & au-dessus il » marchoit de grandes troupes le » long du fleuve, où l'on enten- » doit encore un bruit d'avirons. » Ils crurent aussitôt que les Ro- » mains troublez de la révolte d'Au- » tun, traversoient la riviére en » trois endroits, pour se sauver » plus promtement; & aiant sé- » paré aussi en trois leur armée, » en laissent une partie vis-à-vis de » notre camp, font remonter quel- » ques troupes vers Corbeil, avec » ordre de ne s'avancer pas plus que » nos batteaux, & marchent avec » le reste vers Labiénus. Le jour » venu toutes nos troupes étoient » passées, & l'on voioit paroître » l'ennemi. Labiénus après avoir » encouragé ses soldats à se souve- » nir de leur valeur, comme s'ils » combattoient en présence de leur » Général, sous la conduite du- » quel ils avoient gagné tant de » batailles, fait sonner la charge. » D'abord l'aîle gauche de l'enne- » mi fut rompue par la septiéme » légion; mais la droite se défen- » dit courageusement contre la dou- » ziéme, sans qu'on vît branler pas » aucun soldat, quoique les pre- » miers rangs eussent été fort éclair- » cis à coups de traits. Alors la nou- » velle étant venue à la légion vic- » torieuse, elle tourna pour les in- » vestir: de sorte qu'ils furent tous » taillez en piéces avec Camulo- » gése, qui les encourageoit à la » défense, sans que personne quit- » tât son rang. Cependant ceux » qu'on avoit placez contre le » camp de Labiénus, accoururent » au bruit & gagnent une colline, » d'où repoussez & mêlez avec les » fuiards, ils furent tous défaits » par la cavalerie, à la réserve de » ceux qui se sauvérent à la faveur » des bois ou des montagnes. Après » cette victoire, Labiénus retourna » à Sens, où étoit tout le bagage » de l'armée, & de là se joignit à » César avec toutes ses forces.

§. V.

De la défense du passage des riviéres à gué. Bel exemple de celle de Timoleon. Précautions que l'on doit prendre. Disposition pour attaquer les troupes qui ont traversé les premiéres. Ruses & exemples remarquables de ces sortes d'actions.

LEs précautions que l'on doit prendre dans la défense des riviéres guéables en quelques endroits, sont presque les mêmes que celles que j'ai données dans le Tome précédent dans mes Observations sur la défense des grandes riviéres. Le passage de celles-ci est certainement la chose du monde la plus difficile & la plus dangereuse; & bien que celui qui attaque réussisse presque toujours, & manque rarement son coup, cela n'ôte rien des difficultez de l'entreprise. Il n'en est pas ainsi des petites riviéres, qui ont des guez où l'on peut passer, quand le fond en seroit mauvais & peu ferme, n'y aiant rien de plus aisé que de les rendre pratiquables; comme je l'ai expliqué ailleurs. Rien n'est plus difficile que de traverser une riviére sur un pont, sur lequel il faut défiler en présence de l'ennemi: c'est la chose du monde de laquelle je voudrois le moins répondre contre un tout autre Antagoniste qu'un sot. Car il faut être même plus que cela pour se laisser emporter lorsqu'on ne nous attaque qu'à un seul endroit. A l'égard des

guez, comme on défile toujours sur un plus grand front lorsqu'ils ne sont pas extrémement profonds, il faut sans doute un plus grand art pour les défendre. J'ai déja expliqué, en parlant de l'attaque, les précautions que l'on doit prendre pour rompre les guez le long du cours d'une riviére, & surtout ceux qui sont éloignez, où il faut se retrancher. Tout cela est traité ailleurs; mais je ne l'ai pas fait à plein fond: je m'en acquitterai ici autant que j'en suis capable.

J'ai déja dit qu'il ne faut jamais présenter une seule arme à l'attaque du passage des riviéres, on doit suivre le même principe dans la défense, c'est-à-dire que la cavalerie ne combatte jamais qu'entrelassée de ses pelotons & de colonnes d'infanterie pour un plus grand effort, étant assez ordinaire à celui qui attaque de faire passer sa cavalerie; ce qui est un très-grand défaut, faute de connoître la force de l'infanterie, qui est à la vérité très-peu capable de soutenir le choc de la cavalerie, vû la maniére dont on la fait combattre aujourd'hui, étant même fort rare de la ranger sur plus de quatre de file. Si les Généraux la connoissoient bien, ils changeroient infailliblement de méthode.

Celui qui défend une riviére, & qui s'attend à être attaqué, outre les mesures ordinaires de rompre les guez, d'escarper les rives & de les relever par des épaulemens où l'infanterie puisse être à couvert, & tous les autres obstacles que le bon sens & les regles de la guerre nous enseignent, il y a encore bien des choses à observer. On doit reconnoître le terrain qui est en-delà, s'il ne domine pas absolument sur la plaine, s'il y a des hauteurs qui regnent le long des bords, si elles en sont très-près, & où l'ennemi puisse placer une nombreuse artillerie & un feu d'infanterie, & si le passage en cet endroit est difficile ou aisé, où si l'on y peut jetter un ou deux ponts à la faveur d'un grand feu que l'on ne puisse soutenir sans grande perte. Il est fort rare de ne point trouver de ces sortes de situations, & fort rare aussi que le terrain nous offre de telles faveurs de notre côté: car l'ennemi nous faisant la loi, il évite ces sortes d'endroits pour passer à un autre plus difficile, mais qui lui sera toujours moins meurtrier; outre qu'en quelque endroit qu'il veuille passer, il trouvera toujours dequoi loger son canon, toujours plus avantageusement posté au bas & sur le bord de la riviére, que sur une hauteur qui domine la plaine: car les hauteurs à l'égard du feu ne sont bonnes que pour celui de l'infanterie; les rangs dominant les uns sur les autres comme en amphithéâtre, elle fait un plus grand feu, & elle voit d'en haut ce qui se passe en bas; au lieu que les tirs d'en haut ou plongeans du canon ne sont pas d'un fort grand effet. Or comme l'artillerie est très-nécessaire & très-avantageuse dans les passages des riviéres importantes, & qu'il en faut même beaucoup, soit pour empêcher l'ennemi de paroître & de s'avancer, soit pour empêcher l'établissement d'un pont ou le passage d'un gué, & pour qu'à la faveur d'un grand feu ceux qui passent puissent ou se fortifier en-delà, ou se former en assez grand nombre pour se maintenir, & donner le tems aux autres de les joindre; tout cela doit être bien considéré pour tâcher de trouver des expédiens, afin que l'ennemi ne soit pas en repos après avoir passé,

& qu'on puisse l'attaquer & le faire repasser plus vîte qu'il n'est venu. Ces expédiens ne sont pas difficiles à trouver, lorsqu'on a le tems de les mettre en œuvre; & il en faut certainement peu pour ce que je vais proposer.

Lorsqu'on est informé que l'ennemi marche avec un grand attirail d'artillerie, il faut faire en sorte, s'il se peut, d'en avoir autant à lui opposer, avec un double attellage pour la transporter avec plus de diligence aux endroits où l'on peut en avoir besoin; outre qu'étant bien attellée, on la sauve plus aisément, au cas que l'ennemi vienne à percer quelque part; mais ce n'est pas là ce qu'on doit observer le plus particuliérement. Car si l'on ne peut résister au canon de peur d'en être accablé, & qu'il faille pourtant disputer le passage, voici ce qu'il me semble de mieux à faire. Je ne pense pas que qui que ce soit l'ait jamais pratiqué; mais cela n'empêche point que ce que je vais proposer ne soit bon, outre qu'il ne me paroît pas qu'on puisse trouver un autre moien pour se garantir d'un feu supérieur de canon, & s'en tenir assez près pour qu'on ait le tems de charger l'ennemi au passage, & d'arriver sur lui en forces & en état même d'attaquer plutôt que de se défendre.

Le meilleur donc est de faire de puissans épaulemens (2) en croissant ou en ligne courbe *, à quatre-vingt ou cent toises des endroits où l'on soupçonne que l'ennemi peut passer. Il faut que les deux cornes (3) ou les deux extrémitez de la courbe soient à vingt toises du bord de la riviére, & qu'elles ne puissent être enfilées du canon de l'ennemi, & qu'elles embrassent un assez grand terrain pour mettre à couvert un grand corps de cavalerie & d'infanterie. Cet épaulement doit être de sept à huit pieds de hauteur, les terres jettées du côté de l'ennemi, comme nous faisons nos tranchées, & qu'il soit en rampe douce. C'est derriére ce petit rideau de terre, & à couvert de la furie du canon ennemi, qu'on l'attendra au débouché; observant de placer le canon le plus avantageusement qu'il sera possible, & de l'opposer à celui de l'ennemi, pour tâcher de le démonter, en attendant qu'on puisse le tourner du côté où l'ennemi tentera le passage; mais pour cela il faut que les batteries soient à barbettes, & qu'elles tirent toujours en écharpe ou obliquement. C'est une chose tout-à-fait surprenante, que le canon soit placé sur le bord d'une riviére avec ses embrazures, comme dans un siége. Celui qui se défend ne doit jamais les placer de cette maniére. Je ne parle pas de celui qui attaque: il n'a pas le tems de les établir avec tant de cérémonie. Aussi les habiles Officiers d'artillerie n'ont-ils garde de tomber dans cette faute. Je dirai en passant qu'il importe aux Généraux d'avoir du moins une idée de cette partie de la guerre, qui n'est pas un pur méchanisme, comme on le prétend.

Ces épaulemens, dont j'ai parlé plus haut, & où je reviens, sont absolument nécessaires, & l'on va voir leur usage & leurs avantages, qui ne sont pas peu considérables.

J'ai dit qu'un grand feu de canon, aidé encore de celui de l'infanterie qui borde les rives opposées, est quelquefois si terrible & si violent, qu'on est souvent obligé de céder un très-grand terrain, de peur d'en être accablé, & c'est à la

* *Voiez la Planche IV.*

faveur de ce feu que l'ennemi passe & se forme ; au lieu qu'il ne peut le faire sans un grand péril, & sans perdre une infinité de monde par ces épaulemens tirez fort près du passage ; outre qu'étant en ligne courbe, les boulets & le feu de l'infanterie dont ils sont tout garnis, prennent l'ennemi de toutes parts, à cause des différens emplacemens des batteries, qui voient de front & en flanc ceux qui passent en-deçà ; mais il ne faut pas lui donner le tems de se former en trop grand nombre, il faut marcher droit à eux. C'est dans ces sortes d'affaires où la cavalerie est d'un grand usage, si on la fait combattre autrement que l'on a coutume de faire ; & pour l'obliger à abandonner l'ancienne méthode, & la mettre dans la nécessité de s'abandonner sur l'ennemi, il faut réduire le cavalier à ne se servir que de l'épée, & lui ôter le mousqueton, pour ne charger qu'avec cette seule arme, qui fait son unique avantage.

La cavalerie montera donc à cheval, & marchera à l'ennemi avec un grenadier en croupe, qui mettra pied à terre lorsqu'il en sera à une certaine portée, pour former des pelotons de cinquante grenadiers chacun, qui s'introduiront entre les espaces des escadrons pour combattre avec eux. L'infanterie suivra en queue sur plusieurs colonnes d'un bataillon chacune, fraisées de leurs pertuisannes, & tout ensemble chargera & joindra promtement ceux qui auront traversé endeçà : car dès qu'on en est aux armes blanches, non seulement le feu n'a plus lieu ; mais il arrive encore que les troupes qui ont passé en-deçà perdent tout l'avantage de leur feu : car il n'y en a plus à faire dès l'instant qu'on en est aux mains.

Je ne vois rien de plus admirable, de plus instructif & de plus digne d'un grand Général, que les réglemens de M. de Montecuculi, rapportez dans ses Mémoires de la guerre contre les Turcs, pour se porter sur le Raab en 1664. pour disputer le passage de cette riviére à l'armée Ottomane. Ces réglemens, qui regardoient la marche & la distribution des troupes Impériales, contribuérent seuls au succès de cette grande journée. On verra ici si le principe des pelotons & les armes de longueur sont des choses bien inutiles.

» Le succès de la bataille, *dit cet » habile Guerrier* (a), fit toucher au » doigt combien on avoit eu de » raison d'entremêler les bataillons » & les escadrons, de couvrir les » piquiers de mousquetaires, & les » mousquetaires de piquiers, afin » de faire un feu continuel sans » faire aucun mouvement, (qu'on remarque bien cela,) » d'évolution » ni de conversion, de disposer les » gardes, les secours & les réserves » de maniére que ni les attaques » feintes, ni les fausses alarmes, » qu'on nous donna en effet en » grand nombre, ne nous pûssent » tromper, & que nous fussions en » état de repousser véritablement » les attaques véritables. Revenons à notre sujet.

L'infanterie rangée en colonne, suivra de près la cavalerie. Si le nombre de ceux qui ont gagné l'autre rive se trouve trop fort, s'ils sont repoussez & culbutez dans la riviére, on se retirera promtement pour regagner le bord & se mettre à couvert de l'épaulement, afin de revenir sur nouveaux frais, si l'ennemi sans se rebuter retente encore

(a) *Mém. de Montec. l. 3. c. 4.*

de passer le gué. Plutarque me fournit un bel exemple, qui prouve assez combien il est difficile de passer une riviére en présence d'une armée, pour peu de courage, d'ordre & de conduite qu'elle fasse paroître.

Les Carthaginois étant passez en Sicile avec une flote si nombreuse & en tel appareil de guerre, qu'il y avoit soixante-dix mille hommes de débarquement, dans l'intention de chasser les Grecs de cette Isle; cette armée prodigieuse débarqua à Lilybée, étant commandée par Asdrubal & Amilcar. » Cette nouvelle » promtement portée à Syracuse, dit l'Auteur, » tous les Syracusains » furent si consternez & si effraiez » de cette horrible puissance, que » de tant de milliers d'hommes qui » étoient dans la ville, à peine s'en » trouva-t-il trois mille qui osassent » prendre les armes & suivre Ti- » moleon; & que de quatre mille » soldats mercénaires qu'il menoit » avec lui, il y en eut encore mille » qui perdirent courage en chemin, » & qui s'en retournérent, criant » hautement que Timoleon avoit » perdu le sens, & qu'il radottoit » avant l'âge, & d'aller avec cinq » mille hommes de pied & mille » chevaux affronter une armée de » soixante-dix mille hommes, & » de mener encore cette poignée » de gens à huit grandes journées » de Syracuse; afin que s'ils étoient » mis en fuite, ils ne pûssent avoir » aucun lieu de retraite, & que » s'ils venoient à être tuez, ils ne » trouvassent personne pour les en- » terrer.

C'est ainsi que les esprits timides & lâches raisonnent dans les grands dangers, & trouvent folles & imprudentes les entreprises qui ne sont que hardies & téméraires en apparence, & dont le succès dépend uniquement de la science & de l'expérience, & c'est dans la défense du passage des riviéres de vive force que ceux qui n'ont pas encore passé en-deçà sont au compte de ces gens-là comme s'ils y étoient déja; mais les braves & habiles Généraux voiant des yeux de l'esprit & du cœur, voient les choses bien différemment que les timides. Revenons à Timoleon.

Ce grand Capitaine, » ravi que » ces lâches se fussent déclarez avant » le combat, exhorte les autres, les » encourage & les méne avec une » extréme diligence sur le bord du » fleuve Crimére, où l'on lui avoit » rapporté qu'étoient campez les » Carthaginois..... On étoit alors » vers le commencement de l'Eté, » lorsque la fin du mois de Juin » améne le Solstice; les brouillards » épais qui s'élevoient de la riviére » couvroient la campagne d'une » telle obscurité, que toute l'ar- » mée des ennemis en étoit enve- » lopée, & qu'on ne pouvoit y dis- » cerner aucun objet: on entendoit » seulement un bruit confus de voix » d'hommes & de hennissemens de » chevaux, qui s'élevoient jusqu'au » sommet de la colline, & qui fai- » soient entendre qu'une grosse ar- » mée ne campoit pas loin de là.

Les Corinthiens, après avoir ga- » gné la cime du côteau, mirent » leurs boucliers à terre, & com- » mencérent à se reposer. Cepen- » dant le Soleil, qui tournoit déja, » avoit élevé les vapeurs si haut, » que l'air le plus épais s'étant » comme accumulé & condensé sur » les sommets des montagnes, les » avoit entiérement obscurcies, & » que la plaine purgée & nettoiée » parut à découvert. Alors on vit » clairement la riviére de Crimére,

» &

» & les ennemis qui commen- » çoient à la passer en cet ordre de » bataille : les chars à quatre che- » vaux préparez pour le combat » avec un appareil épouvantable » marchoient à la tête ; après ces » chars venoit un corps de dix mille » hommes d'infanterie pesamment » armée & toute couverte de bou- » cliers blancs. A la magnificence » de leurs armes, à la lenteur de » leur marche & à leur bon ordre, » on conjecturoit que c'étoient des » Carthaginois naturels ; ils étoient » suivis des troupes des autres na- » tions, qui marchoient péle-mêle » avec beaucoup de confusion & de » désordre.

» Timoleon, voiant que la riviére » lui livroit les ennemis en tel nom- » bre qu'il lui plairoit de les atta- » quer, & aiant fait remarquer à » ses troupes toute l'armée séparée » par le fleuve, les uns étant déja » passez, & les autres se disposant » à passer, il ordonna à Démarate » de fondre à la tête de la cavalerie » sur les Carthaginois, & de les » mettre en désordre avant qu'ils » eussent le tems de se ranger en » bataille ; & décendant dans la » plaine avec l'infanterie, il forma » ses aîles des autres troupes de Si- » cile avec des soldats étrangers, » reserva autour de lui, pour son » corps de bataille, les Syracusains » avec l'élite des soldats mercé- » naires, & demeura quelque tems » sans faire de mouvement, pour » voir le succès de l'attaque de sa » cavalerie.

» Quand il vit que les chars, qui » étoient à la premiére ligne des » ennemis, empêchoient sa cavale- » rie de percer jusqu'au bataillon » des Carthaginois, & d'en venir » aux mains avec lui, & que, pour » n'être pas entiérement rompue, » elle étoit obligée de caracoler in- » cessamment, & de revenir plu- » sieurs fois à la charge, après s'être » ralliée ; alors Timoleon se cou- » vrant de son bouclier, cria à son » infanterie de le suivre, & de bien » espérer...... Ses troupes aiant » répondu avec allégresse à son cri, » & l'aiant pressé de les mener sans » plus attendre, il envoie ordre à » sa cavalerie d'abandonner l'at- » taque des chars, & de prendre » l'ennemi en flanc, fait serrer les » premiers rangs de son bataillon, » bouclier contre bouclier, & or- » donnant aux trompettes de son- » ner, il charge les Carthaginois » avec furie. Les Carthaginois sou- » tiennent le premier choc sans s'é- » branler, parce qu'ils avoient de » bonnes cuirasses & de bons cas- » ques, & qu'ils étoient tout cou- » verts de leurs boucliers, comme » d'un rempart d'airain ; ils re- » poussent facilement les traits, les » javelines & les piques. Enfin » on en vint à l'épée & aux coups » de main, où l'adresse ne décide » pas moins que la force. Les choses étoient en ces termes, lorsqu'il s'éleva tout à coup un orage de pluie & de grêle, & un vent impétueux qui donnoit à dos des Grecs & au visage des Carthaginois, qui les incommodoit extrémement, & qui fut en partie la cause de leur malheur, outre la pesanteur de leurs armes, qui les rendoit comme immobiles : de sorte qu'ils ne pouvoient avancer ni reculer. Ajoutez à cela qu'ils combattoient dans un terrain peu ferme, à cause des boues; ce qui leur ôtoit tout moien de combattre » avec l'agilité nécessaire, & » donnoit aux Grecs la facilité de » les renverser : quand ils étoient » une fois par terre, ils ne trou- » voient aucun moien de se relever

» avec leurs armes dans des bourbiers si glissans. Car le Crimére, » déja grossi par la pluie, & encore plus enflé par le nombre prodigieux de troupes qui le traversoient, s'étoit débordé considérablement, & la plaine qu'il inondoit avoit par tout des trous & » des ravines remplis d'eau, qui ne » couroit plus: de sorte que les Carthaginois qui tomboient dans ces » trous, ne s'en tiroient qu'après de » grands efforts & avec beaucoup » de peine.

» Enfin l'orage continuant toujours, les Grecs aiant renversé & » taillé en piéces quatre cens hommes, qui faisoient les premiers » rangs de leur bataillon, tout le » reste prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine. Il y en eut » plusieurs, qui entraînez par l'impétuosité du fleuve & poussez contre ceux qui passoient encore, » furent engloutis, & le plus grand » nombre qui cherchoit à gagner les » côteaux, fut rattrapé par l'infanterie légére, qui en fit un grand » carnage. De dix mille hommes qui » furent tuez dans ce combat, il y » en eut trois mille de Carthaginois: car c'étoient les plus nobles, » les plus riches & les plus braves » de tous les combattans, & il n'y » avoit point de mémoire que dans » une seule bataille, il eût jamais » péri un si grand nombre de Carthaginois. Car dans toutes leurs » guerres ils se servoient de troupes » Espagnoles, Nomades & de Lybie, & paioient pour ainsi dire » toutes leurs défaites du sang étranger.

Cet exemple de Timoleon prouve l'avantage de celui qui se défend au passage d'une riviére: car avec peu de monde il est en état de se défendre & de rechasser l'ennemi en-delà de l'eau, & d'attendre qu'il ait passé le nombre d'ennemis qu'il lui plaît pour les attaquer & leur tomber sur le corps. Il vaut mieux en attaquer peu que beaucoup, afin d'être plus assûré de la victoire. Cette action nous offre encore une chose remarquable, qui prouve assez ce que j'ai dit ailleurs, qu'il faut choisir un beau tems au passage d'une riviére: car la pluie qui vint à tomber fut la cause d'une si grande perte; outre que ceux qui passent en foule la font regonfler, s'il survient un orage pendant qu'on est après à la traverser & dans le tems qu'on en est aux mains, le gué devient impratiquable, comme cela arriva aux Carthaginois. Mais ce sont des cas inopinez que toute la prudence humaine ne sçauroit prévoir, & contre lesquels les Généraux n'ont aucun fond de réserve pour s'en garantir, à moins que le tems ne menace de quelque grand orage, ou que la nécessité ne nous oblige de tenter le passage, comme il est à croire que cela arriva au passage du Taro à la bataille de Fornoue en 1095. car les Vénitiens s'étant liguez avec le Duc de Milan contre Charles VIII. qui revenoit de la conquête du Roiaume de Naples avec une armée de six ou sept mille hommes, se postérent sur le Taro pour lui couper la retraite au nombre de trente à quarante mille hommes. Ce Prince se posta sur le bord de la riviére. Les liguez la passérent en différens endroits, & l'attaquérent en tête & en queue: de sorte qu'il fut obligé de faire front de deux côtez dans un endroit assez resserré; ce qui lui donna lieu de soutenir leur attaque, & de les battre à la fin d'une maniére si complette, qu'une partie de cette armée fut taillée en piéces,

mais comme il avoit extraordinairement plu, la riviére grossit si fort dans le tems qu'on en étoit aux mains, que leur fuite leur fut plus fatale que le combat: car il en périt un très-grand nombre, qui se noiérent dans la riviére.

Il arrive quelquefois au passage d'une riviére, que le gué se trouve si peu large & si profond, qu'on ne sçauroit guéres défiler en grand nombre; outre que celui qui se défend se trouvant en forces & en état de disputer vigoureusement le passage, il est très-difficile d'arriver en assez grand nombre à l'autre rive pour s'y maintenir; ce qui oblige quelquefois l'ennemi de se retrancher en-delà. Je ne suppose point ici la méthode ordinaire, je propose ce qui me paroît le plus fort & le plus aisé: car il est rare qu'on nous laisse remuer terre tranquillement, outre que ces sortes d'ouvrages ne se font pas en un instant.

La meilleure façon de se couvrir & de se mettre en état de soutenir une attaque lorsqu'on a passé, & de le faire avec peu de monde, est de se servir d'arbres coupez, c'est-à-dire en abattis; mais comme on ne trouve pas ces sortes de choses par tout où l'on se trouve, outre qu'il faut quelque tems pour couper des arbres, on doit en faire bonne provision pour les passer de l'autre côté, & couper ce qu'on trouvera en-delà. Je n'expliquerai pas la maniére dont il faut les ranger, l'aiant déja fait ailleurs, outre que la figure A. n'a pas besoin d'explication: on s'en couvre en ligne courbe ou triangulaire, & à mesure qu'il passe davantage de monde on étend la ligne & l'on augmente le nombre des arbres, que l'on garnira d'un feu d'infanterie & de canon.

Lorsqu'on prend un tel parti, il est certain qu'on embarasse extrémement celui qui se défend. Dans ces sortes d'affaires, il n'y a pas à délibérer: il faut attaquer fort ou foible avant que l'ennemi se soit davantage fortifié, & qu'il ait passé un trop grand nombre de troupes. Il n'en est pas d'un abattis comme des retranchemens ordinaires, qui sont peu capables de résister à un grand effort, & surtout dans les occasions où l'on n'a guéres le tems de les perfectionner & de les mettre hors d'insulte, & surtout contre un ennemi vigoureux & qui sçait prendre son parti. Il est même fort rare que le passage d'une riviére ne soit pas toujours l'effet d'un grand dessein. D'ailleurs rien n'abat plus le courage & les espérances des troupes, que lorsqu'on est obligé de tout abandonner; outre que la retraite n'est pas toujours aisée, & que la plûpart des corps dispersez en différens endroits se trouvent souvent coupez, lorsqu'on a affaire à un ennemi vigilant & qui sçait profiter de ses avantages.

Le meilleur donc est de rassembler tout ce que l'on a de troupes & de marcher à l'ennemi avec du canon, & de l'attaquer dans l'ordre (4), l'infanterie sur une ligne de colonnes (5) d'une section chacune, les compagnies de grenadiers (6) entre les distances, avec des haches bien acérées comme celles des charpentiers, pour s'en servir selon les occurrences avec des cordes, où l'on attachera des griffes de fer au bout pour les jetter sur les branches des arbres, pour tâcher de les tirer à soi & s'ouvrir un passage. La cavalerie (7) en seconde ligne fortifiée de ses pelotons (8), le canon chargé à cartouche entre les distances des colonnes; l'on attaquera de toutes parts le retranchement à

coups de pertuisannes & de longues piques, pour atteindre s'il se peut en-delà des arbres, comme il est très-possible: les grenadiers & les premiers rangs des colonnes seront bien fournis de grenades, dont on accablera l'ennemi.

La défense de l'Adda en 1705. par M. de Vendôme, que j'ai rapportée dans le troisiéme Tome page 322. n'a pas été remarquée ni admirée autant qu'elle le mérite. J'ai lieu d'en être surpris, car c'est un des plus beaux endroits de la vie toute militaire de ce grand homme; d'où vient cela? Une action plus brillante * qui arriva deux jours après, en doit-elle couvrir une autre plus digne d'estime, où tout ce qu'on peut imaginer d'intelligence, & de conduite se trouve au degré le plus éminent? Cela me surprend.

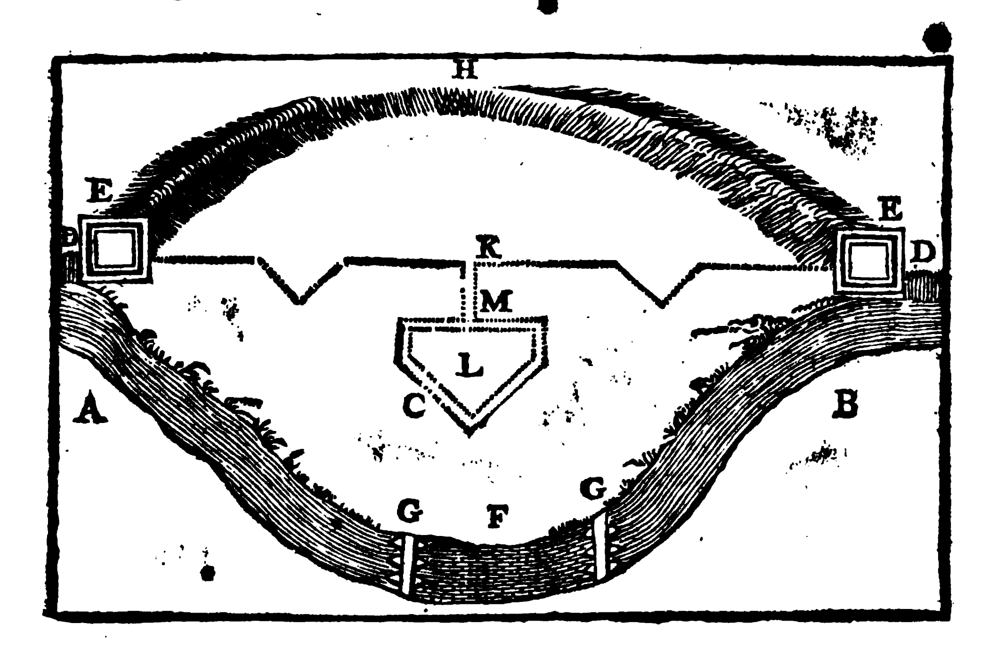
Rien n'est plus favorable à celui qui attaque, lorsqu'il est assez heureux que de rencontrer un gué dans un endroit où la riviére forme un coude ou un enfoncement considérable, & où celui qui se défend ne sçauroit s'engager sans être vû de front, de flanc, & souvent par ses derriéres. Ces sortes de situations sinueuses se trouvent par tout dans les riviéres. L'on peut alors passer ou jetter plusieurs ponts à son aise & sans rien craindre, comme cela arriva en 1684. au passage du Raab par les Turcs, qu'on appelle la journée de Saint Gothard. » Sur les » six heures du matin du premier » d'Août, dit Montécuculi dans ses Mémoires, » le Vizir décendit au » bord de la riviére avec toute son » armée en bataille, dans un gué » qui lui étoit favorable, & où » l'eau, n'aiant que dix ou douze » pas de large, serpentoit & for» moit de son côté un angle ren» trant qui lui étoit avantageux; il » y fit ses attaques & força le pas» sage.

Lorsqu'il y a de certains endroits disposez de la sorte, il y a des mesures à prendre pour tirer l'ennemi de cet avantage, qui n'est pas si entier qu'on diroit bien: car les deux branches A B. du rentrant C. sont enfilées & vûes encore par leur revers des deux coudes D, de sorte que l'ennemi ne sçauroit y loger du canon & un feu d'infanterie pour favoriser le passage & se former dans le rentrant sans être exposé à tout le feu de D; à moins que de se couvrir par des rideaux de blindes ou par de bonnes traverses, si celui qui se défend sçait profiter de son canon. D'ailleurs lorsqu'on craint d'être attaqué, quand même l'on n'auroit qu'un ou deux jours de tems, on peut élever de bonnes redoutes en E. sur le bord de l'eau, & qui enfilent les deux branches A B, qui flanquent le gué F. ou les ponts G. Cela ne suffit pas pourtant: car l'ennemi peut, malgré le desavantage des deux branches, y apporter le remède dont j'ai parlé, marcher aux redoutes E, & les insulter l'épée à la main, s'il est possible de le faire, si elles sont bonnes & capables de contenir au moins cent cinquante hommes de défense avec du canon, palissadées sur berme, avec une palissade inclinée en dehors à cinquante pas du fossé ou des arbres coupez.

Si celui qui attaque n'avoit que cet obstacle, il pourroit à la fin le surmonter; mais je suppose ici que tout cela n'est pas soutenu d'un bon corps de troupes: car en même tems qu'on travaille aux redoutes, & qu'on se couvre le long des bords de la riviére, on doit tirer un épaule-

* *La bataille de Cassano.*

ment courbe H. d'une redoute à l'autre, où la cavalerie & l'infanterie puissent être à couvert du canon de l'ennemi. Je ne vois pas d'autre expédient pour rendre inutile l'avantage des sinuositez d'une riviére favorables à l'ennemi : car il n'est pas possible qu'il puisse traverser & se maintenir en-delà pour se rendre maître de ces redoutes. Ajoutez l'épaulement courbe dont il faut essuier tout le feu : que s'il n'y a pas de monde en assez grand nombre pour déboucher en bataille senter, éloignées les unes des autres le long du cours d'une riviére; & comme on s'affoibliroit extrémement en les gardant toutes par un corps considérable de troupes, on tirera une ligne d'une redoute à l'autre marquée par les points K; & une redoute L. avec une communication M. entre deux terres palissadées en dedans, à peu près comme nos chemins couverts. On a le tems, si l'on est attaqué, de soutenir ces ouvrages & d'attendre du secours.



de la courbe, & pour attaquer ceux qui ont déja traversé, les deux redoutes sont ou doivent être assez bonnes & assez bravement défendues pour donner le tems aux troupes plus éloignées de venir au secours, bien que je suppose qu'on ne puisse passer qu'à un seul ou deux endroits.

Il peut y avoir plusieurs sinuositez telles que je viens de repré-

§. V.

Exemples remarquables sur le même sujet.

IL y a une infinité de grands hommes d'un courage extraordinaire, d'une intelligence profonde dans les armes, & d'une conduite qu'on ne sçauroit trop admirer, & dont la vie n'est presque qu'un tissu

de grandes & de belles actions, & dont il s'en trouve de telles qui ont tiré leur patrie de sa décadence, ou qui en ont augmenté la gloire, qui cependant ne sont connus que d'un fort petit nombre de personnes. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que les Historiens de leur tems, du moins la plûpart, n'en disent rien, & les autres sont fort sobres dans ce qu'ils rapportent de leurs actions, quoique dignes d'être admirées, pendant que d'autres beaucoup moins grandes sont célébrées. L'on ne déterre ces Héros presque inconnus pour les remettre sur la scéne avec plus d'éclat, qu'en cherchant par-ci par-là dans les Auteurs, & souvent autre part que dans les Historiens; comme celle d'un Cadicius, qui fit une action semblable à celle de Léonidas, dont personne n'a parlé, & qui se trouve dans les Bons-Mots de Pogge. Il y a encore de grands Capitaines qui n'ont été célébrez que d'un seul Historien, qui a eu soin de transmettre à la postérité leurs actions les plus remarquables, pendant que mille autres Ecrivains n'en parlent pas, ou seulement en passant sans blâme & sans éloge; soit que les événemens de ce tems-là intéressassent peu, ce qu'on ne remarque point dans l'Histoire, soit que l'Ecrivain qui s'est chargé de les rapporter soit peu estimé, & que son stile ne réponde pas à la grandeur des matiéres qu'il traite, ou à la dignité du Héros qu'il chante, soit enfin par je ne sçai quelle fatalité attachée à certains grands hommes. On voit avec étonnement que la mémoire de leurs grandes actions s'est avancée peu à peu dans le tombeau de l'oubli, de sorte qu'ils sont presque aussi incertains aujourd'hui qu'ils l'étoient avant qu'ils fussent au monde. Quelqu'un ne pourroit-il pas m'apprendre la raison de tout cela? Est-ce envie? Est-ce qu'on n'aime pas à prôner les vertus qui nous font ombrage? Est-ce qu'on tient un rang trop obscur dans une armée, & que la gloire du Général éclipse celle de tous ceux qui servent sous ses ordres? Est-ce un trop grand excès de modestie dans ceux qui se sont signalez par quelque grand exploit? Le credit, l'intrigue, la cabale s'en mêleroit-elle? De quelque part que cela vienne, il est fâcheux que cela arrive à des Capitaines d'un très-grand mérite, & dont les actions seroient d'une instruction infinie pour la postérité. Mais une chose assez bizarre, c'est que des gens dont les talens sont médiocres, & quelquefois au-dessous du médiocre, sont assez heureux pour trouver des Historiens, & faire en conséquence une grande fortune; pendant que de grands hommes & des génies extraordinaires pour la guerre nous sont presque inconnus, & dont le mérite & les belles actions ne sont pas autant admirées qu'elles devroient l'être. A-t-on jamais regardé comme un grand Capitaine le célébre Mummol, Général de l'armée de Gontran? Il fit une infinité de belles actions, & battit plusieurs fois les armées de Charlemagne.

Uladus, Vaivode de Valaquie, passe-t-il dans le monde pour un grand Capitaine, & comparable à Sertorius, un des grands hommes de l'antiquité? Il lui ressembloit pourtant dans ses grandes qualitez pour la guerre, sans avoir une ombre de ses vertus. Il vivoit en 1461. Quelqu'un s'est-il jamais avisé de faire l'éloge de Salvoison, sous le

regne de Henri II? C'étoit un homme de fortune. Il en est bien peu qui aient pensé aussi grand que lui dans ses projets, qui aient été ornez de plus grandes qualitez pour la guerre, & d'un plus beau génie pour la conduite des plus grandes entreprises. Ses actions & ses services sont rapportez dans les Mémoires de Villars, où il y a bien peu d'Auteurs qui aillent puiser pour y chercher un Salvoison. Si cet Officier ne fût mort à l'âge de trente-sept ans, il ne faut pas douter un moment qu'il n'eût surpassé tous les plus grands Capitaines de son siécle. C'étoit l'oracle du Maréchal de Brissac; mais quel oracle plus digne d'être consulté! Peut-être aussi n'y a-t-il pas d'autre mistére dans ce silence, sinon que du tems de certains grands hommes, il ne s'est pas trouvé d'Historiens, & qu'on peut dire d'eux ce qu'un Poëte a dit de tous ceux qui avoient vécu avant Agamemnon:

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi: sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.

Combien ai-je trouvé de Capitaines dans l'Histoire ancienne & moderne pareils à ceux dont je viens de parler, qui nous sont presque inconnus? Je dis ceci à propos de Castrucio Castracani, qui nous est presque inconnu, qui fut pourtant un grand Capitaine, & d'une conduite, d'une hardiesse à entreprendre les choses les plus difficiles, & d'une exactitude qu'on ne sçauroit trop admirer. Toute proportion gardée, je puis avec autant de raison me plaindre de l'oubli où l'on est de ce grand homme, que Junius Tibérianus se plaignoit de ce que l'Empereur Aurélien ne trouvoit aucun Historien après sa mort, ni pendant sa vie, qui eût écrit de ses grandes actions. Quoi! disoit-il, les hommes les plus médiocres auront leur bonne part dans l'Histoire, ils y seront même louez par de bonnes plumes, quoique tout-à-fait indignes! un Thersite, un Sinon, un Néron, un Domitien, & tels autres monstres de l'antiquité nous sont connus, & le seront jusqu'à la fin des siécles, & l'on n'entendra point parler d'Aurélien, *Prince très-illustre, grand Guerrier, Empereur très-sévére, d'un grand cœur & d'un grand esprit, & qui a restitué tout le monde au nom Romain: fasse le Ciel que cette folie n'arrive pas.* Cette folie est arrivée, ou son Histoire est perdue.

Castrucio, dont je vais rapporter un fait, a été plus heureux, & son Historien (*) vaut bien les meilleures plumes de son païs. Je le trouve d'autant plus recommandable, qu'il a écrit avec liberté. Car bien loin d'épargner son Héros dans tous ses défauts & dans tous ses vices, il nous les fait voir dans toutes leurs horreurs, comme ses vertus & ses grandes qualitez pour la guerre. Jamais Capitaine n'a été plus mêlé que celui-là. C'étoit une espéce de Zisca; mais il s'en falloit de beaucoup qu'il fût aussi honnête homme. En ce tems-là ces sortes de gens étoient fort rares en son païs, qui étoit alors le théâtre de toutes sortes de vices & de confusions, comme il nous le fait assez voir dans les portraits qu'il nous fait de son tems: car

(*) *Machiavel.*

ceux-mêmes dont on devoit attendre de l'édification étoient plus méchans, plus licentieux, & plus débordez mille fois que les gens du monde les plus diſſolus & les plus ſcélérats. De cet exorde, qui a ſon utilité, paſſons à l'exemple qui m'a donné occaſion de le faire.

» Les Florentins, dit l'Auteur, aiant formé une armée de trente mille hommes d'infanterie & de dix mille chevaux en 1338. aſſiégérent Saint-Miniat, & le prirent. Ils ſe réſolurent enſuite de paſſer l'Arne pour attaquer l'armée de Caſtrucio, qui s'étoit campé au-delà ſous les murailles de Fucegnio, aiant laiſſé un grand terrain entre la riviére & lui.

» L'Arne étoit alors fort bas, quoique les ſoldats euſſent de l'eau juſques par deſſus les épaules. Les Florentins ſe déterminérent pourtant à le traverſer, ils s'y préſentérent dès le matin dans un très-grand ordre. Ils firent paſſer d'abord une partie de leur cavalerie & mille hommes d'infanterie. Caſtrucio, qui étoit aux écoutes, & tout diſpoſé à faire ce qu'il avoit projetté, alla droit à eux avec cinq mille hommes de pied & trois mille chevaux; il ſe préſenta ſur la rive du fleuve & dans le gué même, pour leur en défendre le paſſage. Il ordonna en même tems à un corps de mille ſoldats armez à la légére de ſe porter à un gué qui étoit au-deſſous, & autant à un autre au-deſſus, ſe doutant que les ennemis ne les négligeroient peut-être pas.

» L'infanterie Florentine ſe trouvoit extrémement embaraſſée du poids de ſes armes & de la profondeur du gué. Comme le fond n'en étoit pas trop bon, la cavalerie qui la devançoit, & qui avoit enfin gagné l'autre bord, avoit rompu le gué, & l'avoit par-là rendu preſque impratiquable: car les uns emportez par le courant, ſe renverſoient ſur la cavalerie; les autres entroient ſi avant dans les boues, qu'il leur étoit impoſſible de s'en arracher. Les Généraux voiant toutes ces difficultez, & beaucoup de réſiſtance au paſſage, détachérent des troupes un peu plus haut, pour diviſer les forces de l'ennemi & partager ſon attention, outre que l'endroit étoit plus aiſé & les rives moins eſcarpées; mais ils trouvérent les mille hommes détachez pour leur en défendre l'abord. Ils ſe préſentérent à eux, armez de boucliers & de ces ſortes d'eſpontons, qui ſont en uſage ſur les galéres, dont ils ſe ſervoient avec un très-grand avantage, en faiſant en même tems de grands cris pour épouvanter les chevaux; ce qui les rendoit plus difficiles à manier, qui ſe cabroient bien loin d'avancer.

» Caſtrucio voiant l'obſtination de l'infanterie Florentine à ne point céder, car le combat commença par elle, que le nombre de leurs gens augmentoit toujours, & que les ſiens diminuoient beaucoup par le nombre des morts & des bleſſez, craignant qu'ils ne ſe rebutaſſent, fit avancer cinq mille hommes de réſerve pour ſuccéder à ceux qui avoient déja combattu. Ce mouvement ne pouvoit ſe faire ſans perdre encore quelque terrain; mais comme il étoit inévitable,

» il fit ouvrir sa ligne en deux à « droit & à gauche, pour donner » passage à sa réserve & recommen- » cer le combat; assûré que les forces » des ennemis étant déja épuisées » par un combat qui duroit depuis » longtems, ils ne tiendroient pas » beaucoup contre un corps de trou- » pes fraîches. Il en fut bientôt con- » vaincu. Les Florentins étonnez de » voir reparoître un nouvel enne- » mi, & qu'il falloit combattre en- » core sur nouveaux frais, perdirent » cœur, & peu après de leur ter- » rain, & enfin ouverts de toutes » parts, ils furent renversez & cul- » butez dans la riviére.

» La cavalerie qui s'étoit formée, » s'étoit engagée en même tems con- » tre celle de Castrucio, qui avoit » ordonné à ceux qui étoient à la » tête de soutenir le combat, sans » entrer dans aucun engagement, » à cause du petit nombre qu'il en » avoit, qu'il mettoit toute son es- » pérance en son infanterie, & qu'il » lui suffisoit de battre celle de l'en- » nemi pour espérer de chasser le » reste. Dès qu'il eut expédié cette » infanterie, il fit marcher la sienne » contre la cavalerie, qui fut atta- » quée avec tant de vigueur, qu'elle » eut en peu de tems le sort de l'in- » fanterie.

» Les Généraux Florentins voiant » que leurs affaires tournoient si mal » au premier passage, & qu'elles » n'alloient pas mieux au gué d'en » haut, détachérent un corps d'in- » fanterie plus bas pour passer la » riviére en cet endroit, & tomber » sur les flancs de Castrucio; mais » ils y trouvérent les mille soldats » légérement armez qui les atten- » doient à l'autre bord. Ils ne lais- » sérent pas que de les attaquer; » mais ils furent si bien reçûs, qu'ils » furent obligez de prendre la fuite: » de sorte que les Florentins furent » battus & repoussez par tout où » ils donnérent, quoique Castrucio » n'eût que vingt mille hommes » d'infanterie à leur opposer, & » quatre mille chevaux.

Ce qu'il y a de surprenant dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des petites, où il y a deux ou trois guez éloignez les uns des autres, c'est que si l'on passe en quelque endroit, pour peu de gens qu'il y ait en-deçà, on croit tout perdu aux endroits plus éloignez, lors même que les ennemis y sont repoussez, & l'on songe aussitôt à se retirer. Il est même rare que le plus grand nombre des Généraux ne prennent pas ce parti. L'Histoire fourmille de ces sortes d'exemples, sans que pour cela ceux qui en ont le plus de besoin en fassent la regle de leur conduite : car on en trouve bien peu qui s'instruisent par les fautes & les infortunes des autres, & aussi peu de ceux qui profitent des grands coups de maître, & qui les imitent dans l'occasion. Cela veut dire que pour éviter les unes, prendre les autres, & tirer des leçons des deux côtez, cela dépend bien plus de l'étude que de l'expérience, qui ne nous méne pas fort loin : preuve de cette vérité, qu'on se décourage & qu'on abandonne tout au passage d'une riviére où il y a plusieurs guez, lorsqu'on a traversé à quelqu'un. Celui de la Boyne en 1690. vient tout à propos ici. Je le tire de l'Histoire des Révolutions d'Angleterre.

» Le Prince d'Orange, dit l'éloquent Historien *, » toujours pressé » par le Parlement d'Angleterre de » secourir les Protestans d'Irlande,

* *Le Pére d'Orléans, Jésuite.*

» résolut d'y passer en personne. Et » en effet l'été suivant il y passa, & » s'étant joint avec le Maréchal de » Schomberg, marcha avec qua» rante-cinq mille hommes & soi» xante piéces de gros canon vers » Dublin pour chercher le Roi. Ce » Prince avoit reçu de France de» quoi armer encore des soldats, » un secours de cinq mille hommes » des troupes du Roi Très-Chrétien, » commandez par le Comte de Lau» zun...... Le Roi de la Grande » Bretagne ne put guéres passer que » vingt mille hommes, une partie » à demi armez, n'aiant d'artille» rie que douze piéces de campagne » qu'on avoit amenées de France. En » cet état ce Prince jugea, que si une » de ces victoires, où la bonne cause » & la valeur suppléent au nombre, » ne le tiroit d'affaires, il alloit être » vivement poussé, & que s'il recu» loit; ses soldats perdant beaucoup » de cette ardeur qui leur faisoit » souhaiter le combat, il perdoit » pour toujours le païs sans avoir » rien tenté pour le conserver. Cette » pensée le fit résoudre à marcher » au-devant du Prince d'Orange, » de l'attendre au bord de la Boyne, » de le combattre au passage. Ce» lui-ci y parut bientôt à la tête de » toutes ses troupes, & ses soixante » piéces de canon; & ce fut là que » l'onziéme de Juillet se donna la » bataille, à laquelle cette riviére » a donné le nom. Elle eut le suc» cès qu'elle devoit avoir, vû la dif» férence des forces. Il n'eût pas été » impossible, malgré cette inéga» lité, qu'elle n'en eût eu un meil» leur pour le Roi, qui la perdit, » si ses ordres eussent été suivis; si » aussitôt qu'il le commanda, on eût » chargé des troupes qui avoient » passé un gué éloigné à sa gauche, » pendant qu'une partie de ses gar» des & de ses dragons disputoient » le passage d'un gué plus proche » au Maréchal de Schomberg, qui » y fut tué. On fut trop lent de ce » côté-là, & trop fortement poussé » de celui-ci par le canon & par » la supériorité du nombre. L'aîle » droite fut rompue malgré la va» leur du Duc de Berwick, si con» nue en tant d'autres rencontres, » du Chevalier d'Hocquincourt qui » y périt, & de Richard Hamilton » qui y fut pris prisonnier.

Voilà ce passage célébre rapporté en fort peu de mots. S'il faut en croire un assez bon nombre de ceux qui s'y sont trouvez, les ennemis se fussent vûs très-empêchez, si l'on eût serré de plus près le gué, & qu'on l'eût bordé jusqu'à l'eau, & à l'égard du canon il fit beaucoup moins de mal que la nouvelle que les ennemis avoient pénétré au gué de la gauche, où l'on fit le mal plus grand qu'il n'étoit: nouvelle qui découragea ceux qui combattoient à l'autre; ce qui fit qu'on désespéra absolument. La faute n'étoit pas si grande dans cette action-là que deux que j'ai vû commettre, dont j'ai été temoin, & dont je ne perdrai de ma vie le souvenir, tant je les trouve étranges. Je ne parle pas du passage du bas Adigé, qui fit l'ouverture de la campagne de M. le Prince Eugéne en 1706. je l'ai rapporté ailleurs; trois ou quatre jours après le même Général passa le Canal Blanc, qui n'est pas peu considérable, vis-à-vis je ne sçai quel régiment qui ne fit aucune résistance: car il ne vit pas plutôt l'ennemi endeçà, qui l'avoit traversé sur deux ou trois batteaux au nombre de cent ou six vingts hommes, qu'il s'en alla, & mit l'alarme par tout, quoiqu'il y eût des régimens qui n'étoient pas fort éloignez, mais qui ne vinrent

pas pour disputer le passage ; parce que ceux qui l'avoient quitté grossirent si fort le nombre des ennemis, dont la plûpart ne l'avoient pas vû, qu'on ne jugea pas à propos d'y marcher. Deux heures après, nous nous trouvâmes avec des forces si considérables, que si l'on eût attaqué, comme c'étoit le sentiment de M. de Saint-Pater, une partie de l'armée des Impériaux eût été défaite : ce qui eût sauvé l'Italie. Deux jours après on passa le Pô de la même façon. Cela doit servir de grande leçon aux Généraux dans ces sortes d'affaires, & leur apprendre à s'expliquer un peu mieux qu'ils ne font dans les ordres qu'ils donnent à ceux qui commandent dans les postes les plus exposez ; c'est de leur ordonner sous peine de deshonneur & de châtiment exemplaire d'attaquer l'ennemi fort ou foible, & de percer jusqu'au dernier plutôt que de céder & d'abandonner leur poste. Cela ne suffit pas. On doit faire connoître aux Officiers, & ceux-ci à leurs soldats, la facilité & les avantages qu'il y a de défendre le passage d'une riviére. Ils sont encore plus grands si l'on passe sur des batteaux : car un pont ne s'établit pas en un instant, & pendant qu'on met tout en œuvre pour en retarder la construction, le secours a le tems d'arriver : que s'il y a des guez, rien n'est plus aisé que de les rompre, & pour les purger l'ennemi y emploie beaucoup plus de tems qu'il n'en faut pour faire le pont. Il faut instruire le soldat ; mais comme cela ne s'observe guéres, pour ne point dire jamais, il ne faut pas être surpris s'il prend aussitôt l'épouvante. C'est ce qui arriva aux troupes au passage de la Doire par M. de Turenne.

Ce grand Capitaine aiant assiégé Yvrée en 1640. dans le tems que M. le Comte de Harcourt, Général de l'armée de Piémont, étoit encore à la Cour, les ennemis, pour faire diversion, marchérent à Chivas pour en faire le siége. Le Vicomte de Turenne ne s'en mit pas autrement en peine, *parce qu'il espéroit*, dit l'Auteur de sa Vie, dont la plume est très-peu digne des actions du Héros qu'il chante, *qu'avant qu'ils eussent poussé leurs attaques, il se seroit rendu maître d'Yvrée, & seroit en état de leur faire lever le siége.*

Le Comte de Harcourt, qui étoit plein d'ambition, croiant que la gloire que les autres recevroient, alloit à la diminution de la sienne ; au lieu de demeurer quelque tems à la Cour, ne fit que s'y montrer, & reprenant la poste, se rendit devant Yvrée lorsqu'on s'y attendoit le moins. Il trouva toutes choses en aussi bon état qu'il le pouvoit desirer ; mais feignant d'avoir des nouvelles de Chivas, extrêmement pressé, il leva le siége & marcha contre les ennemis. Ceux-ci, dont le but n'étoit que de faire diversion, n'eurent garde de l'attendre, & se contentérent de faire un détachement de quinze cens hommes, lesquels s'étant joints à la garnison d'Yvrée, se présentérent sur les bords de la Doire pour en disputer le passage. Le Vicomte de Turenne, qui avoit l'avant-garde, se voiant ainsi arrêté, fit mettre son canon en batterie, pour les en déloger. Il posta aussi des mousquetaires dans les lieux avantageux, & feignant de n'avoir point d'autre dessein que celui de les en chasser à la faveur d'un grand feu, il envoia secrétement de la cavalerie au-dessus & au-dessous pour découvrir un gué. On en découvrit un à une lieue en-delà, où huit à neuf cens chevaux aiant passé, les ennemis en

furent si épouvantez qu'ils abandonnérent le passage.

Je trouve perpétuellement M. le Prince Eugéne en mon chemin dans presque toutes les parties de la guerre. Je l'ai dit, celle où il excelle le plus est le passage des riviéres: le voici engagé à la défense de celui de la Teisse en 1697. Ce Général aiant appris qu'une partie de l'armée Ottomane étoit en-deçà de la Teisse, forma le dessein de l'attaquer. Il marcha en bataille aux ennemis. A son arrivée à Zenta, il trouva mille chevaux des ennemis qui s'étoient avancez pour avoir des nouvelles; il les fit pousser. Ses gens aiant fait quelques prisonniers, il apprit que le Vizir passoit la riviére avec toute la hâte possible, & qu'il se fortifioit en-deçà. Le Général de l'Empereur se hâte de les joindre, résolu de les forcer dans leurs retranchemens. Il arrive sur eux dans un très-grand ordre. Les Turcs firent un grand feu de leur artillerie, sans que cela fût capable d'ébranler l'infanterie Impériale. On aborde leurs retranchemens, la droite de cette infanterie s'ouvre un passage la baionette au bout du fusil sans beaucoup de résistance. La cavalerie met en même tems pied à terre, & perce en un autre endroit. On s'apperçut en même tems que les deux branches du retranchement laissoient un passage des deux côtez de la riviére, la cavalerie des aîles se replie à droite & à gauche, entre par ces deux endroits, pousse jusqu'au pont & s'en rend le maître: de sorte que tout ce qui étoit en-deçà fut taillé en piéces. Action mémorable, que je rapporterai ailleurs dans mon Traité du passage des riviéres.

Cette action du Prince Eugéne est digne d'un grand Capitaine, & sans difficulté un des plus beaux endroits de sa vie. Il ne lui manquoit pour remplir tous les différens cas de la partie de la science de la guerre qui regarde le passage des riviéres, que celui qui embrasse la défense. Il prend son parti sur le champ, sans s'embarasser si l'ennemi est passé en grand nombre; & bien qu'il sçache qu'il s'est retranché en-deçà, il y marche, l'attaque, non pas seulement en grand ordre; mais avec tout l'art qu'on sçauroit desirer dans un grand Capitaine, & cet art comme le principe se trouve dans l'exemple même. Il paroît que les retranchemens du Vizir n'étoient pas fort redoutables, puisque la cavalerie fait presque tout dans cette grande action. Je l'ai remarqué plus d'une fois: sans entrer dans le défaut de la tactique des Turcs, qui est assez grand, j'en reconnois un plus grand encore, qui est celui de leurs armes. Cela donne un avantage infini à la cavalerie Allemande, qui craint si peu l'infanterie Turque, qui ne connoît point l'usage ni l'avantage de la baionette au bout du fusil, qu'elle l'attaque la pipe à la bouche. C'est ainsi que les Officiers Allemans s'expriment, pour marquer le prodigieux mépris qu'ils font de tels ennemis. Mais si les Turcs s'avisent de prendre nos armes, sans rien changer à leur tactique, c'est-à-dire à leur maniére de se ranger en bataille, qu'on voit bien qui est dans l'esprit de la phalange mal exécutée & sans presque aucune distinction de rangs & de files; si, dis-je, ils s'avisent de combattre avec plus d'ordre, moins de confusion & en phalange parfaite, & qu'ils y joignent la baionette au bout du fusil, & que sans rien changer à leur discipline militaire ils l'observent exactement, ils deviendront redou-

tables à toute l'Europe. Car rien ne marque davantage l'excellence de leur ordre de bataille à leur cavalerie comme à leur infanterie, toute imparfaite que je la représente, que de réduire les Impériaux & les autres nations de l'Europe contre lesquelles ils sont en guerre, à combattre en phalange parfaite, c'est-à-dire sur une ou deux lignes, ou sur un ordre à deux fronts, sans aucun intervalle entre les corps; ce qui joint à l'avantage de nos armes nous les soumet entiérement: car à l'égard du courage les Turcs ne le cédent à aucune nation du monde. Il viendra quelque Vizir un jour plus habile & plus éclairé qu'un autre, qui ouvrira les yeux sur la cause de tant de défaites, & qui changera toute la face des affaires du monde entier.

Les Moscovites étoient moins que les Turcs. Pierre le Grand a fait voir à toute la terre, qu'il naît des soldats par tout où il naît des hommes, & que tout dépend de la discipline, de l'exercice & de l'avantage des armes. Il ne faut pas croire qu'un tel changement soit plus difficile aux Turcs qu'aux Moscovites, dont les qualitez pour la guerre sont fort au-dessous de celles des premiers. Ce seroit se faire illusion que de croire que ceux-ci, moins barbares que les autres, n'ouvriront pas enfin les yeux, & qu'ils ne réfléchiront pas sur leurs défaites, sur la cause de leurs disgraces, & sur leurs avantages: car de prétendre qu'ils demeureront perpétuellement enchaînez & esclaves de leurs coutumes, c'est une erreur: ils secoueront leurs chaînes comme leurs voisins. Finissons par cette maxime de mon Auteur, » qu'il y a beaucoup » de choses qui paroissent d'abord » impossibles, qui deviennent fa» ciles par l'usage & par l'exercice, lorsqu'il dépend d'un seul acte de notre volonté de rejetter les unes & de prendre les autres.



CHAPITRE XV.

Dorimaque fait Préteur des Etoliens, ravage l'Epire. Marche de Philippe. Déroute des Eléens au mont Apeaure.

VErs ce tems-là Paul Emile, après avoir ſubjugué l'Illyrie, entra triomphant dans Rome. Ce fut auſſi alors qu'arriva la priſe de Sagonte par Annibal, après laquelle ce Capitaine diſtribua ſes troupes en quartiers d'hiver. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, on envoia des Ambaſſadeurs à Carthage pour demander Annibal, & en même tems on ſe diſpoſa à la guerre, en créant pour Conſuls Publius Cornélius & Tibérius Sempronius. Nous avons déja dit quelque choſe de tout cela dans le premier Livre. Ceci n'eſt que pour rafraîchir la mémoire de ces faits, & pour joindre enſemble ceux qui ſont arrivez vers le même tems. Ainſi finit la premiére année de la cent quarantiéme olympiade.

Le tems des Comices étant venu, les Etoliens choiſirent pour Préteur Dorimaque. Il ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il ſe mit en campagne, & ravagea le haut Epire avec la derniére violence, moins pour ſon intérêt particulier que pour chagriner les Epirotes. Arrivé à Dodone, il mit le feu aux galeries du Temple, diſſipa les préſens qui y étoient ſuſpendus, & renverſa le Temple même. On ne connoît chez ce peuple ni les loix de la guerre, ni celles de la paix. Tout ce qui leur vient en penſée, ils l'exécutent ſans aucun égard ni pour le droit des gens, ni pour les loix particuliéres. Après cette belle expédition Dorimaque retourna en Etolie.

L'hiver duroit encore, & perſonne dans une ſaiſon ſi fâcheuſe ne s'attendoit à voir Philippe en campagne, lorſque ce Prince partit de Lariſſe avec une armée compoſée de trois mille Chalcaſpides, de deux mille fantaſſins à rondaches, de trois cens Candiots, & de quatre cens chevaux de ſa ſuite. Il paſſa de Theſſalie dans l'Eubée, de là à Cyne, puis traverſant la Béotie & les terres de Mégare, il arriva à Corinthe ſur la fin de l'hiver. Sa marche fut ſi promte & ſi ſecréte, que les Péloponnéſiens n'en eurent aucun ſoupçon. A Corinthe il fit fermer les portes, mit des ſentinelles ſur les che-

mins, fit venir de Sicyone le vieux Aratus, & écrivit au Préteur & aux villes d'Achaïe, pour leur faire sçavoir quand & où il falloit que les troupes se trouvassent sous les armes. Il partit ensuite, & alla camper dans le païs des Phliasiens proche Dioscore.

En même tems Euripidas avec deux cohortes d'Eléens, des pirates & des étrangers au nombre d'environ douze cens hommes & cent chevaux, partit de Psophis & passa par Phénice & Stymphale, sans rien sçavoir de ce que Philippe avoit fait. Son dessein étoit de piller le païs des Sicyoniens, & il devoit en effet y entrer, parce que la nuit même que le Roi avoit mis son camp proche Dioscore, Euripidas avoit passé outre. Heureusement quelques Candiots de l'armée de Philippe, lesquels avoient quitté leurs rangs & furetoient de côté & d'autre pour fourrager, tombérent sur sa route. Il reconnut d'abord qu'il étoit parmi les ennemis: mais sans rien dire de ce qui se passoit, il fit faire volteface à ses troupes, & reprenant le chemin par lequel il étoit venu, il vouloit & espéroit même prévenir les Macédoniens, & s'emparer des défilez qui se rencontrent au-delà des Stymphaliens. Le Roi ne sçavoit rien de tout cela. Suivant son projet il léve le camp du matin, dans le dessein de passer proche Stymphale pour aller à Caphyes, où il avoit mandé que seroit le rendez-vous des troupes.

Quand la premiére ligne des Macédoniens fut arrivée à la hauteur d'où le mont Apeaure commence à s'élever, & qui n'est éloignée de Stymphale que de dix stades, il trouva que la premiére ligne des Eléens y arrivoit en même tems. Sur l'avis qu'Euripidas en reçut, suivi de quelques cavaliers il se déroba au péril qui le menaçoit, & par des chemins détournez s'enfuit à Psophis. Le gros des Eléens, étonné de se voir sans Chef, fit alte sans sçavoir bien ni que faire, ni de quel côté tourner. Leurs Officiers croioient d'abord que c'étoient quelques Achéens qui étoient venus à leur secours. Les Chalcaspides leur firent venir cette pensée, parce que les Mégalopolitains s'étoient servis de boucliers d'airain dans la bataille contre Cléoméne, sorte d'armes que le Roi Antigonus leur avoit fait prendre. Trompez par ce rapport d'armes, ils se tranquillisoient & s'approchoient toujours des collines voisines. Mais quand les Macédoniens furent plus près, les Eléens virent alors le danger où ils étoient, ils jettérent aussi-

tôt leurs armes & s'enfuirent à vauderoute. On en prit douze cens prisonniers, le reste périt partie par l'épée des Macédoniens, partie en se précipitant du haut des rochers. Il y en eut tout au plus cent qui se sauvérent. Philippe envoia les dépouilles & les prisonniers à Corinthe, & continua sa route. Cet événement surprit agréablement les peuples du Péloponése; c'étoit une chose assez singuliére qu'ils apprissent en même tems & que Philippe arrivoit, & qu'il étoit victorieux.

Il passa par l'Arcadie, où il eut beaucoup de peine à monter l'Oligyrte au travers des neiges dont il étoit couvert. Il arriva cependant la nuit du troisiéme jour à Caphyes, où il fit reposer son armée pendant deux jours. Il se fit joindre là par le jeune Aratus & les Achéens qu'il avoit assemblez, de sorte que son armée étoit environ de dix mille hommes. Il prit par Clitorie la route de Psophis; de toutes les villes où il passoit, il emportoit des armes & des échelles. Psophis est une ville ancienne d'Arcadie dans l'Azanide. Par rapport au Péloponése en général, elle est au milieu; mais par rapport à l'Arcadie, Psophis est dans la partie Occidentale, & joint presque de ce côté-là les frontiéres d'Achaïe. Elle commande avantageusement les Eléens, avec qui elle ne faisoit alors qu'une même République. Philippe campa sur des hauteurs qui sont vis-à-vis de la ville, & d'où l'on a vûe non seulement sur la place, mais encore sur les lieux circonvoisins. Il fut frapé de la forte situation de cette ville, & ne sçavoit quel parti prendre. Du côté d'Occident elle est fermée par un torrent impétueux, qui tombant des hauteurs voisines s'est fait en peu de tems un lit fort large, où l'on ne trouve pas de gué la plus grande partie de l'hiver, & qui par-là rend cette ville presque inaccessible & imprenable: l'Erymanthe la couvre du côté d'Orient, fleuve grand & rapide, & dont on compte une infinité d'histoires. Du côté du Midi le torrent se jette dans l'Erymanthe, ce qui fait comme trois fleuves qui couvrent trois faces de cette ville. Enfin au Septentrion s'éléve une colline fortifiée & bien fermée de murailles, laquelle tient lieu d'une bonne & forte citadelle. Toute la ville étoit entourée de murailles hautes & bien bâties, & il y avoit une garnison de la part des Eléens, & que commandoit Euripidas qui s'y étoit retiré.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur la déroute des Eléens dans les détroits du mont Apeaure.

§. I.

Réflexions sur la conduite d'Euripidas. Exemples de plusieurs grands Capitaines qui l'ont imité dans sa lâcheté.

NOtre Auteur manque ici d'éxactitude dans le plus essentiel de l'événement qu'il rapporte. Cette faute n'est pas excusable dans un Historien militaire, & de son poids. N'eût-il pas mieux fait, en nous apprenant le dessein d'Euripidas, de nous donner une description du païs qui pût nous faire voir qu'il s'étoit embarqué dans un mauvais pas dans ces détroits de montagnes sans aucune espérance d'en pouvoir sortir? Car si le but des Eléens étoit d'embarasser le passage de ces montagnes, & d'empêcher que l'ennemi n'y pénétrât, pourquoi ne pas nous dire si effectivement ils étoient arrivez sur les lieux, cu s'ils furent coupez dans leur marche par l'armée de Philippe, & acculez dans ces rochers, où il n'y avoit point d'issue? Si l'Historien rous avoit mis au fait de toutes ces choses, nous serions délivrez d'un grand embarras pour éclaircir toute cette affaire. Il se pourroit aussi que Philippe, averti qu'ils étoient maîtres du défilé, & qu'ils ne s'étoient pas précautionnez sur leurs derriéres, comme firent les soldats rebelles d'Afrique contre Amilcar dans le détroit de la Hache; il se peut, dis-je, que ce Prince eût envoié des troupes pour s'emparer des passages, & pour couper les vivres & la retraite aux ennemis. Je ne vois pas que cela puisse être autrement, à moins qu'ils ne se fussent engagez dans un détroit qui n'avoit point d'issue, & que Philippe n'eût marché pour leur boucher le passage par où ils étoient entrez; ce qui arrive quelquefois, lorsqu'on est guidé par des traîtres ou par des gens qui n'ont aucune connoissance du païs; tout cela peut être arrivé: car il ne paroît pas qu'Euripidas fût un fort habile Général. Il fait ici une figure qui ne le céde point à celle de Picrocole, dont parle Rabelais, qui s'enfuit cinq heures avant le combat. Il falloit qu'il eût quelqu'un de son tems en vûe dans cette ridicule fiction; mais bien que Picrocole soit un Général imaginaire dans le Livre de cet Auteur, il s'en trouve dans l'Histoire qui sont très-réels. Euripidas se voiant enfermé dans ces détroits, sans songer aux moiens de s'en retirer par sa valeur & par sa conduite, car il faut tenter au moins, il laissa là son armée, & s'enfuit par des sentiers détournez.

Il y a une maxime qui dit que le Général doit mourir le dernier de son armée, & cette maxime est très-sage; mais elle ne dit pas qu'il faille fuir le premier & abandonner ses troupes dans un grand danger, où la nécessité de combattre, lorsqu'on ne peut fuir, peut ouvrir un chemin au salut & à la victoire, c'est-à-dire lorsque les soldats se trouvent malheureusement dans

cette alternative de périr ou de se sauver par un coup de désespérez: car la maxime qu'il n'y a rien d'insurmontable à la nécessité, & qu'elle est la plus dangereuse de toutes les armes, n'est pas moins véritable que l'autre. Euripidas ne pouvoit l'ignorer, car elle étoit autant connue de son tems qu'elle l'est aujourd'hui, & une infinité de grands hommes s'en sont bien trouvez. Il n'en fit aucun usage dans cette occasion, & abandonna bravement son armée. Dans de telles extrémitez il faut tenter de percer à différentes reprises, & joindre au courage déterminé, au désespoir même, la ruse & le stratagéme, & les épuiser s'il se peut. Après toutes ces tentatives le Général, qui peut être utile à son païs, doit songer à sa conservation, & tâcher de se sauver, s'il lui est possible, sans que sa réputation en souffre: car la gloire des grandes journées augmente par la prise du Général de l'armée.

Il est surprenant, je le répéte encore, qu'il y ait tant d'Euripidas dans l'Histoire ancienne & moderne. Après avoir bien médité sur mes lectures, j'en ai tant trouvé, que je ne finirois pas sitôt si je les rapportois tous. Je transcrirai les plus considérables, car ces sortes d'exemples font un très-grand plaisir. Il y a même plus que cela: car puisqu'ils sont si peu rares, c'est une marque que ces lâchetez, qui sont arrivées, peuvent arriver encore; elles ne sont pas toutes anciennes. Je remarque quelques hommes célébres qui se sont deshonorez comme Euripidas, & nous remplirons ici cette maxime, qu'il faut que la plûpart des instructions soient indirectes, surtout celles qu'on donne aux gens de guerre, ou à ceux qui y sont destinez, & qu'on fasse le moins semblant d'enseigner lorsque l'on enseigne le plus.

Mes Lecteurs penseront de l'action d'Euripidas tout comme j'en pense, ils la trouveront fort extraordinaire; mais qu'il ait trouvé des imitateurs d'une lâcheté encore plus énorme, cela doit surprendre encore bien davantage, & s'il vous plaît fort peu de tems après: car il n'y a qu'un espace de quelques années entre l'action d'Euripidas & celle de Persée Roi de Macédoine, dans la bataille qu'il perdit contre Paul Emile. On ne vit jamais dans le monde un Prince plus lâche que celui-là. « Ceux qui auront été en » quelque estour de guerre, *dit Montagne* (a), tous blessez & encore » ensanglantez, on les raméne bien » le lendemain à la charge; mais » ceux qui ont conçu quelque bonne » peur des ennemis, vous ne les » leur ferez pas seulement regarder » en face. Il s'en faut bien que ce Prince eût été battu, il avoit remporté une grande victoire sur les Romains au commencement de la guerre; & lorsque Paul Emile marcha contre lui, il étoit à la tête d'une excellente armée, supérieure à celle de ses ennemis, & qui ne lui cédoit ni en valeur ni en discipline. Qu'on écoute Tite-Live & Plutarque, on jugera des embarras où le Général Romain se trouva dans cette journée; le bel ordre de l'armée Macédonienne, cette phalange toute hérissée de ses piques, la profondeur de ses files, l'étonnérent extrémement. Il fut longtems incertain de ce qu'il feroit pour réussir dans son entreprise. Il paroît assez qu'il doutoit beaucoup de l'événement de cette journée, & ç'eût été avec beaucoup de raison, si son

(a) *Ess. de Montag. l. 1. c.37.*

ennemi n'eût perdu la tête.

Plutarque cite Polybe là-dessus, qui dit que Persée se laissa tellement emporter à la fraieur, qu'il » se sauva à toute bride dès le commen- » cement du combat, & qu'il se re- » tira dans la ville de Pydne sous » prétexte d'aller faire un sacrifice » à Hercule: comme si Hercule, » *dit-il*, étoit un Dieu à recevoir » les timides sacrifices des lâches, » & à exaucer les vœux injustes: » car il n'est nullement juste, ni » que celui qui ne tire point donne » dans le but, ni que celui, qui » n'ose attendre l'ennemi, rem- » porte la victoire; en un mot que » celui qui n'agit point réüssisse. Voilà un étrange effet de la peur en si beau sujet de n'en pas prendre & de tout espérer: car les Romains au premier choc contre cette redoutable phalange, rebouchérent comme contre un roc, & se virent à deux doigts de leur ruine. Paul Emile avoit presque desespéré du succès de cette journée; il l'eût perdue infailliblement, si le Roi de Macédoine eût paru à la tête de son armée, ou que ses soldats eussent ignoré qu'il les eût abandonnez pour aller sacrifier à Hercule.

Croira-t-on qu'on puisse aller au-delà d'une lâcheté si énorme? En voici pourtant une qui surpasse celle du Roi de Macédoine; mais, ce qui semblera plus étrange, c'est que celui qui enchérit sur le Grec est un Romain, brave, déterminé & grand Capitaine, & cependant ce Romain pur & net de tout reproche se deshonore par la plus grande de toutes les infamies pour un Guerrier. *Amour tu perdis Troie*, dit la Fontaine sur un sujet un peu moins grave que celui-ci; mais je reconnois moins la grandeur de son pouvoir dans cette perte, quelque grande qu'Homére nous la représente, que dans celle de la réputation de Marc-Antoine, qui se laissa si bien enlasser dans les filets de sa Cléopatre Reine d'Egypte, & l'aima si furieusement, qu'il ne se soucia plus ni d'honneur ni de gloire.

On dit cependant des Héros, que si l'amour est le plus fort tyran qui les domine, c'est un tyran qui laisse l'honneur en possession de tous ses droits. Cela est bon à dire dans un roman, où l'Auteur hausse ou baisse le merveilleux de ses Héros selon le besoin qu'il en a; mais le beau & l'honnête de cette passion ne se remarquent point dans le bon Antoine, ni dans ceux qui comme lui s'y laissent aller sans la moindre résistance. Croiez que le Romain paia bien cher les embrassemens & les plaisirs qu'il goûtoit avec sa maîtresse. S'il s'en fût tenu uniquement aux pratiques ordinaires des amoureux transis, qui consistent à perdre le boire, le manger & le dormir, & qui souffrent mille autres incommoditez attachées à cette passion, bien qu'on aime & qu'on soit aimé, le mal n'eût pas été fort grand, & n'eût pas scandalisé l'Egypte, Rome & toute la terre; mais ici il étouffe dans ce Capitaine tous les sentimens de l'honneur, & produit en lui un égarement de raison & une foiblesse de cœur dont on est tout épouvanté, & qui seroit plus pardonnable à tout autre qu'à l'amant de Cléopatre. Plutarque va nous apprendre combien les Princes & les Généraux d'armées doivent être en garde sur l'article de l'amour; le danger est d'autant plus grand, qu'il ne porte pas seulement sur leur réputation, mais sur l'Etat & sur leurs armées.

Les amours de Marc-Antoine portérent le dernier coup à la li-

berté de Rome. Auguste n'osoit trop y attenter; il vouloit régner seul, & il avoit deux Collégues, Lépidus & Antoine. La perte du premier lui coûta peu, l'intrigue le tira de cet embarras. Il ne restoit plus qu'Antoine; mais c'étoit un autre homme, & fort à redouter par son courage & par ses forces. Il étoit aimé & chéri de ses soldats, il étoit maître d'une partie de l'Asie, & presque toutes les Puissances de cette partie du monde lui étoient alliées, & dévouées à son parti. Il étoit d'ailleurs maître absolu de l'Egypte, car de là il donnoit la loi à toute l'Asie & à Rome même, qui tiroit toute sa subsistance de ce païs-là; ce qui embarassoit extrémement Auguste. La jalousie du Gouvernement entre ces deux rivaux ne les tenoit pas trop d'accord, & les brouilla souvent ensemble; mais comme ils se redoutoient également l'un l'autre, les amis communs faisoient aisément leur paix. A la fin ils prirent les armes avec une égale puissance; & si les folles amours du premier n'eussent pas renversé sa cervelle, Auguste ne s'en fût jamais tiré avec tant de bonheur. Celui-ci leva de puissantes armées de terre & de mer; l'autre, qui n'étoit pas moins en pouvoir de lui rétorquer sur l'un & sur l'autre élément, se mit en mer avec un tel appareil & une si nombreuse flote, que depuis la première Punique il ne s'est rien vû de semblable. Antoine s'y embarqua; mais sa passion pour Cléopatre étoit si violente, que ne pouvant s'en éloigner, il l'amena avec lui. Outre ces forces navales, Antoine n'étoit pas moins redoutable sur terre, & son armée surpassoit en nombre & en valeur celle de César. Voilà donc deux grandes armées de mer & de terre qui se donnoient comme la main; & de celle-ci dépendoit l'Empire du monde plutôt que de l'autre. Canidius conseilloit à Antoine de renvoier Cléopatre, il lui disoit qu'une bataille gagnée ou perdue sur mer ne décideroit jamais de rien; au lieu que se mettant à la tête de son armée de terre, il pouvoit être assûré de la victoire par la valeur de ses troupes & la confiance qu'elles avoient en lui; mais enivré de sa ridicule & indigne passion, il n'écouta point un conseil si salutaire, il laisse là son armée de terre, monte sur sa flote & donne la bataille qu'on appelle d'*Actium*: le combat fut longtems incertain & douteux. » Lorsque tout à coup, dit Plutarque, » on vit les soixante » vaisseaux de Cléopatre, qui déploioient leurs voiles pour se retirer, & qui se mirent à fuir au » travers de ceux qui combattoient, » car ils étoient postez derriére ces » gros bâtimens, & en les écartant » pour passer ils les mirent en desordre. Les ennemis les regardoient » avec étonnement, & les voioient » poussez par un bon vent prendre » le chemin du Péloponése.

» Alors Antoine fit voir manifestement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, ni le courage » d'un homme, en un mot qu'il n'avoit pas son bon sens; mais que » comme quelqu'un a dit en badinant, que l'ame d'un amant vit » dans un corps étranger, il étoit » entraîné par une femme, comme » s'il eût été colé avec elle & obligé de suivre tous ses mouvemens. » Car il n'eut pas plutôt vû la galére de cette Egyptienne faire » voile, qu'oubliant tout & s'oubliant lui-même, & trahissant & » abandonnant ceux qui combattoient & qui se faisoient tuer

» pour lui, il monta sur une ga-» lére à cinq rangs de rames, ac-» compagné seulement d'Alexandre » le Syrien & de Scellius, & suivit » celle qui l'avoit déja ruiné, & qui » alloit achever de le perdre. Cette furieuse passion fut pour lui une source inépuisable de malheurs. César après une telle victoire, dont notre amoureux se fût très-bien relevé par son armée de terre, n'eut garde d'imiter Annibal après la bataille de Cannes: il le poursuivit jusques dans l'Egypte. Antoine se réveilla un peu par un combat, où il remporta quelque avantage, & puis retomba dans ses mêmes foiblesses, & fut réduit à se tuer lui-même. L'on peut dire qu'Auguste dut plutôt à la folle passion d'Antoine pour sa Cléopatre une victoire si surprenante, qu'à sa valeur & à sa conduite.

Voici un Amiral de la flote d'Athénes, qui, sans être amoureux, s'enfuit avec quelques vaisseaux, & laissa là le reste: on entend bien que je veux parler de Conon, grand Capitaine. Mais dans cette affaire-ci, il manqua de conduite & de prévoiance. A l'égard du courage, je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement l'accuser d'en avoir manqué. Sa flote étoit forte de cent quatre-vingt galéres, il fut surpris & ne se sauva qu'avec neuf. Cet événement termina la guerre du Péloponése, & causa la ruine & la décadence d'Athénes. Voici le fait, je l'emprunte de Thucydide, & d'Ablancourt m'en fournit la traduction.

Lysander, Amiral de l'armée de Lacédémone, s'étant rendu maître de Lampsaque, où il y avoit un bon port, les Athéniens aiant été avertis qu'il tiroit de ce côté-là, y cinglérent aussi, » & mouillérent » au port d'Eleonte dans la Cher-» sonése avec cent quatre-vingt ga-» léres; & aiant sçû la prise de Lamp-» saque, allérent à Seste, où s'étant » pourvûs de vivres, ils abordérent » à Egosportame vis-à-vis de Lamp-» saque, où l'Hélespont n'a pas deux » milles de largeur. Lysander, après » avoir fait repaître ses gens, les fit » embarquer, & mit les mantelets » des galéres comme pour le com-» bat, avec défense de quitter son » rang & de branler sans ordre. Les » Athéniens, dès le lever du Soleil, » se rangérent en bataille devant » le port; & voiant que Lysander » ne bougeoit, se retirérent sur le » soir à leur poste, où il les fit sui-» vre par quelques galéres des plus » légéres pour épier leur contenance. » Après avoir fait cela l'espace de » quatre jours, pendant lesquels les » Athéniens ne cessérent de lui pré-» senter la bataille; Alcibiade, qui » vit de son fort qu'ils étoient sur » une rade découverte, d'où il fal-» loit aller querir des vivres ail-» leurs, tandis que l'ennemi étoit » posté dans un bon port où il ne » manquoit de rien, il leur con-» seilla de regagner Seste, qui n'é-» toit éloigné que de demie lieue, » où ils se pouvoient battre quand » il leur plairoit, sans être sujets » aux insultes des ennemis. Mais les » Généraux Athéniens, & particu-» liérement Tydée & Ménandre, » ne trouvérent pas bon qu'il se » mêlât de leur donner des avis, » n'étant plus Général; ce qui l'o-» bligea à se retirer. Le cinquié-» me jour, Lysander dit à ceux » qu'il envoioit à la découverte, » selon la coutume, qu'ils fissent » signe avec un bouclier lorsqu'ils » verroient les ennemis décendus à » terre, & écartez, comme ils fai-» soient tous les jours par mépris, à

» cause qu'il refusoit le combat. Le » signal ne fut pas plutôt donné, » qu'il vogua contre eux à toutes » rames, suivi de Thorax avec son » infanterie. Conon le voiant venir, » fit sonner l'alarme pour rassem- » bler ceux qui étoient dispersez, » car il y avoit des galéres entiére- » ment dégarnies, qui n'avoient » qu'une rangée ou deux de ra- » meurs, & se mit en mer avec » neuf autres équipées de tout point, » dont la Parelienne étoit une. Ce- » pendant Lysander prit toutes les » autres avec ce qui étoit dessus, » & une partie même de ceux qui » étoient sortis : le reste se sauva » dans quelques petites places voi- » sines. Conon voiant tout perdu, » cingla en haute mer avec huit ga- » léres vers le promontoire de Lamp- » saque, où trouvant les grandes » voiles des ennemis, il les prit, & » tira vers Evagoras Roi de Chypre, » tandis que la Parelienne portoit à » Athénes la nouvelle de la défaite.

Voilà deux plaisans Officiers Généraux que Menandre & Tydée, qui parce qu'Alcibiade, un des plus grands Capitaines d'Athénes, étoit sans cesse maltraité par ses Citoiens, lors même qu'il les tiroit des plus grands embarras, & même après les avoir délivrez du joug des Lacédémoniens, se moquent de ses avis, comme si l'on perdoit le sens & l'esprit lorsqu'on perd les bonnes graces d'un Prince ; ils méprisent un conseil salutaire, qui faisoit le salut & la gloire de l'armée Athénienne. Mais que Conon ait méprisé cet avis, il y a lieu d'en être étonné : il eût pû s'épargner une telle honte, & la perte entiére de sa réputation.

Le Général Banier, un des plus grands hommes de son siécle, est atteint & convaincu dans l'Histoire d'avoir donné dans la passion d'amour au-delà des bornes raisonnables ; mais elle n'étouffa jamais en lui tous les sentimens de l'honneur, comme cela se voit dans Antoine, & ne lui fit d'autre mal que de lui avoir fait manquer de bons coups par sa négligence ; il perdit quelque peu de l'estime de ses soldats ; mais il la recouvra bientôt par sa valeur : car quelque forte que soit la passion de l'amour, on en guérit cependant. Cette passion est en quelque maniére excusable ; mais un lâche demeure tel toute sa vie, à moins qu'il ne se fasse une irruption furieuse du tempérament qui bouleverse toute la machine ; ce qui est un prodige plutôt qu'une preuve qu'on en peut guérir. C'est pour cela que je trouve l'action d'Andronique l'Ange plus honteuse que celle de Marc-Antoine. Voici l'exemple tel que Nicetas (a) le rapporte dans le Président Cousin.

L'Empereur Manuel Comnéne » aiant donné des troupes à Andro- » nique l'Ange & à Manuel Can- » tacuzéne, *dit l'Auteur*, pour at- » taquer les Turcs de Carace, l'ex- » pédition n'en fut pas heureuse. » Carace est entre Lampis & Graos- » gala : Andronique aiant laissé son » bagage à cette derniére ville, at- » taqua Carace ; mais y aiant pris » seulement des troupeaux & des » païsans, il s'enfuit à toute bride, » au seul bruit de l'arrivée des » Turcs, sans s'informer de leur » nombre ni de leurs forces ; & non » content de s'être sauvé à Cone, il » poussa son cheval jusqu'à Laodi- » cée. Les soldats, étonnez de l'ab- » sence du Général, abandonnérent » les prisonniers & le bagage, & se

(a) *Nicet. Hist. de l'Emp. Man. Comn. liv. 6. ch. 8.*

» fussent dispersez de côté & d'au» tre, si Cantacuzéne n'eût empê» ché leur déroute. Peu s'en fallut » que l'Empereur ne fît promener » Andronique par la ville en habit » de femme; mais il modéra sa co» lére & lui pardonna, en considé» ration de la parenté qui étoit en» tre eux.

Ces sortes de châtimens étoient en usage en ce tems-là, comme cela se voit dans la Vie de l'Empereur Julien, & les amoureux en sont beaucoup moins dignes que les lâches qui ne le sont pas: car ceux-ci sont fort sains d'esprit, tout au contraire des autres qui l'ont perdu. Il s'en trouve plus dans l'Histoire de ceux qui ressemblent à Andronique l'Ange, & qui se deshonorent par leur lâcheté, que des autres dans lesquels l'amour étouffe toute sensibilité pour l'honneur. Je crois que Marc Antoine est le seul au monde qui nous ait fait voir au plus haut degré de perfection les prodigieux effets de cette passion: la lâcheté n'en produit pas moins, Witikind nous en offre un exemple. Le Pére Daniel n'est pas d'une grande exactitude à l'égard de ce Chef des Saxons contre Charlemagne. C'étoit » un des plus fameux Capitaines » des Saxons Vestphaliens, *dit cet* » *Historien* (a): c'étoit un homme » infiniment zélé pour la liberté de » son païs, & son courage & sa » prudence lui avoient acquis beau» coup d'autorité. Il étoit ennemi » juré des François, & n'avoit ja» mais voulu entrer en commerce » avec eux. Ce Capitaine, se sen» tant coupable de la plûpart des » infractions des Traitez de paix, » & de quantité d'excès & de vio» lences, appréhenda de se mettre » en la puissance du Roi; il aima » mieux se retirer chez le Roi de » Dannemarc. Cela va bien jusques là; mais l'Historien n'a pas exprimé les choses comme elles sont dans l'original, & ce n'est pas là le seul endroit où il cloche dans son Histoire, surtout pour ce qui regarde les Rois de la premiére race: nous n'aurions pas beaucoup de peine à le démontrer, si c'étoit ici le lieu. Witikind fut l'auteur de la révolte des Saxons, ce que l'Historien auroit dû dire lorsque Charlemagne entra dans la Saxe. Il se mit à la tête de son armée, sur la nouvelle que les François marchoient droit à lui. Il se trouva véritablement sur-[illegible] & sans presque aucuns pré-[illegible]ifs; ce qui consterna son armée. Ce Capitaine s'étant apperçû de cette fraieur, desespéra du succès de son entreprise, & de tirer parti d'une armée déja intimidée de l'approche des François; ce qui l'obligea de tout abandonner, & de se retirer en Dannemarc. Les Saxons composérent alors, & se soumirent au vainqueur.

Huniade, si célébre par ses grandes actions, seroit-il digne d'entrer dans le catalogue des Généraux qui laissent là leur armée dans les grandes extrémitez, & se retirent pour sauver leur personne, desespérant du salut de leurs troupes? Il y a moins de lâcheté dans ceux-ci que de prudence. Bien des Connoisseurs le prétendent ainsi, les autres d'une morale plus sévére à l'égard du prix de la réputation, qui est inestimable dans un grand cœur, veulent qu'on périsse plutôt que de penser à un tel parti. Je crois qu'on devroit distinguer un Souverain d'un Général d'armée dans ces sortes de cas, lorsqu'il a encore quelque chose à per-

(a) *Daniel, Hist. de France. Charlemagne.*

dre. Je laisse le jugement à de plus habiles que moi dans ce que je vais rapporter de ce Roi de Hongrie, qui pour ne point perdre tout ce qu'il avoit de forces, se sauva avec une partie, ne pouvant amener le reste, qu'il abandonna. Je panche fort à croire qu'il fit le coup d'un habile Général.

Huniade à la tête d'une puissante armée, qui comparée à celle des Turcs étoit fort petite, se résolut de marcher à eux, & de les attaquer dans la plaine de Cosone en 1448. Cette bataille est célébre dans l'Histoire, elle dura deux jours, & le second les Valaques, qui composoient une partie de l'armée Chrétienne, se tournérent du côté d'Amurat, bien qu'Huniade eût emporté un grand avantage le jour précédent, qui ne décida pourtant rien. » Les armées revinrent aux mains le Vendredi matin, *dit l'Auteur* (a), bien que les Chrétiens fussent effraiez & affoiblis de cette désertion, qui coûta cher aux Valaques, qu'Amurat fit tous tailler en piéces, détestant une telle perfidie. » Ils poussérent l'ennemi avec beaucoup de courage, mais avec peu de vigueur : car la cavalerie Hongroise armée pesamment succomboit de lassitude sous cet incommode équipage. De tout tems les armées de l'Orient avoient méprisé la cavalerie d'Occident, qui étoit alors couverte de fer & d'acier, pour mettre l'homme & le cheval à l'épreuve de toutes sortes de traits. Et les Grecs en particulier n'avoient jamais pû se persuader qu'avec tant de précaution & d'embarras, elle eût la bravoure & l'intelligence de la guerre ; parce qu'un combat, tirant en longueur, elle sentoit épuiser ses forces, & trouvoit dans cette pesanteur un obstacle à la poursuite, si les ennemis plioient, ou à la retraite, s'ils étoient vainqueurs. Aussi les Turcs s'en prévalurent alors, & pour achever de fatiguer cette cavalerie, feignirent de prendre la fuite, jusqu'à ce que la voiant hors d'haleine, ils s'ouvrirent pour la laisser passer, & firent ensuite un mouvement pour la couper. Elle crut alors leur opposer une ruse, & pensant rétablir ses forces & le combat, se débarassa de la pesanteur de ses armes ; mais elle demeura plus exposée au sabre des Turcs, qui la prirent ainsi à leur avantage......

» Huniade voiant la perte du reste inévitable, prit une résolution que plusieurs ont blâmée, mais qui a trouvé des partisans. Résolu de sacrifier une partie de l'armée pour conserver l'autre, il rassembla les troupes qu'il crut ruinées ou inutiles, particuliérement celles qui combattoient sur des chariots, & les aiant mises en ordre de bataille, leur fit espérer qu'il tenteroit encore la fortune du combat. Mais tandis que sur cette promesse ces malheureux attendoient le signal pour aller à la charge, il les abandonna à la cruauté du vainqueur, & prit la fuite avec les troupes qu'il lui plut de choisir.

Je ne sçai si Alphonse Roi de Naples pourroit bien se défendre contre le reproche qu'on lui fait d'avoir abandonné son Roiaume & son armée, lorsque Charles VIII. y marcha pour en faire la conquête, malgré le soulévement de ses peuples, dont il étoit généralement haï,

(a) *Guillet, Hist. du reg. de Mah. II. liv.* 1.

haï, parce qu'il les chargeoit d'impôts extraordinaires, tirant sans cesse & sans mesure sur eux, & ne gardant aucun ménagement dans ses caprices. » Ce Prince ne sçachant de quel côté se tourner, » voiant approcher l'armée Françoise, tous les peuples se soulever, & n'osant quitter Naples, » de peur qu'elle ne suivît l'exemple du reste du Roiaume, prit, » *dit le Pére Daniel* (a), une résolution fort extraordinaire, par laquelle il eut quelque espérance de » ramener les esprits. Ce fut de quitter la Couronne, & de la mettre » sur la tête de son fils Ferdinand » Duc de Calabre, jeune Prince » brave, bien né, & que les Napolitains aimoient. Il le fit proclamer Roi de Naples, & sans » tarder davantage il s'enfuit sur » ses galéres à Massara en Sicile. Son fils l'imita bientôt : car à peine fut-il entré dans Naples, que le peuple ne pouvant oublier la tyrannie du Roi son pére, se souleva en faveur des François; de sorte que ce Prince s'enfuit sur ses galéres » avec Jeanne sa fille, » & la vieille Reine femme de son » aieul. Il fit voile suivi de ses plus » zélez serviteurs vers l'Isle d'Ischia, à trente milles de Naples.

Huniade ne fit rien dans cette action qui pût le deshonorer; mais je doute qu'Agathocles Roi de Syracuse, un des plus grands Capitaines de l'antiquité, soit sans quelque reproche dans l'abandon de son armée en Afrique. J'ai déja rapporté cet exemple dans l'abrégé de sa vie, que j'ai tiré de Justin. Ce Prince aiant assez mal-à-propos insulté le camp des Carthaginois, y fut si bien reçu, qu'il y perdit la plus grande partie de son armée: de sorte qu'il fut obligé de quitter partie, & de se sauver dans son camp. Cette disgrace, jointe au mécontentement de ses troupes, ausquelles il étoit dû plusieurs montres, faillit à jetter son armée dans une révolte générale; & comme il étoit sans argent & hors d'état de les satisfaire, il craignit qu'elles ne l'arrêtassent & ne le livrassent à ses ennemis; ce qui lui fit prendre la résolution d'abandonner son armée, & de s'embarquer pour Syracuse. Il ne manqua pas de le faire à la faveur de la nuit, accompagné de son fils Arcagate, qui s'étant égaré, fut pris par les soldats. Cette évasion porta la consternation dans l'armée, qui capitula avec les ennemis, après avoir égorgé les deux fils de son Général.

(a) *Hist. de Franc. Charles VIII.*

§. II.

Précautions à prendre dans les païs de montagnes. Exemples de Généraux qui ont échoué, faute de les avoir prises.

Si je n'ai pas absolument épuisé certaines parties de la guerre des montagnes, je puis avancer, sans craindre qu'on m'accuse de vanité & d'immodestie, que j'ai poussé plus loin qu'aucun Auteur militaire n'a encore fait avant moi. Ceux qui en ont parlé ne s'y sont pas même assez arrêtez pour nous en donner une idée. Cependant la guerre des montagnes est une des plus grandes & des plus sçavantes: outre que les montagnes se rencontrent par tout ou presque par tout où l'on fait la guerre. Je ne suis point surpris de voir les Généraux si embarassez lorsqu'ils se trouvent embarquez dans cette sorte de guerre, qui demande, outre une grande connoissance du

païs, de grands talens & une capacité peu commune pour s'en bien démêler: car l'acquis n'est pas moins nécessaire que le naturel. L'on trouve une infinité de Généraux qui ont donné dans des piéges, dont ils n'ont pû se tirer que par une résolution très-hardie, & qui dans toute autre conjoncture auroit été blâmée comme téméraire. Les Romains, plus que tout autre peuple du monde, nous fournissent un si grand nombre de ces sortes d'événemens fâcheux, qu'il ne faut pas être étonné si j'ai traité avec tant de soin & de méthode cette partie de la guerre des montagnes, où il y a à craindre d'être enfermé. On peut tomber dans ces piéges par les mouvemens fins & rusez que fait un ennemi habile pour nous y précipiter. Bien que ces sortes de malheurs soient toujours honteux, ils le sont infiniment moins que lorsqu'on s'y précipite soi-même, comme Euripidas, puisqu'il dépend de nous de n'y point tomber, & d'éviter même les piéges qu'on peut nous tendre. Mais tout cela dépend de la connoissance du païs où l'on transporte la guerre, & cette connoissance ne pouvant être toujours en nous, on peut l'acquérir en consultant les gens du païs, & il n'y faut jamais entrer sans en avoir un bon nombre. L'on ne doit jamais s'en tenir à un seul avis, parce qu'il peut se trouver des traîtres. Il ne suffit pas d'entrer dans une vallée, & d'être maître des hauteurs à mesure qu'on avance, il faut sçavoir si l'ennemi après avoir quitté un passage pour aller à l'autre ne peut pas gagner le chemin que nous prenons par d'autres vallées, ou par le revers des autres montagnes, pour s'emparer des pas ou des chemins que nous avons abandonnez pour aller à lui ou pour l'empêcher d'entrer plus avant dans le païs. Il y a d'ailleurs des vallées qui n'ont point d'issue, ou qui se resserrent si fort à mesure qu'on y avance, qu'on se trouve quelquefois pris pour dupe ou obligé d'y défiler un à un, pour gagner quelque autre vallée ou quelque passage important pour y arrêter l'ennemi. Quand il s'agit d'une retraite ou de traverser un païs, comme fit Annibal dans les Alpes, on se soucie fort peu du païs qu'on laisse derriére soi; mais lorsqu'il s'agit d'aller au-devant d'un ennemi, & de lui disputer l'entrée d'une vallée, il est besoin de se précautionner sur ses derriéres & d'occuper tous les passages; de peur que l'ennemi nous venant au-devant par des chemins de revers, dont les montagnes les plus difficiles ne manquent jamais, on ne peut prendre trop de précautions: car ce qui est impraticable à une armée ne l'est pas à un corps de troupes de quatre à cinq cens hommes, & où un berger a passé avec son troupeau à travers les plus affreux précipices, cinq cens soldats y passeront bien les uns après les autres. Or il n'en faut pas tant pour s'emparer d'un pas de montagnes qui sera derriére nous, & que nous avons négligé, faute d'avoir sçû que ces montagnes affreuses, que nous croiions impraticables, ne le sont pas aux gens du païs. Je n'en connois pas une dans les Alpes & les Pirénées, après m'en être informé ou les avoir vûes par moi-même, qui n'aient des sentiers, où les bergers & les chasseurs passent souvent. Il y en a bien peu dans les hautes Alpes & la haute Provence que je n'aie pratiquées, & où je n'aie pris souvent des chemins de traverse pour couper plus court & pour les reconnoître, autant par eu-

riosité que par le desir de me rendre utile dans l'occasion. On doit donc ne marcher dans ces sortes de païs qu'avec une extréme défiance, & ne pas faire un pas en avant qu'on ne sçache qu'on en peut faire mille autres en-delà, autant dans le bas de la vallée que sur le haut des montagnes, s'il est possible d'y aller. On ne doit pas moins bien remarquer ce qu'on laisse derriére soi, il faut sçavoir avant que de sortir d'un endroit si l'on peut gagner les passages les plus difficiles par le revers des montagnes des deux côtez de la ville, & il n'y a que les gens du païs qui puissent nous en informer: car s'il n'y avoit qu'une apparente impossibilité d'y venir, & qu'on vît qu'on peut y décendre des hauteurs, il faut y laisser du monde, avec ordre de s'y fortifier & envoier des Officiers avec de bons guides reconnoître les moindres sentiers; s'il arrivoit qu'on trouvât des endroits où un homme pourroit passer, quelque danger qu'il y eût à le faire, on doit y envoier des mineurs pour les faire sauter.

Je n'ai garde de donner des instructions plus que je n'ai fait ailleurs, pour s'empêcher de tomber dans les fautes où bien des Généraux sont tombez, j'ai honte d'apprendre aux gens de guerre de se garder de s'enfermer dans des vallées ou dans des païs qui n'ont point d'issues, & où ceux qui y entrent une fois courent risque de n'en jamais sortir que par la perte de leur vie, ou par une honte éternelle. Il n'y en a pas une plus grande que celle de se rendre les armes à la main, & de passer sous le joug lorsque l'ennemi, assûré qu'il n'y a point de sortie, nous bouche l'entrée: car il faut bien, quoique Polybe ne le dise pas, qu'Euripidas eut éprouvé le même sort, & que Philippe eût envoié des troupes par des chemins détournez, qui lui coupérent les vivres & la retraite. Ce Général des Eléens, qui se vit ainsi enfermé, s'enfuit secrétement, & abandonna son armée. Il s'est trouvé bien des Généraux qui n'ont eu garde de l'imiter, & qui ont pris le parti le plus généreux en marchant à l'ennemi à la premiére nouvelle, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître, & de se fortifier au passage: c'est la chose du monde la plus aisée dans les païs de hautes montagnes, & il est encore plus aisé de faire donner toute l'armée dans un coupe-gorge par des manœuvres bien concertées; mais de s'y précipiter par imprudence & faute de précautions, c'est ce qu'on ne sçauroit excuser dans un Général d'armée.

Rien ne me surprend davantage que les exemples que l'Histoire ancienne & moderne nous fournit en foule, j'en rapporterai quelques-uns qui approchent le plus de nous, & les exemples ont cela de bon, qu'outre l'instruction qu'ils fournissent & le plaisir qu'on y prend, ils nous portent à la lecture de l'Histoire; & rien n'est plus important aux gens de guerre & aux Grands du monde, qui sont nez pour nous commander, ou pour gouverner les peuples. C'est une des principales fonctions de la prudence, dit notre Auteur en mille endroits de son Histoire, de n'attendre point à s'instruire par une dangereuse expérience, qui coûte toujours bien cher sans nous mener fort loin. Ce qui s'est passé sert à affermir le jugement pour l'avenir, & à éclairer l'esprit pour la conduite qu'on doit tenir dans le train des affaires du monde. Il est

fâcheux d'acheter de l'habileté à ses propres dépens, il vaut mieux observer avec attention les bévûes & les erreurs d'autrui, afin d'apprendre à se garantir des disgraces qu'elles traînent après elles. Plusieurs grands Capitaines les eussent sans doute évitées, s'ils eussent sçû les fautes des errans.

Mes Lecteurs se souviendront de l'exemple de Perose Roi de Perse contre celui des Nephtalites, que j'ai rapporté dans le Volume précédent page 230. Rien de plus remarquable que ce fait : car pour se tirer d'un pas très-dangereux dans un défilé de montagnes qui n'avoit aucune issue, où il s'étoit imprudemment engagé avec toute son armée; il se vit dans la triste & honteuse nécessité de capituler avec son ennemi à des conditions si deshonorantes & si dures, qu'elles différent peu de celles des Romains aux fourches Caudines. Toute la honte tomba sur Perose plutôt que sur ses troupes. Il sauva par-là son armée aux dépens de sa réputation, & le vainqueur perdit la sienne par une vengeance ridicule.

L'adresse dont Eusébe se servit pour faire connoître au Roi de Perse le danger où il exposoit son armée, est d'un art admirable & digne d'un Courtisan très-délié. En vérité n'est-ce pas une chose bien surprenante & tout-à-fait déplorable, qu'on ne puisse, sans un extréme ménagement & sans risque de se perdre, avertir les Grands du monde de ce qu'ils doivent éviter ? Quel milieu prendre entre ces deux avis extrémes, l'un d'Esope, le fabuliste fameux, qu'*il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables* ; & l'autre de Solon, qu'*il faut ou ne point approcher des Rois, ou leur dire des choses qui leur soient utiles ?*

» Il n'y a rien que nous recevions avec tant de répugnance que les avis, *dit le célébre le Clerc*. Nous regardons ceux qui les donnent comme des gens qui font affront à notre esprit, & qui nous prennent pour des enfans, ou pour des ignorans. Nous considérons l'instruction, comme une censure *implicite*, & le zéle que l'on montre pour notre bien, dans une semblable occasion, comme un effet de la présomption ou de l'impertinence de ceux qui le font paroître. La vérité est, que ceux qui donnent un avis, font en cela un exercice de supérieur, dans lequel ils ne peuvent être fondez que parce qu'en nous comparant avec eux, ils remarquent en nous un défaut de conduite ou d'esprit.

Perose court à sa perte comme à celle de son armée par son imprudence ; le péril ne pouvoit être plus grand, & cette imprudence plus énorme : qui sera assez hardi pour la lui faire connoître, & la mettre dans tout son jour ? Il s'en trouve un, encore faut-il qu'il use d'un apologue, qui une heure plutôt eût été d'une grande ressource ; au lieu qu'étant débité trop tard, le mal se trouva au comble & sans nul reméde. Cela me fait souvenir d'un bon mot d'un Officier fort habile, auquel son Général, embarqué dans une mauvaise affaire, & qui n'aimoit pas à prendre conseil, demanda ce qu'il pensoit qu'il faudroit faire : vous venez trop tard, lui répondit-il, il y a une heure que je le sçavois.

» Entre toutes les différentes maniéres de donner un conseil, *dit*

encore l'illustre Auteur que je viens de citer, » je crois que la plus fine » & celle qui plaît le plus généralement, est celle qui se fait par le » moien de la fable, quelque forme » qu'on veuille lui donner, si l'on » considére bien cette maniére d'instruire & de conseiller, on trouvera qu'elle est moins choquante » & la plus souffrable... C'est pour » cela que nous voions dans les plus » anciennes Histoires, que des personnes sages ont souvent donné » des avis à leurs Rois, en emploiant » les apologues. Pour omettre les » exemples de cette maniére d'instruire, dont chacun peut se souvenir; il y en a un dans la langue » Turque, où il y a quelque peu d'extravagance orientale mêlé, mais » qui n'en est pas moindre pour cela.

» On dit que le Sultan *Mahmoud*, » par ses guerres perpétuelles au-dehors, & par sa tyrannie au-dedans, avoit fait que toute la Perse » étoit pleine de mazures. Son Grand » Vizir prétendoit, (soit qu'il le » crût, ou qu'il voulût imposer aux » autres,) avoir appris d'un certain Derviche l'art d'entendre le » langage des oiseaux; de sorte qu'aucun oiseau ne pouvoit ouvrir le bec » en sa présence, sans que le Vizir » entendît ce qu'il disoit. Un soir » qu'il revenoit avec le Sultan de la » chasse, ils virent deux hiboux sur » un arbre, qui sortoit des mazures » d'un vieux mur, & qui faisoient » entendre de là leurs lugubres cris. » Sur cela le Sultan, qui se ressouvint de la prétendue science de » son Vizir, se mit à dire: *je voudrois bien sçavoir ce que ces hiboux se disent l'un à l'autre; allez écouter leurs discours, & apprenez-moi ce qu'ils auront dit.* » Le Vizir approcha de l'arbre, & feignit d'être » bien attentif aux cris de ces deux » oiseaux; après quoi étant retourné au Sultan, il lui dit qu'il avoit » très-bien entendu une partie de » leur conversation, mais qu'il n'osoit pas la lui rapporter. Il ne fit » qu'irriter par-là la curiosité du » Sultan, qui voulut absolument » sçavoir ce que les hiboux avoient » dit: *Sçachez donc*, dit le Vizir, *qu'un de ces hiboux a un fils, & l'autre une fille, qu'ils parlent de marier ensemble. Le pére du fils a dit au pére de la fille: frére, je consens à ce mariage, à cette condition que vous assigniez cinquante villages ruinez pour sa portion. A cela le pére de la fille a répondu: au lieu de cinquante, je lui en assignerai cinq cens, si vous voulez. Dieu donne bonne vie & longue au Sultan Mahmoud! pendant qu'il régnera, nous ne manquerons pas de villages ruinez.* » L'Histoire » dit que le Sultan fut si touché de » cet apologue, qu'il fit rebâtir les » villes & les villages qui avoient » été ruinez, & qu'il tâcha depuis » ce tems-là de procurer le bien de » son peuple.

» Par la fable, *dit encore M. le* » *Clerc fort judicieusement*, on nous » dit ce que nous devons faire, nous » nous imaginons que c'est nous-mêmes qui nous avisons de notre devoir, nous écoutons celui qui nous » parle avec plaisir, ou nous lisons » un Auteur fabuliste comme un » Historien, & nous regardons les » instructions qui en naissent plutôt » comme des conséquences que nous » en tirons, que des avertissemens » qu'il nous donne. Les exemples historiques font le même effet dans certains arts & certaines sciences, & particuliérement dans celle de la guerre. Faut-il être surpris après cela, si en expliquant le dogme je le prouve par les faits, comme je le pratique dans cet Ouvrage? Car

l'on apprend par-là & la guerre & l'Histoire, du moins les endroits les plus à remarquer. Finissons ce Paragrafe par les exemples que j'ai promis.

L'Empereur Isac l'Ange aiant marché pour combattre les Valaques & les Commanes, qui s'étoient débordez sur les terres de l'Empire, où ils faisoient de très-grands désordres, ne fit pas de grands progrès. C'étoient des montagnards vifs, agiles & alertes, qui alloient bravement au combat, lorsque les lieux leur étoient favorables, & se retiroient dans les combats de pied ferme, où l'ordre pouvoit beaucoup, & revenoient ensuite pour attaquer dans la retraite. L'Empereur emploia deux mois dans cette expédition sans aucun effet; mais comme il eut quelques avis que les Scythes remuoient, il prit la résolution de se retirer & de s'en revenir.

» Ne voulant pas s'en retourner » par où il étoit venu, *dit le Président Cousin* (a), il prit un chemin » plus court & plus agréable, au » milieu de plusieurs valons, où il » perdit une partie considérable de » son armée, & où il courut grand » risque de périr lui-même. Au lieu » de marcher par une campagne assez large, où la cavalerie pouvoit » passer fort commodément, il s'engagea en des pas de montagnes, » par où couloit un torrent. Manuel » Camyze Protostrator, & Isac Comnéne, gendre d'Alexis, que nous » verrons bientôt sur le trône, étoient » à la tête; Jean Ducas Sebastocrator, oncle de l'Empereur Isac, » étoit à la queue. L'Empereur & » son frére Sebastocrator étoient au » milieu avec tout le bagage. Il n'étoit que trop aisé de voir que les » Barbares, qui étoient aux deux » côtez du passage, avoient envie » de les attaquer. L'avantgarde passa sans en venir aux mains, & devant que les Valaches se fussent » approchez du pas, qui d'ailleurs » se réservoient de charger le corps » d'armée, où ils croioient que » l'Empereur étoit avec ses principaux Officiers. Lorsqu'il se fut » engagé si avant dans ce fâcheux » passage, qu'il ne pouvoit plus reculer, ils fondirent sur lui avec » une impétuosité extréme. L'infanterie Romaine fit bien son devoir pour n'être pas envelopée, » & résista vaillamment aux Barbares, qui ne pouvoient décendre du haut des rochers sans peine » ni sans danger. Mais quand elle se » sentit accablée par des masses extraordinaires de pierres, qui rouloient de la cime des montagnes, » elle fut contrainte de lâcher le » pied. Alors les Barbares les poursuivant avec plus de violence, & » en même tems avec plus de bonheur, ils furent tous assommez » comme un troupeau renfermé dans » une boucherie. L'Empereur sembloit pris comme dans un filet, » quelque effort qu'il fît pour repousser les ennemis. De plus il » avoit perdu son bonnet, que l'on » appelle casis. Plusieurs vaillans » hommes s'étant rassemblez autour » de lui, & aiant tué des chevaux, » même des soldats de notre parti » qui bouchoient le passage, ils le » dégagérent si heureusement, qu'il » ne fut point blessé, quoique tous » les autres le fussent. Quand il eut » atteint l'avantgarde, il remercia » Dieu avec les paroles de David, » de lui avoir sauvé la vie. Ducas » Sebastocrator ne pouvant avan-

(a) *Hist. de Constant. t. 5. liv. ch. 4. l'Emp. Isac l'Ange.*

» cer, trouva un garde qu'un de » ses soldats nommé Litoboez avoit » gagné par argent.

J'ai dit dans le Paragrafe précédent que les actions de Mummol, un des plus grands Capitaines de son siécle, étoient peu connues. On sçait qu'il étoit François; mais on ignore le lieu de sa naissance. Il y a lieu de croire qu'il étoit d'Avignon. Les Lombards avoient fait de grands desordres dans la Bourgogne, la Savoie & le Dauphiné. » Le Patrice Amé » y accourut aussitôt avec des troupes pour les empêcher de pénétrer dans le païs, & on en vint » aux mains, *dit le Père Daniel* (a), » les Bourguignons furent défaits » & presque tous passez au fil de » l'épée. Le Général même y périt. Les Lombards devenus maîtres de la campagne par cette » défaite, y commirent de grands » excès, & repassérent les Alpes » chargez de butin & avec une » multitude de prisonniers qu'ils » firent esclaves. C'est ce qui obligea le Roi de Bourgogne de donner le commandement de son armée de ce côté-là au plus grand » homme de guerre qu'il y eût alors » dans l'Empire François nommé » Mummol. Ce Capitaine n'eut pas » plutôt ramassé les débris des troupes, qui furent fortifiées de quelques autres, que les Lombards » revinrent faire une nouvelle irruption dans le Dauphiné aux environs d'Embrun. Mummol s'approcha avec son armée; mais marchant lentement, il leur donna le » tems de s'engager dans les montagnes & dans les forêts, dont il » fit brusquement occuper tous les » défilez, & embarassa les issues de » quantité d'arbres qu'il fit abattre: de sorte que les Lombards » se trouvérent investis de tous côtez, & étoient assommez à mesure qu'ils paroissoient. La plus » grande partie y laissa la vie, quelques-uns furent pris & envoiez » au Roi par le Général. Ils furent » dispersez dans diverses prisons du » Roiaume, & très-peu échapérent » pour aller porter à leurs compatriotes la nouvelle de leur défaite.

Je l'ai déja dit plusieurs fois, il n'y a rien qui prête plus à la ruse & à l'artifice que le païs des montagnes, ni rien qu'un habile Général d'armée ne puisse entreprendre pour réussir dans ses entreprises, quelque foible qu'il puisse être; mais tout dépend de la connoissance du païs, & Mummol combattit fort près du sien. Il sçut attirer l'ennemi dans un détroit de montagnes, & rien n'est plus aisé que cela, lorsqu'on roule sans cesse l'ennemi par des mouvemens bien concertez de fuites & de retraites simulées. Mummol réussit parfaitement dans cette sorte de guerre, comme dans les autres: car quand même l'on auroit affaire à un ennemi vigilant, & qui use des précautions les plus sages, il est difficile qu'il puisse longtems tenir contre une défensive active & rusée, & qui se change en offensive selon l'occasion. Rien n'est plus admirable & plus sçavant que cette façon de guerre.

Sertorius, un des plus grands Capitaines qui eût paru avant César, excelloit particuliérement dans la guerre des montagnes, & mit à bout le grand Pompée, dont il se joua comme d'un enfant. Plutarque nous explique la méthode

(a) *Hist. de France. Gontran, Chilperic & Sigebert.*

de cet habile & rusé Guerrier en homme qui avoit travaillé sur de bons Mémoires.

Les Généraux Romains » avoient » affaire, dit-il, à un ennemi qui » les venoit surprendre tantôt de » jour & tantôt de nuit; ses troupes composées la plûpart d'Espagnols & de montagnards vifs & agiles, faisoient de continuelles attaques & des retraites aussi promtes, sans que les soldats Romains pesamment armez, & accoutumez à combattre de pied ferme, les pûssent joindre. Lui seul conduisoit toutes les entreprises. Il sembloit qu'il se multipliât. Les deux Généraux de Rome le trouvoient à la tête de toutes les attaques. S'il avoit de l'avantage, il poussoit ses ennemis sans leur donner le tems de se reconnoître; & s'il trouvoit trop de résistance, & qu'il craignît d'être enveloppé, il avoit accoutumé ses soldats à se disperser; ils gagnoient les montagnes & les rochers, & au moindre signal ils sçavoient se rallier auprès de leur Général. On le voioit revenir à la charge par un autre endroit, il sembloit que ce fût de nouvelles troupes & une autre armée qu'il eût trouvée toute prête à entrer en action. Par cette maniére de faire la guerre, favorisée de la situation des lieux, il ne laissoit jamais en repos ni ses ennemis ni ses propres troupes.

CHAPITRE XVI.

Escalade de Psophis. Libéralité de Philippe à l'égard des Eléens. Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état. Reddition de Thalamas.

PHilippe, à la vûe de ces obstacles, demeura quelque tems en suspens. Tantôt il renonçoit au dessein qu'il avoit eu de faire le siége de cette ville, tantôt il le reprenoit par la considération des avantages qu'il en tireroit en cas qu'il réussît. Car autant que cette ville devoit être formidable aux Achéens & aux Arcadiens, pendant que les Eléens en seroient les maîtres, autant leur devoit-elle être avantageuse dès qu'ils la leur auroient enlevée. Il se résolut donc de l'assiéger. Pour cela il donna ordre aux Macédoniens de repaître dès le point du jour, & de se tenir prêts. Le matin il passe l'Erymanthe sur un pont, les assiégez en furent si étonnez que personne ne s'opposa à son passage. Il approche de la ville avec un appareil & une assûrance qui y jette l'épouvante. Euripidas & les habitans sont effraiez, jusqu'alors ils avoient cru que les ennemis n'oseroient pas mettre le siége devant une ville si forte,

&

& si capable de le soutenir longtems, surtout dans une saison peu propre à ces sortes d'entreprises. Une autre chose les embarassoit, ils craignoient que Philippe n'eût quelque intelligence dans la ville, & qu'ils ne fussent trahis par quelques-uns des habitans. Cependant comme ces soupçons se trouvérent sans fondement, la plûpart coururent à la défense des murailles.

Les étrangers d'entre les Eléens firent une sortie par une porte qui est au haut de la ville, pour surprendre les ennemis. Mais le Roi avoit donné ses ordres pour que les échelles fussent dressées en trois endroits différens, il avoit aussi partagé ses Macédoniens en trois corps. Le signal se donna par les trompettes, & aussitôt on alla de tous côtez à l'escalade. Les assiégez se défendirent d'abord avec valeur, & jettérent plusieurs des assiégeans en bas des échelles : mais les traits & les autres munitions dont ils n'avoient pris que pour cet assaut, leur manquérent bientôt, & d'ailleurs ils avoient affaire à gens qu'il n'étoit pas aisé d'épouvanter. A peine un Macédonien étoit-il tombé de l'échelle, que le suivant prenoit sa place. Les assiégez abandonnérent enfin la ville, & se retirérent dans la citadelle. Les Macédoniens montérent sur les murailles, & les étrangers, qui avoient fait la sortie, pressez par les Candiots, jettérent honteusement leurs armes & prirent la fuite. On les mena battant jusqu'à la ville, & l'on entra péle-mêle avec eux, en sorte que la place fut prise en même tems de tous les côtez. Les Psophidiens, leurs femmes & leurs enfans, Euripidas & tous ceux qui échapérent aux assiégeans, se sauvérent dans la citadelle. Tous leurs meubles furent pillez, & les maisons furent occupées par les Macédoniens.

Ceux qui s'étoient réfugiez dans la citadelle n'y avoient pas dequoi subsister. Ils virent bien que leur ruine étoit inévitable, s'ils ne se rendoient au plutôt à Philippe. Ils lui envoiérent un Héraut pour le prier de permettre qu'on lui fît une députation. Les Magistrats de la ville & Euripidas allérent le trouver. On fit un Traité, par lequel on leur accordoit l'impunité à tous, tant Citoiens qu'Etrangers. Les Députez retournérent à la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne, que l'armée ne fût sortie de la ville, de peur que des soldats, peu dociles aux ordres du Prince, ne leur fissent quelque violence. Comme il faisoit alors de la neige, Philippe fut

obligé de rester là quelques jours, pendant lesquels il fit appeller ce qu'il y avoit d'Achéens dans la ville. Dans cette Assemblée il s'étendit beaucoup sur la forte situation de Psophis, & sur les avantages qu'on pourroit tirer de cette place dans les conjonctures présentes, sur la distinction qu'il faisoit des Achéens par dessus les autres Grecs, & sur le penchant particulier qu'il se sentoit pour eux. Et ce qui mit le comble à toutes ces honnêtetez, il leur fit présent & les mit en possession de la ville, ajoutant qu'il les favoriseroit de tout son pouvoir, & qu'il ne laisseroit échaper aucune occasion de les obliger. Aratus & le peuple le remerciérent avec toutes les marques possibles de la plus vive reconnoissance, & il congédia l'assemblée. Il partit ensuite & marcha vers Lasion. Alors les Psophidiens quittérent la citadelle, & vinrent chacun reprendre leur maison. Euripidas retourna à Corinthe, & de là en Etolie. Proslaüs de Sicyone fut fait Gouverneur de la citadelle de Psophis, & on lui donna une assez bonne garnison. Pythias de Pelléne commanda dans la ville.

Le bruit de cette conquête effraia la garnison de Lasion. A peine sentit-elle que le Roi approchoit, qu'elle abandonna la place. Le Roi y entra d'emblée, & par un surcroît de bonté pour les Achéens, il en gratifia leur République. Strate fut de même désertée par les Eléens, & le Roi la rendit aux Telphussiens. Il arriva à Olympie après cinq jours de marche. Il y sacrifia aux Dieux, & fit un festin aux Officiers de son armée. Les troupes reposérent là trois jours, au bout desquels il décampa & vint à Elée. Les fourrageurs se répandirent dans la campagne. Pour lui il mit son camp à Artemise. Après avoir fait là un grand butin, il reprit la route de Dioscyre. Le païs fut ravagé. On fit quantité de prisonniers : mais ceux qui se sauvérent dans les villages voisins & dans les postes fortifiez, étoient encore en plus grand nombre. Aussi est-il vrai que le païs des Eléens est le plus peuplé & le plus fertile de tout le Péloponése. Il y a telles familles parmi ce peuple, qui aiant quelques biens à la campagne, aiment tant à les cultiver, que depuis deux ou trois générations on n'en a vû personne mettre le pied dans Elée.

Cet amour pour la campagne s'est accru par le grand soin qu'ont eu les Magistrats de ceux qui y font leur demeure. Dans chaque endroit il y a des Juges pour y faire rendre la justice, & l'on veille exactement à ce que les besoins de la vie

ne leur manquent pas. Il y a beaucoup d'apparence que ce qui les a portez à prendre tous ces soins & à établir ces loix, c'est la grande étendue du païs, & principalement la vie sainte qu'on y menoit autrefois, lorsque toute la Gréce regardant l'Elide comme sacrée, à cause des combats olympiques qui s'y célébroient, les habitans vivoient tranquilles à l'ombre de cette glorieuse distinction, & sans rien craindre des maux que la guerre entraîne avec elle. Mais depuis que les Arcadiens ont prétendu que Lasion & la Pisatide leur appartenoient, les Eléens obligez, pour se défendre, de changer leur genre de vie, n'ont rien fait pour recouvrer leurs anciennes immunitez. Ils sont toujours restez dans l'état où la guerre les avoit mis. Pour parler ingénûment, je trouve cette nonchalance très-blâmable. Nous demandons la paix aux Dieux dans nos priéres, pour l'avoir il n'y a rien à quoi l'on ne s'expose, c'est de tous les biens celui à qui ce titre est le moins contesté ; se peut-il faire sans une extréme imprudence que les Eléens aient négligé ce bien précieux jusqu'à ne pas se donner le moindre mouvement pour l'obtenir des Grecs, & le perpétuer chez eux ? Ils sont d'autant plus coupables, qu'ils n'avoient pour cela rien à faire, qui ne fût dans les regles de la justice & de la bienséance.

Ce genre de vie, dira-t-on, les exposoit aux insultes de ceux qui sans égard pour les Traitez leur auroient cherché querelle. Mais cela seroit arrivé rarement, & en ce cas toute la Gréce auroit couru à leur secours. A l'égard des petites courses qu'on auroit pû faire sur eux, il leur auroit été aisé, riches, comme ils n'auroient pas manqué de devenir dans une paix perpétuelle, de s'en garantir, en mettant des étrangers en garnison dans certains lieux quand il auroit été nécessaire : au lieu qu'aujourd'hui pour avoir craint ce qui n'arrive presque jamais, ils sont dans des guerres continuelles qui désolent leur païs & les dépouillent de tous leurs biens. Les Eléens ne trouveront pas mauvais que je les aie ici exhortez à recouvrer leurs droits, l'occasion n'a jamais été plus favorable. Quoiqu'il en soit, il reste encore dans ce païs quelques vestiges de son ancienne maniére de vivre, & les peuples y gardent encore beaucoup de penchant pour la campagne. C'est pour cela que quand Philippe y vint, quoiqu'il fit beaucoup de prisonniers, il y eut un plus grand nombre de personnes qui s'enfuirent dans la ville.

Les Eléens retirérent la plus grande partie de leurs effets, de leurs esclaves & de leurs troupeaux dans un château nommé Thalamas, place qu'ils avoient choisie, tant parce que les avenues en sont étroites & qu'il est difficile d'en approcher, que parce qu'il est éloigné de tout commerce. Sur l'avis que le Roi reçut que grand nombre d'Eléens s'étoient réfugiez dans ce château, résolu de tout tenter & de tout hazarder, il commença par poster ses étrangers dans tous les lieux par où il pouvoit aisément faire passer son armée. Puis laissant le bagage & la plus grande partie de son armée dans les retranchemens, il entra dans les défilez avec les rondachers & les armez à la légére. Il vint au château sans rencontrer personne qui lui disputât le passage. Les assiégez, qui n'entendoient rien à la guerre, qui n'avoient point de munitions, & entre lesquels il y avoit quantité de gens de la lie du peuple, craignirent un assaut & se rendirent d'abord. On comptoit parmi eux deux cens étrangers, gens ramassez, qu'Archidamas Préteur des Eléens avoit amenez avec lui. Philippe gagna là une grande quantité de meubles, plus de cinq mille esclaves, & une infinité de bêtail. Après cette expédition il revint à son camp. Son armée étoit si enrichie & si chargée du butin, que ne la jugeant pas en état de rien entreprendre, il retourna à Olympie, & y campa.

OBSERVATIONS
Sur l'escalade de Psophis.

§. I.

Philippe en escaladant Psophis ne fut que hardi. Quelques regles à observer dans une escalade.

Rien ne contribue plus à la gloire d'un grand Capitaine, que l'activité, la promtitude dans l'exécution de ses entreprises, & l'habileté qu'il fait paroître à profiter de la déroute des ennemis, & à faire des coups de partie, pendant qu'ils sont encore étonnez de leurs disgraces & de leurs pertes. C'est là le tems de tout oser. L'audace téméraire en apparence est toujours plus nécessaire dans ces sortes de conjonctures, lorsqu'on sçait profiter des momens favorables, qu'une lente & mûre délibération. La plûpart en demeurent là après une victoire, & donnent le tems à leurs ennemis de se reconnoître. Il faut les presser après de grands succès; mais il arrive malheureusement, & presque toujours, que les Généraux qui ont remporté les victoires les plus signalées, trouvent des sujets de défiance,

dont les vaincus, mieux informez du mauvais état de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ils se voient au contraire dans le dernier découragement. Les esprits trop fins & les flegmatiques, quelque fiers qu'ils soient de leurs avantages, sont fort sujets à ce défaut-là. Sans remonter aux tems les plus reculez, il seroit aisé de trouver un bon nombre de ces sortes de Généraux, qui ne se sont attachez qu'aux entreprises les plus aisées & de peu d'importance, lorsqu'ils étoient en état de marcher à de plus grandes, où les succès précédens sembloient devoir les porter. C'est n'être Capitaine qu'à demi, que de sçavoir vaincre sans sçavoir profiter de la victoire. Annibal après Cannes, & Gustave-Adolphe après la gloire de Léipsick, auront toujours cette faute à se reprocher. On ne la reprochera jamais à César, ni à M. de Turenne. Philippe, tout jeune qu'il est, ne croit pas qu'après une victoire aussi complette que celle qu'il vient de gagner contre Euripidas, qui n'a sçû l'attendre à la tête de son armée, ce Général enfermé dans Psophis doive lui échaper, quelque forte que fût cette place, quelque capable qu'elle fût de faire une longue résistance, tant par sa situation que par le nombre de ceux qui s'y étoient retirez après l'infortune du mont Apeaure.

Cette entreprise du Roi de Macédoine a tout l'air d'un coup de témérité. L'Historien le fait assez sentir, il le paroît ainsi au premier coup d'œil. Il le seroit en effet, si certaines circonstances ne sauvoient Philippe de ce reproche, comme nous le ferons voir; & ne prouvoient visiblement que cette action n'étoit seulement que hardie. Cela n'empêche pas que nous ne puissions appliquer à cette action-là cette pensée d'Homére, que Cléoméne appelloit le conseiller des gens de guerre: & le docteur des Lacédémoniens. Il dit que *la valeur est seule sujette à des transports divinement inspirez.* Cette inspiration n'est autre chose que le bon sens de Philippe. On en douteroit d'abord: comment oser insulter une place, dira-t-on, que les plus habiles, les plus audacieux & les plus sages têtes de la Gréce n'eussent jamais attaquée que dans les formes, & avec tout le cérémonial imaginable? Et cependant ce Capitaine ne lui fait pas plus d'honneur, que s'il se fût agi d'une misérable bicoque. Que penseroit-on d'une si incroiable hardiesse, si l'on ne voioit par mille exemples anciens & modernes, & même de nos jours, que les desseins les plus difficiles, les plus imprudens en apparence & les plus douteux, ne sont ni imprudens ni douteux; mais sûrs & sages, lorsqu'on en vient à l'exécution ensuite d'une grande victoire? Car il n'y auroit aucune certitude ni bon sens dans ce que nous ferions, ni prudence ni sagesse, si nous agissions d'une autre maniére avant la gloire d'une entreprise qui devance la seconde, où nous courons. Les gens sages se servent du bonheur avant qu'il change: car il importe à un Général qui vient de vaincre de pousser aussi loin qu'il peut ses avantages, pour augmenter sa réputation, le courage, la hardiesse, la confiance & les espérances de ses troupes. Il doit tout oser & tenter les plus grandes choses, non seulement parce que le vaincu ne se porte pas aux dangers avec la même hardiesse que le victorieux; mais encore parce qu'elles deviennent toujours plus aisées dans l'exécution, quelque difficiles qu'elles paroissent,

lorsqu'après une entreprise qui aura réussi on court à une autre toute nouvelle ; ce qui augmente la terreur, qui est la suite des grands desseins, & ne donne pas le tems à l'ennemi de revenir de l'étonnement où il est. Il ne faut pas même trop raisonner dans quelques-unes ensuite des autres moins difficiles, & qui ont réussi. Sénéque dit, *que le succès n'est pas de la jurisdiction du sage, nous commençons les choses & la fortune les achéve*, & cette fortune n'est autre chose que l'opinion qu'on a de notre habileté dans la conduite, de la hardiesse de nos desseins, & de l'audace intrépide & furieuse de nos troupes : cette opinion de valeur & de conduite, dont nos ennemis se trouvent tous remplis, les jette dans l'abattement; ils croient qu'il n'y a rien d'impossible à des gens qui osent tout. Sur ce fondement ils ne font presque aucune résistance: car bien que les Etoliens fussent très-braves, le peu de courage de leurs Généraux & leur ignorance en tout les rendit timides, & leur fit perdre toute espérance de pouvoir résister.

Philippe agit par un mouvement de prudence particuliére dans l'insulte de Psophis, & par des raisons fondées sur une connoissance exacte de la situation de ses ennemis, de la condition de leurs forces, de leur étonnement, de leur irrésolution à agir lorsqu'il se présenta devant la place. L'on voit assez qu'il ne fit rien sans de puissantes raisons. Il considéra moins la force de cette forteresse, & la hauteur de ses murailles, que la foiblesse de ceux qui étoient dedans & de celui qui y commandoit : Euripidas s'y croioit en si grande sûreté, qu'il ne s'imagina jamais, & encore moins sa garnison, que l'ennemi voulût tenter une si grande entreprise que celle, non pas d'assiéger Psophis, mais de la prendre par une escalade ; ce qui fit qu'il négligea toutes les regles de précautions contre une insulte. Il paroît assez par ce qui arriva, que Philippe raisonnoit conséquemment, & que ses vûes étoient justes, tout de même que ses mesures, & qu'il trouva les choses telles qu'il les avoit imaginées & prévûes. Il y avoit une autre raison qui redoubloit ses espérances, la lâcheté d'Euripidas, qui s'y étoit jetté, après avoir abandonné son armée. Qu'a-t-on à craindre d'un lâche ? Et qu'est-ce qu'une garnison en peut espérer ? Rien de bon. On trouva d'ailleurs l'entreprise de Philippe si extraordinaire & si peu concevable, lorsqu'il parut devant la place, que tout le monde s'imagina qu'il s'étoit formé un parti en faveur de l'ennemi, & que les traîtres ne pouvoient être que les plus puissans. Il y avoit tout lieu de le soupçonner. Si l'on remarque les obstacles qu'il y avoit à surmonter pour en approcher, on ne sera pas surpris si Philippe fut un peu effraié à la présence des objets. Il y avoit la riviére d'Erymanthe à passer, dont l'abord étoit très-difficile, & cette riviére n'étoit point guéable. Il y avoit un pont ; qui empêchoit ceux de la ville de le rompre. Et cependant ils n'en firent rien : autre sujet de soupçonner une intelligence, & cependant il n'y en avoit aucune.

Philippe aiant passé le pont avec toute son armée, se présente devant la ville, & se vient loger au pied des murailles. » Euripidas & les habitans sont effraiez, *dit mon Auteur*, jusqu'alors ils avoient cru » que les ennemis n'oseroient pas » mettre le siége devant une ville » si forte, & si capable de le soute-

» nir si longtems. Ce qu'il y a de bien surprenant, si l'on en juge par la narration, c'est qu'on étoit encore persuadé dans la ville que l'ennemi n'auroit jamais la hardiesse d'attaquer une place si puissamment fortifiée, autrement que par un siége dans toutes les formes, que la saison ne permettoit pas; & quant à une escalade, ils ne croioient pas qu'il osât jamais la tenter, & la regardérent comme une rodomontade du Roi de Macédoine, qui n'étoit rien moins que rodomont, & encore moins imprudent : car si on le suit dans toutes les actions de sa vie, bien qu'il eût changé dans ses mœurs, & que de Roi il fût devenu Tiran, il ne hazarda jamais rien, ni ne forma jamais aucune entreprise sans de puissantes raisons, & celle de Psophis étoit de telle importance qu'il ne pouvoit guéres la remettre à une autre fois, ni désespérer de réussir. L'étonnement des troupes, après la victoire du mont Apeaure, & la lâcheté comme l'ignorance des Chefs, étoit connue à Philippe, & dans ces sortes de cas l'on ne peut pas dire qu'il y ait des places imprenables. Plusieurs se souviendront de la maxime d'Alexandre le Grand, qu'il n'y a point de place imprenable, si celui qui y commande n'est pas un homme de courage. Il dit cela à propos d'une place très-forte qu'il voulut attaquer, & dont la force étoit telle & les obstacles si grands pour en approcher, que ses troupes s'effraiérent d'une telle résolution. Alexandre s'étant informé si celui qui y commandoit étoit un homme de tête & de valeur, on lui répondit, au rapport de Plutarque, qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. *Cela signifie*, dit ce grand Capitaine, *que la place n'est pas imprenable, puisque la principale fortification lui manque, qui est d'être défendue par un homme de cœur & entendu.* Sur cette opinion Alexandre attaqua la place & s'en rendit le maître, comme Philippe fit de Psophis: car la principale force manquoit dans celle-ci comme dans l'autre. L'ignorance d'un Gouverneur, comme la lâcheté des autres, peuvent nous déterminer ou dans une attaque de vive force, ou par insulte, sans s'embarasser du nombre de ses fortifications. Il suffit qu'on soit bien certain du peu de courage ou de la bêtise de celui qui y commande, & des Officiers principaux qui sont sous ses ordres. Agésilas avoit raison de dire que la force d'une ville ne consistoit pas dans les murailles, mais dans l'intelligence de celui qui y commande, & dans le courage de la garnison. La ville de Lacédémone n'étoit point fermée, elle n'avoit point d'autres murailles que la valeur de ses habitans, & des femmes mêmes. Pyrrhus eut la honte d'y échouer, lorsqu'il y marcha pour l'attaquer : les femmes s'y distinguérent comme les hommes.

Les entreprises qui regardent l'insulte des villes exigent la diligence & l'impétuosité dans l'attaque : car pour peu que l'ennemi ait le tems de se reconnoître, il est bientôt en état de se défendre & de se préparer à une vigoureuse résistance, & dans ces sortes d'affaires le retardement est toujours plus dangereux que l'exécution. Philippe plante les échelles en arrivant, & attaque avec toute la valeur possible. La description que Polybe fait de cette attaque est digne d'un homme du métier. Je ne sçai si Philippe n'eût pas échoué, si celui qui commandoit dans la ville ne se fût pas mis en tête une sortie, qui fut la cause de la prise de la place. Il paroît même

que la garnison fut surprise, puisqu'elle se trouva bientôt dénuée des armes nécessaires pour sa défense; ce que j'ai de la peine à concevoir à l'égard des traits, qui sont fort inutiles dans une escalade, & après que l'ennemi a appliqué les échelles. Je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus aisé que de repousser une escalade, & celle-ci n'étoit pas générale; mais tout est facile lorsqu'on a à combattre contre des Chefs malhabiles, & une garnison mal conduite. La sortie étoit imprudente, elle est toujours dangereuse dans une entreprise de cette nature, & exécutée dans le plein jour contre un ennemi supérieur, qui remplit toute la campagne de ses troupes. Comme elles sont toujours repoussées, si elles ne sont battues, la retraite est très-difficile, lorsqu'il faut entrer par où l'on vient de sortir; ceux-ci furent battus & suivis de si près, que l'ennemi entra péle-mêle avec eux dans la place, qui fut prise par l'imprudence des Chefs.

Je ne reconnois plus Fabius avec sa prudente lenteur & son extréme circonspection. Je dis ceci à propos de son escalade d'Arpi. C'est la chose du monde la plus hardie, que d'insulter une ville où il y avoit une armée. Le succès couvre le reproche de témérité qu'on pourroit lui faire. Il y a plus encore que cela qui le justifie d'une entreprise si extraordinaire: c'est qu'il s'agissoit d'une surprise. Je ne puis me dispenser de rapporter une action si mémorable. Tite-Live, qui l'a sans doute copiée d'après Polybe, raconte la chose avec toutes ses circonstances. Je me sers de la traduction de Du-Ryer, dont le stile est assez négligé; mais il m'importe peu qu'il soit bon ou mauvais. Il ne s'agit point de cela, mais d'un fait mémorable & des préceptes qui s'y trouvent en grand nombre.

» Fabius, *dit Tite-Live* (a), étant » parti de Suessule, résolut premiérement d'assiéger Arpi. Il campa » environ à mille pas de cette ville; » & quand il eut reconnu la place » de près, sa situation & ses murailles, il résolut de l'attaquer par » les endroits les plus forts, parce » qu'il avoit remarqué qu'ils étoient » négligez, & qu'il n'y avoit point » de gardes. Ainsi aiant fait préparer toutes les choses nécessaires » pour attaquer une ville, il choisit les meilleurs Capitaines de l'armée, les mit sous la conduite de » quelques Tribuns, dont tout le » monde connoissoit le courage & » l'expérience, leur donna outre » cela six cens soldats, parce qu'il » crut que c'étoit assez pour son entreprise, & leur commanda de » porter des échelles à l'endroit » qu'il leur montra, aussitôt qu'ils » entendroient sonner la quatriéme » garde. Il y avoit là une porte » basse & étroite, qui regardoit une » rue, où passoit fort peu de monde, » parce que la ville n'étoit pas habitée de ce côté-là. Il leur commanda donc qu'ils se saisissent de » cette porte par escalade, qu'ensuite ils gagnassent les murailles, » qu'ils rompissent les portes en dedans; & que quand ils tiendroient » une partie de la ville, ils en donnassent le signal avec la trompette, » afin qu'on fît approcher le reste » des troupes, que pour lui il tiendroit toutes choses prêtes. Cette » entreprise fut exécutée comme on » le pouvoit souhaiter, & ce qui sembloit y être un obstacle, servit plus » que toute autre chose à tromper » les ennemis: car il tomba sur le

(a) *Tit. Liv. déc.* 3. *l.* 4.

milieu

» milieu de la nuit une si grande » pluie, qu'elle contraignit les gardes & les sentinelles de quitter » leurs postes, & de se retirer » dans leurs maisons. Davantage le » bruit de la pluie & de la tempête empêcha qu'on n'entendît celui qu'on faisoit en rompant la » porte, & ensuite comme la pluie » se modéra, & qu'on n'entendoit » qu'un bruit égal, ce bruit même » endormit la plus grande partie » des sentinelles. Enfin lorsque les » Romains se furent rendus maîtres » de la porte, ils disposérent les » trompettes dans la rue à une distance égale les uns des autres, & » leur commandérent de sonner pour » faire venir le Consul. En même » tems le Consul fit marcher ses » troupes, & un peu devant le jour » il entra dans la ville par la porte » qui avoit été rompue; & enfin les » ennemis se réveillérent comme la » pluie finissoit, & qu'il commençoit à faire jour. Il y avoit dans » la ville une garnison de vingt-cinq » mille hommes d'Annibal, & les » habitans en faisoient trois mille; » mais en cette occasion les Carthaginois, qui craignoient quelque » intelligence, les firent passer devant eux, & les opposérent à l'ennemi, de peur qu'on ne les surprît par derriére. On combattit » premiérement dans l'obscurité, & » dans des rues étroites, parce que » les Romains s'étoient rendus maîtres non seulement des rues, mais » aussi des maisons qui étoient plus » proche de la porte, afin qu'on ne » pût les blesser d'en haut. Les Arpiniens voiant les Romains dans la ville, se tournérent de leur côté; mais ils exigérent auparavant qu'on laisseroit aller ce qu'il y avoit de troupes Carthaginoises dans la place, ce que les Romains leur accordérent; de peur qu'ils ne se joignissent avec ces premiers, qu'ils avoient reçûs dans leur ville: de sorte qu'on leur ouvrit les portes pour joindre l'armée d'Annibal, qui étoit à Salapie.

J'ai traité fort amplement des escalades dans la défense des places des Anciens dans mon second Tome. Cette partie de la guerre étoit très-connue des Anciens, & ces sortes d'actions fort communes. Il est certain qu'elles étoient plus difficiles en ce tems-là qu'elles ne le seroient aujourd'hui, à cause de la hauteur des murailles; ce qui faisoit qu'ils les haussoient extraordinairement, outre qu'ils prenoient des précautions dans leur maniére de se fortifier qui rendoient ces sortes d'entreprises très-difficiles & très-dangereuses, comme on peut le voir dans la figure que j'ai donnée de leurs fortifications. Si dans ce tems-ci quelqu'un s'avisoit de mettre les escalades à la mode, bien muni de hardiesse, de courage & d'intelligence, on verroit que nos fortifications n'opposeroient pas de fort grands obstacles. J'ai cité deux exemples de M. le Duc de Noailles dans mon troisiéme Tome page 38. Celui de Céthe est le plus remarquable, & digne d'un Capitaine hardi & entreprenant, & d'un homme d'esprit, cultivé admirablement par les sciences, grand avantage dans un homme de guerre, puisque celle des armes les renferme presque toutes. L'on auroit de la peine à le concevoir, si mon sentiment n'étoit celui des Anciens & des Modernes, & de ceux mêmes qui ne sont pas guerriers: car les plus grands Capitaines ont été sçavans, & quelques-uns ont été regardez comme les plus universels génies de leur siécle. S'il en falloit

donner le catalogue, je ferois peu embarassé. Revenons à notre sujet.

Bien que ces sortes d'actions soient très-rares de nos jours, j'ai lieu de m'étonner qu'on en ait aussi peu parlé qu'on a fait, tant il y a peu de gens qui sçachent estimer le mérite des choses. Qu'on se souvienne de cette maxime, qui est, je pense, de mon Auteur, qu'il y a peu de personnes qui entreprennent les choses difficiles & tout-à-fait extraordinaires; mais qu'il s'en trouve plusieurs qui suivent le chemin que les autres ont tenu. Or Philippe avoit une infinité d'exemples de pareilles entreprises, & qui touchoient même de fort près au tems où il vivoit; au lieu que le Général moderne n'en voioit aucune de cette espéce que dans les tems éloignez: car il donna l'escalade à Céthe dans le plein jour.

§. II.

De l'attaque des places d'emblée ou par escalade. Elles étoient plus difficiles du tems des Anciens qu'elles ne le seroient aujourd'hui. Méthode qu'il faut observer dans ces sortes d'entreprises.

Depuis l'invention de l'artillerie, & de notre maniére de fortifier les places, les escalades sont devenues plus rares, ou pour mieux dire la mode s'en est perdue, sans être pourtant plus dangereuses. Il s'en faut même beaucoup qu'elles le soient autant aujourd'hui qu'elles l'étoient autrefois. Seroit-ce que les dehors y mettroient obstacle? Je ne le vois pas, puisque dans une insulte brusque, (je parle ici des places dont le fossé est sec en tout ou en grande partie,) on se met peu en peine de ces ouvrages. Car quand même on y jetteroit du monde pour les défendre, ce monde seroit bientôt pris par les revers. Il y auroit même de l'imprudence de le faire, puisqu'on s'affoibliroit par-là au corps de la place, où l'on attache l'escalade; & si la garnison étoit si forte qu'on eût assez de monde pour garder l'un & l'autre, on peut bien juger qu'en ces cas-là on n'a garde de s'embarquer dans une pareille entreprise. Ce n'est que la foiblesse d'une garnison qui doit nous porter à ces sortes de desseins, qui auroient fort aujourd'hui la grace & la gloire de la nouveauté, & qui par conséquent seroient très-sûres. Ce qui les rendroit encore plus assûrées, c'est que nos remparts d'aujourd'hui sont plus bas de la moitié que ceux des Anciens; de sorte qu'il faut des échelles plus courtes, & par cette raison elles sont plus aisées à transporter, & l'on en porte un plus plus grand nombre. D'ailleurs nos bastions sont égaux à la hauteur des courtines; au lieu que les tours des Anciens étoient beaucoup plus hautes, & qu'elles pouvoient se défendre indépendamment des courtines, & lorsqu'on étoit maître de celles-ci on se trouvoit entre deux tours, sans pouvoir couler en-delà ni décendre dans la ville, à cause que les murailles n'étoient point terrassées comme sont les nôtres; ce qui n'est pas un petit avantage dans une escalade, outre l'épaisseur de nos parapets qui les favorise extrémement. Tous ces avantages ne sont pas petits, & si pourtant je ne les allégue pas tous, & l'on verra qu'il en reste encore suffisamment pour être étonné de la rareté de ces sortes d'entreprises, plus faciles aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été, & le risque qu'on peut y courir est si peu de chose, que je suis persuadé

que l'on perd cent fois plus de monde dans un siége régulier & de vive force, qu'on en perdroit dans une escalade, si l'on s'avisoit d'en faire revenir la mode; mais elle est absolument perdue, & si l'on entend parler de quelque entreprise de cette nature, c'est contre quelques châteaux, bourgs ou villages entourez de quelque méchante muraille: encore n'ose-t-on guéres tenter ces sortes d'avantages. Est-ce défaut de hardiesse ou ignorance? Du tems des Anciens jusqu'à celui de nos péres, il n'y avoit rien de plus commun que les escalades, & s'il vous plaît contre les plus fortes places, & avec plus de difficulté qu'il n'y en auroit dans nos meilleures, accompagnées de tous leurs dehors. Je ne vois pourtant nul exemple qu'on en ait escaladé de cette importance, lors même que les garnisons se trouvoient très-foibles, comme cela arrive lorsque les armées sont en campagne. La plus fameuse dont on ait ouï parler, est celle de Droghéda par Cromwel en 1649. Asthon, qui la défendoit, ne s'imaginoit pas que le Chef des Parlementaires dût l'attaquer autrement que dans les formes, & comptant sur la force de sa place, il espéra que Cromwel s'y morfondroit, & qu'il y useroit vainement ses forces. » Asthon raisonnoit bien, *dit l'Historien* (a), mais par malheur Cromwel raisonna comme lui, & comprenant que s'il attaquoit Droghéda dans les formes ordinaires, » la durée du siége lui feroit périr » beaucoup de soldats, & rendroit » inutile, par les maladies, ce qui » n'en périroit pas par le fer, il résolut d'insulter la place. A peine » eut-on tiré le canon, que voiant en » certains endroits des pens de murailles entr'ouverts, il voulut qu'on » allât à l'assaut. On fut repoussé » jusqu'à deux fois; mais le Général & Ireton s'étant eux-mêmes » mis à la tête de leurs troupes demi » rebutées, leur inspirérent tant de » courage, que ni garnison ni remparts ne furent capables de les arrêter. Tout céda à ce nouvel effort. Ainsi ils emportérent, à la » troisiéme attaque, une place qui » durant trois ans avoit résisté à toutes les forces des Protestans unies » ensemble.

(a) *Révolut. d'Anglet. p.* 184. *an.* 1649.

Cromwel trouva cette méthode si excellente de se rendre ainsi maître des places, sans faire même aucun quartier, pour donner de la terreur à ses ennemis, qu'il résolut d'en faire autant à Wexford, qui n'étoit pas moins forte. Il y marcha dans cette intention, & la fit insulter tout en arrivant, pour ne pas donner le tems à la garnison de se reconnoître. Il l'emporta comme il avoit fait l'autre; mais il lui en coûta bon, la garnison & les habitans eux-mêmes se défendirent en désespérez jusques dans les rues. » On se rallia, *dit l'Auteur*, & l'on combattit avec valeur dans le marché; » mais ce fut inutilement: on ne » remporta point d'autre fruit de » cette résistance, que l'honneur de » ne pas périr sans se défendre.

Quand la fortune ou l'occasion nous présente le moien de faire sûrement & à peu de frais une conquête importante, où il faudroit beaucoup d'argent & des préparatifs infinis pour s'en assûrer le succès autrement que par la ruse & par la surprise, doit-on négliger de l'entreprendre, quelque douteuse qu'elle puisse être, puisqu'on ne perd rien en la tentant, & qu'il n'en coûte que de retourner d'où l'on est venu?

Ce seroit une grande sottise que de la négliger. J'ai remarqué mille fois dans la derniére guerre, & mille autres comme moi, la facilité d'entreprendre sur les meilleures places. On les a même proposées assez souvent à la Cour comme à l'armée, & sur tout pendant la campagne de 1712. On trouvoit cela trop hardi & trop téméraire, quoiqu'il y eût à peine des gens pour soutenir l'attaque des portes, & cependant l'on pouvoit appliquer trois à quatre cens échelles en différens endroits. Ceux ausquels on s'adressoit vous répondoient gravement: cela étoit bon autrefois; mais aujourd'hui la guerre se fait d'une toute autre maniére. On le sçait bien, puisqu'on rejette ce qu'il y a de plus aisé à entreprendre, parce que ce n'est plus la coutume. Chose étrange! que toutes les nations de l'Europe se soient données le mot de prendre une route contraire à l'ancienne, & de la suivre si constamment qu'hors l'escalade de Modéne, qui étoit une grande ville mal fortifiée, où il n'y avoit qu'un seul bataillon, & celle de Céthe dont j'ai parlé, & qui ne prouvent rien à l'égard de ces têtes de frontiéres, de ces places respectables, sur lesquelles il seroit très-aisé de tenter, l'on se tient aujourd'hui si peu sur ses gardes, & l'on y vit dans une si grande sécurité à cet égard-là, quelque foible que l'on soit, que je n'ai pû voir sans étonnement qu'on n'ait jamais pensé à en insulter les garnisons par une escalade en forme. Car ces sortes d'entreprises bien concertées & secrétement conduites réussiroient d'autant plus aisément, que l'on n'y est pas accoutumé, au risque de passer dans l'esprit des gens trop circonspects pour téméraire & imprudent, & pour un homme plus heureux que sage. Le moien de ne pas réussir lorsqu'on est assûré de surprendre une garnison en arrivant brusquement! Quand même on auroit le tems de border le rempart, & de se porter aux portes, il est certain que ces têtes de places n'ont pas assez de monde pour fournir à tout, & border entiérement un rempart dans une escalade presque environnante: car l'on doit attaquer en même tems toutes les portes & les petarder, & faire plusieurs attaques véritables & beaucoup de fausses. Je suppose que mes Lecteurs se souviendront que ces sortes de desseins ne s'exécutent qu'à la faveur d'une nuit sans Lune, & que les mauvais tems, lorsqu'on a peu de chemin à faire, ne sont pas toujours un obstacle; mais c'est quand on veut surprendre une garnison, ou qu'on a quelque intelligence dans la ville. Ici je ne suppose pas cela. Je veux qu'on ait le tems de border le rempart, ce qu'on doit mettre au rang d'une demie surprise. Or dans ce cas je ne vois pas comment celui qui attaque pourra échouer: car l'on est si peu préparé à cela dans les places, quelque fortes qu'elles soient, qu'on sera fort surpris de m'entendre dire qu'on voit rarement que les flancs du corps d'une place soient bordez de canon. Or lorsqu'on se voit attaqué, a-t-on assez de tems pour en faire venir & pour le mettre en batterie? Et quand on en auroit le tems, le feu de ces flancs seroit très-peu redoutable dans les ténébres. Il n'y auroit qu'un coup de hazard qui pourroit attraper une ou deux échelles. Outre qu'on n'escalade pas moins les flancs que les faces, l'effet de nos différentes bouches à feu n'est certainement pas si formidable qu'on se l'imagine. Ce n'est pas ici le lieu de citer des exem-

ples qui tireroient à l'infini, pour faire voir par des expériences faites de sang froid combien les coups de nos bouches à feu sont peu sûrs. De quatre mille coups de canon tirez dans une bataille qui aura duré toute une journée, on a remarqué qu'il y avoit à peine trois cens hommes de tuez ou de blessez, & trois ou quatre cens mille coups de fusil tueront ou blesseront à peine dix à douze mille hommes. J'ai observé autant qu'il m'a été possible de le faire, qu'il s'est tiré dix-huit cens mille coups de fusil à la bataille de Malplaquet : les deux armées faisoient tout au moins deux cens mille hommes. Ceux qui sont de bonne foi à l'égard des Alliez, prétendent qu'il y eut dix-huit à vingt mille hommes de tuez de leur part; la perte fut de la moitié moins grande de notre côté. Mais combien ces Alliez perdirent-ils de monde par le fer à la gauche, & dans la sortie de la droite ? Voilà pourtant un nombre innombrable de feux de toute espéce. On me pardonnera cette digression, qui ne m'a pas paru de petite importance au sujet que je traite, pour faire connoître qu'il y a des entreprises qu'on croit très-périlleuses & très-meurtriéres, comme les escalades, qui ne le sont que dans l'imagination de certaines gens, & qu'aux siéges, où l'on croit ménager beaucoup plus le sang en allant à couvert jusqu'au corps de la place & jusqu'aux bréches, on en perd au contraire infiniment plus.

Chacun sçait que le fort de Skenk est une tête des Hollandois, & qu'il paroissoit presque impossible d'attaquer que par un siége régulier. En 1635. un Officier de l'armée du Cardinal Infant nommé Eenholt se mit en tête de l'attaquer d'insulte & par escalade, sur l'avis d'un meunier avec lequel il entretenoit correspondance, & qui lui dit que la garnison étoit foible, outre que les fortifications étoient assez négligées. Soit qu'Eenholt ne se fiât pas au rapport du meunier, ou qu'il voulût voir par lui-même dans une chose aussi importante que celle-là, il jugea à propos de se déguiser, il va visiter le fort de Skenk, il informe le Cardinal Infant de l'état de la forteresse, & l'assûre qu'elle est fort aisée à être emportée. Le dessein fut agréé, on y marche avec un corps de troupes à la faveur de la nuit, on trouva la garnison en état de se bien défendre. Welderen, qui la commandoit, fit tout ce qui dépendoit de sa conduite & de son courage dans une affaire si imprévûe, il soutint deux attaques aussi vives qu'on puisse imaginer, & fut enfin emporté à la troisiéme.

Je n'ai garde de nier que l'avantage de celui qui se défend contre une escalade est très-grand, comme nous le ferons voir dans le Paragrafe suivant; mais les soldats & le plus grand nombre des Officiers le connoissent-ils bien ? Ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces sortes d'événemens inopinez & si peu attendus, c'est que ceux-là mêmes qui nous commandent, quand même ils connoîtroient la facilité qu'il y a de repousser une escalade & les avantages de celui qui se défend, ne voient pourtant aucun reméde assez promt & assez efficace à opposer à une attaque de cette nature, qui leur paroît d'un tour nouveau, & contre laquelle on ne s'est pas précautionné : ajoutez la surprise, qui ne nous laisse guéres le jugement libre, de sorte que l'on ne sçait où l'on en est, ni quel conseil prendre, quoiqu'on le puisse trouver dans la valeur des

troupes, au défaut des préparatifs contre ces sortes d'entreprises. Il est certain qu'il faut de la valeur, car le feu n'est pas d'un fort grand secours contre ceux qui montent & qui tâchent de se jetter sur le parapet, qui étant d'une grande épaisseur, permet qu'on se forme dessus; d'ailleurs on craint également par tout dans une insulte nocturne, à laquelle on est peu accoutumé: on n'est par conséquent guéres en état de border le rempart avec autant de monde qu'il est besoin pour résister contre ceux qui sont déja montez, & il est rare qu'on fasse distribuer des armes de longueur, comme la pertuisanne, la halebarde, la pique & l'esponton pour atteindre les premiers montez, comme faisoient les Anciens. Comme je me suis beaucoup étendu dans mon second & troisiéme Tome sur les escalades des Anciens,& sur les moiens d'y résister, & que leur méthode est la seule qu'on puisse proposer dans l'attaque & la résistance, j'y renvoie le Lecteur; mais je ne prétens pas pour cela avoir épuisé la matiére. Il me reste encore beaucoup de choses à dire sur la premiére dans ce qui regarde les précautions à l'égard de la maniére de la cacher à l'ennemi de telle sorte qu'il n'en puisse être averti, ni même la soupçonner.



§. III.

Que le secret & la diligence sont l'ame de toutes sortes d'entreprises. Les surprises des places par escalade sont d'un détail infini. Il vaut mieux partir trop tôt que trop tard. Exemple de l'entreprise sur Aire, qui échoua. Réglemens qu'il faut observer dans une escalade.

DAns toutes sortes de desseins qui opérent les surprises, & particuliérement celles des places, le succès dépend presque entiérement du secret, de la diligence & de l'ordre dans la marche. Dans celle-ci, comme dans l'autre, il y a bien des mesures à prendre; & bien qu'elles soient d'un détail assez grand, elles ne sont pas moins aisées dans l'exécution. Je les ai proposées en plusieurs endroits des Volumes précédens. Bien des Généraux s'en sont servis dans la derniére guerre, & toujours avec succès.

La méthode dont je me suis dit l'auteur est plus aisée à appliquer dans la surprise d'une ville, ou d'un ou de plusieurs quartiers, que dans celle d'une armée. Je la proposai lorsque M. le Marquis de Goëbriand, Lieutenant Général, qui commandoit à Saint-Omer, voulut surprendre Aire par une escalade en 1711. entreprise infaillible, comme il l'écrivit lui-même à la Cour, s'il ne fût parti une heure plus tard, ou plutôt si une partie des troupes ne se fût égarée. Sans ce malheur nous avions du tems encore pour nous en rendre les maîtres. Ses préparatifs furent si secrets, bien qu'il fallût faire un certain nombre d'échelles, que les ennemis n'en eurent aucunes nouvelles; mais ce qu'il y eut de plus remarquable & de plus digne d'être observé des gens du mé-

tier, ce sont les mesures & les précautions qu'il prit pour couvrir sa marche jusques sur le bord du fossé de la place, où le jour nous prit, sans que l'ennemi nous eût encore découverts. Il ne nous découvrit pas même dans notre retraite, à cause d'un grand brouillard qui s'éleva un peu avant la pointe du jour. J'expliquerai en peu de mots ces mesures & ces précautions. Car bien qu'elles soient dans le même systéme & le même esprit que celles que j'ai proposées en plusieurs endroits de cet Ouvrage, où je traite des surprises de camps & d'armées, à l'égard des marches qu'on veut dérober à l'ennemi pour aller à lui, il ne sera pas inutile que je les fasse remarquer ici en particulier. Il fit fermer les portes à l'entrée de la nuit, sous prétexte d'arrêter des espions qui étoient dans la ville. Il fit sortir environ deux cens hommes d'infanterie, divisez en plusieurs petits détachemens, commandez par des Officiers & des Sergens expérimentez, ausquels on cacha le véritable dessein; afin qu'au cas que quelque soldat vînt à déserter, il ne pût rien apprendre de ce qui se passoit. On leur dit seulement de s'embusquer sur tous les chemins & sur tous les passages par où l'on pouvoit aller à la ville. Comme on avoit examiné tous ces endroits-là, & que le Marquis de Goébriand les connoissoit fort bien, pour avoir défendu cette place la campagne précédente avec tant d'opiniâtreté, de valeur & de gloire, chaque détachement eut ordre de se rendre à l'endroit qui lui fut prescrit. On leur dit seulement qu'on étoit informé qu'il devoit entrer un homme dans la ville, qui portoit une somme considérable pour paier la garnison; que la moitié de cette somme seroit donnée au détachement qui s'en saisiroit, & une partie du reste distribuée aux autres détachemens; que pour ne pas manquer le coup, on poseroit plusieurs sentinelles à certaine distance les unes des autres, qui se mettroient ventre à terre, & formeroient comme une chaîne d'un détachement ou d'un poste à l'autre, avec ordre d'arrêter tout ce qui viendroit ou iroit à la ville, d'observer un grand silence, de ne point aller au qui-vive, & que s'il venoit des troupes du côté de Saint-Omer de ne point bouger de leurs postes. L'Officier, qui commandoit tous ces détachemens, qui étoit lui seul dans le secret, & qui devoit les poster, avoit ordre dans le tems qu'on escaladeroit la ville, de les faire avancer sur le bord du fossé de la place aux endroits ou l'on ne devoit pas attaquer, pour faire feu sur le rempart lorsqu'on entendroit tirer, afin de faire diversion des forces de l'ennemi, & les occuper de telle sorte qu'il ne sçût où courir, ni distinguer la véritable attaque des fausses. On devoit monter par le moien de trente ou quarante échelles. L'Auteur de cet Ouvrage étoit commandé pour monter le premier à la tête de vingt Officiers & trente soldats des plus déterminez, suivis d'un Commissaire d'artillerie, avec des leviers de fer, de longues tenailles, des marteaux, des haches, & autres machines propres pour rompre les gons & les verrouils de la porte d'Arras, après que la troupe, qui devoit monter la premiére, se seroit emparée de cette porte & auroit égorgé la garde, qui n'étoit que de trente hommes. On voit dans tout ce récit, d'où j'écarte une infinité de circonstances très-instructives, pour n'être pas excessivement long, que ces sortes d'entreprises bien concer-

tées, & telle que celle dont je viens de parler, où il n'y eut d'autre défaut que celui d'être parti une heure plus tard ; on voit, dis-je, que le seul fait nous apprend le principe & la méthode, sans aucun besoin de Commentaire : car si je ne m'étens pas au-delà de ce que je viens de dire, je ne le fais que pour ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs des attaques d'emblée ou par escalade des Anciens.

Il me reste plusieurs observations à faire à l'égard de la fabrique des échelles, du tems, de l'ordre dans la marche, & des réglemens qu'il faudra observer dans l'exécution d'une entreprise d'un détail si extraordinaire : les unes regardent le Chef, les autres les Officiers & les soldats.

On a pû remarquer par ce que j'ai dit de la fabrique des échelles, combien il importe de les faire avec un extrême secret. Le meilleur & le plus prudent, est d'enfermer les ouvriers. Mais comme on pourroit soupçonner, si on se servoit de ceux de la ville, qu'il y a quelque dessein caché, & qu'il en faut un grand nombre pour hâter les préparatifs, il vaut mieux les faire venir des villes les plus proches de la frontiére, & les enfermer dans l'Arsenal. Si l'on ne prenoit ces précautions, il seroit difficile que les ennemis n'en eussent pas quelques avis, les plus stupides verroient assez qu'un si grand nombre d'échelles ne peuvent être destinées que pour quelque grande entreprise. Tout cela fait voir combien il importe aux Ministres éclairez & qui voient de loin, d'avoir toujours dans une ou deux villes les plus considérables de chaque frontiére, un millier d'échelles toutes préparées, un certain nombre de petards, & les autres machines nécessaires pour rompre & enfoncer les portes ; ce qui se peut faire en tems de paix. Car lorsqu'on a ces sortes de choses sous la main dans un Arsenal, on s'épargne bien des soins, l'on se délivre de la crainte d'être découvert dans des desseins de cette nature, & l'on sera d'autant plus assûré du succès, qu'il n'y aura autre chose à faire que de charger les échelles sur des chariots, & de marcher.

La nuit est le tems le plus propre pour ces sortes de desseins. Philippe Roi de Macédoine, & pére d'Aléxandre, choisissoit pour ses entreprises les saisons les plus rudes & les plus mauvaises, qui tout bien pesé, dit un Auteur, éloignent autant d'obstacles qu'elles en apportent. Cela est certain dans le tems de pluie, à moins qu'on ne marche par un grand vent ou par un grand froid & une nuit sans Lune, pour arriver une heure avant qu'elle se léve ; mais il faut régler de telle sorte la marche, qu'on puisse entrer en action une ou deux heures avant le jour, & se souvenir de partir plutôt que plus tard. On fera reconnoître les différens chemins pour y aller, & les endroits par où l'on doit passer, & surtout les défilez : car l'on sçait par un calcul infaillible combien il faut de tems à un corps de troupes pour passer un pont ou un défilé sur plus ou moins de files. S'il y a deux ou trois chemins peu éloignez qui ménent au même endroit, on marchera sur deux ou trois colonnes. Les chariots qui sont chargez des échelles, seront précédez d'une avantgarde, celle-ci d'une ou de deux compagnies de grenadiers. On marchera dans un grand silence ; que si l'on remarquoit qu'il y eût des soldats enthûmez, on les renvoiera pour en

prendre d'autres en leur place. Aucun soldat ne sortira de son rang, sous peine de la vie. Les Officiers & les Sergens, qui doivent être doubles, y auront une particuliére attention.

Lorsqu'on sera arrivé près de la ville, on s'y mettra en bataille dans un grand silence. On distribuera alors les échelles aux premiers qui doivent monter, qu'on choisira parmi les plus vigoureux: car dans un dessein de cette conséquence, on prend tout ce que l'on a de troupes d'élite. On séparera les serruriers & les charpentiers pour s'en servir dans l'occasion, afin de pouvoir les prendre si l'on vient à gagner le rempart. Chaque centaine d'hommes aura son poste fixe, commandée par ses Officiers. On s'avancera en bon ordre au chemin couvert, où l'on fera avancer les serruriers, pour faire sauter les barriéres avec le moins de bruit qu'il sera possible. Si l'on n'est pas découvert, toutes les troupes y entreront brusquement, & les mêmes échelles destinées pour l'escalade serviront pour décendre dans le fossé, & les autres décendront par les endroits qui servent à ceux de la ville pour venir du fossé au chemin couvert. La diligence doit être des plus grandes pour appliquer les échelles contre les remparts, on se hâtera d'y monter, & les premiers montez se formeront sur le terre-plein. Dès qu'on en sera averti, & qu'il y en aura une centaine, on fera monter les charpentiers & les serruriers pour se rendre maître de la porte la plus proche, pendant que ceux qui suivent en queue se formeront sur le rempart, observant en montant de ne point trop charger les échelles. Si l'ennemi se présente, on chargera & on le joindra fort ou foible sans tirer, & la baionette au bout du fusil. Si l'on ne défile pas en assez grand nombre, les grenadiers, qui doivent avoir leurs haches, couperont des arbres, s'il y en a sur le rempart, pour s'en servir comme de retranchement; & s'il y a quelque cazerne, on tâchera d'y mettre le feu. Que si l'ennemi s'avance sur le rempart, & qu'il soit repoussé, on le poussera pied à pied sans trop s'emporter dans la poursuite. On se formera sur le plus de hauteur qu'il sera possible, & à mesure qu'on grossira on s'étendra le long du rempart, pour se joindre ensuite à ceux qui entreront par les portes.

Les Officiers auront une grande attention d'empêcher le pillage, & qu'aucun soldat ne sorte de son rang, avec défense d'entrer dans les maisons, & encore moins d'y mettre le feu. Cette partie qui regarde l'attaque n'est pas pourtant épuisée, nous en traiterons dans le six ou septiéme Tome.

Il me reste maintenant à parler, mais en fort peu de mots, des insultes des places haut à la main ou nocturnes dans un siége régulier & dans un assaut, pour occuper les assiégez de toutes parts, & faire diversion de leurs forces par plusieurs attaques de pied ferme aux bréches, & par escalade en différens endroits.

Les exemples anciens & modernes de ces sortes d'entreprises brusques, violentes & de vive force, se rencontrent à chaque pas dans l'Histoire. La fortune ne favorise pas toujours la raison; mais il est assez rare qu'elle ne se rencontre pas dans celles-ci comme dans les surprises, lorsqu'elles sont bien concertées, & qu'on n'a rien oublié des mesures & des précautions, & qu'en un mot un habile homme, brave & déterminé en tout s'en est mêlé. Si l'on vient à

manquer son coup ; celui qui s'en est chargé n'est pas moins digne de louange. Quand il y auroit même du défaut, car une bagatelle est capable de les faire échouer, ce sont des choses qui sont au-dessus de la prévoiance humaine. Avant que de condamner un homme de mérite, l'équité demande qu'on observe plusieurs circonstances. Sans cela qui oseroit décider sur la bonne ou la mauvaise conduite d'un Général dans les desseins de grande importance, & surtout dans une escalade accompagnée d'une attaque aux bréches ? Car bien que la force, l'habileté, la valeur des troupes & la bonne conduite aient droit d'espérer un bon succès, elles ne le rencontrent pas toujours contre des gens qui opposent au défaut de cette force l'avantage des lieux & la valeur déterminée & éclairée de l'art. J'ai fait voir de ces sortes d'exemples dans mon second ou mon troisiéme Tome, où mes Lecteurs feront fort bien de jetter les yeux, pour joindre ces connoissances à celles qu'ils trouveront ici.

Lorsqu'une place affiégée résiste tellement qu'on craigne d'être repoussé à une bréche, & qu'on sent bien que l'assaut sera difficile par la valeur & l'audace de la garnison, & qu'on a des raisons de s'en rendre au plutôt le maître, cela arrive quelquefois lorsque le secours est prêt d'arriver ; il ne s'agit plus alors de ménager son monde, ni d'attendre que les bréches soient en état d'être insultées facilement. On doit avoir un grand nombre d'échelles, tenter de tous les côtez, & faire autant d'attaques qu'il est possible d'en faire, particuliérement sur le front attaqué. Il faut que les échelles soient près-à-près les unes des autres, & comme colées ensemble : car rien n'épouvante davantage une garnison, & ne donne plus à penser à celui qui la commande, que lorsqu'on lui présente une escalade, après une ou deux bréches au corps de la place, qu'on ne voudra pas ménager. Ce n'est pas encore tout, on ne doit pas négliger les portes. Il faut les attaquer avec toute l'audace possible, & mettre en œuvre tout ce qu'un déterminé Général peut imaginer de fort pour percer par quelque côté : car les affiégez se voiant environnez de toutes parts, ne sçauront où courir, ni comment soutenir les bréches, où il faut beaucoup de monde, ni défendre les portes & les remparts. Ces sortes d'actions doivent être vives, brusques & impétueuses. On doit avoir des gens frais tous prêts pour succéder à ceux qui auront été repoussez, & ne donner aucun relâche à ceux qui se défendent. Il est très-difficile qu'une place affiégée de la sorte puisse longtems tenir. Cela n'arriva pourtant pas à l'escalade & à l'insulte des bréches de Mouzon en 1639. l'exemple est remarquable, & je me trompe fort si le Lecteur n'est bien aise de le trouver ici.

Picolomini aiant affiégé cette place, qui n'étoit pas la meilleure du monde, & dont la garnison étoit foible, aiant aussi fait plusieurs bréches ; sur l'avis qu'il reçut que les François avoient forcé plusieurs marches pour venir au secours, & qu'il les auroit bientôt sur les bras, il se résolut de donner un assaut général à toutes les bréches, & pour faire une plus grande diversion des forces des affiégez, il attacha encore l'escalade, & fit planter des échelles en différens endroits des remparts de la ville. On donne le signal, & l'attaque devient générale. Il ne s'est rien vû de pareil, ni rien de mieux soutenu : car Pi-

colomini se vit repoussé avec tant de courage & de vigueur, qu'il en fut tout surpris & tout décontenancé. La raison de cette disgrace vint du Gouverneur, qui s'étoit préparé à tout événement, se doutant bien qu'on en viendroit là, si le secours venoit effectivement. Honteux & fâché d'un revers si peu attendu, il ne se décourage pas, il songe à tenter encore une fois l'avanture, & se prépare pour cela, lorsqu'il apprend que l'armée de France n'a plus qu'une marche pour le joindre; ce qui l'obligea de lever le siége & de s'en aller. Il est certain qu'au second bond la place eût été infailliblement emportée.

Une escalade qu'on tente ensuite de plusieurs bréches au corps d'une place, est sans doute une chose très-redoutable, lorsqu'une garnison ne connoît pas ses avantages, qui sont infinis, quand on a assez de monde pour border les remparts. Pour peu que l'ennemi témoigne d'en vouloir venir à cette extrémité, si les assiégez se trouvent en état de soutenir l'assaut & l'escalade, & que le Gouverneur s'y soit préparé comme celui de Mouzon, qui sçavoit parfaitement que ces sortes d'entreprises ne sont pas les plus aisées du monde, il est rare que l'assiégeant s'en tire avec succès.

Lorsque la ville de Landau fut assiégée par le Roi des Romains en 1704. la défense opiniâtre de M. de Laubanie mit les assiégeans hors de mesure, quoiqu'il y eût une bréche au corps de la place; mais comme les bastions de cette importante forteresse sont coupez à leurs gorges par des tours bastionnées, la bréche quelque grande & praticable qu'elle pût être, ne devoit pas ce me semble beaucoup inquiéter la garnison. La raison de cela, est que les fossez étant secs, ceux de la ville avoient cet admirable avantage de donner de l'eau à leurs fossez autant qu'ils en vouloient mettre; ce qui étoit un obstacle insurmontable à l'insulte des bréches, bien que les dehors du côté de l'attaque fussent emportez. Celà se voit assez. Les ennemis, soit par ruse, ou soit qu'ils eussent véritablement dessein de donner un assaut & d'y joindre l'escalade, ce qui eût été une vraie imprudence, puisqu'il ne falloit qu'un moment pour couvrir le fossé d'un déluge d'eaux; les ennemis, dis-je, firent paroître dans la tranchée ces échelles, qui alarmérent la garnison, qui se trouvoit extrémement affoiblie, & hors d'état de border le rempart: car on ignoroit si cette escalade embrasseroit tous les endroits où l'on pourroit s'attacher. C'est pourquoi tout le monde fut d'avis d'ouvrir l'écluse, & de donner de l'eau. M. de Valiére, Officier de grande expérience, aujourd'hui Maréchal de camp, & qui commandoit les mineurs qui étoient dans la place, n'étoit point de ce sentiment, par les raisons alléguées plus haut. Sans doute que son avis étoit le meilleur, quoique le plus grand nombre y fût opposé. M. de Laubanie n'étoit pas en état de juger par lui-même des raisons de part & d'autre. Une bombe, malheureusement tombée quelques jours auparavant près de lui, avoit fait un tel écart de terre en crevant, que ce brave homme en perdit entiérement la vûe. Dans cet état il crut plus prudent de s'en tenir à la pluralité des voix; ce qui fit qu'on remplit les fossez, & c'est ce que les ennemis souhaitoient le plus. L'on connut par la suite que M. de Valiére avoit raisonné infiniment plus sensément que les autres, & la place se rendit peu de jours après.

§. III.

De la défense des places contre les escalades ou attaques d'emblée.

UN Gouverneur de place forte, qui a un fossé sec, ne doit pas tellement s'assûrer sur ses fortifications & sur le grand nombre de ses dehors, qu'il croie ne pouvoir être emporté que par un siége en forme: car la plûpart ne peuvent s'imaginer, sur l'opinion qu'ils ont de la force de leurs places, que l'on soit assez hardi d'oser les insulter & de les traiter en bicoques; ce qui fait qu'ils sont là-dessus dans la sécurité du monde la plus trompeuse. A la vérité une nombreuse garnison n'est pas aisée à être escaladée, bien que l'Histoire nous offre un assez grand nombre d'escalades qui tiennent de la surprise, lorsque l'ennemi ne nous laisse pas le tems nécessaire pour nous préparer, c'est-à-dire deux ou trois heures: cela cause de l'étonnement dans une garnison, quelque en état qu'elle puisse être de la soutenir: mais l'on est à demi battu lorsqu'une forteresse n'est défendue que par des troupes peu aguerries & mal disciplinées, & que celui qui y commande ne vaut guéres mieux, comme il s'en trouve assez de cette espéce, & plus qu'on ne pense; ce qui fait que l'ennemi s'attache & entreprend plutôt sur ceux-ci que sur un autre, dont la place seroit beaucoup moins forte: matiére de réflexions pour les Princes ou pour leurs Ministres dans le choix des sujets. La faveur place assez souvent les uns, & les années passées les autres, sans que l'on s'informe autrement s'ils sont capables de commander dans un tel poste, & cependant il le faut être beaucoup. Ce que je dis ici est d'une grande conséquence, & c'est pourtant la chose du monde à laquelle il paroît qu'on s'attache le moins. Il faut mettre dans les places des gens sans reproche, d'une valeur éprouvée, & exemts de toute avarice; ce qu'il n'est pas difficile de sçavoir. Ceux dont le courage est beaucoup soupçonné, ou qui sont accusez de quelque mauvaise action, ou d'aimer trop leurs plaisirs & leurs aises, & qui n'ont aucune des qualitez essentielles à un homme de guerre, devroient être exclus de ces sortes de commandemens: car cela tire à des conséquences très-dangereuses. Un homme dont la réputation est tout-à-fait ternie par une lâcheté, ou par les autres défauts dont j'ai parlé, ou qui manque du côté de l'expérience, & qui n'en a souvent aucune, pour avoir servi toute sa vie dans de nouveaux régimens, sans avoir rien vû, & auquel pourtant on confie des postes de grande importance; celui-là s'attirera infailliblement le mépris des Officiers de sa garnison, qui lui obéiront avec dégoût & avec beaucoup de chagrin. Il suffit qu'ils le croient indigne de commander à de braves gens, pour perdre cette confiance qui contribue aux bons succès: & ce mépris passant dans les soldats, comme il est difficile que cela n'arrive, je laisse à juger s'il pourra tirer des uns & des autres ce qu'un brave homme en pourroit espérer. Quand cela même n'arriveroit pas, par une espéce de prodige, il est cependant vrai qu'il fera toujours mal, ou par son ignorance & son manque d'expérience dans une chose où il faut beaucoup de l'une & de l'autre, ou par sa timidité, toujours compagne du défaut de toutes les deux, & que son peu de prévoiance l'empêchera de pren-

dre toutes ses précautions contre une surprise ou contre une insulte. J'ai cru devoir donner cet avis avant que d'entrer en matiére : car on n'entreprend guéres sur une place, si on ne sçait auparavant à quel homme on aura affaire, & comment le service s'y fait. Cette connoissance n'est pas peu nécéssaire dans les entreprises de grande importance.

J'ai dit plus haut qu'un Gouverneur de place ne sçauroit être trop en garde, & surtout lorsque sa garnison est foible, ou qu'elle est mauvaise. Dans ces cas il doit extrémement se précautionner contre une surprise ou une attaque d'emblée. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de garnir les flancs de son corps de place d'autant de canons qu'il lui sera possible, d'y mettre des munitions nécessaires pour tirer au moins dix coups de chaque piéce. Celles de six, de huit & de douze sont les meilleures, parce qu'elles sont plus légéres & plus faciles à servir. On les tirera à cartouches avec des bales d'un quarteron, ou de ferraille. Mais comme les feux de toute espéce dans ces sortes d'affaires ne sont pas aussi meurtriers qu'on diroit bien, & sont peu capables de faire échouer une entreprise, il faut des armes sur lesquelles l'on puisse compter, & plus sûres : les pertuisannes, les faux enmanchées à revers sont très-avantageuses & très-dangereuses ; les fourches, s'il y en a, sont encore très-bonnes contre une escalade, & très-propres pour pousser les échelles & les renverser, lorsque le bois est de bonne longueur. On fera transporter ces armes dans les corps-de-garde des portes, & dans ceux qui sont le long du rempart.

Comme ces sortes d'entreprises sont toujours vives & impétueuses, il est toujours bon d'avoir de ces sortes d'armes sous la main à la premiére alarme, & de les trouver à deux pas de soi. Ces précautions ne suffisent pourtant pas pour s'assûrer contre une entreprise si violente. Si le fossé n'a point de cunette, on en fera faire une, & un fossé assez profond aux endroits où l'on doit mettre le pied des échelles. On peut encore se servir d'une palissade auprès de la muraille, ou au milieu du fossé. Les poutres cilindriques ou de pieds d'arbres sont très-bonnes contre une escalade. Il en faut faire transporter le long du rempart tout autant qu'il y en aura dans la ville pour s'en servir au besoin, & les faire rouler sur le talud en bas, lorsqu'on s'appercevra que l'ennemi applique des échelles, & qu'il monte pour se guinder sur le parapet. Si c'est en hiver, & que le fossé soit rempli, on fera rompre la glace à l'entrée de la nuit, & l'on fera en même tems jetter de l'eau sur le talud.

Toutes ces précautions & ces sortes de préparatifs étant connus de l'ennemi, elles lui feront croire qu'il a quelque dessein, dont on a eu vent ; ce qui fait qu'il n'y pense plus, voiant qu'on est sur ses gardes. Si la ville a plusieurs portes, l'on n'en laisse que deux ou une seule, & lorsqu'on les ferme on se sert de longues caisses, qu'on remplit de sacs à terre, que l'on met derriére ; mais le plus puissant obstacle est d'y mettre plusieurs arbres coupez, que l'on retire aisément lorsqu'on les ouvre. A l'égard des autres, on les terrasse avec de la terre mêlée avec du fumier, aprés en avoir abattu les orgues. L'on met encore du canon sur le corps-de-garde, qui puisse enfiler le pont. On doit se munir encore de bombes toutes chargées &

de grosses grenades pour faire rouler dans le fossé; ce qui fait un fracas épouvantable, & les éclats ne manquent jamais de briser les échelles. On joint à cela des artifices & des fascines godronnées; ce qui donne visée aux canonniers qui voient dans le fossé, sans que ceux qui bordent le rempart puissent être vûs de l'ennemi qui est en bas.

Lorsqu'on se trouve trop foible pour garnir un rempart & pour résister contre un grand nombre d'échelles, & que l'on craint de s'affoiblir aux autres endroits, on tâche d'y ajouter l'art pour suppléer au défaut des hommes, en bordant le parapet d'une chaîne de chevaux de frise attachez l'un à l'autre, & posez de telle sorte que l'ennemi ne puisse franchir sur le parapet, ni les entraîner en bas. On se sert encore d'arbres coupez, dont on aiguise la pointe des branches, & dont on brûle ensuite le bout pour la rendre plus forte. On ajoute à tous ces obstacles un grand nombre de chausses-trapes, que l'on séme dans le fossé aux endroits où l'on craint le plus. La garde doit être exacte en dedans, & les rondes perpétuelles; & à l'égard du dehors, on ne doit pas le négliger. Pour avoir des nouvelles, l'on fera sortir tous les soirs une ou plusieurs petites troupes de cavalerie, selon les craintes, pour battre l'estrade du côté de l'ennemi: car il s'agit moins de combattre que d'être averti de ce qui se passe au dehors, outre les espions qu'on doit avoir par tout aux environs de la ville.

Les places, dont le fossé est plein d'eau, ne sont guéres insultables: elles ne le sont que pendant les glaces, & lorsqu'elles ont bien serré, & les entreprises sur celles-ci sont les plus aisées. On va de plein pied sur le fossé; au lieu qu'il faut décendre dans ceux qui sont secs. Ajoutez encore qu'il faut de plus longues échelles. On a coutume de rompre la glace tous les jours à l'entrée de la nuit, ce qui n'est pas un petit travail, encore est-ce toujours imparfaitement, & dans les froids les plus extraordinaires, qui sont les tems propres pour ces sortes de desseins, les glaces serrent & portent en une heure. On se souviendra de l'escalade de Philisbourg en 1635. Cette ville fut surprise & escaladée dans le plus fort de l'hiver, par la malhabileté & la négligence du Gouverneur. Cet exemple (a) mérite d'être rapporté, à cause des bonnes leçons qu'il renferme.

L'ouverture de la guerre entre la France & la Maison d'Autriche, commença par une action d'un grand éclat, c'est-à-dire par la surprise de la place du monde la plus importante à la France. Le Colonel Gaspard Baumbergher en fut l'auteur, & ce fut lui-même qui se chargea de l'exécution. Le succès répondit à sa conduite & à son courage. Cet habile Officier fit un projet réglé pour surprendre cette importante place, & l'adressa au Roi de Hongrie, qui le trouva tout plein de raisons. Sa proposition fut extrémement goûtée du Conseil de Vienne. Il mandoit » qu'il n'y avoit que cinq ou » six cens hommes de garnison dans » la place, que les soldats négli» gens ne s'étoient pas pourvûs de » poudre, que les palissades ne va» loient rien, qu'on ne brisoit pas » assez soigneusement la glace des » fossez, que les endroits rompus » se reprenoient bientôt, à cause » de la rigueur de la saison; enfin » qu'il y avoit un riche butin à faire, » à cause de l'abondance des muni-

(a) *Vass. Hist. de Louis XIII. l.* 37.

» tions amassées, & d'une somme » considérable d'argent apportée » dans le dessein de la distribuer » à ceux qu'on projettoit gagner en » Allemagne : ces considérations » prévalurent. Le Conseil Impérial » accepte la proposition. L'actif & » vigilant Baumbergher choisit quel- » ques soldats déterminez, & les en- » voie à Philisbourg, travestis en » charretiers, & en gens qui aménent » des provisions à vendre. Il s'avance » la nuit du 24. Janvier avec un pe- » tit corps de bonnes troupes jus- » qu'au pied de quelques bastions. » Les soldats déguisez tuent le corps- » de-garde, & facilitent l'escalade. » Arnaud & ses gens surpris, sont » forcez à se rendre, & conduits à » Heilbrun. Le Roi de France per- » dit une ville & une nombreuse » artillerie, une grande abondance » de munitions, deux cens mille » écus d'argent monnoié, & une » place d'une extréme importance.

Je ne prétens pas supposer qu'un Gouverneur de place, s'il n'est négligent, s'est laissé surprendre de telle sorte dans une place, qu'il n'ait pas eu un instant pour se préparer & se porter sur le rempart. Je parle ici des escalades où l'on a le tems de s'y porter, & où l'on trouve toutes les armes nécessaires contre ces sortes d'entreprises. A la premiére alarme la cavalerie montera à cheval. On la partagera en plusieurs troupes, qui feront incessamment des patrouilles le long du rempart, chaque troupe aiant un certain espace fixe, avec ordre de charger forts ou foibles ce qui sera monté, sans tirer un seul coup: ordre encore de s'abandonner dessus l'épée à la main, de leur passer sur le corps, & de revenir ensuite en faisant la même manœuvre: les soldats auront leurs fusils chargez près d'eux, & leurs pertuisannes à la main. S'il y a deux rangs qui bordent le parapet, on fera distribuer des piques au second, & leurs fusils en bandouliére. Si l'escalade se fait en plein jour, & même la nuit, & qu'on craigne en différens endroits, on armera les valets & autant d'habitans qu'il sera possible, dont on aura formé des compagnies, pour leur faire garnir les remparts aux endroits les moins pratiquables, tout au moins pour la montre. On en pourra porter un plus grand nombre ailleurs, où l'attaque paroît la plus vive. Que si l'ennemi, malgré la résistance qu'il trouve aux portes, vient enfin à bout d'en enfoncer quelqu'une, on aura des arbres entiers tout prêts pour les jetter les uns sur les autres au-devant de la porte, derriére lesquels on logera des fuseliers & des piquiers pour arrêter l'ennemi : obstacle insurmontable qu'on ne connoît pas bien encore. Il y a encore un autre expédient, c'est d'ouvrir la voûte en œil de bœuf, & d'en faire pleuvoir une grêle de feux de grenades ou de bombes sur ceux qui entrent; mais s'il y a des arbres coupez, il n'est pas besoin de tant de cérémonie, puisqu'il est impossible de pouvoir pénétrer, pour peu qu'il y ait des gens derriére pour les défendre.

On peut voir par ce que je viens de dire en fort peu de mots, les avantages de la défense contre les escalades. Rien de plus simple que de repousser l'ennemi, & rien de plus important que de faire connoître ces avantages aux soldats d'une garnison, non dans le tems qu'on est escaladé, mais lorsqu'on soupçonne de l'être, ou lors même qu'on ne le soupçonneroit pas : car rien n'importe davantage que d'instruire les troupes, ou du moins leurs Officiers, qui ne manquent pas de les

instruire à leur tour dans l'occasion. Rien de plus incommode & de plus difficile à ceux qui montent par des échelles, que de pouvoir résister contre des gens qui combattent de pied ferme derriére un parapet avec des armes de longueur, dont les coups vifs & redoublez sont sûrs contre des gens qui chancellent sur une échelle. Ils ne sçauroient se servir d'autres armes que de leur épée, encore avec beaucoup de desavantage; & qu'est-ce que cette arme contre celles qu'on leur oppose? Que s'ils viennent à franchir sur le talud, à peine ont-ils le tems de se servir de leur fusil & de leur baionnette, qu'ils sont percez à coups de piques & de pertuisannes, dont les blessures mettent aussitôt un homme hors de combat, si elles ne le laissent sur le carreau. Je ne sçaurois assez m'étonner comment on ose tenter ces sortes d'entreprises avec de tels desavantages; mais il est encore plus étonnant de voir dans l'Histoire ancienne & moderne un plus grand nombre d'escalades qui réussissent, que d'autres qui échouent. D'escalader une garnison, dont la foiblesse ne permet pas au Gouverneur de la place de border entiérement ses remparts, pendant qu'on lui oppose tout d'un coup douze ou quinze cens échelles, & qu'on s'attache en même tems à toutes les portes, lorsqu'il n'a que quinze cens hommes pour la défendre, ou deux mille hommes si l'on veut; il est aisé de comprendre que cette place, quelque forte qu'elle puisse être, sera infailliblement emportée.; mais ces sortes d'attaques environnantes sont d'une très-grande rareté de nuit ou de jour. Est-ce la dépense d'un si grand nombre d'échelles qui étonne? Je ne puis le croire. Attribuons cela à la rareté des Officiers capables de l'exécution de ces sortes de desseins, qui paroissent dangereux, & qui ne le sont qu'en apparence, comme je l'ai assez fait voir: car les occasions de se rendre maître par insulte des meilleures places d'une frontiére, pendant que les armées sont en campagne, du moins celles qui s'en trouvent les plus éloignées; ces occasions, dis-je, se présentent journellement. C'est dans ces tems-là que les places sont les moins garnies. Quand toutes celles d'une premiére ligne auroient des troupes suffisantes pour se défendre contre une insulte, ce que je n'ai jamais remarqué dans tous les païs où j'ai servi, celles de la seconde ligne sont presque dégarnies. Plusieurs se souviendront de la campagne de Dénain: car lorsque le Maréchal de Villars eût emporté ce poste, il n'y avoit, comme je l'ai déja remarqué quelque part, qu'un bataillon & demi dans Douai, grande ville pourtant, & d'une grande défense. Il n'y avoit qu'un bataillon à Béthune, autant à Aire, trois cens hommes à Saint-Venant, trois bataillons à Tournai, deux à Ménin, & quatre à Lille. Aucun de ces postes étoit-il en état de soutenir, je ne dis pas une escalade, mais une attaque aux seules portes?

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII.

Apelles, Tuteur de Philippe, chagrine les Achéens. Eloge de Philippe. Escalade d'Aliphére, ville d'Arcadie. Conquêtes du Roi de Macédoine dans la Tryphalie. Les Lépréates chassent de chez eux Phylidas, Général des Etoliens.

Apelles, un des Tuteurs qu'Antigonus avoit laissez à Philippe, & qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, fit, pour réduire les Achéens au sort des Thessaliens, une chose qu'on ne peut trop détester. Les Thessaliens passoient pour vivre selon leurs loix particuliéres, & pour avoir un gouvernement différent de celui des Macédoniens. Il n'y avoit cependant aucune différence, les uns & les autres ne faisoient rien sans ordre des Officiers Roiaux. Dans cette vûe il résolut d'inquiéter & de chagriner ce qu'il y avoit d'Achéens dans l'armée. Il commença par permettre aux Macédoniens de chasser les Achéens des logemens où ils étoient entrez les premiers, & d'enlever leur butin. Après céla pour les moindres sujets il les faisoit fraper par des valets. Si quelques-uns de la même nation le trouvoient mauvais, ou se disposoient à les secourir, lui-même les conduisoit en prison. Il croioit pouvoir par cette conduite accoutumer insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auroient à souffrir de la part du Roi. Cependant cet homme se trouvant dans l'armée d'Antigonus peu de tems auparavant, avoit été témoin que Cléoméne avoit inutilement tenté les voies les plus violentes pour réduire les Achéens à se soumettre à ses ordres. Quelques jeunes Achéens se mutinérent, furent trouver Aratus, & lui découvrirent le dessein d'Apelles. Aratus courut aussitôt à Philippe, dans une affaire de cette nature il étoit important d'étouffer le mal dans sa naissance, & de ne pas différer. Le Roi, après l'avoir entendu, dit aux jeunes Achéens de ne point s'allarmer, qu'il n'arriveroit rien de semblable dans la suite, & en même tems il défendit à Apelles de rien commander aux Achéens sans avoir consulté leur Préteur. Par cette affabilité jointe à toute l'activité & la valeur imaginable, Philippe se gagna les cœurs non seulement des soldats, mais encore de tous les

peuples du Péloponése. Aussi la nature sembloit avoir pris plaisir à le former tel qu'un Prince doit être pour faire des conquêtes & étendre un Roiaume. Il avoit l'esprit fin, la mémoire heureuse, une grace toute singuliére, la mine haute & majestueuse, & pardessus tout cela une activité infatigable & une valeur héroïque. Comment toutes ces belles qualitez se sont évanouies, comment de Roi né pour faire le bonheur de ses sujets, il est devenu un odieux Tyran, c'est ce qui ne se peut expliquer en peu de paroles. Une occasion plus favorable se présentera de parler de ce changement, & d'en rechercher les causes.

D'Olympie le Roi alla à Pharée, de là à Telphysse, & ensuite à Erée; où aiant vendu son butin, il fit réparer le pont qui étoit sur l'Alphée, pour s'ouvrir un chemin dans la Tryphalie. Les Eléens ruinez avoient été demander du secours aux Etoliens, & Dorimaque, Préteur de ceux-ci, leur en avoit envoié six cens sous le commandement de Phylidas. Ce Capitaine étant arrivé à Elée, y prit cinq cens des étrangers qui y étoient, mille hommes de la ville & un corps de Tarentins, & vint avec ces forces dans la Tryphalie, province ainsi nommée de Tryphale, né en Arcadie. Elle est dans le Péloponése proche de la mer entre les Eléens & les Messéniens, du côté de la mer d'Afrique, à l'extrémité de l'Achaïe vers le couchant d'hiver. Ses villes sont Samique, Lépée, Hypane, Typanée, Pyrge, Æpie, Bolax, Styllagie, Phryxe. Les Eléens commencérent leur expédition par la conquête de ces villes. Ils prirent ensuite Aliphére, qui dépendoit d'Arcadie, & Mégalopolis, dont le Tyran Alliadas, quoique Mégalopolitain lui-même, avoit fait un échange avec eux pour quelques intérêts personnels. Phylidas aiant envoié les Eléens à Léprée, & les étrangers à Aliphére, alla lui-même chez les Typanéates avec ses troupes d'Etolie, & attendit là ce qui devoit arriver.

Philippe débarassé de son butin, passa l'Alphée, qui coule proche d'Erée, & vint à Aliphére. Cette ville est située sur une montagne escarpée de tous côtez, & haute de plus de dix stades. Au sommet est la citadelle & une statue d'airain de Minerve, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Pourquoi cette statue a été mise en cet endroit, aux dépens de qui elle a été faite, d'où elle est venue, qui a fait ce vœu, ce sont toutes questions qu'il est mal aisé de décider, les gens

mêmes du païs n'en sçavent rien de certain. On convient seulement que ce miracle de l'art a pour auteurs Hécatodore & Sostrate, & que c'est leur chefd'œuvre. Le Roi choisit un jour clair & sérein, & au point du jour il donna ordre aux étrangers de marcher devant par plusieurs endroits, pour soutenir ceux qui devoient porter les échelles. Il partage les Macédoniens, leur ordonne de suivre les autres de près, & à tous, dès que le Soleil se montreroit, de monter la montagne. Cet ordre fut exécuté par les Macédoniens avec une vivacité & une valeur étonnante. Les assiégez coururent de tous côtez, & principalement aux endroits où l'on voioit les Macédoniens s'approcher. Pendant ce tems-là Philippe, sans que personne s'en fût apperçû, étoit monté avec une troupe de gens choisis à la citadelle par je ne sçai quelles routes coupées en précipices. Le signal se donne, & aussitôt tous en même tems vont à l'escalade. Le fauxbourg de la citadelle n'étoit pas défendu, le Roi s'en saisit, & y mit le feu. Cela fit trembler ceux qui défendoient les murailles. Car la citadelle prise, il ne leur restoit plus aucune ressource. Dans cette crainte ils laissent les murailles de la ville, & se sauvent dans la citadelle, les Macédoniens se rendent maîtres de la ville. Bientôt après la citadelle députa au Roi, à qui l'on en ouvrit les portes, moiennant que la garnison eût la vie sauve.

Des conquêtes si rapides jettérent la fraieur dans toute la Tryphalie. On y tint Conseil sur l'état présent de la patrie. Pour comble de disgrace Phylidas sortit de Typanée, & s'en alla à Léprée pillant en passant ses propres Alliez. Car ce fut alors la récompense qu'eurent les Alliez des Etoliens; ils furent non seulement abandonnez lorsqu'ils avoient le plus besoin de secours; mais pillez & trahis, ils en souffrirent plus qu'ils n'auroient souffert d'ennemis victorieux. Les Typanéates se rendirent à Philippe. Ypane fit de même. La terreur se répandit de la Tryphalie chez les Phiabiens, qui de dépit contre les Etoliens, dont l'alliance leur étoit devenue odieuse, s'emparérent à main armée du lieu où s'assembloient les Polémarques. Il y avoit dans Phialie des pirates Etoliens, qui demeuroient là pour être à portée de piller le païs des Messéniens. D'abord ils eurent quelque dessein de s'emparer de la ville: mais comme ils virent tous les habitans assemblez pour la défendre, ils changérent de

ſentiment. Ils prirent des aſſûrances de la part de la ville, & en ſortirent avec leur bagage. Après quoi les Phialiens, envoiérent des Ambaſſadeurs à Philippe, & le reçûrent dans la ville.

Pendant ce tems-là les Lépréates s'étant ſaiſis d'une partie de leur ville, priérent les Eléens, les Etoliens & les troupes qui leur étoient auſſi venues de Lacédémone, de ſortir de la citadelle & de la ville. D'abord Phylidas fit la ſourde oreille, & reſtoit dans la ville comme pour la tenir en reſpect. Mais quand Taurion avec des troupes fut venu de la part du Roi à Phialie, & que Philippe lui-même s'en fut approché, les armes tombérent des mains à Phylidas, les Lépréates au contraire ranimérent leurs eſpérances. Quoiqu'il y eût dans la ville mille Eléens, mille tant Etoliens que pirates, cinq cens étrangers, deux cens Lacédémoniens, & que leur citadelle eût été occupée, ils ne ſe laiſſérent point abattre, ils eurent la fermeté d'entreprendre de ſe rétablir dans leur patrie. Ce courage & l'approche des Macédoniens épouvanta Phylidas, il ſortit de la ville, & avec lui les Eléens & les Lacédémoniens. Les Candiots qui étoient venus pour les Spartiates, s'en retournérent chez eux par la Meſſénie, Phylidas ſe retira à Samique, & les Lépréates remis en poſſeſſion de leur païs, envoiérent des Ambaſſadeurs au Roi, & lui livrérent leur ville.



CHAPITRE XVIII.

Philippe subjugue toute la Tryphalie en six jours. Troubles excitez à Lacédémone par Chilon. Les Lacédémoniens sortent de Mégalopolis. Artifice d'Apelles contre les Aratus pére & fils. L'Elide ravagée par Philippe.

PHilippe fit ensuite marcher à Léprée une partie de son armée, & ne se réserva que les soldats à petits bouclìers & les armez à la légére, avec lesquels il tâcha de joindre Phylidas. Il le joignit, & lui emporta tout son bagage. Phylidas força sa marche pour s'échaper, & se jetta dans Samique. Aussitôt le Roi campa devant cette place, il rappella de Léprée le reste de son armée, & fit mine de vouloir faire le siége. Les Etoliens & les Eléens, qui n'avoient pour se défendre que leurs mains, craignirent les suites d'un siége, & demandérent quartier. Philippe leur accorda de sortir avec leurs armes, & ils se retirérent à Elée. D'autres peuples du voisinage vinrent aussi trouver le Roi, qui sans tirer l'épée joignit à ses conquêtes Phrixe, Stillagie, Bolax, Pyrge, & Epitalie. Il retourna ensuite à Léprée. Toute la Tryphalie ne lui coûta que six jours à conquérir. A Léprée il fit assembler les Citoiens, les exhorta de demeurer fidéles, mit garnison dans la citadelle, fit Ladique Acarnanien Gouverneur de cette province, & partit pour Erée, où il partagea le butin à toutes ses troupes, & s'étant fourni là des provisions nécessaires, il prit quoiqu'au milieu de l'hiver la route de Mégalopolis.

Pendant que Philippe soumettoit à sa domination la Tryphalie, Chilon Lacédémonien, qui par sa naissance se croioit bien fondé à prétendre à la Roiauté, avoit peine à supporter que les Ephores eussent donné la préférence à Lycurgue. Pour se venger, il se mit en tête de brouiller. Rien ne lui parut plus propre à son dessein, que de suivre les traces de Cléoméne, & de proposer comme lui un nouveau partage des terres, attrait infaillible, à ce qu'il pensoit, pour ranger la multitude à son parti. Il fit part de son dessein à ses amis, & en aiant trouvé deux cens aussi entreprenans que lui, il ne songeoit plus qu'à exécuter son projet.

Lycurgue & les Ephores qui l'avoient élevé à la Roiauté, étoient le plus grand obstacle qu'il eût à vaincre, ils furent le premier objet de sa colére. Un jour trouvant à table les Ephores, il les fit tous égorger: supplice dont ils étoient bien dignes; la fortune en voulant les punir ne pouvoit mieux choisir la peine. Ces gens-là méritoient de mourir d'une telle main, & pour un tel sujet.

Chilon après s'être défait des Ephores, s'en alla chez Lycurgue. Celui-ci étoit chez lui, mais il échapa à son ennemi. Quelques amis & voisins le firent évader, & il se sauva par des chemins détournez à Pelléne dans le territoire de Tripolis. Chilon étoit au desespoir; Lycurgue pris, rien ne devoit plus s'opposer à sa fortune. Mais quoiqu'il eût manqué son coup, il s'étoit trop avancé pour reculer. Il entra dans la place, & passa au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra de ses ennemis. Il exhorta ses parens & ses amis de se joindre à lui, & tâcha d'animer les autres par les plus belles promesses. Mais loin de se remuer en sa faveur, chacun au contraire s'élevant contre lui, il se retira secrétement, traversa la Laconie, & se réfugia chez les Achéens.

Les Lacédémoniens craignant que Philippe ne vînt à eux, mirent la récolte de l'année à couvert, & se retirérent de Mégalopolis après en avoir rasé l'Athenée. C'est ainsi que ce peuple qui, pendant qu'il se gouvernoit par les loix de Lycurgue, formoit une si belle République, & s'étoit rendu si puissant, s'affoiblissoit peu à peu depuis la bataille de Leuctres, & panchoit à sa ruine, jusqu'à ce qu'enfin accablé d'infortunes, déchiré par des séditions intestines, inquiété par de fréquens partages des terres & par des exils, il se soumit à la tyrannie de Nabis, lui qui jusqu'alors ne pouvoit pas même entendre prononcer le mot de servitude. Mais assez de gens ont traité de l'ancienne splendeur & de la chûte des Lacédémoniens. Ce qu'il y a de très-certain, c'est ce qui s'est passé dans cette République depuis que Cléoméne eût renversé de fond en comble l'ancien gouvernement. Nous rapporterons chaque chose en son tems. De Mégalopolis le Roi vint par Tégée à Argos, où il passa le reste de l'hiver, applaudi & admiré autant pour la vertu qui le guidoit dans toutes ses actions, que pour les exploits de guerre où il s'étoit signalé au-delà de ce qu'on devoit attendre d'un Prince de son âge.

Pour revenir à Apelles, la défense que Philippe lui avoit faite de rien commander aux Achéens sans la participation de leur Chef, ne lui fit pas perdre de vûe le premier dessein qu'il avoit conçu de réduire peu à peu les Achéens sous le joug. Mais les Aratus l'embarassoient. Philippe avoit de la considération pour eux, principalement pour le pére, qui avoit été connu d'Antigonus, dont le crédit sur les Achéens étoit grand, & qui à une dextérité singuliére joignoit une intelligence profonde des affaires. Pour surprendre ces deux personnages, voici l'expédient dont il s'avisa. Il s'informa exactement qui étoient ceux qui ne goûtoient pas la maniére de gouverner des Aratus, il les fit venir chez lui des villes voisines, & là il n'y a point de caresses qu'il ne leur fît pour s'insinuer dans leurs esprits, & gagner leur amitié. Il leur ménageoit aussi les bonnes graces de Philippe, en faisant entendre à ce Prince que s'il s'en tenoit aux conseils des Aratus, il ne pourroit agir avec les Achéens que conformément au Traité d'alliance fait avec eux; au lieu que s'il vouloit l'en croire, & s'attachoit ceux qu'il lui présentoit, il disposeroit à son gré de tous les peuples du Péloponése. Le tems des Comices approchant, comme il cherchoit à faire tomber la Préture à quelqu'un de ses nouveaux amis, & à en faire exclure les Aratus, il persuada au Roi de faire semblant d'aller à Elée, & sous ce prétexte de se trouver à Egium au tems des Comices des Achéens. Le Roi se rendit à ce Conseil. Apelles alla aussi à Egium au tems qu'il falloit, & à force de priéres & de menaces, il vint à bout, quoiqu'avec peine, de faire élire pour Préteur Epérate de Pharée, à l'exclusion de Timoxéne, pour qui les Aratus briguoient cette dignité.

Après cela Philippe se mit en marche, & passant par Patres & par Dymes, il arriva à Tichos, château à l'entrée du païs des Dyméens, & où peu de tems auparavant Euripidas s'étoit jetté, comme nous avons déja dit plus haut. Le Roi, pour remettre ce poste aux Dyméens, campa devant avec toutes ses forces. Les Eléens, qui le gardoient, ne tinrent pas longtems contre la fraieur que cet appareil leur donna. Ils ouvrirent à Philippe les portes de cette forteresse, peu étendue à la vérité, puisqu'elle n'a pas plus d'un stade & demi de circuit, mais d'une force peu commune: car les murailles n'ont pas moins ds trente coudées de hauteur. Philippe la rendit aux Dyméens, fit le dégât dans l'Elide, y fit un grand butin, & revint à Dymes avec son armée.

CHAPITRE XIX.

Apelles accuse injustement les Aratus, il est démenti. Inquiétudes de ce personnage. Ordre établi par Antigonus dans la Maison Roiale. Philippe se retire à Argos, & y passe l'hiver.

APelles, non content d'avoir donné aux Achéens un Préteur de sa main, entreprit encore d'indisposer le Roi contre les Aratus, & de lui faire perdre toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il eut pour cela recours à une calomnie. Amphidame, Préteur des Eléens, avoit été pris à Thalamas avec tous ceux qui s'y étoient réfugiez, comme nous avons déja rapporté. Arrivé à Olympie avec les autres prisonniers, il emploia quelques amis auprès du Roi pour avoir la liberté de lui parler. Il l'obtint, & dit à Philippe qu'il avoit assez d'autorité sur les Eléens pour les engager à faire alliance avec les Macédoniens. Philippe le crut, le renvoia sans rançon, & lui donna ordre de dire aux Eléens que s'ils prenoient ce parti, tout ce qu'on avoit pris sur eux leur seroit rendu gratuitement, que leur païs seroit défendu contre toute insulte du dehors, & que sans garnison, sans impôt, libres de toute charge, ils continueroient de vivre selon leurs loix & leurs usages. Quelque éblouissantes, quelque considérables que fussent ces offres, les Eléens les écoutérent sans paroître en être touchez, & ce fut cette occasion que saisit Apelles pour prévenir le Roi contre les Aratus.

Il lui fit entendre qu'il devoit se défier de l'amitié que sembloient avoir pour lui ces Chefs des Achéens; qu'ils ne lui étoient pas en effet favorables; qu'eux seuls avoient détourné les Eléens d'entrer dans son alliance: que lorsqu'il renvoia Amphidame d'Olympie en Elide, ils s'étoient abouchez avec ce Préteur, & lui avoient dit qu'il n'étoit point de l'intérêt du Péloponése, que Philippe fût maître des Eléens, & que c'étoit la raison pourquoi ceux-ci rejettoient ses offres avec hauteur, s'en tenoient à leur alliance avec les Etoliens, & soutenoient la guerre contre les Macédoniens.

Sur la foi de ce discours le Roi fait appeller les Aratus, & donne ordre à Apelles de répéter devant eux tout ce qu'il venoit de dire. Apelles répéta les mêmes choses, & les soutint

avec

avec une hardiesse étonnante. Comme le Roi gardoit le silence, il ajouta que puisqu'ils étoient si ingrats & si indignes des bienfaits de Philippe, ce Prince alloit assembler le Conseil des Achéens, & qu'après y avoir justifié sa conduite, il reprendroit la route de Macédoine. Là-dessus Aratus le pére prit la parole, & dit au Roi qu'en général il feroit bien de ne point ajouter foi légérement & sans examen aux rapports qu'on lui feroit; mais que quand ces rapports regardoient quelqu'un de ses amis ou de ses Alliez, il ne pouvoit être trop sur ses gardes; que rien n'étoit plus utile ni plus digne d'un Roi; qu'il le prioit de faire appeller ceux (a) devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens, de l'obliger à se trouver luimême au milieu de ces personnes, en un mot d'essaier tous les moiens possibles de connoître la vérité, avant que de rien découvrir de cette affaire aux Achéens.

Le Roi trouva cet avis fort bon, & dit qu'il ne néglige-

(a) *Qu'il le prioit de faire appeller ceux devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens.*] Pour repousser & jetter dans le dernier desordre ceux qui attaquent la réputation des gens de bien, il n'y a pas d'expédient plus utile que de confronter l'accusé avec le calomniateur, & d'obliger celui-ci d'entrer en preuve. Polybe nous fait voir quelque chose de cette méthode dans Aratus, qui poussé à bout trouve le secret de couvrir de confusion son accusateur, & dit au Roi qu'il ne falloit rien oublier de toutes les choses par lesquelles on pouvoit venir à la connoissance de la vérité, & découvrir qui a raison. Il étoit nécessaire qu'Apelles prouvât ce qu'il avoit avancé, & le Roi tout plein de sagesse & de justice le vouloit ainsi. Qu'arriva-t-il? Apelles ne parut point, & n'apporta aucune preuve de ce qu'il avoit avancé contre Aratus. Celui-ci fit encore plus que de se justifier contre les accusations de son ennemi, le hazard voulut qu'il produisît au Roi un témoin irréprochable, pour faire voir en même tems qu'Apelles étoit un franc imposteur; ce qui fit que Philippe eut Aratus en plus grande considération, dit Polybe, & qu'au contraire il perdit toute l'estime qu'il avoit pour Apelles, sans rien perdre pourtant de l'amitié qu'il avoit pour lui; ce qui est difficile à allier. Il vaut mieux dire qu'il avoit de grandes raisons de dissimuler. Les mensonges & les calomnies devroient être en horreur aux personnes du premier rang, & encore plus aux favoris contre ceux dont ils craignent la concurrence, & qu'ils entreprennent de décrier. L'on verra dans peu la vérité de ce que dit M. de Rohan dans ses Mémoires, que „ les intérêts des „ favoris sont ordinairement l'origine „ des maux dont le peuple est affligé. „ Ils se jouent de leurs Maîtres pour „ maintenir ou augmenter leur fortune, „ & quelquefois pour se venger. C'est alors qu'ils deviennent infidéles, traîtres & ingrats. La calomnie est d'autant plus criminelle & plus difficile à repousser, qu'elle part d'une personne plus puissante & plus accréditée. Ceux qui y sont exposez, de crainte d'un plus grand mal, n'osent se défendre, & ceux qui connoissent le mieux leur innocence, se gardent bien de les justifier, dès qu'ils voient qu'il y auroit du danger de découvrir la vérité par de bonnes preuves, comme fit Aratus; „ ce qui montre, dit „ un Auteur judicieux, que l'ascendant „ du crédit sur la justice est un mal in„ curable dans le genre humain. Il ne m'appartient pas de m'ériger en donneur d'avis & de préceptes; mais je me sou-

roit rien pour s'éclaircir du fait : on se sépara. Quelques jours s'étoient passez, sans qu'Apelles fournît aucune preuve de ce qu'il avoit avancé ; lorsqu'un incident arriva, dont les Aratus sçûrent profiter. Pendant que Philippe ravageoit les terres des Eléens, ce peuple, à qui Amphidame étoit suspect, avoit résolu de s'en saisir, de le charger de chaînes & de le reléguer dans l'Etolie. Amphidame aiant pressenti leur dessein, s'étoit d'abord retiré à Olympie ; mais sur l'avis qu'il reçut que Philippe étoit à Dymes pour le partage du butin, il alla l'y trouver. Les Aratus, à qui la conscience ne reprochoit rien, apprirent avec joie qu'Amphidame étoit arrivé d'Elide. Sur le champ ils priérent le Roi de le faire appeller, que personne ne sçavoit mieux les chefs d'accusation dont on les chargeoit, puisque c'étoit avec lui que le complot s'étoit fait ; que d'ailleurs il étoit intéressé à déclarer la vérité, puisqu'il n'étoit chassé de son païs qu'à cause de Philippe, qui étoit par conséquent alors son unique refuge, & le seul dont il pût espérer son salut. Le conseil plut au Roi, Amphidame est appellé, & dément l'accusation en tous ses chefs. Depuis ce moment-là l'estime & la confiance de Philippe pour Aratus ne fit que s'accroître & s'augmenter, & il rabattit au contraire de la bonne opinion qu'il avoit eue d'Apelles, quoique prévenu depuis longtems en sa faveur, il fermât souvent les yeux sur la conduite de ce Tuteur.

Cette disgrace ne fit pas quitter prise à cet esprit artificieux. Il en vouloit à Taurion, qui gouvernoit dans le Péloponése, & cherchoit les moiens de le perdre. Il ne dit ce-

viens d'avoir lû quelque part dans je ne sçai quel Historien judicieux & fort rompu au monde, une leçon admirable pour se garantir des piéges des calomniateurs, qui ne sont pas toujours les plus rusez du monde, bien qu'une infinité s'y prennent. Il faudroit, dit-il, qu'un Roi ou un Ministre se fissent une étude de soins & de recherche capitale pour se conserver le mérite qu'on veut opprimer, & découvrir la vérité à cette condition, que ceux qui rapporteroient des choses importantes à l'Etat seront récompensez, & ceux qui imposeront des calomnies, quels qu'ils puissent être, seront châtiez ou notez d'infamie : autrement il seroit impossible de servir son Maître ou la République dans ses affaires. Ceux qu'il emploie, & qui le servent avec plus de zéle, de fidélité & de désintéressement, se font tant d'ennemis lorsqu'ils veulent remplir leurs devoirs, que s'il étoit permis de calomnier en secret, lorsqu'on ne peut se venger ou s'avancer autrement qu'en débusquant celui qui nous fait ombrage, la malice & les artifices de la Cour ne permettroient pas à un Ange d'y subsister six mois. Philippe, tout jeune qu'il étoit, sçavoit parfaitement cette belle méthode de découvrir la vérité & de punir les calomniateurs.

pendant rien contre lui, au contraire (a) il en fit des éloges, & représenta au Roi que cet homme lui seroit utile dans ses expéditions. Louanges malignes, sous lesquelles il cachoit son dessein, qui étoit d'en mettre un autre à la tête des affaires du Péloponése. Nouvelle espéce de calomnie pour nuire à ceux à qui l'on veut du mal; artifice malin & perfide inventé par les Courtisans, qui par jalousie & par avarice ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres. Apelles mordoit encore à toute occasion sur Alexandre, Capitaine des gardes. C'étoit assez qu'il ne fût pas de son choix pour qu'il lui déplût. En un mot tout ce qu'Antigonus avoit réglé, il le vouloit changer. Cependant autant que ce Prince pendant sa vie avoit bien gouverné le Roiaume & sagement élevé son fils; autant eut-il soin, avant de mourir, de prévoir l'avenir & d'étendre sa prévoiance sur tout. Dans son testament il rendoit compte aux Macédoniens de ce qu'il avoit fait, leur donnoit des regles pour la conduite des affaires, & leur marquoit qui l'on devoit en charger, de sorte qu'il ne laissoit aux Courtisans aucun prétexte de jalousie & de sédition. Entre ceux qu'il avoit auprès de lui, il choisit Apelles pour Tuteur, Léontius pour Colonel d'infanterie, Mégaleas pour Chancelier, Taurion pour Gouverneur du Péloponése, & Alexandre pour Capitaine des gardes. Apelles, déja maître de Léontius & de Mégaleas, auroit fort souhaité exclure Alexandre & Taurion du maniement des affaires, pour les gérer lui-même ou par ses amis, & il en seroit venu à bout, s'il ne se fût pas brouillé avec Aratus: mais il fut bientôt puni de son imprudence & de son ambition. Car il souffrit peu de tems

(a) *Il ne dit cependant rien contre lui, au contraire il en fit des éloges.*] On ne peut pas disconvenir que de tous les artifices des Courtisans, le plus aisé & le plus suranné, & en même tems le plus malin, ne soit celui dont parle Polybe. Si quelqu'un s'avisoit d'en chercher l'origine, il remonteroit jusqu'aux siécles les plus reculez. Il y a plus de deux mille ans qu'on ôta à Taurion le gouvernement du Péloponése, non en le blâmant, car on ne pouvoit en dire aucun mal, mais en le louant. C'est ainsi que s'y prennent les adroits & mâtois Courtisans, l'artifice est usé; mais les Grands du monde y sont tous les jours aussi nouveaux, que si la gloire de cette découverte étoit dûe uniquement à celui qui s'en sert, quoique mille autres l'aient mis en usage, pour empêcher les graces du Prince sur un sujet qui en est très-digne, mais qu'ils n'aiment pas. En vain l'on est instruit qu'il faut perpétuellement se tenir en garde contre la malignité de ces sortes de louanges, on y est presque toujours pris. Et comment en effet percer dans les replis les plus secrets du cœur humain, & y discerner si une louange est insidieuse ou sincére?

après ce qu'il vouloit faire souffrir aux autres. Nous rapporterons ailleurs cet événement, & nous tâcherons d'en détailler toutes les circonstances. Il est tems de finir ce Livre. Philippe après tous les exploits que nous venons de raconter, renvoia ses troupes en Macédoine, & passa l'hiver à Argos avec ses amis.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DE POLYBE,

LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Philippe regagne l'amitié des Aratus, & obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens. Il prend le parti de faire la guerre par mer. Trois de ses premiers Officiers conspirent contre lui.

L'ANNÉE de la Préture du jeune Aratus finit, selon la maniére de compter des Achéens, au lever des Pleiades, & Epérate lui succéda, Dorimaque étoit pour lors Préteur chez les Etoliens. Ce fut vers ce même tems qu'Annibal au commencement de l'Eté, aiant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-neuve, passa l'Ebre, & prit sa route vers

l'Italie ; que les Romains envoiérent Tibérius Sempronius en Afrique avec une armée, & Publius Cornelius en Espagne ; & qu'Antiochus & Ptolémée ne pouvant terminer par des conférences leur contestation sur la Cœlesyrie, se disposérent à la décider par les armes.

Philippe n'aiant ni vivres ni argent pour se mettre en campagne, fit assembler le Conseil des Achéens par leurs Magistrats, & l'assemblée se tint à Egium, selon la coutume. Là le Roi, qui voioit qu'Aratus indigné de l'affront qu'il avoit reçu aux derniers Comices par les mauvaises pratiques d'Apelles, n'usoit en sa faveur ni de son crédit ni de son autorité, & qu'Epérate, naturellement inhabile à tout, étoit méprisé de tout le monde, il ouvrit les yeux sur la mauvaise manœuvre d'Apelles & de Léontius, & résolut de se bien remettre dans l'esprit d'Aratus. Pour cela il persuada aux Magistrats de transférer l'assemblée à Sicyone, où voiant à son aise les deux Aratus, & chargeant Apelles seul de tout ce qui s'étoit passé à leur préjudice, il les exhorta de ne pas se départir des sentimens qu'ils avoient conçûs d'abord pour lui. Il entra ensuite dans l'assemblée, où par le credit de ces deux Magistrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il souhaitoit. Il fut ordonné que les Achéens lui donneroient cinquante talens le premier jour qu'il se mettroit en marche, & aux troupes la paie de trois mois avec dix mille mesures de bled : & tant qu'il seroit dans le Péloponése, dix-sept talens par mois. Ainsi se termina cette assemblée, & les Achéens qui la composoient se retirérent chacun dans leurs villes.

Les troupes sorties des quartiers d'hiver, Philippe après avoir pris conseil de ses amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raison fut que c'étoit le seul moien d'accabler bientôt & de tous côtez ses ennemis, qui ne pourroient point se secourir les uns les autres, dispersez comme ils étoient dans différens païs, & craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoroient les desseins, & qui par mer pouvoit bientôt tomber sur eux : car c'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre. Ce dessein pris, il assembla les vaisseaux des Achéens & les siens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoutuma son infanterie Macédonienne à ramer. Il trouva dans ses soldats toute la docilité & toute l'ardeur possible. Car les Macédoniens ne se distinguent pas seulement par leur

courage & leur valeur dans les batailles rangées sur terre, ils sont encore très-propres au service de mer, si l'occasion s'en présente. Ce sont des gens exercez à faire des fossez, à creuser des retranchemens, endurcis aux travaux les plus pénibles, tels enfin qu'Hésiode représente les Eacides, plus contens sous les armes que dans les festins.

Pendant que le Roi & les troupes Macédoniennes s'occupoient à Corinthe aux exercices de la marine, & disposoient tout pour la campagne, Apelles ne pouvant (*a*) ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas de se trouver dans

(a) *Apelles ne pouvant ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas.*] L'envie & la jalousie produisent souvent & presque toujours des calamitez publiques, lorsque dans les Cours des Princes ces deux vices s'attachent dans le cœur des Grands, des favoris & des hommes d'Etat, qui se voient dans un beau poste & à la tête des affaires. Plus ils sont élevez & avancez dans la confiance du Souverain, qu'ils gouvernent, plus ces deux lâches & basses passions trouvent matiére d'amorce. On ne peut alors souffrir de compétiteurs, & surtout lorsqu'on s'apperçoit qu'un nouveau venu s'est mis sur les rangs dans la faveur par son mérite, par son esprit, par ses connoissances dans les affaires, & par la sagesse de ses conseils. Polybe nous fait voir dans l'exemple qu'il rapporte, combien la jalousie d'autorité est dangereuse & fatale à un Prince, lorsque ses Ministres sont capables de s'y laisser transporter. En voici trois qui se liguent contre Aratus, qui ne pouvoit guéres leur faire ombrage : il ne s'étoit pas insinué auprès de Philippe pour les supplanter, mais seulement pour le bien de la cause commune. Apelles, qui étoit le Ministre & le favori du Roi, le voioit bien comme les autres, & cependant par je ne sçai quel étrange aveuglement il pousse sa jalousie à des excès qui sont à peine concevables. De joindre la calomnie à toutes sortes de mauvaises actions pour perdre & faire tomber un concurrent, je ne vois rien là de fort surprenant, quoiqu'il n'y ait rien de plus lâche & de plus infame. Mais comme ces sortes de pratiques sont fort communes dans les Cours des Princes, on s'est si fort accoutumé à ces sortes d'éxemples, qu'à peine y prend-on garde. Cela étoit si ordinaire en ce tems-là, comme il l'est encore aujourd'hui dans toutes les Cours du monde, que l'on n'en doit pas faire un grand crime aux Courtisans. Le grand nombre des coupables a fait peu à peu passer ces sortes de pratiques pour légitimes, & plutôt pour un tour d'esprit que pour une action qui puisse porter le moins du monde sur l'honneur & la réputation d'un Courtisan, qui veut se pousser à quelque prix que ce soit au préjudice de celle des autres.

Notre Auteur explique parfaitement le mistére d'iniquité dans sa narration, sans autrement réfléchir sur ces infamies & sur de telles horreurs ; mais il s'éléve contre de plus grandes, si l'on peut mettre au-dessus des plus affreuses calomnies la perfidie, l'infidélité & l'ingratitude des Ministres des Princes envers leurs Maitres. Il n'est pas surprenant que le jeune Monarque n'ait pas succombé à la trahison de ses deux Ministres & de son favori, il s'étoit déja précautionné contre leur malice en se livrant entiérement aux conseils des deux Aratus, qu'il avoit priez de ne le point abandonner dans une conjoncture si délicate que celle où il se trouvoit. Ce Prince se voioit environné de trois hommes très-dangereux, qu'il avoit grand besoin de ménager, parce qu'ils s'étoient fait un grand nombre de créatures dans l'armée. Il falloit attendre l'occasion de s'en défaire sans bruit, car la peine n'étoit que différée. Il voioit bien qu'ils s'étoient moins appliquez à le servir, qu'à lui rendre suspects ses serviteurs les plus capables de lui donner

toutes les affaires avec le Roi; mais de s'y comporter de maniére à renverser tous ses desseins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, & d'y faire en sorte qu'il n'en vînt au Roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurez, & partit pour Chalcis sous de vains prétextes, dont il colora au Roi son départ. Il fut là si fidéle à la foi qu'il avoit donnée aux compagnons de sa perfidie, & il y sçut si adroitement abuser de l'autorité que son ancienne faveur lui donnoit sur les peuples, qu'enfin le Roi dénué de tout se vit réduit à mettre en gage sa vaisselle, & à vivre sur l'argent qu'on lui prêta.

de bons conseils. Un Roi qui se trouve dans un tel cercle de difficultez, de doutes & de soupçons contre ses Ministres, se voit très-embarassé. Il semble presque impossible qu'il s'en puisse jamais tirer; parce que ceux-ci, qui ne sont pas assez habiles pour conduire ou pour former des entreprises, ont du moins assez d'esprit & de malice pour les faire échouer. Trois hommes liguez ensemble feront plus aisément le coup qu'un seul, surtout s'ils sont aidez encore des principaux Officiers Généraux de l'armée. Ces trois hommes se livrérent à la plus noire de toutes les perfidies, la pénétration & l'intelligence la plus grande dans les affaires n'ont point de précautions à prendre pour s'en garantir. Aussi réduisirent-ils ce Prince aux plus étranges embarras.

Plusieurs trahisons ont été faites contre des Monarques par quelqu'un de leurs Ministres; mais ici ils s'unissent tous contre leur Maitre, & concourent ensemble à la ruine de ses troupes & de ses desseins, & le tout pour une affaire de jalousie: objet bien petit pour une si grande infamie, diront quelques-uns; mais ceux qui connoissent la Cour en jugeront tout autrement, lorsqu'ils sçauront ce que M. de la Rochefoucaut nous apprend, *que la faveur aussi bien que l'amour* ne se partage pas, & ne souffre aucun compétiteur. Ces sortes de trahisons sont les plus faciles, il faut être plus de trois pour les faire réussir; pour faire qu'une entreprise échoue, il faut beaucoup de complices, & exciter de braves gens à mal faire & à se perdre de réputation; ce qui n'est pas aisé. Car lorsqu'on vient à approfondir la chose, il est fort facile de découvrir les auteurs de la trahison. Chacun déclare les ordres qu'il a reçûs, pour ne pas passer pour infame.

Si M. le Duc de Vendôme, dans certaine affaire dont j'ai été le témoin, & qui arriva au commencement de la campagne de 1706. eût examiné la chose, & recherché la cause d'un si grand mal, il eût peut-être découvert celui qui en étoit l'auteur, & l'eût fait infailliblement arrêter. Je le répéte encore, ces sortes de pratiques pour ruiner les desseins les plus sages & les mieux concertez, quelque finement qu'on les conduise, sont très-faciles à découvrir. Quelque délié qu'on soit, & quelque esprit que l'on ait, il y a toujours du grossier. Si l'on ne va pas jusqu'à la conviction, on fait plus que soupçonner ceux qui s'en mêlent. Un traitre qui avertit l'ennemi de tout ce qui se passe dans une armée, est difficile à découvrir; mais quand il s'agit de faire manquer une entreprise, ou de réduire une armée à l'extrémité faute de vivres, quoiqu'on sçache qu'on n'en manque pas, & qu'on nous engage par des conseils pernicieux dans des païs où l'on sçait qu'on ne sçauroit en faire venir: quoi de plus aisé que de remonter à la source! Philippe le sçut bien faire. Rien de plus mal concerté & de plus sot que ce que Léontius fit au siége de Palée, pour empêcher que Philippe ne prît cette place importante. Après que ce Prince eût fait creuser des galeries souterraines jusques sous les fondemens des murs de la ville, du côté de l'attaque, qu'il les eût faits sapper & soutenir par des bois debout, il y fit mettre le feu: de sorte que les murailles ne tenant plus à rien, elles tombérent, & firent une bréche à passer plusieurs cohortes de front; lorsqu'il fut

Quand

Quand les vaisseaux furent assemblez, & que les Macédoniens se furent formez à l'exercice de la rame, Philippe aiant distribué des vivres & de l'argent aux soldats, mit à la voile, & aborda le second jour à Patres. Son armée étoit de six mille Macédoniens & de douze cens étrangers. Dorimaque, Préteur des Etoliens, avoit alors envoié cinq cens Neocrétes au secours des Eléens sous le commandement d'Agélas & de Scopas : & les Eléens craignant que Philippe ne pensât à mettre le siége devant Cylléne, firent des levées d'étrangers, disposérent les soldats de la ville à la défense, & fortifiérent cette place avec soin. Là-dessus le Roi, pour avoir du secours dans le besoin, & pour se mettre en sûreté contre

question de monter à l'assaut, Léontius se mit à la tête, bien moins dans le dessein d'entrer dans la ville, que d'empêcher qu'aucun n'y entrât, la plûpart des Officiers aiant été gagnez ou corrompus. Cette mauvaise volonté dans des troupes braves & aguerries étonna Philippe, il jugea dès-lors qu'il y avoit des traitres dans son armée, & que Léontius avoit beaucoup de complices parmi les Officiers principaux de son armée, & qu'il n'étoit fidéle comme les autres que lorsque son devoir n'étoit pas opposé à ses passions. Ecoutons Polybe. „ Alors le Roi s'approcha de la ville, „ & exhorta les assiégez de faire la paix „ avec lui. N'en étant point écouté, il „ fit mettre le feu aux bois debout qui „ soutenoient le mur sappé ; cette partie „ de mur tombe, & l'infanterie à rondaches, selon l'ordre qu'elle en avoit „ reçu, marche la premiére en cohortes. „ Trois jeunes soldats avoient déja franchi la bréche : mais Léontius, qui „ commandoit cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avoit donnée aux autres conjurez, les empêcha „ de passer plus avant. Ce complot me paroît tout des plus lourds & des plus grossiers. Ce que fit Apelles pour réduire son Maître aux derniéres extrémitez, n'est pas plus sensé. Ce Prince ne manquoit point d'argent : pour faire en sorte qu'il en manquât, il prétexta un voiage à Chalcis. „ Il fut là si fidéle à la foi qu'il „ avoit donnée aux compagnons de sa „ perfidie, dit mon Auteur, & il y sçut „ si adroitement abuser de l'autorité que „ son ancienne faveur lui donnoit sur „ les peuples, qu'enfin le Roi dénué de „ tout se vit réduit à mettre en gage sa „ vaisselle. On peut voir le châtiment que le Roi fit de ces personnages.

Il y a bien peu de complots & de perfidies qu'on ne puisse aisément découvrir, lorsque quelque habile homme se l'est mis une fois dans l'esprit. On fait quelque fausse confidence de quelque entreprise importante, & alors on voit bientôt par les mesures que l'ennemi prendra, si l'on a lieu de soupçonner sa fidélité. Parlons franchement, on est souvent plus traître à son Prince que l'on ne pense, lors même qu'on n'a aucune intelligence avec l'ennemi. Lors par exemple qu'on fait tomber des emplois à des gens qui en sont tout-à-fait indignes par leur ignorance, & souvent pour les avoir emploiez à des choses peu convenables à un homme d'honneur, & qu'on ne doit reconnoître que par une somme d'argent; tel qui n'est propre que pour être espion ou chef d'espion, ou à tout autre emploi peu honnête, & souvent très-infame, ne sçauroit l'être aux choses où il faut de grandes vertus & beaucoup de cœur ; ce qui fait que l'on néglige les premiéres, qui n'avancent pas, & l'on se sent abattre l'autre : de sorte que l'on se dégoûte, & l'émulation s'éteint ; ce qui a été la cause de la perte d'une infinité d'excellens Officiers, qui voiant les honneurs de la guerre & les autres récompenses accordées à des sujets peu estimables, se sont retirez. Les graces accordées sans aucun choix, & uniquement à l'intrigue & à la faveur, disoit un homme d'esprit, ne servent qu'à encourager les gens sans mérite, & à les rendre pires que devant.

les entreprises des Eléens, prit le parti de laisser dans Dymes les étrangers d'Achaïe, ce qu'il avoit de Crétois, quelque cavalerie Gauloise, & environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie Achéenne, & après avoir fait sçavoir aux Messéniens, aux Epirotes, aux Acarnaniens & à Scerdilaïdas d'équiper leurs vaisseaux & de venir au-devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, & alla prendre terre à Pronos dans la Céphallénie.

Comme cette petite place étoit forte, & que d'ailleurs le païs étoit étroit, il passa outre jusqu'à Palée. Ce païs étoit alors plein de bled, & fort en état de nourrir l'armée. C'est pourquoi il fit débarquer ses troupes, & campa devant la ville. On tira les vaisseaux à sec, on les environna d'un fossé & d'un retranchement, & il envoia les Macédoniens au fourrage. Lui-même en attendant que ses Alliez eussent joint, & qu'on formât l'attaque, il se mit à reconnoître la place, & à voir de quel côté on pourroit avancer les ouvrages & approcher les machines. Deux raisons le portoient à ce siége. Par-là il enlevoit aux Etoliens un poste, hors duquel ils ne pouvoient plus faire de décentes dans le Péloponése, & piller les côtes d'Epire & d'Acarnanie: car c'est des vaisseaux de Céphallénie qu'ils se servoient pour ces sortes d'expéditions. Et en second lieu, il s'aquéroit & à ses Alliez une place, d'où l'on pouvoit très-commodément faire des incursions sur le païs ennemi. Car la Céphallénie est située sur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile. Elle confine au Septentrion & à l'Occident du Péloponése, surtout au païs des Eléens & aux parties méridionales & occidentales de l'Epire, de l'Etolie & de l'Acarnanie.

Il ne se pouvoit une situation plus heureuse pour rassembler ses Alliez, pour incommoder ses ennemis, & mettre ses amis à couvert de toute insulte. Aussi le Roi souhaitoit-il passionnément de réduire cette Isle sous sa domination. Aiant remarqué que Palée étoit défendue de presque tous les côtez ou par la mer, ou par des précipices, & qu'on ne pouvoit en approcher que par une petite plaine du côté de Zacynthe, ce fut par-là qu'il pensa à faire ses approches & à former l'attaque.

CHAPITRE II.

Siége de Palée. Irruption de Philippe dans l'Etolie. Ravages que font les Macédoniens dans cette province. Thermes prise d'emblée.

PHilippe prenoit ainsi ses arrangemens, lorsqu'arrivérent quinze bâtimens de la part de Scerdilaïdas, qui n'avoit pû en envoier que ce petit nombre, à cause des troubles qu'excitoient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva aussi le secours qu'il attendoit des Epirotes, des Acarnaniens & des Messéniens. Depuis la prise de Phialée ces derniers n'avoient plus de prétexte qui les dispensât de partager cette guerre avec les autres Alliez.

Quand tout fut prêt pour le siége, & que les batteries de balistes & de catapultes eurent été dressées en lieu, d'où il étoit plus aisé de repousser les assiégez, le Roi aiant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, & qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens se portent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de tems les murailles furent percées à la longueur de deux arpens. Alors le Roi s'approcha de la ville, & exhorta les assiégez de faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux bois debout qui soutenoient le mur sappé; cette partie de mur tombe, & l'infanterie à rondache, selon l'ordre qu'elle en avoit reçu, marche la premiére en cohortes. Trois jeunes soldats avoient déja franchi la bréche: mais Léontius, qui commandoit cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avoit donnée aux autres conjurez, les empêcha de passer plus avant. Comme il avoit aussi gagné & corrompu les principaux Officiers, & que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectoit de paroître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aisément s'emparer de la ville, l'on fut chassé de la bréche, & grand nombre de Macédoniens furent blessez. Avec des Chefs tremblants de fraieur & des soldats couverts de blessures, on ne pouvoit plus rester devant la place, le Roi leva le siége, & prit conseil de ses amis sur ce qu'il avoit à faire.

Pour forcer Philippe à quitter ce siége, Lycurgue & Dori-

maque avec un égal nombre d'Etoliens s'étoient jettez, celui-là sur le païs des Messéniens, & celui-ci sur la Thessalie. Sur quoi les Acarnaniens & les Messéniens envoiérent des Ambassadeurs au Roi. Les Acarnaniens pressoient Philippe de tomber sur l'Etolie, & de faire sans crainte le dégât dans toute la province, qu'il n'y avoit pas de meilleur moien pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Messéne demandoient du secours, & représentoient au Roi que, pendant que les vents Etésiens souffloient, en un jour il passeroit de Céphallénie à Messéne, que l'on fondroit sur Lycurgue, qui ne s'attendoit à rien moins, & que ce Préteur ne pourroit éviter sa défaite. Ainsi raisonnoit Gorgus leur Ambassadeur, & Léontius l'appuioit de toutes ses forces; toujours selon les vûes de la conjuration, & pour arrêter le cours des exploits de Philippe. Car il est vrai qu'il étoit facile de passer à Messéne; mais il n'étoit pas possible d'en revenir tant que les vents Etésiens souffleroient: d'où il seroit arrivé qu'en suivant le conseil de Gorgus, le Roi renfermé dans la Messénie auroit été hors d'état de rien entreprendre de tout le reste de l'été, pendant que les Etoliens parcourant toute la Thessalie & l'Epire, ravageroient ces deux païs sans aucun obstacle. Tels étoient les pernicieux conseils que Gorgus & Léontius donnoient au Roi. Celui d'Aratus fut tout opposé. Il dit qu'il falloit marcher vers l'Etolie, & y porter la guerre; que les Etoliens étoient en expédition, Dorimaque à leur tête, & que par conséquent Philippe seroit le maître de faire dans leur patrie tels ravages qu'il lui plairoit.

Cet avis prévalut. Léontius avoit perdu toute créance auprès de son Prince, depuis qu'il s'étoit si lâchement comporté au dernier siége, & qu'il lui avoit donné de si mauvais conseils dans cette occasion. Le Roi écrivit à Epérate de lever des Achéens, & d'aller au secours des Messéniens, & partant de Céphallénie, il aborda le second jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout disposé à l'Isthme de Dioryćte, on y fit passer (*a*) les vaisseaux. De là il entra

(a) *Après avoir tout disposé à l'Isthme de Dioryćte, on y fit passer les vaisseaux.*] La pratique de faire rouler les plus grands vaisseaux assez loin sur la terre, n'est pas nouvelle: cela étoit assez ordinaire chez les Anciens. Lorsqu'ils transportoient la guerre au-delà des mers, & qu'ils n'avoient point de port pour se garantir des mauvais tems, ils tiroient tous leurs vaisseaux ou leurs galéres à sec sur le ri-

dans le golfe d'Ambracie, lequel, comme nous avons déja dit, sortant de la mer de Sicicile, pénétre fort avant dans les terres d'Etolie. Il aborda un peu devant le jour à Lim-

vage, qu'ils enfermoient d'un fossé & d'un retranchement. Cela se voit dans Homére au siége de Troie. Mais sans remonter si haut, César en usa de même dans son expédition d'Angleterre. Les Romains comme les Grecs se servoient de cette méthode. Les Modernes l'ont très-bien connue, ils ne l'ignorent pas encore. Lysandre de Macédoine fit passer des vaisseaux d'un port à l'autre sur des rouleaux. Dion (a) dit que Trajan dans sa guerre contre les Parthes, fit transporter ses vaisseaux par terre sur des traineaux de l'Euphrate dans le Tigre. Dragut, fameux Corsaire, fit plus que Trajan : car ses vaisseaux étoient bien autrement difficiles à transporter d'un lieu à un autre que ceux des Anciens, du moins ceux de Trajan ne devoient pas être si grands que ceux dont on se servoit sur mer, puisqu'ils n'avoient été construits que pour naviger sur le Tigre & sur l'Euphrate. Ce Dragut, Amiral de la flote Ottomane, avoit en tête André Doria, le plus habile homme de mer de son siécle. Il y a du plaisir de voir deux rusez Guerriers se disputer le terrain. Celui-ci, averti que l'Amiral Turc avoit quelque dessein sur la ville d'Afrique, se mit en devoir de la ravitailler, dans la crainte du siége dont elle étoit menacée. Chemin faisant il apprit que son ennemi étoit à la Raquette avec sa flote, & dans le canal d'Alcantara dans l'Isle de Gelves. Cette nouvelle lui causa une joie extréme; assûré que s'il pouvoit le surprendre en cet endroit, il l'y enfermeroit, sans qu'il pût jamais en sortir, & qu'il l'y brûleroit avec toute sa flote. Il vogue droit aux Gelves, & trouve qu'on lui avoit dit vrai. Dragut surpris d'une avanture si extraordinaire, & hors d'état de se jetter en pleine mer, une partie de sa flote étant desarmée, s'étant remis de son trouble, eut recours au dernier reméde, qui fut de défendre l'embouchure du canal, d'y faire transporter son canon, de s'y fortifier, & de faire un grand feu sur la flote Chrétienne. Doria s'en voiant incommodé, jetta l'ancre hors de portée. Il étoit résolu de l'attaquer par mer & par terre; mais avant que de prendre ce parti, il voulut s'informer si l'ennemi se pouvoit sauver par quelque endroit; & aiant appris que la chose n'étoit pas pratiquable, il jugea à propos d'envoier a Naples pour avoir du secours & des vivres, afin d'attaquer les ennemis, qui s'étoient si bien fortifiez, qu'il n'étoit pas possible de les déloger de ce poste. Il falloit être sûr de son fait, & les bloquer en attendant. Il ne dormoit ni nuit ni jour, car il s'agissoit de prendre un Amiral redoutable & toute sa flote. Dragut vit bien que si le secours arrivoit, il seroit emporté infailliblement. „ Dans ce péril, dit l'Historien (a), Dragut inventa ce stratagéme, qu'on n'eût jamais pensé, qui „ fut d'assembler quantité de Maures de „ l'Isle & la chiourme des galéres, & „ avec des pics & des hoiaux, il lui fit „ creuser le canal derriére lui, pour sauver par-là ses vaisseaux; & pour empêcher André Doria de découvrir son „ dessein, il fit jouer continuellement „ l'artillerie, & commanda aux Turcs „ qui étoient dans le retranchement de „ se découvrir à toute heure. Plus de „ deux mille Maures travaillérent à cet „ ouvrage, & firent si bien qu'en peu „ de tems toute la terre étant basse de „ ce côté-là, & sablonneuse, il se fit „ un canal par où l'on peut traîner les „ vaisseaux & les passer en pleine mer. „ Enfin en l'espace de huit jours qu'il „ fut bloqué, l'ouvrage fut fait, & mettant ensuite ses galéres sur des rouleaux bien graissez, pour le reste du „ chemin qu'il avoit à faire, à l'aide „ des Maures & de la chiourme, qui „ les traînoient avec des cables, tandis „ que d'autres les poussoient par derriére en grand silence, on les tira à „ la file l'une après l'autre hors du canal; & les aiant équipées de troupes „ & d'artillerie, Dragut sortit ainsi par „ l'autre côté de l'Isle, & Doria se vit „ pris pour dupe.

(a) *Dio. p. 784.*

(a) *Marmol. liv. 6. t. 2. c. 41.*

née, & aussitôt il donna ordre aux soldats de repaître, de se décharger de la plus grande partie de leurs équipages, & de se tenir prêts à marcher. Pendant ce tems-là il chercha des guides, & s'instruisit à fond de la carte du païs.

Aristophante, Préteur des Acarnaniens, le vint là trouver avec toutes les forces de sa province. Ces peuples avoient autrefois eu beaucoup à souffrir des Etoliens, & ne respiroient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occasion favorable. Tous prirent les armes, & non seulement ceux à qui les loix l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Epirotes n'étoient pas moins irritez contre les Etoliens, & ils avoient les mêmes raisons de l'être; mais comme le païs est grand, & que Philippe étoit arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le loisir d'assembler leurs troupes à propos. De la part des Etoliens Dorimaque n'avoit pris que la moitié des troupes, il croioit que ç'en seroit assez pour défendre les villes & le plat païs de toute insulte.

Le soir, Philippe aiant laissé les équipages sous bonne garde, partit de Limnée, & au bout d'environ soixante stades il fit halte, pour donner à son armée le tems de repaître & de se reposer; puis il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au fleuve Acheloüs, entre Conope & Strate, dans la vûe de se jetter subitement & à l'improviste dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendroit à bout de son dessein, & que les Etoliens auroient du dessous. Sa conjectute étoit fondée premiérement sur l'arrivée subite & non attendue de Philippe dans l'Etolie; & en second lieu sur ce que les Etoliens, n'aiant pû soupçonner que Philippe hazardât d'attaquer une place aussi forte que Therme, ils n'avoient ni prévû cette attaque, ni fait les préparatifs nécessaires pour s'en défendre. Ces considérations jointes à la parole qu'il avoit donnée aux conjurez, lui firent conseiller au Roi de s'arrêter à l'Acheloüs, & d'y donner à son armée, qui avoit marché toute la nuit, quelque tems pour respirer: conseil dont le but étoit de procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus au contraire, qui sçavoit que l'occasion passe & s'échape rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, & de partir sans délai.

Le Roi déja piqué contre Léontius, sur le champ se met en marche, passe l'Acheloüs, va droit à Therme, & fait le dégât

par tout où il passe. Dans sa route il laissa à gauche Strate, Aggrinie, Thestie ; & à droite Conope, Lysimachie, Trichonie & Phoetée. Arrivé à Métape, ville située à l'entrée du lac de Trichonie, & à près de soixante stades de Therme, il fit entrer cinq cens hommes dans cette place, que les Etoliens avoient abandonnée, & s'en rendit le maître. C'étoit un poste fort avantageux pour couvrir tout ce qui entroit ou sortoit du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne sont qu'une chaîne de montagnes escarpées & couvertes de grands bois, au travers desquels on ne passe que par un défilé fort étroit. Son armée traversa le défilé, les étrangers à l'avantgarde, ensuite les Illyriens, après eux l'infanterie à rondaches & la phalange, les Crétois faisoient l'arriéregarde ; sur la droite & hors du chemin marchoient les Crétois soutenus des armez à la légére. La gauche étoit couverte du lac pendant près de trente stades. Au sortir du défilé, il rencontra un bourg appellé Pamphie, où aiant aussi jetté quelque monde, il s'avança vers Therme par un chemin très-âpre & très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpez, de sorte qu'on ne peut passer en quelques endroits sans courir risque d'y périr. Cependant il y a près de trente stades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en si peu de tems, qu'il étoit encore grand jour lorsqu'ils arrivérent à Therme. Philippe mit là son camp, & envoia aussitôt ses troupes piller les villages voisins & la plaine de Therme ; on pilla de même les maisons de la ville, où l'on trouva non seulement du bled & d'autres provisions de bouche, mais encore quantité de meubles précieux. Car comme c'étoit là que les Etoliens chaque année faisoient leurs marchez & leurs assemblées solemnelles, tant pour le culte des Dieux que pour l'élection des Magistrats, on y apportoit tout ce que l'on avoit de plus riche pour nourrir & recevoir ceux qui y abordoient. Une autre raison pourquoi il y avoit là tant de richesses, c'est que les Etoliens ne croioient pas pouvoir les mettre en lieu plus sûr. Jamais ennemi n'avoit osé en approcher ; & sa situation rendoit cette ville si forte, qu'elle passoit pour la citadelle de toute l'Etolie. La paix profonde, dont on jouissoit là depuis un tems immémorial, n'avoit pas peu de part à cette grande abondance de biens, dont regorgeoient les maisons bâties proche du Temple & les lieux circonvoisins.

CHAPITRE III.

Excès que commirent les soldats de Philippe dans Therme. Réflexions de Polybe sur ce triste évènement.

Après avoir fait pendant cette nuit un butin immense, les Macédoniens tendirent les tentes. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui s'y trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du Temple, on mit de côté les meilleures pour s'en servir au besoin, on en changea quelques-unes, & le reste qui montoit à plus de quinze mille fut réduit en cendres. Jusques-là il n'y avoit rien que de juste, rien qui ne fût selon les loix de la guerre; mais ce qui se fit ensuite je ne sçai comment le qualifier. Transportez de fureur par le souvenir des ravages qu'avoient faits les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, brisérent (a) tous les vœux qui y étoient appendus, & entre lesquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne se contenta pas de brûler les toîts, on rasa le Temple, les statues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en piéces un grand nombre, on n'épargna que celles qui avoient des inscriptions, ou qui représentoient les Dieux. Et on écrivit sur les murailles ce vers célébre, un des premiers fruits de la poësie de Samus fils de Chrysogone, & qui avoit été élevé avec le Roi.

Voi Dios, c'est de là que le coup est parti.

(a) *Ils mirent le feu aux galeries, brisérent tous les vœux qui y étoient appendus.*] Ces considérations sont très-sages & dignes de mon Auteur. Grotius en a très-bien profité. Rien ne me paroît moins digne d'un courage vraiment grand & magnanime que de faire la guerre de la sorte, à moins qu'on ne puisse parvenir à la paix que par des moiens si extrémes, & certainement ce ne sont pas ceux-là qui peuvent nous y conduire; mais bien plutôt ceux qui nous en éloignent. N'est-ce pas faire la guerre en furieux & en enragé, que de détruire les Temples, les portiques, les statues, & mille autres choses semblables, puisque leur destruction ne produit rien, & n'est pas capable d'affoiblir l'ennemi? Ciceron loue Marcellus dans Grotius (a) de ce „ qu'il épargna tous „ les édifices de Syracuse, les choses „ publiques & particuliéres, les sacrées „ & les profanes, avec autant de soin „ que s'il fût allé là avec son armée „ pour les défendre, & non pas pour

(a) *Droit de la guer. & de la paix, l. 3. c. 12.*

L'horreur

L'horreur qu'avoient inspirée à Philippe & à ses amis les sacriléges commis à Die par les Etoliens, leur persuadoit sans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes,

„ les conquerir. Nos ancêtres, dit-il encore, ne touchoient point aux choses „ qui pouvoient donner quelque satisfaction aux vaincus, & qui en même „ tems ne nous étoient d'aucune importance.

Thucydide ne dit-il pas que parmi les Grecs de son tems, *il y avoit une loi por-* ...*ésenses à ceux qui entreroient à main* ...*n païs ennemi de toucher aux lieux* ... „ Or si pour la raison que nous ...ons de dire, *dit le même Grotius*, ...doit observer cette maxime à l'é...d des choses qui ne regardent que ...mbellissement, on le doit encore ...r une raison particuliére a l'égard ... celles qui sont dédiées à un usage ...ieux : car quoique ces choses-là mêmes soient publiques en leur maniére, & que par conséquent on puisse les violer impunément par le droit des gens ; néanmoins si l'on n'en appréhende aucun mal, le respect qu'on doit avoir „ pour ce qui est consacré à Dieu, demande que l'on conserve ces édifices „ saints, & ce qui en dépend, particuliérement si la guerre se fait entre per- „ sonnes qui reconnoissent un même „ Dieu, & qui le servent dans une même religion, quoique peut-être ils „ soient de différente opinion sur quel- „ ques points, ou sur quelques statuts & „ cérémonies. Cela doit même, ce me semble, s'étendre plus loin, si les peuples contre lesquels on est en guerre adorent le même Dieu : par conséquent les Mosquées des Turcs devroient être inviolables, outre que la bonne politique devroit nous y porter. Il y a des cas où la destruction de tous les édifices d'une ville peut être permise par tous les moiens qu'on puisse imaginer ; lorsqu'on peut parvenir à la paix par ces sortes de voies. Dans les villes habitées par des Corsaires, on y peut faire du pis que l'on veut, sans que la conscience & l'honneur du Général y soit intéressé le moins du monde. Le Grand Seigneur n'a jamais trouvé fort étrange que les Chrétiens se vengent par le bombardement des villes des Corsaires d'Alger, de Tunis & de Tripoli ; & bien que sous sa protection & de même religion que lui, il les juge très-dignes de châtiment, & d'être brûlez & bombardez. On pense comme cela à la Cour de Constantinople, & l'on pense équitablement.

Pour revenir à Thucydide, j'ai lieu de douter un peu si cette loi des Grecs de respecter les choses sacrées à la guerre, & d'épargner les Temples des Dieux, étoit aussi religieusement observée des peuples de la Gréce que ce grand Historien prétend nous le faire accroire. Il y a mille exemples qui prouvent le contraire. Notre Auteur, qui s'éléve si fort contre Philippe, n'a pas trop bonne grace de se récrier si vivement contre l'impiété de ce Prince ; les autres Grecs de son pais étoient-ils plus réservez envers les Temples des Dieux ? Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui faisoient tant les dévots, & sur tout les premiers, qui avoient établi une espéce d'Inquisition, ne laissoient pas que d'être de francs sacriléges, ou fauteurs de sacriléges. On se souviendra de Philoméle, Général des Phocéens : ne se mit-il pas en tête de piller le Temple de Delphes, & de mettre le Dieu, qu'on y adoroit avec un saint tremblement, & auquel on venoit sacrifier de toutes les parties du monde, de le mettre, dis-je, aussi gueux & déguenillé qu'un mendiant ? Je pense qu'il fit fort bien, puisqu'il avoit un besoin extréme de son or & de son argent. Il lui étoit impossible de tirer sa patrie d'une décadence si visible, s'il ne se rendoit le maître du Temple de Delphes, où il y avoit des trésors immenses. Il proposa son dessein à Archidamus Roi de Lacédémone, qui trouva cette proposition admirable ; mais comme le succés de cette entreprise n'étoit fondé que sur une certitude purement de spéculation, il lui répondit qu'il l'aideroit secrétement, pour ne point commettre la gloire de son païs, & qu'il lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire pour cette entreprise, bien entendu qu'il auroit sa part du butin. Les Athéniens, qui ne préféroient pas moins que les Lacédémoniens le bien temporel de l'Etat à celui de la religion, aiant

& que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste représaille. On me permettra de penser autrement. Le cas est aisé à décider. Sans chercher ailleurs des exemples que dans la même famille

eu vent du dessein de Philoméle, trouvérent qu'Apollon étoit trop riche & trop opulent pour un Dieu si fort subalterne, & dont le département ne s'étendoit guéres au-delà des environs du mont Parnasse; les Athéniens, dis-je, se liguérent avec ceux de Lacédémone. L'entreprise réussit, & Philoméle emporta des trésors immenses. Ceux qui l'avoient aidé dans cette entreprise, eurent une si bonne part dans le partage de l'or & de l'argent du Temple, qu'ils eurent lieu d'en être contens. Cette affaire produisit la guerre qu'on appelle sacrée. Ce qui y aida le plus, c'est que l'Amiral de la flote des Athéniens aiant rencontré quelques vaisseaux de Denis Tyran de Syracuse, dans l'un desquels il y avoit des simulacres d'or & d'yvoire, qu'il envoioit pour être consacrez à Jupiter Olympien, & à l'Oracle de Delphes, s'en saisit sans scrupule, tant ce Dieu-ci plus que l'autre jouoit de malheur en ce tems-là, il amena les vaisseaux à Athénes; & comme il se sentit quelque scrupule de conscience d'avoir piraté & pillé l'Oracle & Jupiter lui-même, il demanda à ses Maîtres, dit Bayle dans l'article de Philoméle, ce qu'il feroit de ces simulacres. Le peuple assemblé sur cette proposition, fit un Decret qui ordonna à Iphicrate de ne pas examiner de si près ce qui concerne les Dieux, & d'avoir un soin extréme des troupes. Ce Decret des Athéniens me paroit très-juste. Perse demande à quoi bon tous les trésors entassez dans les Temples des Dieux?

Discite Pontifices in sacro quid facit aurum.

Grotius prétend que dans une nécessité extréme, le Prince est en droit de se saisir des trésors des lieux saints sans les piller, c'est-à-dire avec dessein de les rendre lorsqu'il sera en état de le faire, ou de les appliquer au soulagement de ses peuples; ce qui est encore mieux.

Si ces considérations de Polybe, qui sont très-belles, eussent été entre les mains de Tite-Live, je doute qu'il eût pû s'empêcher d'y mettre du merveilleux; les Divinitez pillées misérablement, & leurs Autels renversez sans feu ni lieu, eussent sans doute produit quelque châtiment de grand éclat sur ces impies; mais comme pas une ne bougea, mon Auteur n'a garde de les mettre en mouvement dans son imagination. Il falloit qu'elles chérissent beaucoup les Grecs, & qu'elles n'aimassent guéres les Gaulois dans leur invasion sur l'Oracle de Delphes, dont j'ai parlé dans mon premier Tome page 9. & contre laquelle Apollon se fâcha si fort. Je l'ai rapportée d'une certaine façon; mais un Sçavant de Toulouse a trouvé un peu étrange que j'eusse parlé de cette affaire de telle sorte que je la traitasse d'imagination *l'or de Toulouse*. Cet or, comme un talisman malencontreux, porta malheur à tous ceux qui le touchérent, comme pourroient faire les dépouilles d'un pestiféré; il donna la peste aux uns, & causa mille disgraces aux autres: de sorte qu'on fut obligé de le jetter dans un lac pour se garantir d'un charme si dangereux. „ Quintius Cépio, qui commandoit dans les Gaules, disent certains Auteurs, que je n'ai pas cru trop sûrs, croiant le charme rompu après un si grand espace de tems, „ le retira pour son malheur, & celui de „ tous ceux qui le touchérent; d'où vient „ le proverbe de l'or de Toulouse, pour „ exprimer la fatalité qui semble atta- „ chée à ces sortes de choses.

Ce seroit un prodige si Tite-Live n'en rapportoit pas quelqu'un sur le pillage des Temples. Q. Pleminius, que Scipion avoit laissé pour Commandant à Locres, après que les Romains se furent rendus maitres de cette ville sur les Carthaginois, surpassa ceux-ci en méchanceté & en avarice. Après avoir rançonné & pillé les habitans, & que ses troupes n'eurent plus rien à prendre, non plus que lui, Tite-Live dit qu'il se jetta enfin sur les choses sacrées. Il pilla les Temples les uns après les autres; & comme les Dieux ne remuoient pas, il crut que Proserpine ne lui feroit pas plus de mal. Il y avoit de grands trésors, ausquels, dit-il, on n'avoit pas encore touché,

roiale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléoméne Roi des Lacédémoniens, & se fut rendu maître de Sparte, il pouvoit alors disposer à son gré de la ville & des habitans : cependant loin de sévir contre les vaincus, il les rétablit dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçûe de leurs péres, & ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens & à la Gréce en général, & aux Lacédémoniens mêmes qu'il venoit de se soumettre. Aussi passa-t-il alors pour bienfaiteur, & après sa mort pour libérateur, & s'acquit non seulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Gréce, une réputation & une gloire immortelle.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du Roiaume de Macédoine, à qui la famille Roiale est redevable de toute sa splendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération & la douceur. Car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avoient prises contre lui ; mais ce fut par sa douceur & son équité qu'il subjugua les Athéniens, & Athénes même. Dans la guerre, la colére ne l'emportoit point au-delà des bornes, il ne gardoit les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de donner des marques de sa clémence & de sa bonté. De là vint qu'il rendit les prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater leurs os à Athénes, & qu'il donna des habits à ceux qui s'en alloient. Ce fut par cette sage & profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très-importante. Une telle grandeur d'ame étonna l'orgueil des Athéniens, & d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent ses Alliez les plus fidéles & les plus dévouez à son service.

si ce n'est qu'ils furent pris par Pyrrhus Roi des Epirotes ; & comme les femmes n'y vont pas de main morte, lorsqu'elles sont en pouvoir de se venger, celle-ci n'eut garde d'imiter Apollon, qui laissa piller son Oracle. Elle fit sentir au Roi des Epirotes tout le poids de sa puissance & de son indignation, & l'accabla de tant de malheurs & de pertes, qu'il fut obligé de rapporter dans son Temple tout l'or qu'il lui avoit dérobé ; mais les troupes de Pleminius & leurs Chefs éprouvérent de plus grands maux : car aiant pillé les mêmes trésors, à peine les eurent-ils entre les mains qu'ils devinrent comme des furieux & des enragez : ceux qui se crurent moins bien partagez se plaignirent, & querellérent les autres dont la part leur parut trop grosse, de sorte qu'ils en vinrent aux mains le Capitaine contre le Capitaine, le soldat contre le soldat avec tant de rage & si horriblement, qu'il y en eut une infinité qui périrent. Tite-Live s'étend beaucoup là-dessus, & perd beaucoup de son tems, qu'il eût pû emploier à dire la vérité : car je soupçonne fort ce fait-là d'invention & de chimére.

Que dirai-je d'Alexandre? Irrité contre Thébes jusqu'à vendre à l'encan ses habitans, & raser la ville, tant s'en faut qu'il oubliât le respect qu'il devoit aux Dieux, qu'il eut soin que l'on ne commît pas, même par imprudence, la moindre faute contre les Temples & les autres lieux sacrez. Il passe en Asie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avoient reçûs des Perses, les coupables sont punis comme ils le méritoient; mais tous les endroits consacrez aux Dieux sont épargnez & respectez, bien que ce fût contre ces endroits-là mêmes que les Perses s'étoient le plus acharnez dans la Gréce. Il eût été à souhaiter que Philippe, toujours attentif à ces grands exemples, eût eu plus à cœur de paroître avoir succédé à une modération si sage qu'à la Couronne. Il avoit grand soin que l'on sçût que le sang d'Alexandre & de Philippe couloit dans ses veines; mais d'être imitateur de leurs vertus, c'est à quoi il pensoit le moins. Aussi dans un âge plus avancé, sa réputation fut-elle aussi différente de la leur, que sa maniére de régner l'avoit été. Cette différence de conduite est sensible dans l'affaire présente. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Etoliens, & qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juste: par tout il décrie Scopas & Dorimaque comme des sacriléges, pour les attentats qu'ils avoient commis à Die & à Dodone contre la divinité; & quoiqu'il soit aussi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un & de l'autre. Cependant les loix de la guerre y sont formelles; elles obligent souvent de renverser les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaisseaux, d'enlever les fruits & autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis & augmenter les nôtres; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faisons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des Temples, briser des statues & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux & hors de lui-même qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable: c'est pour les contraindre de réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables; mais plutôt de sauver les uns & les autres. Il n'appartient

qu'à un Tiran de mériter par ses mauvaises actions & par la haine qu'il a pour ses sujets d'en être haï, & de n'avoir de leur part qu'une obéissance forcée: mais il est d'un Roi de faire en sorte par la sagesse de sa conduite, par ses bienfaits & par sa douceur, que son peuple le chérisse & se fasse un plaisir d'obéir à ses loix.

Pour bien juger de la faute que fit alors le Roi de Macédoine, on n'a qu'à se représenter quelle idée les Etoliens se fussent formée de ce Prince, s'il eût tenu une route toute opposée, & qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni brisé les statues, ni profané les autres ornemens du Temple. Pour moi je m'imagine qu'ils l'eussent rangé au nombre des Princes les plus accomplis. Leur conscience les y auroit portez par les reproches qu'elle leur auroit faits des sacriléges commis à Die & à Dodone; & comme d'ailleurs ils auroient senti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui auroit plû, les eût traitez avec la derniére rigueur, il ne leur auroit que rendu justice; ils n'auroient pas manqué de louer sa générosité & son grand cœur. En se condamnant eux-mêmes, ils auroient admiré & le respect que le Roi eût témoigné pour la divinité, & la force d'esprit avec laquelle il eût commandé à sa colére. En effet il y a sans comparaison plus d'avantages à vaincre par la générosité & par la justice, que par les armes. On se soumet à celles-ci par nécessité, à celles-là par inclination; il en coûte beaucoup pour ramener par les armes les ennemis à leur devoir, la vertu le fait sans péril ni dépense. Enfin c'est à leurs sujets que les Princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des bons succès; s'ils vainquent par la vertu, ils emportent seuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe étoit alors si jeune, qu'on ne peut raisonnablement le rendre responsable du sac de Therme, & que ses amis, entr'autres Aratus & Demetrius de Pharos, en sont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce tems-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidens a poussé son Maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractére, étoit prudent & modéré, & que la témérité & l'inconsidération faisoient le caractére propre de Demetrius, il se présentera dans la suite un cas pareil & bien attesté qui nous instruira du génie de ces deux personnages. Maintenant retournons à notre sujet.

CHAPITRE IV.

Philippe sort de Therme, il est suivi dans sa retraite. Sacrifices en actions de graces. Troubles dans le camp. Punition de ceux qui en étoient les auteurs. Légéres expéditions des ennemis de Philippe & de ses Alliez.

PHilippe aiant pris tout ce qui se pouvoit emporter, sortit de Therme & reprit le chemin par lequel il étoit venu. Le butin & les pesamment armez marchoient à la tête, les Acarnaniens & les étrangers à la queue. On se hâta de passer les défilez, parce que l'on prévoioit que les Etoliens profiteroient de la difficulté des chemins pour insulter l'arriéregarde. Cela ne manqua point. Ils s'assemblérent au nombre de trois mille, commandez par Alexandre de Trichonie. Tant que le Roi fut sur les hauteurs, ils n'osérent approcher, & se tinrent cachez dans des lieux couverts. Mais dès que l'arriéregarde se fut mise en marche, ils se jettérent dans Therme, & chargérent en queue. Plus le tumulte croissoit dans les derniers rangs, plus les Etoliens, que la nature des lieux encourageoit, redoubloient leurs coups. Le Roi, qui s'attendoit à cet accident, avoit, en décendant, porté une troupe d'Illyriens & de fantassins choisis sous une colline, lesquels fondant sur les ennemis qui poursuivoient en tuérent cent trente, & n'en prirent guéres moins de prisonniers, le reste s'enfuit en desordre par des sentiers détournez. L'arriéregarde en passant mit le feu à Pamphie, & aiant traversé les défilez sans danger se joignit aux Macédoniens. Philippe l'attendoit à Métape. Le lendemain qu'elle fut arrivée, aiant fait raser cette place, il se mit en marche & campa proche d'Acres; le lendemain faisant le dégât où il passoit, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour suivant: après lequel il marcha le long de l'Acheloüs jusqu'à Strate, où aiant passé la riviére il se logea hors de la portée du trait, & harceloit de là les troupes qu'on lui avoit dit s'y être jettées au nombre de trois mille fantassins, quatre cens chevaux d'Etolie & cinq cens Crétois. Personne n'aiant le courage de sortir des portes, il fit avancer son avantgarde, & prit la route de Limnée, où étoient ses vaisseaux.

A peine l'arriéregarde avoit quitté la ville, que quelques chevaux Etoliens vinrent inquiéter les derniers. Ils furent ſuivis d'un corps de Crétois & de quelque infanterie Etolienne, qui ſe joignit à la cavalerie. Le combat s'échauffant, l'arriéregarde fut obligée de faire volteface & d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales; mais les étrangers de Philippe étant venus au ſecours, les ennemis pliérent, & l'infanterie péle-mêle avec la cavalerie Etolienne prit la fuite. Les troupes du Roi en pourſuivirent la plûpart juſqu'aux portes & au pied des murailles, & en paſſérent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire ceux qui étoient dans la ville n'oſérent remuer, & l'arriéregarde joignit tranquillement le reſte de l'armée & les vaiſſeaux.

A Limnée le Roi s'étant campé commodément, offrit aux Dieux des ſacrifices en actions de graces des bons ſuccès dont ils avoient favoriſé ſes entrepriſes, & fit un feſtin aux Officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux eſcarpez, où jamais perſonne avant lui n'avoit oſé ſe préſenter avec une armée, non ſeulement ce Prince en approcha, mais en revint ſans riſque, & après avoir heureuſement exécuté tout ce qu'il s'étoit propoſé. Auſſi ſa joie ne pouvoit être plus grande dans le feſtin qu'il donna aux Officiers. Il n'y eut que Léontius & Mégaleas, qui aiant conjuré avec Apelles d'arrêter ſes progrès, ſe firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince, & de n'avoir pû empêcher que tous ſes deſſeins ne réuſſiſſent ſelon ſes ſouhaits: mais quelque chagrin qu'ils euſſent, ils ne laiſſérent pas de venir au feſtin comme les autres.

Ils n'y pûrent diſſimuler, & chacun s'apperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reſte de la compagnie à la joie d'une ſi heureuſe expédition. Mais ce que l'on ne faiſoit que ſoupçonner d'abord, ils le firent éclater, quand le repas fut plus avancé, & que le vin eût échauffé la tête des conviez. Troublez par le vin, le repas ne fut pas plutôt fini, qu'ils cherchérent Aratus avec empreſſement. Ils le joignirent, & des injures ils paſſérent bientôt aux pierres. On s'amaſſe chacun pour ſoutenir ſon parti, tout le camp eſt en tumulte. Le bruit vient aux oreilles du Roi, il envoie pour ſçavoir ce qui ſe paſſe, & pour remédier au deſordre. Aratus raconte le fait, atteſte tous ceux qui étoient préſens, ſe retire du tumulte, & ſe ſauve dans ſa tente. Pour Léontius, il ſe coula

je ne sçai comment au travers de la presse, & s'échapa.

Le Roi exactement informé de ce qui s'étoit passé, fit appeller Mégaleas & Crinon, & leur fit une sévére reprimande: mais ceux-ci loin d'en paroître touchez, ajoutérent une nouvelle faute à la premiére, en protestant qu'ils n'en resteroient point là, & qu'ils se vengeroient d'Aratus. Cette menace irrita le Roi de telle sorte, qu'il les condamna à une amande de vingt talens, & les fit jetter en prison. Le lendemain il envoia chercher Aratus, l'exhorta de demeurer tranquille, & lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius averti de ce qui étoit arrivé à Mégaleas, vint suivi de quelques soldats à la tente du Roi, persuadé que ce jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de résolution. Arrivé devant le Roi, *qui a été assez bardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaleas & pour le mettre en prison? C'est moi*, répondit fiérement le Roi. Léontius fut effraié, il jetta quelque soupir, & se retira fort en colére.

On mit ensuite à la voile, on traversa le golfe, & la flote arriva en peu de tems à Leucade. Là le Roi, après avoir donné ordre aux Officiers nommez pour la distribution du butin de faire leur charge en diligence, assembla ses amis pour examiner avec eux l'affaire de Mégaleas. Aratus s'éleva contre ce traître, & reprenant l'histoire de sa vie de plus haut, il assûra & prouva par témoins un meurtre insigne qu'il avoit fait après la mort d'Antigonus, la conspiration où il étoit entré avec Apelles, & les mauvaises pratiques dont il s'étoit servi pour faire échouer le siége de Palée. Mégaleas ne pouvant rien alléguer pour sa défense, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en prison, & Léontius se rendit caution de l'amande imposée à Mégaleas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles & de Léontius. Ils comptoient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, & mener ensuite les affaires selon qu'il conviendroit le mieux à leurs intérêts, & tous leurs projets furent renversez.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Messénie. Il retourna à Sparte; mais s'étant remis peu de tems après en campagne, il prit Tégée. Après la ville il voulut attaquer la citadelle, où s'étoient retirez les habitans & la garnison; mais il fut obligé de lever le siége, & de reprendre la route de Sparte.

Les

Les Eléens firent aussi des courses sur le païs des Dyméens. Ceux-ci envoiérent de la cavalerie pour les arrêter ; mais elle tomba dans une embuscade, & y fut taillée en piéces. Nombre de Gaulois y périrent, & entre les soldats de la ville on fit prisonniers Polymède Egéen, & deux de Dymée, sçavoir Agésipolis & Mégarles.

A l'égard de Dorimaque, nous avons déja dit qu'il n'avoit fait prendre d'abord les armes aux Etoliens, que parce qu'il s'étoit persuadé qu'il pilleroit impunément la Thessalie, & qu'il forceroit Philippe de lever le siége de Palée : mais trouvant dans cette province Chrysogone & Patrée disposez à lui tenir tête, il n'osa s'exposer à un combat dans la plaine, & pour l'éviter il se tint toujours au pied des montagnes, jusqu'à ce que les Macédoniens se fussent eux-mêmes jettez dans l'Etolie ; il fallut qu'il quittât alors la Thessalie pour venir au secours de son propre païs. Il y arriva trop tard, les Macédoniens en étoient déja sortis.

OBSERVATIONS

Sur la marche & la retraite de Philippe dans les défilez des montagnes de Therme.

Beau projet de Philippe pour aller à Therme. Eloge de ce Prince, celui d'Aratus. Reflexions sur les fautes des Etoliens. Les retraites sont ce qu'il y a de plus grand & de plus profond dans la science des armes.

CEs Observations rouleront sur deux matiéres importantes, qui ont assez de rapport l'une avec l'autre : la marche forcée de Philippe dans les montagnes de Therme pour s'emparer de cette ville, & la retraite de ce Prince pour sortir de ces montagnes après son expédition. Notre Auteur entre dans un détail fort exact des précautions & des mesures prises pour un dessein tout hérissé de difficultez & d'obstacles presque insurmontables, & qui exigeoit des préparatifs extraordinaires ; ce qui nuit beaucoup au secret, étant assez difficile que l'ennemi n'en ait pas avis, ou qu'il ne soupçonne tout au moins à quoi ils sont destinez. Il n'en eut aucun avis, à ce qu'il paroît, & soupçonna encore moins, lorsqu'il fut informé de la marche de Philippe pour aller à Therme, puisque ce Prince prit un chemin tout opposé, comme il le semble d'abord. Tout autre Général eût été tout devant lui, & par le plus court : il n'eût pas manqué d'aller débarquer du côté de Rhie, n'y aiant en cet en-

droit-là qu'un bras de mer à traverser d'une largeur peu considérable. Mais en prenant ce chemin, c'étoit avertir l'ennemi du dessein qu'on avoit en tête, & qu'il importoit fort de couvrir ; de peur qu'il ne se saisît des pas des montagnes & des défilez, où il étoit mal aisé de prendre une résolution sans s'en repentir. Philippe, en prenant le chemin le plus long, & tout contraire au dessein qu'il avoit, lui déroboit le véritable, & les mesures qu'il n'auroit pû prendre sans cet artifice : par-là il le tenoit dans une perpétuelle incertitude, & ne lui laissoit que des doutes & des craintes de tous côtez. Il obligeoit les Généraux Etoliens de diviser leurs forces, & de se fortifier par tout où il n'avoit nul dessein d'aller, pour tomber sur l'endroit le plus fort, qu'il trouveroit dégarni, comme étant plus difficile par l'âpreté des montagnes & des défilez : outre qu'étant plus enfoncé dans la frontiére, tel qu'étoit Therme & les autres postes qui le couvroient, ils ne penseroient jamais qu'on en voulût à un endroit dont l'abord & la marche leur paroissoit presque impossible. Les grands Capitaines, qui n'agissent que sur de grandes pensées, dont les projets & les marches sont bien concertées, & le résultat d'un profond dessein, ne peuvent manquer de réussir dans tout ce qu'ils entreprennent, & surtout lorsqu'ils vont, ou qu'ils semblent aller par des routes toutes opposées au but qu'ils se sont proposé. Encore une fois, tout dessein fondé sur un semblable artifice, est tout ce qu'on peut faire de mieux pour tout espérer, & ne rien craindre de la prévoiance de l'ennemi, quelque pénétrant qu'il puisse être : car craignant également par tout, sans rien connoître de nos desseins, il faut nécessairement qu'il partage ses forces, & s'affoiblissant par tout il fournit le moien de percer plus aisément sa ligne de communication & de correspondance : c'est ce qui arriva aux Etoliens. Cette méthode est admirable, mais non pas d'un esprit & d'une intelligence commune.

Philippe se porte dans l'Acarnanie, qui auroit cru qu'il eût uniquement Therme en vûe ? Il imite les rameurs, qui tournent le dos à l'endroit où ils buttent. Il faut une extréme habileté dans un Général d'armée, qui se trouve avoir en tête un Antagoniste qui agit sur cette méthode dans ces sortes de cas. On ne peut alors rien faire de mieux, que de rassembler tout ce qu'on a de forces, de primer & de marcher droit à l'ennemi pour le combattre, ou l'éviter après s'en être approché. C'est le vrai moien de rompre toutes ses mesures ; mais il en faut beaucoup, & des plus fines pour cela : c'est deviner à moitié tout un projet de campagne, & c'est dequoi étoient capables les Turennes & les Condez.

Philippe entre dans l'Acarnanie, il avoit des riviéres à passer : il falloit user d'une extréme diligence, tourner tout court sur l'Etolie par une marche promte & forcée. Il laissa ses équipages pour rendre son armée un peu moins pesante, vû la route qu'il devoit prendre, & se jette dans Therme, où il étoit le moins attendu. Se peut-il bien qu'un jeune Prince ait pû former une si grande entreprise, où la connoissance du païs est si nécessaire, & sans laquelle on marche en aveugle, où il peut se trouver des embarras qu'on prévoit véritablement, & d'où l'on ne peut se tirer que par tout ce que la guerre & l'expérience ont de

plus profond ? Il surmonte tout, il réussit en tout, & s'il vous plaît dans ce qu'il y a de plus difficile : car il fit une retraite véritable, c'est-à-dire qu'il fut suivi & attaqué deux fois à son arriéregarde, & l'on remarque là, comme par tout dans cette campagne, tout ce que la guerre a de ruses & d'artifices, & une conduite d'un vieux Guerrier, rompu à tout, & que rien n'étonne. Ce Prince ne pouvoit être conduit ni conseillé par ses Ministres, puisque ceux-ci avoient formé le noir complot de le faire échouer dans toutes ses entreprises. Ce ne fut qu'après cette expédition qu'il s'en défit, & qu'il les fit mourir. Ne nous engageons pas dans des conjectures, on voit assez clairement par le narré de Polybe, qu'Aratus fut l'auteur d'un si grand projet, & de tout ce qu'il fit ensuite. On peut dire que cet honnête homme-là étoit plus propre à conduire une guerre, à former des entreprises extraordinaires, & à les faire réussir par ses conseils hardis, qu'à les exécuter lui-même. Philippe lui dut le commencement de sa gloire, & ce fut lui qui forma ce Prince pour la guerre; mais non pas pour être tyran & ingrat, comme il devint ensuite.

Sans les conseils d'Aratus, Philippe fut tombé dans le piége que Léontius lui tendoit, si le premier ne lui eût découvert le complot formé pour le perdre & ruiner ses plus beaux desseins. Il l'exhorte donc au passage de l'Acheloüs sans perdre aucun tems, passage que les conjurez sous le prétexte de soulager les soldats des fatigues d'une longue marche, vouloient éluder, ou retarder de quelques jours, pour donner le tems à ses ennemis de pénétrer son entreprise, & de la rendre de nul effet. Philippe, qui comprend la sagesse de ce conseil, passe cette riviére & se jette dans les montagnes à la tête de son armée, se saisit de différens postes pour s'assûrer une retraite, & tire droit à Therme. Les Etoliens furent surpris d'une marche si hardie, à laquelle ils ne s'étoient point attendus, & dont ils se croioient couverts par leurs montagnes, où jusqu'à ce tems-là personne ne s'étoit avisé de porter la guerre : comme si c'étoit une raison qui pût dispenser un Général de tenter ce que tant d'autres n'ont osé faire ; comme s'il y avoit de l'imprudence de surmonter par la ruse les obstacles où la force ne peut rien, lorsqu'on a pû prévoir qu'on tenteroit par ces endroits. Tout devient aisé dans les païs les plus difficiles, lorsqu'on les laisse sans aucune défense. Les Macédoniens percérent jusqu'à Therme sans aucun obstacle. Une action si hardie jetta la terreur dans l'Etolie, & la tête tourna aux Généraux Etoliens à tel point, qu'ils abandonnérent la plus forte tête & le boulevart du païs.

Polybe raconte trop bien les choses pour avoir besoin d'interpréte. Rien de mieux représenté que le détail qu'il en fait, & ses réflexions ne sont pas moins dignes de l'instruction des gens de guerre que de la curiosité des Lecteurs. Les fautes des Etoliens sont à peine concevables. Tous ces mouvemens de Philippe, qui sembloient se contredire, ne pouvoient être que l'objet d'un dessein profond. Les Etoliens voient l'ennemi fort loin d'eux, son passage eût dû leur faire connoître que rien ne l'empêchoit de pénétrer dans leur païs que l'Acheloüs. D'où vient qu'ils ne s'y portent pas? Ils couvroient par-là Therme. Or un Genéral doit considérer, lorsqu'il est encore en doute sur les des-

seins de son ennemi, quels sont les endroits de la frontiére du païs qu'il importe le plus de couvrir: car les difficultez pour entrer dans un païs que l'on croit presque impratiquable par la grandeur des obstacles ne sont pas une raison de le laisser sans défense, il devient très-pratiquable par cela seul. J'ai tort de dire que cette faute est à peine concevable, puisque l'Histoire est toute parsemée de ces sortes d'exemples, qui eussent dû servir de leçons à bien des Généraux d'armées. Celui-là est un pauvre homme, disoit M. de Turenne, qui s'excuse par dire, je n'y pensois pas. Ces excuses se trouvent à chaque pas que l'on fait dans l'Histoire.

Philippe avoit pris des mesures de loin pour sa retraite, il fit occuper plusieurs postes importans pour se l'assûrer. Il avoit prévû qu'il seroit attaqué, ou peut-être surpris à l'entrée du païs; le victorieux profitant de cette négligence, fait son coup. Il faut du tems, l'ennemi a celui de s'assembler & de tâcher de réparer sa honte dans la retraite. Il falloit que ce Prince s'en retournât par où il étoit venu. Il ne pouvoit garder Therme, parce que la communication pour soutenir cette place étoit impossible, & trop éloignée des places des Achéens & de la Macédoine. Il falloit donc l'abandonner, & reprendre le même chemin, comme je l'ai dit, pour quelque expédition capable d'affoiblir ses ennemis par la ruine du païs; mais comme il s'étoit puissamment précautionné pour la retraite, il étoit assûré de la faire, mais non pas sans combat à son arriéregarde; elle fut aussi attaquée en différens endroits. Cette retraite est digne d'admiration. Elle le seroit beaucoup plus, si celles des montagnes n'étoient les plus difficiles & les plus dangereuses, & ces difficultez empêchent toujours ou presque toujours les courses & les expéditions dans les païs de montagnes. La plûpart des Généraux, même les plus hardis, sentant la difficulté qu'il y a de les faire, malgré leur grand courage dont ils sont assûrez, nous font connoître en ne tentant rien, qu'ils ne sont pas trop sûrs de leur habileté dans cette façon de guerre; ce qui rend ces entreprises fort rares: & si l'on s'y engage, ce n'est guéres impunément. Je n'ai connu que M. le Marquis de Feuquiéres capable de ces sortes de choses, témoin ce qu'il a fait dans les Alpes pendant le cours de la guerre de 1688.

Pour revenir à Philippe, comme il s'attendoit à être attaqué dans sa retraite, il songea à mettre en usage tout ce que la guerre a de plus prudent & de plus subtil. Que le Lecteur jette les yeux sur la description de sa marche, il y trouvera des préceptes, des leçons admirables & des précautions d'un tour nouveau. Car les marches dans les montagnes ne sont pas celles qu'on fait en Flandre & en Allemagne, les principes en sont différens, les précautions tout autres & d'un détail extraordinaire.

Je ne sçai si l'on doit attribuer à Alexandre de Trychonie le mauvais succès des Etoliens, l'abandonnement de Therme & des passages des montagnes: car l'Auteur ne nous apprend point qui fut l'auteur d'une si pauvre & si misérable conduite, ou si ce Général, qui s'amusa à faire des courses, lorsqu'il eût dû faire son capital d'observer les mouvemens de Philippe & de rompre toutes ses mesures; si ce Général, dis-je, après être accouru au secours de son païs, où l'ennemi s'étoit dé-

bordé comme un torrent avec toutes ses horreurs de la guerre, pour réparer sa honte & son imprudence attaqua lui-même les Macédoniens dans leur retraite. Il y eut plusieurs combats, dont Philippe se démêla en grand Capitaine. C'est particuliérement dans les retraites de montagnes, où l'on peut plus aisément qu'en toute autre situation emploier la ruse, le stratagéme & les embuscades, contre lesquelles on doit être perpétuellement en garde, & qui sont plus difficiles à découvrir dans les païs de hautes montagnes que par tout ailleurs, & il y a plus d'art qu'on ne pense à les attaquer & à les former., & encore beaucoup plus dans l'ordre d'attaque; & comme ces sortes de piéges sont difficiles dans l'exécution, il faut encore choisir des gens capables, prudens, fermes & d'un grand cœur. On dit que les Italiens y sont merveilleux, ce qui faisoit que M. le Duc de Vendôme leur donnoit souvent cette fusée à démêler; a-t-on remarqué qu'ils y fussent plus habiles que les autres ?

Il n'y eut que deux combats dans cette retraite de Philippe, qui furent assez vifs; une embuscade, que ce Prince dressa, & qui lui réussit, découragea les Etoliens, quoiqu'il n'y eût pas grand sujet: car on ne se rebute point dans une retraite pour avoir été repoussé; on trouve mille occasions à chaque pas que l'ennemi fait en arriére de le charger avec avantage, parce que les lieux ne sont pas toujours les mêmes dans les montagnes, & qu'ils changent à tous momens; outre que les décentes sont très-desavantageuses à celui qui se retire, aussi bien que les hauteurs qui le dominent, & qu'il ne peut pas toujours garder.

La retraite de Philippe dans les montagnes de Therme, m'engageroit de traiter ici tout d'un tems des retraites d'armées dans les hautes montagnes. Ce n'est qu'une branche, mais des plus délicates, des plus curieuses & des plus sçavantes de cette partie de la guerre: car l'on peut dire que la science des retraites prise dans tous ses cas particuliers renferme presque toutes les autres; se retirer c'est fuir; mais c'est fuir avec art, & un très-grand art. Quelle sublimité de génie! quelle étendue de connoissances, de qualitez acquises & naturelles ne faut-il pas avoir, & quelle grandeur de courage! que de ruses & d'artifices ne faut-il pas emploier dans ces sortes d'actions! Car l'on peut dire que les retraites d'armées renferment toutes les parties les plus sublimes des armes, une profonde tactique, les marches, les passages des riviéres, en un mot toutes les connoissances qui font les grands Capitaines & les Guerriers du premier ordre.

CHAPITRE V.

Le Roi de Macédoine désole la Laconie. Les Messéniens viennent pour l'y joindre, & s'en retournent après un petit échec. Description de Sparte.

LE Roi étant parti de Leucade, & aiant fait le dégât en passant dans le païs des Hyanthéens, aborda avec toute sa flote à Corinthe. Il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, & écrivit aux villes alliées du Péloponése pour leur marquer le jour où leurs troupes devoient être en armes à Tégée. Après avoir donné ses ordres, sans s'arrêter à Corinthe, il mit ses Macédoniens en marche, & passant par Argos arriva le douziéme jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avoit d'Achéens assemblez, & marcha par les hauteurs pour fondre sur le païs des Lacédémoniens sans en être apperçû. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il monta les collines situées vis-à-vis de la ville, & laissant à sa droite Ménelée, il alla droit à Amycle. Les Lacédémoniens virent de la ville passer cette armée, & la fraieur s'empara aussitôt des esprits. Ils avoient appris le sac de Therme & les exploits de Philippe dans l'Etolie, & ces nouvelles leur donnoient de grandes inquiétudes sur ce qui les menaçoit. De plus certain bruit s'étoit répandu que Lycurgue devoit être envoié au secours des Etoliens ; on n'avoit donc garde de s'attendre que la guerre pût venir en si peu de tems d'Etolie à Lacédémone, surtout conduite par un Prince dont la grande jeunesse ne devoit pas naturellement être fort à craindre. Il n'étoit pas possible qu'un événement si subit & si imprévû ne jettât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette fraieur leur étoit commune avec tous les ennemis de ce Prince, qui en effet menoit les affaires avec un courage & une diligence fort au-dessus de son âge. Il part du milieu de l'Etolie, traverse en une nuit le golfe d'Ambracie, & aborde à Leucade. Il reste là deux jours, le troisiéme il en part de grand matin, le jour suivant il ravage la côte d'Etolie & mouille à Léchée. Il continue sa route, & au septiéme jour on le voit proche Ménelée, sur les montagnes qui commandent Lacédémone.

La plûpart en croioient à peine leurs propres yeux, & les Lacédémoniens ne sçavoient qu'en penser, ni quel parti prendre.

Dès le premier jour Philippe campa devant Amycles. C'est une place de la Laconie, autour de laquelle se voient de très-beaux arbres, & où l'on recueille des fruits excellens. Elle est à vingt stades de Lacédémone. Dans la ville du côté de la mer est un Temple d'Apollon, le plus beau qui soit dans la province. Le lendemain Philippe fit le dégât dans les terres, & vint jusqu'à l'endroit appellé le camp de Pyrrhus. Les deux jours suivans il ravagea les lieux circonvoisins, & alla camper à Carnion, de là à Asine, contre laquelle aiant fait de vains efforts, il décampa, & parcourant tout le païs qui est du côté de la mer de Créte, il y mit tout à feu & à sang jusqu'à Ténare. Il prit de là sa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente stades, & où les vaisseaux sont en sûreté. Il le laissa en passant à droit, & alla mettre le camp devant Elie, dans le païs le plus grand & le plus beau de la Laconie, & d'où il détacha des fourrageurs qui saccagérent tous les environs, & ruinérent tout ce qui étoit sur terre. Il vint pillant & ravageant tout jusques à Acrie, Leuce & Boée.

Les Messéniens n'eurent pas plutôt reçû les lettres de Philippe, qui leur mandoit de lever des troupes, que se piquant d'émulation ils se mirent en campagne au nombre de deux mille hommes de pied & de deux cens chevaux, tous gens choisis. Ils arrivérent à Tégée plus tard que Philippe, la longue route qu'ils avoient eue à faire en étoit la cause. Ce retardement les chagrina. Ils craignirent que sur les soupçons qu'on avoit autrefois conçûs de leur fidélité, on ne les accusât d'être venus lentement à dessein. Pour joindre plutôt le Roi, ils traversérent le païs d'Argos. Arrivez à Glympie, château situé sur les confins d'Argos & de la Laconie, ils campérent devant, mais sans prudence & sans précaution. Ils ne songérent ni à fortifier leur camp, ni à choisir un poste avantageux; comme s'ils eussent été sûrs de la bonne volonté des habitans, ils ne soupçonnérent pas même qu'il pût leur arriver là aucun mal. Lycurgue apprit que les Messéniens étoient devant les murailles de Glympie, & leur alla au-devant avec ses étrangers & quelques

Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour, & les chargea vivement. Les Messéniens, quoique sortis de Tégée sans avoir assez de monde pour se défendre, quoique combattant sans écouter les conseils des plus expérimentez d'entre eux, ne laissérent pas de se tirer adroitement du danger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laissérent là tout l'équipage, & se retirérent dans le château. Il n'y eut que la plûpart des chevaux & de l'équipage qui tombérent entre les mains de Lycurgue. A huit cavaliers près qui furent tuez, tous les hommes se sauvérent, sans qu'on en pût faire un seul prisonnier.

Après cet échec les Messéniens retournérent par Argos chez eux, & Lycurgue glorieux de ce petit succès revint à Lacédémone, pour s'y tenir prêt à se défendre contre Philippe. Lui & ses amis furent d'avis de faire en sorte que le Roi ne sortît pas du païs sans qu'on le mît dans la nécessité de combattre. Mais ce Prince aiant décampé d'Elie, s'avança en pillant la campagne, & après quatre jours de marche arriva une seconde fois à Amycles vers le milieu du jour. Sur le champ Lycurgue donne des ordres à ses Officiers & à ses amis pour le combat, sort de la ville & s'empare des postes aux environs de Ménelée; son armée étoit au moins de deux mille hommes, il recommande à ceux de la ville d'être toujours sur leurs gardes; afin qu'au premier signal ils fissent sortir leurs troupes de plusieurs côtez, & qu'ils les rangeassent en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve est le moins éloigné de la ville. Telle étoit la disposition des Lacédémoniens.

Mais de peur que faute de connoître les lieux, on ne trouve de la confusion & de l'obscurité dans ce que je dois rapporter, il est bon d'en décrire la nature & la situation. Et c'est ce qu'on observera dans tout le cours de cet Ouvrage, en indiquant les lieux inconnus par la liaison qu'ils ont avec ceux que l'on connoît déja, & dont les Auteurs ont parlé. Car comme il est ordinaire, soit sur terre ou sur mer, d'être trompez par la différence des lieux; & que notre dessein n'est pas tant de raconter ce qui s'est fait, que de marquer la maniére dont chaque chose s'est faite, nous ne parlerons d'aucun événement, surtout de ceux qui regardent la guerre, sans faire la description des lieux où il s'est passé. Nous nous ferons même un devoir de les désigner

par

par les ports, les mers & les Isles qui sont auprès, par les Temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voisinage, & même par leur situation à l'égard du ciel, parce que c'est ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'est que par ce moien, comme nous l'avons déja dit, qu'on peut donner à ses Lecteurs la connoissance des lieux qu'ils ne connoissent pas.

Voions donc quelle est la nature des lieux dont est question. Sparte, si on la considére en général, est une ville toute ronde & tellement située dans une plaine, qu'on y voit cependant certains endroits inégaux & élevez. Du côté de l'Orient, l'Eurotas coule auprès, riviére si profonde pendant la plus grande partie de l'année, qu'on ne peut la passer à gué. A l'Orient d'hiver, au-delà de la riviére, sont des montagnes escarpées, rudes & d'une hauteur extraordinaire, sur lesquelles est bâtie Ménelée. Ces montagnes dominent extrémement sur l'espace qu'il y a entre la ville & la riviére, espace qu'arrose l'Eurotas en coulant au pied des montagnes, & qui en tout n'a pas plus d'un stade & demi de largeur.

CHAPITRE VI.

Combats gagnez par Philippe près de Lacédémone. Il passe dans la Phocide. Nouvelle intrigue des Conjurez.

IL falloit nécessairement que Philippe à son retour traversât ce défilé, aiant à droit la riviére & Lycurgue qui occupoit les montagnes, & à gauche la ville & les Lacédémoniens déja prêts à combattre & rangez en bataille. Ceux-ci se servirent encore d'un autre stratagéme. Ils arrêtérent par le moien d'une digue le cours de la riviére audessus de l'espace dont nous avons parlé, & firent écouler les eaux entre la ville & les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pied mêmes n'y pûssent marcher. Il ne restoit plus au Roi d'autre ressource, que de faire défiler l'armée le long du pied des montagnes; mais comment se défendre en défilant sur un petit front? Ç'auroit été s'exposer à une ruine entiére. A la vûe de ce danger Philippe tint conseil avec ses amis. On conclut tout d'une voix que dans la conjoncture présente, il étoit absolument

néceſſaire de déloger Lycurgue des poſtes qu'il occupoit autour de Ménelée. Le Roi ſe fait ſuivre des étrangers, de l'infanterie à rondaches & des Illyriens, paſſe la riviére & s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le deſſein du Roi, fait mettre ſes gens ſous les armes, & les anime à bien faire leur devoir. Il donne auſſitôt le ſignal aux troupes de la ville, qui ſortent en même tems (*a*) & ſe rangent en bataille ſous les murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut proche de Lycurgue, il détacha d'abord ſur lui les étrangers. La victoire ſembla pancher au commencement du côté des Lacédémoniens, que les armes & la ſituation des lieux favoriſoient: l'infanterie à rondaches vint heureuſement au ſecours des combattans, & Philippe lui-même avec les Illyriens aiant chargé en flanc les ennemis, alors les étrangers du Roi, encouragez par le ſecours qu'ils recevoient, retournent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avoient été, & les troupes de Lycurgue craignant le choc des peſamment armez, tournérent honteuſement le dos. Cent reſtérent ſur la place, il y eut un peu plus de priſonniers, le reſte s'enfuit dans la ville. Lycurgue lui-même ſuivi de peu de gens s'y retira pendant la nuit par des chemins détournez. Les Illyriens furent logez dans les poſtes que Lycurgue occupoit, & Philippe revint à ſes gens avec les armez à la légére & les rondachers.

Dans le tems du combat, la phalange conduite par Aratus arrivoit d'Amycles & s'approchoit de la ville. Le Roi paſſa vîte la riviére pour être à portée de ſecourir ſa phalange avec les armez à la légére & les rondachers, juſqu'à ce que les peſamment armez fuſſent ſortis des défilez. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie dont ils étoient ſoutenus, l'action fut chaude, & l'infanterie à rondaches ſe battit avec valeur, la victoire fut encore pour Philippe, & la cavalerie Lacédémonienne fut pourſuivie juſques aux portes de la ville. Le Roi paſſa enſuite la riviére, & marcha à la

(a) *Qui ſortent en même tems & ſe rangent en bataille ſous les murs.*] La ville de Sparte ou de Lacédémone n'avoit jamais été enfermée de murailles, toute ſa force conſiſtoit dans la valeur de ſes habitans: le Légiſlateur Léarque l'avoit ordonné ainſi. Cette Ordonnance ſubſiſta durant cinq cens ans; mais les Thébains commandez par Epaminondas aiant remporté de très-grands avantages ſur les Lacédémoniens, ceux-ci craignirent enfin pour leur ville; ce qui les obligea de l'environner de fortes murailles. On connut dès-lors qu'ils avoient dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

ſuite de ſa phalange. Au ſortir des détroits, comme il étoit tard, il fut contraint d'y camper, & c'étoit juſtement l'endroit que les guides avoient choiſi pour cela. C'eſt auſſi le poſte d'où l'on peut le plus aiſément paſſer au-delà de la ville, & faire des courſes dans la Laconie. Car il eſt à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, & ſoit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de paſſer par cet endroit, qui eſt à deux ſtades au plus de cette ville, & ſur le bord de la riviére. Le côté qui regarde l'Eurotas & la ville eſt couvert tout entier par une montagne fort haute & inacceſſible, mais dont le ſommet eſt une plaine unie, où il ſe trouve de la terre & de l'eau en abondance. Une armée peut y entrer, elle en peut ſortir très-facilement. En un mot en occupant ce terrain on eſt en ſûreté du côté de la ville, & l'on eſt avec cela maître de l'entrée & de la ſortie des détroits.

Philippe ſe logea là tranquillement, & dès le lendemain aiant envoié devant ſon bagage, il fit décendre ſon armée dans la plaine, & la rangea en bataille à la vûe de la ville. Il reſta là quelque tems, puis tournant d'un côté il prit la route de Tégée. Quand il fut arrivé à l'endroit, où s'étoit donnée la bataille entre Antigonus & Cléoméne, il y campa. Le lendemain aiant reconnu les lieux & ſacrifié aux Dieux ſur le mont Olympe & l'Eva, il fortifia ſon arriéregarde & continua ſa marche. A Tégée il fit vendre tout le butin, & s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avoit là des Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio envoiez pour traiter de paix. Le Roi diſſimulant ſes véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours ſouhaité & qu'il ſouhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea en les congédiant de les y diſpoſer. Il décendit enſuite à Léchée, pour paſſer de là dans la Phocide, où il avoit deſſein d'entreprendre quelque choſe de plus important.

La conjuration de Léontius, de Mégaleas & de Ptolémée n'étoit pas encore éteinte. Comptant toujours d'épouvanter Philippe, & de couvrir par-là leurs crimes paſſez, ils ſoufflérent aux oreilles des rondachers & des ſoldats de la garde, qu'ils s'expoſoient pour le ſalut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, que cependant on ne leur rendoit point juſtice, & qu'on n'obſervoit pas

à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens échauffez par ces discours séditieux, se divisent par bandes, pillent les logemens des Courtisans les plus distinguez, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi & à en briser les tuiles. Grand tumulte aussitôt dans la ville. Philippe averti vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il falloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement, & ne plus penser à ce qui s'étoit passé. Le Roi, qui sçavoit d'où le mal venoit, dissimula pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulévement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voiant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelles. Il envoia courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avoit essuiées depuis qu'il s'étoit brouillé avec le Roi, & pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles pendant son séjour dans la Chalcide, y disposoit de tout avec une autorité odieuse. A l'entendre on eût dit que le Roi jeune encore n'étoit presque gouverné que par lui, n'étoit maître de rien, que le maniement des affaires lui appartenoit, & qu'il avoit plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers préposez à la régie des affaires lui rapportoient tout, & dans toutes les villes de Gréce à peine faisoit-on mention du Prince, soit qu'on eût des Decrets à dresser, soit qu'il s'agît de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présens. Apelles avoit tout, faisoit tout.

Il y avoit longtems que Philippe étoit informé de cette conduite, & qu'il la supportoit avec peine, & Aratus de son côté le pressoit d'y mettre ordre. Mais le Roi dissimuloit sans faire connoître à personne de quel côté il panchoit, & à quoi il se détermineroit. Apelles, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi, qu'on le consulteroit sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il

arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaleas, qui commandoient les rondachers & les corps les plus distinguez, engagérent la jeunesse d'aller au-devant de lui. Apelles accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de soldats, vient d'abord décendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais un Licteur qui avoit le mot l'arrête brusquement, en lui disant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire, il délibére longtems sur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin se retire tout confus. Le brillant cortége dont il s'étoit fait suivre se dissipa sur le champ, & il ne fut suivi jusqu'à son logis que de ses seuls domestiques. C'est ainsi qu'ordinairement, & surtout dans les Cours des Rois, la fortune se joue des hommes. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élevation & leur chute. Selon qu'il plaît au Prince de leur être contraire ou favorable, aujourd'hui ils sont heureux, demain ils seront dignes de compassion; semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette disgrace d'Apelles fit trembler Mégaleas, qui ne pensa plus qu'à se mettre à couvert, par la fuite, du péril dont il étoit lui-même menacé. Le Roi ne laissa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, & de lui laisser quelques autres honneurs semblables; mais il l'exclut du Conseil & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. Il le prit encore avec lui lorsqu'il partit de Léchée, pour finir certaines affaires dans la Phocide; mais comme les choses n'y tournoient pas comme il l'auroit desiré, il revint bientôt d'Elatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaleas, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices, il s'enfuit à Athénes, où les Officiers de l'armée refusant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thébes.



OBSERVATIONS

Sur l'expédition de Philippe dans la Laconie, & sur les deux combats donnez auprès de Lacédémone.

§. I.

Mesures que prit Philippe pour se retirer sans perte & sans péril.

BEaucoup d'entreprises avortées font ordinairement renoncer à de nouveaux projets, c'est tout le contraire dans celui qui a réussi dans tout ce qu'il a entrepris. Il me semble que celui qui a échoué ne devroit pas moins entreprendre: car s'il n'est pas capable de l'exécution d'une entreprise, vû qu'il a été toujours malheureux, faute de conduite & d'habileté, en fera-t-il plus paroître en ne faisant & en n'exécutant rien? Sçait-on bien où cela méne un Général d'armée malhabile ou timide? A une façon de guerre de toutes la plus difficile & la plus délicate, lorsqu'il abandonne la plus aisée & la plus à portée du génie & de l'expérience des Généraux médiocres; & c'est celle qu'on appelle guerre offensive: car la défensive est, comme j'ai dit, ce qu'il y a de plus difficile & de plus profond. On doit donc être surpris qu'on embrasse & qu'on prenne celle-ci plutôt que l'autre. Est-ce que plusieurs entreprises manquées & malheureuses sont une raison pour n'en pas tenter de nouvelles, par des mesures mieux concertées & des réflexions sur nos fautes? Manquer une entreprise, qui se présente, par le souvenir du malheur des autres, & croire faire beaucoup en empêchant l'ennemi de pousser plus loin ses avantages, en se tenant sur la défensive, c'est ne pas songer que ce parti est celui que les plus grands hommes ne prennent que dans une extréme nécessité, comme étant le plus difficile à soutenir. Rien ne précipite plus dans les périls, dit Tite-Live, que le trop grand soin de s'en éloigner, la prudence dégénére alors en une très-grande imprudence. Lorsqu'on a commencé par une offensive qui n'a pas été heureuse, & qu'on se jette dans la défensive parce qu'on est intimidé, l'ennemi qui remarque cette conduite pleine de circonspection nous presse encore davantage, & trouve le moien de nous y embarquer malgré nous. C'est à quoi la plûpart des Généraux qui ont été souvent battus, ou qui ont éprouvé le moindre revers de fortune, ne font pas attention. Ils ne songent pas que la défensive ensuite d'une défaite qui n'est pas décisive, & un trop grand désir d'éviter le combat, est un des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre; parce que les manœuvres craintives & trop circonspectes du Chef jettent les troupes dans le découragement & dans la terreur; au lieu que les disgraces portent les hommes de grand cœur à réparer la honte des mauvais succès par une grande résolution en primant l'ennemi, en attaquant le premier, comme faisoit M. de Weimar. L'armée de ce grand homme aiant été battue, mise en déroute,

son canon & ses équipages pris à la bataille de Rhinfelt, bien loin de se laisser abattre par une infortune si accablante, il ramasse les débris de son armée à une grande marche des Bavarois victorieux, tire droit à eux par une marche secréte & nocturne, leur tombe sur les bras, & taille en piéces tout ce qui ose lui résister, il se rend maître du canon & des équipages des ennemis, & prend les siens avec les leurs. Nous rendrons compte de cette surprise d'armée, lorsque l'occasion s'en présentera. Voilà les marques d'un courage vraiment grand, voilà l'action d'un homme qui se moque de la fortune, & qui se la soumet par sa vertu & par son intelligence. Les Etoliens, étonnez de l'audace déterminée de Philippe à entreprendre les plus grandes choses, se découragent de telle sorte, qu'ils demeurent comme des stupides, lorsqu'ils peuvent réparer leur honte en attaquant l'armée du Roi engagée dans les montagnes de Therme; ils ne font pas la moitié de ce qu'ils pouvoient faire, & le laissent aller.

Les Lacédémoniens leurs Alliez, tout Lacédémoniens qu'ils étoient, mais ils avoient alors dégénéré de la valeur & de la vertu de leurs ancêtres, s'étonnent des exploits du Roi de Macédoine, & la terreur court jusqu'à Sparte. Que penser d'une ligue contre Philippe & les Achéens, formée des deux peuples les plus braves & les plus belliqueux de la Gréce, qui se conduisent si pitoiablement & d'une maniére si indigne de leur gloire? Car la terreur que causa l'entreprise de Therme n'abattit pas moins le courage de ceux de Lacédémone que celui des Etoliens.

Si l'on laisse prendre le moindre avantage, le moindre ascendant sur soi à la guerre, il est hors de doute que l'ennemi ira par degrez d'une entreprise à une autre; une petite, heureusement exécutée, nous excite & nous conduit à de plus grandes, & l'audace se joignant alors au mépris, on se porte aux choses les plus difficiles, & en apparence les plus insurmontables, & l'on réussit par cela seul qu'on les croit imprudentes & téméraires. Telle fut la conduite des Généraux Etoliens, une misérable défensive, quoiqu'ils soient en pouvoir d'agir de toute autre façon. Philippe plus hardi contre les Lacédémoniens, les ménage un peu moins, où il s'apperçoit par ses tentatives qu'ils sont de meilleure composition. Il entre dans leur païs en sortant de l'Etolie, & ne trouve aucune résistance. Il le traverse d'un bout à l'autre comme un torrent, & ce n'est qu'après qu'il a rempli le païs de toutes les calamitez de la guerre que les Lacédémoniens se réveillent de leur profond assoupissement. Car Lycurgue, qui étoit à la tête d'une armée pendant l'expédition de Philippe, s'étant jetté dans la Messénie, n'avoit rien fait de mémorable, de sorte qu'il fut obligé de retourner à Sparte; mais comme on ne fut pas content de sa conduite, il se remit encore en campagne par une seconde diversion qui ne lui fut pas plus heureuse, & revint encore à Lacédémone sans avoir rien fait. Sur les nouvelles que le Roi de Macédoine tiroit du côté de la Laconie pour la ravager, pendant que les Lacédémoniens n'osoient sortir de leur ville, & que le cœur du païs étoit la proie des Macédoniens, les forces qu'ils lui opposent à son retour sous les murailles de Sparte n'étoient-elles pas suffisantes pour l'aller combattre à

l'entrée de la Laconie? Cela n'est-il pas bien surprenant? Mais il y a quelque chose de plus que cela: car s'ils n'osérent lui aller au-devant, selon la maxime de leurs péres de prévenir leurs ennemis dans leurs desseins, & leur épargner la moitié du chemin, ils devoient du moins le suivre dans les passages & les défilez de leurs montagnes, attendre l'occasion de l'attaquer avec avantage dans ces lieux resserrez, ou lui couper les vivres, ou le côtoier, le harceller & resserrer sa marche, s'ils ne vouloient tenter la fortune d'un combat qui ne pouvoit que leur être avantageux, s'ils n'eussent pas attendu à le donner lorsqu'il eut tout détruit, & sous les murs de leur capitale. S'ils eussent pris le premier parti, leur défaite eût été moins honteuse qu'auprès de leurs murailles, & s'ils avoient été heureux, ils arrêtoient les desseins présens de l'ennemi, gagnoient de la réputation & des mesures pour l'avenir, & relevoient le courage abattu de leurs Alliez.

Pendant le siége de Tournai en 1709. & surtout lorsque la ville fut prise, & que les ennemis s'attachérent à la citadelle, il fut formé un projet qui auroit pû, s'il avoit réussi, ruiner toute l'armée des Alliez. Elle étoit presque toute entiére au-delà de l'Escaut. Il y avoit à peine six bataillons dans la ville. Nous n'en étions qu'à une bonne marche, il étoit aisé de la dérober, & il n'étoit pas nécessaire d'y marcher avec toutes nos forces, tous nos grenadiers, tous nos dragons, tout ce qu'on avoit de corps de réputation de cavalerie & d'infanterie. Le reste pouvoit suivre à l'aise; en faisant un tel coup, la ville de Tournai étoit insultée, la citadelle dégagée, & peut-être les Généraux ennemis logez dans la ville eussent été enlevez, parce qu'on se fût rendu maître des ponts, pendant que toute la garnison de la citadelle fût sortie en armes & eût ouvert une des portes de la ville, & que le gros fût entré dedans. L'auteur * de ce projet admirable, dont je donne ici l'idée, est encore plein de vie, il ne me démentira pas: j'ai eu son projet entre les mains. Ce projet fut envoié à notre armée; mais je ne sçai pas ce qu'il devint, & s'il arriva trop tard. Il le faut bien. Ce que je dis ici fait extrémement à mon sujet, par rapport à la conduite de ceux de Lacédémone, qui aiant en tête un ennemi hardi & entreprenant, ne pouvoient éviter d'entrer dans quelque engagement, de quelque maniére qu'ils s'y prissent contre un ennemi qui couroit perpétuellement à de nouvelles entreprises, comme les Généraux des Alliez contre la France: car après que les Lacédémoniens eurent vû desoler leur païs sans rien faire, ils se virent enfin dans la triste nécessité de combattre sous les murailles de leur capitale.

Philippe avoit couru & ravagé tout l'Etat de Sparte, il s'agissoit de retrograder, il ne le pouvoit qu'en suivant la même route qu'il avoit prise. Il ne crut pas qu'il fût trop digne de sa gloire de suivre le même chemin, il songe à prendre celui de Sparte. Il falloit effleurer les murs de la ville, où il y avoit une armée, & passer par un défilé très-étroit entre la riviére d'Eurotas & la montagne, qui se trouve fort escarpée de ce côté-là. Il sçavoit bien que ce ne seroit pas sans péril & sans une infinité d'obstacles qu'il lui fau-

* *M. de Parpaille, Colonel d'un régiment de dragons, Officier fort expérimenté. Il est Romain.*

droit

droit furmonter. Il y marche pourtant, presque assûré du succès par la confiance qu'il avoit en la valeur de ses troupes.

Les Lacédémoniens s'étoient saisis non seulement du défilé entre la riviére & la montagne qui est endelà, mais encore des hauteurs de cette même montagne qui dominoit sur le passage. Toute leur infanterie fut d'abord postée de ce côté-là, leur cavalerie occupoit le terrain entre la ville & l'Eurotas, de sorte qu'une partie de leurs forces se trouvoit séparée de l'autre; ce qu'on ne pouvoit éviter pour couper Philippe dans sa marche, & l'obliger à combattre avec beaucoup de desavantage; mais comme il ne s'étoit pas embarqué dans cette entreprise sans y apporter toutes les précautions de la prudence, on peut bien juger qu'il avoit lieu de tout espérer. L'on verra dans ce que je vais dire, qu'il ajouta à ces précautions tout l'art que les grands Capitaines ont emploié dans les entreprises les plus hardies.

Le Roi trouva les Lacédémoniens dans la disposition que je viens d'expliquer. Il reconnut le terrain des deux côtez avec une extréme application, & il paroît par le narré de Polybe que la vûe des objets lui fit assez connoître le sérieux de cette entreprise, & la périlleuse résolution qu'il alloit prendre.

Il lui étoit impossible de passer entre la ville & l'Eurotas, quand même la cavalerie ennemie n'eût pas rempli cet espace; il ne le pouvoit donc que par le défilé trés-étroit d'entre la montagne & la riviére. Comme il s'étoit attendu de trouver les ennemis sur la montagne, & que ce poste étoit trop important pour que les Lacédémoniens ne s'y fussent pas fortifiez pour lui couper la retraite, il fit résolution de les attaquer & de s'en rendre le maître; l'entreprise étoit délicate, vû la situation du lieu; mais il n'avoit d'autre parti à prendre que celui du combat, & la chose étoit d'autant plus difficile que Lycurgue ne faisoit que d'arriver à Sparte, d'où il étoit encore une fois sorti, sur la nouvelle que les Messéniens, qui venoient joindre l'armée de Philippe, s'étoient campez sous les murailles du château de Glympie; & comme ils ne se doutoient de rien, Lycurgue survint, qui les surprit, en tua un grand nombre, mit le reste en fuite, prit tous leurs bagages, & retourna à Sparte tout glorieux de cette entreprise; ce qui releva extraordinairement le courage & les espérances des Lacédémoniens, qui eurent bien l'assûrance de sortir de la ville, dans l'intention de courre le risque d'une action générale, & de défendre le passage du côté de leur ville, & celui d'entre la montagne & l'Eurotas, en gardant le haut, où il y avoit un terrain assez spacieux pour s'y ranger en bataille avec beaucoup d'avantage. Lycurgue étoit arrivé de son expédition, lorsque les Macédoniens s'avancérent près de Sparte. Il résolut de sortir de la ville avec toutes ses forces, qu'il rangea sous les murailles, pendant que la plus grande partie de son infanterie occupoit la croupe de la montagne (2).

Philippe jugea qu'il falloit commencer par se rendre maître de cette hauteur, où Lycurgue étoit en personne. Il y fait marcher son infanterie (3), les Lacédémoniens se présentent de front; & comme ils avoient l'avantage de la hauteur & du poids du choc, les Macédoniens furent aisément repoussez.

Philippe voiant cela, envoie un nouveau secours de troupes fraîches, & s'appercevant que Lycurgue n'occupoit pas tout le terrain au-delà de sa droite (4), où il eût pû s'appuier pour s'empêcher d'être débordé. Le Roi profite de cette faute, s'étend de ce côté-là à la tête de ses Illyriens, & envelope cette droite pendant que ses troupes attaquent de front : de sorte que les Lacédémoniens furent battus & chassez de la hauteur, dont Philippe se rendit le maître, & par-là du chemin entre la montagne & l'Eurotas. On peut voir par la conduite de Lycurgue, qu'il n'étoit pas un fort habile homme, & que les Spartiates n'étoient pas en ce tems-là ce qu'ils avoient été autrefois.

Le Roi de Macédoine ne crut pas devoir en demeurer là, car il n'y avoit pas moins d'obstacles & de difficultez à surmonter au chemin d'en bas. Il se résolut donc d'attaquer les Lacédémoniens en-delà de l'Eurotas, où ils se rangérent en bataille sous les murs, la cavalerie à leur droite (5) appuiée à cette riviére, & leur infanterie (6) faisoit la gauche. Il falloit que la phalange Macédonienne, qui venoit du côté d'Amycles, traversât l'Eurotas pour entrer dans le défilé (7) : de sorte que les Lacédémoniens attendroient qu'elle fût à demi passée pour l'attaquer avec avantage. Tout cela embarassoit le Roi de Macédoine. Il se résout de repasser la riviére, il se hâte de la traverser » pour être à portée de secourir la phalange avec » les armez à la légére & l'infanterie à rondaches, jusqu'à ce que les » pesamment armez eussent passé les » défilez sous les montagnes.

La cavalerie Macédonienne (8) fit front à celle de Lacédémone, pour favoriser & couvrir le passage de la phalange (9). Les rondachers & l'armure légére (10) formoient apparemment la gauche de la cavalerie Macédonienne, pour l'opposer à celle de Sparte. Polybe n'entre dans aucune des circonstances de ce combat. Il dit seulement que la cavalerie de Lacédémone marcha à celle de Philippe, qui couvroit la marche de la phalange, que l'action fut chaude & vigoureuse, & que les pesamment armez se battirent avec beaucoup de courage & de résolution, & que la victoire s'étant déclarée du côté de Philippe, les Lacédémoniens furent renversez & poursuivis jusqu'aux portes de leur ville.

§. II.

Autres fautes des Spartiates.

J'Ai déja fait quelques observations sur les fautes des Spartiates dans cette invasion de Philippe dans la Laconie, comme dans leur diversion en faveur des Etoliens leurs Alliez. Ne diroit-on pas que ces Guerriers, qui maîtrisoient autrefois la Gréce, & qui avoient entrepris de si grandes choses, avoient été changez en tout autres hommes en si peu de tems ? La guerre d'Antigonus contre Cléoméne, & celle-ci de Philippe contre Lycurgue fut moins honteuse & funeste aux Spartiates, qui se seroient relevez de tant de disgraces, s'ils n'eussent rien changé dans la constitution de leurs loix & de leur Gouvernement ; mais ce changement aiant ouvert la porte aux richesses, celles-ci au luxe & à l'intempérance, ce ne furent plus les mêmes hommes, & cette austérité de mœurs & de vie toute militaire tant vantée, & conservée par la force de l'éducation & l'exacte observation de ses loix, se tourna

à son contraire. Qu'on lise mon Auteur pour être convaincu de la corruption des mœurs de ce peuple, & du mépris où il tomba de son tems. Alcibiades, qui s'étoit réfugié à Lacédémone pour éviter les persécutions de ses Citoiens, ne pouvoit s'empêcher d'admirer les vertus des Spartiates, & leur vie frugale & laborieuse, bien qu'il s'en accommodât lui-même, tout intempérant qu'il étoit par une espéce de prodige. » Je ne m'étonne point, di» soit-il (a), qu'ils s'exposent si vo» lontiers, & qu'ils se précipitent » dans le péril, qui semble moins » leur ôter la vie que leur faire pré» sent de la mort. Les choses étoient bien changées du tems que mon Auteur écrivoit son Histoire. Lacédémone n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Peu de tems auparavant ses peuples vivoient sous un gouvernement sujet aux loix qu'ils avoient reçûes de leur premier Législateur, où le Souverain ne pouvoit faire que ce qui étoit conforme à ces mêmes loix: aussi les Lacédémoniens étoient heureux sous ce gouvernement. Ils étoient toujours prêts à tout sacrifier pour la défense, pour la liberté & pour la gloire de leur patrie. Ils sçavoient qu'ils combattoient en même tems pour cette liberté si chére, & pour cette gloire qui nous porte aux grandes choses; mais ils se trouvoient alors sous un Gouvernement despotique, & le plus souvent tyrannique, qui ne s'accommodoit pas aux loix qui portent aux grandes vertus, & à nous conserver libres sous les loix. Aussi les Lacédémoniens ne combattoient alors pour leur Prince, qu'autant que le châtiment & la vûe de leur Souverain les engageoient à faire leur devoir. Ils n'étoient plus touchez de gloire, & leur patrie ne leur étoit plus si chére. Semblables à l'âne de la fable, que son maître exhorte de fuir l'ennemi qui approche, & de se retirer avec lui, & qui reste où il étoit sans s'embarasser des paroles de son maître, qui ne s'en inquiéte point; & qui paît dans la prairie, bien assûré qu'en changeant de maître il ne sçauroit être pis, & croit qu'il pourroit trouver mieux. Il ne faut donc pas être surpris si les Lacédémoniens ne firent rien qui fût digne de leur ancienne réputation dans ces deux combats de Lacédémone, ni pendant l'invasion de Philippe dans la Laconie. Ce Prince voioit assez la périlleuse résolution qu'il alloit prendre, à quelles gens il avoit affaire, & qu'ils feroient des fautes contre les régles des précautions, dont il ne les auroit pas cru capables dans tout autre tems; & si ces pensées ne lui vinrent pas à cause de sa jeunesse, & du peu de connoissance de l'esprit qui régnoit alors dans Sparte, Aratus, qui le conduisoit & qui lui inspiroit tant de grandes choses, sçut assez lui insinuer & lui faire connoître le caractére de ses ennemis, & le peu d'habileté de leur Général. Car rien ne les empêchoit d'enfermer le Roi dans ces montagnes, & d'envoier un corps de troupes dans les passages pour s'en rendre les maîtres, & attendre qu'ils s'y fussent engagez, & les suivre en queue avec tout ce qu'il y avoit de troupes dans Lacédémone; le Roi se fût trouvé fort empêché, sans pouvoir avancer ni revenir sur ses pas, comme Polybe nous le fait assez entendre.

Lycurgue ne branla pas de la ville, & s'il prévit que les ennemis revriendroient par un autre che-

(a) *Ælian. Var. Hist. l. 13. c. 38.*

min après leur expédition, comme il y avoit lieu de le croire, ou du moins de le soupçonner, parce que le chemin de Sparte étoit le plus court, n'eût-il pas mieux fait & plus prudemment en gardant la hauteur de s'y fortifier, & d'être en état par-là de la soutenir avec peu de monde, & surtout contre un ennemi hardi, entreprenant & fier du succès de tant d'entreprises extraordinaires, qui dans toute autre conjoncture auroient été blâmées comme téméraires? Car Philippe trouva des obstacles en très-grand nombre, que l'art n'avoit pas peu contribué à rendre difficiles & presque insurmontables au défilé par où il devoit nécessairement passer, & ces difficultez n'étoient pas absolument levées après s'être rendu maîtres de la haute montagne qui domine sur Sparte. Outre les troupes qui défendoient le haut, où Lycurgue commandoit en personne, les Lacédémoniens se servirent encore d'un stratagéme, dit mon Auteur, ils arrêtérent par le moien d'une digue le cours de la riviére, qui faisant remonter les eaux inondérent tout l'espace d'entre la montagne & l'Eurotas, qui étoit le seul chemin par où l'armée de Philippe pouvoit passer. Cet obstacle étoit grand; mais dans les affaires de cette nature on doit augmenter les obstacles plutôt que de s'arrêter à un seul, lorsqu'il dépend de nous de réduire le difficile à l'impratiquable. Il falloit retrancher non seulement le défilé, mais encore la croupe de la montagne, & tirer un retranchement de la ville à l'Eurotas, pour pouvoir communiquer plus facilement au défilé & à la montagne. Par cette conduite Philippe se trouvoit dans la triste nécessité de retourner honteusement par où il étoit venu; ce qui n'étoit pas la chose du monde la plus assurée: car alors Lycurgue étoit en état de le prévenir au défilé, qui étoit le seul chemin qu'il pouvoit prendre pour la retraite. Voilà des fautes qui sont à peine concevables, & qu'un Général médiocre n'eût jamais faites. Des manquemens si grossiers, qui marquent une extréme ignorance dans les Chefs, non seulement à la seconde expéditiou de Philippe contre les Lacédémoniens, mais encore dans la premiére contre les Etoliens; de tels manquemens, dis-je, doivent beaucoup diminuer le grand & le merveilleux de ces deux actions du Roi de Macédoine. Cela n'empêche pas que dans tous les embarras que Lycurgue lui fit rencontrer en son chemin, dans l'attaque de la montagne & dans le reste, sa conduite ne fût digne d'un grand Capitaine: car il profita si bien des fautes de l'ennemi, qu'il n'en laissa échaper aucune. On peut voir ce qui seroit arrivé dans le premier combat, si le Général de Sparte eût sçû profiter de l'avantage de la situation, en occupant de ses troupes tout le front de la montagne; ce qu'il ne fit pas: de sorte qu'il fut débordé à sa droite, & tout aussitôt pris en flanc.

Ce que fit encore Philippe, ensuite de ce combat de la hauteur, est digne d'un grand Capitaine. Il falloit que sa phalange, qui venoit d'Amycles, passât la riviére, comme je l'ai dit plus haut, & pour favoriser ce passage il falloit donner un combat contre Lycurgue, qui étoit en bataille avec toutes ses forces sous les murs de la ville. Attaquer une armée si bien protégée, cela semble d'abord imprudent & téméraire; mais si l'on y fait ré-

flexion, cela n'eſt ni imprudent ni téméraire. En effet cette opinion fait que les exemples de ces ſortes de combats ſous la protection des fortifications d'une ville, ſont très-rares dans l'Hiſtoire, quoiqu'ils le ſoient moins dans les Hiſtoriens de de l'antiquité que dans les nôtres, à cauſe de nos bouches à feu; mais l'on voit aſſez que tout conſiſte à joindre l'ennemi, & à en venir dès l'inſtant aux mains, parce qu'alors le feu de la place n'a plus aucun lieu. D'ailleurs ces ſortes d'entrepriſes ne s'exécutent qu'à la faveur des ténébres & deux heures avant le jour, & ſont beaucoup plus avantageuſes à ceux qui attaquent qu'à ceux qui ſe défendent: car lorſqu'on a une retraite à deux pas de ſoi, on la fait d'autant plus volontiers que les combats de nuit ſont fort ſujets à des terreurs paniques; outre que ces ſortes d'actions étant peu communes & d'un tour nouveau, on ſe trouve toujours ſurpris, parce qu'on ne croit pas l'ennemi aſſez hardi pour oſer entreprendre des choſes, que l'opinion nous fait regarder comme folles & imprudentes. D'ailleurs les ténébres d'une nuit obſcure nous rendent un peu moins délicats ſur l'honneur, parce que les lâches n'ont aucun témoin de leur lâcheté, non plus que les braves de leur courage & de leur habileté.

J'ai ouï dire à pluſieurs Généraux de beaucoup de mérite & fort entendus, qu'un homme qui attaqueroit une armée ſous le canon d'une place feroit une grande folie, & n'en ſortiroit jamais à ſon honneur, & que s'il y en a qui ont tenté & exécuté pareilles avantures, ils ne ſont pas plus ſages pour avoir réuſſi; ce qui prouve que l'opinion à la guerre, comme en tout, eſt une puiſſante reine qui nous gouverne deſpotiquement. » L'opinion » eſt la loi & la meſure de tout, dit un Philoſophe Anglois quelque part dans M. le Clerc, » elle » n'a point de regle, elle varie ſe» lon la variété des coutumes, elle » fait que tantôt on regarde une » choſe, tantôt une autre comme » eſtimable conformément à l'uſage » reçu & à la force de l'éducation. J'ai lieu de me plaindre de cette opinion à l'égard de nos uſages à la guerre, dont il y en a une infinité, qu'on ne peut s'imaginer qu'un homme ſenſé puiſſe faire la moindre eſtime. Je dis plus particuliérement ceci à l'occaſion du ſecond combat de Philippe ſous les murs de Lacédémone. Celui qui voudroit attaquer aujourd'hui une armée ſous le canon de Lille ou de Tournai, ou qui le propoſeroit dans un Conſeil de guerre, ne paſſeroit-il pas pour inſenſé? Car qui eſt-ce qui ne croit pas qu'une armée eſt dans une très-grande ſûreté ſous les divers feux d'une place? Cependant cela ne me ſemble pas trop bien fondé, ni trop vrai.

De quelle maniére qu'une armée ſe poſte & ſe tourne ſous le feu d'une place, elle donne toujours priſe à celui qui vient l'attaquer. Celle qu'on croit la plus ſûre contre l'ennemi l'eſt ſouvent le moins. Mettre toutes les fortifications d'une place à dos dans un ordre environnant, & s'en voir protégé par tout, cela ſemble quelque choſe d'effroiable à ceux qui ſe laiſſent vaincre par les yeux; cependant dans le fond ce n'eſt rien conſidéré en ſoi-même.

Appuier une de ſes aîles ſous le feu d'une place, & couvrir puiſſamment l'autre, en prenant des flancs, cela me paroît quelque choſe de

plus respectable que de mettre les fortifications de la ville à dos, parce que le feu de la place enfile tout le front & les derriéres de l'armée, & l'ennemi ne sçauroit l'attaquer sans être exposé au feu du canon pendant & devant l'action ; l'une & l'autre maniére de poster une armée ne doivent pas être un objet ni une raison de nous désister d'une entreprise ; & bien que la derniére paroisse plus dangereuse, la nuit ôte la plus grande partie des difficultez.

Il y a plusieurs raisons qui engagent un Général d'armée à se retirer sous le canon d'une forteresse. La premiére, c'est après la perte d'une bataille, ou après un échec considérable. La seconde, lorsqu'on se trouve hors d'état de tenir la campagne, soit par foiblesse ou pour toute autre raison. La troisiéme, lorsqu'on veut couvrir une place importante, & la derniére lorsqu'on assemble une armée pour entrer en campagne. Mais de quelque maniére qu'on veuille se couvrir sous le feu d'une place, on ne doit jamais se camper autour de la ville ; de peur qu'un ennemi, aussi hardi aussi sensé que César, n'imite ce grand Capitaine dans le parti qu'il prit contre Vercingentorix, qui bien qu'à la tête de quatre-vingt mille hommes, & supérieur presque de la moitié au Général Romain, ne laissa pas pour cela de s'aller camper sous les murs d'Alésia, pour n'être point obligé de combattre ; César n'osant l'attaquer dans ce poste, le bloqua d'une ligne environnante, avec de bons forts d'espace & en espace, & le réduisit par-là à sa miséricorde.

Bien des gens s'imaginent qu'il est plus avantageux & plus prudent de mettre la ville à dos. Je ne suis pas de leur sentiment, parce qu'on s'expose à un blocus, soit par une ligne ou par de bons postes, qui peuvent empêcher les vivres ou couper les convois. Il vaut mieux prendre le parti que j'ai proposé plus haut, d'appuier une de ses aîles sur le glacis de la place, & de porter l'autre dans la campagne. L'appuier à quelque village, ruisseau, ou à quelque chose d'équivalent, & se retrancher des deux côtez, ou couvrir seulement son aîle lorsqu'on est pressé, d'un abattis d'arbres, comme je l'ai expliqué ailleurs ; ces sortes de cas ne sont pas fort rares ; mais il l'est beaucoup qu'on se poste ainsi. Les exemples d'armées attaquées sous le canon d'une place, ne sont pas en fort grand nombre dans les Historiens modernes. Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & s'il vous plaît dans le plein jour ; ce qui me semble extrémement hardi. Je me borne à deux qui sont remarquables. On sera bien aise, je m'assûre, que je les rapporte ici pour la rareté du fait, & pour l'honneur des Généraux. Strada m'en fournit un dans son Livre V.

L'armée du Duc d'Alençon aiant eu du pire dans une rencontre contre celle d'Alexandre Farnése en 1582. & le Duc, craignant de trop s'engager s'il s'opiniâtroit à tenir plus longtems la campagne, prit le parti de se retirer sous le canon de Gand, où il se crut en sûreté. Le Général Espagnol ne jugea pas ce poste assez respectable pour ne pas marcher à son ennemi, intimidé du succès précédent, quoiqu'il fût informé qu'il avoit ajouté à un si grand avantage celui de s'être couvert d'une file de chariots attachez bout à bout sur tout le front de sa ligne. Il occupa encore

plusieurs moulins & quelques maisons, où il jetta du monde, pour émousser le premier effort de l'armée Espagnole. Les maisons & les moulins furent attaquez & emportez d'emblée; mais il n'en fut pas de même aux chariots. Les Espagnols trouvérent à qui parler, on les aborda avec toute l'ardeur & le courage possible; ils furent si bien reçus, qu'il ne fut pas possible d'y forcer le Duc d'Alençon. Le Général Espagnol, après un combat très-long & très-obstiné, fut obligé de se retirer après avoir laissé un grand nombre de morts. L'Auteur dit que si les ennemis n'eussent été couverts de ces chariots, ils eussent été infailliblement défaits. Je le crois bien, vû la supériorité des ennemis, & c'est excuser assez pitoiablement son Héros que de raisonner de la sorte. Cela prouve seulement qu'une armée peut être attaquée & battue sous le canon d'une place de guerre; mais voici un fait tout récent qui le prouve beaucoup mieux. C'est un des plus remarquables de notre tems.

Comme Donawert étoit un poste d'une extréme importance, & dont la prise laissoit la Baviére toute à découvert à l'armée des Alliez contre la France, on jugea que les ennemis n'oublieroient rien pour s'en rendre les maîtres. M. le Duc de Baviére ne trouva pas d'autre expédient que d'y envoier un puissant corps de troupes d'environ quinze à seize mille hommes, commandez par le Maréchal d'Arco, avec ordre de se retrancher en diligence depuis la montagne de Schelemberg jusqu'auprès de la ville. Mylord Marlborrough forma le dessein de nous chasser de ce poste, c'étoit un coup qu'il falloit faire à cause de son importance, & pour donner de la réputation à ses armes: car tout dépend des commencemens. Il se met en marche le 2. Juillet de l'année 1704. à trois heures du matin, à la tête d'un détachement de six mille hommes d'infanterie, composé de l'élite de ses troupes, outre trois bataillons de grenadiers de troupes Impériales & trente escadrons, avec ordre au reste de l'armée de suivre en diligence sous les ordres du Prince Louis de Bade. On approche de la riviére de Werntz, où ce détachement jetta un pont pour le passage de cette riviére, & faciliter celui de l'armée. Les mauvais chemins & la longueur de la marche furent cause que le détachement ne put passer la riviére que vers les trois heures après midi, de sorte que le gros de l'armée arriva au moment que Milord Duc de Marlborrough venoit de traverser le Werntz. Bien que le corps qu'il commandoit ne fût pas capable d'engager une si grande entreprise que celle de forcer un camp retranché, cela n'empêcha pas ce Général de s'approcher des retranchemens des François, dont la contenance lui fit bien juger qu'il falloit attendre le Prince Louis de Bade avant que de rien engager. On dispose tout pour l'attaque. Dès que la tête du reste de l'armée parut, on commença à se canonner de part & d'autre. Tout étant disposé, les Anglois & les Hollandois, commandez par le Général Goors, marchérent aux retranchemens avec beaucoup d'ordre & une très-grande résolution, soutenus de quinze bataillons de la droite & d'autant de la gauche. L'attaque fut vive, fort opiniâtrée, & encore mieux soutenue par les François, qui les repoussérent jusqu'à deux fois: car tout donna à la seconde reprise, & la troisiéme ne fut mal-

heureuſe que parce qu'on s'étoit aviſé de fortifier ce poſte. Car la gauche de la ligne qu'on avoit tirée de la montagne à la ville, & qui eût dû aboutir directement au foſſé, laiſſoit un aſſez grand intervalle pour que les ennemis pûſſent le remarquer, & véritablement ils s'en apperçûrent; & comme cet endroit avoit été négligé, à cauſe qu'il étoit trop près de la ville, les ennemis trouvérent que c'étoit là le plus foible. Il y avoit même fort peu de monde par la faute du Commandant de la place, qui avoit négligé d'exécuter un ordre du Maréchal, par lequel il lui ordonnoit d'envoier un détachement de ſa garniſon pour remplir cet endroit, où les ennemis donnérent & entrérent en foule ſans y trouver preſque aucune réſiſtance; & ſe trouvant ſur le flanc gauche des nôtres que nos Généraux avoient un peu trop négligé, les premiéres troupes qui fermoient cette aîle furent défaites en un inſtant. Les troupes occupées ailleurs prennent l'épouvante, & un moment après le déſordre ſe met dans nos troupes. On entre alors par pluſieurs endroits de la ligne, & la confuſion s'y mettant la déroute devint générale, rien ne réſiſte & tout s'enfuit. Nous y perdîmes peu de gens de marque hors le Marquis de Nettancourt, qui mourut de ſes bleſſures, & le fils du Général, qui y fut tué. La perte des Officiers & des ſoldats ne fut conſidérable que par la fuite. Il y eut près de deux mille hommes tuez, bleſſez ou pris. Il n'en fut pas de même des ennemis, & cela ne pouvoit être guéres autrement, puiſqu'il s'agiſſoit de l'inſulte d'un camp retranché ſous le feu de preſque tout le front d'une place, dont les ennemis ſe trouvérent auſſi peu incommodez que s'ils en euſſent été à cent lieues. Il ſemble qu'on eût pû les embaraſſer beaucoup en prenant des revers, & en bordant le rempart & le chemin couvert d'un bon feu de canon & de mouſquéterie.

Milord Marlborrough fait monter ſa perte dans ſa Lettre écrite à Meſſieurs les Etats de Hollande juſqu'à cinq mille hommes, ſans compter les bleſſez, trois Officiers Généraux tuez, & preſque tous les autres bleſſez.

Le Duc d'Alençon ſe tira un peu mieux d'affaire ſous Gand, c'eſt qu'il eut la précaution de garnir de chariots tout le front de ſa ligne: obſtacle qu'Alexandre Farnéſe ne put forcer, quelques efforts qu'il fît. Voilà deux exemples qui prouvent manifeſtement que ce n'eſt pas une entrepriſe auſſi grande ni auſſi délicate que l'on s'imagine, que d'attaquer une armée ou un grand corps de troupes ſous le canon d'une forteresse.

§. III.

Des courſes, ou des invaſions dans le païs ennemi.

Les courſes d'armées ou d'un grand corps de troupes dans le païs ennemi, n'apportent guéres de profit, ſi elles ne ſont l'objet de quelque deſſein conſidérable: car rien n'eſt plus capable de ruiner une armée. Ces ſortes d'entrepriſes, qui conſiſtent uniquement à ravager & à faire le dégât bien avant dans une frontiére, ne ſont guéres utiles, & font plus de bruit qu'elles ne ſont avantageuſes, ſi ce n'eſt en certaines occaſions. Si nous n'avons d'autre but que celui de détruire une certaine étendue de païs, on ſe prive des contributions qu'on peut

peut en tirer, & il n'en revient rien au Prince. Celle de Philippe à Therme & dans la Laconie étoit dans l'ordre, & l'on a pourtant pû voir dans l'une & dans l'autre combien ces sortes d'entreprises sont dangereuses. Elles sont d'un très-grand détail, & demandent des précautions infinies, à cause de l'âpreté des lieux semez de mille chicanes & d'obstacles toujours très-grands, & dans ces sortes de desseins tout le succès dépend du secret & de la diligence, de la célérité & de l'ordre des marches, & de l'assûrance de la retraite, à laquelle il faut être tout préparé, puisque c'est une nécessité de la faire. Il faut donc occuper de bons postes, comme fit Philippe, ou être bien assûré que si l'on peut être coupé en un endroit, on pourra facilement retourner par un autre; ce qui est assez rare dans un païs de hautes montagnes. L'hiver, quoiqu'on en dise, n'est pas, selon mon sens, le tems le plus propre & la saison la plus commode pour ces sortes d'expéditions. Il est rare qu'on puisse les faire lorsque les armées sont en campagne, car il peut arriver qu'en vous laissant pénétrer dans le païs, on vous coupe la retraite, & surtout dans un païs de hautes montagnes. » Il » est vrai, dit Montécuculi (a), que » si l'on faisoit le ravage au tems » de la récolte, on ôteroit à l'enne» mi une partie de sa subsistance; » mais comme on ne peut le faire » alors, parce que l'ennemi tient » la campagne & qu'il l'empêche, » on le fait dans l'hiver, quand il » est entiérement inutile. Il cite ailleurs plusieurs exemples qui démontrent assez cette vérité. Les plus sûres sont celles, où en s'avançant deux ou trois marches dans le païs, sans trop s'éloigner des places fortes, & en occupant des postes capables d'être soutenus un certain tems pour être secourus; on détache une partie de sa cavalerie pour pénétrer plus avant, & faire en sorte que l'ennemi ne puisse, par une marche sécréte & bien concertée, se mettre entre deux pour couper la retraite. Ces sortes d'invasions ne sont avantageuses que dans le tems de la récolte, & c'est justement le tems qu'il faudroit choisir, lorsqu'on n'a d'autre dessein que le dégât d'une frontiére, ou d'une province: car en hiver cela ne méne à rien de fort utile. Le butin que l'on fait tourne bien à l'avantage de quelques particuliers, mais rarement à celui du Prince. » A quoi bon? dit le même » Auteur, les grains sont semez, on » ne peut pas empêcher l'herbe de » croître en son tems. Pour les mai» sons que l'on brûle, l'ennemi, qui » campe toujours sous des tentes, » ne s'en soucie point. Cela ne déplaît qu'aux Généraux, & le mal n'est pas grand. » Les incendies des » palanques, ou villages, des ponts » & autres semblables, ne tournent » qu'à l'oppression des pauvres païsans, qu'on oblige à les réparer, (ou ceux qui en sont propriétaires.) » A l'égard d'amener les païsans, (comme l'on fait en certains païs,) » & les bestiaux, cela améne quel» que incommodité à l'ennemi; mais » cela n'est pas assez considérable » pour retarder ni pour rompre le » cours de ses entreprises. Lorsque cela arrive, on méne une plus grande abondance de provisions, & la guerre ne se fait pas moins; & lorsqu'on a ruiné tout un païs, on fait un grand nombre de désespérez: de sorte qu'on augmente celui de ses ennemis. D'ailleurs si l'on veut rempor-

(a) *Mém. de Montéc. l. 2. c. 6.*

tet quelque avantage, on ne sçauroit le suivre dans un païs ruiné, ni profiter de la victoire, dont les siéges sont les suites. » Tant s'en faut, » continue-t-il encore, que ces dé» gâts nous soient avantageux, ils » nous sont au contraire très-préju» diciables, & nous faisons juste» ment ce que l'ennemi devroit » faire, s'il n'étoit pas en état de » tenir la campagne; outre que l'ennemi peut rétorquer avec usure, & cela ne manque guéres d'arriver tôt ou tard : pourquoi donc fatiguer les troupes pour rien ? Ce grand Capitaine raisonne en homme expérimenté.

Les courses & les invasions peuvent être glorieuses & utiles, lorsque les armées sont en campagne, parce que toutes les places de la seconde ligne sont dégarnies, & celles de la premiére, qui sont les plus éloignées de l'endroit où sont les armées, ne le sont guéres moins. C'est là le tems le plus favorable, & il y a des camps qui nous mettent en état de tenter ces sortes d'entreprises, qui échouent très-rarement; mais il faut un grand art pour les faire réussir, & des gens hardis & capables de l'exécution. On peut avoir divers desseins; mais les plus utiles sont de porter au loin les contributions, sans les accompagner de la ruine du païs, & de surprendre quelque bonne place. Un poste avantageux nous méne là, ou lorsque l'ennemi se trouve engagé dans quelque siége. On entreprend ces sortes de choses avec de grands ménagemens & des préparatifs convenables, un corps de cavalerie considérable, tous les dragons & les grenadiers de toute une armée, sans autres équipages que leurs tentes, rien de superflu & du biscuit pour plusieurs jours, quelques piéces de canon de campagne, six de seize livres de bale, pour s'en servir dans l'occasion, & quelques pontons, & tout avec un double attelage pour faire plus de diligence, & plusieurs chariots chargez d'échelles. Lorsque toute une armée marche à ces sortes d'expéditions, on méne peu de canons, & l'on se sert des chevaux des petites piéces pour doubler l'attelage des grosses. On ne marchera qu'avec les menus bagages, & l'on fera bien attention que lorsqu'on entreprend dans un païs de montagnes il faut avoir des vivres pour plusieurs jours, & c'est particuliérement dans ces sortes de païs, plus que dans aucun autre, qu'on doit en avoir au-delà de ce qu'il en faut, & où la maxime de l'Amiral de Coligni doit être mise le plus en considération. Il disoit qu'une armée étoit un monstre, qu'il falloit toujours commencer de la former par le ventre, & à la nourriture duquel on devoit pourvoir avant que d'en exiger aucun service.

Philippe trouvant la conjoncture favorable, & des Généraux incapables de pénétrer son dessein, se jetta dans les montagnes de Therme, surprit cette ville, la brûla, & ravagea tout le païs en s'en retournant, & embrassa un dessein, dont le but étoit solide & avantageux. Son expédition, ou son invasion dans la Laconie, avoit pour fin la ruine du païs de Lacédémone, & par-là le moien de subsister. Mais l'on ne sçauroit que dire de l'expédition de Charles Gustave dans la Pologne. Il la traversa d'un bout à l'autre à la tête d'une belle armée. Rien de plus brillant que ce qu'il fit. Il remporta plusieurs grands avantages, & gagna même une bataille auprès de Warsovie; perpétuelle-

ment suivi de l'ennemi dans toutes ses courses, qu'arriva-t-il ? Il entra dans la Pologne à la tête d'une armée nombreuse, & sortit très-débiffé & réduit à rien, sans avoir gagné un pouce de terre dans un païs, où il n'y a aucune place forte que dans des lieux, où le défaut des vivres & des magazins nous rend les siéges impossibles, & ces places ne pouvant être soutenues, nous deviennent entiérement inutiles pour être trop éloignées de nous. Charles XII. éprouva la même chose, & fut plus malheureux que Charles Gustave. Toute son armée périt dans ce païs, & à l'entrée de la Moscovie.

M. de Montécuculi ne fut jamais porté pour les courses & le ravage des frontiéres des ennemis. » La » guerre, dit-il, ne consiste pas à » dérober quatre chameaux, ou à » brûler une paillasse, on renverse » l'ordre des choses quand de l'ac- » cessoire on en fait le principal. Aussi attribue-t-il les disgraces coup sur coup redoublées de la campagne prématurée de 1664. en Hongrie aux avis de certaines gens. » On re- » jetta, dit-il, tous les conseils de » l'art, & l'on ne fit que des des- » seins chimériques & sans appa- » rence de succès. Il étoit venu de » l'Empire un corps assez considé- » rable de troupes auxiliaires sous » la conduite du Comte de Hohen- » loé; la raison de la guerre vou- » loit qu'on les logeât près du Da- » nube, pour être à portée de se » mettre en campagne avec ces » troupes dès que la saison le per- » mettroit, pour faire quelque en- » treprise solide & avantageuse; » mais on propose au lieu de celà » de faire une course pendant l'hi- » ver, tandis que les troupes Ot- » thomanes étoient retirées & sépa- » rées, pour ruiner, disoit-on., le » païs & les empêcher de se remet- » tre en campagne au Printems. » Cette proposition aiant été mise » en délibération, plus on l'exa- » mina & plus on la trouva insou- » tenable. Elle parut pourtant fort raisonnable au Conseil de l'Empereur, elle y fut applaudie, & l'on envoia ordre de la mettre en exécution. Montécuculi raconte fort au long ce qui en arriva, où je renvoie mon Lecteur, afin de finir ici ces Observations sur une matiére qui me méneroit fort loin, s'il falloit en donner au-delà des bornes que je me suis prescrites.



CHAPITRE VII.

Les Conjurez sont punis. Le Roi continue la guerre contre les Etoliens.

De Cirrha le Roi mit à la voile avec sa garde, & alla prendre terre au port de Sicyone. Les Magistrats lui offrirent un logement, mais il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittoit point, & donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe aiant appris que Mégaleas avoit pris la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers, que commandoit Léontius, & l'envoia en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire pressante: & dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en prison pour le paiement des vingt talens dont il s'étoit fait garant. Léontius fit sçavoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avoit été le Chef, qui aussitôt députa au Roi pour le prier que si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation, qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente: que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne: (telle étoit la liberté dont les Macédoniens usoient toujours avec leur Roi;) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le paiement des vingt talens, elle s'offroit de paier en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colére du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivérent d'Etolie les Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, après avoir fait consentir les Etoliens à une tréve de trente jours, & assûrérent au Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la tréve, & écrivit aux Alliez d'envoier leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoiées, par Mégaleas, de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens de ne rien craindre & de continuer la guerre; que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres, & il ajoutoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant

qu'Apelles en étoit le principal auteur, le fit saisir & partir au plutôt pour Corinthe, lui, son fils & un jeune homme qu'il aimoit. Alexandre eut aussi ordre d'aller à Thébes, & de faire ajourner Mégaleas devant les Magistrats pour l'obliger à paier la somme dont il avoit répondu. Cet ordre fut exécuté; mais Mégaleas n'attendit pas que les Juges décidassent, il se donna la mort à lui-même. Apelles, son fils & le jeune homme qu'il aimoit moururent aussi peu de tems après. Ainsi périrent les conjurez, fin que leurs crimes, & principalement leur insolence à l'égard d'Aratus, leur avoit justement attirée.

Cependant les Etoliens souhaitoient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flattez de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & qu'ils s'en joueroient comme d'un enfant, & Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme parfait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais aiant appris le soulévement des rondachers, & la catastrophe de la conjuration d'Apelles & de Léontius, ils reculérent le jour où ils devoient se trouver à Rhie, dans l'espérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe saisit d'autant plus volontiers cette occasion de continuer la guerre, qu'il en espéroit un heureux succès, & qu'il étoit venu dans le dessein d'empêcher la paix. Ainsi loin de porter les Alliez qui étoient venus à Rhie à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre, ensuite il mit à la voile & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur païs; puis côtoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restoit des conjurez, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Pô, & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Cœlesyrie, avoit envoié ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue Roi des Lacédémoniens s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colére des Ephores, qui trompez par un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblez pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne; mais

ſur le preſſentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec ſa famille. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Epérate étoit également mépriſé des ſoldats de la République & des étrangers, perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres, le païs étoit tout ouvert & ſans défenſe. Pyrrhias envoié par les Etoliens au ſecours des Eléens, remarqua ce déſordre. Il avoit avec lui quatorze cens Etoliens, les étrangers des Eléens, environ mille hommes de pied de ſa République & deux cens chevaux; ce qui faiſoit en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non ſeulement les Pharéens & les Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper ſur une montagne qui commande Patres, & que l'on appelle Panachaïque, & de là il mit à feu & à ſang tout le païs qui s'étend juſqu'à Rhie & à Egée. Les villes abandonnées & ne recevant pas de ſecours étoient à l'extrémité, & ne pouvoient paier leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangéres, dont on reculoit de jour en jour le paiement, ſervoient comme on les paioit. Ce mécontentement réciproque jetta les affaires dans un tel déſordre, que les ſoldats étrangers déſertérent: déſertion qui n'arriva que par la lâcheté & la foibleſſe du Chef. Heureuſement pour les Achéens, le tems de ſa Préture expiroit, il quitta cette charge au commencement de l'Eté, & Aratus le pére fut mis en ſa place. Telle étoit la ſituation des affaires dans l'Europe.



CHAPITRE VIII.

Pourquoi l'Historien a distingué les affaires de la Gréce de celles de l'Asie. Importance de bien commencer un Ouvrage. Vanité des Auteurs, qui promettent beaucoup, rabaissée. Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. Piége que lui tend Cléoméne, Roi de Lacédémone.

PAssons maintenant en Asie, puisque le tems & la suite des affaires semble nous y conduire, & voions ce qui est arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, selon notre premier projet, de la guerre que se firent Antiochus & Ptolémée au sujet de la Cœlesyrie. Il est vrai que cette guerre se faisoit en même tems que celle des Grecs, mais il étoit à propos de ne point interrompre les affaires de la Gréce, & d'en séparer les autres. Il n'est point à craindre pour cela que mes Lecteurs aient peine à prendre une exacte connoissance du tems où chaque chose s'est passée. Il suffit, pour qu'ils la prennent, que je leur fasse remarquer en quel tems de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé & pris fin. Mais afin que la narration fût suivie & distincte, il étoit d'une extrême importance de ne pas entasser péle-mêle dans cette olympiade les faits arrivez dans la Gréce & dans l'Asie. Quand nous en serons aux olympiades suivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y est fait.

En effet comme nous ne nous sommes pas bornez à quelque Histoire particuliére, mais que notre projet, le plus grand, si je l'ose dire, qu'on ait jamais formé, embrasse l'Histoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde, en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général & celui des parties fût si clair que personne ne s'y trompât. C'est dans cette vûe que nous allons reprendre d'un peu haut le regne d'Antiochus & de Ptolémée, & que nous en commencerons l'Histoire par des choses connues, & dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement suivre cette méthode. Car ce que les Anciens ont dit que c'est avoir fait la moitié d'un Ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choses notre principal soin doit être de bien commencer.

Cette maxime des Anciens paroît un paradoxe, mais elle est encore à mon avis au-dessous de la vérité. On peut assûrer hardiment que le commencement n'est pas seulement la moitié d'une entreprise, mais qu'il a encore un rapport essentiel avec la fin. Comment bien commencer un Ouvrage, sans l'avoir conduit d'esprit jusqu'à la fin, & sans avoir connu d'où on le commencera, jusqu'où on le poussera, & quel en sera le but ? Comment récapitulera-t-on bien à la fin tout ce que l'on a dit, sans avoir sçû dès le commencement d'où, comment & pourquoi l'on est venu jusqu'à un certain point ? Puis donc que les commencemens ne sont pas seulement liez avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très-grande attention, soit qu'on écrive ou qu'on lise une Histoire générale, & c'est ce que nous tâcherons d'observer.

Au reste je sçai bien que d'autres Historiens promettent comme moi une Histoire générale, & se vantent d'avoir conçu le plus grand projet qu'on se soit jamais proposé. Ephore est de ce nombre, il est le premier & le seul qui l'ait entrepris. Pour les autres, on me dispensera d'en rien dire, & de les nommer. Je dirai seulement que quelques Historiens de notre tems se croient bien fondez à croire leur Histoire générale, pour nous avoir donné en trois ou quatre pages la guerre des Romains contre les Carthaginois. Mais il faudroit être bien ignorant, pour ne sçavoir pas qu'en Espagne & en Afrique, en Sicile & en Italie, il s'est fait dans le même tems un grand nombre d'exploits très-éclatans ; & qu'après la premiére guerre Punique, la plus célébre & la plus longue qui se soit faite, est celle qu'Annibal eut contre les Romains ; guerre si considérable, qu'elle attira l'attention de tous les Etats, & qu'elle fit trembler dans l'attente du succès qu'elle auroit. Cependant l'on voit des Historiens qui expliquant moins les faits que ces Peintres, qui dans quelques Républiques les tracent sur les murailles à mesure qu'ils arrivent, se vantent d'embrasser tout ce qui s'est passé chez les Grecs & chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond si mal aux promesses ? C'est qu'il n'est rien de plus aisé que de promettre les plus grandes choses, que tout le monde est en état de le faire, & qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hardiesse : mais qu'il est difficile d'exécuter en effet quelque chose de grand, qu'il se rencontre rarement des gens qui en soient capables,

capables, & qu'à peine s'en trouve-t-il qui en sortant de la vie aient mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces Auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaisance: mais il étoit à propos de les humilier. Je reviens à mon sujet.

Ptolémée surnommé Philopator aiant après la mort de son pére fait mourir Magas son frére & ses partisans, s'assit sur le trône de l'Egypte. Par la mort de Magas il croioit s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domestiques, & que la fortune l'avoit défendu contre toute crainte du dehors, depuis qu'elle avoit enlevé de cette vie Antigonus & Seleucus, & ne leur avoit laissé qu'Antiochus & Philippe, encore enfans, pour successeurs. Dans cette sécurité il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin, nulle étude n'en interrompoit le cours. Ni ses Courtisans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Egypte, n'osoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui se passoit dans les Etats voisins de son Roiaume. C'étoit cependant sur quoi ses prédécesseurs veilloient plus que sur les affaires mêmes de l'intérieur de l'Egypte. Maîtres de la Cœlesyrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en respect par mer & par terre: comme les villes les plus considérables, les postes & les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hélespont, & les lieux voisins de Lysimachie leur étoient soumis; de là ils observoient les Puissances de l'Asie & les Isles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on osé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Méronée & dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination si étendue, aiant encore pour barriére devant eux les Princes qui régnoient au loin hors de l'Egypte, leur propre Roiaume étoit en sûreté. C'étoit donc avec grande raison qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passoit au dehors; Ptolémée au contraire dédaignoit de se donner cette peine, l'amour & le vin faisoient toutes ses délices, comme toutes ses occupations. Après cela l'on ne doit pas être surpris qu'en très-peu de tems on ait attenté de plusieurs endroits, & à sa Couronne & à sa vie.

Le premier qui l'ait fait fut Cléoméne de Sparte. Tant que Ptolémée Evergéte véquit, comme il avoit fait alliance avec ce Prince, & que d'ailleurs il comptoit d'en être secouru pour recouvrer le Roiaume de ses péres, il se tint en repos. Mais

quelque tems après sa mort, quand dans la Gréce les affaires tournérent de maniére que tout sembloit l'y appeller comme par son nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens se furent unis avec les Etoliens contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son Roiaume. Ptolémée étoit trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette priére de Cléoméne. Sans prévoiance pour l'avenir, nulle raison, nulle priére ne put le tirer de sa sotte & ridicule indolence.

Sosibe, qui pour lors avoit dans le Roiaume une très-grande autorité, assembla ses amis, & dans ce Conseil on résolut de ne donner à Cléoméne ni flote ni provisions; ils croioient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du Roiaume ne leur paroissoient d'aucune importance. D'ailleurs ce Conseil craignoit qu'Antigonus n'étant plus, & n'y aiant plus personne pour résister à Cléoméne, ce Prince après s'être soumis en peu de tems la Gréce, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable: d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du Roiaume, qu'il avoit un souverain mépris pour le Roi, & qu'il voioit quantité de parties du Roiaume séparées & fort éloignées, sur lesquelles on pouvoit trouver mille occasions de tomber. Car il y avoit un assez grand nombre de vaisseaux à Samos, & à Ephése bon nombre de soldats. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléoméne ce qu'il demandoit. D'un autre côté laisser partir, après un refus méprisant, un Prince de cette considération, c'étoit s'en faire un ennemi qui se souviendroit de cette insulte. Il ne restoit donc plus que de le retenir malgré lui. Mais cette pensée fut universellement rejettée. Il ne fallut pas délibérer pour cela, on vit d'abord qu'il n'y avoit pas de sûreté à loger dans le même parc le loup & les brebis. Sosibe surtout craignoit qu'on ne prît ce parti, & en voici la raison.

OBSERVATIONS

Sur les Ptolémées.

SI M. Vaillant (a) n'avoit écrit l'Histoire des Ptolémées Rois d'Egypte, dressée sur les Médailles, on peut bien juger que je n'aurois jamais eu la pensée d'en faire une Observation, & cependant je m'y voiois nécessairement obligé, mon Auteur parlant sans cesse des Ptolémées comme il a fait des Antiochus, sans qu'il m'ait été possible de les distinguer les uns des autres, parce qu'on n'y voit que le seul nom général. Il s'en faut bien que je sois capable de débrouiller le vrai parmi tant de ténébres, cela demande un trop profond sçavoir, dont je me sens très-éloigné. Le nom de Ptolémée étoit commun à tous les Rois d'Egypte depuis la mort d'Alexandre le Grand. M. Vaillant nous donne d'abord à la tête de la Vie de chaque Prince son image tirée des Médailles, & sa grande littérature lui fournit ce que les différens Auteurs ont écrit de ces Princes : car les Historiens ne nous fournissent pas toujours dequoi débrouiller ces sortes de choses. M. Vaillant débrouille par tout la chronologie & les généalogies embarassées, ce qu'aucun autre avant lui n'avoit pû découvrir : il distingue les Princes que le même nom avoit fait confondre. Il eût rendu un grand service au public, s'il eût fait pour les Antigonus de Macédoine, les Antiochus de Syrie & les Denis de Sicile, ce qu'il a fait pour les Ptolémées. A l'égard de ceux-ci, tous les Sçavans sont unanimes quant au tems qu'ils ont régné, & le mettent à la cent quatorziéme olympiade.

Le premier qui monta sur le trône est Ptolémée fils de Lagus, garde du corps de la Maison d'Alexandre le Grand, que les Rhodiens nommérent Soter ou le Sauveur. Ce fut donc celui-là qui leur envoia du secours lorsque Demetrius assiégea cette ville fameuse, & où il échoua assez honteusement, comme je l'ai dit dans mon Traité de l'Attaque & de la Défense des places des Anciens : ce Ptolémée Soter fut tout plein de grandes qualitez, & telles qu'il les faut à un Prince. Il étoit brave, de grande prudence, joignant à cela beaucoup de bonté, de douceur, d'équité, de modestie & de sçavoir. Je crois qu'il étoit un peu railleur, défaut considérable dans un Prince, parce qu'il est rare que ceux ausquels il s'adresse osent leur retorquer. Il s'en trouva un pourtant assez impudent pour user de représaille, & qui me paroît un peu forte ; ce qui fut une leçon pour ce Prince, & véritablement une marque de sa modération, & qui produisit une excellente maxime pour ses sem-

(a) *Hist. Ptolemaeorum Egyptii Regum, ad fid. numism. accommodata.*

blables. Elle mérite de passer ici. Voulant un jour se moquer d'un Grammairien, dont l'ignorance lui étoit connue, il lui demanda s'il sçavoit quel étoit le pére de Palée? Je vous le dirai volontiers, lui répondit le Grammairien, lorsque vous m'aurez appris auparavant qui étoit le pére de Lagus. C'étoit reprocher à ce Prince l'obscurité ou la bassesse de sa naissance. L'insolence du personnage surprit tout le monde, mille coups d'étriviéres étoient le châtiment le plus convenable & le plus digne d'un Grammairien. Ç'eût été lui faire trop d'honneur de le punir autrement qu'en homme de sa profession. C'est à quoi chacun s'attendoit, on se trompa. Le Prince se contenta de dire, que s'il n'étoit pas digne d'un Roi de souffrir qu'on le raillât impunément, il étoit encore plus indigne de lui de railler qui que ce soit. Apparemment il avoit raison. M. Vaillant prétend que Lagus régna quarante ans.

Soter céda la Couronne à son fils Ptolémée Philadelphe deux ans avant sa mort; & bien que celui-ci fût le cadet, il monta sur le trône au préjudice de son aîné. Les uns lui donnent trente-huit ans de régne; mais l'Auteur fait voir par une Médaille qu'il régna quarante ans comme son pére. Il prit le nom de Ptolémée Philadelphe, pour marquer l'amitié qu'il vouloit entretenir avec son frére Céraunus. Celui-ci devoit être un Prince de beaucoup de mérite, puisqu'il s'étoit acquis le Roiaume de Macédoine, après avoir tué Séleucus. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui dire qu'oubliant l'injustice de son pére, qui l'avoit privé de son droit à la succession au Roiaume d'Égypte; il ne laissoit pas de lui demander son amitié, possédant un Roiaume qui lui donnoit lieu de se consoler. Philadelphe n'étoit pas moins digne du trône que son pére, il en eut toutes les qualitez. Il le surpassa dans les sciences. Il dressa cette fameuse Bibliothéque d'Aléxandrie, dont l'Histoire fait mention, la plus nombreuse & la plus riche qui fût au monde, où il fit mettre la version Gréque de la Bible qu'il fit faire avec grand soin. Straton de Lampsaque avoit été son Précepteur, il le récompensa en Roi. Il ne fut pas moins généreux & libéral envers les Sçavans. Un grand nombre quittérent la Gréce pour se rendre auprès de lui, sans doute chassez par la mauvaise fortune. Il les combla de ses bienfaits, & fonda des Ecoles dans Alexandrie. M. Vaillant prétend qu'il fut atteint d'un grain de folie, ce qui me feroit soupçonner quelque passion pour la Poësie. Il s'imagina, dit l'Auteur, qu'il ne mourroit jamais, quoiqu'il fût d'une constitution assez délicate; à moins qu'il n'attribuât son immortalité à ses grandes qualitez, & au pouvoir qu'ont les Sçavans d'immortaliser leurs Mécénes.

A Ptolémée Philadelphe succéda Ptolémée Evergéte ou le Bienfaiteur, qui n'étoit que son fils d'adoption. Philadelphe s'étoit donné ce surnom, sans que ses peuples s'en mêlassent. L'autre reçut le sien de ceux-ci, ce qui est encore mieux. Le païs natal de l'épithéte d'Evergéte se trouve dans la reconnoissance que les Egyptiens lui témoignérent de leur avoir rapporté d'Asie les Dieux qu'on leur avoit enlevez, quoique l'Egypte en fût toute inondée,

& qu'ils en eussent assez pour fournir toute la terre sans s'incommoder beaucoup, & des Prêtres au-delà de ce qu'il en falloit pour le bien & le repos d'un Etat. Quand ils se seroient défaits des quatre cinquiémes de leurs Divinitez, il y en eût eu encore de reste pour la ruine de leur païs: car c'étoit en Egypte que la superstition avoit dressé & planté son tabernacle. Evergéte étoit fils d'Arsinoë femme de Lysimachus, & fils adoptif d'Arsinoë Bérenice, sœur (notez ceci) & femme de Philadelphe. Ce Prince n'aiant point d'enfant de sa sœur, l'adopta comme sien, & fit bien, puisque c'étoit le même sang, & qu'il n'avoit point d'enfans d'elle. On ne vit plus de vertus, ni rien de bon dans les Rois d'Egypte après Evergéte, qui doit être compté pour le dernier qui fût digne de gouverner des peuples. Tous les autres qui vinrent après lui furent des tyrans, & leur vie fut un tissu de vices & de mauvaises actions.

Après Evergéte on vit régner son fils Ptolémée Philopator, dont Polybe parle ici. Il fut accusé de s'être défait de son pére, par la hâte qu'il avoit de goûter du trône. Mais c'est une calomnie, puisque mon Auteur assûre lui-même, & M. Vaillant ne l'oublie pas, que Ptolémée Evergéte pére de Philopator mourut de maladie, & donna pour Tuteur à son fils, qui passoit pour un hébété, ce Sosibe dont Polybe parle. Celui-ci est d'autant plus digne de créance, qu'il étoit Auteur contemporain, ou fort près de l'être. Ce Ptolémée se donna de sa propre autorité le surnom de Philopator, qui signifie ami de son pére, auquel pourtant il ne ressembla en rien: car il n'eut aucune de ses vertus. Il illustra sa vie par toutes sortes de vices, & son Gouverneur ne valut guéres mieux que lui. Il fut très-débauché, & encore plus cruel. Il commença son regne par le meurtre de sa mére & de son frére, ce qui me feroit soupçonner extrémement qu'il s'étoit défait de son pére par le poison. Un hébété en est souvent plus capable qu'un homme d'esprit, lorsqu'il a des gens auprès de lui aussi mal moriginez. Ses peuples laissérent mettre le surnom de Philopator dans les Médailles, & lui donnérent par raillerie le nom de *Tryphon* & de *Gallus*. Chacun sçait que les Egyptiens étoient les plus grands railleurs du monde, au jugement de Xénophon. Un Tyran, qui occupe deux ans le trône d'un beau Roiaume, ne régne encore que trop pour les péchez de son peuple. Celui-ci s'y maintint un peu plus de vingt-six ans, il laissa un fils âgé de cinq ans sous la tutelle d'Agathocles, dont Polybe parle.

Ptolémée Epiphanés ou l'Illustre monta sur le trône. Il commença son régne comme Néron fit le sien, avec beaucoup de gloire & d'équité; mais la flatterie de ses Courtisans & leur corruption aidérent infiniment à le corrompre lui-même, outre le penchant qu'il avoit aux vices. Il régna avec toutes les qualitez d'un Tyran, & les fit paroître dans toute leur étendue. Il s'attira par-là la haine & l'aversion de ses sujets, qui faillit à lui être fatale. Il gouverna vingt-quatre ans, & laissa deux fils en bas âge, & une fille nommée Cléopatre, sous la tutelle de leur mére.

L'aîné monta sur le trône n'aiant encore que six ans, sous le surnom de Philomator, qui signifie l'ami de sa mére. Il y a toute sorte d'apparence que sa mére lui persuada de s'en charger, pour lui mettre incessamment dans l'esprit la re-

connoissance & l'obligation qu'il lui avoit des soins qu'elle s'étoit donnée pour son éducation durant sa minorité. L'épithéte de Ptolémée Philomator passa dans les Médailles. Il s'en faut bien, selon M. Vaillant, que celui-ci ressemble à son prédécesseur. Quelques-uns disent qu'il fut un fort bon Prince, qu'il gouverna avec beaucoup de justice & d'équité, sans abuser de son pouvoir au préjudice de ses sujets, qu'il fut doux & clément, & qu'il n'eut pour tout défaut qu'un assez grand penchant aux plaisirs, ce qui ne pouvoit être regardé comme une chose fort blâmable chez les Egyptiens, qui étoient mols & voluptueux. Ce défaut, qu'on reprochoit à Philomator, a produit peut-être le blâme que quelques-uns lui ont donné. Il n'y a point d'homme qui n'ait ses bonnes & ses mauvaises qualitez, & il est de l'équité de le louer dans les unes & de le blâmer dans les autres, & de ne point écarter ses vertus en même tems qu'on le blâme de ses vices. Il régna trente-quatre ans. M. Vaillant avoit une Médaille de ce Prince, où la premiére épithéte de son nom est suivie d'une autre. Il y a au revers en termes Grecs, *Ptolémée Philomator Roi Dieu*. Il ne faut pas trouver ce terme fort étrange dans un homme mortel, puisque les plus vils animaux étoient mis au nombre des Divinitez de ce peuple ridiculement superstitieux, particuliérement le chat, & qui pis est le pet.

Vient ensuite Ptolémée Evergéte II. frére de Philomator. Il se qualifia lui-même du surnom d'Evergéte, lorsqu'il eut succédé à son frére: car avant que d'y être parvenu on le nommoit *Physcon* par raillerie, c'est-à-dire *le Ventru*. Celui-ci parut sur la scéne en vrai Tyran, il fit mourir le fils de son frére, & épousa la mére de ce jeune Prince. Il poussa encore plus loin sa cruauté, il fit ôter la vie à son propre fils, qu'il avoit eu de Cléopatre sa sœur & sa femme : les mariages entre fréres & sœurs étant une chose commune en Egypte. Sa cruauté s'étendit encore sur ses peuples; M. Vaillant dit qu'il fit égorger une partie de ceux d'Alexandrie par le fer & par le feu. Cela surprendroit, s'il ne s'étoit pas trouvé des Princes plus tyrans & plus cruels que celui-ci. Les Egyptiens profitant du privilége qu'ils avoient de donner aussi leurs épithétes aux Princes régnans, appellérent celui-ci Kakergéte, ou malfaisant. Pourquoi pas plutôt le cruel ? Il est impossible qu'il n'y ait toujours quelque chose de bon dans les plus méchans hommes. M. Vaillant nous le produit comme un Prince sçavant, & qui plus est Auteur de quelques Commentaires. Il aima, dit-il, les gens de Lettres & les Philosophes, & sous son regne les Sciences fleurirent extrémement. Il régna vingt-neuf ans. M. Jacques Bernard, qui a donné un très-bon Extrait du Livre de M. Vaillant, & dont je me sers sans le copier, auroit dû inserer dans l'Article d'Evergéte II. le tems de son regne, qu'il donne dans celui de son frére Philomator.

Evergéte II. étant mort, laissa un Testament par lequel il partageoit l'autorité Roiale à sa femme, & à celui de ses deux fils qu'elle voudroit choisir. La Reine auroit volontiers préféré le cadet à l'aîné, mais le peuple ne lui laissa pas le pouvoir d'opter entre ces deux Princes. Elle fut contrainte de choisir l'aîné. Celui-ci avoit été relégué dans l'Isle de Cypre avec Cléopatre, niéce d'Evergéte II. Mais avant que

ce Prince se rendît en Egypte pour prendre possession du Roiaume, la Reine avoit stipulé qu'il quitteroit Cléopatre sa plus jeune sœur, qu'il avoit épousée, & qu'il aimoit très-tendrement. Il fallut se résoudre à une si cruelle séparation, & laisser cette pauvre Princesse dans son exil. Voilà un beau sujet de Poëme dramatique. Ce Prince étant arrivé à Alexandrie, monta sur le trône conjointement avec sa mére. Il fut le huitiéme Ptolémée qui voulut qu'on ajoutât à ce nom-là celui de Soter II. & les Alexandrins usant de leur privilége ordinaire, l'appellérent Lathiure d'un mot Grec, dit l'Auteur, qui signifie une espéce de petite féve, parce qu'il lui en étoit sorti une au visage. Qui auroit cru que ce Prince pût retourner encore en Cypre? Cela arriva pourtant: car après dix ans de regne, il fut chassé par son frére Alexandre, qui en régna dix-neuf. Celui-ci voulant régner seul, se défit bravement de sa mére. Ceux d'Alexandrie furent saisis d'un parricide si épouvantable, ils rappellérent l'aîné de Cypre, où il régnoit. Etant remonté sur le trône, il l'occupa encore sept ans après son rappel.

Soter II. n'eut apparemment qu'une fille nommée Bérénice qui lui succéda, & qui ne régna que six mois. Les Romains étoient tellement les maîtres en ce tems-là, qu'ils ne l'étoient pas moins de l'Egypte que d'un païs conquis. Ils avoient apparemment en ôtage à Rome le fils de Ptolémée Alexandre. Sylla, qui s'étoit emparé de toute l'autorité de la République sous le nom de Dictateur perpétuel, du moins il se mit sur ce pied, envoia en Egypte Alexandre, qui prit le nom de Ptolémée Alexandre II. auquel il fit épouser Bérénice sa cousine, qui monta sur le trône conjointement avec lui par ce mariage. Les Egyptiens lui firent épouser volontiers leur Reine, qu'Alexandre ne garda que dix-neuf jours, soit par haine, ou parce que cette Princesse l'incommodoit un peu trop sur le trône. Il la fit donc mourir comme les autres avoient fait leur mére: ç'eût été le mieux du monde si ce Prince en fût demeuré là; mais se voiant seul le maître, il crut pouvoir se laisser aller à ses passions, & à toutes sortes d'insolences & de crimes. Il falloit qu'il en eût commis un grand nombre, & des plus énormes, puisqu'au témoignage d'Appien ses peuples s'en défirent si promtement après un regne de dix-neuf jours, & ce témoignage se trouve encore appuié par celui de Porphyre. » Mais, dit M. Jacques Bernard, » ces Auteurs se sont trompez en cet endroit, & ont confondu la mort de Bérénice avec » celle de son époux, comme l'a » fait voir M. Baudelot dans son Histoire de Ptolémée le Fluteur; & ce sçavant homme a raison.

Nous quitterons ici M. Vaillant pour suivre M. Baudelot dans la vie de Ptolémée Aulétes ou le Fluteur, fils naturel de Ptolémée II. qui succéda à Alexandre II. au Roiaume d'Egypte. Ce Prince régna d'abord dans la Lybie, ou dans quelque autre Province considérable. On prétend que les Alexandrins ne l'appellérent pas pour remplir le trône après la mort d'Alexandre II. mais qu'il l'acheta par de grosses sommes par le moien de Pompée & de César, qui étoient encore amis. Il répandit encore de l'argent aux Aléxandrins pour trouver moins d'obstacles à son dessein. Ils se soulevérent contre Alexandre, & Ptolémée Aulétes fut appellé pour rem-

plir sa place, & son cadet fut déclaré Roi de Cypre par les mêmes Alexandrins. Alexandre se retira à Tyr avec ses trésors, où il mourut six mois après. Aulétes étant remonté sur le trône, s'y crut inébranlable, & tous les bons Princes doivent s'y croire très-affermis; mais un Tyran n'y tient guéres qu'à un filet. Si Aulétes se crut exemt de tyrannie, il se trompa fort: il fut au contraire un très-méchant Prince, il se livra à tous les vices imaginables, & chargea ses peuples d'impôts extraordinaires. Outre le surnom d'Aulétes, il eut encore celui de Bacchus, soit qu'il fût un dévot de ce Dieu, & qu'il se plût à ses fêtes, ou qu'il l'imitât dans son yvrognerie. Je croi qu'il y entroit de tout cela, & ce qui prouve davantage ce dernier défaut, c'est qu'il poussa sa passion pour la Musique aux derniers excès, & l'on prétend que cette passion le jetta dans la débauche & la tyrannie. Je voudrois de meilleures preuves & de meilleurs garans que Plutarque, pour me persuader que la Musique est capable de produire de tels effets. Aulétes le Fluteur eût été tyran sans la flute & sans la Musique, cela est certain. Un Tyran a besoin d'être bien soutenu, l'alliance des Romains lui étant nécessaire, il eut besoin de les ménager. Ceux-ci, qui n'ignoroient pas son état, n'ignoroient pas non plus combien le Roiaume de Cypre étoit de leur bienséance, ils muguotoient cette Isle depuis longtems. Le frére d'Aulétes y régnoit alors, il falloit qu'ils fussent sûrs que notre Fluteur ne s'y opposeroit pas. Aussi cette alliance, qu'ils avoient faite avec lui, étoit le but principal de cette entreprise; assûrez qu'ils étoient que ce Prince ne remueroit pas, ils y marchérent; » mais les Egyptiens irritez d'ailleurs contre leur » Souverain, dit M. Baudelot, ne » pûrent voir le peu de soin qu'il » prenoit de s'opposer aux entre- » prises des Romains sans en for- » mer, soupçonnant assez qu'il s'en- » tendoit avec eux. Aulétes parut » peu disposé à les satisfaire, & loin » de se mettre en état de donner » quelque secours à son frére, il ne » s'occupoit qu'à jouer de la flute, » avec tous les apprêts & les ajuste- » mens particuliers aux joueurs de » cet instrument en ce tems-là. » Toutes ces raisons & quelques » autres firent soulever un peuple » assez enclin à la révolte; ce qui » obligea Aulétes de se retirer. On » ne peut pas dire comment la chose » se passa, parce que les Auteurs » ne s'accordent point sur cet ar- » ticle.

» Les deux filles aînées d'Aulétes » Tryphéne & Bérénice, dit encore » le même Auteur, furent élevées » sur le trône. La premiére Princesse » n'est pas trop connue. M. l'Abbé » de la Charmoie l'a déterrée dans » un morceau de porphyre, qui se » trouve dans l'*Eusébe* de Scaliger. » Elle ne régna qu'un an. Pour Bé- » rénice, il en est assez parlé dans » les Auteurs. On la croit complice » de la conjuration contre son pére.

Ce Prince se retira à Rome pour implorer le secours de la République, il y fut très-bien reçu. Les Egyptiens envoiérent en même tems à Rome pour se justifier, & pour accuser ce Prince de cruauté & de tyrannie. Celui-ci en étant informé, & craignant le préjudice de cette Ambassade, envoia des assassins sur la route, qui se défirent d'une partie de ces gens-là; les autres étant arrivez, se tûrent pour de l'argent. Mais cela n'empêcha pas que cet assassinat ne fût sçû à

Rome,

Rome, ce qui fit un très-mauvais effet; & si Pompée n'eût pas pris le parti d'Aulétes, & gagné une grande partie du Sénat, cette mauvaise action eût perdu ce Prince malgré une si grande protection. Tout le monde se tourna contre lui; sa conduite & sa personne le rendirent si odieux aux gens de bien, qu'ils s'opposérent tous unanimement à son rétablissement. Aulétes se voiant en exécration dans cette Capitale, se retira à Ephése, désespérant de pouvoir rien obtenir.

Cependant Pompée, qui avoit pris à cœur l'affaire de ce Prince, voiant qu'il ne gagneroit rien auprès du Sénat, » jetta les yeux sur » Gabinius, qui commandoit les » troupes Romaines en Syrie pour » l'exécution de son dessein. Il étoit » dans les intérêts de Pompée, hom- » me entreprenant & capable de » tout faire pour de l'argent. Au- » létes fit marché avec lui, & après » divers combats il fut enfin rétabli » par son moien. Il n'épargna rien » pour se venger des plus considé- » rables & des plus riches de son » Etat, sa propre fille Bérénice » fut immolée à son ressentiment, » & il tira de la mort d'un grand » nombre d'autres personnes de quoi » satisfaire aux engagemens où il » étoit avec Gabinius. Son rétablis- » sement arriva l'an 701. de la ville » de Rome, & mourut l'an 704. » sans qu'on trouve rien de considé- » rable dans l'Histoire sur son sujet » depuis son rétablissement jusqu'à » sa mort.

Ptolémée XIII. fils aîné d'Aulétes, succéda à son pére conformément à son Testament. Cléopatre sa sœur âgée de dix-sept ans, & qu'il devoit épouser, régna conjointement avec lui. Il prit le nom de Bacchus comme son pére. » Cléo- » patre s'étant emparée de presque » toute l'autorité, les amis de Pto- » lémée ne pouvant le souffrir exci- » térent une sédition, & obligérent » Cléopatre à se retirer en Syrie avec » Arsinoé sa sœur. Ce fut durant » ce tems-là que Pompée, qui avoit » perdu la bataille de Pharsale, se » retira en Egypte, où il crut trou- » ver une retraite, à cause des grands » services qu'il avoit rendus à Au- » létes, pére du Roi d'Egypte d'a- » lors; mais la reconnoissance est » une vertu inconnue à la plûpart » des Souverains, surtout lorsqu'il » faut l'exercer en faveur des mal- » heureux. Pompée, comme cha- » cun sçait, trouva la mort dans le » même lieu où il alloit chercher » du secours; le Roi d'Egypte & » ses Ministres jugérent à propos » de faire mourir ce Romain pour » s'acquerir la faveur de César. Nous ne passerons pas plus loin, parce que le reste de l'Histoire est connu de tout le monde jusqu'à la mort de Ptolémée. Après un combat, où il fut défait par les Romains au-delà du Nil, s'étant jetté dans un navire pour repasser ce fleuve, il fut suivi d'un si grand nombre de fuiards, que le vaisseau coula bas. Il se noia à l'âge de dix-sept ans, après avoir régné trois ans & huit mois.

Après la mort de ce Prince, César ne jugea pas à propos que Cléopatre occupât tout entier le trône, il lui fit épouser Ptolémée le jeune, qui n'avoit alors que onze ans, lorsque son épouse étoit dans sa vingtiéme année. C'est cette fameuse Cléopatre qui fait encore tant de bruit dans l'Histoire par ses galanteries & par ses amours. César se trouva pris dans ses filets comme tant d'autres. Il en eut un enfant qu'on appella Césarion, & dont

Auguste se défit après la mort d'Antoine. Cette Princesse fit un voiage à Rome avec son jeune mari. César y étoit le maître, elle y fut très-bien reçûe par cet amant. Cette grande faveur lui donna la hardiesse de se défaire de ce mari trop jeune pour elle. Par cette infâme action elle régna seule en Egypte. Après cela viennent les amours foles & ridicules d'Antoine pour cette Princesse ; tout cela est connu de tout le monde, aussi bien que la fin de celle-ci & celle de son amant.

CHAPITRE IX.

Conjuration contre Bérénice. Archidame Roi de Sparte est tué par Cléoméne. Ce Prince est saisi lui-même & mis en prison. Il en sort & se tue. Théodore, Gouverneur de la Cœlesyrie, livre sa Province à Antiochus.

DAns le tems que l'on cherchoit les moïens de mettre à mort Magas & Bérénice, les auteurs de ce projet craignant surtout que l'audace de cette Princesse ne fit échouer leur dessein, tâchoient de se gagner les Courtisans, & leur faisoient de grandes promesses en cas que leur projet réussît. Sosibe en fit particuliérement à Cléoméne, qu'il sçavoit avoir besoin du secours du Roi, & qu'il connoissoit homme d'esprit & capable de conduire prudemment une affaire importante. Il lui fit aussi part de son dessein. Cléoméne voiant son embarras, & qu'il appréhendoit surtout les étrangers, l'exhorta de ne rien craindre, & lui promit que les étrangers loin de lui nuire, lui seroient au contraire d'un grand secours. Comme Sosibe étoit surpris de cette promesse, ne voiez-vous pas, lui dit Cléoméne, qu'il y a ici trois mille étrangers à la solde du Péloponése & environ mille Candiots, à qui au moindre signe je ferai prendre les armes pour vous ? Et avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre ? Les soldats de la Syrie & de la Carie vous épouvanteroient-ils ? Ce discours fit plaisir à Sosibe, & l'affermit dans le dessein qu'il avoit contre Bérénice. Mais se rappellant ensuite la mollesse de Ptolémée, les paroles de Cléoméne, sa hardiesse à entreprendre & son pouvoir sur les soldats étrangers, il aima mieux porter le Roi & ses amis à se saisir de Cléoméne & à le renfermer. Une occasion s'offrit de mettre ce projet en exécution.

Certain Nicagoras de Messéne avoit par son pére droit d'hospitalité chez Archidame Roi de Sparte. Avant l'affaire dont nous parlons, ils se voioient rarement. Mais quand Archidame se fut enfui de Sparte, de peur d'y être pris par Cléoméne, & qu'il fut venu à Messéne, non seulement Nicagoras lui donna un logement & les autres besoins de la vie; mais il n'y avoit point de momens dans le jour où ils ne se trouvassent ensemble, leur union devint la plus intime. Cléoméne dans la suite aiant donné à Archidame quelque espérance qu'il le laisseroit retourner à Sparte, & qu'il vivroit bien avec lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, & qui en dressa les conditions. Lorsqu'elles eurent été acceptées de part & d'autre, Archidame comptant sur les conditions ménagées par Nicagoras, revient à Sparte; mais il rencontre en chemin Cléoméne, qui se jette sur lui & le tue, sans toucher néanmoins à Nicagoras, ni aux autres qui accompagnoient Archidame. Au dehors Nicagoras témoignoit avoir obligation à Cléoméne de l'avoir épargné; mais il étoit très-piqué de cette perfidie, dont l'on pourroit soupçonner qu'il étoit auteur.

Quelque tems après il prit port à Alexandrie avec des chevaux qu'il y venoit vendre. En décendant du vaisseau il rencontra sur le port Cléoméne, Pantée & Hippitas qui s'y promenoient. Cléoméne vint le joindre, l'embrassa tendrement, & lui demanda pour quelle affaire il étoit venu. J'améne des chevaux, répondit Nicagoras. C'étoit plutôt de beaux garçons & des batteleuses qu'il falloit amener, reprit Cléoméne, voilà ce qu'aime le Roi d'aujourd'hui. Nicagoras sourit sans dire mot. A quelques jours de là aiant fait connoissance avec Sosibe à l'occasion des chevaux, pour le prévenir contre Clcoméne il lui fit part de la plaisanterie de ce Prince contre Ptolémée. Voiant ensuite que Sosibe l'écoutoit avec plaisir, il lui découvrit encore la haine qu'il avoit pour Cléoméne. Sosibe charmé de le voir dans ces dispositions, lui fit des largesses, lui en promit d'autres pour la suite, & obtint qu'il écriroit une lettre contre Cléoméne, qu'il la laisseroit cachetée, & que quelques jours après son départ un valet comme envoié de sa part lui apporteroit cettte lettre. Nicagoras consent à tout. Il part, un valet apporte la lettre, & sur le champ Sosibe suivi du valet va trouver Ptolémée. Le valet dit que Nicagoras lui avoit laissé cette

lettre, avec ordre de la rendre à Sosibe. On ouvre la lettre, & on y lit que Cléoméne étoit dans le dessein, si on ne lui permettoit pas de se retirer, & si on ne lui donnoit pour cela des troupes & les provisions nécessaires, d'exciter quelque soulévement dans le Roiaume. Aussitôt Sosibe presse le Roi & ses amis de prévenir le traître, de prendre de justes mesures contre lui, & de l'enfermer. Cela fut exécuté. On donna à Cléoméne une grande maison, où il étoit gardé, aiant ce seul avantage au-dessus des autres prisonniers, qu'il vivoit dans une plus vaste prison. Dans cette situation, où il ne voioit rien à esperer pour l'avenir, il résolut de tout tenter pour se mettre en liberté ; non qu'il se flattât de réussir, destitué comme il étoit de tous les moiens nécessaires pour une si difficile entreprise ; mais parce qu'il vouloit mourir glorieusement, & ne rien souffrir d'indigne de ses premiers exploits. Peut-être aussi fut-il alors animé de ce sentiment si ordinaire aux grands hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune & sans gloire, mais après quelque action éclatante qui fasse parler de nous dans la postérité.

Il observa donc le tems que le Roi devoit aller à Conopé, & fit alors courir parmi ses gardes que le Roi devoit bientôt le mettre en liberté. Sous ce prétexte il régale ses gens, & fait distribuer à ceux qui le gardoient de la viande, des couronnes & du vin. Ceux-ci mangent & boivent comme si on ne leur eût rien dit que de vrai. Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléoméne vers le milieu du jour prend ses amis (a) & ses domestiques, & ils passent tous le poignard à la main au travers des gardes sans en être apperçus. Sur la

(a) *Cléoméne vers le milieu du jour prend ses amis & ses domestiques, & ils passent tous le poignard à la main au travers des gardes.*] Chez les Grecs, & encore plus chez les Romains, & presque dans toutes les autres nations, le nombre de ceux qui se dévouoient à la mort est infini. A chaque pas qu'on fait dans l'Histoire on en trouve toujours quelqu'un qui se tue de ses propres mains & de sang froid. Les Juifs s'en mêloient aussi. On en voit dans l'Ecriture sainte, témoin Rasias. Il y en a en foule dans Joséphe. Aujourd'hui on regarde ceux qui se font mourir ou qui se pendent comme des foux. Il n'en étoit pas de même chez les Anciens, c'étoit une action très-louable & digne d'un grand courage. Il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui ne s'en piquassent, & surtout ceux de Lacédémone, qui étoient élevez dans un très-grand mépris de la mort. Ainsi le fils aîné de Cléoméne, après le malheur de son pére, s'étant débarassé des mains de Cratasicléa sa grand-mére, „ monta sur le toit, dit Plutarque, & „ sans que personne s'en doutât il se „ jetta en bas la tête la premiére, dont „ il fut tout brisé ; mais il n'en mourut „ pas : on le releva malgré ses cris, & „ malgré la fureur où il étoit de ce „ qu'on l'empêchoit de mourir. Cette

place ils rencontrent Ptolémée, Gouverneur de la ville. Ils jettent la terreur parmi ceux qui l'accompagnoient, l'arrachent de dessus son char, l'enferment, & crient au peuple

grandeur de courage dans un enfant, qui auroit dû toucher Ptolémée, n'empêcha pas que cet indigne & lâche Prince ne l'envoiât au supplice, tant il avoit le cœur bas : car la cruauté ne logea jamais que dans les ames de cette trempe. Cela me fait souvenir d'un enfant de Lacédémone pris par Antigonus, & vendu comme esclave. Son maître lui aiant ordonné de lui apporter son pot de chambre, il ne répondit rien ; & comme il le pressoit, il se sauva sur le toit, & dit : Tu verras tantôt qui tu as acheté, & à qui tu as affaire, puis il se précipita, pour ne rien faire d'indigne de lui. Ce mépris de la mort n'étoit pas moins commun aux femmes, témoin cette jeune captive, qui obligée de rendre à sa maîtresse à peu près un semblable service, & le trouvant trop indigne d'elle, se tua sur le champ.

Cléoméne voulut mourir en vrai Spartiate, & fit fort bien, plutôt que de s'exposer à une mort cruelle & honteuse : car il ne pouvoit rien attendre de moins d'un Roi batteleur & farceur, comme l'appelle Plutarque. Un grand Capitaine ne doit jamais déséspérer. Thérycion croioit après l'infortune de Sélasie, qu'un Roi de Sparte ne devoit point survivre à une si grande perte, il lui persuada de se tuer. Cléoméne se fâcha fort contre lui. „ Je „ suis d'un avis bien différent, lui dit-il, „ je crois que ni toi ni moi ne devons „ pas encore abandonner l'espérance d'ê- „ tre utiles à notre patrie. Quand cette „ éspérance nous manquera, alors il nous „ sera aisé de mourir, si nous en avons „ tant d'envie. Ce compliment lui fut fait au moment qu'il alloit s'embarquer pour l'Egypte, auquel Thérycion ne repliqua point, dit encore le même Plutarque ; mais à la premiére occasion favorable qu'il trouva pour s'éloigner de Cléoméne, il s'écarta sur le rivage, & se tua de sa propre main. Celui-là étoit aussi fot qu'Achitophel dans l'Ecriture, car les Juifs se tuoient assez familiérement. Celui-ci se croiant le plus sage de la Cour d'Absalon, & voiant qu'on méprisoit ses avis, se pendit de chagrin. Les Anciens avoient un motif brillant de se tuer, les uns par lassitude de vivre, les autres par un pur amour de leur patrie, ou pour ne pas survivre à ses malheurs, comme Cocceius Nerva. „ Ce grand Jurisconsulte, dit Montagne, „ florissant en santé, en richesses, en ré- „ putation & en crédit près de l'Empe- „ reur, n'eut autre cause de se tuer, que „ la compassion du misérable état de la „ chose publique Romaine. Beaucoup sous les régnes de Tibére, de Caligula, de Néron, & autres pareils monstres, bien qu'innocens, prévenoient leur condamnation par une mort volontaire, ou se faisoient mourir, pour n'être pas les témoins des horreurs, des crimes & des infamies de ces hommes abominables, & beaucoup d'autres pour de moindres sujets : car il s'en est trouvé qui se sont tuez par pure curiosité, & pour sçavoir ce qui se passoit en l'autre vie, comme s'ils eussent dû revenir pour nous en donner des nouvelles, & le plus grand nombre pour se faire un nom après le trépas. Tout cela y entroit, & bien d'autres extravagances. Les femmes n'en étoient guéres plus exemtes que les hommes. Que dirons-nous des filles de Milet, „ qui par une conspiration furieuse, dit „ encore Montagne (a), se pendoient „ les unes après les autres, jusques à ce „ que le Magistrat y pourvût, ordon- „ nant que celles qui se trouveroient „ ainsi pendues fussent traînées du même „ licol toutes nues par la ville. Quelle étrange maladie ! Lucien en explique la cause. Bayle dit que le reméde seul témoigne que leur passion n'étoit qu'une maladie d'esprit, où le raisonnement n'avoit nulle part. Je le crois bien : ne faut-il pas l'avoir tout-à-fait perdu lorsqu'on se tue ? La maladie des filles de Milet, qui avoient pris un si furieux dégoût de la vie, est aussi peu excusable que celle de la plûpart de ces Héros Grecs & Romains qui se sont dévouez à une mort volontaire. *Optima est* (mors) *quæ placet*, dit Sénéque. Cela étoit fort bon en son tems. Mais il ne faut pas aller si vîte, & répondre comme fit Cléoméne à Thé-

(a) *Mont. l. 1. c. 3.*

de secouer le joug & de se remettre en liberté. Chacun fut si effraié d'une action si hardie, qu'on n'osa se joindre aux conjurez. Ceux-ci tournérent aussitôt vers la citadelle pour

rycion, & l'on peut toujours faire cette réponse, puisqu'il y a tant de soudains „ changemens aux choses humaines, dit „ le même Auteur, qu'il est mal aisé à „ juger à quel point nous sommes juste- „ ment au bout de notre espérance. Et là-dessus l'Auteur cite Brutus & Cassius, „ qui achevérent de perdre les reliques „ de la Romaine liberté, de laquelle ils „ étoient protecteurs, par la précipita- „ tion & témérité de quoi ils se tuérent „ avant le tems & l'occasion : car la bataille étoit plus qu'à demi gagnée.

Les amoureux sont encore plus foux que les autres. Il semble que l'amour leur ait assigné leur genre de mort, & c'est le licol ou la penderie. En vérité ils en sont bien dignes. Ceux-là devroient bien moins désespérer que les autres, n'y aiant rien de plus changeant que l'amour. On se souviendra du rocher, ou du saut de Leucade. Ce fait est célébre dans l'Histoire. Je m'étonne qu'il n'ait pas fait le sujet de quelque roman. Est-ce qu'il déplait, parce qu'on ne se pend pas ? Il y avoit une infinité de pauvres amoureux infortunez, délaissez & méprisez par leurs maitresses, qui de leur propre mouvement & pour faire cesser leur martyre, se précipitoient bravement du haut en bas du rocher. C'étoit sans doute le meilleur parti qu'ils pûssent prendre pour couper court à cette passion. Je m'assûre qu'aujourd'hui nos amans les plus tourmentez & les plus déterminez le trouveroient trop haut. La célébre Sapho, mais c'étoit au bon vieux tems, au rapport de Ménandre, éperduement amoureuse de Phaon, qui la dédaignoit, sauta le rocher. Ce n'a été qu'au tems de nos péres que la penderie en matiére d'amour étoit en vogue. Il y a bien des gens qui se pendent pour des maux & des souffrances beaucoup moins vives & moins graves que celles ausquelles l'amour nous expose. Les Auteurs n'entreroient-ils point dans le catalogue de ceux qui se tuent ? J'en trouve un bon nombre, & même de Modernes qui se sont coupez la gorge, parce que leurs Ouvrages étoient sifflez. Qu'on remarque bien qu'il y a plus de Poëtes que d'autres qui ont tenté pareille avanture, & qui ont réussi. Je ne trouve pas un seul faiseur de Poëme Epique qui s'en soit avisé.

Le nombre des mauvais Auteurs en prose, Historiens, Orateurs, Politiques, &c. est infini comme celui des Poëtes. Si ceux-ci comme les autres n'étoient pas, heureusement pour le salut de leurs ames & de leur vie, entêtez de leurs productions, & qu'ils fussent bien certains qu'elles sont généralement méprisées, les cordiers s'enrichiroient en très-peu de tems.

Pour revenir aux Anciens, qui se dévouoient de si bonne grace à la mort, & par un pur motif de gloire, je n'en vois guéres qui me paroissent plus dignes d'être chantez que Cléoméne. La mort de Caton, dont l'Histoire fait tant de bruit, n'est pas, ce me semble, fort raisonnable. Pouvoit-il s'imaginer que Pompée eût été meilleur que César ? Il ne le crut jamais.

Les anciens Philosophes ne se dévouoient pas moins de bonne grace à la mort que les plus foux, sans qu'il parût trop qu'ils eussent en vûe la grandeur de leur renommée pour un tel coup. Ils pensoient seulement que la vie étoit si peu de chose, qu'il étoit fort indifférent de la perdre, surtout lorsqu'on la passoit misérablement dans la pauvreté, dans les douleurs d'une vie languissante, ou dans l'injustice. Je ne doute point qu'il ne s'éléve un jour quelque secte de gens fanatiques, qui se tueront de leurs propres mains, lorsqu'ils se trouveront tant soit peu dégoûtez de la vie, dans la vûe d'en aller goûter une meilleure. Peu s'en faut que la Demoiselle Bourignon ne l'ait établie. Comptez qu'elle en approcha de bien près, car elle pensa comme les anciens Philosophes. Si M. Poiret ne l'a pas dit formellement dans son Mémoire qui parut en 1683. touchant la vie & les sentimens de cette mystique, il nous l'a fait assez entendre. „ Dès l'âge „ de quatre ans, dit-il, elle commença „ à s'appercevoir qu'il y avoit dans le „ monde bien des choses mauvaises qui „ eussent dû aller autrement. C'est dequoi personne ne doute. L'on vieillit & l'on meurt, & souvent très-jeune, di-

en forcer les portes. Ils se flattoient que les prisonniers leur prêteroient la main ; mais ils se flattoient en vain. Les Officiers avoient prévû cet accident, & avoient barricadé le

soit-elle, & il eût été beaucoup mieux que Dieu eût créé un monde & une vie où rien n'éprouvât la corruption & la dissolution, en un mot qu'on fût éternel, & cela bien médité, & sçachant d'ailleurs par l'Evangile qu'il y a une autre vie après celle-ci, céleste & éternelle, cela lui avoit fait mépriser les choses de cette vie à tel point, que si elle eût trouvé dans l'Evangile au-delà du mépris de ce monde, & qu'il étoit permis de se dévouer à la mort, lorsqu'on a amassé un trésor de bonnes œuvres, & quitter cette vie pour ne voir pas tant d'injustices, de scélératesses & de sottises, je suis persuadé qu'elle se fût pendue haut & court, & bon nombre de ceux de sa secte. Il y a certaines religions dans les Indes qui nous portent à regarder la mort comme la chose du monde la plus indifférente & la plus méprisable, dans l'espérance d'une vie infiniment heureuse après celle-ci.

La mort volontaire de Philippe Strozzi, qui se tua de sa main, croiant faire une très-bonne œuvre, auroit été admirée & célébrée dans les tems antiques. Il étoit d'une ancienne & puissante famille de Florence. Il se mit la liberté de sa patrie en tête. Ce dessein étoit beau, mais celui de faire assassiner Alexandre de Médicis pour réussir plus sûrement étoit très-mauvais & très-criminel. Il vint à bout de celui-ci, mais sa patrie n'en fut pas plus libre. Son successeur affermit encore plus la domination & le trône à sa Maison. On donna une bataille, où les mécontens furent battus, & Strozzi pris prisonnier & mis en prison. Le crime étoit trop grave. Ce grand homme s'attendit bien à perdre la vie ; mais craignant de mourir d'une mort honteuse, il résolut de se tuer de ses propres mains. Il fit son Testament. „ Cela fait, dit Balzac, il grava avec la même pointe de „ son poignard dont il se tua, sur le „ manteau de la cheminée où il étoit détenu ce vers de Virgile.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Cette mort de Strozzi, qui eût été admirée à Sparte & à Rome, est mille fois plus louable & plus digne d'un vrai courage que celles dont les gazettes nous régalent de tems en tems. A dire vrai rien n'approche de celle de Cléoméne. Je m'étonne qu'on n'en ait pas fait encore le sujet d'un Poëme dramatique : en sçauroit-on trouver un meilleur que cette mort de Cléoméne ? Et s'il faut dans ces sortes de piéces que tout soit grand & extraordinaire pour nous frapper, entrainer notre admiration, & amener la compassion & la terreur, tout cela se trouve ici ; & quant aux Héros & aux Héroïnes, on n'en sçauroit guéres trouver de plus illustres. Et bien que Ptolémée, auprès duquel le Roi de Lacédémone s'étoit retiré après l'infortune de Sélasie, ne le fut pas beaucoup par son peu de sens, par sa cruauté & ses infames débauches indignes d'un Roi, & qu'il ne passât son tems, au rapport de Plutarque, qu'à célébrer des fêtes ridicules, & à courir dans son palais en battant du tabourin pour assembler son monde, c'est-à-dire de jeunes débauchez très-corrompus & très-infames, & qu'il laissât „ gouver- „ ner ses affaires les plus importantes „ par une courtisane nommée Agato- „ clea, qui étoit sa maitresse, par la „ mére de cette courtisane, & par un „ infame nommé Oenantes, qui étoit le „ Ministre de ses plaisirs, tout cela n'empêche pas que Ptolémée ne soit un Roi, & qu'on ne puisse le faire paroître sur la scéne tel qu'il est, sans que cela abaisse le moins du monde la grandeur du sujet. A l'égard des autres personnages, ils m'en paroissent très-dignes, & pour de la galanterie il seroit aisé au Poëte d'y en mêler autant qu'il voudroit sans aucun scrupule, pour rendre la catastrophe plus touchante, & nous inspirer cette terreur & cette compassion qu'Aristote demande. Cléoméne se tue, & tous ses amis l'imitent à l'envie dans cette action digne d'un Spartiate. Ptolémée envoie ensuite au supplice les enfans de ce Prince, sa mére & toutes les femmes qui l'accompagnent. Pantée se tue le dernier sur le corps de son Maître,

portes. Alors les conjurez se portérent à un desespoir vraiment digne de Lacédémoniens, ils se percérent eux-mêmes de leurs poignards. Ainsi mourut Cléoméne, Prince d'un commerce agréable, d'une intelligence & d'une habileté singuliére pour les affaires, grand Capitaine & grand Roi.

Peu de tems après cet événement, Théodore Gouverneur de la Cœlesyrie, Etolien de nation, prit le dessein d'aller trouver Antiochus, & de lui livrer les villes de son Gouvernement. Deux choses le poussérent à cette trahison, son mépris (*a*) pour la vie molle & efféminée du Roi, & l'ingratitude de la Cour, qui bien qu'il eût rendu de grands services

sa femme fut ensuite envoiée au supplice. „ C'étoit une Dame, dit encore Plutar- „ que, d'une excellente beauté & d'une „ taille majestueuse; son mari & elle „ étoient encore nouveaux mariez & „ dans les premiers feux de leur amour „ lorsqu'ils tombérent dans cette in- „ fortune. L'Auteur raconte par quelle avanture cette femme se rendit en Egypte pour ne point abandonner son mari. Une femme jeune & belle fournit beaucoup au Poëte. Il ne reste qu'à lui donner une bonne dose d'amour pour Cléoméne, car de la transporter à son mari, le Héros & l'Héroïne seroient ridicules.

Si l'affaire de Cléoméne fût arrivée du tems que Lacédémone étoit libre & dans l'état du monde le plus brillant, & non pas dans son entiére décadence, le Roi d'Egypte n'auroit pas porté loin une action si infame; mais elle étoit tombée dans le dernier mépris, la corruption avoit gagné ses habitans „ depuis le „ moment qu'après avoir ruiné le gou- „ vernement d'Athénes ils eurent com- „ mencé à se remplir d'or & d'argent.

(a) *Deux choses le poussérent à cette trahison. son mépris pour la vie molle & efféminée du Roi.*] La vie molle & efféminée d'un Prince, son peu de sens & d'esprit, ses débauches, son peu de courage & son ingratitude pour les services, le rendent infiniment moins estimable à ses sujets, aux Grands de sa Cour & à ses troupes, que la tyrannie & la cruauté. Il y a eu des Tyrans illustres & guerriers, ou d'illustres scélérats, comme entr'autres Agathocles; mais il ne fut jamais d'illustres efféminez, lâches, sans esprit, sans culture & sans sentimens. Il y a plus de ceux-ci renversez du trône, parce qu'ils étoient tels, que des autres. Il est faux, dit-on, qu'un Prince ait beaucoup à craindre de ses sujets. Il suffit au contraire qu'il soit passablement honnête homme pour en être aimé & presque adoré; mais qu'il joigne à une vie molle & de batteleur les défauts & les vices les plus bas & les plus lâches, il doit être assûré qu'il en sera excessivement haï. Ptolémée étoit très-digne d'être l'un & l'autre. Faut-il s'étonner après cela, si le peu de cas qu'on fait d'un tel Prince fait souhaiter de le changer pour un autre qui soit meilleur? Qu'on lise seulement l'Histoire des Empereurs, pour voir les conspirations qui ont été faites à cause des impudicitez & des autres vices de ces monstres abominables. Sous de tels régnes un Ministre fidéle, sage & prudent ne sçauroit être trop en garde pour empêcher des injustices autant contre les petits que contre les grands, & surtout dans un tems de guerre, ou au moment d'y entrer. Ptolémée étoit à la veille d'en avoir une contre Antiochus, à quoi pensoit-il de choquer Théodore, qui étoit Gouverneur d'une province frontiére, & maître des meilleures places? Maltraiter un homme, & ne lui pas ôter en même tems les moiens de nous nuire, c'est une imprudence impardonnable. Polybe dit que Théodore, qui avoit bien servi le Roi en plusieurs occasions, aiant été mandé à la Cour, où il avoit de puissans ennemis, fut tout surpris qu'au lieu des récompenses, ausquelles il s'attendoit, pour ler services qu'il avoit rendus dans la guerre contre Antiochus pour la basse Syrie, d'y être non seulement mal reçu, mais d'avoir vû l'instant d'y perdre la vie. Il songea dès-lors de se venger d'une

vices à son Prince, & surtout dans la guerre contre Antiochus au sujet de la Cœlesyrie, non seulement ne lui avoit donné aucune récompense, mais l'avoit rappellé à Alexan-

[...]e noire ingratitude, & d'aller trouver Antiochus, & de lui remettre les villes de la basse Syrie; ce qu'il fit peu de tems après.

L'Empereur Justin & l'Imperatrice sa femme eurent lieu de se repentir du mépris qu'ils firent de Narsez, un des plus grands Capitaines de son siécle. Ce fameux Guerrier, après avoir exterminé les Goths „ & chassé les François d'Ita„ lie, la gouvernoit en paix avec une „ grande autorité, craint & respecté des „ peuples, & chéri de son Maître l'Em„ pereur Justinien. Ce Prince étant mort „ après un long & glorieux régne, l'an „ de notre Seigneur 566. Justin son suc„ cesseur n'eut pas pour Narsez les mê„ mes égards. L'Imperatrice Sophie, qui „ haïssoit ce grand Capitaine, aiant rem„ pli l'esprit de l'Empereur de soupçons „ contre lui, il songea à le rappeller, & „ envoia pour prendre sa place le Géné„ ral Longin, & l'Imperatrice ajoutant „ l'insulte à la disgrace, lui écrivit en „ ces termes: *Un Eunuque comme vous ne devoit pas être si longtems absent du Palais, il y a trop d'années qu'on vous attend dans l'appartement des femmes pour filer avec elles.* „ On dit que Narsez, piqué „ au vif de cette sanglante raillerie, lui „ répondit qu'il alloit lui ourdir une „ trame dont elle ne verroit jamais le „ bout. En effet s'étant retiré à Naples, „ il envoia secrétement au Roi des Lom„ bards pour le solliciter de venir s'em„ parer de l'Italie, l'assûrant qu'il trou„ veroit les passages ouverts & la con„ quête facile..... Les Lombards par„ tirent donc de leur païs l'année 568. „ entrérent en Italie, s'emparérent de „ la Ligurie, excepté les villes de cette „ Province qui sont sur les bords de la „ mer, se rendirent maîtres de Milan, „ prirent Pavie après un siége de trois „ ans. Enfin en trois ans & demi Al„ boin conrut toute l'Italie & la con„ quit, à la réserve de Rome & de Ra„ venne.

On se souviendra encore du mécontentement de Charles de Bourbon sous le régne de François I. Il n'est pas extraordinaire, dit un Auteur judicieux quelque part, aux grands hommes & aux Officiers qui sçavent ce qu'ils valent, d'estimer trop les services qu'ils rendent à leur Roi & à leur patrie; mais il arrive aussi quelquefois que les services ne sont pas récompensez à proportion de leur importance. On a vû qu'un rien est capable de porter certains esprits aux extrémitez les plus grandes. On imite alors Théodote, comme cela arriva en Portugal à l'égard de Magellan. Il poussa ce mécontentement au-delà des bornes raisonnables, & ce qui le causa fut le retranchement d'un demi écu par mois auprès du Roi. C'est de tout tems qu'on s'est plaint, & on s'en plaindra éternellement tant qu'il y aura des Etats au monde, que les mêmes choses qui devroient faire monter le mérite bien connu aux honneurs de la guerre l'empêchent d'y parvenir. George de Monte-Maior, & mille autres après lui, *estamos à tiempo que mererer lacosa, & principal parte para no alcancarla.* Cette plainte est néanmoins rare dans les hommes d'un vrai mérite toujours modestes, car ils crient moins que tels qui n'ont rien fait, & qui ne feront jamais rien, & ils n'ont garde de changer de parti comme a fait Théodote. Quand on vient à cette extrémité il faut avoir des qualitez éminentes, si l'on n'a un grand nom. Théodote, qui étoit Etolien, avoit les unes & manquoit de l'autre, selon toute apparence; mais son courage & sa capacité étoient un titre qui faisoit qu'il honoroit son emploi. Labiénus changea de parti, & s'en trouva mal. Il se croioit grand Capitaine, parce qu'il étoit considéré & estimé dans l'armée de César, sans sçavoir qu'il étoit plutôt fait pour obéir que pour commander. Il l'abandonna pour se jetter dans le parti de Pompée, où il ne fit rien qui vaille, & ne remporta de sa désertion que la honte qui la suit lorsque nos services ne répondent pas à ce qu'on attend de nous. Cela prouve la vérité de ce que dit quelque part Cicéron, qu'il ne faut point passer dans

drie, où il avoit couru risque de perdre la vie. Sa proposition fut bien reçûe, comme l'on peut croire, & la chose fut bientôt réglée. Mais il est bon de faire pour la Maison Roiale d'Antiochus ce que nous avons fait pour celle de Ptolémée, & de remonter jusqu'au tems où ce Prince commença de régner, pour venir ensuite à ce qui donna lieu à la guerre dont nous devons parler.

un autre parti, qu'on n'ait dequoi s'y faire valoir & s'y soutenir par soi-même.

Si je rapportois les exemples qui me passent par la tête sur cette matiére, je ne finirois pas sitôt: car toute l'Histoire en est parsemée. Ce que je puis dire, c'est qu'il y a certaines conjonctures où il importe de se défier des Grands & des autres aussi, qu'on reconnoît d'une ambition démesurée & d'une grande capacité dans les armes. Le Cardinal de Richelieu les connoissoit parfaitement. A ceux-là on ne leur fait pas toujours une injustice de leur refuser certains grands emplois qui les mettent en état de parler trop haut & de se faire craindre, ils abusent quelquefois de leur crédit, & prennent envie par la gloire qu'ils se sont acquise de s'élever plus haut, surtout sous un Prince tel qu'étoit Ptolémée, & si Sosibe n'eût pas été au monde ce Prince eût été réduit à jouer du tabourin pour gagner sa vie. On se souviendra de la lettre des Lacédémoniens à Philippe pére d'Alexandre qui les menaçoit, ils ne lui répondirent que par ces mots, *Denis à Corinthe*.



CHAPITRE X.

Antiochus succéde à Seleucus son pére. Caractére d'Hermias, Ministre de ce Roi. Sa jalousie contre Epigéne. Antiochus épouse Laodice fille de Mithridate. Révolte de Molon.

ANtiochus, le plus jeune fils de Seleucus, surnommé Callinique, après que son pére fut mort, & que Seleucus son frére aîné lui eut succédé, se retira d'abord dans la haute Asie, jusqu'à ce que son frére aiant été tué en trahison au-delà du mont Taurus, où nous avons déjà dit qu'il avoit passé avec une armée, il revint prendre possession du Roiaume. Il fit Achée Gouverneur du païs d'en-deçà du mont Taurus, & donna le gouvernement des hautes Provinces du Roiaume à Molon & à Alexandre son frére. Le premier fut donc Gouverneur de la Médie, & l'autre de la Perside. Ces deux Gouverneurs méprisoient fort la jeunesse du Roi; & comme d'une part ils espéroient qu'Achée entreroit volontiers dans leurs vûes, & que de l'autre ils craignoient la cruauté & les artifices d'Hermias, qui étoit alors à la tête des affaires, ils se mirent en tête d'abandonner Antiochus, & de soustraire à sa domination les hautes Provinces. Cet Hermias étoit de Carie, & Seleucus frére d'Antiochus lui avoit confié le soin des affaires de l'Etat, lorsqu'il partit pour le mont Taurus. Elevé à ce haut degré de puissance, il ne pouvoit souffrir que d'autres que lui fussent en faveur à la Cour. Naturellement cruel, les plus petites fautes il en faisoit des crimes, & en punissoit rigoureusement. Quelquefois c'étoit des accusations calomnieuses qu'il intentoit lui-même & sur lesquelles il décidoit en juge inéxorable. Mais il n'en vouloit plus à personne qu'à Epigéne qui avoit ramené les troupes qui avoient pris les armes en faveur de Seleucus: & Epigéne étoit un homme également propre à persuader & à exécuter tout ce qu'il jugeoit à propos, & en qui les troupes avoient une confiance entiére. Un Ministre jaloux ne pouvoit voir ces grandes qualitez & ne les pas haïr. Il l'observoit (a) & n'épioit que l'occasion de le déservir auprès

(a) *Il l'observoit, & n'épioit que l'occasion de le déservir auprès du Prince.*] Hermias s'attendoit qu'Antiochus se feroit peut-être tuer à la guerre, & qu'é

du Prince. Le conseil qui se tint sur la révolte de Molon lui parut favorable à son dessein. Antiochus y aiant ordonné à chacun de dire comment il croioit qu'on devoit se conduire dans cette affaire ; Epigéne parla le premier & dit qu'il n'y avoit pas un moment à différer, que le Roi devoit incessamment se transporter en personne sur les lieux, qu'il prendroit là le tems convenable pour agir contre les révoltez : que quand il y seroit, ou Molon n'auroit pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son Prince & d'une armée, ou, s'il persistoit dans son dessein, les peuples ne manqueroient pas de le livrer bientôt au Roi.

Il parloit encore, lorsqu'Hermias transporté de colére dit qu'il y avoit longtems qu'Epigéne trahissoit en secret le Roiaume, mais qu'heureusement il s'étoit découvert par l'avis qu'il venoit de donner, qui ne tendoit qu'à faire partir le Roi avec peu de troupes, & à mettre sa personne entre les mains des révoltez. Il s'arrêta là, content d'avoir jetté comme cette premiére semence de calomnie : mais c'étoit-là plutôt un mouvement d'aigreur qui lui échapoit, qu'un effet de la haine implacable dont il étoit dévoré. Son avis fut donc qu'il ne falloit pas marcher contre Molon. Ignorant & sans expérience sur les choses de la guerre, il craignit de courre les risques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit sans rien craindre attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de ses plaisirs. Le conseil ainsi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Molon à Xénon & à Théodote Hémiolien, & pressa Antiochus de penser à reconquérir la Cœlesyrie, par là il venoit à son but, qui étoit que le jeune Prince envelopé pour ainsi dire de tous les côtez de guerres, de combats & de périls, & aiant

tant Tuteur du jeune Prince, s'il pouvoit parvenir par ses intrigues à ce degré-là, il gouverneroit le Roiaume. Quelle folle imagination ! Il eut même des vûes criminelles, qui furent de se défaire du Roi ; ce qui fut la cause que ce Prince, qui s'apperçut des mauvais desseins d'un si méchant homme & si dangereux, le fit poignarder devant lui. Sa perfidie à l'égard d'Epigéne, qu'il fit mourir, est diabolique, & cependant à la honte de la nature humaine l'Histoire nous fournit mille exemples semblables. Celle de Sosibe à l'égard de Cléoméne en approche assez. Hermias avoit très-grand besoin d'éloigner les amis de son Maître par toutes sortes de ruses & de calomnies pour les perdre, s'il ne pouvoit les écarter d'auprès de sa personne, quoiqu'ils pûssent être utiles à l'Etat, action très-criminelle ; car c'est trahir le Prince, dit Tite-Live, que de perdre & de gâter dans son esprit ceux qui sont capables de le bien servir. Hermias poussa les choses plus loin, il ne se fit aucune conscience de faire mourir ceux dont toute la faute consistoit dans le malheur de lui déplaire.

besoin de ses services, n'eût pas le tems de penser ni à le punir de ses fautes passées, ni à le dépouiller de ses dignitez.

Il forgea ensuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoiée par Achée & la remit au Roi. Cette lettre portoit que Ptolémée pressoit Achée de s'emparer du Roiaume: qu'il le fourniroit de vaisseaux & d'argent s'il prenoit le Diadéme & prétendoit ouvertement à la souveraineté; qu'il avoit déja en effet, mais dont il s'envioit à lui-même le titre en rejettant la couronne que la fortune lui présentoit. Sur cette lettre le Roi résolut de marcher à la conquête de la Cœlesyrie. Quand il fut à Séleucie proche Zeugma, Diognéte Amiral y arriva de Cappadoce, amenant avec lui Laodice fille de Mithridate, pour la mettre entre les mains d'Antiochus à qui elle étoit destinée pour femme. Ce Mithridate se vantoit de décendre (b) d'un des sept Perses qui avoient tué Magus, & d'a-

(b) *Ce Mithridate se vantoit de décendre d'un des sept Perses qui avoient tué Magus.*] Les anciens Grecs & Romains & presque toutes les nations, si l'on en excepte quelques-unes beaucoup moins sages, étoient extrêmement entêtées de leur noblesse, & de l'antiquité de leur extraction. On peut voir par ce que dit ici Polybe & en differens endroits de son Histoire qu'on ne s'en piquoit pas moins en Asie; c'est toute autre chose aujourd'hui. Ce sont des barbares & gens de néant, dit-on, mais n'est-ce point un préjugé, puisque toujours égaux il n'y auroit plus que la vertu qui pût les distinguer & les avancer? Il est certain qu'on ne connoit à présent dans ce païs-là d'autre noblesse d'extraction que pour les chevaux. Les Arabes vous débitent gravement leur généalogie lorsqu'ils les mettent en vente. Mithridate pouvoit fort bien se dire issu de l'un des sept Perses qui tuérent Magus sans prendre son origine dans les siécles les plus perdus comme font tant d'autres. Les généalogies de plusieurs Maisons de l'Europe sont plus chimériques que celles de certaines familles Romaines qui se faisoient décendre de quelques Dieux ou de quelques Déesses. Je ne puis m'empêcher de rire de ce que la plûpart des Maisons nobles racontent de leurs premiers fondateurs; celles du commun les vont chercher dans les Croisades. Il semble qu'on s'en soit dégoûté depuis qu'on a puisé dans cette source & cherché quelque nom dans ces braves qui se croisérent. Ceux qui sçavent qu'il ne feroit pas trop bon pour eux de se dire décendus de quelque race illustre ou de quelqu'ancienne Maison qui reste encore, & qui n'ont qu'une extraction basse, ne manquent pas de trouver quelque nom de quelque grande Maison en Pologne, en Suede, dans la Saxe, en Hongrie ou en Italie, qui est semblable ou à peu près semblable aux leurs, & ne manquent pas de s'en faire sortir. Ils le cherchent surtout dans les Royaumes & les Républiques qui ont éprouvé de grandes révolutions; car ils choisissent toujours quelque Maison éteinte, de peur d'éprouver quelque rude mortification. C'est toujours quelque cadet qui s'est échappé de la maison pour aller servir quelque Prince, & qui après maints beaux faits d'armes aura épousé pour le moins quelque Princesse, s'il n'a pas épousé quelqu'Infante en considération de ses grandes actions. Si ce que je dis ici ne regardoit que quelques Maisons en France, ou ailleurs, qui nous débitent de tels romans, on n'auroit pas tant de penchant à s'en moquer; mais en vérité tout est rempli de ces sortes de nobles imaginaires ou factices.

La hardiesse des faiseurs de semblables généalogies est à peine concevable: ils sont tous d'une fécondité extraordinaire à trouver des aieux illustres aux hommes les plus nouveaux. Si votre nom est favorable, ne doutez pas un seul moment qu'ils ne vous fassent sauter dans quelque

voir conservé la domination que ses Péres avoient reçûe de Darius, & qui s'étendoit jusqu'au Pont-Euxin. Antiochus suivi d'un nombreux cortége fut au devant de la jeune Princesse, & les nôces se firent avec la magnificence qu'on devoit attendre d'un grand Roi. Ensuite il vint à Antioche pour y déclarer Reine Laodice, & s'y disposer à la guerre.

Pour reprendre l'histoire de Molon, il attira dans son parti les peuples de son gouvernement, partie en leur faisant espérer un grand butin, partie en intimidant les Chefs par des lettres menaçantes qu'il feignoit avoir reçûes du Roi. Il avoit encore disposé son frere à agir de concert avec lui, & s'étoit mis en sûreté contre les Satrapes voisins, dont il avoit à force de largesses acheté l'amitié: ces précautions prises, il se met en marche à la tête d'une grande armée & va au devant des troupes du Roi. Xénon & Théodote craignant qu'il ne fondît sur eux se retirérent dans les villes. Molon se rendit maître du païs des Apolloniates & y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant il ét it formidable par l'étendue de son gouvernement. Car c'est chez les Médes que sont tous les haras de chevaux du Roi. Il y a du bled & des bestiaux sans nombre: la force & la grandeur du pais est inexprimable.

En effet la Médie occupe le milieu de l'Asie, mais comparée avec les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne surpasse & en étendue & par la hauteur des montagnes dont elle est couverte. Outre cela elle commande à des nations très-fortes & très-nombreuses. Du côté d'Orient sont les plaines de ce désert qui est entre la Perside & la Parrhasie, les Portes Caspiennes, & les montagnes des Tapyriens, dont la mer d'Hircanie n'est pas fort éloignée. Au Midi elle confine à la Mésopotamie & aux Apolloniates. Elle touche aussi à la Perse & elle est défendue de ce côté-là par le Zagre montagne haute

bonne & noble Maison qu'ils trouveront toujours dans les Historiens qui ont écrit des guerres des divers Etats de l'Europe. Sandoal historien Espagnol, qui a fait la généalogie de l'Empereur Charlequint, l'a établie de pere en fils depuis Adam jusqu'à lui. Celle de Granatin Peñafiel n'est pas moins singuliere. Il soutient gravement qu'il n'y avoit eu que cent dix-huit générations depuis Adam jusqu'à Philippe III. Roi d'Espagne, & cent vingt-une de la même ligne jusqu'au Duc de Lerme pour lequel il composa ces belles sottises.

Bonani dit dans son *Numismata Pontificum Romanorum*, que le Pape Martin V. de la Maison des Colonnes venoit de Marius, qu'on regarde comme le chef de cette illustre Maison, & qui servoit en Afrique sous Scipion. On voioit, dit-il, de petites colonnes d'argent qui étoient autant de monumens de ses conquêtes.

de cent ſtades, & partagée en différens ſommets qui forment ici des gouffres, & là des vallées qu'habitent les Coſſéens, les Corbréens, les Carhiens & pluſieurs autres ſortes de Barbares qui ſont en réputation pour la guerre. Elle joint du côté d'Occident les Ataopatiens, peuple peu éloigné des nations qui s'étendent juſqu'au Pont-Euxin. Enfin au Septentrion elle eſt bordée par les Eliméens, les Ariaraces, les Caddusiens & les Matianes, & domine ſur cette partie du Pont qui touche aux Palus Méotides. De l'Orient à l'Occident régne une chaîne de montagnes entre leſquelles ſont creuſées des campagnes toutes remplies de villes & de bourgs.

Molon, maître d'un pais ſi vaſte & ſi approchant d'un grand Roiaume, ne pouvoit pas ne point être redoutable. Mais quand les généraux de Ptolémée lui eurent abandonné le plat païs, & que les premiers ſuccès eurent enflé le courage de ſes troupes, ce fut alors que la terreur de ſon nom ſe répandit par tout, & que les peuples d'Aſie déſeſpérérent de pouvoir lui réſiſter. D'abord il eut deſſein de paſſer le Tigre pour aſſiéger Séleucie, mais comme Zeuxis avoit fait enlever tous les bateaux, qui étoient ſur ce fleuve, il ſe retira au camp appellé de Ctéſiphon, & amaſſa des proviſions pour y paſſer l'hiver.

CHAPITRE XI.

Progrès de la révolte de Molon. Xénéte général d'Antiochus paſſe le Tigre pour attaquer le rebelle, & il en eſt vaincu.

LE Roi aiant eu avis des progrès de Molon & de la retraite de ſes Généraux, vouloit retourner contre ce rebelle & quitter la guerre contre Ptolémée. Mais Hermias s'en tint à ſon premier projet, & envoia contre Molon Xénéte Achéen, qu'il fit nommer Généraliſſime. Il faut, diſoit-il, faire la guerre à des révoltez par des généraux; mais c'eſt au Roi de marcher contre des Rois & de combattre pour l'Empire. Aiant le jeune Prince comme à ſes ordres, il continua de marcher, & aſſembla les troupes à Apamée, de là il fut à Laodicée. Le Roi partit de cette ville avec toute l'armée, & traverſant le déſert il entra dans une vallée fort étroite entre le Liban & l'Antiliban, & qu'on appelle la val-

lée de Marsyas. Dans l'endroit le plus serré sont des marais & des lacs sur lesquels on cueille des cannes odoriférantes. Le détroit est commandé des deux côtez par deux châteaux, dont l'un s'appelle Broque & l'autre Gerrhe, & qui ne laissent entre eux qu'un passage assez étroit. Le Roi marcha plusieurs jours dans cette vallée, s'empara des villes voisines, & arriva enfin à Gerrhe. Mais Théodote Etolien, logé dans les deux châteaux, avoit fortifié de fossez & de palissades le défilé qui conduit au lac, & avoit mis bonne garde par tout. Le Roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux; mais comme il souffroit là plus de mal qu'il n'en faisoit, parce que ces deux places étoient fortes, & que Théodote ne se laissoit pas corrompre, il quitta son dessein.

Dans l'embarras où il étoit, il reçut encore nouvelle que Xénéte avoit été entiérement défait, & que Molon avoit soumis à sa domination toutes les hautes provinces. Sur cet avis il partit au plutôt des deux châteaux pour venir donner ordre à ses propres affaires. Car ce Xénéte qu'il avoit envoié pour Généralissime, se voiant revêtu d'une puissance qu'il n'auroit jamais osé espérer, traitoit ses amis avec hauteur, & ne suivoit, dans ses entreprises, qu'une aveugle témérité. Il prit cependant la route de Séleucie, & aiant fait venir Diogéne & Pythiade, l'un Gouverneur de la Susiane, & l'autre de la mer rouge, il mit ses troupes en campagne, & alla prendre son camp sur le bord du Tigre en présence des ennemis. Là il apprit de plusieurs soldats, qui du camp de Molon étoient passez au sien à la nage, que s'il traversoit le fleuve, toute l'armée de Molon se rangeroit sous ses étendarts, parce qu'elle haïssoit autant Molon, qu'elle aimoit Antiochus. Encouragé par cette nouvelle, il résolut de passer le fleuve. Il fit d'abord semblant de vouloir jetter un pont sur le Tigre dans un endroit où il y avoit une espéce d'Isle; mais comme il ne disposoit rien de ce qui étoit nécessaire pour cela, Molon ne se mit pas en peine de l'empêcher. Il se hâta ensuite d'amasser & d'équiper des batteaux. Puis aiant choisi dans toute son armée ce qu'il y avoit de meilleur, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, & laissé Zeuxis à la garde du camp, il décendit environ quatre-vingt stades plus bas que n'étoit Molon, passa son corps de troupes sans aucune opposition, & campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, & défendu aux autres endroits par des marais & des fondriéres impraticables.

Molon détacha sa cavalerie pour arrêter ceux qui passoient & tailler en pieces ceux qui étoient déja passez. Cette cavalerie approcha en effet, mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne connoissant pas les lieux elle se précipita d'elle-même dans les fondrieres qui la mirent hors d'état de combattre, & où la plûpart périrent. Xénéte toujours persuadé que les rébelles n'attendoient que sa présence pour se joindre à lui, avança le long du fleuve & campa sous leurs yeux. Alors Molon, soit par stratagême, soit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque chose de ce qu'esperoit Xénéte, laisse le bagage dans les retranchemens, décampe pendant la nuit & prend le chemin de la Médie. Xénéte croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il craint d'en venir aux mains, & qu'il se défie de ses troupes. Il s'empare de son camp, & y fait venir la cavalerie & l'équipage qu'il avoit laissé sous la garde de Zeuxis. Il assemble ensuite l'armée & l'exhorte de bien espérer des suites de la guerre, puisque Molon avoit déja tourné le dos. Il leur donne ordre de repaître & de se tenir prêts, parce que de grand matin il se mettroit à la queue des ennemis. L'armée pleine de confiance & regorgeant de vivres, fait bonne chere, boit à l'excès, & par une suite nécessaire néglige la victoire.

Après avoir marché quelque tems, Molon fait repaître & revient sur ses pas. Toute l'armée ennemie étoit éparse & ensevelie dans le vin, il se jette au point du jour sur les retranchemens. Xénéte effraié s'efforce inutilement d'éveiller ses soldats. Il se présente témérairement au combat & y perd la vie. La plûpart des soldats furent massacrez sur leurs paillasses, le reste se jetta dans le fleuve pour passer au camp qui étoit sur l'autre bord, & y périt pour la plus grande partie. C'étoit une confusion & un tumulte horrible dans les deux camps. Les troupes étonnées d'un accident si imprévu étoient hors d'elles-mêmes. Le camp qui étoit de l'autre côté, n'étoit éloigné de celui d'où l'on sortoit que de la largeur du fleuve, & l'envie de se sauver étoit telle, qu'elle fermoit les yeux sur la rapidité du Tigre & sur la difficulté de le traverser. Les soldats, uniquement occupez de la conservation de leur vie, se jettoient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jettoient aussi les chevaux & les équipages, comme si le fleuve par je ne sçai quelle providence eût dû compatir à leur peine, & les transporter sans péril de l'autre côté. On voioit flotter entre les

nageurs, des chevaux, des bêtes de charge, des armes, des cadavres, des équipages de toute sorte, c'étoit le spectacle du monde le plus affreux & le plus lamentable.

Le camp de Xénéte enlevé, Molon passa le fleuve sans que personne se présentât pour l'arrêter, car Zeuxis avoit aussi pris la fuite, il se rend encore maître de ce second camp, puis part avec son armée pour Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis & Diomédon qui y commandoient l'avoient abandonnée : il continue d'avancer & se soumet toutes les hautes Provinces sans coup férir. Maître de la Babylonie & du Gouvernement qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, il vient à Suse, & emporte la ville d'assaut : mais contre la citadelle ses efforts furent inutiles. Diogéne l'avoit prévenu & s'y étoit jetté. Il quitta donc cette entreprise, & aiant laissé du monde pour en faire le siege, il ramena son armée à Séleucie sur le Tigre. Après avoir fait là rafraîchir ses troupes & les avoir encouragées, il se remit en campagne & subjugua tout le païs qui est le long du fleuve jusqu'à Europe, & la Mésopotamie jusqu'à Dures.



OBSERVATIONS

Sur le passage du Tigre par l'armée de Xénéte Géneral du Roi Antiochus.

§. I.

On se laisse prendre aux ruses les plus surannées. Faux prétexte de la plûpart des révoltes. De quelque Religion que soit un Roi, il n'est pas permis de prendre les armes contre lui.

THucydide a dit que la plus belle de toutes les louanges qu'on puisse donner à un Général d'armée est celle qui s'acquiert par la ruse & le stratagême. Philippe pere d'Aléxandre le Grand a dit la même chose après ce célébre Historien. Les Grecs étoient grands maîtres dans cet art, c'est plutôt une science; car l'art de tromper finement à la guerre peut être très-aisément réduit en principes & en méthode, & je crois l'avoir assez fait connoître dans cet Ouvrage. L'on y excelle infiniment plus par l'acquit que par le naturel, puisqu'en effet la guerre est la science des tromperies. Les Lacédémoniens avoient ce me semble une mauvaise méthode pour dresser leur jeunesse à tromper & à ruser à la guerre, c'étoit de leur apprendre l'art de la filouterie, celui qui s'en acquitoit le plus finement étoit estimé le plus habile: mais si l'on étoit pris sur le fait, on étoit puni très-sévérement, non pour avoir vôlé mais pour s'en être mal acquité, & avec peu d'esprit & d'artifice. Silius fait dire à Corvin, *qu'il est plus glorieux de mettre en œuvre la ruse & l'artifice que d'avoir recours à la force.* Plutarque dit qu'à Lacédémone on mettoit une grande difference entre ceux qui surmontoient leurs ennemis par la ruse & ceux qui les vainquoient par la force ouverte, & que les premiers immoloient une plus grande victime.

Molon dont la rébellion est célébre dans mon Auteur, eût sans doute mérité d'en immoler trois, s'il fût né dans Sparte. Mais d'où vient que l'Historien est si sec dans ce qu'il rapporte de l'événement du passage du Tigre & de la défaite de Xénéte: cela étoit ce me semble très-digne de ses réfléxions & de ses éloges, car il y a beaucoup à soupçonner que Molon prit l'épouvante après le passage du Tigre par Xénéte, & que sa retraite étoit moins le résultat d'un dessein profond, que l'effet de la peur ou d'une terreur panique. Ce n'est ici qu'une conjecture qni me paroît assez probable, cela va presque à la conviction par les paroles de Polybe. *Molon*, dit-il, *soit par stratagême, soit qu'il craignit qu'il n'arrivât quelque chose de ce qu'esperoit Xénéte, laissa les bagages dans les retranchemens & décampa pendant la nuit.* L'Histoire est remplie d'un assez bon nombre d'exemples de Généraux qui ont abandonné leur camp par une retraite simulée: mais celles qui nous portent à tout abandonner, vivres, tentes, équipages,

& tout l'attirail d'une armée, sans rien emporter, j'avoue que cela me surprend & me paroît dépourvu de toute vraisemblance & plus capable d'orner un roman qu'une histoire, & cependant ils agissent comme si c'étoient des bêtes qui se fissent la guerre entre elles. J'en serois peut-être moins étonné, & cependant ces ruses sont en grand nombre; j'en passe une ou deux où quelque Général s'est laissé prendre, mais qu'il s'en trouve un si grand nombre, cela deshonore infiniment la nature humaine. Dans ces cas-là, & dans bien d'autres, je suis de l'avis de Bayle, qu'il n'y a rien de plus humiliant que de se représenter que l'on est homme.

On radotoit quelquefois dans ces tems antiques, il est certain qu'on radote moins dans celui-ci; car on trouve peu de faits semblables dans nos historiens. Il faut croire son ennemi bien dépourvu de raison & de sens commun, que dis-je, bien stupide & bien brute pour croire qu'il se gorgera de butin, de vin & de viandes comme une bête, & qu'il s'endormira ensuite sans faire ni guet ni garde, comme s'il n'avoit plus rien à faire que cela ni rien à craindre. Pour cette occasion l'on emploie le stratagême dont je parle, & l'on trouve que l'on ne s'est point trompé. J'avoue que les soldats seront capables d'une telle conduite, mais ces soldats ont des Généraux & des Officiers à leur tête. Doit-on être moins sur ses gardes lorsque l'ennemi s'en est allé sans rendre aucun combat, que lorsqu'il est en notre présence? Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que Cyrus entr'autres tendit un piege tout semblable à l'armée de Tomiris, qui lui réussit parfaitement; Xénéte eût dû sans doute s'en souvenir. Un Général d'armée qui risque un tel stratagême risque beaucoup, & court à une perte presqu'assûrée; car si Xénéte eût été, je ne dis pas un habile Général, mais quelque chose au dessous du médiocre, en se tenant sur ses gardes, & faisant voir à ses soldats qu'ils avoient beaucoup à se défier d'une retraite qui tenoit plutôt de l'artifice que de la raison, & qu'ils étoient dans un danger évident de se perdre s'ils n'étoient dans leur devoir & dans une perpétuelle défiance de ce qui pouvoit arriver, Molon fût tombé dans son propre piége, il eût trouvé le camp ennemi bien gardé, & des troupes toutes prêtes à le bien recevoir. Il ne pouvoit éviter d'être battu ou de faire retraite, ce qui eût été infiniment plus honteux & plus ruineux pour lui que la perte d'une bataille la plus complette; au lieu que sans avoir combattu il se fût trouvé hors d'état de tenir la campagne sans vivres & sans équipages, & à la tête d'une armée composée de soldats misérables & désespérez. Qui doute qu'ils n'en eût été abandonné? car on passe aisément d'un parti à l'autre dans les guerres civiles, & particuliérement dans celles qui n'ont aucun fondement, comme étoit sans doute celle de Molon contre Antiochus, d'un sujet contre son maître & son Souverain, & qui n'a d'autres prétextes de sa prise d'armes, que ceux qui sont ordinaires aux rebelles, qui n'ont d'autres desseins, disent-ils, que de remedier aux abus & chasser d'auprès du maître un Ministre dont ils ne sont pas contens, & les mauvais Conseillers qui l'environnent; mais dont le véritable n'est, & ne fut guere jamais, que la passion désordonnée de satisfaire leurs intérêts & leur ambition. Les premiers qui ont pris

les armes une ou deux fois en faveur de ces sortes de gens donnérent une ou deux fois dans le panneau, sans passer pour simples & pour fort grossiers s'ils y alloient de bonne foi : mais après tant d'exemples de semblables supercheries, car elles sont sans fin & de tous les siécles, après tant de révolutions arrivées, qui n'avoient d'autre principe que cet intérêt, cette ambition, ou le mécontentement ou la haine contre un favori ou contre un Ministre, après tant d'exemples de cette nature, ne faut-il pas être bien sot & bien dupe pour donner dans un piége aussi suranné que celui-là ? Je renvoie mon Lecteur aux réflexions de M. le Vassor dans son Histoire de Louis XIII. il a chanté ces sortes de gens, il nous les a dépeints d'après nature & avec des couleurs qui ne nous les font pas seulement détester, mais encore regarder avec un mépris souverain. Rien de plus lâche & de plus infâme que ces sortes de factieux. M. de la Rochefoucault dans ses Mémoires ne nous les chante pas avec tant d'horreur, il en met pourtant beaucoup, bien qu'il y eût été trompé, & qu'il se soit tourné du côté du parti rébelle. La rébellion de Molon, celle d'Achée même avoit quelque chose de grand & d'élevé dans son principe, quoique de très-criminel, mais ceux qui ont été la cause de la plûpart des révolutions qui sont arrivées sous le regne de Louis XIII. & pendant la minorité de Louis XIV. n'avoient, disons-le sans façon, rien de semblable. Dans les guerres même de Religion, les Chefs, si l'on en excepte trois ou quatre, entre autres le Prince Henri de Rohan & l'Amiral de Coligni, le reste n'avoit ni religion, ni bonne foi, ni honneur, ils en avoient moins que leurs soldats, qui combattoient pour leurs partis bons ou mauvais, bien que les Loix du Christianisme ne permettent en aucune maniere à des Sujets de prendre les armes contre leur Souverain légitime de quelque Religion qu'un Prince puisse être ou qu'il veuille être ; c'est le sentiment des plus habiles Théologiens & de S. Paul lui-même. Je citerai là-dessus Bayle dans son Dictionaire dans l'article d'Amyrault, il dit que ce Ministre Professeur en Théologie à Saumur étoit un des plus sçavans & des plus honnêtes hommes de son tems, & que dans l'Apologie qu'il publia pour ceux de la Religion l'an 1647. il excuse le mieux qu'il peut leurs guerres civiles de France, mais il déclare néanmoins » qu'il ne veut » nullement entreprendre la défense » de la prise d'armes contre son » Prince pour quelque cause que ce » puisse être . . . . & qu'il a toujours » cru qu'il convient beaucoup mieux » à la nature de l'Evangile & à la » pratique de l'Eglise ancienne de » n'avoir recours à autres armes qu'à » la patience, aux larmes & aux » prieres... & toutes les fois, dit-il, » que je jette les yeux de l'esprit dessus l'histoire de nos peres, je ne puis » que je ne regrete très-sensiblement » qu'ils n'aient tant d'autres belles » vertus dont il nous ont laissé les » exemples de l'imitation des premiers Chrétiens en cette invincible patience qu'ils montrérent sous » les persécutions des Empereurs. Ces paroles dont je me suis souvenu & si propres à nous faire détester les guerres civiles, & ceux qui en sont les boutefeux ou les Chefs, ne m'ont pas paru devoir être supprimées, car elles prouvent que si ces guerres ne sont pas permises dans les choses de Religion, à plus forte raison dans les autres cas, où la Religion & la

conscience n'entrent en aucune maniere : telle fut celle de Molon contre son Prince, & de cent mille autres rebelles beaucoup plus indignes que lui, pour être portez d'une ambition moins noble & moins élevée, accompagnée d'une infâme & basse avarice.

§. II.

Il est toujours bon que le Roi commande lui-même ses armées. Remarques sur le passage du Tigre par Xénéte. Effets étranges de la peur.

Molon avoit déja remporté cette grande victoire sur Xénéte par un stratagême fort remarquable. Cet événement jetta Antiochus dans un très grand embarras. S'il eût écouté les avis des gens sages & expérimentez, & qu'il se fût moins laissé gouverner par un Ministre lâche, malhabile & vindicatif, qui ne sçavoit ce que c'étoit que la guerre, & qui craignoit moins pour son maître que pour lui du conseil qu'Epigéne donnoit, ce Prince auroit marché en personne droit à Molon pour le combattre. Hermias n'oublioit rien pour empêcher que le Roi ne s'exposât dans une guerre si difficile, le Roi assembla son Conseil, » & aiant ordonné » à chacun, dit mon Auteur, de » dire comme il croioit qu'on de» voit se conduire dans cette affaire, » Epigéne parla le premier, & dit » qu'il n'y avoit aucun tems à per» dre, que le Roi devoit incessam» ment se transporter en personne » sur les lieux, & épier là le moment » d'agir contre les révoltez. Epigéne donne tout aussi-tôt la raison en guerrier digne des éloges que l'Historien fait de ce sujet fidele : mais quelquefois les favoris, qui ont des interêts differens du bien & de la gloire du Prince, ne s'accommodent pas toujours des conseils des habiles gens, ou de ceux dont ils craignent la concurrence, dont le mérite éclate un peu trop, & dont les projets, pour être estimez trop grands & le succès trop assûré, leur font craindre que s'ils venoient à être suivis, le Prince ne vînt à reconnoître le mérite de ces gens-là, qu'il ne leur accordât sa confiance, & qu'il ne rabattît beaucoup de celle dont il les honore, & qu'il ne reconnût leur peu d'habileté par la justesse & la sagesse des conseils des autres. C'est ce qui arriva à Aratus à l'égard de Philippe, dont la jeunesse, plus éclairée que celle d'Antiochus, fit qu'il écouta volontiers les avis d'un homme sage & consommé dans les affaires, préférablement à ceux de son Ministre; au lieu que le Roi Antiochus se laissa entraîner aux insinuations & aux mauvais conseils d'Hermias, qui cherchoit plutôt à satisfaire sa haine, sa jalousie & toutes ses autres passions contre un homme de bien, que la gloire & le salut de son Maître. En effet comme il craignoit qu'il ne prît le parti le plus honorable, & le plus digne d'un Roi, qui étoit celui qu'Epigéne lui proposoit, il chercha à rendre celui-ci suspect de trahison par les calomnies les plus affreuses, où sa lâcheté avoit autant de part que sa haine. Polybe nous l'assûre lui-même. » Pour Her» mias, dit-il, parfaitement igno» rant sur la guerre il craignoit d'en » courir les hazards, il ne voulut » point marcher contre Molon ; il » aimoit mieux prendre les armes » contre Ptolemée, persuadé qu'a» vec un Prince aussi lâche il n'y » avoit point de péril à craindre, & proposa Xénéte Achéen pour le commandement des forces desti-

nées contre Molon : au lieu qu'il importoit extrémement que le jeune Roi marchât contre celui de ses ennemis qui lui paroissoit le plus redoutable. » Il faut, disoit-il, faire » la guerre à des révoltez par des » Généraux ; mais c'est aux Rois » à marcher contre des Rois, & à » combattre pour l'Empire: comme s'il étoit honteux à un grand Monarque de combattre pour se défendre dans les dangers les plus éminens.

Le Cardinal de Richelieu, qui tenoit un peu du caractére d'Hermias à l'égard de son adresse à rendre suspects ceux qu'il craignoit; cet habile & adroit Ministre, dis-je, ne pensa jamais comme celui du jeune Antiochus. Il conseilla toujours à son Maître de marcher lui-même en personne contre les Puissances qui l'attaquoient, comme contre ses sujets rebelles, & il importe plus aux Rois de marcher contre ces derniers que contre les autres, parce qu'il y a peu de fidélité dans les guerres civiles, & qu'il s'en trouve peu parmi les Grands qui ne soient suspects, surtout lorsqu'elles ont pour principe ou pour prétexte l'oppression des peuples & des loix sous lesquelles ils vivent. Hermias étoit Etolien, & joignant à sa façon de gouverner impérieuse, & à sa qualité d'étranger tout le contraire de ce qu'il auroit dû être, une humeur vindicative & sanguinaire, la lâcheté & la perfidie, tout cela n'aida pas peu à aliéner les esprits; ce qui produisit des factions, d'où naquit la révolution dont mon Auteur parle, qui commença par la révolte de Molon, & fut peu après suivie du soulévement des Satrapes des grandes provinces de l'Asie. Troubles qu'on peut raisonnablement imputer au seul Hermias, du moins il en fournit le prétexte. Ce ne sont pas toujours ceux qui prennent les armes les premiers qui sont la cause des malheurs des guerres civiles; mais ceux uniquement qui mettent les autres en nécessité de les prendre. Le Cardinal Mazarin n'eut garde d'imiter l'Etolien dans son Ministére, il suivit une toute autre politique, par cela seul qu'il étoit étranger; & bien qu'il fût seul à la tête des affaires, qu'il ne fût pas moins grand politique, ni moins éclairé que le Cardinal de Richelieu, & qu'il ne fût point vindicatif, il trouva pourtant des Molons & des Achées, & une partie de la minorité de Louis XIV. se passa dans les horreurs des guerres civiles. Ces deux Ministres n'eurent garde de suivre le conseil d'Hermias, ils suivirent celui d'Epigéne, ils menérent souvent le jeune Monarque contre les rebelles: car rien n'impose davantage aux factieux, & ne leur donne plus de terreur que la présence du Souverain.

Antiochus se souvint du conseil d'Epigéne, que son Ministre fit mourir par un tour de perfidie, dont il y a bien des exemples dans l'Histoire; il se porta lui-même contre Molon & contre Achée, après s'être défait de son Ministre, il commanda toujours ses armées. On pouvoit appliquer à ce Prince, comme à Philippe & à tant d'autres, ce que répondoit Henri IV. au Nonce du Pape, qui lui demandoit un jour combien de tems il avoit fait la guerre. *Toute ma vie*, lui répondit ce brave Roi, *& jamais mes armées n'ont eu d'autre Général que moi.* Il seroit à souhaiter que tous les Princes en fissent autant, leurs affaires en iroient beaucoup mieux. Tite-Live dit que les Rois doivent être les premiers Généraux de leurs armées.

Regem conspici, Regem unum Ducem, unum Imperatorem videri debere. Que l'on jette les yeux sur les Princes qui ont commandé eux-mêmes leurs armées, on verra qu'ils ont été rarement malheureux, & qu'ils ont fini heureusement leurs guerres. Le Sultan Selim n'avoit-il pas raison de dire que les victoires qu'on remporte sans le Maître sont presque toujours boiteuses ? Toutes celles que nous avons vûes ne marchent pas plus droit ; les autres, qui semblables à celle de Cannes, sembloient ne devoir laisser aucune queue aux guerres, ne sont pas de ce siécle, ni du siécle passé : elles ont presque toutes ressemblé à cette derniére, & ceux qui en ont le mieux profité ont-ils fait tout ce qu'ils pouvoient faire ? Combien d'Annibals & combien peu de Césars ! Le mauvais conseil d'Hermias, & la sagesse de celui d'Epigéne, nous ont conduit à souhaiter aux Princes de suivre toujours l'avis du dernier.

Xénéte étoit un malhabile Général, bien qu'il eût commencé en fort habile homme. Il vit bien que le dessein de Molon étoit de passer le Tigre & de faire le siége de Séleucie, pour avoir une tête en-deçà & en faire une place d'armes & le théâtre de la guerre. Xénéte le prévint sur ce fleuve pour en défendre le passage, ou pour le traverser, s'il lui étoit possible, & attaquer l'armée rebelle qui s'étoit campée de l'autre côté, sans qu'il lui fût possible d'y dresser un pont, Zeuxis aiant fait enlever tous les batteaux le long de ce fleuve : précaution qui vient assez naturellement à l'esprit, & dont très-peu se servent. Xénéte craignant de passer la campagne sans rien faire, se résolut de passer le Tigre sur la foi de quelques transfuges, qui le leurrérent de l'espérance que la plus grande partie des rebelles se tourneroient de son côté. Polybe dit qu'il ramassa tous les batteaux qu'il put trouver le long du fleuve, & il y a toute apparence qu'il en fit construire un bon nombre dans son camp : car le mot d'équiper des batteaux pour le passage d'une riviére ne sçauroit signifier autre chose que la construction de ces batteaux. Il se servit de la ruse ordinaire, qui est de feindre de vouloir tenter en un endroit, & d'y jetter un pont à couvert d'une Isle, & de passer par un autre, où le fleuve étoit visiblement plus large & plus difficile; mais dans ces sortes de cas, où il ne s'agit pas d'établir un pont, mais d'embarquer des troupes & de les faire traverser, il faut toujours choisir les lieux où l'ennemi se défie le moins : car une armée qui se campe en-delà d'un grand fleuve pour en défendre le passage, se poste toujours aux endroits les plus aisez & les plus favorables pour jetter un pont, & surtout à ceux où le fleuve forme plusieurs Isles, parce qu'en y communiquant par plusieurs ponts, il ne nous reste plus que le bras qui nous sépare de l'ennemi.

Xénéte fit deux choses qu'il crut pouvoir lui assûrer le succès de son entreprise : il fit d'abord mine de vouloir traverser, & de construire un pont à la faveur d'une Isle vis-à-vis ou fort près de l'armée rebelle ; ensuite la lenteur ou plutôt le secret des préparatifs, & l'opinion que Molon avoit en ses forces, outre les avantages précédens, tout cela le rendit moins circonspect & fit qu'il se tint moins sur ses gardes qu'il n'auroit dû faire : dans les passages des grandes rivieres, ce n'est pas du côté où ces deux armées sont campées vis-à-vis l'une de l'autre, que

que celui qui cherche à empêcher le passage doit porter tous ses soins, mais aux autres endroits plus éloignez au-dessus ou au-dessous du fleuve. C'est à quoi un habile Général pense ordinairement, & pour cela il prend les précautions qui ne sont ignorées d'aucun. Il y a plus que cela à observer dans cette partie de la guerre ; ce n'est pas la facilité de passer en un endroit plutôt qu'en l'autre qu'il faut considérer, mais le terrain qui est en-delà qui nous peut nuire ou servir. S'il nous est favorable, & qu'au contraire le fleuve soit en cet endroit très-large & très-dangereux pour y établir un pont, à cause du grand nombre de bateaux qu'il faudroit, & de la difficulté de le faire, tout cela ne doit pas être une raison qui puisse nous empêcher de le choisir préférablement à tout autre : car il suffit de s'être rendu maître de l'autre bord, où l'on est assûré par l'avantage de la situation, & de celui de l'art qu'on peut y ajouter, s'il est nécessaire de se maintenir en sûreté avec peu de monde contre toutes les forces de l'ennemi. Alors on fait passer peu à peu toute l'armée en-delà, & l'on marche ensuite à l'ennemi, où l'on cherche un autre camp en décendant ou en remontant, où l'on puisse établir son pont avec moins de difficulté. C'est ce que Xénéte prétendoit faire après avoir passé le fleuve. Ce que je trouve de bien surprenant, est la négligence ou plûtôt le peu d'habileté de Molon, qui pouvoit bien s'imaginer qu'il n'étoit pas impossible de passer autre part le fleuve qu'au lieu où il étoit, & qu'il y a des endroits & des postes le long des bords sur lesquels on doit avoir une attention particuliére & les faire garder, & ce sont ceux où l'ennemi se trouve tout établi en y arrivant. Non seulement il n'en connut pas la conséquence, mais il ne paroît pas par le narré de Polybe, qu'il se fût servi des précautions ordinaires pour la défense du passage d'une riviére. Il donna dans le piége du monde le plus aisé à éviter. Ces sortes de ruses viennent aussi naturellement à l'esprit de celui qui veut traverser une riviére, qu'à celui de l'autre qui veut l'empêcher.

» Xénéte, dit l'Historien, décendit environ quatre-vingt stades » plus bas que n'étoit Molon, passa » son corps de troupes sans aucune » opposition, & campa de nuit dans » un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, & » défendu aux autres endroits par » des marais & des fondriéres impraticables. Je prie les gens de guerre de remarquer ces derniéres paroles. Il est aisé de concevoir que le Général d'Antiochus passa à un endroit où le fleuve formoit un coude ou un enfoncement si considérable, qu'il étoit difficile que Molon le pût attaquer, indépendamment même des autres avantages que Xénéte trouva après avoir traversé ; puisqu'il y avoit des marais & des fondriéres qui empêchoient que l'ennemi ne pût venir à lui qu'en défilant. Il y a toute sorte d'apparence que Xénéte s'y fortifia, & c'est par où l'on commence au passage d'une riviére, & surtout d'un grand fleuve, où ceux qui traversent avec des bateaux ne le font pas si facilement que sur une riviére d'une largeur médiocre ; outre qu'il faut toujours faire remonter les bateaux après avoir traversé, à cause du courant qui les entraîne en bas.

Lorsqu'un Général d'armée ne connoît pas le païs, qu'il ne l'a pas lui-même examiné ou fait recon-

noître, il est très-propre à tomber dans les fautes du monde les moins pardonnables. Pourquoi donc ne pas examiner soi-même & ne pas faire reconnoître? Molon averti que l'ennemi est en-deçà du fleuve, & qu'il l'a traversé avec un certain nombre de troupes, ignorant très-parfaitement la nature des lieux où il avoit percé, il détache sa cavalerie, sans sçavoir qu'une telle sorte d'arme est inutile & sans force dans un endroit de défilez très-étroits & de marais impraticables. Lorsqu'on est incertain de la situation des lieux, & quand même on en seroit le mieux instruit du monde, on ne néglige jamais d'y envoier de l'infanterie. Si l'on voit qu'elle ne puisse faire assez de diligence, chaque cavalier prend un fantassin en croupe, & l'on prend en même tems tous les dragons, ou du moins une grande partie, & l'on attaque en arrivant tout sur le champ fort ou foible: car c'est gagner beaucoup que d'en user ainsi & sans délibérer, pour deux raisons. La premiére, c'est qu'on ne donne pas le tems à l'ennemi de se bien reconnoître, & de se fortifier de telle sorte qu'on ne puisse plus l'attaquer; & la seconde, c'est que ses forces grossissent & augmentent toujours par les troupes qu'on embarque incessamment sur les bateaux qui passent & repassent sans cesse.

J'ai vû différens passages de riviéres, grandes & petites, en Italie, dans le Nord & ailleurs. J'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable ce qui s'y est fait. Il me semble qu'on n'y a pas toujours pris les précautions dont je viens de parler, & qu'on n'y a pas attaqué ce qui a percé. Quelquefois il s'est écoulé un tems très-considérable à délibérer, & on n'a commencé à agir que quand il n'étoit plus tems. D'autres fois on s'est retiré plutôt qu'il ne falloit. La plûpart de ces faits se trouvent rapportez dans cet Ouvrage. On ne sçauroit en faire trop souvent mention pour l'instruction des gens de guerre.

Xénéte choisit encore le tems le plus favorable à ces sortes d'entreprises, car toutes celles qui opérent des surprises ne sçauroient guéres réussir qu'à la faveur d'une nuit sans Lune. Voit-on beaucoup de gens qui choisissent ces heures-là dans tout ce qu'ils exécutent d'extraordinaire, ou qui en approche? Il faut voir des yeux du corps à la guerre, & les fermer ensuite pour voir des yeux de l'esprit, se retirer dans le cabinet, & méditer à loisir sur ce que l'on doit faire pour l'exécution; ce qui n'est pas difficile, dès qu'on s'est formé une idée bien nette du païs & du poste qu'on veut occuper, le tems qu'il faut à l'ennemi pour marcher & pour disposer toutes choses pour le combat; ce qui donne le tems de se fortifier & de se mettre en état de faire tête, pendant que ceux qui ont passé les premiers soutiennent & donnent le tems aux bateaux de faire un second débarquement. Ainsi peu à peu le nombre grossit, & l'on est en état de se mieux défendre par les secours qui arrivent successivement.

La méthode qu'on doit suivre pour se retrancher dans ces sortes de lieux resserrez, n'est pas celle qu'on suit ordinairement. J'ai proposé en plusieurs endroits de cet Ouvrage celle de se fermer par des arbres coupez. Rien n'égale la force de ces sortes de fortifications, ni rien de plus aisé que de se remparer en très-peu de tems, & l'on n'en a aucun à perdre; outre qu'en les

vant de la terre, quelque tems que l'on ait, l'on n'est jamais en état de résister à un grand effort. On n'a jamais celui de se mettre entiérement hors d'insulte, & un retranchement ne l'est jamais par les moiens dont on se sert ordinairement pour surmonter ces sortes d'obstacles; au lieu que l'abattis est fait en un instant, & l'on ne sçauroit jamais être pénétré, bien qu'il n'y ait ni fossé, ni parapet, ni fraise, ni palissade sur berme. Il ne faut ni pelle ni pioche, la hache suffit; mais dans ces endroits extrémement resserrez, ou dans les défilez où l'on ne peut se défendre ni attaquer que sur un petit front, le plus fort l'emporte quelquefois, lorsqu'on attaque à différentes reprises, & que les corps succédent l'un à l'autre pour conserver toujours une ardeur & une violence toujours égale dans le combat: car l'une & l'autre s'amortissent, si les premiers qui attaquent ne font place après un certain tems à des troupes fraîches qui les soutiennent & les relévent; on se trouve enfin accablé par tant d'attaques successives & nouvelles. C'est pour cela que je propose de former l'abattis ou le retranchement en angle rentrant & le plus profond; ce qui fournit un plus grand obstacle, & des revers contre lesquels l'ennemi ne sçauroit tenir. C'est, je pense, la meilleure méthode & la plus meurtriére. Il seroit à souhaiter qu'on voulût la suivre. Je reviens à mon sujet, si l'on peut s'imaginer que je m'en sois écarté.

Molon étonné de voir l'ennemi en-deçà, & ignorant la nature du poste qu'il occupoit, détache une partie de sa cavalerie dans un endroit où elle ne pouvoit être d'aucun usage. Il l'attaqua étourdiment, sans avoir fait reconnoître les marais où sa cavalerie alla s'engager sans réflexion & fort imprudemment. Il perdit là une partie de ses troupes, sans qu'il fût besoin de la main des ennemis pour les défaire.

Un si grand avantage porta Xénéte à de plus grands desseins, il crut qu'en s'approchant de l'armée des rebelles, Molon s'en verroit abandonné, & que toutes ses troupes se tourneroient du côté du parti du Roi. Il se hâte de déloger du poste qu'il occupoit, bien qu'il n'eût avec lui qu'une partie de ses forces, & que le reste fût encore en-delà du fleuve. Il longea la riviere en remontant pour s'approcher de l'ennemi où il parut en présence. Je suis fort embarassé de sçavoir, comme je l'ai dit plus haut, si le stratagême du Chef des factieux est l'effet d'un dessein prémédité, ou celui du desespoir qu'il conçut après avoir connu la honte de sa retraite précipitée, car il abandonna son camp, ses bagages & ses vivres à la faveur de la nuit. Je pancherois fort de ce côté-là. Quoi qu'il en soit il s'enfuit à la faveur des ténébres. Que ce soit une fuite réelle, ou une retraite fausse & simulée, il est constant qu'il revint sur ses pas, comme mon Auteur le rapporte, lorsque Xénéte s'étoit emparé de son camp, ses soldats ne pensoient à rien moins qu'à ce qui leur devoit arriver. Il y paroît assez par la misérable conduite de leur Général. » L'armée » pleine de confiance, dit mon Auteur (car une bonne partie avoit traversé en-deçà ensuite du premier combat,) » & aiant des vivres à » foison, fit bonne chere, but à » l'excès, & s'abandonna à la non- » chalance ordinaire aux gens qui » sont dans cet état. Je renvoie mon lecteur au texte où cet événe-

ment est écrit avec tout l'art d'un grand Ecrivain, & d'un guerrier expérimenté.

On voit dans cette surprise d'une partie de l'armée de Xénéte dans le camp de Molon, où il s'étoit établi, un des plus étranges effets de la peur qu'on puisse jamais imaginer, je ne sçaurois me dispenser de faire quelques remarques sur cet endroit de Polybe. J'ai dit quelque chose de cette passion dans les Volumes précédens, mais ici elle nous jette dans l'étonnement. Car je ne vois rien de semblable. Citons le passage tout entier, pour épargner la peine à mes Lecteurs de l'aller chercher dans le texte. Les armes tombent des mains des plus braves, & des plus hardis dans les surprises, & la tête tourne lorsque ces sortes d'avantures arrivent. Xénéte & ses troupes aiant été surpris, la confusion & le trouble furent étranges dans le camp, chacun chercha son salut plutôt par la fuite que par son courage. » Comme on » voioit le camp qui étoit de l'au» tre côté, dit mon Auteur, n'é» tant éloigné de l'autre que de la » largeur du fleuve; l'envie de se » sauver fermoit les yeux sur la ra» pidité du Tigre, & sur la diffi» culté de le traverser. Ne sçachant » où ils en étoient, & occupez uni» quement de la conservation de » leur vie, ils se jettoient eux-mê» mes dans le fleuve. Ils y jettoient » aussi les chevaux & les équipa» ges, comme si le fleuve par je ne » sçais qu'elle providence eût dû » compatir à leur peine, & les » transporter sans péril de l'autre » côté. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Xénéte sans être si fou fit voir, lorsqu'il fut en-delà du fleuve, & par conséquent hors de péril avec un bon reste d'armée, capable d'empêcher Molon de passer en-delà, de profiter de sa victoire & de passer endeçà; il fit voir, dis-je, que la peur dont on revient aisément dès lors qu'on est délivré des plus grands périls, n'étoit pas éteinte dans lui non plus que dans le reste des Généraux de son armée, que les uns & les autres en avoient encore de reste pour mettre le comble à leur deshonneur, à leur honte & au malheur de leur Maître; ils ne se contentérent pas d'abandonner les bords du Tigre, qu'on ne pouvoit traverser que sur un pont ou par stratagême, mais après avoir lâchement abandonné le second camp, dont le victorieux se rendit le maître, la peur leur troubla tellement le jugement, que Zeuxis & Dioméďon, au lieu de tenir bon dans Séleucie, qui étoit une place importante & la clef de la frontiére; ils abandonnérent cette forteresse, où Molon entra sans aucune résistance. Xénéte ne fait pas seulement voir par sa conduite qu'il est un mauvais Général, mais qu'il est encore plus lâche que le dernier goujat de son armée. Il devoit se sauver, je l'avoue, lorsqu'il se vit surpris, & son armée en déroute; mais devoit-il tout abandonner? Quel étrange effet de la peur dans un Général d'armée, qui ne devroit pas en faire paroître dans les plus grands revers de fortune, & surtout lorsque le mal n'est pas sans remede: mais l'expérience ne fait que trop voir, comme je l'ai dit quelque part, & la raison en est évidente, vû que ce qui surprend étonne de telle sorte, qu'il ôte souvent les moiens de s'y opposer. Finissons ce paragraffe par un passage de Montagne sur cette étrange & insensée passion. » Tant de gens

» dit-il (a), qui de l'impatience des » pointures de la peur, se sont » noiez & précipitez, nous ont bien » appris qu'elle est encore plus im- » portune & plus insuportable que » la mort. Les Grecs en reconnois- » soient une autre espece, qui est, » outre l'erreur de notre discours, » disent-ils sans cause apparente & » d'une impulsion céleste, des peu- » ples entiers s'en voient souvent » frapez, & des armées entiéres. » Telle fut celle qui apporta à Car- » thage une merveilleuse désola- » tion. On n'y oioit que cris, & » voix effraiées : on voioit les ha- » bitans sortir de leurs maisons » comme à l'alarme, & se charger, » blesser, & entretuer les uns les » autres, comme si ce fussent enne- » mis qui vinssent occuper leur ville. » Tout y étoit en désordre & en » fureur, jusqu'à ce que par orai- » sons & sacrifices, ils eussent ap- » paisé l'ire des Dieux. Ils nom- » ment celà terreurs paniques.

Les grands courages se laissent quelquefois entraîner à la premiére impression de la peur dans les périls les plus grands, & ce qui la produit quelquefois, c'est lorsqu'elle devient générale, & que les Chefs n'en sont point exempts, & prennent souvent leur parti, mais comme ils sont plus susceptibles de honte que de crainte, celle-ci s'évanouit aussi subitement que l'autre. A peine l'ennemi a vû leurs talons qu'il voit leurs visages. & les trouve plus mauvais que s'ils n'avoient point bougé de leur place. Ils ne voient plus le péril. Comme on demandoit à un brave, dit Sénéque, comme il avoit pû se tenir ferme dans son affiette dans un danger dont tous cherchoient à s'éloigner, j'y étois trop avant embarqué, & trop violemment épris de sauver mon honneur, & de ne rien faire d'indigne de mon courage, leur répondit-il, pour songer quel étoit le danger où je m'exposois. *Pejus vexabar quàm ut periculum mihi succurreret.* » La peur naît » par fois, dit Montagne, de faute » de jugement, comme par faute » de cœur.

(a) Mont. l. 1. c. 17.

§. III.

Réflexions sur les fautes des deux Généraux.

On profite toujours plus des fautes d'un habile homme à la guerre, que des belles actions d'un Général médiocre, ou moins que médiocre, parce qu'il n'y a nul art dans celui-ci, & qu'aiant affaire à un autre qui n'en a pas davantage, le plus de valeur dans les troupes de l'un des deux, ou le hazard, presque toujours le maître, ou une faute grossiére contre une moins lourde décide l'affaire; de sorte qu'il n'y a rien à apprendre dans une guerre conduite par des gens semblables. Les fautes d'un grand Capitaine contre un autre qui ne l'est pas moins, font plus d'impression. Molon valoit beaucoup plus que Xénéte, & tous les deux firent voir dans cette campagne qu'ils étoient d'une fort petite portée. Je ne disconviens nullement que ce dernier n'eût marqué beaucoup de hardiesse & de conduite à son passage du Tigre, & qu'il n'eût choisi l'endroit à l'autre bord du fleuve le plus propre & le plus avantageux pour pouvoir s'y maintenir avec peu de troupes, au cas qu'il fût attaqué, pour donner le tems aux autres de le venir joindre; ce qui arriva en effet. Sa marche droit au

camp des rebelles, consternez d'un desavantage qui ne décidoit de rien, est hardie; mais je ne sçai si elle ne l'étoit pas trop, ou du moins un peu trop légérement entreprise: car elle n'étoit fondée que sur le rapport de quelques transfuges, qui ne disent pas toujours vrai, & encore moins dans les guerres civiles. Xénéte ne s'avança que dans la créance que Molon se verroit bientôt déserté de ses troupes, & cependant personne ne se rangea au parti d'Antiochus. Il se peut que ce Chef des rebelles soupçonnât quelque grande conjuration dans son armée. Mon Auteur semble vouloir nous l'insinuer, comme je l'ai dit plus haut, & que la retraite de ce Général & l'abandon de son camp étoit moins un piége qu'un effet de la terreur panique, & le sujet étoit d'autant plus petit, que Xénéte n'étoit endeçà du Tigre qu'avec une partie de ses forces, contre lesquelles les rebelles eussent dû marcher, qu'ils eussent dû attaquer avec d'autant plus d'avantage que Xénéte étoit infiniment inférieur à son ennemi, & que sa cavalerie, qu'il faisoit embarquer, n'étoit pas encore arrivée. Cette entreprise étoit bien plus sûre & plus selon les regles de la guerre, que le dessein qu'il prit d'abandonner son camp, ses équipages & ses vivres, fondé sur un stratagéme fort incertain, & dont le succès n'étoit appuié que sur l'ignorance & l'imbécillité des ennemis, qui par son commencement sembloient n'en être nullement capables. Il vaut mieux croire que le stratagéme vint ensuite de sa fuite, & qu'en aiant fait connoître la honte, ils consentirent, après être revenus de leur peur, de surprendre les ennemis, & de tâcher de recouvrer leur camp & leurs bagages. Il y a toute sorte d'apparence que Molon eut besoin d'emploier dans cette occasion toute son éloquence pour persuader à ses soldats un coup de cette importance, & c'est ici où elle est le plus nécessaire & de plus grande efficace: car lorsqu'on nous fait voir notre honte, & en même tems les moiens de la réparer, pour peu d'honneur qu'il y ait dans les troupes, & que leurs Officiers concourent au dessein que l'on a pris, l'on n'a nulle peine à les porter aux plus grandes résolutions. C'est la méthode dont se servit le Duc de Weimar après la honte de Rhinfelt, dont le stratagéme est assez dans l'esprit de celui de Molon.

Bien que ses fautes lui aient été infiniment plus avantageuses & plus glorieuses que s'il n'en avoit fait aucune, & qu'elles lui aient fourni l'occasion de remporter une victoire signalée, de passer le Tigre encore sans résistance, & de se rendre le maître de la meilleure place d'Antiochus, l'événement ne le justifie pas. Son stratagéme eût été une imagination, s'il eût eu en tête un Général un peu moins malhabile & plus prévoiant que ne l'étoit Xénéte. Si celui-ci n'eût eu qu'un ruisseau ou une riviére à défendre guéable en quelques endroits, il eût pû quitter & abandonner son camp pour se retirer dans un poste plus avantageux; mais le Tigre est un fleuve très-large & très-profond, qui n'est guéable nulle part: outre que Molon manquoit de tout pour passer le fleuve. Je pense qu'il le traversa sur les batteaux mêmes que le Général d'Antiochus avoit fait construire, & qu'il se saisit de ceux qu'il trouva en-delà pour se rendre le maître des autres qui étoient en-deçà, & que l'ennemi négligea de brûler, tant la peur trouble le jugement.

Mais ce n'est pas encore là la plus grande marque de son pouvoir sur un Général d'armée, qui ne conserve son jugement que dans les succès, où le danger ne se présente pas visiblement, mais seulement dans l'éloignement. Ceux-là font quelquefois certaines démarches hardies pour aller à l'ennemi; ils réüssissent quelquefois sans le voir, parce qu'il se trouve ou plus foible, ou plus malhabile. Mais si cet ennemi leur va au-devant, ou les attend de pied ferme, il reconnoît bientôt la fausse bravoure de son Antagoniste, qui se trouble, & dont la tête tourne à la présence des objets. Combien de Xénétes n'a-t-on pas vû, qui ont commencé une campagne avec beaucoup de hardiesse, & qui s'en sont retournez honteux, sans avoir sçû profiter de l'occasion, ou s'ils ont réüssi sans combattre, ils ont mal combattu dès que l'ennemi a marché à eux. Tel Xénéte qui se voit surpris & battu dans le camp ennemi, dont il étoit le maître, bien qu'il le trouvât retranché, & après un échec qui ne tombe que sur une petite partie de son armée, il s'enfuit, abandonne les bords d'un fleuve, dont il pouvoit disputer le passage, son camp & une place très-forte & capable d'arrêter longtems l'ennemi. Certaines résolutions, certains mouvemens que l'on regarde souvent comme très-hardis & d'une audace surprenante, ne paroissent pas toujours tels dans l'esprit de ceux à qui Dieu a donné plus de lumiéres qu'aux autres: car pour juger sainement de la grandeur d'une entreprise & du mérite du Général, il faut ne pas seulement attendre après le succès, mais après les suites. Xénéte se rend maître du camp de Molon, qui l'a abandonné, à la faveur de la nuit. Voilà qui est le mieux du monde, il y passe toute la journée: l'ennemi revient sur ses pas, le surprend & le bat de la maniére du monde la plus complette, & profite admirablement bien d'une si grande victoire. Si le Général d'Antiochus, ensuite d'un si grand bonheur, eût envoié reconnoître la marche de son ennemi, qu'il eût détaché plusieurs partis en campagne pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, ses partis l'eussent rencontré sur le chemin de son camp, & Xénéte se fût tenu sur ses gardes & préparé à le bien recevoir, ses troupes avoient eu tout le tems de se gorger de butin. C'est là le premier objet du soldat. Il ne leur restoit plus autre chose à faire que de s'enivrer, & puis de dormir; c'est ce qu'un Général est toujours en pouvoir d'empêcher: car pour le pillage on n'en est pas toujours le maître. Le meilleur moien pour empêcher le soldat de boire & de s'enivrer, est de l'avertir que l'ennemi ne s'est pas retiré sans dessein, qu'il y a plus d'artifice dans sa fuite que de lâcheté, qu'il y a beaucoup de vin & d'autres liqueurs; mais qu'ils doivent se donner de garde d'en boire, qu'on a des avis que le vin est mixtionné & empoisonné, que le pillage ne leur servira de rien, ni les remédes qu'on pourroit leur donner. Il arrive souvent que le Général n'accense pas toujours faux. Il y a mille exemples dans l'Histoire qui ne prouvent que trop que ces sortes de ruses ont eu leurs effets. Frontin nous en apprend plusieurs dans ses Stratagémes.

» Maharbal, dit-il, aiant été en-» voié par les Carthaginois contre » quelques nations soulevées d'A-» frique qui aimoient fort à boire, » prit la fuite à la premiére rencon-» tre, comme s'il eût eu peur; & le

» retirant la nuit, laissa dans son » camp force vin mixtionné avec » de la mandragore pour les endor- » mir. L'ennemi en aiant bû avec » excès, fut pris & tué tout assou- » pi, les soldats étant couchez tout » étendus comme des corps morts.

Bien des gens prétendent que ces sortes de supercheries ne sont nullement permises à la guerre. Il ne m'appartient pas de décider là-dessus; mais il me semble que je ne me ferois aucun scrupule d'aider un peu au vin dans sa vertu narcotique, & de faire dormir l'ennemi un peu au-delà que la boisson ne feroit, pour avoir le tems de les trouver bien & dûement endormis. Il peut bien être que le Carthaginois doubla & tripla la dose pour un sommeil éternel, ce que le droit des gens ne permet en aucune maniére. » Je n'ai jamais lû, dit Jean de Sarisbury dans Grotius, » qu'aucune » loi autorisât le poison, bien que » je voie que les Infidéles s'en soient » servis quelquefois. Silius l'exprime ainsi : *par le poison deshonorer les armes.* Et certes on n'y sçauroit verser un plus grand deshonneur. » Car » même d'empoisonner les fontai- » nes, dit Grotius (*a*), c'est une » chose laquelle, quoiqu'elle ne » puisse demeurer cachée, ou qu'elle » ne le puisse longtems, Florus dit » être toutefois, non seulement con- » tre la pratique des Anciens, mais » même contre l'ordre des Dieux, » parlant en cela selon le langage » de l'antiquité, qui avoit accoutu- » mé de rendre les Dieux les auteurs » du droit des gens. Et il ne doit » pas paroître étrange, si entre ceux » qui se font la guerre il y a de ces » sortes de conventions tacites pour » diminuer le danger; puisque mê- » me les Chalcidiens & les Cré- » triens étoient autrefois demeurez » d'accord ensemble, *de ne se servir dans la guerre d'aucune arme à darder, ou à atteindre de loin.*

» Mais il n'en est pas de même, » dit-il, des eaux que l'on infecte- » roit sans venin & d'une maniére » que l'on en pourroit boire. Il appuie cette opinion des autoritez de Solon, des Amphyctions & d'Appien au Livre de la Pêche. Sur ce pied-là il seroit permis de mixtionner le vin d'une telle façon que la drogue qu'on y mettroit, comme de l'opium, ne feroit qu'endormir quelques heures ceux qui en boiroient. Je demanderois volontiers si le droit des gens ne le permettroit pas. Pour moi je pancherois fort à croire que cette sorte de ruse n'y est pas contraire, & qu'il l'est beaucoup d'infecter les eaux sans venin : car la soif en nous obligeant d'en boire les rendroit dangereuses; ce qui ne sçauroit être autrement. Les Grecs n'étoient pas si scrupuleux que les Romains, témoin Clisthénes de Sicyone, qui dans le siége d'une ville mit tant d'élébore dans l'eau d'un aqueduc, que ceux qui le défendoient furent attaquez d'un si grand flux de ventre, que cela lui facilita la prise de la place.

Je ne sçai si Molon n'usa pas de quelque narcotique à l'égard du vin & des vivres qu'il laissa dans son camp. Pouvoit-il être assûré sans cet artifice de surprendre son ennemi ? Cela est difficile à croire. Cependant dans ce que les Historiens rapportent de semblables stratagémes, on ne voit pas qu'on ait emploié de ces sortes de moiens qui deshonorent la guerre & ceux qui s'en servent. Molon imita parfaitement Cyrus dans sa guerre contre les Scythes, &

(a) *Grot. Droit de la paix & de la guer. L. 3. ch. 4. Art. 16.*

& l'on verra par l'exemple que je vais rapporter de ce dernier, que l'un & l'autre ont un parfait rapport dans toutes leurs circonstances. Je le tire de l'Historien Justin dans son Abrégé de l'Histoire universelle de Trogue Pompée, sans recourir à Hérodote, qui me paroît beaucoup moins raisonnable dans les circonstances les plus capitales du stratagéme de Cyrus, puisqu'il prétend que ce grand Capitaine pour mieux couvrir l'artifice d'une retraite simulée, laissa une partie de ses troupes dans son camp, qui furent taillées en piéces par l'armée de Tomiris. Cela me semble peu vraisemblable. Ecoutons Justin, qui a travaillé sur un Auteur, dont les Mémoires, selon toutes les apparences, étoient meilleurs que ceux d'Hérodote, qui ne fut jamais en Asie, & qui ignorant la langue du païs n'a pû puiser dans les Historiens Perses qui ont écrit des guerres de Cyrus.

» Cyrus aiant subjugué l'Asie, & » réduit l'Orient sous sa domina» tion, *dit Justin dans son Traducteur qui n'écrit pas trop bien* (a), » entreprit de faire la guerre aux » Scythes. Ces peuples avoient en ce » tems-là pour Reine Tomiris, la» quelle bien loin de s'épouvanter » de la marche des ennemis, com» me auroit fait une femme du » commun, les attendit au con» traire avec tant d'intrépidité, » qu'elle permit qu'il passassent le » fleuve Araxe, quoiqu'il lui eût » été facile de les en empêcher, » persuadée qu'elle feroit plus com» modément la guerre chez elle, » & que les ennemis n'auroient pas » tant de facilité à se sauver aiant » le fleuve à dos. Cyrus aiant donc » fait avancer ses troupes au-delà » de l'Araxe, & aiant pénétré as» sez avant dans la Scythie, y dres» sa son camp.

» Et le jour suivant y laissant une » prodigieuse abondance de vin, » & tout ce qui peut contribuer à » la bonne chere, il l'abandonna » par une terreur affectée, & com» me fuiant en désordre. *Stratagéme dont Crœsus étoit l'inventeur.* » Sitôt que Tomiris eut appris cette » fuite simulée, elle envoia son Fils » extrémement jeune à la tête de la » troisiéme partie de ses forces » pour charger Cyrus. A peine ce » jeune Prince sans expérience au » fait de la guerre fut-il arrivé au » camp de Cyrus, que se figurant » y être venu moins pour y com» battre, que pour s'y bien diver» tir : sans plus penser aux enne» mis, il permit que ses gens, qui » n'étoient pas accoutumez au vin, » en prissent par excès ; de sorte » qu'ils furent plutôt vaincus par » la débauche que par les armes, » car Cyrus sçachant l'état où ils » s'étoient mis, revint durant la » nuit sur ses pas, taille en piéces » ces gens demi morts par leur » yvresse, & fit passer au fil de » l'épée le Fils de Tomiris.

Polyen (a) dans ses stratagémes rapporte la chose différemment, à moins que Tomiris, ensuite de la défaite de son Fils, n'ait rétorqué au Roi de Perse par une semblable ruse. Citons le passage. » Tomiris dans la guerre que lui fit » Cyrus, dit-il, feignit d'avoir » peur des ennemis. Les Massage» tes prirent la fuite, les Perses les » poursuivirent, & trouvérent dans » leur camp une grande abondance » de vin, de vivres, & des victi-

(a) *Hist. univ. de Trogue Pomp. réd. en abrégé par Just. Hon. Hor. Molin. l. 1. c. 8.*

(a) *Polyen l. 8. c. 28.*

» mes ; ils en prirent avec excès & » firent débauche toute la nuit, » comme gens qui avoient remporté la victoire. Après s'être remplis de vin & de viandes, ils se » mirent à dormir. Tomiris les » surprit dans cet état, & les trouvant appésantis, elle fit périr & » Cyrus & tous les Perses.

C'est une chose surprenante de voir combien les surprises des armées, soit dans leurs camps ou dans leurs marches, sont peu rares dans les Historiens de l'antiquité, & qu'elles le soient si fort dans les nôtres ; & cependant ces sortes d'entreprises sont les plus aisées du monde à pratiquer. Il est vrai qu'il faut autant de hardiesse, que d'intelligence dans l'exécution. Je ne parle point ici de ces siéges à la façon de Cyrus & de Molon, je ne les conseillerois jamais, puisque je tiens qu'il n'y a que des sots & des Généraux sans expérience qui puissent tomber dans un tel piége, mais des surprises d'armées telles que j'en ai proposées en plusieurs endroits de cet Ouvrage. En voici une qui terminera ce Paragrafe, elle est de Zisca un des plus grands Capitaines qui aient paru dans le monde depuis les Anciens.

Les Imperiaux étant informez que Zisca marchoit pour assiéger Visegrade, tirérent en hâte de ce côté-là pour en faire lever le siége. Trop foible pour leur résister, & en empêcher le secours, il prit prudemment le parti de se retirer & d'abandonner une si grande entreprise, résolu pourtant de réparer cette petite disgrace par un coup d'un tel éclat qui pût l'en dédommager, & lui en faire perdre le souvenir. Il leve donc le siége comme un homme qui a grand peur, sans que ses ennemis pussent s'appercevoir que cette peur dans un grand Capitaine est toujours suspecte, & qu'il y a beaucoup à s'en défier : il se retire sous le canon de Prague. Les Impériaux ravis d'avoir sauvé Visegrade sans rien hazarder, ne firent pas autre chose que ce que des Généraux sans expérience & des soldats sans discipline ont accoutumé de faire. Ils célébrérent un si grand succès par de grands divertissemens & en bûvant avec excès, & avec aussi peu de précaution, que si l'ennemi eût été à cent lieues d'eux. Mais au plus fort de leurs barriques, dit l'Auteur, Zisca, qui venoit à eux par une marche forcée & nocturne, survint tout à coup, & les trouvant dans cet état les défit sans résistance. L'affaire fut si décisive, que l'Empereur fut contraint de s'enfuir lui vingtiéme en Silésie.



CHAPITRE XII.

Antiochus marche contre Molon, mais sans Epigéne, dont Hermias se défait enfin. Le Roi passe le Tigre, fait lever le siége de Dure. Combat proche d'Apollonie.

LE bruit de ces conquêtes fit une seconde fois renoncer Antiochus aux vûes qu'il avoit sur la Cœlesyrie, il prit de nouveau la résolution de marcher contre le Rebelle. On assembla un second Conseil, où le Roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît contre Molon. Epigéne prit encore le premier la parole, & dit qu'autrefois, avant que les ennemis eussent fait de si grands progrès, il avoit été d'avis qu'on marchât contre eux sans différer, & qu'il persistoit dans ce sentiment. Hermias ne put encore ici retenir sa colére. Il s'emporta contre Epigéne, lui fit mille reproches aussi faux qu'injustes, sans oublier de faire de soi-même un magnifique éloge. Il pria ensuite le Roi de ne pas suivre un avis si déraisonnable, & de ne pas abandonner le projet qu'il avoit formé sur la Cœlesyrie. Cet avis révolta toute l'assemblée. Antiochus en fut aussi choqué. Il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux hommes, & il eut assez de peine pour y réussir. Le résultat du Conseil fut que rien n'étoit plus important ni plus nécessaire que de s'en tenir à l'avis d'Epigéne, & il fut résolu qu'on prendroit les armes contre Molon. A peine cette résolution fut-elle prise, qu'Hermias changea tout d'un coup, on l'eût pris pour un autre homme. Non seulement il se rendit, mais il dit encore que dès qu'un Conseil avoit décidé, il n'étoit plus permis de disputer, & il donna en effet tous ses soins aux préparatifs de cette guerre. Quand les troupes furent assemblées à Apamée, un soulévement s'y étant excité pour quelques paiemens qui leur étoient dûs, Hermias qui s'apperçut que le Roi craignoit que cette sédition n'aboutît à quelque chose de funeste, s'offrit de paier à ses frais ce qui étoit dû à l'armée, s'il vouloit remercier Epigéne de ses services. Il ajouta qu'il importoit au Roi que cet Officier ne servît point, parce qu'après le bruit qu'ils avoient eu ensemble, il étoit impossible qu'une division si éclatante ne fît tort aux affaires.

Cette proposition chagrina le Roi, qui connoissant l'habileté d'Epigéne dans la guerre, souhaitoit qu'il le suivît: mais prévenu & gagné par les Ministres des finances, par ses gardes & par ses Officiers, qu'Hermias avoit mis malicieusement dans son parti, il ne fut pas maître de lui-même, il fallut s'accommoder au tems & accorder ce qu'on lui demandoit. Dès qu'Epigéne, selon l'ordre qui lui avoit été donné, se fut retiré à Apamée, la crainte saisit les gens du Conseil du Roi; les troupes au contraire, qui avoient obtenu ce qu'elles souhaitoient, n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avoit procuré le paiement de leurs soldes. Il n'y eut que les Cyrrhestes qui se soulevérent. Ils se retirérent au nombre d'environ six mille, & donnérent assez longtems bien des affaires à Antiochus: mais enfin vaincus dans un combat par un de ses Généraux, la plûpart furent tuez, le reste se rendit à discrétion. Hermias aiant ainsi intimidé les amis du Prince, & gagné l'armée par le service qu'il lui avoit rendu, se mit en marche avec le Roi.

Il fit encore une autre perfidie à Epigéne par le ministére d'Alexis, garde de la citadelle d'Apamée. Il feignit une lettre comme envoiée par Molon à Epigéne, & aiant suborné un des valets de ce dernier par de grandes promesses, il lui persuada de porter cette lettre chez son maître, & de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouveroit. Alexis se présenta quelque tems après, & demanda à Epigéne si l'on n'avoit point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. Epigéne répondit à cette question de maniére à faire sentir combien il en étoit choqué. L'autre entre brusquement, trouve la lettre, & sans autre prétexte tue sur le champ Epigéne. On fit accroire au Roi que cette mort étoit juste; mais elle fut suspecte aux Courtisans, quoique la crainte les retînt dans le silence.

Antiochus vint à l'Eufrate, & y aiant pris ses troupes qui l'y attendoient, il partit pour Antioche dans la Mygdonie, où il entra au commencement de l'hiver, & y resta pendant quarante jours en attendant que le grand froid fût passé. Au bout ce tems il alla à Liba, & y tint conseil, pour sçavoir comment & d'où l'on tireroit les provisions de l'armée, & quelle route on tiendroit pour aller dans la Babylonie, où étoit alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le long du Tigre, l'armée couverte d'un côté par le Tigre, &

de l'autre par le Lyque & le Capre. Zeuxis aiant encore la mort d'Epigéne présente, craignoit de dire son sentiment ; cependant comme l'avis qu'avoit ouvert Hermias étoit visiblement pernicieux, il hazarda de conseiller qu'il falloit passer le Tigre, alléguant que la route le long de ce fleuve étoit difficile ; qu'après avoir fait assez de chemin, après avoir marché pendant six jours dans le désert, on ne pourroit éviter de passer par la Fosse roiale ; que les ennemis s'en étant emparez les premiers, il seroit impossible de passer outre ; qu'on ne pourroit, sans un danger évident de périr, retourner sur ses pas par le désert, parce que l'armée n'y auroit pas dequoi subsister ; qu'au contraire, si l'on passoit le Tigre, les Apolloniates rentreroient infailliblement dans leur devoir ; qu'ils ne s'en étoient écartez, pour obéir à Molon, que par crainte & par nécessité : que ce païs étant gras & fertile, l'armée y trouveroit des vivres en abondance ; que surtout on fermeroit à Molon tous les chemins pour retourner dans la Médie ; qu'on lui couperoit tous les vivres ; que par conséquent on le forceroit d'en venir à une bataille, qu'il ne pourroit refuser, sans que ses troupes ne se jettassent aussitôt dans le parti du Roi.

Ce sentiment aiant prévalu, on divisa l'armée en trois corps vers trois endroits du fleuve, & on y fit passer les troupes & le bagage. Ensuite on alla à Dure. Un Officier de Molon assiégeoit cette ville. Il ne fallut que se montrer pour lui faire lever le siége. On marcha ensuite sans discontinuer, & après huit jours de marche on franchit l'Orique, & on arriva à Apollonie. Molon averti de l'arrivée du Roi, ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Susiane & de la Babylonie, dont il avoit fait la conquête depuis si peu de tems, & avec tant de rapidité : craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les chemins de la Médie, & comptant sur le nombre de ses frondeurs appellez Cyrtiens, il prit le parti de jetter un pont sur le Tigre pour y faire passer son armée, & s'aller loger, s'il étoit possible, sur les montagnes de l'Apolloniatide avant Antiochus. Il marcha sans relâche & en diligence ; mais à peine touchoit-il aux postes qu'il s'étoit destinez, que les armez à la légére du Roi, qui étoit parti d'Apollonie avec son armée, rencontrérent les siens sur certaines hauteurs. D'abord ils escarmouchérent & se tâtérent les uns les autres ; mais à l'approche des deux armées ils se retirérent

chacun vers leurs gens, & les armées campérent à quarante stades l'une de l'autre.

La nuit venue, Molon aiant fait réflexion qu'il est difficile & dangereux de faire combattre de front & pendant le jour des révoltez contre leur Roi, résolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour cela l'élite de toute son armée, reconnut différens postes pour en trouver un élevé, d'où il pût fondre sur l'ennemi : mais sur l'avis qu'il reçut que dix de ses soldats étoient allez trouver Antiochus, il changea de dessein, retourna sur ses pas, rentra dans son camp vers le point du jour, & y mit le désordre & la confusion. Peu s'en fallut que tous ceux qui y reposoient n'en sortissent, tant la fraieur étoit grande. Molon fit ce qu'il put pour appaiser le tumulte. Dès que le jour parût, le Roi qui étoit prêt à combattre, fait sortir ses troupes des retranchemens & les range en bataille, la cavalerie à lances sur l'aîle droite sous le commandement d'Ardye, Officier de valeur : proche la cavalerie les Candiots alliez, ensuite les Tectosages, puis les étrangers Grecs, enfin la phalange. Sur l'aîle gauche il mit la cavalerie qu'on appelle les Compagnons du Roi. Dix éléphans qu'il avoit furent placez à la premiére ligne, à quelque distance de l'armée, les troupes auxiliaires tant d'infanterie que de cavalerie furent partagées sur les deux aîles, & eurent ordre d'enveloper les ennemis dès que le combat seroit engagé. Hermias & Zeuxis commandoient à la gauche, & le Roi se chargea du commandement de la droite. Il courut ensuite de rang en rang, pour encourager ses troupes à faire leur devoir.

Molon sortit aussi de ses retranchemens, & rangea son armée, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cause du désordre de la nuit précédente. Il partagea sa cavalerie sur les deux aîles, comme avoient fait les ennemis, & mit au centre les rondachers, les Gaulois, en un mot tout ce qu'il avoit de pesamment armez. Les archers, les frondeurs & toutes les autres espéces d'armez à la légére, il les jetta sur l'une & l'autre pointe des aîles à côté de la cavalerie, & les chariots armez de faux furent mis un peu devant la premiére ligne. Néolas son frére eut le commandement de la gauche, & il prit pour lui celui de la droite.

Après cela les deux armées s'approchérent. L'aîle droite de Molon fut fidéle, & se défendit courageusement contre Zeuxis. Mais la gauche ne parut pas plutôt sous les yeux du Roi,

qu'elle ſe rangea ſous ſes enſeignes. Autant que Molon fut conſterné de cet événement, autant le Roi en prit de nouvelles forces. Molon envelopé de tous les côtez, & ſe repréſentant les ſupplices qu'on lui feroit ſouffrir, s'il tomboit vif entre les mains du Roi, ſe donna la mort à lui-même. Tous ceux qui avoient part à ſa révolte ſe retirent chez eux, & préviennent leur punition par une mort volontaire. Néolas, échapé du combat, s'enfuit dans la Perſide chez Alexandre frére de Molon, y tue ſa mére & les enfans de Molon, perſuade à Alexandre de ſe faire mourir, & ſe plonge à lui-même le poignard dans le ſein. Le Roi aiant pillé le camp des rebelles, donna ordre d'attacher le corps de Molon à un gibet, dans l'endroit le plus expoſé de la Médie. Les exécuteurs de cet ordre emportérent auſſitôt le corps dans la Calonitide, & l'attachérent à un gibet ſur le penchant du Zagre. Antiochus fit enſuite une longue & ſévére réprimande aux troupes qui avoient ſuivi le Rébelle, leur donna cependant la main en ſigne de pardon, leur choiſit des gens pour les conduire dans la Médie, & pour mettre ordre aux affaires du païs. Il vint lui-même à Séleucie, & remit le bon ordre dans les Gouvernemens des environs avec beaucoup de douceur & de prudence. Pour Hermias, toujours cruel à ſon ordinaire, il impoſa à la ville de Séleucie une amande de mille talens, envoia en exil les Magiſtrats appellez Diganes, & fit mourir dans différens ſupplices un grand nombre d'habitans. Le Roi cependant rétablit la tranquillité dans cette ville, ſoit en faiſant entendre raiſon à Hermias, ſoit en prenant lui-même le ſoin des affaires, & diminua l'amande de moitié. Diogéne fut fait Gouverneur de la Médie, Apollodore de la Suſiane. Tuchon, premier Sécretaire & Commandant d'armée, fut envoié dans les lieux voiſins de la mer Rouge. Ainſi finit la révolte de Molon ; ainſi fut calmé le ſoulévement qui s'étoit excité au ſujet des hautes Provinces.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Apollonie entre Antiochus & Molon.

§. I.

Liberté essentielle dans un Conseil de guerre. Passage du Tigre par Antiochus. Ordre de bataille des deux armées.

POlybe entre dans un détail militaire & fort exact des mesures que l'on prit dans la guerre contre Molon. Elle devint très-sérieuse ensuite de la défaite de Xénéte. Il nous donne le projet de cette campagne, nous en dresse le plan par rapport au païs & aux forces de l'ennemi. Je ne trouve rien de plus admirable, de plus instructif & de plus sensé que le raisonnement de Zeuxis dans un grand Conseil de guerre qui fut tenu, où Antiochus assistoit, pour régler l'état de la guerre, & pour déterminer ce Prince à passer le Tigre. Hermias fut d'un sentiment tout contraire. Il prétendoit se couvrir du Tigre. On lira avec plaisir les raisons de Zeuxis contre un conseil si peu sensé, & l'on n'aura pas beaucoup de peine à s'appercevoir que le Ministre d'Antiochus avoit bien moins pour objet les intérêts & la gloire de son Maître, que la crainte du péril qu'il y auroit si l'on venoit à passer ce fleuve en présence de l'armée rebelle, qui paroissoit disposée à s'opposer à cette entreprise.

Antiochus, quoique jeune, sentit bien la force des raisons de Zeuxis : car elles étoient autant appuiées sur une grande connoissance du païs que sur son expérience dans les armes, & l'autre manquoit dans toutes les deux. Le bon sens exigeoit qu'on s'en rapportât plutôt au sentiment d'un vieux Général qu'à celui d'un homme qui ne sçavoit ce que c'étoit que la guerre. Un Prince sage & prudent ne doit point admettre un Ministre tel qu'étoit celui-ci dans un Conseil de guerre : car il est toujours à craindre qu'en la présence d'un homme de son caractére & de son crédit les voix ne soient pas libres, & qu'on ne veuille pas en heurtant ses sentimens s'en faire un ennemi ; ce qui feroit que le plus grand nombre se tourneroit de son côté. Il n'y a que trop d'exemples de ce que je dis ici ; ce qui a produit cette maxime, que *dans un Conseil la pluralité des voix n'est pas toujours une preuve décisive, & que chacun peut se dispenser d'y avoir égard* ; mais le moien de suivre le sentiment le plus raisonnable contre un Ministre tout puissant & vindicatif, tel qu'étoit celui dont je parle ! Je ne parlerai point ici de ceux qui dans un Conseil de guerre pourroient ne donner leurs avis qu'avec malignité, & avec le seul objet de contrequarrer les Généraux qu'ils n'aiment point : car je ne veux point supposer qu'il y ait de telles gens qui osassent préférer le plaisir de se satisfaire au bien de l'Etat.

Il y en a qui donnent un conseil avec une pleine persuasion qu'ils pensent bien, & mieux qu'aucun autre de toute une armée ; un autre s'éléve qui plus habile & plus éclairé,

éclairé, en fait voir le défaut & le danger. Que faire? Se rendre lorsque la vérité nous presse? Ce seroit convenir qu'on s'est trompé : il arrive souvent qu'un bon avis, capable de nous tirer d'un mauvais pas, ou d'y précipiter l'ennemi, est rejetté pour en prendre un autre qui laisse échaper une bonne occasion, ou qui cause souvent notre entiére ruine, ou des malheurs qui influent sur toute une campagne, & qui renversent tous nos desseins. Le meilleur parti qu'on puisse prendre dans un Conseil de guerre, est de prier ceux qui y assistent de parler avec toute sorte de liberté, & de commencer toujours par les derniers de l'Assemblée, & comme il importe que ceux-ci ignorent ce qu'on doit y proposer, & qu'on ignorera les raisons des plus puissans; chacun donnera son avis selon ses connoissances, son habileté, & son expérience.

Bien qu'Antiochus fût alors fort jeune, il sentit toute la force & la sagesse des conseils de Zeuxis. Il paroît assez par le narré de mon Auteur, que le sentiment de celui-ci ne fut pas appuié du plus grand nombre, & qu'il l'auroit eu sans doute de son côté si le Ministre n'eût paru lui être contraire : la passion, les différens interêts, une cabale formée contre un Général à qui l'on porte envie peuvent faire pancher la balance du mauvais côté. Ceux qui ne considérent que le bien de la patrie & la gloire du Prince, peuvent être aisément séduits & entraînez par la foule, s'ils ne sont capables d'approfondir & d'examiner les raisons du petit nombre, quelquefois d'un seul qui sera l'Auteur d'une entreprise importante. Si l'on comptoit les voix, dit un Auteur quelque part, pour donner la préférence au sentiment qui auroit la pluralité des suffrages, l'erreur domineroit bientôt par tout, & baniroit la vérité du monde. Finissons cet article important, qui ne tend qu'à insinuer aux Grands qu'ils doivent aller au-devant de la vérité en tout, & la laisser approcher en lui donnant un accès libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent; c'est de toutes les leçons la meilleure qu'ils puissent prendre, & le meilleur moien de juger de ceux qui peuvent être suspects par leurs sentimens.

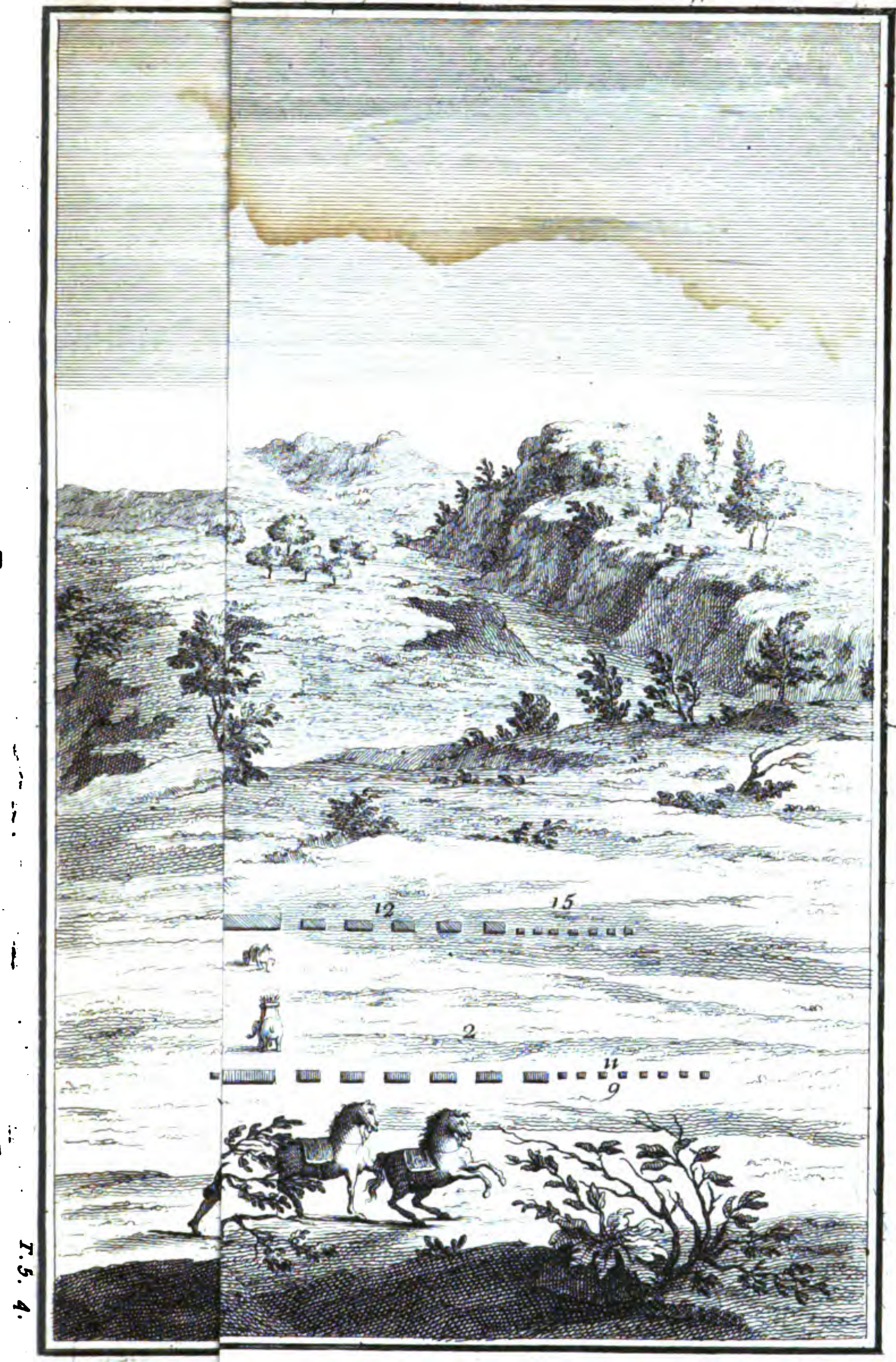
On peut voir par les raisons de Zeuxis, qu'Antiochus étoit réduit à l'extrémité, si les conseils d'Hermias eussent prévalu, on s'en tint donc à ce que le premier proposa, & l'on se résolut à passer le Tigre » en trois corps, vers trois en» droits du fleuve, dit mon Auteur, » & l'on y fit passer les troupes & » le bagage. Seroit-il bien possible qu'on eût pû jetter trois ponts sur un fleuve d'une si extraordinaire largeur? Quoiqu'il en soit, Molon en aiant été averti, & que le Roi tiroit à grandes journées du côté d'Apollonie, passe le Tigre, jette un pont sur le fleuve & le traverse diligemment pour s'opposer à ses desseins, craignant qu'il ne lui coupât le chemin de la Médie. Antiochus informé de la marche de l'armée rebelle, & qu'elle tournoit droit aux montagnes d'Apollonie, fit résolution de la prévenir, & de lui couper le seul chemin pour entrer dans la Médie; mais Molon aiant forcé plusieurs marches gagne le devant, & se campe dans la plaine d'entre Apollonie & les montagnes qu'il avoit à dos. L'armée Roiale étant arrivée sur ces entrefaites, assit son camp à quarante stades des ennemis, elle décampe

le lendemain & marche en bataille droit aux rebelles. Une démarche si hardie jetta la consternation dans cette armée. Molon sentit alors ce que pouvoit la présence du Prince ; il trouva ses troupes tout autrement disposées à combattre qu'il ne se l'étoit imaginé. Une volonté chancelante dans celles-ci comme dans leurs Officiers jaloux de sa gloire, lui fit comprendre qu'il avoit aussi peu à compter sur leur fidelité que sur leur courage. Polybe dit une chose qui me paroît remarquable. » La nuit venue, dit-il, Molon » aiant fait réflexion qu'il est diffi» cile & dangereux de faire com» battre en bataille rangée & pen» dant le jour des révoltez contre » leur Roi, se résolut d'attaquer de » nuit Antiochus. C'étoit sans doute le meilleur parti, & le plus prudent qu'il pût prendre à la tête d'une armée composée de troupes rebelles, & trop mal intentionnées pour combattre dans le plein jour, les ténébres étant aussi peu favorables aux traîtres pour changer de parti, qu'elles sont peu avantageuses à celui qu'on attaque à ces heures-là, cependant on les choisit aussi rarement dans les guerres civiles que dans les autres, bien que ces heures soient la ressource des foibles. Molon se détermina à cette entreprise, il prit des mesures si justes qu'il ne pouvoit guére manquer de réussir & de surprendre l'armée Roiale, mais il fut obligé de revenir dans son camp, sur l'avis qu'il eut que dix soldats de son détachement avoient passé dans l'armée ennemie.

Cette entreprise manquée, digne sans doute d'un Général expérimenté, consterna son armée. Antiochus averti de son dessein, ne crut pas devoir lui donner le tems de penser à l'éxécution d'un autre. Il prend la résolution de marcher & d'attaquer l'armée rebelle, & s'y présenta dans l'ordre que je vais dire.

Polybe est un peu embarassé dans la description de l'ordre de bataille d'Antiochus, mais pour peu qu'on fasse attention à celui de Molon on le débrouille facilement & sans peine, parce qu'il se conforme à celui de son ennemi.

L'armée du Roi fut rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les aîles & l'infanterie au centre, dans une plaine rase & découverte. L'aîle droite (2) étoit composée de la cavalerie à lances. La gauche (3) de celle qu'on appelloit les compagnons du Roi ou cavaliers de sa garde. Les Candiots alliez (4), les Gaulois Tectosages (5) & les étrangers Grecs (6) fermoient la gauche de l'infanterie, & la phalange (7) faisoit la droite. Dix éléphans (8) furent mis à la tête, à quelque distance l'un de l'autre. La distribution des troupes auxiliaires est ce qui m'embarasse le plus, car si Polybe entend par premiére ligne celle des Eléphans, il est hors de doute que les troupes auxiliaires (9) (10) tant cavalerie qu'infanterie, doivent avoir été jettées sur les aîles de la cavalerie. L'Auteur ne dit pas si cette infanterie étoit armée pesamment ou à la légére ; je panche fort à croire que c'étoit des archers & des frondeurs : ce qui me fait penser de la sorte, c'est que Molon plaça la sienne à ses deux pointes. Je range cette infanterie par pelotons. (11) Voilà l'ordre sur lequel Antiochus combattit contre Molon, celui-ci se rangea de la même sorte, après être sorti de son camp avec peu d'espérance de vaincre, comme il est assez ordinaire à


12
15
2
11
9
T. 5. 4.

des Chefs de rebelles, qui n'ont d'autre but dans leur révolte que leur ambition ou leurs interêts.

Il partagea sa cavalerie (12) sur ces deux aîles, l'infanterie faisoit le centre, apparemment les Gaulois (13) flanquoient la droite de cette infanterie, le reste des pésamment ou phalangistes (14) s'étendoit jusqu'à l'autre aîle de cavalerie. Il jetta ses armez à la légére de toute espéce (15) sur les deux pointes de sa cavalerie, pour les opposer à ceux d'Antiochus, » & » les chariots armez de faulx (16) » furent mis à la premiére ligne à » certaine distance de l'armée.

Comme Polybe ne nous dit jamais, par une négligence peu pardonnable à un guerrier habile & éclairé tel qu'il est, si les aîles de part & d'autre, dans la description des batailles qu'il rapporte, étoient appuiées à quelque ruisseau, marais, bois, village, ou à quelque autre chose d'équivalent, je ne sçaurois dire si les deux armées étoient appuiées à quelques endroits. Il y a toute sorte d'apparence que leurs aîles étoient en l'air, puisqu'Antiochus cherchoit à enveloper & à doubler celles de Molon. Il falloit donc que celui-ci fût plus foible, & par conséquent débordé : car du reste l'Historien ne nous apprend pas le nombre des troupes des deux armées. Peut-être l'ignoroit-il. Cela importe beaucoup moins aux Lecteurs, que de sçavoir certaines circonstances capitales à l'égard des aîles : car le nombre fait beaucoup dans une plaine, lorsque les aîles de part & d'autre ne sont appuiées à rien, & qu'on ne voit pas par le détail du combat que les aîles de Molon aient été surpassées & doublées par celles de l'armée roiale. Polybe néglige presque toujours de nous instruire de ces sortes de choses. Nos Historiens sont plus exacts là-dessus, du moins les militaires qui nous ont donné leurs Mémoires. C'est le péché originel des anciens Historiens, tant Grecs que Latins ; ils n'y tombent pas toujours, mais le plus souvent. Les Auteurs sacrez, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Tite-Live ne sont pas exemts de ce défaut, & César lui-même en bien des endroits de ses Commentaires n'est pas sans quelque reproche, bien qu'il eût une attention extraordinaire à ses aîles, parce qu'il étoit toujours le plus foible, & qu'il eût besoin de s'y couvrir pour sauver ses flancs & n'être pas débordé.

Les Auteurs dont je viens de parler, & particuliérement les Grecs, & Polybe beaucoup plus que les autres, l'emportent sur les Modernes dans la description des batailles. Ils ne négligent aucune des circonstances qui peuvent nous donner quelque instruction. Ils entrent dans la description la plus exacte des deux champs de bataille, & de la nature des lieux où l'on a combattu, la disposition des deux armées, la distribution de chaque arme, le poste des Généraux & celui des nations différentes dont les armées des deux partis sont composées, les mouvemens, les évolutions générales ou de quelque corps en particulier ; tout cela est fort bien, & du devoir d'un Historien militaire qui sçait son métier ; mais ils manquent le plus souvent dans ce que je leur reproche à l'égard des aîles. En voilà assez pour ce Paragrafe. Passons à quelques réflexions sur cette bataille, & sur quelques autres matiéres qui ne nous paroissent pas inutiles.

§. II.

Réflexions sur les motifs qui font agir les Chefs des guerres civiles.

UNe disposition égale dans les deux armées, comme dans le courage & la valeur des troupes, & la même égalité dans le terrain ne nous permet pas de raisonner beaucoup sur une bataille, & d'en tirer de grandes instructions: car lorsque les choses se trouvent dans cet état, & que chacun marche devant soi pour s'aborder réciproquement, le plus brave l'emporte, ou le plus malheureux est battu, ou le hazard s'en mêle, lorsque la ruse & le stratagéme ou quelque finesse de l'art n'est pas emploié de la part de quelqu'un des Chefs. Je remarque une égale conduite de la part de ceux-ci, & rien que de fort médiocre dans les deux ordres. Je ne sçai si Molon n'étoit pas plus capable de vaincre que son ennemi, quoique victorieux: il battit pleinement l'aîle qui lui étoit opposée. Lorsqu'un Général joue à tout perdre ou à tout gagner, il se posséde beaucoup plus qu'un autre qui ne risque pas le tout, & qui compte sur de grandes ressources s'il perd la bataille; au lieu qu'un rebelle se reléve rarement des grandes disgraces, tout l'abandonne, & surtout dans une guerre qui n'a pour fondement que l'ambition d'un seul homme, & l'intérêt de ceux qui ont embrassé son parti. Les misérables ou les gens sans honneur, & les vagabonds qui les suivent, ne tiennent qu'autant que la fortune leur est favorable. Je suis persuadé que Molon prit de son côté tout ce qu'il avoit de troupes & d'Officiers dont la fidélité lui étoit connue, assûré que s'il venoit à vaincre de son côté, ceux dont la fidélité lui étoit suspecte changeroient peut-être le dessein qu'ils avoient de l'abandonner & de se ranger du côté du parti du Roi. Il ne vainquit pas assez tôt à son aîle, ou peut-être la partie étoit déja liée & concertée de longue main. C'est le malheur ordinaire dans les guerres civiles, chacun suit le parti où il trouve le mieux son compte, chacun se vend & se livre au plus offrant, c'est un encan secret. Il n'appartient qu'aux Ministres habiles & éclairez de le faire, & ce sont toujours ceux qui n'épargnent point l'argent, qui sçavent le répandre à propos, & gagner des gens qui peuvent leur être utiles. On ne doit pas se mettre en peine, dit un Politique dont le nom m'est échapé, si la somme peut être inutilement dépensée, parce qu'en certaines conjonctures il vaut mieux risquer de perdre quelque chose que de ne rien faire pour rompre une intrigue, ou détruire un parti capable de causer un grand mal, ou de produire une révolution dont on auroit de la peine à voir la fin. C'étoit là maxime d'Hermias. Il paroît visiblement par ce que dit Polybe, que la plûpart des Généraux ou des Officiers les plus distinguez des rebelles avoient fait leurs conditions avec le Roi. Si leurs intentions avoient été pures & exemtes de toute ambition & de tout intérêt, il y auroit dequoi les louer, & surtout s'ils eussent pris ce parti en toute autre occasion que celle d'une bataille rangée.

Je ne nie pas que ce ne soit un grand crime de paroître les armes à la main contre son Souverain légitime; mais il sera toujours plus honnête & plus généreux de choisir un tout autre tems, pour les mettre bas. S'il est criminel, encore une fois,

de prendre les armes contre son Prince, & même contre un mauvais Prince, injuste & tyran, on agrave encore plus l'infamie, & l'on se couvre d'une honte & d'un mépris éternel, lorsqu'on joint à la trahison & à la perfidie une véritable lâcheté : & ç'en est une lorsqu'on attend le tems d'un combat pour passer dans le bon ou le mauvais parti. Un cœur véritablement grand & magnanime, s'il est possible qu'il puisse se déclarer contre son Prince, suivra toujours une route plus généreuse, & rien ne nous empêche de quitter de la sorte & de retourner à notre devoir par des voies plus honnêtes. Appliquons à ceci ce que disoit M. le Marquis de Cœuvres : » Grand exemple du peu de solidité qu'il y a dans les cabales, les » liaisons qui n'ont point d'autre » fondement que l'ambition, l'ava- » rice ou quelque intérêt particu- » lier. Les Seigneurs, qui s'éloignent » de leur devoir, éprouvent bien- » tôt qu'ils ne peuvent espérer de » véritable satisfaction que dans les » services & les bonnes graces du » Roi. Revenons à Molon.

Ce fameux Rébelle pouvoit bien juger par ce qui précéda la bataille, qu'il avoit peu à espérer de la fidélité de ses troupes, qu'il n'avoit aucun autre parti à prendre qu'une défensive parfaite. Il étoit maître des montagnes qui ferment l'entrée de la Médie, il n'avoit rien de mieux à faire pour couvrir ses conquêtes que de transporter la guerre dans ces montagnes, en attendant que Ptolémée, qui faisoit de grands préparatifs pour la guerre contre Antiochus se déclarât. L'intérêt de celui-ci étoit de pousser vivement cette guerre, au lieu que celui de Molon étoit de la traîner en longueur & d'éviter le combat autant qu'il pouvoit, & les montagnes le favorisoient extrémement. Fier des victoires précédentes, il s'imagine que rien ne lui pouvoit résister, sans songer que ses troupes étoient autrement disposées, & que les principaux Chefs de son armée étoient corrompus, & une partie de ses troupes déja gagnées & prêtes à se tourner contre lui. Il faut être bien aveuglé & bien imprudent pour se déterminer à une action générale, lorsque la terreur a gagné une partie de son armée, & que l'autre est prête à changer de parti. On peut dire de ce Rébelle célébre ce que disoit Xénophon aux Lacédémoniens pour les engager à la paix. Je n'aime pas, dit-il, ces Athlétes, qui, après avoir remporté le prix, ne cessent de se battre qu'ils ne soient enfin vaincus & terrassez, ni ces joueurs qui doublent toujours jusques à ce qu'ils aient tout perdu. Xénophon avoit raison de se moquer de ces sortes de gens ; mais ceux-là sont encore plus ridicules, qui pouvant se sauver par leur prudence se perdent par leur folie. Molon la poussa honnêtement loin, il n'eut pas le courage de soutenir un mal, dont il pouvoit se délivrer comme tant d'autres : car après la défaite d'une partie de son armée, & la trahison de l'autre, il se laissa si fort abattre, qu'il se tua de désespoir, comme s'il n'eût eu plus rien à perdre, & cependant il pouvoit se retirer dans les montagnes avec les débris de la partie de son armée qui étoit demeurée fidéle, & se saisir des défilez pour en défendre le passage. Il étoit le maître de la Médie & de la Perside, dont il pouvoit tirer de grands secours, & d'un très-grand nombre de places fortes ; mais bien loin de prendre un parti si sûr, il se tua

pour ne point survivre à son malheur : comme si la constance dans les plus grands revers de fortune n'étoit pas la vertu des Héros, & mille fois plus estimable que la bravoure. Le véritable Héros ou le magnanime renferme bien des qualitez, & celles-ci n'en doivent pas moins être inséparables que la constance dans les disgraces les plus accablantes. Tels ont été les Rohans & les Colignis, & je ne sçai si Louis XIV. ne les a pas surpassez. Il y a des endroits dans la vie de ce grand Prince qui me semblent au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand, de beau & d'héroïque. J'ose bien avancer que les Panégyristes ne l'ont pas toujours loué, pour ne pas dire jamais, par ce qu'il y a de plus grand en lui : car il ne faut pas plus considérer les hommes extraordinaires dans les événemens glorieux de leur régne, que dans leurs plus grandes infortunes, & Louis XIV. en a éprouvé beaucoup. Il sçut les soutenir avec tant de fermeté, de constance & de grandeur d'ame, que bien loin de tirer le rideau, ou de glisser légérement sur des sujets si desagréables, on doit au contraire appuier dessus, & montrer ce Prince à la postérité au milieu de tant de tempêtes, & presque accablé sous les débris de ses principales frontiéres, pour voir avec plus de surprise le dénouement d'une guerre dont les commencemens furent si glorieux à ses ennemis, & la fin si honteuse. Ces sortes d'événemens, qui viennent ensuite des plus grandes disgraces soutenues avec constance & avec courage, sans en être abattu & sans plier le moins du monde, nous fournissent infiniment plus de sujets d'éloges, & sont plus dignes d'admiration que les victoires les plus éclatantes.

§. III.

De la manière de bien établir l'état de la guerre, quelle en est la méthode. Cette partie de la guerre est la plus importante de l'art militaire.

La guerre contre Molon eût été funeste à Antiochus, s'il se fût absolument livré à toutes les passions & aux mauvais conseils de son Ministre violent & vindicatif, & l'on peut dire par tout ce que nous apprend Polybe de la conduite de ce Prince dans cette guerre, que l'esprit, le bon sens & le courage se firent remarquer en lui dans un âge où ces qualitez se dévelopent très-rarement, au moins aussi pleinement que dans celui-ci : car il sçut très-bien discerner & choisir de deux avis celui qui lui paroissoit le meilleur, & prendre le parti qui lui paroissoit le plus propre à finir une guerre qui l'embarassoit extrémement : outre que dans les guerres civiles il faut beaucoup moins de ménagement & beaucoup plus de promtitude que dans les autres. J'avoue qu'il y a fort souvent de mauvais conseils qui sont suivis d'un bon succès, lorsqu'il plaît à la fortune de disposer les choses selon son caprice ; mais dans celui d'Hermias tout le caprice ou la puissance de cette fortune n'auroit pû venir à bout d'en tirer le moindre avantage. Le plus sûr est de ne pas s'ériger en donneur d'avis sur des mouvemens militaires, lorsqu'on n'est pas du métier, ou que l'on manque de talens nécessaires pour cela. Le Ministre d'Antiochus, qui étoit un très-méchant homme, me paroît ici très-habile & très-éclairé pour pourvoir à tous les préparatifs d'une guerre. Il voioit de loin à cet égard-là ; &

bien que ce ne fût pas son dessein de passer le Tigre, il trouve le secret d'avoir toutes les choses nécessaires pour traverser un fleuve si difficile, & d'une si prodigieuse largeur. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Antiochus le passe sur trois ponts, & son Ministre trouve assez de batteaux pour cette grande entreprise. Mon Auteur ne parle de ponts que dans cette guerre d'Antiochus, & je ne vois rien dans tout ce qui nous reste de l'Histoire de cet Auteur qu'il ait traité du passage des riviéres sur des ponts, je ne dis pas dogmatiquement, ce seroit sortir de l'orbe de l'Historien, mais historiquement. Nous en traiterons en peu de mots dans le Paragrafe suivant, car c'est une partie de la guerre qu'il m'importe de traiter ici sans l'épuiser. Cet endroit de mon Auteur est remarquable. Il entre dans un détail fort circonstancié des mesures que l'on prit dans le Conseil qui fut tenu pour la guerre contre Molon, où Antiochus assista, & tout ce qu'il avoit d'Officiers généraux de son armée & son principal Ministre, qui étant d'un avis contraire à celui de Zeuxis, le Roi suivit ce que ce dernier proposa. Ce fut dans cette assemblée militaire qu'on régla ce qu'on appelle l'état de la guerre, & c'est la premiére chose dont les Ministres & les Généraux prennent instruction par rapport à l'ennemi, dès qu'on s'est déterminé à la faire. Nous allons tâcher de donner une idée générale de cette sçavante partie de la science des armes ; ce qui suffira pour ceux qu'une étude pénible & profonde pourroit rebuter. C'est sans doute celle de toutes que les Princes, les hommes d'Etat & les Généraux d'armées devroient le plus étudier ; mais où la puiser ? Dans Frontin qui l'a traitée ? Mais nous ne connoissons que le titre de cet Ouvrage, qu'il intitule *De constituendo statu belli*, que Montécuculi traduit fort bien *De la maniére de bien établir l'état de la guerre.* Ce grand Capitaine nous auroit fait un très-grand plaisir de nous apprendre en quel endroit de Frontin on trouve ce Traité, je l'ai cherché inutilement dans la bibliothéque du Roi & dans les plus fameuses. Cependant ce grand Capitaine en parle dans ses Mémoires comme d'un être subsistant & non chimérique : seroit-il manuscrit dans la bibliothéque de l'Empereur ? Personne ne le connoît. Me voilà donc réduit à tirer de mon propre fond une partie de la guerre très-difficile, où j'aurois eu besoin des lumiéres d'un aussi grand homme que Frontin.

Montécuculi glisse tellement sur cette matiére, qu'à peine nous en donne-t-il une idée. La maniére de bien établir l'état de la guerre, ou » la disposition universelle, *dit-il* (a), » regarde la guerre en gros. Elle pres» crit une régle générale pour la faire : » & la dresser sur un plan avanta» geux.

» Entabler bien aux échecs dès » les premiers mouvemens qu'on » donne à ses piéces, *dit-il encore*, » influe sur la suite une facilité de » vaincre. Quand vous avez mal dé» buté, & que vos piéces sont en » desordre, il est difficile d'y remé» dier par la suite. Or quelle est cette disposition universelle dont parle ce grand Capitaine ? Il est fort succint là-dessus. Examinons un peu ses raisons, on ne sçauroit manquer de profiter à la suite d'un Maître si célébre. Il éclaircit le titre du Traité de Frontin par la maniére *d'établir & de concerter la forme de*

(a) *Montéc. Mém. l.* 1. *c.* 3.

bien conduire une guerre, & de la bien gouverner par rapport à la victoire. Il n'entend pas par-là les préparatifs, les munitions de guerre & de bouche, & tout ce qui regarde les troupes & les places : cela n'est pas de mon sujet. Je sçai que pour conserver la domination & pour le salut de la patrie on a besoin de deux choses, d'argent & de troupes : car l'on ne peut conserver les armées qu'en leur fournissant ce qui leur est nécessaire, & l'on ne sçauroit en avoir sans commencer par pourvoir à tout, les lever, les entretenir & les discipliner. Par les armées on trouve ensuite le fond de leur subsistance, & de l'or pour du fer : car si l'une de ces deux choses venoit à manquer, l'autre tomberoit en ruine. Mais, comme j'ai déja dit, l'argent & les troupes ne regardent pas le sujet que je traite, Frontin comme moi suppose tous les deux ; ainsi la maniére d'établir l'état de la guerre a seulement rapport aux endroits des frontiéres où l'on pense de la transporter, pour la faire sûrement dans une offensive ou dans une défensive, & avec espérance de réussir dans l'une & dans l'autre par une conduite sage, réfléchie, préméditée & debattue dans un Conseil ou dans le Cabinet. Les exemples qu'il nous donne nous feront aisément comprendre ce que c'est. Il cite d'abord » Gustave-» Adolphe Roi de Suéde, qui fai» sant la guerre en Pologne avec » une armée composée de bonne » infanterie, mais de peu de ca» valerie, ne la risqua point dans » ces vastes plaines de la Pologne ; » mais il s'arrêta dans la Prusse, où » aiant pris plusieurs places, & s'é» tant fortifié, il garda dans la paix » ce qu'il avoit conquis pendant la » guerre. Charles Gustave au con» traire, y aiant rallumé la guerre » en 1656. traverse le Roiaume d'un » d'un bout à l'autre à la faveur des » divisions ; mais les divisions étant » assoupies, & son armée affoiblie, » il reperdit tout. L'armée pesante » des Suédois n'étant pas propre à » courir, ni l'armée légére des Po» lonois à combattre de pied ferme, » ces derniers donnérent une ba» taille auprès de Warsovie, & » furent défaits, & les premiers » se ruinérent eux-mêmes par leurs » courses.

Cet exemple suffit pour nous faire comprendre, si l'on y médite bien, l'Ouvrage *De constituendo statu belli* de Frontin ; mais on le comprendra mieux dans un passage du Testament politique du Cardinal de Richelieu, qui est un Ouvrage excellent, de quelque main qu'il nous vienne. Je vais l'inserer ici, tant il me paroît judicieux & instructif. » En matiére d'Etat, *dit l'Auteur*, » il est plus important de considé» rer l'avenir que le présent, & il » est des maux comme des ennemis » d'un Etat, au-devant desquels il » vaut mieux s'avancer que de se » réserver à les chasser après leur » arrivée.

» C'est une chose ordinaire aux » esprits communs de se contenter » de pousser le tems avec l'épaule, » & d'aimer mieux conserver leur » aise un mois durant, que de s'en » priver de ce peu de tems pour se » garantir du trouble de plusieurs » années qu'ils ne considérent pas, » parce qu'ils ne voient que ce qui » est présent, & n'anticipent pas » le tems par une sage prévoiance.

» Ceux qui vivent au jour la jour» née vivent heureusement pour » eux ; mais on vit malheureuse» ment sous leur conduite.

» Qui prévoit de loin ne fait rien

» par

» par précipitation, puisqu'il y pense » de bonne heure, & il est difficile » de mal faire lorsqu'on y a pensé » auparavant.

» Il y a certaines occasions où il » n'est pas permis de délibérer, par» ce que la nature des affaires ne le » permet pas. Mais dans celles qui » ne sont pas de ce genre, le plus sûr » est de prendre du tems, & de ré» compenser par la sagesse de l'exé» cution le délai qu'on prend pour » la mieux résoudre.

» Il faut dormir comme le lion, » sans fermer les yeux, qu'on doit » avoir continuellement ouverts » pour prévoir les moindres incon» véniens qui peuvent arriver.

Toutes ces maximes, qui ont toutes rapport au sujet que je traite, sont admirables, & d'un homme consommé dans la politique. Pour peu qu'on soit versé dans la lecture des anciens Historiens, comme Thucydide & Polybe, (car Tite-Live a tout tiré de ce dernier,) on verra que les modernes ont dérobé toutes ces belles sentences à ces deux ou trois Auteurs. Mais comme tous les hommes ne pensent pas différemment, il se peut que la grande expérience du Cardinal de Richelieu dans la politique lui ait fait imaginer cette foule de maximes dont son Testament est rempli. Il dit beaucoup ici, mais il n'approfondit pas.

Lorsqu'on veut entreprendre une guerre, & qu'on est au moment d'y entrer, les préparatifs ne doivent pas uniquement nous occuper, comme cela arrive aux génies médiocres, qui s'imaginent qu'il n'y a que cela à faire: ces sortes de choses regardent pour ainsi dire le pur méchanisme de la guerre. Cela s'appelle la disposition par rapport aux forces ou aux moiens, & c'est par rapport à ces forces qu'on régle une partie de ses desseins, & qu'on forme ses projets. Il y a quelque chose de plus important & de plus grave pour les former sûrement pour le succès d'une campagne: il faut connoître avec toute l'exactitude possible l'état & la situation de sa frontiére comme celle de l'ennemi, & la ligne de communication paralléle que celui-ci peut prendre, comme celle que l'on prendra. Cela peut aisément se voir dans les meilleures Cartes; mais ce n'est pas dequoi il importe le plus d'être instruit pour bien & sûrement régler l'état de la guerre: il faut avoir une connoissance parfaite du païs où l'on veut porter la guerre, ou se porter pour le défendre. Quelque exacte, quelque sûre que soit une Carte, un Général d'armée y trouvera très-peu de sûreté pour les opérations d'une campagne, & le Conseil ne sçauroit guéres fonder un projet de défense ou d'attaque sur du papier: c'est autre chose sur les lieux. Les campemens, les postes bons ou mauvais ne sçauroient s'y reconnoître, les ruisseaux, les riviéres, les guez, les hauteurs telles qu'elles sont sur les lieux, les défilez, les endroits couverts, toutes ces choses n'y peuvent être représentées dans l'exactitude militaire. On a peu de bonnes Cartes. Je me suis assez expliqué là-dessus, & l'on ne sçauroit trop le répéter. Il semble qu'il dépend des Princes d'en avoir. Tous ne s'embarassent pas de ces sortes de dépenses, ou s'ils s'y engagent ils y sont souvent trompez, parce qu'on ne choisit pas toujours des gens capables de les dresser & de faire des observations sur chaque partie de la frontiére d'une lieue à l'autre, & c'est un défaut & une négligence dont on ne sçauroit trop blâmer ceux qui se mêlent quelquefois d'en

faire. D'ailleurs ils sont si mal récompensez, & on leur en marque si peu de gré, qu'ils se découragent. Cette mauvaise politique fait que ceux qui sont le plus capables d'en faire, & qui en ont le plus d'envie, voiant qu'il n'y a aucune récompense à attendre, n'ont garde de se donner tant de peine pour rien. Il y a lieu d'être étonné qu'on ne mette pas tous ses soins, & qu'on n'emploie pas d'habiles Officiers pour avoir de bonnes Cartes des frontiéres, quoiqu'il en puisse coûter, & de deux lieues des environs des places, pour être au fait des différens endroits par où elles peuvent être secourues au cas de siége. Je préfére à toutes les Cartes du monde les itinéraires militaires, c'est-à-dire des Mémoires du païs raisonnez, & chaque partie du païs marquée sur la Carte par des lettres numérales, & que le Mémoire explique. J'en ai quelques-uns d'une partie des Pyrénées, & j'ai presque achevé ce qui manquoit. En 1719. je donnai à la Cour les environs de Saint-Omer de près de deux lieues à la ronde. La méthode que j'ai suivie ne laisse, si je ne me trompe, rien à desirer; mais la plus importante piéce est la Carte & les Mémoires des places frontiéres depuis Dunkerque & Calais jusqu'à la Meuse. Tout cela peut servir de modéle; mais il n'y a qu'un homme de guerre, & même d'une expérience consommée, qui soit capable de ces sortes de choses. Ce ne sont pas seulement les chemins, mais encore la situation du païs, les lieux de campemens, les divers postes, les défilez & leur largeur, les riviéres, les ruisseaux, leur largeur, leur profondeur, les gués, la nature du fond, la hauteur des bords, les maisons qui sont à la campagne, si elles sont bonnes ou mauvaises, les villages, les Eglises & leurs Cimetiéres, les montagnes, leur hauteur, si la pente en est rude ou aisée, les champs clos, les ravins, les fossez, si le païs est couvert en certains endroits, la nature des plaines, les lieux de fourrage, la distance d'un lieu à un autre, le nombre des chemins sur un front d'une lieue & de lieue en lieue sur les deux lignes de communication, & si l'on peut prendre les travers champs pour aller en avant ou en arriére, & cela regarde les marches. Je ne finirois point si je voulois entrer dans le détail d'une exactitude militaire pour faire ces sortes de Cartes par écrit, les seules dont on peut se servir pour régler l'état de la guerre, & former là-dessus le plan d'un projet de campagne. Les Anciens se servoient de cette méthode; mais je ne sçai s'ils décendoient dans tous ces détails. S'il faut en juger par l'itinéraire, qu'on appelle d'Antonin, parce qu'il fut fait par l'ordre de cet Empereur, ces sortes de piéces géographiques ne pouvoient être d'aucune ressource aux Généraux d'armées. On y marque tous les grands chemins de l'Empire, & les stations des armées Romaines, ou plutôt les lieux d'étapes dressées dans tout l'Empire comme aujourd'hui en France. Ces itinéraires que je propose sont d'une importance d'autant plus grande, qu'il n'est guéres possible qu'on puisse sûrement régler l'état de la guerre dans le Cabinet d'une maniére bien certaine: car lorsqu'on est sur les lieux & à la présence des objets, on trouve bien du mécompte, & l'on ne sçait où l'on en est. Faute de ces piéces on consulte les gens du païs, ou l'on envoie des Officiers. Il faudroit que ce fussent les

plus habiles. L'on peut bien croire que pour faire des observations & des remarques sur la nature & les différentes situations du païs, il faut être profond, & rien de plus rare que ces sortes de gens dans les armées; & lorsqu'il s'en trouve un ou deux, il ne faut pas attendre la guerre pour les charger de ces sortes de Mémoires. Ils ne se font pas en un jour. Ce n'est pas seulement sur notre frontiére qu'il faut travailler, mais encore sur celle qui lui est opposée, & la paix nous met en état d'entreprendre un si grand travail.

Il ne faut pas toujours régler l'état de la guerre sur le nombre & la qualité des forces que l'on veut opposer à l'ennemi, qui sera peut-être plus fort, il y a certains païs où le plus foible peut paroître & agir contre le fort, où la cavalerie est de moindre service que l'infanterie, qui souvent supplée à l'autre par sa valeur. L'habileté d'un Général est toujours plus avantageuse que la supériorité du nombre & les avantages du païs. Un Turenne régle l'état de la guerre sur la grandeur de ses connoissances, de son courage & de sa hardiesse. Un Général qui ne lui ressemble en rien, malhabile, peu entreprenant, quelque supérieur qu'il soit, craint toujours & n'est jamais assez fort. Qu'on remarque bien ce que je dis ici, car tout cela est grave & de grande considération dans le Cabinet, parce qu'on prend sur ces connoissances des résolutions qu'on rejetteroit sans elles. La médiocrité du génie d'un Général, & son trop de circonspection ou son ignorance de la guerre & du païs où l'on veut la porter, paroissent ordinairement dans un Conseil où il s'agit de régler l'état de la guerre, ainsi que le courage & l'habileté des autres, & chacun en peut juger par les avis qu'ils donnent. Ceux-là sont toujours en petit nombre. Antiochus ne trouva qu'un Epigéne & un Zeuxis, encore se défit-il du premier, qui lui étoit le plus fidéle, par la perfidie de son Ministre. Les sentimens de ceux-ci, qui raisonnent en gens expérimentez & à vûe de païs, sont souvent différens de ceux des autres qui manquent de ces qualitez. Il faut que le Prince ou son Ministre considére particuliérement les avis de ceux qui doivent commander chacun à certaine frontiére. Il y en a qui ne s'accommodent pas d'une défensive, & qui proposent tout le contraire, quoique les forces qu'on leur donne semblent ne laisser aucun équilibre. Il faut les écouter, & se régler sur leurs avis, s'ils paroissent raisonnables, & leur laisser le pouvoir d'agir sur le plan qu'ils proposeront. Tel qui se verra destiné pour le commandement d'une armée sur le Rhin, & qui connoîtra ses forces & la confiance que ses troupes pourront prendre en lui, qui aura médité sur ce qu'il veut faire par la connoissance du païs, & par le génie ou la capacité du Général qui lui sera opposé, sera peut-être contraire aux avis des autres, dont la prudence surpassera le courage. M. de Louvois ne fut pas de l'avis de M. de Turenne, quelque estime qu'il eût d'ailleurs pour ce Général, qui en effet ne pouvoit être trop estimé. Il vouloit qu'on la fit sur cette frontiére tout autrement que l'autre ne souhaitoit pour le salut de cette province. Il ne croioit pas qu'on pût la soutenir contre les forces réunies de l'Empire, que vingt-cinq mille hommes pûssent résister contre une armée de soixante mille commandée par des Généraux

expérimentez. Il proposoit de raser les places qui ne pouvoient se défendre. C'étoit là ce que le Ministre, quoique d'un esprit hardi & entreprenant, vouloit, dit-on, qu'on fît, & qu'on se retirât dans divers postes pour défendre l'entrée de la Lorraine, c'est-à-dire une défensive honteuse & ruineuse. Les raisons de ce Ministre étoient assez spécieuses pour persuader le Roi, du moins l'incliner à ce parti plutôt qu'à celui pour lequel M. de Turenne insistoit beaucoup. Il fit si bien connoître au Roi la honte qu'il y auroit d'abandonner l'Alsace, & la facilité qu'il auroit de la conserver par les mesures qu'il avoit prises, qu'il lui promit de lui rendre bon compte des ennemis, & qu'il les chasseroit de cette province. Il lui tint parole. Un Prince ne hazarde jamais rien à se rendre à l'avis d'un Général qui connoît les ennemis à qui il a affaire, & qui lui a donné plusieurs fois des preuves de son zéle & de sa fidélité, de sa prudence & de son courage, d'un Général enfin tel que M. de Turenne: car son nom seul forme dans l'esprit l'idée d'un Général parfait.

On peut voir par ce que je viens de dire, qu'on ne régle pas toujours l'état de la guerre à l'égard de l'offensive sur la supériorité du nombre, puisque l'habileté & le courage peuvent suppléer à ce qui manque de ce côté-là; ce qui doit être mis en considération dans un projet de campagne digéré dans le Cabinet, & sur la connoissance parfaite du païs où l'on veut porter la guerre.

On y établit d'abord la ligne de communication, car c'est celle-ci qui régle & détermine celle de l'ennemi, lorsqu'on s'est résolu de le primer en campagne, & c'est à quoi l'on doit d'abord se résoudre. Cela dépend des mesures & des soins du Ministre chargé des affaires de la guerre. L'on régle après cela l'état de la guerre, c'est-à-dire la disposition par rapport à la maniére de la faire. On régle & détermine le nombre des troupes que l'on s'est résolu de mettre en campagne, l'on munit la frontiére de toutes les choses nécessaires autant pour la subsistance des armées que pour l'amunitionnement des places qui nous paroissent les plus exposées. La ligne de communication une fois réglée, il est aisé de connoître les places les plus commodes & les plus à portée pour y établir nos magasins de vivres & de munitions de guerre. Il y a toujours quelque partie de frontiére plus favorable à nos desseins, & dont les armées ne s'écartent guéres, & où l'on a à dos des places importantes; on en fait comme le théâtre de la guerre. Il est difficile de cacher à l'ennemi les endroits de notre frontiére par où nous avons dessein de pénétrer, & la grandeur des préparatifs & des munitions de guerre & de bouche que l'on jette dans une ou plusieurs de nos places; ce qui engage l'ennemi à munir les siennes de son côté, & par-là il juge de la partie de sa frontiére par où nous avons dessein de pénétrer.

Voilà pour ce qui regarde le gros des choses, une Carte nous met aisément au fait sans qu'il soit besoin de beaucoup de connoissances. Le bon sens suffit. Il n'est pas nécessaire de consulter les Officiers Généraux pour régler ces sortes de choses, mais seulement dans ce qui regarde la maniére de faire la guerre & l'exécution des projets. Je dis des projets ou des divers desseins, car la guerre ne suit pas toujours la route qu'on se propose; des changemens

peuvent arriver, & un mouvement de l'ennemi auquel on ne s'attend pas, change souvent tout un projet de campagne & tout ce qu'on s'étoit résolu de suivre. Il faut bien prendre garde à ceci, ou avoir plusieurs desseins plutôt que de s'arrêter à un seul: car souvent une offensive, quelque bien concertée qu'elle soit, par un mouvement fait mal à propos, se tourne malheureusement en défensive, & il faut d'autres mouvemens pour revenir au premier projet. M. de Turenne entendoit parfaitement l'art de réduire son ennemi, auparavant prêt sur l'offensive, à prendre la défensive; mais quelle profondeur de génie, d'expérience & de science ne faut-il pas avoir? Souvent un mouvement mal concerté, sans que l'ennemi y ait la moindre part, nous réduit à cette extrémité; une lettre interceptée, un secret divulgué, & quelquefois un mot lâché mal à propos & sans réflexion, font échouer tout le plan d'une campagne. Un ordre exécuté une heure plus tard ou plutôt ruine cent desseins entassez les uns sur les autres, qui sont une suite nécessaire du premier & des mesures prises & formées dans le Cabinet; enfin un rien, une bagatelle la plus fortuite change la face des affaires: de sorte que cela nous oblige à régler autrement l'état de la guerre, & la maniére de la faire & d'agir contre le plan qu'on s'étoit formé.

C'est après avoir pris les mesures dont j'ai parlé, qui regardent, s'il faut ainsi dire, le méchanisme de la guerre, que l'on doit examiner & concerter la maniére de la faire. La connoissance parfaite & exacte du païs de la partie de frontiére opposée à la nôtre, est ici absolument nécessaire, & sans cette connoissance on ne sçauroit rien faire sur un plan avantageux. Il est rare qu'un Prince qui veut entreprendre une guerre puisse réussir s'il n'imite Antiochus, qui assemble un grand Conseil pour concèrter & régler l'état de la guerre, ou s'il ne consulte du moins les Officiers Généraux les plus habiles & les plus consommez de ses troupes. Cet Antiochus, tout jeune qu'il étoit, prit ce parti avant que de rien entreprendre contre Molon. Il trouva un Epigéne & un Zeuxis comme Louis XIV. un Condé & un Turenne dans celle qu'il voulut faire à la Hollande, il avoit avec cet avantage un Ministre habile, prévoiant, hardi & d'un détail extraordinaire propre pour fournir aux besoins de la guerre. Il consultoit les gens du métier sur tout ce qu'il avoit à faire, & se faisoit une étude de les connoître & d'en tirer toutes les lumiéres dont ils étoient capables. Il ne se trouva aucun Officier Général dans le Roiaume qui pût lui fournir autant de lumiéres que M. le Prince & M. de Turenne, c'étoit de ces hommes qui ne paroissent que de loin à loin, & qu'il faut des siécles pour produire. Ce furent ces deux célébres Guerriers qui réglérent & établirent l'état de la guerre contre la Hollande. M. de Turenne, qui avoit servi autrefois dans ce païs-là, fut l'ame de ce grand projet, qui fut d'un éclat & d'un succès extraordinaire: s'il y eut du défaut sur la fin, & s'il fallut abandonner tout d'un coup tant de places, on ne sçauroit l'attribuer à ces deux grands hommes. Un projet de guerre est délicat dans les moindres de ses parties, si l'on n'y prend pas garde, & si chacune n'est agitée. Ce n'est pas tout que de bien entabler aux échecs, ce

n'est pas tout même que les premiers mouvemens aient influé & fourni la facilité de vaincre, vous avez remporté la victoire, d'accord pour les échecs, la partie est gagnée, le triomphe vous est dû. Mais dans un Conseil, où il s'agit de régler l'état de la guerre, ce n'est point assez que rien ne manque des choses nécessaires, troupes, argent & préparatifs pour la suivre jusqu'au bout; il ne faut pas moins considérer ce qu'on doit faire lorsque la guerre est conforme à nos espérances, que lorsqu'elle nous est contraire. Il faut régler les choses pour la bonne comme pour la mauvaise fortune, pour avoir des ressources toutes prêtes dans celle-ci, & pour soutenir & pousser plus loin l'autre & conserver ses conquêtes. C'est à quoi l'on ne pensa pas: l'on prit beaucoup de places, comme je l'ai dit, & pour avoir voulu les conserver toutes, l'on s'affoiblit & l'on reconnut le défaut de conseil qu'on avoit pris. Lorsque toute l'Europe conjura contre nous en faveur des Hollandois, nous fûmes obligez d'abandonner ces villes avec tant de hâte, que nous n'eûmes pas le tems de les raser. Si l'on avoit pensé à une chose si importante, on eût pris une résolution là-dessus, ou de les conserver dans leur état ou de les raser, & l'on eût sans doute opiné à dépouiller les Hollandois de leurs places fortes, en rasant les unes & en gardant les autres qui nous pourroient être plus avantageuses pour tenir le païs conquis en bride, & nos armées n'eussent pas été réduites à rien par tant de garnisons & de postes inutiles. Ce que je viens de dire me fait souvenir d'une ruse que j'ai lûe dans Polyen, qui me paroît digne d'avoir place dans cette page par sa singularité.

» Denis voiant que les Carthaginois venoient fondre dans le païs avec une armée de deux cens mille hommes, fit élever de tous côtez des forts, & y mit garnison, avec ordre de traiter avec les Carthaginois, & de recevoir leurs garnisons. Les Carthaginois furent fort aises de prendre possession du païs sans coup férir, & partagérent en différentes garnisons la plûpart de leurs troupes. Quand Denis vit leurs plus grandes forces dissipées par tous ces détachemens, il attaqua ce qui restoit ensemble, & remporta la victoire.

Il faut d'ailleurs dans un projet de campagne offensive digéré & raisonné dans le Cabinet, ne pas moins considérer ce que l'on veut faire, & le dresser sur un plan qui puisse nous assûrer le succès de nos entreprises, que supposer à l'ennemi une habileté égale pour s'y opposer, afin de chercher tous les détours & les moiens nécessaires pour rendre ses mesures inutiles. Il faut voir pour cela, si occupant un tel poste, l'ennemi, qui ne sçauroit en prendre un tel autre pour nous faire front, & couvrir un tel point de sa frontiére, ne fournira pas l'occasion de le combattre ou de le pénétrer par quelque mouvement avantageux qui puisse lui faire perdre sa ligne de communication & le réduire à l'abandonner. Le plus court dans une guerre offensive, est de chercher l'occasion de combattre l'ennemi & de s'engager à une action générale, parce que tout dépend des commencemens à la guerre. On doit toujours la commencer par une action de grand éclat. Que si l'ennemi incline à combattre, il faut aller au-devant plutôt que de l'attendre: que s'il évite un engage-

ment, il faut le pousser à quelque prix que ce soit : car un siége est très-difficile lorsqu'on ne le fait pas ensuite d'une grande victoire, ou d'un avantage considérable. Il faut observer toutes ces choses lorsqu'on regle l'état de la guerre, & que l'on établit son plan avant que de la commencer : car lorsqu'on a médité à loisir sur ce qu'on s'est résolu de faire, & sur ce que l'ennemi peut raisonnablement opposer, on vient à bout de ses desseins.

Le Cardinal de Richelieu avoit-il bien réglé & formé son plan de la campagne de 1636. dans la guerre contre l'Espagne dans les Païs-Bas ? Cette campagne fut des plus fâcheuses. Il semble qu'il prit mal ses mesures avec les Hollandois, & qu'il ignora & les forces des ennemis, qui nous étoient supérieurs de plus de la moitié, & leurs desseins par rapport à ces forces & l'état des places de notre frontiére de Picardie, où il n'y en avoit pas une seule qui fût en état de défense. Elles étoient toutes dépourvûes de toutes les munitions nécessaires pour un siége. Cela est à peine concevable dans un Ministre aussi vigilant & aussi éclairé qu'il l'étoit, & ce fut une espéce de merveille comment l'armée Espagnole ne marcha pas droit à Paris après la prise de la Capelle, du Catelet & de Corbie, & le passage de la Somme. Il entreprit cette guerre contre l'Espagne *lorsque ces villes frontiéres n'étoient pas en état de se défendre*, dit Montrésor dans ses Mémoires, *qu'il n'y avoit point d'argent dans les coffres, & que les poudres & les autres choses manquoient.*

» Cette guerre qui devoit être » préméditée longtems auparavant, » dit le même Auteur, fut une af- » faire résolue & déterminée en un » jour ; afin que les préparatifs né- » cessaires à la soutenir avec répu- » tation ne manquassent point, & » que le Roi eût dequoi réparer » promtement les disgraces de la » guerre, & dequoi porter ses ar- » mes avec éclat dans les Païs-Bas. » Richelieu méprisa toutes les sages » considérations qu'un habile Mi- » nistre auroit eues, & toutes les » mesures qu'il auroit la prévoiance » de prendre. Emporté par son im- » pétuosité naturelle, ou plutôt par » une fureur désespérée, ce fléau » envoié de Dieu pour le châtiment » des péchez des hommes, engagea » la France dans une entreprise que » lui seul étoit capable de former. Ne tient-il qu'à dire cela ? Ce fléau ne fut jamais que celui des ennemis de sa patrie, il n'étoit pas infaillible ; mais jamais Ministre n'a moins erré que ce grand homme. Ce qu'on appelle cruauté en lui, me disoit il y a quelque tems un Seigneur du premier mérite, n'étoit autre chose qu'une grande sévérité. C'est à cette sévérité que la France est redevable de l'extinction des guerres civiles de Religion, & des entreprises criminelles des Grands contre leur légitime Souverain, & par ce service de l'élevation de la France.

Un Auteur judicieux (a) lui rend plus de justice que Montrésor. » Qui » se fût imaginé, dit-il, pendant » que toute l'Europe redoutoit la » Maison d'Autriche, & que le » Conseil de nos Rois étoit plein » de ses pensionnaires, qu'il y avoit » en Sorbonne un jeune Ecolier » qui saperoit bientôt toute cette » grande puissance, & la commet- » troit avec tant de gens, qu'enfin » elle donneroit du nez en terre !

(a) *Bayle, Pensées diverses sur les Cometes, p. 800. édit. de 1683.*

» Cela étoit pourtant vrai, comme » l'a fait voir le grand Cardinal de » Richelieu, l'un des plus puissans » génies de l'univers.

Tout ce que je viens de dire plus haut, indépendamment de ce que je viens de citer plus bas, dépend uniquement de la connoissance du païs: car si l'on faisoit la guerre dans de vastes plaines, où il n'y eût ni obstacles ni postes à opposer, la guerre seroit fort aisée, & ne se termineroit que par des batailles. Il faudroit en venir là nécessairement avant que de penser à la moindre conquête.

Louis XIV. a soutenu presque pendant tout le cours de son regne, non une seule guerre, mais plusieurs à la fois sur toutes les frontiéres de son Roiaume. Cela me surprend toutes les fois que j'y pense. Qu'on cherche dans l'Histoire ancienne & moderne, on ne verra rien de semblable. Les Romains n'ont jamais éprouvé de semblables guerres, & jamais le monde entier n'a conjuré contre eux, quoiqu'ils en voulussent à la liberté de tous les peuples du monde, & que leurs guerres fussent presque toujours injustes: au lieu que celles de Louis XIV. ne l'ont pas été. Le principe de toutes celles qu'il a soutenues contre l'Europe liguée, n'a été que sa trop grande puissance & l'habileté de ses Généraux & de ses Ministres. Ecoutons l'Auteur (a) de l'Histoire de la guerre de Hollande, Officier du premier mérite, & Capitaine au régiment de Champagne, qui avoit servi toute sa vie. » Après tout, *dit-il au commencement de son Histoire*, la » France ne paroîtra jamais capa» ble de faire ce qu'elle a fait, si » l'on ne considére que l'étendue » de sa domination, laquelle est si » petite en considération de ceux » à qui elle a eu affaire, que c'est » une merveille comment elle leur » ait pû résister. A plus forte rai» son combien doit-on s'étonner » de ce que parmi un si grand nom» bre d'ennemis, elle a fait non » seulement diverses conquêtes; » mais encore une paix si avanta» geuse, qu'on peut dire qu'après » avoir donné la loi dans la guerre, » elle l'a encore donnée dans la paix. Qu'auroit-il dit, s'il eût été le témoin encore de la guerre de 1688. & de celle de 1701? Dans la derniére Louis le Grand a eu toute l'Europe sur les bras, & il étoit obligé encore de soutenir l'Espagne chancelante par la révolte d'une partie de ses plus belles provinces. Cependant cette guerre a fini par une paix glorieuse.

Qu'on prenne bien garde à ce que je vais dire, car cela regarde les Princes, les hommes d'Etat, & plus encore les Généraux d'armées. Si l'on ne connoît les païs où l'on veut porter la guerre, on est assûré de mal entabler, & l'on peut juger, si l'on va trop vîte, que les suites n'en peuvent être que funestes & honteuses, autant pour les uns que pour les autres. A un Général qui se trouve dans un païs tout différent qu'il ne se l'étoit imaginé, on ne doit pas lui donner une nombreuse armée. L'on s'imagine que les païs sont à peu près, à l'égard de leur situation, comme les autres que nous connoissons, qui sont mêlez de vastes campagnes & de païs couverts. Certaine arme qui surpasse de beaucoup l'autre, comme une nombreuse cavalerie, espére trouver son avantage en cherchant par des mouvemens bien concertez cet avantage, qu'on

(a) *Gatian de Courtilz de Sandras.*

qu'on ne sçauroit trouver où l'on est d'abord, & cependant l'on voit le contraire, & que la cavalerie sur laquelle nous avions compté, nous devient absolument inutile. L'on s'apperçoit, lorsqu'il n'y a plus de remède, qu'on a péché dans les maximes & les préceptes les plus graves qui regardent l'art de régler l'état de la guerre. Le Général alors perd toute espérance de rien faire, & se décourage, & les Officiers & les soldats qui voient cela, en sont abattus; au lieu que l'ennemi prend de nouvelles espérances, voiant que ce qui faisoit le plus fort demeurera sans rien faire & de nul usage: outre que les fourrages deviendront plus difficiles, & qu'on ne pourra les faire qu'avec de nombreuses escortes d'infanterie; ce qui l'affoiblit, & fournit souvent l'occasion à un Général habile & entreprenant d'attaquer une armée dénuée d'une partie de ses forces.

Si l'on vouloit porter la guerre en Italie, il faudroit bien se garder d'y envoier un trop grand nombre de cavalerie, parce qu'il y a des endroits peu propres à la faire combattre, & qu'un habile homme, & même un médiocre Général, peut très-bien éviter pour combattre à son avantage. Si les Romains eussent fait un meilleur usage de leur infanterie, lorsqu'Annibal entra en Italie, la cavalerie d'Annibal eût été très-inutile. Rien ne les empêchoit d'éviter les plaines sur le Tésin, à Trébie & à Cannes: car le païs en ce tems-là comme en celui-ci, ainsi que de tout tems, étoit coupé de ruisseaux, de canaux, de fossez pleins d'eau très-profonds, de champs clos, les campagnes parsemées d'un nombre infini de villages, de cassines, enfin tout hérissé de chicanes & d'obstacles sans nombre. Lorsqu'on regle l'état de la guerre sur de semblables connoissances, on se dispense d'y faire marcher sans nécessité un trop grand nombre de cavalerie, qui épuise en peu de tems une partie des fonds destinez pour la guerre.

Il y a une autre considération à faire dans ces sortes de guerres qu'on transporte hors de son païs, c'est d'éviter là, comme presque par tout, une guerre de défensive, & surtout considérer non seulement le Général, mais encore l'humeur de la nation: car toute nation n'y est pas propre, & tout Général n'en est pas capable; bien qu'il soit habile; mais l'on ne l'est pas en tout. Par exemple la nation Françoise ne vaut rien dans cette sorte de guerre, elle est trop impatiente & trop vive, & quiconque prendra ce parti s'en fera quelquefois beaucoup accroire, ou se croira plus habile que les Turennes, les Condez & les Luxembourgs, qui sentoient bien que cette partie de la guerre est très-difficile & très-délicate. Trouve-t-on aisément des Fabius dans l'Histoire, qui fournissent si longtems la même carrière? On doit regarder la défensive comme un don du ciel, lorsqu'il veut que l'Etat où ces hommes naissent fleurisse ou se sauve des plus grands dangers.

Je ne pense pas que qui que ce soit m'allégue que les raisons qui ont souvent déterminé notre nation dans les siécles passez, comme de tout tems, à soutenir les efforts de nos ennemis à une défensive, fussent jamais fondées sur notre foiblesse; mais plutôt sur celle des Généraux, & cela presque toujours. Ceux qui s'y sont vûs quelquefois nécessitez sentoient bien qu'ils étoient capa-

bles de soutenir quelque tems ce personnage, pour en jouer un autre selon l'occasion.

Avant que de régler l'état d'une guerre dans un païs qu'on ne connoît point, il faut, avant que de s'y déterminer, l'envoier reconnoître par des gens qui ne se connoissent pas eux-mêmes, pour voir à leur retour s'ils s'accordent dans les Mémoires qu'on exige d'eux. Il s'en trouve bien peu qui soient capables de ces sortes d'emplois, qui demandent des connoissances peu communes. Beaucoup de ceux qui intriguent pour être emploiez ne sont pas tous capables de s'acquitter d'une semblable commission; & lorsque ceux qui les proposent ne passent pas pour habiles, on doit extrémement s'en défier: car la chose est d'une si grande conséquence, qu'on doit faire sentir à ceux qui les honorent de leurs suffrages, qu'on s'en prendra à eux s'ils sont incapables de cet emploi.

Il est de la prudence, lorsqu'on les a envoiez pour reconnoître le païs, de les écouter & de les examiner au retour de leur voiage, & tout aussitôt en envoier d'autres, pour voir s'ils s'accordent, comme je l'ai dit, & comparer le tout ensemble: car on ne va pas reconnoître un païs sans faire des Mémoires détaillez; c'est là la pierre de touche de l'habileté ou de l'ignorance, en les examinant ou les faisant examiner par des gens habiles: tous les hommes indifféremment ne sont pas toujours capables d'en bien juger, & rien ne me semble plus aisé. Je crois même qu'il ne faut pas toujours s'abandonner à ces sortes de gens, car il est très-difficile de bien rencontrer dans le choix qu'on en fait, comme je l'ai vû mille fois. Je tâcherois de gagner quelques personnages du païs, ce qui n'est pas fort difficile, qui peuvent nous apprendre des choses qui ne viennent pas souvent à la connoissance des plus habiles.

Si les Romains dans la seconde Punique, comme je l'ai dit ailleurs, se fussent transportez dans l'entrée & les défilez des Alpes, ils eussent vû que c'étoit là qu'il falloit attendre Annibal, qui eut péri dans les montages. Jamais état de guerre ne fut plus mal réglé & plus mal conçu. Charles-Quint fit encore pis lorsqu'il se mit en tête de pénétrer le Roiaume par la Provence. Nous pourrions nous rapprocher plus près de notre tems, pour faire voir combien il importe de méditer profondément avant que de rien résoudre sur l'état de la guerre. Un esprit tourné comme celui de Tacite, auroit dequoi s'occuper & dequoi instruire ses Lecteurs, s'il avoit l'espace nécessaire, & s'il étoit en état de citer les exemples de nos derniéres guerres.

§. IV.

De la manière de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la défensive.

J'Ai traité en fort peu de mots de ce qui regarde la maniére de régler l'état de la guerre dans l'offensive: nous ne nous étendrons pas davantage dans celle qui regarde la défensive, bien qu'elle soit d'un détail extraordinaire, & celle qui exige le plus de mesures, de précautions, d'esprit, de bon sens & de prévoiance. C'est aussi la partie de la guerre la plus profonde, la plus délicate & la plus ignorée. Je l'ai étudiée & méditée autant que j'en fais

capable, ſans que cela prouve ni que je m'imagine que j'y ſois beaucoup avancé : c'eſt toujours beaucoup que d'ouvrir les voies pour découvrir de nouvelles terres.

Il eſt certain que la partie la plus délicate & la plus difficile de la guerre, autant dans la théorie que dans la pratique, eſt ſans difficulté la défenſive, & cependant les Généraux les plus malhabiles propoſent & panchent toujours pour celle-ci ; au lieu que les plus conſommez dans la ſcience des armes cherchent toujours à l'éviter, & on ne leur fait jamais un plus mauvais compliment que lorſqu'on les réduit dans la triſte néceſſité d'obſerver l'ennemi, d'empêcher qu'il ne pénétre la frontiére, & d'éviter abſolument le combat. Ceux qui ſçavent la guerre, & qui l'ont faite toute leur vie, n'ignorent pas que cette ſorte de guerre eſt très-dangereuſe, parce qu'elle abat entiérement le cœur du ſoldat, & que lorſqu'ils ſe voient obligez de combattre, ils ſentent parfaitement qu'ils y ſont forcez comme leur Général : & quelque avantageux que ſoit le poſte qu'ils occupent, ils ſe croient toujours plus foibles de la moitié, & l'ennemi infiniment plus fort & plus brave. Le plus grand nombre des Officiers ne penſe guéres différemment, & ſur cette opinion l'on peut dire qu'ils ſont à demi battus avant que l'ennemi ſe mette en devoir de les joindre. Ajoutez à cela qu'une défenſive nous réduit à une plus grande dépenſe, & ruine l'Etat ſi elle dure longtems : car outre qu'elle n'eſt jamais ſans quelque perte ou ſans la ruine de notre frontiére, que nos armées mangent, c'eſt que comme on craint également que l'ennemi coule ſur toute ſa ligne de communication pour couper & pénétrer la nôtre pour faire quelque conquête, on ſe voit obligé de munir extraordinairement toutes les places de cette frontiére, parce qu'elles ſe trouvent également menacées. Quel eſt le Prince aſſez puiſſant pour fournir toutes les forteresſes de vivres & de munitions de guerre pour ſoutenir un long ſiége ? Je ne ſçai ſi on a jamais fait cette obſervation. Il n'y a qui que ce ſoit pourtant qui ne convienne qu'il n'y a rien de plus véritable : car avant que de commencer à régler cette ſorte de guerre, & la maniére la plus propre à s'en bien démêler, on doit commencer par demander ſi toutes les places les plus expoſées de la frontiére, c'eſt-à-dire celles de la premiére ligne, ſont en état de défenſe. Voilà le premier point, & je ſuppoſe qu'elles le ſont toutes, ſans que cela diminue beaucoup le poids des difficultez de ſoutenir une telle guerre.

J'ai dit dans le Paragrafe précédent, que le plus important eſt de régler l'état d'une guerre ſur une profonde & exacte connoiſſance du païs, & j'ai dit cela dans ce qui regarde l'offenſive. Il y a plus ici, il faut le poſſéder à fond, l'avoir vû, étudié & médité ſoi-même, du moins le Général qui ſe charge d'une beſogne ſi fâcheuſe & ſi triſte. En effet il n'y a rien de plus aiſé que de ſe faire percer ou de ſe faire battre dans une défenſive. Les Hollandois ont éprouvé dans la guerre de 1672. malgré leurs barriéres, qui ſembloient impénétrables aux plus puiſſantes armées, autant par les obſtacles du païs, qui ſont à peine concevables, que par la force de leurs places, que l'on ne ſe ſauve pas par la défenſive, quelque bien concertée qu'elle ſoit, contre des troupes audacieuſes, bien diſcipli-

nées, commandées par d'excellens Officiers, & qui n'avoient d'autre Général que le Roi lui-même. Il n'en faut pas tant pour rendre inutiles tous les obstacles qu'on peut apporter dans cette défensive, & cela parut dans cette guerre avec beaucoup d'étonnement: car on ne pouvoit s'imaginer qu'un jeune Roi tel que Louis XIV. quoiqu'il eût déja fait la guerre, eût été capable de réussir dans une si surprenante entreprise, & en si peu de tems. Ce Prince sage & éclairé, qui s'est acquis le surnom de Grand par sa vertu & ses grandes actions, avoit pris ses mesures de loin, & sans qu'on s'en défiât le moins du monde. Il avoit envoié différentes personnes sur les frontiéres de la Hollande reconnoître le païs, les riviéres, les places & les passages; ce qui fut fait avec tant de soin, de sagesse & d'exactitude, que c'est sur ces Mémoires, dont j'ai vû une partie, qu'il régla l'état de la guerre qu'il vouloit faire; & comme il prévit les suites qui pourroient arriver de cette guerre, il fit de nouvelles alliances, & se mit en état de résister à ceux qui pourroient l'attaquer par des nouvelles levées. C'est pousser aussi loin les précautions que Frontin l'auroit pû exiger.

Les Hollandois à l'abri de leurs riviéres, s'imaginérent qu'une bonne défensive les mettroit à couvert de l'orage prêt à fondre sur eux: comme si dans cette sorte de guerre un Général capable de la conduire n'étoit pas encore plus propre, avec une armée peu disproportionnée à celle de son ennemi, à laisser la défensive pour se tourner du côté de l'offensive, ou du moins d'une offensive active; ce qui n'arriva que tard, encore avec peu de succès, par l'habileté de nos Généraux. Leur défensive même fut mal concertée, parce qu'ils manquoient d'Officiers capables de bien régler cette sorte de guerre, n'y aiant rien de plus difficile & de plus profond que de conduire une défensive: car il ne s'agit pas d'un seul point de frontiére, sur lequel on régle l'état de la guerre, mais de toute la ligne. Quel travail ne faut-il pas, & quel tems pour être au fait & pour former son plan de campagne? Tout cela fait voir combien il importe aux Princes de profiter de la paix, qui nous donne le tems de dresser des Mémoires ou des Itinéraires de chaque frontiére, des environs des places, & la ligne de communication de l'une & de l'autre frontiére, du moins une marche, c'est-à-dire en-delà & en-deçà de la frontiére ennemie, comme de la nôtre. Ceci ne sçauroit être trop répété.

C'est donc sur ces Mémoires qu'on régle la défensive, qu'on marque les postes les plus importans, & ceux qu'on doit les premiers occuper avant que l'ennemi nous y prévienne; ce qui se fait dans le Conseil, & l'on dresse des Mémoires, sur lesquels l'Officier Général qui doit commander l'armée, & quelques-uns des plus intelligens doivent aller reconnoître, pour voir si ces Mémoires sont conformes à la vérité, & si la vûe des objets ne fournira pas de nouvelles lumiéres pour changer dans le projet qu'on s'est résolu de suivre. On doit surtout considérer certains postes qui sont toujours de grande importance, & qui peuvent changer l'état de la guerre, c'est-à-dire en tournant une défensive réglée en offensive, car je ne sçai si on doit brider & contraindre un Général, quoiqu'inférieur de beaucoup à son ennemi, au point de ne lui pas laisser

la liberté de profiter des occasions de défaire son ennemi, lorsque le païs lui est si avantageux qu'il peut combattre, attendre ou l'attaquer dans un défilé ou une trouée, où le foible se trouve sur un front égal au plus fort, qui se voit obligé de se ranger sur plusieurs lignes redoublées. J'ai fait voir démonstrativement dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, que la victoire dépend ordinairement de la défaite d'une premiére ligne, étant une chose fort rare que celle-ci n'améne pas le désordre & la confusion dans la seconde; & quand même celle-ci rempliroit celle qui la devance, je ne trouve aucun exemple qu'une troisiéme ligne remplace la seconde, nos troupes ne sont pas aussi disciplinées pour de semblables manœuvres que celles des Romains. Ces lieux resserrez, quand un Général y sçait attirer l'ennemi, ne peuvent lui être que d'un très-grand avantage, & il doit alors l'attaquer sans lui donner le tems de se reconnoître. J'ai donné l'ordre de bataille proposé pour combattre dans ces sortes de situations dans mon Traité de la Colonne, chapitre II. page xiv. où le Lecteur fera fort bien de l'examiner. Le nombre n'a plus de lieu dans un défilé, & la victoire dépend de l'excellence de l'ordre sur celui de l'ennemi, & de l'élite des troupes d'une tête. Ce que je dis ici est un axiome militaire, contre lequel je ne crois pas que qui que ce soit dispute, ni qu'on dispute encore sur l'autre que j'ai déja avancé, qu'on ne doit pas régler l'état de la guerre sur la défensive, lorsqu'on est aussi fort que l'ennemi: car c'est risquer à tout perdre. Les soldats & les Officiers qui voient cette conduite timide, se découragent & perdent toute la confiance qu'ils ont en leur Général; & lorsqu'ils s'apperçoivent qu'il persiste dans cette façon craintive de faire la guerre, ils en ont un très-grand mépris; ce qui fait qu'ils lâchent le pied lorsqu'il ne peut plus s'en dédire, & qu'il est forcé de combattre malgré lui par quelque faux mouvement qu'il aura fait. Il vaut mieux rejetter toute défensive réglée & suivie dans un Conseil, où l'on cherche la maniére de résister à l'ennemi & de renverser tout son systéme de campagne, en disposant tout sur une défensive active, c'est-à-dire qu'il faut fuir toute occasion de combattre, où la supériorité du nombre peut beaucoup, & chercher celles où le païs militera pour nous, comme je l'ai dit, quoique nous aions fait assez voir par notre systéme que le petit nombre audacieux bien ordonné peut battre le grand; mais il n'appartient pas aux Généraux médiocres de faire la guerre de la sorte: & lorsqu'un Prince est assez heureux pour avoir des Généraux du premier ordre à son service, il n'a garde de les brider. Contre ceux-ci Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons. M. de Turenne a fait voir mille fois que cette maxime étoit fausse, & elle l'est en effet à l'égard des grands Capitaines & des Officiers expérimentez.

Il y a des armées qui sont si souvent battues, soit par l'habileté des Généraux qu'elles ont en tête, soit par le nombre des ennemis, que les troupes intimidées n'osent plus paroître: le peu de capacité des Chefs y a souvent plus de part que le nombre. Un habile Général peut être aussi battu par un autre qui sera encore plus habile: car il n'est pas permis à un Capitaine médiocre de suivre constamment la route qu'on

s'est proposée dans le Cabinet. Les Fabius sont fort rares, & il a peu d'imitateurs. Il se trouvoit pourtant pour le plus grand bonheur des Romains, qu'il étoit nécessaire pour leur salut de trouver un homme comme ce Dictateur. C'est par cette voie, dit Montécuculi, que Fabius » s'est acquis le nom de très-grand » parmi les Capitaines: car on doit » considérer cet homme dans un » tems que tant de batailles per» dues, tant de déroutes d'armées » & tant de disgraces avoient » jetté l'épouvante dans les cœurs » des soldats & du peuple Romain. Les Romains ni leurs armées n'avoient pas dégénéré, c'étoit toujours les mêmes hommes & les mêmes vertus; mais c'est que leurs Généraux n'avoient ni les talens ni le mérite de ceux de la première guerre Punique, outre qu'il n'y avoit aucune tête dans le Sénat.

Vercingentorix étoit sans difficulté un grand Capitaine, il reconnut qu'il ne l'étoit pas contre César. Ce Capitaine fut l'auteur de la révolte génerale des Gaules contre les Romains. Cette guerre, après celle d'Afranius, est tout ce qu'il y a de plus admirable & de plus beau dans les Commentaires de César. Avouons que ce n'est pas un des moins beaux endroits de ses Commentaires, autant dans sa façon de l'écrire en vrai Guerrier, que dans la sagesse & la profondeur de sa conduite: car le Romain n'avoit pas affaire à un Général médiocre, mais à un excellent Chef de guerre. C'étoit l'être beaucoup que de sçavoir résister à César, & le rouler de camp en camp & de poste en poste pendant une bonne partie de la campagne: car il sçut le réduire aux dernières extrémitez. Ce célébre Chef d'une révolution si remarquable aïant examiné la cause des disgraces, des défaites & des malheurs de sa patrie, réduite dans un honteux esclavage, & la proie des Romains, l'attribua bien moins à la valeur de leurs troupes, ausquelles celles de sa nation ne cédoient en rien à cet égard-là, qu'à l'habileté de leur Général dans l'art de les faire combattre; outre que leur discipline & la façon de leurs armes défensives plutôt que des offensives n'aidoient pas peu à leurs victoires. Sur ces observations, il résolut de régler l'état de la guerre sur des principes tout différens de ceux qu'on avoit suivis jusqu'alors, quoiqu'ils répugnassent assez à l'humeur de la nation. Il avoit déja éprouvé par lui-même la nécessité de ce changement, il fut battu plusieurs fois.

» Vercingentorix confus de tant » de pertes, *dit César* (a), assembla » le Conseil, où il représenta qu'il » falloit faire la guerre tout autre» ment qu'on n'avoit fait par le pas» sé, & sans en venir à un combat » général, se contenter de retran» cher les vivres & les fourrages à » l'ennemi; que cela ne leur seroit » pas difficile, étant les plus forts » en cavalerie, vû l'incommodité » de la saison, où le fourrage n'é» toit pas assez grand pour être » coupé, les Romains seroient con» traints de se répandre par tout » pour en trouver; qu'il ne falloit » pas craindre de racheter sa vie » par la perte de son bien, & qu'on » devoit brûler tous les villages aux » environs, & les villes qu'on ne » pouvoit garder, pour ôter une re» traite aux lâches & aux timides, » & des vivres à César; que l'ar» mée Gauloise n'en manqueroit

(a) *D'Ablanc. Comm. de César, l. 7.*

» pas, aiant pour soi tout le païs, » & qu'ainsi, ou ils affameroient les » Romains, & que s'ils s'écartoient » pour en chercher, ils leur enleveroient leur bagage, qui étoit autant que de les défaire, parce que » sans cela une armée ne pouvoit » subsister; que si cela leur sembloit rude, il l'étoit encore plus » de se voir massacrer, & leurs femmes & leurs enfans emmener en » captivité pour servir de jouet à » l'insolence du vainqueur.

Ce conseil de Vercingentorix fut généralement applaudi, & l'on mit le feu par tout dans le païs qui alloit être le théâtre de la guerre. Ce Capitaine ne vouloit pas qu'on épargnât même Bourges, *la Capitale & la sureté du Berri, & l'une des plus belles villes des Gaules*: mais comme dans les grandes extrémitez on ne fait les choses qu'à demi, les Gaulois, pour conserver cette ville, fournirent une place d'armes aux Romains, qui s'en rendirent les maîtres, comme Vercingentorix leur avoit prédit. Malgré cette perte, ce célébre Chef des rebelles leur attira tant d'affaires en les dépouillant de leurs alliez les plus fidéles, qui se tournérent contre eux, que César se vit réduit dans les embarras les plus étranges: car le Gaulois, malgré les avantages de César, sans sortir de son systéme de défensive, le réduisit enfin à abandonner les Gaules; que s'il eût persisté dans son dessein sans en sortir, & qu'il n'eût donné aucun combat contre un Général qui ne pouvoit être vaincu dans une offensive, les Gaulois secouoient le joug. Mais Vercingentorix s'oublia tellement, qu'il voulut que la honte de la retraite de César fût marquée par une plus grande flétrissure à sa réputation. Il osa bien attaquer ce grand Capitaine dans cette fameuse retraite, où il fut malheureusement battu; au lieu qu'en restant toujours sur la défensive, qu'il entendoit parfaitement, il eût sauvé sa patrie & délivré les Gaules du joug des Romains, & je doute qu'ils y fussent jamais rentrez.

Voilà un excellent modéle & une maniére de régler l'état de la guerre contre un ennemi tel que César, qu'on ne sçauroit vaincre en campagne, une défensive réglée, pleine & entiére, & l'on doit s'y tourner lorsqu'un Prince, connoissant parfaitement le caractére de ses Généraux, leurs talens, leur courage & leur habileté à ne combattre que lorsqu'il leur plaît, sans qu'ils puissent y être contraints, est assez heureux pour avoir des hommes d'un tel mérite, & les emploie dans cette façon de faire la guerre, ou dresse tellement son plan, que celui qui en est chargé ne s'en écarte jamais. Vercingentorix régla l'état de la guerre sur une campagne d'hiver: celles-là sont rudes, mais salutaires & ruineuses au vainqueur. M. de Louvois, grand Ministre, & très-capable de régler un plan de guerre, avoit dessein d'imiter Vercingentorix à l'égard l'Alsace en 1674, dont on dit qu'il conseilla de ne faire qu'un bûcher, pour empêcher les ennemis de s'y établir & d'y prendre des quartiers d'hiver: car leurs armées étoient si nombreuses, qu'il sembloit impossible que des forces aussi inférieures que les nôtres osassent jamais se montrer pour défendre cette province. M. de Turenne, que le grand nombre d'ennemis n'effraia jamais, fut effraié d'une résolution qui alloit à la ruine de toute une belle province.

Ce grand Capitaine fut d'un avis contraire à celui du Ministre, & té-

gla l'état d'une campagne d'hiver, qu'il communiqua au Roi, & lui promit de faire en sorte que les quartiers d'hiver des Impériaux en Alsace & la conquête de cette province importante deviendroient une pure imagination par le dessein qu'il s'étoit formé, & les mesures qu'il s'étoit résolu de prendre : car sa campagne d'été lui avoit été très-glorieuse, quoiqu'il fût fort inférieur & presque toujours sur la défensive, aiant fait deux fois marcher ses troupes jusqu'au Nekre. » Mais » ne voulant pas en demeurer là, » après avoir si bien commencé, dit l'Historien (a) longtems inconnu de l'Histoire des guerres de Hollande, qui est un chef-d'œuvre, » il envoia un courrier au Roi pour » lui demander la permission d'at» taquer les ennemis, dont il se van» toit de rendre bon compte, sépa» rez comme ils étoient. Il y avoit » déja quelque tems qu'il avoit pré» paré l'esprit du Roi à cette de» mande : car dans le tems que Sa » Majesté le pressoit d'abandonner » l'Alsace, il lui avoit mandé tout » ce qui étoit arrivé, c'est-à-dire que les ennemis ne pourroient pas marcher en corps faute de vivres, & qu'ainsi étant obligez de se séparer, il seroit facile de tomber sur leurs quartiers les uns après les autres avant qu'ils pûssent s'entresecourir. Or comme le Roi voioit l'effet de sa prédiction, il ne voulut pas refuser à un Capitaine, qui prévoioit de loin, une chose qui devoit les combler de gloire l'un & l'autre ; ce qui arriva : car il enleva tous leurs quartiers les uns après les autres, & chassa toute cette armée, établie en-deçà du Rhin, bien en-delà de ce fleuve ; pour chercher des quartiers ailleurs. Action mémorable ! quel dommage que ce grand homme n'ait pas écrit lui-même l'Histoire de ses campagnes, comme a fait César & tant de grands hommes, & que celle de sa Vie soit donnée à faire à des gens dont la plume n'est pas propre à décrire les actions d'un aussi grand Capitaine que celui-là !

Peut-on dire que cette formidable ligue de tous les Potentats de l'Europe contre la France ait été le résultat d'un profond raisonnement dans la maniére de régler & de concerter la forme de bien conduire une guerre, & de dresser chaque campagne sur un plan si avantageux que chacune puisse nous approcher sûrement du but qu'on s'est proposé ? Quel étoit donc ce but ? Une vraie imagination : car les plus éclairez reconnurent que leur chemin de Paris n'iroit pas bien loin, & qu'il disparoîtroit comme une ombre, comme en effet cela arriva par l'action de Dénain, qui est un des plus mémorables événemens de ceux que j'ai rapportez dans ce grand Ouvrage.

Je n'entrerai dans aucun détail sur cette matiére, il faut une postérité plus reculée pour tirer des leçons des fautes des Alliez comme des nôtres : car personne n'en a été ni n'en sera exemt ; & peu ont connu les routes qu'il falloit prendre dans la bonne comme dans la mauvaise fortune par rapport à l'avantage & au desavantage des frontiéres opposées ; cette connoissance, qui devroit faire l'étude, non pas seulement des Généraux, mais des Officiers particuliers qui se veulent rendre nécessaires à leur patrie, est le vrai moien de parvenir ; mais pour s'y rendre capables, il faut de

l'étude,

(a) *Gatian de Courtilz, Capit. dans le régiment de Champagne.*

l'étude, une certaine grandeur d'esprit & des talens, & ces talens peuvent s'aquérir & s'enseigner, puisqu'ils ne sont autres qu'une grande passion pour les armes, par la recherche de ses véritables principes: car ce qui a tant coûté de veilles & de méditations pour les découvrir dans toutes les parties qu'elles renferment, est très-facile à présent à apprendre, puisque tout se trouve aujourd'hui à la portée des esprits les plus médiocres: car le coup d'œil, qui sembloit ne pouvoir être réduit en principes & en méthode, qui est la partie capitale de la maniére de régler l'état de la guerre, se trouve comme celle-ci en état d'être enseiseigné; & lorsqu'on a appris l'une & l'autre, où est-ce que ces deux choses ne nous ménent pas? On est en état de juger d'une frontiére, & de régler au juste & sûrement l'état de la guerre, & former un projet de campagne sur des principes certains & assûrez. On peut juger par cet Ouvrage, & les Connoisseurs en conviennent, que la maniére dont je traite la guerre est la seule qu'on doive prendre, & que j'en ai découvert les routes, sans que jusques ici aucun se soit avisé de les contester.

Le feu Roi de Suéde Charles XII. étoit sans doute un Guerrier du premier ordre, ses talens pour le métier étoient tout-à-fait extraordinaires. J'eus l'honneur de l'entretenir un jour, & cela m'arrivoit souvent, sur la méthode de régler l'état de la guerre, & en quoi consiste cette partie de l'étude des armes. M. le Comte de la Marck, alors Ambassadeur de France auprès de ce grand Prince, y étoit présent. Il avoua que cette matiére étoit grande & nécessaire aux Généraux d'armées, aux Princes & à leurs Ministres, sans laquelle on ne sçautoit s'assûrer de rien. Il avoit raison. Je doute qu'il ne se souvint pas alors de son séjour dans la Saxe en 1706. qui fut peut-être la cause de tous ses malheurs, & la fut en effet, si je ne me trompe: car il laissa fortifier le Czar dans la Livonie, qui après avoir pris de bonnes places, eut l'esprit de les mettre hors d'état d'être attaquées, & par-là s'assûra la conquête d'un si beau païs; pendant que le Roi de Suéde restoit en Saxe sans faire autre chose que ruiner un païs où il n'avoit plus d'ennemis à combattre. Les raisons que son Historien allégue ne sont pas capables de balancer l'inaction de ce grand Guerrier, car les négociations traînent moins en longueur lorsqu'on fait de bonnes conquêtes qu'en restant sans rien faire. Il pouvoit bien s'imaginer que quelque chose qu'il fît, les Polonois ne se porteroient jamais sincérement à le favoriser dans le dessein qu'il avoit de pénétrer jusques dans le fond de la Moscovie, & de chasser le Czar de sa Capitale.

Lorsqu'on roule de si vastes desseins, on songe aux moiens de faire subsister son armée & d'avoir ses derriéres libres. Les convois qui pouvoient lui venir de la Poméranie par la Pologne, étoient incertains: un rien pouvoit les lui interdire. D'ailleurs en laissant établir le Czar dans la Livonie, ou pour mieux dire en le laissant le maître de cette belle Province, sans songer à l'en chasser, son grand projet d'aller à Moscou étoit une illusion toute pure; au lieu que le Monarque Russien en pouvoit tirer de très-grands secours, & assûroit sa subsistance de quelque côté que le vent tournât; outre qu'il étoit en état de se régler sur tels mouvemens qu'il plairoit à son ennemi de faire, ou

pour s'y oppoſer ; ce qui n'eſt pas un petit avantage. L'événement fit voir le defaut des meſures du Roi de Suéde, il n'ouvrit les yeux que lorſqu'il n'y avoit plus de remede, & qu'il ſe vit engagé dans un païs inconnu & déſert pour courir après un ennemi, auquel rien ne manquoit, & qui le fuioit avec art & par une défenſive ſçavante & active, c'eſt-à-dire qu'il ſçavoit ſe ſervir des occaſions favorables pour le combattre ou pour éviter un ennemi ſi redoutable, en interceptant ſes convois, dont preſque aucun ne put arriver. Une partie de ſon armée mourut de faim faute de ſubſiſtance, & l'autre périt enfin & fut anéantie à Pultowa. L'on peut dire qu'en cette occaſion le Monarque Suédois oublia cette grande partie du métier des armes, qui eſt de commencer avant toutes choſes de bien établir l'état de la guerre ; ce qui fut la cauſe de cette foule de diſgraces qui s'enchaînérent les unes aux autres juſqu'à ſa mort.

Hérodote n'eſt pas fort abondant en réflexions militaires dans ſon Hiſtoire ; au lieu que Thucydide en eſt tout rempli, & l'on voit aſſez qu'il étoit auſſi habile Guerrier, qu'il étoit grand Hiſtorien & grand Politique. Je ne vois rien de plus inſtructif & de plus admirable que ſa guerre du Péloponéſe. L'Empereur Charles-Quint avoit raiſon de faire ſes délices de cet Auteur, il ne fait pas moins celles des plus habiles Guerriers. Il met les Athéniens, à l'égard de la ſcience des armes, fort au-deſſus des Lacédémoniens, & il a raiſon. On voit par la harangue de Périclés aux Athéniens, combien ce grand homme, qui gouvernoit les affaires de ſa République, excelloit dans la ſcience des armes, & combien ſa prévoiance étoit vaſte & profonde. Il régla l'état de la guerre non pour une ſeule campagne, mais pour tout le tems qu'elle dureroit, & leur dit dans ſa belle harangue, que s'ils s'écartoient de ce ſyſtéme ils périroient & deviendroient la proie de leurs ennemis. Je renvoie mes Lecteurs à cette belle harangue, & à pluſieurs autres qu'il fait aux Athéniens, comme à celle d'Archidamus, Roi de Lacédémone aux Alliez de ſa République. Le premier y fait voir la néceſſité d'agir ſur mer vigoureuſement, & de faire tous leurs efforts pour augmenter leur marine. Il met en même tems devant les yeux de ſes Citoiens l'ignorance de leurs ennemis dans les combats de mer, où ils n'avoient nulle expérience : » car » l'art de naviger, dit-il (a), dépend » plus de l'expérience que d'autre » choſe, & n'eſt pas de ces ſciences » qu'on puiſſe apprendre en ne s'y » exerçant que médiocrement ; mais » de celles qui demandent un homme tout entier. Paroles remarquables, ſurtout à l'égard des galéres, dont les manœuvres ſont extrêmement délicates, comme l'a toujours dit le Bailli de Langeron, un des plus habiles Officiers Généraux de nos galéres, & également éclairé & appliqué dans la guerre de terre, qu'il entend parfaitement. Périclés, qui n'étoit pas moins ſçavant dans l'une que dans l'autre, conſeille en même tems à ſa République d'embraſſer la défenſive à l'égard de la guerre de terre contre la puiſſance de leurs ennemis. Il leur propoſe donc d'abandonner les environs d'Athénes. » Il ne faut pas appréhender, leur diſoit-il, qu'ils vous » puiſſent arrêter par des forts. Car » il eſt difficile de bloquer une ville

(a) *Thucyd. L.* 1.

» aussi puissante que celle-ci, quand » elle a les armes à la main. Je sçai » bien qu'en mettant garnison sur » nos frontiéres, ils peuvent ravager notre païs, & donner une retraite à nos esclaves; mais ils ne » peuvent empêcher nos armées navales d'aller ravager leurs côtes, » & de nous apporter des vivres.

Voilà ce qui m'a pû venir à l'esprit de la partie de la science des armes que Frontin a traitée, qui n'est pas venue jusqu'à nous, & dont M. de Montécuculi en a à peine donné l'idée. Je l'ai poussée beaucoup plus loin, sans prétendre l'avoir épuisée. Je n'en suis ni l'auteur ni l'inventeur; mais il est certain qu'elle nous étoit inconnue, ou du moins qui que ce soit ne l'avoit traitée, & je ne crains pas qu'aucun s'avise de me traiter de novateur sur cette matiére-là: car si les novateurs ou les inventeurs de systémes ou de méthodes sont quelquefois dangereux, les imitateurs ou les routineurs sont-ils moins à craindre? La routine ne marque-t-elle point de la paresse ou médiocrité d'étude & d'expérience. Passons à une autre matiére, elle regarde les ponts pour le passage des grandes riviéres.

§. V.

Des ponts & des bateaux des Anciens pour le passage des grandes riviéres. L'origine nous en est inconnue. Leur méthode étoit la même que celle que nous suivons aujourd'hui. Pont de Darius & de Xerxès sur le Bosphore de Thrace.

S'Il en faut croire Hérodote, du tems de Crésus Roi de Lydie on ignoroit la construction des ponts de bateaux sur les grandes riviéres, comme le Tibre & l'Euphrate, pour le passage des armées. Je les crois pourtant plus anciens que le tems de Crésus. Ecoutons l'Historien Grec. » Quand il fut arrivé sur le rivage » d'Halis, dit-il, je crois qu'il fit » passer les troupes sur les ponts » qui étoient bâtis sur cette riviére, » où, s'il en faut croire les Grecs, » Thalés Milésien leur donna les » moiens d'y faire passer son armée. » Car comme Crésus étoit en doute » par quel endroit de ce fleuve il » feroit passer ses gens, n'y aiant » point encore de ponts pour favoriser son passage, on dit que Thalés, qui étoit alors dans son camp, » conseilla de faire en sorte que le » fleuve, qui couloit à la gauche de » l'armée, coulât aussi à la droite; » pour en venir à bout on se servit » de cette invention. On fit faire » au-dessus du camp un grand fossé » en forme de croissant, que l'armée avoit à dos dans la situation » où elle étoit, dans lequel on pût » attirer le fleuve, & d'où on le fit » revenir dans son lit quand l'armée seroit passée: de sorte que » le fleuve aiant été divisé, par ce » moien on le rendit aisément guéable de part & d'autre.

Par ce que je viens de dire on pourroit croire que l'usage des ponts de bateaux pour le passage des armées n'étoit point connu du tems de Crésus; ce que je ne sçaurois guéres me persuader, parce que ces sortes de choses viennent assez naturellement à l'esprit. D'ailleurs Semiramis, Reine conquérante, dont la vie toute militaire & ses autres actions tiennent un peu du roman, & qui vivoit longtems avant Crésus; cette Reine dans son expédition dans les Indes fit construire un grand nombre de bateaux d'une invention assez particuliére, dit Diodore de Sicile, qui se partageoient

en deux & qui s'emboîtoient facilement pour les transporter plus commodément, sçachant bien qu'elle en auroit grand besoin pour traverser l'Indus, qui étoit un fleuve d'une largeur prodigieuse, sur lequel elle fit passer toute son armée, & qu'elle couvrit des deux côtez pour s'assûrer une retraite, au cas que son expédition ne tournât pas à son avantage : précaution qui lui fut fort salutaire : car son armée fut mise en déroute & réduite à repasser l'Indus, & à s'en retourner débiffée & en grand desordre.

Cet exemple me feroit croire que Crésus détourna le cours de l'Halys faute de bateaux, & qu'il se trouva trop pressé pour en faire construire, outre qu'on ne rencontre pas toujours des bois propres pour ces sortes d'ouvrages. Cela me persuade que les ponts de bateaux ont une origine plus reculée que celle du tems de Semiramis, puisque Diodore ne dit pas que ce pont dressé sur l'Indus fût une chose nouvelle. Il paroît par Hérodote que Xerxés fit dresser un pont de bateaux sur le fleuve Stryman en allant faire la guerre contre les Grecs, & qu'il en fit dresser sur toutes les riviéres sur la route de l'Hélespont, non seulement pour le passage de ses troupes, mais encore pour la commodité des vivres qu'il faisoit venir de tous côtez pour la subsistance de son armée. L'Auteur n'explique pas si ces ponts étoient de bateaux, il dit seulement » qu'il fit tenir des cordages » prêts, & tout ce qui étoit néces» saire pour l'entretien de ces ponts. Les ponts de cordes étoient ignorez des Anciens. Il y a lieu de croire qu'ils étoient composez de plusieurs bateaux comme celui qu'il dressa sur l'Hélespont : car bien qu'Artaxerxés eût fait sur un bras du Nil, dans sa guerre contre les Egyptiens qui s'étoient révoltez, ce que Crésus fit sur le fleuve Halys, cela ne prouveroit pas que les Perses eussent sitôt oublié les ponts de bateaux de Darius & de Xerxés. C'est Thucydide (a) qui nous apprend ce passage du Nil par Artaxerxés, l'exemple est trop curieux pour être écarté dans un Ouvrage comme celui-ci.

Les Egyptiens s'étant révoltez, & aiant appellé les Grecs à leur secours, » Artaxerxés envoia une » grande armée en Egypte sous le » commandement d'un autre Mé» gabaze fils de Zopyre, qui pre» nant sa marche par terre, vain» quit en bataille rangée les Egyp» tiens & leurs alliez, chassa les » Grecs de Memphys, & les aiant » enfermez dans une Isle, les y tint » assiégez dix-huit mois, tant » qu'aiant détourné le cours du » fleuve, il mit leurs vaisseaux à » sec, & passant à pied dans l'Isle » les défit. Ainsi furent ruinées les » affaires de la Gréce en Egypte, » après y avoir fleuri six ans, & tous » ceux qui y étoient allez y périrent, » à la réserve de quelques-uns qui » se sauvérent à Cyréne.

Darius allant faire la guerre aux Scythes, fit construire un pont de bateaux ou de vaisseaux sur le Bosphore de Thrace près de Chalcédoine, qui est un détroit de mer fort peu large, & qui sépare la Thrace de l'Asie Mineure, que nous appellons aujourd'hui le détroit de Constantinople ou canal de la mer Noire, & qui communique à la mer de Marmora, où il y a un courant. Ce pont étoit de quatre stades de longueur, & ce courant rendoit l'entreprise plus difficile, celui qui

(a) *D'Ablanc. dans Thucyd. l.* 1.

en fut l'inventeur ou qu'il chargea de l'exécution étoit un homme de Samos, dit Hérodote dans son Livre IV. nommé Mandrocles, Darius le récompensa en Roi, & lui donna dix fois le double de ce que le pont coûtoit; apparemment que le même Mandrocles fut chargé de celui du Danube où Darius se porta pour entrer dans la Scythie, & je suis persuadé que ce fameux pont sur un si grand fleuve devoit être de plus de quatre stades à l'endroit où l'armée de ce Prince traversa ce fleuve pour entrer dans la Scythie. Je m'étonne qu'Hérodote, qui se plaisoit tant au merveilleux, ne se soit pas arrêté plutôt à celui-ci beaucoup plus impétueux, & qui devoit avoir tout au moins quatre stades de largeur, l'aiant passé près de son embouchure, qu'à l'autre beaucoup plus aisé dans un tems calme, & peut-être qu'il pouvoit tenir bon sans être pratiquable dans un mauvais tems, à cause qu'il falloit ôter les poutres qui joignoient d'un vaisseau à l'autre. Hérodote ne nous apprend pas si Darius ne rompit pas son pont, après y avoir passé son armée pour le remettre à son retour; je conjecture qu'il ne le fit pas, puisque son dessein étoit de repasser le détroit après son expédition qui ne lui fut pas fort heureuse, car s'il ne se fût retiré à la hâte des déserts de la Scythie où il s'étoit engagé, & que la nuit n'eût favorisé sa retraite qui lui fit gagner une marche sur ses ennemis, il n'eût jamais repassé son pont du Danube, & il pouvoit dire qu'il dût son salut aux ânes de son armée: non à ces ânes qui proposent toujours des sotises ou des entreprises insensées qui n'ont pour objet aucun but solide, mais à des ânes au sens litteral au rapport d'Hérodote, qui nous apprend que Darius aiant été informé que les Scythes avoient dessein sur son pont du Danube, Gobrias lui conseilla sagement de songer promptement à sa retraite, sans autrement délibérer, qu'il n'y avoit rien à gagner contre un peuple pauvre & misérable, qui n'avoit ni villes, ni bourgs, ni villages, & qui sembloient se jouer de lui. Darius vit l'extrémité où il se trouvoit & la grandeur de sa folie, il suivit le conseil de Gobrias. » Je suis d'avis, *lui dit ce sage Officier*, qu'on » allume des feux dans le camp, » qu'on fasse les autres choses accou» tumées; qu'on y laisse même les » ânes attachez, & que pour mieux » tromper l'ennemi, on y laisse les » moins considerables de vos gens. » Ce que le Roi de Perse ne man» qua pas de faire, & quand la nuit » fut venue, il laissa dans le camp » tous les ânes pour épouvanter par » leurs braiemens les chevaux des » Scythes, & ces animaux s'en acquitterent merveilleusement bien, ce qui trompa les ennemis qui crurent que toute l'armée étoit dans le camp.

La guerre de Xerxés contre les Grecs étoit plus solide & plus sensée, & fut encore plus honteuse, s'il eût moins amené d'hommes que de soldats il eût conquis la Gréce. Cette guerre est le chefd'œuvre d'Hérodote. Le pont que le Prince fit faire sur le Bosphore de Thrace à l'imitation de celui de Darius est fort célébre dans l'histoire, l'Auteur Grec en donne la description, & nous représente Xerxés sur le pied d'un Prince lâche & cruel, & c'est l'ordinaire des lâches d'être cruels, comme Tacite le dit de Néron, » qu'il étoit cruel afin de paroître » vaillant.

On tenta d'abord des ponts ridi-

cules pour passer le détroit, & ce furent les Phéniciens & les Egyptiens qui se mêlerent de cette entreprise pour leurs péchez, » ces » premiers avec des cordages, & » les autres avec des joncs depuis » Abyde jusqu'à l'autre bord, qui » en est séparé par un trajet de sept » stades : mais aussitôt qu'on eût » fait ce pont, il s'éleva une tem» pête qui le rompit entiérement. Il fut donc achevé, voilà ce qui me surprend. Le pont disparut pourtant, ce qui attira l'indignation du Roi contre la mer, lorsqu'il eût appris une si triste nouvelle, dit l'Historien, qui nous rapporte en même tems les folies de ce Prince dans le châtiment qu'il fit à la mer, & tout aussitôt sa cruauté, car il fit mourir les Auteurs de ce pont, & songea d'abord à la construction d'un autre plus solide, & ceux qui s'en mêlerent me paroissent plus habiles qu'on ne pense, par la forme qu'ils lui donnerent, comme je l'expliquerai dans la traduction de M. du Ryer, à qui le public est redevable d'un grand nombre d'ouvrages qu'il auroit sans doute portez à la perfection, & traitez avec plus d'éloquence s'il n'eût été livré à la plus affreuse misere, jusqu'à manquer de pain.

Après maintes folies de Xerxés pour se venger de la mer qui avoit renversé son pont, il chercha le moien de le mettre hors d'insulte par quelque ouvrage plus solide, il emploia de plus habiles gens pour dresser un nouveau pont sur lequel il pût passer son armée; ils s'y prirent de cette maniére. » Ils mirent » en travers trois cens soixante vais» seaux dont les flancs regardoient » le Pont-Euxin, & du côté qui » regarde l'Hélespont il en mirent » trois cens (a) disposez en pirami» de, afin de rompre le courant de » l'eau, & que les cordages eûssent » plus de force pour résister. Lors» qu'ils eurent disposé toutes ces » choses, comme nous venons de le » dire, ils jetterent dans l'eau de » grosses ancres de part & d'autre, » pour affermir tous ces vaisseaux » contre la violence des vents; » mais du côté de l'Orient ils lais» serent trois passages entre les vais» seaux, par où de petites barques » pûssent aller au Pont-Euxin & re» venir facilement. Après cela ils » plantérent des pieux en terre fer» me, & y attachérent de gros » anneaux & avec des machines » faites exprès ils tordirent (b) & » bandérent les cordages de filasse » qui étoient faits à deux cordons,

(a) *Trois cens disposez en piramide.*] Cela est remarquable, & une preuve convainquante de l'habileté de l'auteur de ce pont. Je ne sçai si Hérodote ou le Traducteur se sont servis de ce terme de *piramide* qui n'est pas exact, & forme une toute autre idée. Hérodote veut dire que la figure de ce pont étoit triangulaire du côté du courant qui sort de la mer du Pont : or cette figure est celle qui est la plus propre pour résister contre l'effort du courant, & c'est ainsi que les ponts de batteaux construits sur des fleuves rapides & impétueux devroient être faits. Celui de Crémone qu'on fit sur le Pô en 1702. étoit triangulaire. Un homme de la ville le proposa de la sorte, & l'on suivit son conseil; car les batteaux étant retenus les uns aux autres par des poutrelles, ils se maintiennent plus fermes contre l'effort du courant. Il y auroit mille raisons à donner ici pour démontrer l'excellence de cette méthode, je trouverai l'occasion d'en parler ailleurs. Indépendamment de cette figure on peut voir que nos ponts de batteaux sont faits sur ce modele.

(b) *Ils tordirent & bandérent les cordages.*] L'Auteur s'explique mal, ou Hérodote n'est pas exact. Ils ne tordirent pas les cordages, ils étoient déja tordus;

» & ceux de roſeaux qui étoient » faits à quatre. Mais comme ceux » de filaſſe étoient beaucoup plus » forts, ils étoient auſſi plus peſans » de ſorte que chaque coudée avoit » un talent de peſanteur. Enfin cet » ouvrage étant achevé, ils mirent » en travers des piéces de bois, les » attachérent promptement ſur ces » cordages bien tendus, mirent » ſur ces piéces de bois des plan» ches bien jointes qu'ils couvrirent » de terre, & firent des barriéres, » (*des gardes fous*) de part & d'au» tre, afin que les bêtes & les che» vaux qui devoient paſſer par deſ» ſus ne s'épouvantaſſent point en » voiant la mer.

Le pont de l'Empereur Caius Caligula eſt célébre dans l'hiſtoire, auſſi bien que ſa folie, ſa lâcheté & ſon gouvernement tirannique. La conſtruction de ce pont eſt digne d'admiration, & fort au-deſſus de celle de Darius & de Xerxés: le ſujet de ce pont eſt auſſi ridicule que toutes les actions de ce Prince inſenſé. » Il crut qu'un Maître du » monde, un Dieu, ſe devoit faire » ſervir & obéir par la mer auſſi » bien que par la terre, (*a*) *dit* » *M. de Tillemont dans la vie de cet* » *Empereur*; il n'aimoit rien tant » que ce qui paroiſſoit impoſſible; » il fit donc faire un pont ſur la » mer, depuis Baies, dit Suétone, » juſqu'à Pouzoles, ce qui faiſoit » environ cinq quarts de lieue. Au » lieu de Baies, Dion dit Baules, » qui étoit une maiſon roiale ſur la » même côte, & Joſeph Miſéne » qui étoit auſſi dans le même quar» tier. Le pont étoit poſé ſur deux » rangs de vaiſſeaux attachez avec » leurs ancres, ſur leſquels l'on » avoit mis quantité de pierres & de » terre: & l'on y avoit fait auſſi un » grand chemin. Il y avoit même » des hôtelleries, & des lieux pour » ſe repoſer, où l'on trouvoit juſ» qu'à des ruiſſeaux d'eau à boire. » On ramaſſa pour cela autant de » vaiſſeaux que l'on pût; & il fal» lut encore en faire de nouveaux: » de ſorte que n'en reſtant plus pour » apporter du blé à Rome, cette » folie y cauſa une grande famine, » qui dura juſques ſous Claude.

» Quand le pont fut fait, Caius » revêtu d'une cuiraſſe, qu'il diſoit » être celle d'Aléxandre, & de » toutes ſes autres armes, fit des » ſacrifices à ſes Dieux, particulié» rement à l'Envie, de peur, di» ſoit-il, que les Dieux ne fuſſent » jaloux de ſa grandeur. Il partit » enſuite de Baies à cheval, accom» pagné d'un grand nombre de gens » de pied & de cheval tous armez; » & en cet équipage il fit ſa grande » expédition de traverſer ſon pont » juſqu'à Pouzoles, dans le même » état que s'il eût été attaquer les » ennemis. Il paſſa le reſte du jour » à Pouzoles, comme pour ſe dé» laſſer du combat; & le lende-

(a) *Tillem. Hiſt. des Emp. Art.* 10.

on ne fit que les tendre & les bander par le moien de pluſieurs cabeſtans. Ce cable de chanvre qu'il dit fait de deux cordons, étoit compoſé de deux hanſiéres qui ſont deux cables ordinaires tortillez enſemble, & l'autre de quatre hanſiéres. Il falloit que celui de chanvre fût furieuſement fort, puiſque chaque coudée peſoit un talent. Il ne faut pas s'étonner ſi ce pont tint bon, puiſque Xerxés y paſſa deſſus après ſa malheureuſe campagne. Thémiſtocles empêcha que les Grecs, victorieux à Salamine, n'allaſſent rompre ce pont. Je ne ſçai s'il avoit raiſon. Il faut bien prendre garde quoiqu'Arrien en diſe, que les vaiſſeaux étoient à certain eſpace l'un de l'autre comme ceux des Romains; car ſans cela ils ſe fuſſent briſez les uns contre les autres par l'effort des vagues dans un tems orageux.

» main il en partit pour repasser le » pont, habillé comme ceux qui » conduisent les chariots du Cir- » que, & monté sur un chariot tiré » par les chevaux les plus fameux » dans ces jeux. Il avoit avec lui le » jeune Darius fils d'Artabane Roi » des Parthes, & un grand nombre » de ses amis magnifiquement vêtus, » & montez sur des chariots. L'ar- » mée suivoit avec quantité de peu- » ple. Vers le millieu du pont il y » avoit un trône posé aussi sur des » vaisseaux. Caius y monta pour » faire son panégyrique, (car une » si grande guerre le méritoit bien) » & récompenser par des éloges & » de l'argent ceux qui avoient été » les compagnons de ses travaux & » de ses dangers.

Je ne finirois pas si je racontois toutes les folies qu'il fit sur ce pont & qu'il fit rompre lorsqu'il les eût entiérement épuisées. Ce pont étoit surprénant. Il y a beaucoup d'apparence que les deux extrémitez des poutres étoient appuiées & posées des deux côtez entre deux files de vaisseaux. Cet ouvrage étoit prodigieux.

Pour revenir au pont de Xerxés, l'on pourroit raisonnablement croire qu'il a servi peut-être de modéle aux Grecs & aux Romains, enfin ceux dont nous nous servons aujourd'hui sont faits tout de même, dirons-nous que nous en sommes les inventeurs ? je ne le pense pas. Xénophon dans sa retraite (*a*) des dix mille, dit que les Perses dressérent un pont sur le Tigre de trente-sept bateaux, ou les dix mille Grecs passérent avec beaucoup de précaution, parce qu'ils craignoient que les ennemis contre la foi donnée ne les attaquassent au passage. Le pont de Corbulon sur l'Euphrate n'étoit pas différent de celui de Xerxés, il se fortifia sur ce fleuve contre les Parthes; » & de peur, » *dit Tacite* (*a*), que les ennemis qui » voltigeoient çà & là dans la plai- » ne ne lui empêchassent de bâtir » un pont, il attacha ensemble de » gros vaisseaux avec des grosses » poutres, & les aiant garnis de » tours, planta dessus des machi- » nes à la faveur desquelles il bâtit » son pont, & écarta les Barbares. Ce pont n'est pas assez clairement expliqué en cet endroit, il s'explique beaucoup plus clairement dans la guerre d'Othon contre Vitellius, deux lâches Empereurs qui se disputoient l'Empire du monde dont ni l'un ni l'autre n'étoit digne. » Cécin- » na & Valens, *dit le même Historien*, » pour bannir l'oisiveté du camp; » occupérent leurs soldats à dresser » un pont sur le Pô, feignant de » le vouloir passer pour s'opposer » aux gladiateurs. Ils rangérent » donc des bateaux en égale dis- » tance, joints ensemble par de » grosses poutres, & arrêtez avec » des ancres, dont les cordages n'é- » toient pas trop tendus pour n'ê- » tre point rompus par l'effort de » l'eau, si elle venoit à grossir. Sur » le dernier vaisseau, il y avoit une » tour, pour repousser à coups de » traits & de machines, l'ennemi » qui en avoit une vis-à-vis pour les » incommoder. On voit dans la Colonne Antonine des ponts de bateaux tout semblables aux nôtres. Les Romains en avoient toujours un fort grand nombre dans leurs armées, qu'ils faisoient porter sur des chariots ou des haquets comme nous faisons les nôtres, mais lorsqu'il s'agissoit de traverser de grands

(*a*) *Retr. des dix mil. L.* 2.

(*a*) *Tac. ann. L.* 15.

fleuves

fleuves comme l'Euphrate ou le Tigre, ou en faisant construire un grand nombre, pour en dresser plusieurs lorsqu'on craindroit que l'ennemi ne s'opposât à leur passa- » ge. Lorsque Trajan marcha con- » tre les Parthes campez de l'autre » côté du Tigre, pour passer ce » fleuve; il fit amener sur des cha- » riots un grand nombre de ba- » teaux faits dans les forêts de Ni- » sibe, parce qu'il n'y en avoit » point plus près du Tigre: & de » ces bateaux il en forma un pont » malgré les efforts que firent les » ennemis pour l'en empêcher. Dion explique la maniére dont les Romains avoient accoutumé de dresser ces ponts, qui n'est autre que celle dont nous nous servons aujourd'hui.

Il est hors de doute que les Romains ont appris des Grecs leurs ponts de bateaux, & ceux-ci des Perses. Arrien semble croire qu'Aléxandre le Grand passa l'Indus sur un pont de bateaux comme Semiramis. La maniére dont il explique comment les Romains faisoient ces ponts mérite que nous citions le passage tout entier. » Aristobule & » Ptolomée que je suis principale- » ment, *dit cet Historien* (a) *célébre*, » ne disent point si Alexandre passa » cette riviére sur un pont de ba- » teaux comme Xerxés fit l'Hélés- » pont, & Darius le Bosphore & le » Danube, ou sur un pont ordinaire; » mais pour moi je crois que ce fut » de la premiére façon, quoique » je n'en aie rien d'assûré: car ce » fleuve est trop grand & trop pro- » fond pour le passer autrement; » outre qu'on n'en eut pas le loisir. » Or comme on fait des ponts de » bateaux de deux sortes, ou en les » attachant les uns aux autres, com- » me fut fait celui de l'Hélespont, » au rapport d'Hérodote, ou en les » joignant avec des poutres, com- » me font les Romains toutes les fois » qu'ils passent le Tigre & l'Eu- » phrate, ou le Rhin & le Danube, » je ne puis dire de quelle façon » fut fait celui-ci, ni si on eut as- » sez de bateaux pour le faire de la » premiére; mais je vais décrire » l'autre, parce qu'elle est la plus » aisée, & qu'elle mérite d'être » sçûe. On laisse aller un bateau » dans le courant, non pas de droit » fil, mais de travers, comme s'il » étoit arrêté par la poupe; & de » peur que l'eau ne l'emporte, on » le fait soutenir par une nacelle à » force de rames jusqu'à ce qu'il » soit au lieu où l'on veut faire le » pont; alors on jette en bas de la » proue de grandes cages d'osier en » forme (*b*) de piramide, pleines de » grosses pierres qui l'arrêtent par » leur pesanteur. On tourne vis-à- » vis la proue d'un autre vaisseau, » qu'on arrête de la même sorte. » Puis on jette d'une proue à l'autre » deux piéces de bois qui s'attachent » ensemble avec des ais au travers, » sans laisser entre les deux vaif-

(a) *Arrian. l. 1.*

(b) *De grandes cages d'osier en forme de piramide.*] Voici encore une méthode dont les Modernes se sont servis, je ne dirai pas qui en est l'inventeur. J'ai vû pratiquer cela sur le Pô en Italie dans la guerre de 1701. Je le proposai à celui qui étoit chargé de la construction de nos ponts; mais comme il me dit, après lui avoir expliqué la maniére de les faire, que c'étoit une chose commune, je n'eus rien à lui repliquer: je lui dis seulement la figure de ces paniers, qu'il falloit faire de la forme d'un œuf, & les remplir ensuite de pierres, & que ce panier doit contenir le poids de six ou sept quintaux. Ils sont plus fermes que les ancres.

» seaux qu'autant de distance qu'il » en faut pour faire que les pièces » de bois n'aient pas trop de portée, afin que ce qui passera dessus » ne les rompe point. On observe » la même chose dans tous les vaisseaux qu'on joint à ceux-là, pour » achever l'ouvrage, à la tête duquel l'on attache de part & d'autre des degrez de bois, afin que » les chevaux & les chariots décendent plus commodément, & » cela sert aussi à tenir plus ferme » toute la structure du pont. Or » comme on fait décendre tous » les vaisseaux en même tems à » l'endroit où l'on veut faire l'ouvrage, il est achevé en peu d'heures, sans que le bruit & les cris » des matelots empêchent qu'on ne » reçoive & qu'on n'exécute les ordres très-promtement. Ce passage est admirable, & digne d'un Historien exact: car enfin ces sortes de choses sont dignes d'être inserées dans l'Histoire.

Je ne vois nulle part dans les Historiens de l'antiquité que les Anciens connussent les bateaux ou pontons de cuivre. Les François s'en sont les premiers servis, & j'ai regret d'ignorer le nom de l'inventeur. Les Hollandois en firent de fer blanc, nous les prîmes tous à la bataille de Fleurus. Je n'ai rien vû de plus propre & de mieux fait que ces sortes de pontons, qui me parurent beaucoup plus légers que les nôtres. Je ne les ai plus vûs depuis, car j'étois fort jeune en ce tems-là: je ne laissai pourtant pas de juger qu'ils étoient commodes. J'ignore encore l'inventeur des bateaux de cuir, qu'on lie à des chassis de sapin, qui sont infiniment meilleurs que les pontons ordinaires pour hâter les entreprises, & dont les Allemans se servent aujourd'hui. Je ne le chercherai pas chez les Modernes, puisqu'ils ne sont pas les premiers qui s'en soient servis. Je les trouve dans Ammien Marcellin dans la guerre de l'Empereur Julien contre les Perses, qu'il a décrite en stile poëtique & empoulé; ce qui ne convient guéres à un homme de guerre. Il rapporte les passages du Tigre, de l'Euphrate, de l'Halys & de plusieurs autres grandes riviéres sur des ponts de bateaux, dont l'armée de Julien ne fut jamais dépourvûe; mais après la mort de ce grand Capitaine, qui fut tué dans la bataille contre Sapor, & que Jovien lui eût succédé, les reliques de cette armée passérent le Tigre, les uns à la nage & les autres sur quelques bateaux, n'aiant pas eu la patience d'attendre, dit Ammien, un pont de cuir qu'on devoit dresser sur le fleuve pour faire passer l'armée. Sapor Roi de Perse n'étoit pas moins fourni des choses nécessaires pour faire des ponts sur les plus grands fleuves, puisqu'il en dressa un sur le Tigre après la défaite de Julien, où les vaincus apprirent qu'il avoit passé, & qui fut fait avant que les Romains en eussent eu la moindre nouvelle, & dans le tems que ce fleuve étoit extraordinairement débordé.

Je pancherois fort pour les pontons de cuir bouilli plutôt que pour les autres, qui sont faits de bois de chêne bien cabaté, ou de cuivre ou de fer blanc: ceux-ci sont plus lourds & plus difficiles à transporter; au lieu que ceux de cuir sont plus légers, d'une moindre dépense, & plus propres pour les entreprises promtes & subites. Ceux qui ne les approuvent pas prétendent que les vers s'y mettent aisément, que les souris s'en accommodent, & qu'ils se gersent par l'ardeur du Soleil ou

par la sécheresse ; mais on répond à cela qu'il seroit aisé de remédier à cet inconvénient par le moien d'une graisse qui peut les garantir de tous ces défauts, & cette graisse est trouvée. Je ne sçai si l'on s'en sert en Allemagne, j'en ai eu le secret d'un des plus sçavans Officiers Généraux de l'Europe : je le tiens bon après les épreuves que j'en ai faites. Voilà ce que j'avois à dire des ponts de bateaux des Anciens, qui ne sont nullement différens des nôtres dans leur construction. Je n'en parle pas ici, ils se trouvent très-bien expliquez dans les Mémoires d'artillerie de M. de Saint-Remi, qui est un excellent Livre. Il y a plus d'art qu'on ne pense dans la construction des ponts sur les grandes riviéres, comme le Rhin, le Danube & le Rhône. Le plus habile, le plus actif & le plus intelligent homme que j'aie connu en ma vie pour dresser un pont dans un instant, étoit feu M. Martin, Colonel des compagnies des galiotes, & Brigadier des armées du Roi. Je doute qu'on en trouve de longtems un semblable en France. Je lui ai vû faire un pont sur le Rhin de cinquante pontons en moins de huit heures, ce qui est à peine concevable, & à proportion des autres qu'il a dressez sur le Pô en Italie dans la guerre de 1701.

CHAPITRE XIII.

Antiochus marche contre Artabazane, qui se soumet. Juste punition des vûes ambitieuses d'Hermias. Achée se tourne contre Antiochus. Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolémée. Escalade de Séleucie.

ANtiochus fier d'un si heureux succès, pensa ensuite à se faire craindre des Princes Barbares qui confinoient à ses provinces, & qui y commandoient, afin qu'ils n'eussent pas dans la suite la hardiesse de fournir des vivres aux rebelles, ou de prendre les armes en leur faveur. Résolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabazane, qui lui paroissoit le plus à craindre & le plus entreprenant, & qui avoit sous sa domination les Atropatiens & les autres nations voisines. Cette guerre n'étoit point du tout du goût d'Hermias. Il y avoit trop à risquer dans ces hautes provinces, il en revenoit toujours à son premier dessein de prendre les armes contre Ptolémée. Cependant quand il sçut qu'il étoit né un fils au Roi, la pensée lui vint qu'il pourroit bien arriver quelque malheur à Antiochus dans ce païs, & qu'il pourroit se présenter des occasions de lui faire perdre la vie. Il consentit donc au dessein du Roi, persuadé que s'il pou-

voit une fois se défaire du pére, il seroit immanquablement Gouverneur du fils, & par-là maître du Roiaume.

La chose résolue, on franchit le Zagre & on se jette sur le païs d'Artabazane. Ce païs touche à la Médie, & n'en est séparé que par des montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du côté du Phase, & il s'étend jusqu'à la mer d'Hircanie. Les hommes y sont pour la plûpart forts & courageux, on y léve surtout d'excellente cavalerie. Toutes les autres provisions de guerre s'y trouvent aussi en abondance. Ce Roiaume s'étoit conservé depuis les Perses, mais il avoit été négligé du tems d'Alexandre. Artabazane, qui étoit alors fort vieux, fut épouvanté, il céda au tems, & fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochus de lui imposer.

Depuis ce tems-là Apollophanes, Médecin du Roi, & qui en étoit fort aimé, voiant à quel excès étoit venu l'insolence & la fierté d'Hermias, commença à craindre (*a*) pour le Roi, & beaucoup plus encore pour lui-même. Il prit son tems pour

(a) *Commença à craindre pour le Roi, & beaucoup plus encore pour lui-même.*] Il vaut mieux prévenir un grand mal, dit-on, par la mort d'un seul homme, que de lui donner le loisir de le faire en s'arrêtant à des formalitez hors de saison en de pareilles conjonctures. Le Prince doit prendre de lui-même cette résolution. Rarement la conseille-t-on. Il semble que la prudence ne le permet pas, lorsqu'il s'agit de favoris qui sont à la tête des affaires & dans un trés-grand crédit: quelquefois on se voit forcé à le faire, lorsque ceux qui le conseillent sont dans un aussi grand danger que le Prince lui-même. Apollophanes se trouvoit réduit à ces termes. Il vit bien qu'il falloit se hâter, assûré que tout le monde approuveroit ce qu'il proposoit, s'il n'échouoit dans son entreprise. Il paroissoit visiblement qu'Hermias conspiroit contre son Maître, & qu'il tâchoit de se défaire de ceux qui pouvoient lui faire le moindre ombrage, la mort d'Epigéne ouvrit enfin les yeux à Antiochus, qu'il detenoit dans la servitude en le privant de ses meilleurs amis, dont il tâchoit de se défaire, pour ne mettre auprés de lui que ses créatures qui lui étoient les plus dévouées: car il paroît par le narré de Polybe que son Ministre hautain & cruel s'étoit mis sur le pied de se faire craindre à son Maître. On voit par les discours d'Apollophanes, qu'on avoit découvert qu'il avoit dessein sur sa vie.

Séjan est un autre exemple de ces Ministres qui forment des projets aussi chimériques qu'ils sont criminels. Bien qu'il eût avancé ses affaires par les perfidies les plus atroces, il se vit tout d'un coup accablé par la découverte de ses affreux complots. Jamais Ministre favori ne poussa si avant ses desseins & avec plus d'aveuglement sous un Prince soupçonneux, jaloux & tyran. Il tomba comme Hermias, & comme presque tous ceux qui ont formé de semblables desseins. Aussi si les actions d'honneur & de vertu ne sont pas toujours reconnues & récompensées, on remarque presque toujours, par un effet de la providence de Dieu, que les grands crimes ne demeurent jamais impunis. On le peut voir par le supplice de Séjan, qui s'étendit sur toute sa famille & sur toutes ses créatures. Antiochus voulut jouir du privilége attaché à tout Souverain, de se défaire de traîtres célébres & redoutables, par leur grand pouvoir sans aucune forme de procès, & surtout lorsque leur vie y est intéressée: car le bien public doit être préférable & passer par dessus les formalitez: *Salus populi suprema lex esto*, dit Saluste. Les voies de fait ne doivent point être défendues, au sentiment des bons politiques, quand il est

parler au Roi, & l'exhorta de se tenir sur ses gardes, de se défier d'Hermias, & de prévenir les malheurs qui étoient arrivez à son frére; qu'il touchoit presque à son dernier jour, qu'il devoit se précautionner & songer à son salut & à celui de ses amis. Antiochus lui avoua qu'il haïssoit & redoutoit Hermias, & le remercia de ce qu'il avoit eu le courage de s'ouvrir à lui sur cette affaire. Apollophanes jugeant par cette réponse qu'il étoit entré dans les dispositions du Roi, en devint plus hardi. Le Prince ne l'eut pas plutôt prié de ne se pas contenter de l'avoir averti, mais d'agir efficacement pour se tirer lui & ses amis du danger où ils étoient, qu'il parut disposé à tout entreprendre. Après être convenus ensemble de la maniére dont on s'y prendroit, le Roi feignit d'avoir des pesanteurs de tête, on éloigna les Officiers & la garde ordinaire pour quelques jours, les seuls amis furent introduits, & on eut le moien d'entretenir en particulier ceux à qui l'on jugeoit à propos de faire part du secret. Quand on

question de prévenir des maux d'une extréme conséquence; tout ce qui peut assûrer la tranquillité publique devient permis dans ces occasions, disent-ils, & surtout lorsque la vie du Prince y est en risque.

Le Cardinal de Richelieu n'étoit point un Hermias, c'étoit un grand Ministre, à l'habileté duquel l'Europe est redevable de sa liberté. Il aimoit l'Etat & son Prince, & il n'avoit pas moins en vûe la gloire de l'un que l'intérêt & le repos public. Il vint dans un tems où la guerre étoit nécessaire & indispensable; & l'on verra si l'on approfondit bien les choses, qu'à bien des égards ses ennemis, qui sembloient n'en vouloir qu'à lui, étoient eux-mêmes ceux de l'Etat, du moins la plus grande partie. On interpréta à crime les grandes charges où il monta, sans prendre garde que ses intérêts s'accordoient avec ceux du Prince & du public, & à cet égard je panche fort à croire qu'il n'avoit rien à se reprocher, quoique ses ennemis pensassent tout autrement des motifs de ses actions. On seroit bien malheureux, dit un Auteur judicieux quelque part, si on étoit obligé de quitter le droit chemin, parce qu'en le suivant on travaille en même tems à son intérêt: car en augmentant tous les jours son pouvoir dans l'esprit du Prince, il importoit au bien de l'Etat qu'il se fit nommer aux emplois les plus éminens & aux Gouvernemens les plus importans, & son autorité s'élevant par la diminution de celle des Grands, il accrut en même tems celle de son Maître. Il falloit, pour ne laisser aucune ressource aux esprits factieux, se faire aimer & respecter des gens de guerre. Il y réussit en se rendant seul dispensateur des récompenses & des honneurs militaires, pour les tenir dans la soumission & la dépendance, & en élevant ceux dont il connoissoit le mérite & la valeur aux plus grands emplois de la milice. Il forma par-là de bons Officiers, & en augmentant sa puissance par l'abaissement de plusieurs Grands, il diminua celle de ceux, qui n'étant plus maîtres des graces du Prince, se virent tout d'un coup désertez de leurs amis & de leurs créatures: politique admirable, & à laquelle toute la France est redevable d'une florissante prospérité & de l'extinction des guerres civiles: car il falloit commencer par se rendre maître des troupes & se les attacher par la récompense des bonnes actions & par le châtiment des mauvaises. Voilà l'endroit de son Ministére qui tourne le plus à sa gloire, & le plus digne de nos éloges.

On n'a qu'à lire les Historiens de ce-

eut trouvé ses gens, & la haine qu'on avoit pour Hermias rendoit la chose aisée, on se disposa à l'exécution. Les Médecins répandirent que le lendemain il falloit que le Roi sortît dès le point du jour, & allât prendre le frais. Hermias & tous les amis qui étoient du complot vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s'y trouvérent pas, ils ne s'attendoient point que le Roi dût sortir à une heure si extraordinaire. On part du camp, & lorsqu'on fut à un certain endroit désert, le Roi s'étant un peu écarté du chemin comme pour satisfaire à quelque besoin, on poignarde Hermias; peine beaucoup au dessous de la punition que ses crimes méritoient. Le Roi délivré de crainte & d'embarras, décampa & prit la route de sa Capitale. En quelque endroit qu'il passât, tout retentissoit des éloges que l'on faisoit de ses entreprises & de ses exploits; mais surtout de s'être défait d'Hermias. A Apamée sa femme fut aussi tuée par les femmes, & ses enfans par les enfans.

tems-là, comme Bassompierre, Montrésor & tant d'autres, dont quelques-uns ont eu grande part aux troubles, on y voit que les plus puissans n'avoient autre projet en tête que de s'emparer de la Souveraineté sous le prétexte du bien public, que les factieux alléguent toujours pour raison de leur prise d'armes, gardant pour eux le véritable sujet en attendant mieux, ou du moins ils tâchoient comme bien d'autres d'attraper quelque grosse somme ou quelque meilleur Gouvernement, où ils pûssent se cantonner & trancher du Souverain, & d'augmenter par-là leur pouvoir & leurs revenus: car il n'y en avoit pas un seul qui ne se repût de vaines espérances d'une grandeur imaginaire. Quelques-uns moins ambitieux & pas moins avides se hâtoient de piller les particuliers, les autres les finances de leur Maître, pour augmenter la misére des peuples en les épuisant. Peut-on lire sans une extréme indignation tout ce que nos Historiens rapportent de nos guerres civiles? Je laisse celles de la Religion à part, quels étoient les prétextes des autres? Rien de plus pitoiable & de plus criminel. Quels Héros que ces hommes qui en étoient les auteurs! La paix faisoit assez connoitre quels étoient les motifs de leur prise d'armes. On pourroit très-justement leur appliquer le reproche que Philippe fit aux Etoliens, & un autre tout semblable que fit Denis le Miléfien à ceux d'Arcadie: „ Vous faites, Messieurs, leur dit-il, un bas & un infame „ trafic de la guerre. Les maux de la „ guerre sont les richesses des Arcadiens, „ & sans aucun égard à la cause de la „ guerre on porte les armes tantôt pour „ un parti & tantôt pour un autre.

Le Cardinal de Richelieu songea à remédier à de si grands maux, ce qu'il ne pouvoit faire que par des remédes violens & par la terreur. Ce ne fut qu'après s'être rendu absolument maitre de l'esprit du Roi, qu'il vint à bout d'un si grand dessein avec toute l'adresse, la fermeté & la prudence d'un grand Politique. Ce n'est pas là un des moindres services qu'il rendit à son Maître, il le mit en état par ce moien de se faire craindre & respecter au dedans par l'abaissement des Grands, dont il en revint un si grand bien, qu'en peu de tems la France se fit redouter au dehors par la politique ferme & sage de ce grand homme, qui changea toute la face des affaires de l'Europe par la grandeur de ses entreprises. Son inflexibilité à ne point pardonner n'étoit pas l'endroit le moins admirable de son Ministére.

Après que le Roi eut mis ses troupes en quartiers d'hiver, il dépêcha vers Achée, pour lui faire des reproches d'avoir osé se mettre le Diadéme sur la tête & se faire appeller Roi ; & en second lieu pour l'avertir qu'on sçavoit la liaison qu'il avoit avec Ptolémée, & les excès où cette liaison l'avoit fait tomber. En effet dans le tems qu'Antiochus marchoit contre Artabazane, cet Achée s'étoit flatté ou que le Roi périroit dans cette expédition, ou que quand même il en reviendroit, il auroit le tems de se jetter dans la Syrie avant que ce Prince y arrivât, & qu'avec le secours des Cyrrhestes, qui avoient quitté le parti du Roi, il seroit bientôt le maître du Roiaume. Dans ce dessein il partit de Lydie à la tête de toute son armée. Arrivé à Laodicée en Phrygie, il se ceignit la tête du Diadéme, & prit pour la premiére fois le nom de Roi. Il écrivit aussi aux villes en cette qualité, poussé à cela principalement par certain banni nommé Spiris qu'il avoit auprès de lui. Il avança toujours, & il étoit déja près de Lycaonie, lorsque ses troupes voiant avec chagrin qu'on les menoit contre leur Roi naturel, se soulevérent. Achée se garda bien de persister dans son dessein après ce changement des esprits. Au contraire pour persuader à ses troupes que ses vûes n'étoient pas d'abord de faire la guerre en Syrie, il prit une autre route, pilla la Pisidie ; & quand il se fut regagné l'amitié & la confiance de son armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, il s'en retourna chez lui. Le Roi avoit été informé de toutes ces perfidies, & c'est la raison des menaces qu'il faisoit perpétuellement à Achée, & que nous avons rapportées.

Antiochus ne laissa pas pour cela de donner tous ses soins à se disposer à la guerre contre Ptolémée. Aiant assemblé ses troupes à Apamée au commencement du Printems, il consulta ses amis sur la maniére dont on s'y prendroit pour entrer dans la Cœlesyrie. Après qu'on se fut fort étendu sur la situation des lieux, sur les préparatifs, sur le secours que pourroit donner une armée navale, Apollophanes, le même dont nous parlions tout à l'heure, & qui étoit de Séleucie, réfuta tout ce que l'on avoit proposé & dit, qu'il n'étoit point raisonnable d'avoir tant de passion de conquérir la Cœlesyrie, tandis qu'on souffroit que Ptolémée possédât Séleucie, la Capitale du Roiaume, le Temple pour ainsi dire des Dieux Pénates de toute la Monarchie ; qu'il étoit honteux

de laiſſer ſous la puiſſance des Rois d'Egypte une ville, dont on pourroit tirer de très-grands avantages dans les conjonctures préſentes : que tant qu'elle reſteroit aux ennemis, elle feroit un obſtacle invincible à tous les deſſeins qu'on avoit; qu'en quelque endroit qu'on voulût porter la guerre, cette ville étoit à craindre ; que l'on ne devoit pas moins ſonger à bien munir les places du Roiaume, qu'à faire des préparatifs contre les ennemis : qu'en prenant Séleucie, cette ville étoit ſi heureuſement ſituée, que non ſeulement elle mettroit le Roiaume à couvert de toute inſulte, mais qu'elle feroit d'un grand ſecours par mer & par terre, pour faire réuſſir les projets qu'on avoit formez. Tout le Conſeil demeura d'accord de ce qu'avoit dit Apollophanes, & il fut réſolu de commencer par le ſiége de Séleucie, où depuis que Ptolémée Evergéte irrité contre Séleucus l'avoit priſe pour venger la mort de Bérénice, il y avoit eu juſqu'alors garniſon Egyptienne. Antiochus donna ordre à Diognéte Amiral d'y amener une flote, & partant d'Apamée il vint camper à environ cinq ſtades de la ville proche du Cirque; il envoia auſſi Théodote Hémiolien dans la Cœleſyrie avec un corps de troupes pour s'emparer des défilez, & veiller ſur ſes intérêts.

Voions maintenant la ſituation de Séleucie, & la diſpoſition des lieux d'alentour. Cette ville eſt ſituée ſur la mer entre la Cilicie & la Phénicie. Tout proche s'éléve une montagne d'une hauteur extraordinaire, & qu'on appelle le Coryphée. Là du côté d'Occident ſe briſent les flots de la mer qui ſépare Cypre de la Phénicie, & à l'Orient cette montagne domine toutes les terres d'Antioche & de Séleucie. La ville eſt au Midi de la montagne, dont elle eſt ſéparée par une vallée profonde, & où l'on ne peut décendre qu'avec peine. Elle touche à la mer & en eſt preſque toute environnée, la plûpart des bords ſont des précipices & des rochers affreux. Entre la mer & la ville ſont les marchez & le fauxbourg, qui eſt enfermé de fortes murailles : tout le tour de la ville eſt auſſi bien muré, & le dedans de la ville eſt orné de Temples & de maiſons magnifiques. On ne peut y entrer du côté de la mer que par un eſcalier fait exprès. Non loin de la ville eſt l'embouchure de l'Oronte, qui prenant ſa ſource vers le Liban & l'Antiliban traverſe la plaine d'Amyque, paſſe à Antioche, dont il emporte toutes les immondices,

immondices, & vient se jetter dans la mer de Syrie proche de Séleucie.

Le Roi commença par faire offrir aux principaux de la ville de l'argent & de grandes récompenses pour l'avenir, s'ils vouloient de bon gré lui en ouvrir les portes. Mais ses offres ne furent point écoutées. Les Officiers subalternes aiant été plus traitables, Antiochus disposa son armée comme pour attaquer la ville du côté de la mer par une flote, & du côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea son armée en trois corps, & après les avoir animez à bien faire, leur avoir promis de grandes gratifications & des couronnes, tant aux Officiers qu'aux simples soldats qui se signaleroient, il posta Zeuxis du côté de la porte qui conduit à Antioche; Hermogéne proche le Temple de Castor & de Pollux; Ardye & Diognéte furent chargez de l'attaque du port & du fauxbourg, parce que la convention faite entre les Officiers subalternes & Antiochus portoit qu'on feroit entrer ce Prince dans la ville, dès qu'il auroit emporté le fauxbourg. Le signal donné, on attaqua de tous les côtez vigoureusement; mais la plus vive attaque fut du côté d'Ardye & de Diognéte, parce qu'aux autres côtez il falloit gravir & combattre en même tems pour aller à l'escalade; au lieu que du côté du port & du fauxbourg on pouvoit sans risque porter, dresser & appliquer les échelles. Les troupes de mer escaladérent donc le port avec vigueur, & Ardye le fauxbourg. Comme le péril étoit égal de toutes parts, & que les assiégez ne pûrent venir au secours d'aucun endroit, le fauxbourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus avoit mis dans ses intérêts courent aussitôt à Léontius qui commandoit, & le pressent de dépêcher vers le Roi, & de faire la paix avec lui avant qu'il prenne la ville d'assaut. Léontius, qui ne sçavoit pas que ceux-ci eussent été corrompus, épouvanté de la fraieur où il les voioit, envoia au Roi, pour tirer de lui des assûrances qu'il ne seroit fait de peine à aucun de ceux qui étoient dans la ville. Le Roi promit pleine sûreté aux personnes libres, & il y en avoit environ six mille. Quand il fut entré dans la ville, non seulement il ne fit aucun tort aux libres, mais il rappella tous les exilez, permit à la ville de se gouverner selon ses loix, & rendit à chacun ses biens. Il mit aussi garnison dans le port & dans la citadelle.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes d'Antiochus dans la Cœlesyrie. Expédient dont se servent deux Ministres de Ptolémée pour arrêter ses progrès. Tréve entre les deux Rois.

PEndant que le Roi mettoit ordre à tout dans Séleucie; vinrent des lettres de la part de Théodote, qui le pressoit de venir dans la Cœlesyrie. Le Roi ne sçavoit quel parti prendre sur ces nouvelles. Nous avons déja vû que ce Théodote étoit Etolien de nation, & qu'après avoir rendu de bons offices à Ptolémée, non seulement on ne lui avoit témoigné aucune reconnoissance, mais que sa vie même avoit été en danger. Au tems qu'Antiochus avoit la guerre contre Molon, ce Théodote ne voiant plus rien à espérer de Ptolémée, & se défiant de la Cour, après avoir pris par lui-même Ptolémaïde & Tyr par Panetole, il sollicita Antiochus de faire la conquête de la Cœlesyrie. Antiochus remit donc à un autre tems la vengeance qu'il vouloit tirer d'Achée, & laissant tout autre dessein reprit avec son armée la route qu'il avoit quittée. Il traversa la ville de Marsyes, & campa proche les détroits de Gerre sur le lac qui est entre les détroits & la ville. Aiant appris que Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, assiégeoit Théodote à Ptolémaïde, il laissa les pesamment armez, donna ordre aux Officiers d'assiéger Broque, château situé sur l'entrée du lac, & suivi des armez à la légére il alla pour faire lever le siége de Ptolémaïde. Nicolas n'attendit pas que le Roi fût arrivé. Il se retira & envoia Lagoras & Doryméne, l'un Candiot & l'autre Etolien, pour s'emparer des détroits de Béryte. Le Roi les en chassa & y mit son camp. Là lui vint le reste de ses troupes, avec lesquelles, après les avoir exhortées de le suivre avec courage dans ses desseins, il se mit en marche, & entra hardiment dans la belle carriére qui sembloit s'ouvrir devant lui. Théodote, Panetole & leurs amis lui vinrent au-devant. Il les reçut avec toute sorte de bontez, & entra dans Tyr & dans Ptolémaïde. Il y prit tout ce qu'il y avoit de munitions, entr'autres quarante vaisseaux, dont vingt étoient pontez & bien équipez de tout, ils avoient au moins chacun quatre rangs de rames; les autres étoient

à trois, à deux & à un seul rang. Tous ces vaisseaux furent donnez à l'Amiral Diognéte.

Antiochus aiant appris là que Ptolémée s'étoit retiré à Memphis, & que toutes ses troupes étoient ramassées à Péluse, que les écluses du Nil étoient levées, & qu'on avoit arrêté les sources d'eau douce, il abandonna le dessein qu'il avoit d'aller à Péluse. Il se contenta d'aller de ville en ville, & de prendre les unes par la force, les autres par douceur. Celles qui étoient peu fortifiées se rendirent de bon gré, de peur d'être maltraitées; mais il ne put se soumettre celles qui se croioient bien munies & bien situées, sans être long-tems devant, & sans en faire le siége en forme.

Après une trahison si manifeste, Ptolémée auroit dû mettre ordre au plutôt à ses affaires; mais la pensée ne lui en vint seulement pas, tant sa lâcheté lui faisoit négliger tout ce qui regarde la guerre. Il fallut qu'Agathocles & Sosibe, qui gouvernoient tout alors, tinssent conseil ensemble pour voir ce que l'on pourroit faire dans la conjoncture présente. Le résultat fut que pendant qu'on se disposeroit à la guerre, on envoieroit des Ambassadeurs à Antiochus pour l'amuser, en le confirmant en apparence dans l'opinion qu'il avoit de Ptolémée, que ce Prince n'auroit pas le courage de prendre les armes contre lui, qu'il auroit plutôt recours à la voie des conférences, ou qu'il le feroit prier par amis de sortir de la Cœlesyrie. Nommez tous deux pour mettre ce dessein en exécution, ils dépêchérent des Ambassadeurs à Antiochus. Ils en envoiérent aussi aux Rhodiens, aux Bysantins, aux Cizicéniens & aux Etoliens pour traiter de la paix. Pendant que ces différentes Ambassades vont & viennent, les deux Rois eurent tout le loisir de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle Agathocles & Sosibe restoient à Memphis, & y conféroient avec les Ambassadeurs. Ils faisoient les mêmes honnêtetez à ceux qui y venoient de la part d'Antiochus. Cependant ils appelloient & faisoient assembler à Aléxandrie (a) tous les étrangers qui étoient entretenus dans les

(a) *Ils appelloient & faisoient assembler tous les étrangers qui étoient entretenus dans les villes du dehors du Roiaume.*] Je crois que celui qui voudroit chercher l'origine des soldats étrangers ou mercénaires, & les premiers Rois ou Républiques qui se servirent de ces sortes de troupes, ne seroit pas peu embarassé : car il faut remonter bien haut, & percer bien loin dans les siécles les plus reculez : encore ne trouveroit-on que ténébres. Quels que puissent être ceux qui s'en sont les premiers servis, ils n'étoient pas ce me semble fort sages. Un Etat qui use d'une telle

villes du dehors du Roiaume. On envoioit pour en lever d'autres, & on amassoit des vivres tant pour les troupes que l'on avoit déja, que pour celles qui arrivoient de nouveau. Ils

politique, ne sçauroit être de longue durée. Si nous n'y étions pas accoutumez, nous trouverions peut-être fort étrange que certaines nations se vendissent à d'autres pour de l'argent, & se fissent tuer pour vivre. Philippe le vieux, Roi de Macédoine, dont les armées n'étoient composées que de ses propres sujets, disoit de ces sortes de soldats, qu'ils n'avoient d'autre métier pour gagner leur vie, que de porter les armes pour ceux qui leur faisoient le meilleur parti : que la guerre étoit leur paix, & la paix leur guerre, c'est-à-dire que lorsqu'ils ne l'avoient pas dans leur païs, ils l'alloient chercher dans un autre. Il faut bien prendre garde de confondre les soldats & les Officiers auxiliaires avec les mercénaires.

Les Juifs, qui servoient dans les armées d'Alexandre le Grand étoient devenus ses sujets, ils ne formérent pas un corps à part, ils s'enrôlérent en différentes compagnies de ses troupes ; mais les huit mille hommes que Sennacherib lui amena pendant qu'il étoit occupé au siége de Tyr, étoient sur le pied de troupes auxiliaires, & non pas comme mercénaires, comme Grotius (a) le prétend, de même que ceux qui s'enrôloient aussi dans les légions Romaines qui servoient en Asie, parce qu'ils étoient sujets des Romains, & l'on peut dire que ceux-ci n'emploiérent presque point d'autres troupes dans leurs armées que leurs propres sujets sous le régne de Tibére. Je dis presque ; car, au rapport de Tacite (b), Auguste avoit conservé un corps de troupes étrangéres, comme il y parut par le Journal de l'Empire, où se trouvoit l'état des armées *& le nombre des soldats Romains & étrangers*. Les Egyptiens eux-mêmes ne prirent que fort tard des soldats & des Officiers étrangers à leur solde. Les Grecs les appelloient étrangers soudoiez, pour les distinguer des troupes nationales. L'ancienne milice des Rois & des Républiques de l'Asie, & des Grecs mêmes, étoit toute composée des propres sujets des Puissances qui étoient en guerre. Je crois que ce ne fut qu'après l'expédition de Brennus qu'on vit des soldats mercénaires en Asie, parce qu'une partie des troupes innombrables de ce Général, qui se répandirent comme un torrent qui emporte tout, en Orient comme en Occident, où ils firent de grandes conquêtes, s'établirent dans la Thrace & sur les bords du Danube, & occupérent une partie du païs au-delà de l'Hélespont, & comme ils multipliérent beaucoup, ils se mettoient à la solde des Puissances qui étoient en guerre. Je pense que les Gaulois ont été les premiers qui aient fait métier de la guerre, & vendu leur vie pour de l'argent. Les Egyptiens n'ont eu que fort tard des étrangers à leur service. On ne voit pas que les Médes, les Perses & les Hébreux s'en soient servis dans les armées. Je ne trouve que les Syriens sous le régne de David & dans le second Livre des Rois qui imitassent les Gaulois de l'Asie. Cela se voit dans la bataille de Médaba, que Joab remporta sur les Ammonites, qui firent lever à leurs dépens vingt mille hommes de pied Syriens, qui n'avoient que faire dans cette guerre, & qu'ils joignirent aux troupes de leur nation. Sur ce pied-là les Syriens seroient les premiers qui se seroient vendus & fait tuer pour l'intérêt des Puissances qui paioient le mieux.

Les plus grands hommes anciens & modernes, je parle ici des hommes d'Etat comme des plus grands Guerriers, n'ont jamais fait grand cas des troupes étrangéres, bien que les Vénitiens se servent de ces sortes de gens plutôt que de leurs propres sujets : que s'ils s'en sont bien trouvez jusqu'ici, par une espéce de prodige, du moins sans aucune révolte considérable, cela ne prouve pas qu'ils ne puissent éprouver quelque jour un sort semblable à celui des Carthaginois après la premiére Punique, par la rébellion des soldats étrangers qu'ils avoient à leur solde, qui les réduisirent aux derniéres extrémitez ; & ce n'étoit pas la premiére fois que cela leur étoit arrivé. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que leurs armées n'étant composées que de mercénaires, qui avoient les meilleures

(a) *Grot. de jure bel. & pac. l. 2. c. 25.*
(b) *Tac. ann. l. 1.*

décendoient tour à tour de Memphis à Alexandrie, pour disposer tout de telle sorte que rien ne manquât. Pour le choix des armes & des hommes, ils en donnérent le soin à Eché-

places entre leurs mains, ils s'emparérent de la Sardaigne & la vendirent aux Romains, comme ils firent de toutes les autres provinces en Afrique, de sorte que les Carthaginois se virent tout d'un coup réduits à leur seule Capitale: encore se trouvérent-ils bloquez par ces soldats rebelles; & quand il n'y auroit que ce seul danger à courre, ce seroit encore beaucoup; ce qui me persuade qu'il n'y a rien de plus contraire à la bonne politique & à la prudence, que de ne se servir que de troupes étrangéres dont la fidélité n'est pas toujours fort assûrée. L'on remarque d'ailleurs qu'ils ne sont pas plus braves que les propres sujets des Princes qu'ils servent, lorsque ces derniers sont bien disciplinez: car ceux-ci ont plus de raison de bien faire que n'en ont les autres. On n'a pas vû que les Suisses du tems de François I. aient mieux fait que ses propres sujets, outre qu'il leur est arrivé quelquefois de se mutiner & de refuser le combat. Depuis ce tems-là on n'a rien vû de semblable. C'est de toutes les nations la plus sage & la plus fidéle, & dont les mœurs approchent plus des tems antiques. En général les soldats mercénaires coûtent beaucoup plus, & n'observent pas mieux la discipline militaire; ils désertent facilement lorsqu'ils craignent d'avoir affaire contre ceux de leur nation, ou qui leur sont alliez. *Si sbando avanti la battaglia*, dit Francisco Patrizi (a), *non vuole ire ad assalto, combatte quando vuole, tradisce chi la paga, vende lui è le fortezze, all'appresentarsi il nemico si disordina, disordinato fugge, passa al nemico.* C'est presque là tout le fruit qu'on tire de ces sortes de troupes, dit l'Auteur Italien, qui écrivoit en 1583.

Je ne lis aucun Auteur de l'antiquité qui ne soit contraire au sentiment de la plûpart, qui ne se servent que de troupes étrangéres dans leurs armées. Les Romains ont éprouvé peu après la mort de Tibére, & même pendant le régne de cet Empereur, que les légions Romaines composées presque toutes de citoiens Romains ou de leurs sujets d'Italie qui jouissoient du même avantage, dégénérérent peu à peu de leur ancienne vertu, & se corrompirent lorsqu'elles ne furent plus recrutées de ces mêmes soldats, mais de ceux qu'on levoit dans les Gaules & en Asie; de sorte que n'y aiant plus le même esprit ni le même zéle, quoique les soldats fussent tous sujets de l'Empire, la discipline militaire s'énerva, & tira peu à peu à sa décadence, & le mépris qu'ils faisoient de leurs Empereurs qui ne faisoient plus la guerre que par leurs Lieutenans, acheva de les perdre. Tout cela joint ensemble engendra la désobéissance, & delà ils passérent à la mutinerie & à la révolte il n'y eût plus qu'un seul pas à faire; ce qui fit le même effet que si toutes les troupes de l'Empire n'avoient été composées que de soldats mercénaires; car il n'y avoit presque plus de Romains naturels dans les légions; & lorsque Vitellius s'empara de l'Empire, les légions qui étoient campées sur les bords du Rhin n'étoient composées que de Gaulois & d'Allemans: outre qu'il y avoit un grand corps de troupes Holandoises qui se joignirent ensuite à Civilis qui se révolta contre l'Empire.

Thucydide, Xénophon & Polybe sont les trois Ecrivains de l'antiquité qui soient les plus opposez aux troupes étrangéres, bien que les Athéniens s'en servissent comme les autres Grecs: ce que Thucydide nous apprend dans la harangue de Péricles au peuple d'Athénes. „ Il n'y a pas un des étrangers qui sont „ à notre service, *dit-il*, qui voulût ris„ quer de se voir banni, ni se joindre au „ parti le plus foible pour quelque légér „ appointement qui ne peut longtems „ durer. Il disoit cela sur ce que ceux qui craignoient de s'embarquer dans une guerre trop difficile, toute la Gréce aiant conjuré contre Athénes, alléguoient qu'il étoit à craindre qu'avec l'argent de Delphes & d'Olympie ils ne débauchassent leurs mariniers; mais il leur fit voir que la République avoit pour pilotes ses propres sujets, comme le reste de l'équipage, & que tout ce qu'ils avoient d'étrangers étoit en très-petit

(a) *Parallel. milit. di Franc. Patrizi*, cap. 6.

crate de Thessalie, à Phoxidas de Mélite, à Euryloque de Magnésie, à Socrate de Béotie, & à Cnopias d'Alore. Ce fut un grand bonheur (*a*) pour eux d'avoir des Officiers, qui

nombre. Cela ne laisse point de faire connoître combien il est dangereux de se servir de ces sortes de troupes, parce que les plus riches & les plus puissans sont toujours en état de les débaucher en leur offrant des conditions meilleures. Ces sortes de pratiques sont assez ordinaires parmi les Princes de débaucher, sinon les troupes en augmentant leur paie, du moins leurs meilleurs Officiers, ce qui est le trait d'un Prince ou d'un Ministre habile, comme il paroît par Sosibe, qui non seulement attira en Egypte les meilleurs Officiers de la Gréce, pour les mettre à la tête des armées de Ptolémée, mais les mit en état, en introduisant la milice des Grecs & leur discipline, de combattre comme des vieilles troupes bien commandées & bien exercées; ce qui rompit toutes les mesures d'Antiochus & ruina ses affaires. On voit encore la même chose par la Lettre de Nicias a ceux d'Athénes, pour leur rendre compte du mauvais état de leurs affaires au siége de Syracuse. „ Les étrangers qu'on a „ levez par force, *écrit-il*, se dissipent, „ & ceux qu'on a enrôlez pour de l'ar- „ gent, qui pensoient venir au pillage „ plutôt qu'au combat, rencontrant tout „ le contraire, se vont rendre aux enne- „ mis qui sont proches, où se repan- „ dent par la Sicile, comme ils peuvent „ faire aisément, à cause de la gran- „ deur de l'Isle. L'on peut dire des Princes & des Républiques qui ne se servent que de troupes étrangéres pour la défense de leurs Etats, ce que les Corinthiens disoient des Athéniens : „ Leur „ puissance est une puissance empruntée, „ au lieu que la nôtre est en nous-mê- „ mes, & ne dépend pas comme la leur „ d'un secours étranger qu'on leur peut „ enlever à toute heure. Je ne vois presque aucun exemple dans l'Histoire qu'on ait proposé un double avantage, & une paie infiniment plus grosse à des mercénaires, si ce n'est dans Tacite. Car il prétend qu'Arminius offroit des avantages exorbitans & triple de la paie aux soldats Romains qui voudroient passer dans son parti; mais la somme étoit trop grosse pour croire qu'elle pût être continuée, & ceux de sa nation trop pauvres pour faire de semblables promesses, que chacun prit pour des rodomontades. Que conclure de tout ce que je viens de dire, sinon qu'il est infiniment plus avantageux à un Prince ou à une République de composer ses armées de ses propres sujets, que de recourir aux soldats mercénaires, & se mettre bien en tête qu'il n'ait par tout des soldats où il n'ait des hommes, & que s'ils manquent des premiers étant bien fournis des autres, c'est la faute du Souverain. Car il n'est rien de plus aisé que de former une excellente milice, & des Officiers pour la conduire, & cela en moins de tems que l'on ne pense. En veut-on un bel exemple, citer Pélopidas & Epaminondas, qui d'un nombre de bourgeois de Thébes sans aucune expérience de la guerre en firent des soldats intrépides, ce seroit remonter trop haut, contentons-nous de Pierre le Grand Czar de Moscovie le plus grand homme qui ait paru au monde depuis les anciens, qui a changé ses propres sujets auparavant méprisables, en soldats intrépides & très-redoutables, en introduisant dans ses troupes une discipline admirable. Pourquoi recourir aux mercénaires si nous avons dans notre païs de quoi nous défendre? C'est le sentiment de Polybe, & de Tacite, & d'une infinité d'Auteurs anciens & modernes, & des plus grands Politiques: Machiavel s'est fort étendu là-dessus. Cette matiére est grave & importante, peut être trouverons-nous l'occasion d'en traiter plus amplement dans le Tome suivant.

(a) *Ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir des Officiers, qui aiant déja servi sous Demetrius & Antigonus.*] La politique de certains Princes ou de certains Ministres anciens & modernes, de débaucher les habiles Officiers les uns des autres, & de les attirer à leur service par de grands avantages, est toute des plus fines & des plus prudentes. Que cela soit contraire à l'honnête de s'enlever ainsi réciproquement leurs meilleurs sujets mécontens ou mal récompensez, je n'ai garde de l'assûrer. On se souviendra des maximes de ceux qui gouvernoient à

aiant déja servi sous Demetrius & Antigonus, avoient quelque connoissance de la vraie maniére de faire la guerre. Aussi mirent-ils toute leur application à bien dresser les soldats.

D'abord ils les distinguérent par nation & par âge. Ils leur

Lacédémone & à Athénes. Plutarque nous les apprend. Il eût pû metre en jeu ceux qui gouvernoient en Egypte, en Asie, à Carthage, & presque dans tout le monde entier. Il y a même apparence qu'on les pratiquera tant qu'il y aura des Princes & des Républiques au monde. Les Lacédémoniens ne reconnoissoient point d'autre justice, nul plus grand bien que celui qui aidoit à l'agrandissement de l'Etat, & c'étoit parmi eux ,, la regle ,, & la mesure du droit & de l'honnête, ,, dit un Auteur, & si une chose étoit ,, utile au public, elle passoit dès-là pour ,, légitime. C'étoit marcher dans la rectitude morale du Prince, que de ne se point relâcher de cet admirable principe. Sur ce pied-là je prens droit de conclure, qu'un Prince fait fort prudemment d'attirer à son service tout ce qu'il y a de meilleurs Officiers dans les troupes de ses voisins, & l'on peut dire que le Ministre de Ptolémée fit le trait d'un très-habile homme. Tout autre que lui se fût trouvé très-embarassé. Combien s'en trouve-t-il qui l'ont imité? Ceux qui ne l'ont pas fait s'en sont mal trouvez. Il n'y a pourtant rien de plus facile, puisqu'il arrive assez souvent que les gens du premier mérite & à grands talens se trouvent éloignez des honneurs & des bienfaits du Prince, & éprouvent même tous les dégoûts imaginables.

Le Maitre de Sosibe passoit tout son tems à jouer du tabourin & dans la crapule, il ne pensa jamais à conserver ses bons Officiers, & laissa tomber & corrompre la discipline militaire. Une Courtisanne & une foule de Petits-Maitres très-corrompus, qui composoient toute sa Cour, étoient-ils gens à lui inspirer de bons sentimens, & à lui donner de bons conseils? Si Sosibe eût pris plutôt le timon des affaires, il lui eût appris qu'un Prince doit conserver autant qu'il peut dans la paix les Officiers qui l'ont servi pendant la guerre, & qu'en s'en privant, ou les laissant sans récompense, ou sans en faire un grand cas; les uns se dégoûtent, les autres vont chercher la guerre ailleurs, ou négligent la discipline militaire, & les bons écoutent les propositions des étrangers. Quoiqu'il en soit, son Ministre ne trouva ni Officiers, ni soldats, ni homme qui valût pour mettre à la tête des armées. La cervelle eût tourné à tout autre qu'à Sosibe. Il eut sa ressource dans les étrangers, & attira en Egypte les meilleurs Officiers & les plus expérimentez de la Gréce, qui avoient servi sous deux habiles Chefs de guerre, Demetrius & Antigonus. Apparemment que les successeurs de ces deux grands Maitres, n'en aiant eu aucun besoin, ne leur avoient pas témoigné toute la reconnoissance qu'ils méritoient, de sorte qu'ils les laissérent pour être beaucoup mieux ailleurs: perte irréparable. Car un Prince qui s'en dépouille ne sçauroit en faire une plus grande. Il est aisé de trouver des hommes, & très-mal aisé, après les avoir ameutez, d'en faire des soldats, & ceux qui en sont capables sont aussi rares que ceux qui doivent les commander. Sosibe attira ou débaucha tous ces gens-là, ce qui sauva l'Egypte & faillit à causer la perte d'Antiochus: car il trouva les Egyptiens aussi bien exercez, & plus même que ses propres troupes, & des Officiers excellens accoutumez aux occasions.

Les Rois de Perse ont été les mieux pourvûs de bons Officiers, & par conséquent de braves soldats & d'habiles Généraux. Aussi ils ne négligeoient rien pour en avoir des uns & des autres. Les mécontens de la Gréce y trouvoient toujours un azyle honorable, & des emplois conformes à leur mérite. Thémistocles fut dignement récompensé. Ce grand homme étant persécuté par ses Citoiens jusqu'au point qu'on en vouloit à sa vie, se retira auprès d'Artaxerxés Roi de Perse, auquel Plutarque fait dire ces paroles remarquables, qu'il prioit ,, son ,, Dieu Arimanius d'envoier toujours à ,, ses ennemis de semblables pensées, & ,, de les porter à se défaire de leurs plus ,, grands personnages.

firent quitter leurs anciennes armes, & leur (*a*) en donnérent de nouvelles selon qu'elles convenoient à chacun. On changea la distribution des corps, & les rôles qu'on en faisoit pour donner la paie aux soldats, & l'on forma une ordonnance militaire

(a) *Ils leur firent quitter leurs anciennes armes, & leur en donnérent de nouvelles selon qu'elles convenoient à chacun.*] Ce passage de mon Auteur est fort remarquable, & me semble si bon & si digne d'être observé des Princes & des hommes d'Etat, que je ne puis me dispenser d'y faire quelques réflexions. Il y a de quoi admirer la force des préjugez de la coutume à l'égard de certains usages, de certaines pratiques, & certaines modes qui sont quelquefois capables de nous précipiter dans les plus grandes infortunes. Je me borne ici aux seuls usages qui regardent la guerre, soit dans la nature des armes, ou dans la façon de se ranger & de combattre, ce qui n'est pas une chose de peu d'importance; car souvent l'abandon de certaines armes sur la bonté desquelles on n'aura pas réfléchi, ou notre opiniâtreté à conserver les anciennes plutôt que celles qu'on nous propose & qu'on nous fait voir plus avantageuses, conduit à de très-grands maux; la nécessité même de les changer par rapport à l'ennemi, ainsi que les autres nouvelles pratiques qui tendent toutes à la perfection, & par conséquent à nous assûrer la victoire, ne peuvent être négligées sans attirer sur l'Etat une infinité de malheurs, lorsqu'il arrive que l'ennemi a des armes ou une maniére de combattre & de se ranger qui sont visiblement plus avantageuses. Si le Ministre de Ptolémée qui étoit un habile homme, en même tems qu'il pensa à renverser, à tout changer dans la discipline militaire, dans la maniére de se ranger & de combattre de son païs, & dans la nature des armes pour prendre celles des Grecs ou de ceux contre lesquels il alloit entrer en guerre, n'eût pas connu l'importance de ce changement, l'Egypte changeoit de Maître, & assûrement Antiochus ne se fût pas trop morfondu à faire cette conquête. Si les Gaulois très-mal armez (car leur tactique étoit bonne;) si les Grecs eux-mêmes eussent changé dans leurs armes en mêlant les longues avec les courtes, ou pris celles des Romains; je panche fort à croire que ces derniers n'eussent fait qu'une assez petite figure dans le monde: peut-être que leur République eût fini à la premiére visite que les Gaulois leur rendirent dans leur païs, ceux-ci se fussent même établis dans Rome, & il n'eût plus été question de ces Romains tant vantez & si fort révérez, que les gens de guerre les plus raisonnables, comme les véritables sçavans, à l'égard de leurs ouvrages, en parlent encore avec admiration.

„ Les communes imaginations que „ nous trouvons en crédit autour de „ nous, *dit Montagne*, & infusées en no„ tre ame par la sémence de nos péres, „ ce sont les générales & naturelles. „ Par où il avient que ce qui est hors des „ gonds de la coutume, on le croit hors „ les gonds de la raison, tant elle a de force & d'empire; car elle n'est pas seulement capable d'émousser les sens & les sentimens: mais elle fait pis encore sur l'esprit & sur la raison, & nous préoccupe tellement & si excessivement, que ceux qui en sont entêtez, ne croient pas qu'on puisse attaquer les plus bizarres extravagances & les usages ou pratiques les plus ridicules, sans choquer les lumiéres du sens commun. On a donné de nos jours la chasse à bien des usages, & des pratiques généralement reçûes en France comme chez tous nos voisins, les unes médiocres & les autres mauvaises ou très-défectueuses, que les plus habiles auroient prises pour excellentes, & auroient crû qu'il ne s'y pourroit rien ajoûter, sans les tirer de l'état de perfection où elles se trouvoient. Nous avons pourtant vû avec assez d'etonnement que le bon n'a pas toujours prévalu, & pendant que nous avons fait des changemens dans la façon des armes à feu de notre infanterie, en quittant & abandonnant le mousquet pour le fusil, & ajoûté en même tems à celui-ci la baionette à douille au bout, pendant, dis-je, que l'on s'est attaché à ce qu'il y a de meilleur, & qu'on l'a embrassé malgré les préjugez de la

propre au tems. Les soldats furent exercez sur de nouveaux ordres, & sur les mouvemens que chaque arme particuliére demandoit. Il se faisoit des revûes générales, où on les avertissoit de leurs devoirs. Andromaque d'Aspende & Polycrate d'Argos leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la discipline militaire. Ils étoient venus tout récemment de Gréce, tous deux pleins de cette hardiesse & de cette industrie si naturelles aux Grecs : tous deux autant distinguez par leur patrie que par leurs richesses, quoique Polycrate l'emportât sur l'autre par l'ancienneté de sa famille, & par la gloire que Mnœsiade son pére s'étoit acquise dans les jeux olympiques. A force d'animer les soldats & en particulier & en public, ils leur inspirérent du courage & de la valeur.

coutume, & que l'inventeur a essuié toutes les oppositions imaginables, quelqu'un s'avisât sans beaucoup de réflexion de proposer de retrancher la pique, & il en vint à bout. La seule arme comme je l'ai si souvent dit ailleurs, & qu'on ne sçauroit trop répéter, la seule qui soutient nos bouches à feu, & que Montécuculi appelle avec raison la reine de toutes, bien qu'elle soit imparfaite dans sa longueur comme dans son fer. La maxime de Tacite, qui dit qu'il faut toujours suivre les modes nouvelles, parce que le monde se rafine en vieillissant, s'est trouvée vraie à l'égard de nos bouches à feu, qu'on ne sçauroit guére porter plus loin, mais dans la pique, dont l'usage est si ancien, je crois qu'on a eu tort de la retrancher de l'infanterie. Cette suppression est contraire aux régles de la guerre, par la raison qu'il faut en tout à l'égard de l'infanterie qu'il y ait parmi elle différentes sortes d'armes. Puisqu'il y en a de deux sortes dans les armées cavalerie & infanterie, il faut donc que celle-ci puisse se défendre contre l'autre en rase campagne. S'il n'y avoit que de l'infanterie dans une armée, je ne trouverois pas étrange qu'on eût abandonné les armes de longueur, qui font la force & le soutien des plus courtes, & leur donnent plus d'avantage; car celles-ci n'en rencontrent aucun dans un païs favorable à la cavalerie, quand elle est bien menée & bien résolue, & qu'elle s'abandonne sur un bataillon, ou sur un grand corps d'infanterie rangé selon la coutume de ce tems-ci, dont on se défera, je m'assûre, avec le tems; la cavalerie lui passera aisément sur le ventre pour peu qu'elle s'abandonne dessus, tant qu'elle sera dépourvûe & dépouillée d'armes de longueur. Ce que dit Tite-Live est vrai dans ce cas-ci, que tout changement, toute mutation introduite dans un établissement de longue prescription, ne fut jamais bon ni louable. *Adeò nihil motum ex antiquo probabile est.* „ Il ne faut pas „ prendre droit de conclure de là, *dit l'Auteur des notes de la nouvelle édition de Montagne*, „ qu'il faudroit conserver „ les usages les plus bizarres, ausquels „ leur ancienneté donnera toujours des „ défenseurs. Et il ne s'en trouve que trop à l'égard de certains usages les plus mauvais de la guerre, ce qui fait que le sage Historien ajoute: *Nisi quæ usus evidenter arguit, stare malunt.* „ Les hom- „ mes aiment mieux qu'on s'en tienne „ aux anciennes pratiques, si l'on en ex- „ cepte celles où l'expérience fait voir „ des défauts palpables. De grace que ceux qui ont trouvé la pique comme une arme digne d'être supprimée, nous fournissent de bonnes preuves de leur opinion? Montagne nous a donné un Chapitre sur la coutume qu'on ne sçauroit trop paier, & ne laisse guéres à glaner, ce me semble. Ce qu'il dit de l'Ephore Emerépes a bien des exemples, il l'a tiré de Plutarque dans les dits notables des Lacédémoniens. Cet homme tout plein des préjugez de la coutume, aiant sçû que Phrinys avoit ajouté deux cordes

Toutes les personnes que je viens de nommer eurent des charges chacun selon son talent particulier. Euryloque eut sous lui les trois mille hommes de la garde : Socrate deux mille hommes d'infanterie à rondaches : Phoxidas Achéen, Ptolémée fils de Thraseas & Andromaque exerçoient la phalange & les Grecs soudoiez. Les deux derniers commandérent la phalange, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, & Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Les sept cens chevaux qui font le cortége du Roi, la cavalerie d'Afrique & celle qui avoit été levée dans le païs, tout cela faisant environ trois mille chevaux, fut mis sous le commandement de Polycrate. Echécrate, qui avoit merveilleusement exercé la cavalerie de Gréce & toute l'étrangére, lesquelles montoient ensemble à deux mille chevaux, fut d'un grand secours dans la

à la musique, bien loin d'admirer l'inventeur, qui augmentoit par-là l'harmonie, les coupa, & ne se soucia pas *si les accords en sont mieux remplis*, dit-il; *il lui suffit, pour les condamner, que ce soit une altération de la vieille façon.* Polybe, & Plutarque après lui, louent Philopœmen, le plus grand Capitaine de la Gréce, & qui vint trop tard pour la délivrer du joug des Romains, déja trop puissamment établis par leurs victoires, de ce que ce grand homme changea tout l'ordre des Grecs dans leur façon de se ranger & dans celle de leurs armes, & prit ce qu'il trouva d'imitateurs dans les Romains. *Etant né pour commander*, dit le même Montagne, *il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mêmes quand la nécessité publique le requéroit*, ce que tout grand Capitaine fera. C'est ce que Mithridate fut forcé de faire, au rapport de Plutarque; car trouvant les armes des Romains plus avantageuses que celles de ses troupes, il en fit forger de semblables, dont il n'eut pas lieu de se repentir. Mais un esprit commun n'aura garde de rien changer, si ce n'est dans des bagatelles militaires. Personne ne pense à ce qu'il y a d'important, de grand & de solide, & qui nous conduit à la perfection de la science des armes, & c'est ce me semble dans ce seul cas-là qu'on trouve les plus grandes oppositions. Est-ce envie ? Est-ce jalousie ? Est-ce manque d'expérience ? Est-ce paresse d'examiner un principe ? ou enfin est-ce parce qu'accoutumez à une méthode longtems suivie, on n'a pas assez de fermeté pour prendre sur soi de la changer, & d'être les premiers à donner l'exemple ? „ Qui se mêle „ de choisir & de changer, *dit encore* „ *Montagne*, usurpe l'autorité de juger, „ & se doit faire fort de voir la faute „ qu'il introduit. Dès qu'il démontre l'un & l'autre, on doit lui être très-obligé, & surtout lorsqu'on le soutient par des faits & par l'expérience : dès-lors l'on ne doit pas trouver étrange qu'on parle d'un air décisif, car il n'y a que l'évidence des choses qui nous le permette, & ce n'est que dans ce seul cas-là que le reproche de vanité & d'immodestie est injuste & très-malhonnête. Les Princes, ou ceux qui sont à la tête des affaires, & qui donnent le branle à un Etat, à l'égard de la guerre, doivent se faire une étude particuliére & très-sérieuse des abus ou des pratiques mauvaises, qui peuvent avoir des suites fâcheuses, & voir si les changemens qu'on propose de faire n'ont rien de défectueux, s'ils tendent à une plus grande perfection, & s'ils sont plus avantageux à l'Etat; de peur que ce que nous rejettons ne soit suivi de nos ennemis, qui se trouveront plus dociles, ou qui n'auront pas les mêmes passions. Car alors nous serions les premiers les dupes de notre opiniâtreté.

Je ne sçai quel fut cet Officier, qui dans un combat contre les Espagnols dans les guerres du Piémont, sous le Ministére

bataille. Personne n'apporta plus de soin à dresser les troupes qui lui furent confiées que Cnopias. Il avoit environ trois mille Candiots, entre lesquels il y avoit mille Néocrétes, dont il donna le commandement à Philon de Cnosse. On avoit armé trois mille Afriquains à la maniére des Macédoniens, & Ammonius les commandoit. La phalange Egyptienne consistant en vingt mille hommes, étoit conduite par Sosibe. Il y avoit outre cela un corps de quatre mille Thraces & Gaulois, levé depuis peu tant de ceux qui demeuroient dans le païs, que de ceux qui vinrent d'ailleurs se présenter, & c'étoit Denis de Thrace qui étoit à leur tête. Telle étoit l'armée de Ptolémée, & les différentes nations qui la composoient.

Cependant Antiochus pressoit le siége de Dure, & tous ses

du Cardinal de Richelieu, trouva le secret de faire taire le feu des Espagnols; s'en voiant trop incommodé, il s'impatienta à la fin. Il ordonna à ses soldats de poser leur mousquet à terre, & de mettre l'épée à la main. Il fondit sur eux bravement, & les mit en fuite : méthode qui fut trouvée très-convenable à l'humeur impétueuse de la nation, & dont on se servit par la suite. Pourquoi laisser au vent le soin de porter ses coups à l'ennemi? N'est-ce pas l'épée qui fait toute la force & l'avantage du soldat? Les nations belliqueuses décident-elles leurs combats autrement qu'en joignant l'ennemi l'épée à la main?

Et quò ferre velint permittere vulnera ventis:
Ensis habet vires, & gens quæcumque virorum est.
Bella gerit gladiis.

C'est Lucain qui dit cela, il dit vrai. Cyrus l'avoit pensé avant lui. C'étoit un grand Capitaine, & Xénophon nous le donne comme un des plus grands Maîtres qui fût au monde. Si ce Guerrier célébre n'est pas imaginaire dans l'Auteur Grec, ce que j'ai de la peine à croire, car il l'est un peu moins dans Hérodote, qu'il ait existé ou non sur le pied que Xénophon nous le représente, on conviendra du moins que Xénophon étoit lui-même un très-grand Maître, indépendamment de son Héros, qui introduisit une nouvelle discipline dans ses troupes & de nouvelles armes. Ecoutons son Historien dans M. Charpentier, car on ne sçauroit assez établir une vérité si importante qu'en ajoutant les faits aux raisonnemens.

Dès que Cyrus eut joint Cyaxare avec trente mille Perses qu'il amenoit à son secours, & qu'il se fut informé du nombre des troupes qu'il pouvoit mettre en campagne, & de celles de ses ennemis; „ Dites-moi auparavant, lui demanda-„ t-il, quelle est la façon de combattre „ de ces nations? C'est presque la même „ de la nôtre, lui répondit Cyaxare: car „ la plûpart de nos gens & des leurs se „ servent de l'arc & du javelot. Avec „ ces armes-là, dit Cyrus, il faut com-„ battre de loin. Cela est vrai, répon-„ dit Cyaxare; & par conséquent, re-„ partit Cyrus, la victoire sera du côté „ où il y a plus de combattans: car il „ est bien aisé de juger qu'une grosse „ troupe blessera beaucoup plus de gens „ dans une petite qui lui sera opposée, „ que la petite n'en pourra blesser du „ côté de la grande. Si cela est ainsi, „ dit Cyaxare, il n'y a point de meilleur „ expédient que d'envoier en Perse pour „ y demander un plus grand secours, „ & remontrer que si nous sommes dé-„ faits, ils auront ensuite les ennemis „ sur les bras. En vérité, répondit Cy-„ rus, quand tous les Perses seroient „ ramassez ensemble, je ne crois pas que „ nous fussions encore égaux en nombre „ aux ennemis. Que vous semble-t-il

efforts n'aboutissoient à rien. Outre que la ville par sa situation étoit très-forte, Nicolas ne cessoit d'y jetter du secours. Enfin les approches de l'hiver le déterminérent à se rendre aux sollicitations des Ambassadeurs de Ptolémée; il consentit à une tréve de quatre mois, & promit que pour le reste on le trouveroit toujours fort raisonnable. Cela étoit bien éloigné de sa pensée; mais il se lassoit d'être si longtems éloigné de

„ donc plus à propos de faire, dit Cyaxare? Pour moi, répondit Cyrus, si „ j'étois à votre place, je ferois faire „ promtement pour tous les Perses qui „ viennent après moi, des armes telles „ que portent les Gentilshommes qui „ sont dans l'armée, c'est-à-dire une cuirasse pour couvrir l'estomac: le petit „ bouclier pour le bras gauche, le cimeterre ou la hache à la main droite. „ Par ce moien vous ferez que nos gens „ iront à la charge avec plus d'assûrance, „ & que les ennemis n'oseront les attendre de pied ferme. Aussi comme nous „ prendrons le soin de combattre tout „ ce qui fera tête, ce sera affaire à vous „ & à votre cavalerie de poursuivre ceux „ qui tourneront le dos, afin qu'ils ne „ puissent ni fuir en sûreté, ni se rallier. „ Cyaxare jugea qu'il avoit raison, & „ sans plus songer à mander de nouvelles troupes, il fit faire les armes „ dont il lui avoit parlé. J'ai cru devoir rapporter tout ce passage, qui contient d'excellentes instructions pour les Ministres & les Généraux d'armées, & qui leur apprend que l'on ne doit jamais s'opposer à des changemens de grande importance. Les Romains étoient si peu contraints à l'égard des usages mêmes de la plus longue prescription quant à leur discipline militaire, & à leurs armes qu'ils les changeoient à tout moment: par cette sage politique ils parvinrent au plus haut degré de la perfection de la science de la guerre. Ce qui nous apprend qu'il ne faut rien négliger lorsqu'il s'agit d'une proposition qui tend à la perfection des armes, quand même il s'agiroit d'un notable changement. Ce que dit Tite-Live après Polybe, est très-vrai & très-digne de remarque, qu'une nouvelle méthode de combattre, & des armes différentes de celles dont on se sert communément & plus avantageuses, sont terribles à l'ennemi qui n'y est pas accoutumé. Il est certain aussi que de bonnes armes accroissent l'ardeur & le courage des soldats. Germanicus pour animer ses soldats à affronter les Allemans, leur fit voir le désavantage de leurs armes. „ Que les Allemans ne „ pourroient pas manier leurs grands „ boucliers, ni leurs longues piques, par „ des halliers & des troncs d'arbres, „ comme le soldat Romain couvert de „ ses armes feroit son épée & son javelot, qu'ils prissent garde seulement à „ redoubler leurs coups, & à chercher „ le visage désarmé de l'ennemi; que les „ barbares n'avoient ni cuirasse, ni armet, & que leurs boucliers d'osier, „ ou de bois peint seroient de foible résistance contre leurs épées. Qu'il n'y „ avoit des piques qu'aux premiers rangs, „ & que le reste n'avoit pour armes, „ qu'un bâton brûlé. Il n'y a pas ce me semble de meilleur moien d'encourager les soldats, que de leur representer le défaut des armes de leurs ennemis, & le grand avantage des leurs qui nous portent à les joindre. Il paroit pourtant par ce que dit Tacite, que les Romains redoutoient extrémement les longues piques des Allemans dans les plaines, car les armes défensives des Romains ne laissoient pas que d'être incommodes dans les grandes marches. „ Tout „ est contraire aux Romains, *dit cet Historien dans la première expédition de Germanicus contre les Chérusces*, „ la pesanteur des armes, la longueur de la „ retraite, la profondeur des marais, „ où ils ne pouvoient ni avancer ni reculer, ni se tenir ferme pour lancer le „ javelot. Au lieu que les Chérusces accoutumez à de semblables rencontres, „ & plus robustes que nos soldats, „ avoient encore l'avantage de leurs „ longues piques, capables d'atteindre „ de loin.

son Roiaume, & d'ailleurs il avoit de bonnes raisons de prendre ses quartiers d'hiver à Séleucie. Car il n'y avoit plus lieu de douter qu'Achée ne lui tendît des piéges, & ne s'entendît avec Ptolémée.

CHAPITRE XV.

Combats sur terre & sur mer entre les deux Rois. Antiochus vainqueur entre dans plusieurs places.

LA tréve conclue, Antiochus envoia des Ambassadeurs au Roi d'Egypte, avec ordre de lui rapporter au plutôt les dispositions de ce Prince, & de le venir joindre à Séleucie. Puis aiant mis des garnisons dans les différens postes, & confié le soin des affaires à Théodote, il reprit la route de Séleucie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il distribua ses troupes en quartiers d'hiver. Du reste il ne fit pas grande attention à exercer son armée, persuadé qu'étant déja maître d'une partie de la Cœlesyrie & de la Phénicie, il feroit aisément & sans combat la conquête du reste. Il se flattoit d'ailleurs que la chose se décideroit de gré à gré & par des conférences, & que Ptolémée n'oseroit pas en venir à une bataille. Les Ambassadeurs de part & d'autre étoient entrez dans le même sentiment, ceux d'Antiochus par les honnêtetez que Sosibe leur avoit faites à Memphis, & ceux de Ptolémée, parce que Sosibe avoit empêché qu'ils ne vissent les préparatifs qui se faisoient à Alexandrie.

Selon le rapport des Ambassadeurs d'Antiochus, Sosibe étoit préparé à tout événement, & dans les conférences qu'avoit Antiochus avec les Ambassadeurs d'Egypte, il s'étudioit à leur faire voir qu'il n'étoit pas moins supérieur par la justice de sa cause que par ses armes. En effet quand ces Ambassadeurs furent arrivez à Séleucie, & qu'on en vint à discuter ce qui regardoit la paix en particulier, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de Sosibe, le Roi dit qu'on avoit tort de lui faire un crime de s'être emparé d'une partie de la Cœlesyrie, qu'il l'avoit seulement revendiquée comme un bien qui lui appartenoit : qu'Antigonus le borgne avoit le premier conquis cette province, que Séleucus l'avoit eue sous sa domination, que c'étoit là les titres authentiques sur lesquels il étoit fondé

à se la faire rendre par Ptolémée, qui n'y avoit aucun droit; qu'à la vérité ce Prince avoit eu la guerre avec Antigonus, mais pour aider Séleucus à s'y établir, & non pas pour y dominer lui-même. Il appuioit principalement sur la concession qui lui avoit été faite de ce païs par les Rois Cassander, Lysimaque & Séleucus, lorsqu'après avoir défait Antigonus, ils décidérent unanimement dans un Conseil que toute la Syrie appartenoit à Séleucus.

Les Ambassadeurs de Ptolémée soutinrent tout au contraire, que c'étoit une injustice manifeste que la trahison de Théodote & l'irruption d'Antiochus, & prétendirent que Ptolémée fils de Lagus s'étoit joint à Séleucus pour aider celui-ci à se rendre maître de toute l'Asie; mais que c'étoit à condition que la Cœlesyrie & la Phénicie seroient à Ptolémée. On disputa longtems sur ces points de part & d'autre dans les conférences, & l'on ne concluoit rien; parce que, les choses se traitant par amis communs, il n'y avoit personne qui pût modérer la chaleur avec laquelle un parti tâchoit de faire son avantage au préjudice de l'autre. Ce qui leur causoit le plus d'embarras, c'étoit l'affaire d'Achée. Ptolémée auroit bien voulu le comprendre dans le Traité; mais Antiochus ne pouvoit souffrir qu'on en fît mention; il regardoit comme une chose indigne, que Ptolémée se rendît le protecteur d'un rébelle & osât seulement en parler.

Pendant cette contestation, où chacun se défendit du mieux qu'il put sans rien décider, le Printems arrive & Antiochus assemble ses troupes, menaçant d'attaquer par mer & par terre & de subjuguer le reste de la Cœlesyrie. Ptolémée de son côté fit Nicolas Généralissime de ses armées, amassa des vivres en abondance proche de Gaza, & mit en mouvement deux armées, une sur terre & une sur mer. Nicolas plein de confiance se met à la tête de la premiére, soutenu de l'Amiral Périgéne, à qui Ptolémée avoit donné le commandement de la seconde. Cette derniére étoit composée de trente vaisseaux pontez & de plus de quatre cens vaisseaux de charge. Le Général, Etolien de naissance, étoit un homme expérimenté & courageux, qui ne cédoit en rien aux autres Officiers de Ptolémée. Une partie de ses troupes s'empara des détroits de Platane, pendant que l'autre, où il étoit en personne, se jetta dans la ville de Porphyréon pour fermer par là, avec le secours de l'armée navale, l'entrée du païs à Antiochus.

Celui-ci vint d'abord (a) à Marathe, où les Aradiens le vinrent trouver pour lui offrir leur alliance. Non seulement il accepta leurs offres, mais appaisa encore une contestation qui divisoit depuis quelque tems les Aradiens insulaires de ceux qui habitoient la terre ferme. De là entrant dans la Syrie par le promontoire appellé Face-Dieu, il prit Botrys, brûla Triére & Calame, & vint à Béryte. Il envoia d'ici Nicarque & Théodote devant, pour occuper les défilez qui sont proche du Lyque. Ensuite il alla camper proche la riviére de Damure, suivi de près par mer de son armée navale que commandoit l'Amiral Diognéte. Aiant pris là Théodote, Nicarque & ses armez à la légére, il marcha vers les défilez où Nicolas s'étoit déja logé, & après avoir reconnu la situation des lieux, il se retira dans son camp. Dès le lendemain, laissant au camp les pesamment armez sous le commandement de Nicarque, il marche avec le reste de son armée vers l'ennemi, qui campé dans un terrain fort serré, sur la côte, entre le pied du mont Liban & la mer, & environné d'une hauteur rude & escarpée qui ne laisse le long de la mer qu'un passage étroit & difficile, avoit encore mis bonne garde à certains postes & en avoit fortifié d'autres, croiant qu'il lui seroit aisé d'empêcher qu'Antiochus ne pénétrât jusqu'à lui.

Ce Prince partagea son armée en trois corps. Il en donna un à Théodote, avec ordre de charger & de forcer les ennemis au pied du mont Liban : Ménédéme avec le second avoit ordre exprès de tenter le passage par le milieu de la hauteur : le troisiéme fut posté sur le bord de la mer, Dioclés Gouverneur de la Parapotamie à la tête. Le Roi avec sa garde se plaça au milieu, pour être à portée de voir ce qui se passeroit, & d'envoier du secours où il seroit nécessaire. Diognéte & Périgéne se disposérent de leur côté à un combat naval. Ils s'approchérent de la terre le plus qu'il leur fut possible, & tâchérent de faire en sorte que leurs armées ne fissent ensemble qu'un même front. Le signal donné, l'on attaque de tous les côtez en même temps. Sur mer comme les forces étoient égales, on combattit avec égal avantage. Par terre la forte situation des postes que Nicolas occupoit, lui donna d'abord quelque supériorité. Mais quand Théodote eut rompu les en-

(a) *Celui-ci vint d'abord à Marathe... prit Botrys, brûla Triére & Calame.*] Ces villes ne se trouvent point dans Cellarius. Il est très-aisé de les placer, puisqu'elles se trouvent sur la marche de l'armée d'Antiochus.

nemis qui étoient le long du Liban, & que d'enhaut il fut ensuite tombé sur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit à vauderoute. Deux mille furent tuez en fuiant, on n'en prit pas moins de prisonniers, le reste se retira à Sidon. Périgéne, qui commençoit à espérer un heureux succès du combat naval, ne vit pas plutôt la défaite de l'armée de terre, qu'il prit l'épouvante & se retira aussi au même endroit.

Antiochus vint camper devant Sidon : mais il y avoit tant de munitions dans cette ville, la garnison jointe aux fuiards y étoit si forte, que n'osant tenter le siége, il prit le chemin de Philotérie, & envoia ordre à Diognéte Amiral de venir à Tyr. Philotérie est sur le lac où se jette le Jourdain, d'où sortant il traverse la plaine dans laquelle est située Scythople. On lui ouvrit de bon gré les portes de ces deux places, & cette nouvelle conquête lui donna de grandes espérances pour la suite. Car comme tout le païs dépend de ces deux villes, il trouvoit là aisément les vivres & toutes les autres munitions nécessaires. Aiant mis garnison dans ces deux places, il passa les montagnes & arriva à Atabryon, ville située sur une hauteur de plus de quinze stades. Pour entrer dans cette place (*a*) il usa d'un stratagéme. Il mit des troupes en embuscade, engagea une escarmouche avec les habitans; puis les aiant attirez loin de la ville en faisant semblant de fuir, il tourna tout d'un coup visage; ceux qui étoient en embuscade donnérent en même tems. Beaucoup des habitans restérent sur la place. Antiochus poursuivit les autres, & entra avec eux dans la ville sans résistance.

(a) *Pour entrer dans cette place il usa d'un stratagème.*] Cette place dont parle mon Auteur, étoit donc bâtie sur la fameuse montagne du Thabor, que Josephe nomme Itaburus, comme fait Polybe, du moins la ville : je l'appelle fameuse, parce que la tradition nous apprend que ,, Jesus-Christ s'y transfigura ,, en présence de trois de ses Disciples, *selon le célébre Commentateur* (a) *de l'Ecriture.* ,, L'Evangile ne nous dit pas ,, le nom de la montagne où cela ,, arriva ; mais les Peres & les nouveaux ,, interprétes s'accordent à dire que ce ,, fut sur le Thabor. Comme ce n'est pas article de foi à l'égard du nom de la montagne, je doute beaucoup que ce soit en cet endroit. Cette montagne s'éleve au milieu d'une vaste campagne. Josephe ne se trouve pas d'accord avec Polybe, qui ne lui donne que quinze stades de hauteur, au lieu que l'Historien Juif lui en donne trente. Je croirois plutôt celui-ci que l'autre, qui n'étant pas du païs ne l'auroit examinée qu'en voiageur. La plaine qui faisoit le haut de la montagne, sa situation avantageuse excitoit assez à y bâtir une ville, puisque cette plaine n'avoit pas moins de trois mille pas de diamétre : car l'on prétend qu'elle est parfaitement ronde. Dom Calmet assûre que les ruines y paroissent encore aujourd'hui, & que du tems des Croisades il y avoit une ville

(a) *D. Calmet Bénédictin, Juges, ch. 4.*

Vers

Vers le même tems Céreas, un des Gouverneurs de Ptolémée, vint s'offrir à Antiochus, qui par les honneurs qu'il lui fit attira dans son parti beaucoup d'autres Officiers ennemis, du nombre desquels fut Hippoloque Thessalien avec quatre cens chevaux qu'il commandoit. Antiochus, après avoir mis garnison dans Atabryon, se mit en marche, & prit en passant Pella, Came & Gephre. Tous ces succès soulevérent l'Arabie en sa faveur. On s'exhortoit les uns les autres à se rendre à lui. Le Roi en conçut de nouvelles espérances. Il prit là des provisions, & poursuivit sa route. De là il passa dans la Galatide, s'empara d'Abila, & prit tous ceux qui sous le commandement de Nicias, ami & parent de Méneas, étoient venus pour secourir cette place. Gadare restoit à prendre. La ville passoit dans le païs pour une des plus fortes. Il campe devant, fait ses approches, la ville est épouvantée & se rend. De là il reçoit avis qu'une troupe d'ennemis rassemblez dans Rabatamane, ville de l'Arabie, ravageoit le païs des Arabes qui avoient pris leur parti, il part aussitôt & se campe sur les hauteurs, où cette ville est située. Aiant fait le tour de la colline, & remarqué qu'on ne pouvoit y monter que par deux endroits, il fait par-là approcher ses machines. Nicarque en conduisoit une partie, & Théodote l'autre, pendant que le Roi observoit avec une égale vigilance quel seroit le zéle de ces deux Capitaines pour son service. Comme il y avoit entre eux une noble & continuelle émulation à qui abattroit le premier le côté du mur qu'il attaquoit, tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, l'un & l'autre côté tombérent. Après quoi & de nuit & de jour ce furent des as-

qui étoit Episcopale, & un Monastére de Bénédictins : tout cela me feroit conclure que cette ville étoit très-ancienne, puisqu'elle existoit du tems de Polybe. Joséphe rapporte dans sa vie, qu'il avoit fortifié cet endroit-là comme fort avantageux ; que Vespasien le fit attaquer par Placide, pendant le siége de Gamala. Antiochus aiant connu l'importance de ce poste pour tenir en bride tout, & pour l'exécution de ses entreprises ne manqua pas de s'en emparer. J'ai dit en quelque endroit de cet ouvrage, que j'étois extrémement surpris du silence que gardoit mon Auteur sur les Juifs & sur les guerres qu'ils avoient eues à soutenir contre Antiochus. Tout mal fondé qu'étoit cet étonnement, il est assez pardonnable. Joséphe cite deux endroits du seiziéme Livre de Polybe, par où il paroît que cet Historien s'est fort étendu sur les faits & gestes de ce peuple, & j'avois lû Joséphe : mais quand j'ai eu occasion de parler des Juifs, les citations de Joséphe ne se sont pas présentées à ma mémoire. L'infidéle m'a joué ce mauvais tour, Dieu veuille que ce soit le seul. En tout cas, quand on m'en avertira, la faute sera bientôt réparée. Thémistocle demandoit un maître qui lui apprit à oublier. Je n'ai pas eu besoin de maître pour cela. Je pourrois faire de ma mémoire les mêmes plaintes que Montagne fait de la sienne.

ſauts continuels. On n'avançoit cependant rien, quelques efforts que l'on fît, à cauſe du grand nombre d'hommes qui s'étoient retirez dans la place. Enfin je ne ſçai quel priſonnier (a) montra le paſſage ſouterrain par où l'on décendoit de la ville pour chercher de l'eau. On le boucha de bois, de pierres & d'autres choſes ſemblables, de ſorte que les habitans manquant d'eau furent contraints de ſe rendre.

Le Roi aiant laiſſé dans la ville Nicarque avec une bonne garniſon, envoia cinq mille hommes de pied ſous la conduite d'Hippoloque & de Céreas, les deux qui avoient quitté Ptolémée, dans les lieux voiſins de Samarie, pour veiller aux affaires de cette province, & défendre de toute inſulte les peuples qui s'étoient ſoumis. Il décampa enſuite, & alla à Ptolémaïde paſſer le quartier d'hiver.

(a) *Je ne ſçai quel priſonnier montra le paſſage ſouterrain.*] Le ſiége de Rabbath, que mon Auteur appelle Rabbath-ben-Ammon, ou Rabatamana, eſt célébre dans l'Ecriture. Elle fût aſſiégée & priſe ſous le régne de David. Joab, Général des armées de ce Prince, la prit; mais la ville haute ſe rendit à David, lorſqu'il fut arrivé au camp. On aura de la peine à concevoir qu'il ait pouſſé la vengeance auſſi loin qu'il fit, car enfin il ne s'agiſſoit que d'une inſulte que ceux d'Ammon avoient faite à ſes Ambaſſadeurs. Voici les propres paroles de l'Ecriture: „ Aiant fait ſortir les habitans, il les fit „ ſcier avec des ſcies, & fit paſſer ſur „ eux des chariots avec des roues de fer. Voilà une vengeance bien forte, je ne penſe pas qu'on puiſſe rien imaginer de plus ſévére. Seroit-ce quelque repréſaille? Je le croirois aſſez, bien que l'Ecriture n'en diſe rien: car David n'étoit ni cruel ni barbare. Quoiqu'il en ſoit, cela me paroît fort étrange, & fort éloigné de nos loix militaires. Je ne vois rien de ſemblable dans les Hiſtoriens de l'antiquité, la guerre ne permit jamais ces ſortes de ſupplices.

Polybe s'accorde aſſez avec l'Ecriture à l'égard de la ſituation de cette ville. Le ſiége qu'Antiochus mit devant, comme ſa priſe, eſt aſſez ſemblable dans ſes circonſtances à celles de David: car la place fut très-opiniâtrément défendue. Elle ſoutint pluſieurs aſſauts, & ce qu'il y a de plus remarquable, elle ne ſe rendit que parce qu'un transfuge découvrit à Antiochus le conduit ſouterrain par lequel les aſſiégez alloient puiſer de l'eau. Joab fit la même choſe. L'Ecriture dit qu'*il coupa les eaux qui alloient dans la ville.* Joſephe s'explique d'une maniére plus conforme à Polybe. Il dit qu'il coupa les eaux de la place, & ferma aux aſſiégez tous les endroits par où ils pouvoient recevoir des vivres; ce qui me feroit croire que le même conduit ſouterrain par où ils alloient à l'eau, & que le transfuge découvrit, pouvoit leur ſervir pour avoir des ſecours de vivres, ou qu'il y en avoit quelque autre du côté le plus inacceſſible de la montagne. Chacun ſçait combien ces ſortes de travaux étoient ordinaires chez les Anciens, & que les galeries cintrées ou de maçonnerie faiſoient partie de la conſtruction des places, comme les coffres aux aſſiégeans.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de mer & de terre entre les armées de Ptolémée & d'Antiochus.

§. I.

Changemens dans les usages de la guerre quelquefois importans. Négociations suspectes.

IL y a du plaisir d'entendre mon Auteur dans ce qu'il nous apprend de cette guerre d'Antiochus contre Ptolémée. On s'apperçoit plus que dans aucune autre dont il a traité jusques ici, qu'il avoit travaillé sur d'excellens Mémoires, & appris les divers événemens de cette guerre par des gens habiles, & qui en avoient été les témoins. Il ne paroît pas moins bien informé dans ce qui regarde la politique. Il dévelope parfaitement le sentiment de ceux qui avoient opiné dans les Conseils, les demandes des Ambassadeurs, les divers intérêts des deux Puissances qui se firent la guerre, & cet abîme de négociations & d'intrigues politiques dont on fut longtems à voir le fond, chacun aiant intérêt d'éloigner cette guerre, Antiochus par les avis qu'il recevoit de toutes parts de la révolte d'Achée, qui le tenoit en grande inquiétude, se doutant que si Ptolémée joignoit ses forces à celles de ce rebelle, il s'en verroit bientôt accablé : & Ptolémée pour se mettre en état de la soutenir par de nouvelles levées & par la discipline de ses troupes, que ses Ministres sentoient hors d'état de paroître en campagne, sans commencer par cet endroit-là comme le plus important. C'est pour cela qu'ils attirérent en Egypte les Officiers les plus habiles de la Gréce. Non seulement ils introduisirent les loix militaires des Grecs, ils prirent encore (a) leurs armes, & par conséquent leur façon de combattre ; enfin ils firent approuver au Roi de

(a) *Ils firent plus que cela, ils prirent encore leurs armes.*] Il est difficile de guérir les gens de guerre des préjugez de la coutume. Je vais citer là-dessus la Noue dans ses Discours politiques. „ Je dirai donc, *dit cet habile Ecrivain militaire*, que la „ façon qu'on a observée jusqu'à cette heure de ranger la cavalerie doit être laissée „ pour prendre celle que la raison nous admoneste de suivre comme meilleure. „ A cette proposition je sçai bien qu'aucuns contrediront, disant que l'ancienne „ coutume ne doit pas être légérement changée, & que lorsque la gendarmerie „ étoit en sa fleur elle combattoit en cette sorte : (c'est qu'en ce tems-là la cavalerie ne combattoit pas par escadrons, mais en haie & sur un seul rang.) „ Davantage, „ puisque M. de Guise & feu M. le Connêtable, qui ont été deux si excellens Chefs, „ n'y ont rien innové, c'est bien signe qu'elle doit être laissée en usage. Je répondrai que quant aux coutumes anciennes, qu'il faut regarder trois fois avant que „ de les laisser : car si les mutations aux choses d'Etat sont dangereuses, ainsi que „ dit Xénophon, aussi muer les ordres militaires améne des inconvéniens. Mais „ quand on a manifestement connu par épreuve l'utilité d'un nouvel ordre, & les „ défauts du vieil, n'est-il pas alors nécessaire de quitter l'un & prendre l'autre ? „ Les Romains, qu'on peut dire avoir été souverains Maîtres en l'art militaire, „ ont souvent fait le semblable, & l'ont toujours pratiqué jusqu'à César. Après cela tout alla peu à peu en décadence, à mesure qu'on négligea les loix militaires : car les Etats s'élévent & s'abaissent plus ou moins selon que la discipline est plus ou moins observée.

tout changer, & d'abandonner l'ancienne méthode des Egyptiens. Je ne vois rien de plus sage que cela, & qui soit plus digne d'être proposé comme une bonne leçon à ceux qui sont chargez des affaires de la guerre: car ce que Ptolémée ou ses deux Ministres font, Pierre le Grand Czar de Russie, l'a fait sans beaucoup de peine. La coutume, dit-on, est une piéce de si grande résistance à qui la voudroit battre de front, qu'il n'y a point de batterie qui ne blanchît & ne rebouchât contre: il faut y aller pied à pied & comme à la sappe. Je le croirois assez pour certaines coutumes généralement reçûes, & qui ne regardent pas la guerre; mais dans celle-ci il ne faut qu'une ordonnance du Prince pour tout changer: car il n'y a rien de moins peuple que les gens de guerre.

Notre Auteur nous fait paroître Sosibe comme un homme d'une prévoiance extraordinaire. Car bien qu'il jugeât la guerre nécessaire & inévitable, il agît pourtant très-prudemment, en tâchant d'empêcher qu'on s'y embarquât sitôt. Il vouloit mettre la discipline militaire sur un meilleur pied, & introduire celle des Grecs, leur tactique & leurs armes, ce qui n'étoit pas une affaire d'un jour & peu importante. Il jugea bien qu'un Etat ne pouvoit être de longue durée, & succomberoit infailliblement dans une guerre, si l'on ne commençoit par l'introduction d'une bonne discipline dans les troupes Egyptiennes, & il n'y avoit que la paix qui pût le favoriser dans un si grand dessein. Mais comme il vit le moment que son Maître alloit avoir toutes les forces d'Antiochus sur les bras, il mit en œuvre toutes les ruses de sa politique pour tromper Antiochus, en négociant & en intriguant perpétuellement pour tromper ses Ministres par des propositions de paix; machines dont les plus habiles Ministres comme les plus grands guerriers se sont toujours servis fort utilement, pour éloigner la guerre de quelques campagnes, lorsqu'ils n'avoient pas le tems de s'y préparer. C'étoit aussi celle de Pyrrhus, & du Cardinal de Richelieu, qui trouva parfaitement bonne la maxime d'Euripide, que tout ce que l'on peut faire avec le tranchant de l'épée, on le peut faire aussi avec des paroles, ou du moins lorsqu'on n'est pas encore en état d'assener de bons coups.

Cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée, n'est pas l'endroit le moins intéressant de l'Histoire de mon Auteur. Les Plénipotentiaires de celui-ci firent paroître autant d'adresse & de conduite qu'il en parût peu dans ceux du premier, qui furent la dupe des autres. Sosibe ne cherchoit qu'à gagner du tems, comme je viens de le dire, & faisoit ses préparatifs avec beaucoup de secret; mais cela n'empêche que je ne sois extrémement surpris qu'Antiochus n'en eût aucunes nouvelles: ce qui me donne une grande idée du Ministre Egyptien. En examinant sa conduite & ses allûres dans la guerre, comme dans les affaires de politique, il n'est pas difficile d'en connoître le caractère & d'en faire le portrait, puisqu'il joue un si grand rôle dans ce cinquiéme Livre de Polybe. C'étoit un homme de tête, hardi & entreprenant, politique rafiné, fertile en expédiens, d'un esprit fin, couvert & rusé, & d'une prévoiance sans bornes, qui sçavoit concevoir & concerter un dessein & le suivre avec fermeté sans se laisser abattre, ni céder à la mauvaise fortune. Habile dans le choix des sujets pour

l'exécution de ses entreprises, recevant volontiers les conseils dans les choses où il manquoit d'expérience, sans aucune jalousie ni haine contre ceux, qui comme lui, étoient chargez de la conduite de cette guerre; considérant bien moins les vices & les défauts du Prince, capables de lui attirer le mépris & la haine de ses sujets, que le bien de l'Etat, n'aiant à se reprocher dans son administration que la perfidie dont il usa envers Cléoméne, dont la personne lui devoit être sacrée & inviolable: au reste d'une audace & d'une hardiesse surprenante dans ce qu'il avoit une fois résolu par la connoissance qu'il avoit du fond des affaires & des ressources, qui sont ordinairement cachées aux politiques timides & chagrins, gens qui ne voient que des difficultez & des embarras en apparence insurmontables à faire la guerre au moindre revers de fortune, quoiqu'ils pûssent trouver des moiens & des fonds pour la soutenir, & des hommes habiles & éclairez pour être mis à la tête des armées. Il n'y a rien de plus aisé que de découvrir le mérite, lorsqu'on veut se donner la peine de le chercher & de le démêler de la foule, & pousser jusqu'à lui.

Sosibe fut si heureux dans le choix des Officiers généraux qu'il voulut emploier dans cette guerre, chacun selon ses talens, il se conduisit avec tant d'adresse, d'artifice & de dextérité dans sa politique, en amusant les Ministres d'Antiochus par des propositions de paix, qu'il eut tout le tems nécessaire pour armer sur mer & sur terre, discipliner ses troupes, & attirer à son service un corps considérable de soldats étrangers & d'excellens Officiers. Antiochus fit tout le contraire, il négligea la discipline militaire pendant tout le tems que ses troupes restérent dans leurs quartiers d'hiver. Car enfin, dit Végéce, puisqu'il en faut faire toujours les frais, ceci mérite d'être remarqué des hommes d'Etat, une armée bien disciplinée ne coûte pas plus à entretenir qu'une qui ne l'est point du tout: *Nam cum easdem expensas faciat, & diligenter & negligenter exercitus ordinatus, non solum præsentibus, sed etiam futuris seculis proficiet.* Enfin Antiochus se gouverna dans la guerre comme si la paix eût été signée, jurée & cimentée des sermens les plus solemnels, & qu'il n'eût rien à craindre d'un ennemi fin & rusé, & d'un Roi autant gouverné par ses vices qu'il l'étoit par le pouvoir & l'habileté de ses Ministres, ausquels il s'étoit absolument livré; ce qui est un bonheur plutôt qu'une preuve de la sagesse d'un Prince mol & efféminé, d'un fort petit génie, & incapable de gouverner par lui-même; mais heureux par la grande habileté & la sagesse de ses Ministres. Il est surprenant qu'Antiochus & ceux de son Conseil, qui sembloient être fort éclairez, aient pû donner dans une telle ruse de politique: car lorsqu'on négocie longtems sans convenir de rien, & qu'on rejette ce que l'on a auparavant accordé par de nouvelles difficultez qu'on fait naître; c'est une marque qu'on n'a d'autres vûes que celles de nous surprendre & de gagner du tems pour se préparer à la guerre. Si Antiochus eût pénétré l'artifice des Ministres de Ptolémée, il se trouvoit dans une pleine espérance de subjuguer toute la basse Syrie.

Dans la guerre qui survint en 1324. entre la France & Edouard II. Roi d'Angleterre, pour un château que Hugues Seigneur de Montpezat avoit bâti sur un terrain que ce Sei-

gneur prétendoit être dans les terres du Roi d'Angleterre dans la Guienne, & que le Roi de France Charles le Bel soutenoit être dans celles de sa dépendance, ce procès aiant été jugé au Parlement de Paris, le Roi de France le gagna, & donna aussitôt ordre qu'on attaquât le château, qui fut pris. Le Seigneur de Montpezat ne crut pas de la dignité de son Maître de souffrir une pareille insulte, il assembla un corps considérable de troupes, vint assiéger le château, l'emporta, & fit passer au fil de l'épée les François qui le défendoient. Le Roi de France, après un coup d'un tel éclat, envoia faire ses plaintes au Roi d'Angleterre, & lui demanda satisfaction d'une telle injure. Comme Edouard n'étoit pas en état d'entrer aussitôt en guerre, & qu'il falloit faire des préparatifs, il fit passer Edmond Comte de Kent en France, moins pour faire satisfaction à Charles que pour l'amuser par des propositions d'accommodement sous divers prétextes. Le Roi de France jugea qu'on vouloit traîner les affaires en longueur, afin d'avoir le tems de se préparer à la guerre, & de parler plus haut lorsqu'on seroit en état de la faire. » Le Seigneur d'Arrablai » fut averti, *dit le Pére Daniel*, que » *les Anglois* remplissoient sécrétement leurs places de munitions » de guerre ; & qu'au lieu de satisfaire le Roi, ils se mettoient en » état de se défendre en cas qu'il » les attaquât, il en donna avis au » Roi, qui résolut sur le champ de » se faire justice lui-même, puisqu'on refusoit de la lui rendre ; » & comme il avoit une armée toute » prête, il fit marcher le Comte de » Valois, qui étant entré dans la » Guienne, la prit presque toute, pour ne s'être pas amusé à de vaines négociations, qui de tous les stratagémes de politique sont les plus puissans, & ceux dont les Princes & les Ministres les plus éclairez se servent lorsqu'ils ne se sentent pas les plus forts.

§. II.

Réflexions sur les deux combats de mer & de terre. Ordre de bataille pour celui qui se donna sur terre.

IL importoit extrémement à Ptolémée de conserver les places maritimes qui restoient encore dans la basse Syrie, le salut de l'Egypte en dépendoit absolument. Antiochus en connoissoit parfaitement l'importance & la nécessité qu'il y avoit de s'en rendre le maître, autant pour s'ouvrir un passage dans l'Egypte & y porter la guerre, que pour la subsistance de son armée, qu'il ne pouvoit tirer que de la mer. C'est à quoi il faut premiérement penser avant que d'établir l'état de la guerre, c'est-à-dire la maniére de la faire : car le païs en-deçà est impratiquable, ce ne sont que des déserts sans eau, sans bois & sans fourrages ; mais pour réussir dans une si grande entreprise, il lui falloit une armée navale, & forcer les passages & les défilez de montagnes du mont Liban.

Sosibe, qui jugea de ses desseins par la nature du païs, prévit bien que l'ennemi porteroit toutes ses forces du côté des montagnes pour être plus près de sa flote. Il y fit marcher son armée commandée par Nicolas, qui se saisit de tous les défilez & des pas du mont Liban, par où il falloit nécessairement qu'Antiochus passât pour se rendre maître des places de la côte qui pouvoient assûrer son entrée en Egypte & sa subsistance. Les deux armées ne pouvoient tirer leurs vivres que de la mer, & Antiochus moins com-

modément, de sorte que le succès de la guerre des deux côtez dépendoit d'une bataille navale.

L'intérêt d'Antiochus étoit de combattre sur mer & sur terre tout en même tems, il sentit bien que cela ne pouvoit être autrement : par les postes où Nicolas s'étoit établi, pour l'empêcher de pénétrer dans l'Egypte par les détroits entre la mer & le mont Liban, qui lui en ouvroit l'entrée. Il n'en étoit pas de même de Ptolémée, il devoit se tenir sur la défensive, & l'avantage des lieux lui étoit extrémement favorable; mais je ne sçai s'il lui étoit aussi aisé d'éviter un combat de mer. Je pense qu'il le pouvoit, & c'est ce qu'il eût dû faire, parce que par la perte d'une bataille navale il se voioit obligé d'abandonner le seul passage par où il pouvoit entrer en Egypte. Antiochus n'ignoroit pas ces choses, il se vit donc réduit dans la nécessité de donner deux batailles dans un même jour par mer & par terre. Il s'y détermina pour n'en pas faire à deux fois, persuadé qu'il ne faut point différer dans les entreprises difficiles, & surtout lorsque le retardement est plus [illegible]ereux que l'exécution.

Il paroît par le récit de Polybe, que l'armée de Ptolémée avoit prévenu de peu de jours celle du Roi de Syrie; ce qui fit qu'il ne réfléchit pas assez sur la nature de son poste, & qu'il ne se précautionna pas autant que la chose le méritoit au défilé d'entre la mer & le mont Liban, quoiqu'il eût occupé les hauteurs qui dominoient sur le passage, & qu'il s'y fût même retranché. Mais ce n'étoit pas assez que de fortifier le haut, il falloit retrancher le bas. Il mit donc son unique ressource dans la valeur de ses troupes en cet endroit-là. Antiochus, qui s'en aperçut, ne comptant pas moins sur le nombre & sur le courage des siennes, prit résolution d'attaquer le défilé & les hauteurs où les Egyptiens s'étoient postez; mais comme il craignoit que la flote Egyptienne qui longeoit la côte ne prît ses troupes en flanc à la faveur des machines, il ordonna à sa flote d'attaquer celle de Ptolémée. L'entreprise étoit grande, il faut l'avouer; mais ce que je trouve de plus remarquable en ceci, c'est que je ne vois nul exemple dans l'Histoire d'un événement semblable, ou du moins je ne m'en souviens pas, & je soupçonne en ceci quelque mauvais tour de ma mémoire. Quoiqu'il en soit, je ne vois rien de semblable, deux grandes batailles de mer & de terre tout en même tems, & deux combats sur les hauteurs des montagnes. Antiochus, qui craignoit que Nicolas ne prît le parti de se retrancher au défilé comme sur les hauteurs qui le dominoient, vit bien qu'il falloit se hâter pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître; outre qu'avant que de rien engager, & surtout dans un païs de défilez & de hautes montagnes, il est besoin d'une grande connoissance des lieux. Car il y a des choses, dit Tite-Live après mon Auteur, sur lesquelles on ne peut prendre des résolutions certaines, si on ne les voit soi-même. Ce n'est pas assez que de reconnoître par où il faut aller à l'ennemi, il faut encore observer la disposition de ses troupes & la nature du terrain qu'il occupe : car les endroits difficiles qui nous conduisent au poste qu'il défend, & par où il faut nécessairement passer pour le joindre, deviennent quelquefois le vrai champ de bataille; il faut donc y marcher avec beaucoup de précaution & comme si on y devoit être.

attaqué, comme cela eſt quelquefois arrivé, & ce ſtratagéme n'eſt pas des plus mauvais.

Antiochus, tout jeune qu'il étoit, ſe comporta en grand Capitaine en cette occaſion. Il s'avance avec la plus grande partie de ſon armée pour voir à l'œil ce qu'il falloit faire, & c'eſt ce que tout Général doit pratiquer, & non pas former ſes deſſeins ſur le rapport des autres, autant que cela dépend d'eux. Ce Prince aiant reconnu toute cette diſpoſition des ennemis, & tous les endroits qui pouvoient l'y mener, ſe réſolut de forcer le paſſage des montagnes, & s'avança de ce côté-là avec une partie de ſes troupes. Je ne puis comprendre le narré de Polybe, car enfin toute l'armée Egyptienne occupoit le paſſage d'entre le mont Liban & la mer, & les hauteurs les plus avantageuſes pour en empêcher l'entrée, & cependant il ne prend que ce qu'il avoit de légérement armez, & laiſſe ce qu'il avoit de meilleures troupes. Ce choix m'embaraſſe un peu, il faut que je l'avoue. Je crois qu'il y a faute au texte, qu'Antiochus ne laiſſa dans ſon camp qu'une partie de ſes peſamment armez, & qu'il marcha aux ennemis avec la plus grande partie de ſes forces & ce qu'il avoit de meilleures troupes: car cette journée eſt très-mémorable. On peut juger par la deſcription des lieux que l'Auteur fait, de la difficulté de cette entrepriſe, & de la hardieſſe qu'il falloit pour attaquer une armée poſtée auſſi avantageuſement qu'étoit celle de Ptolémée : car le plus grand effort devoit ſe faire dans le défilé entre la mer & le mont Liban. Nicolas occupoit ce paſſage, aiant à ſa droite (2) une hauteur rude & eſcarpée, qui ne laiſſe le long de la mer, où il avoit appuié ſa gauche (3), qu'un paſſage fort étroit. Il s'étoit encore ſaiſi des hauteurs (4) qui pouvoient dominer le paſſage, ou qui en laiſſoient un par le haut, & fortifié d'autres (5) qui pouvoient être de quelque avantage à l'ennemi.

Antiochus aiant reconnu cette diſpoſition, ſe régla là-deſſus pour la diſpoſition de ſes troupes; & comme il s'apperçut du danger qu'il y auroit de forcer Nicolas poſté dans le défilé d'entre la montagne & la mer, s'il n'attaquoit en même tems des hauteurs qui dominoient le paſſage, il jugea bien que le ſuccès de l'attaque du bas dépendoit de celle du haut, ou qu'il ſe trouveroit moins incommodé en un endroit en inſultant tous les poſtes en même tems: car par-là il diviſoit les forces & l'attention des ennemis; ce qui fut réſolu, & l'armée fut rangée de la ſorte que je vais dire. Elle fut partagée en deux corps, une partie (6) devoit attaquer le haut des montagnes, où les Egyptiens (7) s'étoient fortifiez, & le corps le plus conſidérable (8) remplit tout le terrain du défilé. Le troiſiéme (9), où Antiochus étoit à la tête, ſervit comme de réſerve pour les cas inopinez. Ce Prince étoit poſté de telle ſorte, qu'il voioit tout ce qui ſe paſſoit ſur tout le front des deux attaques autant ſur mer que ſur terre; ce qui me feroit croire, quoique Polybe ne le diſe pas, que ce troiſiéme corps, où Antiochus étoit en perſonne, étoit ſur une hauteur. Ce n'eſt pas un petit avantage de voir tout un front d'attaque pour remédier en peu de tems aux accidens qui peuvent arriver, & y envoier promtement les ſecours néceſſaires; outre que cela excite les ſoldats à bien faire, lorſqu'ils ſont aſſûrez que leur Général eſt le témoin



AN.

moin de leur valeur & de la conduite d'un chacun.

Mon Auteur ne donne pas l'ordre sur lequel les deux armées combattirent, il est aisé de juger que ce fut sur beaucoup de profondeur, & comme les Asiatiques, ainsi que les Grecs, se rangeoient en phalange; lorsqu'elle se trouvoit dans la nécessité de combattre dans des lieux resserrez, elle doubloit & triploit, & même quadruploit ses files. J'ai cru donc devoir représenter l'ordre de bataille des deux armées selon la méthode des peuples de l'Asie, qui, comme j'ai dit, combattoient sur une séule ligne & sans intervalle à leur infanterie, & certainement sur une plus grande profondeur que les Grecs à leur phalange. Quant à l'action qui se passa sur la hauteur, je suppose qu'on combattit sur le même principe, lorsque le terrain permettoit de ne former qu'une ligne sans intervale entre les corps.

Il se donna donc deux combats sur les hauteurs, & un autre plus considérable dans le défilé. Celui-ci fut soutenu avec toute la valeur & l'opiniâtreté possibles, comme cela arrive assez ordinairement dans un païs difficile, de défilez & plein de chicanes. Il n'en fut pas ainsi sur la montagne, les ennemis y furent forcez en peu de tems & sans beaucoup de résistance: malheur qui influa sur tout le reste. Nicolas desespéré de la lâcheté de ceux d'en haut, & voiant l'ennemi victorieux sur son flanc droit & sur les rochers qui le dominoient entiérement, craignant d'ailleurs d'être coupé & pris par ses derriéres, pendant qu'il étoit attaqué de front, songea fort prudemment à la retraite, & plutôt qu'il n'eût fait, s'il ne se fût apperçû que les affaires n'alloient pas mieux du côté de la mer: car les deux batailles se donnérent tout en même tems; & quand même Antiochus n'eut pas réussi à l'attaque qu'il fit sur la hauteur, Nicolas eût été obligé d'abandonner le passage entre la mer & la montagne par la défaite de son armée navale, qui laissoit sa gauche découverte, & exposée aux traits & aux machines des vaisseaux d'Antiochus, qui eussent rangé le long du bord & battu ses troupes en flanc, & pris encore des revers sur elles. Avant que de passer au combat qui se donna sur mer, faisons quelques réflexions sur la conduite des Egyptiens & d'Antiochus à l'égard des deux qui se donnérent au bas & sur le haut de la montagne, elles peuvent être de quelque instruction pour les Généraux qui se trouveront en pareil cas.

La conduite d'Antiochus dans cette affaire est d'un grand Capitaine, quoiqu'elle fût le fruit du conseil de ses Généraux: car il étoit trop jeune pour être capable de conduire une entreprise d'un si grand détail, & qui demandoit une intelligence & une expérience consommée. C'est beaucoup d'avoir agi par les lumiéres des autres, & par conséquent l'honneur de cette victoire lui doit être attribué.

Les païs de montagnes obligent souvent un Général d'armée, qui se poste dans une vallée pour en défendre l'entrée, d'occuper différens postes, car il ne faut pas moins garder le haut que le bas. Nicolas se vit dans cette fâcheuse nécessité, & il paroît même qu'il ne pouvoit communiquer avec les troupes qui étoient postées sur les hauteurs, à cause de l'âpreté des rochers: ou s'il le pouvoit, ce n'étoit que par de longs détours; ce qui arrive assez ordinairement, & ce que j'ai remarqué plusieurs fois dans les

Alpes : c'est une chose à observer lorsqu'on attaque l'ennemi ainsi divisé & posté : car lorsqu'on garde le bas & le passage le plus considérable, on doit présumer qu'on n'occuperoit pas le haut, qui domine sur le bas, s'il n'y avoit quelque passage qui pût nous conduire dans la vallée ou des chemins qui peuvent nous mener à un autre, ou du moins croire qu'en nous en rendant les maîtres nous aurions l'avantage des hauteurs sur l'ennemi, qui occupe le bas du défilé.

Un Général qui observe tout cela, ne doit pas moins attaquer le haut en même tems que le bas, non seulement dans le dessein d'occuper l'ennemi par tout, mais encore de crainte qu'en attaquant un seul endroit, ceux des autres postes ne nous attaquent nous-mêmes & ne tombent sur notre flanc ou sur nos derriéres dans le tems que l'affaire se trouvera tout-à-fait engagée ailleurs. Ainsi l'on doit plutôt donner deux ou trois combats qu'un seul, car il est difficile qu'on ne pénétre pas en un endroit tandis qu'on est repoussé à l'autre : au lieu qu'en attaquant par un seul, si l'on se trouve repoussé, on perd l'envie de tenter aux autres, qui se défendront d'autant mieux qu'ils seront animez par l'avantage des premiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'Antiochus agit sur ce raisonnement, & il pensa en homme sage & de jugement. Il trouva peu de résistance sur la hauteur, & le bas ne céda que par le peu de courage des autres ; mais cela n'empêche pas que Nicolas n'eût commis une très-lourde faute : car il manqua aux précautions que la guerre nous enseigne à l'égard de son poste, qui étoit le point capital & le seul endroit par où Antiochus pouvoit passer pour entrer dans l'Egypte ; il eût donc dû s'y fortifier comme il avoit fait sur le haut : car puisqu'il eut le tems de songer à celui-ci, quoique le plus difficile, pourquoi négliger le bas ? Le dessein de Ptolémée étoit de commencer par aguerrir ses troupes après les avoir disciplinées, & pour cela une défensive étoit ce qui convenoit le plus. Leur faire voir l'ennemi, les accoutumer à de petits combats avant que de les embarquer dans un général. On voit assez par tout ce que dit Polybe, que Sosibe en fort habile homme avoit ainsi réglé l'état de la guerre dans un païs très-propre pour cela. Or lorsqu'on suit une telle méthode, il ne faut penser à autre chose qu'à la pelle & à la pioche, & se retrancher par tout, & rien n'est plus aisé qu'un défilé & un détroit de montagnes. J'expliquerois ici cette méthode de se retrancher & de se ranger dans l'attaque comme dans la défense, si je ne l'avois proposée dans le Tome précédent page 104.

On ne peut trop blâmer Nicolas, qui paroît un homme expérimenté & consommé dans le métier, d'avoir négligé l'endroit où il avoit le plus à craindre, & d'avoir donné son unique attention aux autres qui étoient assez forts par eux-mêmes, bien qu'ils ne fussent pas moins importans. On doit les rendre impratiquables à une attaque, s'il est possible de le faire, pour mettre toute son attention à l'endroit facile, afin qu'on ne puisse être insulté qu'à un seul endroit. Nicolas ne le fit pas : il auroit dû, comme j'ai dit, tirer une ligne depuis la mer jusqu'à la montagne, après avoir mis le haut hors de toute insulte, & cela ce pratique lorsque les troupes qui l'occupent ne peuvent être secourues du reste de l'ar-

mée. S'il fondoit l'espérance de la victoire sur ses forces & sur l'avantage de son poste, il se trompoit, comme on se trompe toujours lorsqu'on se fonde uniquement sur cet avantage. Un ennemi hardi & entreprenant, capable de tenter le plus fort comme le plus foible, malgré l'âpreté des lieux, franchit les hauteurs les plus difficiles à gravir lorsqu'il sçait qu'on peut y monter. Ne voit-on pas tous les jours qu'on est emporté par le plus fort, & le moins pratiquable, parce qu'on ne peut s'imaginer que l'ennemi ose tenter ces endroits. Delà vient qu'on les garnit mal par l'avantage de la situation, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on y met souvent le rebut d'une armée, ou ce que l'on a de moins redoutable, & qu'on en confie la défense à quelque Officier sur lequel l'on compte moins que sur les autres. Sur cette opinion un habile Général ne manque pas de tenter ces endroits, & l'on voit rarement qu'il se trompe; ce stratagéme est un des meilleurs qu'on puisse emploier à la guerre. L'on remarque, par mille exemples éclatans, que les plus habiles Généraux s'y trouvent souvent pris comme les plus médiocres. Il y en a un dans les Commentaires de César qui est d'une instruction admirable dans la guerre d'Alexandrie, & c'est l'attaque célébre du camp de Ptolémée après la jonction de l'armée de Mithridate de Pergame, avec celle de César. Mais comme j'ai rapporté cet exemple quelque part dans les Tomes précédens, je ne le répeterai pas ici.

Toute cette affaire, que mon Auteur détaille en vrai Guerrier, en commençant par la disposition des lieux, me fait juger que la raison pour laquelle Antiochus y marcha avec peu de forces, venoit de la situation des lieux, & qu'il ne crut pas devoir amener toutes ses forces dans des païs où le nombre fait moins que le petit bien choisi, soit dans l'attaque ou la défense, ce qui doit nous apprendre qu'à l'égard de la guerre des montagnes, où il y a peu de passages à garder, une petite armée a autant d'avantage que les grandes, qui sont obligées d'agir dans ces sortes de situations, où l'on ne peut déploier toutes ses forces, de sorte que le plus grand nombre demeure inutile, & par-là un Général est toujours blâmable lorsqu'il juge de son ennemi plutôt par l'opinion qu'il a de ses forces que par le païs où il fait la guerre: tant il est vrai que l'opinion est la loi & la mesure de tout, & que la plûpart des choses nous semblent grandes & redoutables plutôt par imagination que par effet.

§. III.

Combat Naval. Ordre qu'on y observa.

NIcolas étoit sans doute embarassé dans la situation où il se trouvoit, aiant en même tems deux combats à soutenir sur terre & une bataille sur mer: car tout cela arriva en même tems; événement singulier & fort extraordinaire. Il étoit très-difficile que le Général Egyptien pût jamais éviter un combat de mer, s'il plaisoit à Antiochus d'en courre les risques; & il lui importoit extrémement de tenter également sur mer & sur terre, de peur qu'en attaquant du côté du détroit d'entre le Liban & la mer, la flotte Egyptienne ne l'incommodât à ses flancs à coups de traits ou de machines, & qu'elle ne prît

même des revers sur lui. D'ailleurs il craignit qu'en tentant seulement du côté de terre, & laissant l'ennemi maître de la mer, il ne lui retranchât les vivres qu'il pouvoit tirer de sa flote, qu'il n'avoit levée que pour qu'elle lui fournît les choses nécessaires pour sa marche en Egypte, & il ne pouvoit y entrer s'il n'avoit la mer entiérement libre. Sur ces sages considérations, il ordonna d'attaquer la flote Egyptienne en même tems qu'il attaqueroit les deux hauteurs & le détroit d'entre la mer & le Liban. On se prépara donc au combat de part & d'autre. Les deux armées (a) (b) se rangérent de front sur deux lignes selon la coutume des anciens, qui ne différoit en rien de la nôtre. Les deux aîles (c) (d) appuioient fort près du rivage qui les couvroit de ce côté-là, ce qui empêchoit que l'une ou l'autre des deux armées ne pût prendre aucun avantage & ne doublât son ennemi ; car la supériorité des vaisseaux fait beaucoup sur mer. A l'égard des deux autres aîles (e) (f) elles s'étendoient vers la pleine mer. Les vaisseaux de charge (g) (h) dûrent former une troisiéme ligne à couvert de ceux de guerre.

Les deux armées voguérent ainsi l'une contre l'autre avec beaucoup d'espérance & de résolution. Le combat fut un peu moins bien soutenu que celui de terre, ce qui me paroît un peu surprenant : car s'il en faut croire César dans sa guerre d'Aléxandrie, les Egyptiens étoient autant bons hommes de mer que les autres peuples de l'Asie y étoient ignorans. Voilà tout ce que j'avois de remarques à faire sur la bataille qui se donna sur mer entre les deux flotes ennemies, où Antiochus remporta deux victoires en un même jour, l'une sur terre ; & l'autre sur mer, cela est fort remarquable. Il y a encore une chose qui me surprend à l'égard des armées navales des Anciens, c'est le nombre des hommes qui combattoient dessus ; car si l'on compte le nombre de leurs vaisseaux ou galéres, il falloit que celles du troisiéme rang, qui étoient de trirémes, eussent pour le moins sept à huit cens hommes d'équipage, ce qui ne laisse aucun lieu de douter, quand même tous les Auteurs ne nous l'assûreroient pas, que les différens ordres de rames étoient les uns sur les autres.

Ce n'est pas seulement le nombre de soldats & de rameurs qu'il y avoit sur chaque bâtiment des Anciens qui m'étonne le plus, c'est la facilité de leurs décentes ; car l'on ne voit pas qu'ils se servissent de chaloupes comme nous faisons. On voit dans la vie de Cimon, qu'après une bataille gagnée, l'armée victorieuse sur mer approche le rivage, & décend pour donner un moment après une grande bataille. L'exemple est un peu long ; mais comme il est curieux & fort remarquable, il est bon de le rapporter. Plutarque me le fournit dans la traduction de M. Dacier. Thucydide rapporte cet événement en fort peu de paroles dans son premier Livre, au lieu que Plutarque entre dans de plus grandes circonstances des deux batailles données contre les Perses en Pamphilie, l'une sur mer ; & l'autre sur terre près du fleuve Eurymédon, sous le commandement de Cimon fils de Miltiade.

» Ephorus écrit, *dit l'Auteur* (a), » que Tithraustes étoit Amiral de » la flote du Roi, & Phérendotes

(a) *Plut. Vie de Cimon.*

» Général de son armée de terre : » mais Calisthéne assûre qu'Ariomandas fils de Gobrias, étoit le » Généralissime de toute cette grande puissance, qu'il se tenoit à » l'ancre avec toute la flote à l'embouchure de l'Eurymédon, & » qu'il ne vouloit point hazarder » le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de » quatre-vingt vaisseaux Phéniciens » qui lui venoient de Cypre.

» Cimon au contraire pour prévenir ce renfort, s'avança contre » eux en bataille, résolu, s'ils ne vouloient point combattre de leur » bon gré, de les y obliger par force. » Les Barbares pour éviter cette nécessité, (a) entrérent dans le fleuve; mais comme les Athéniens » les y suivirent, enfin ils vinrent » à leur rencontre avec six cens » voiles, comme écrit Phanodémus; ou avec trois cens cinquante, si l'on s'en rapporte à » Ephorus, & dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondît » à de si grandes forces : car tournant d'abord leurs proues vers la » terre, les premiers qui pûrent en » approcher s'y jettérent, & se retirérent dans l'armée de terre » qui étoit en bataille assez près » du rivage, & les autres qui tombérent entre les mains des Grecs, » furent fort maltraitez, & une » preuve certaine que les vaisseaux » des Barbares étoient en très-grand » nombre, c'est que bien qu'il y en » eût beaucoup qui se sauvérent, » comme cela est vraisemblable, » & beaucoup d'autres qui furent » brisez & coulez à fond, les Athéniens ne laissérent pas d'en prendre deux cens.

» Après cette défaite de la flote, » l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'étoit » une entreprise très-hazardeuse » que de tenter une décente en » présence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées & » affoiblies contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. » Mais voiant que le courage de ses » soldats étoit infiniment relevé par » leur première victoire, que leurs » forces en étoient même augmentées, & qu'ils ne demandoient » qu'à être lâchez contre les Barbares, il fit décendre son infanterie pesamment armée, encore » toute chaude du combat. Cette » infanterie saute à terre avec de » grands cris; & se jette impétueusement sur les Perses. Ceux-ci les » reçoivent avec courage, & soutiennent le premier choc sans s'ébranler. Le combat fut rude, » beaucoup des plus braves Athéniens & des plus considérables y » furent tuez; enfin après de grands » efforts les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite, & en » firent un grand carnage. Tout ce » qui ne périt pas par l'épée fut » pris, & on se rendit maître de » leurs pavillons, qui étoient remplis de toutes sortes de richesses.

Je n'ai aucune observation à faire sur l'attaque des hauteurs & des détroits de montagnes, j'en ai assez

(a) *Pour éviter cette nécessité entrérent dans le fleuve.*] Thucydide est mille fois plus croiable que les Auteurs que Plutarque cite. Le combat ne se donna point dans le fleuve Eurymédon, mais auprès, au rapport de Thucydide. Comment deux si nombreuses flotes auroient-elles pû combattre de front dans un fleuve aussi peu considérable que celui-là ? Car il ne l'étoit pas plus en ce tems-là qu'en celui-ci. Je soupçonne fort encore les six cens voiles des Perses, puisque le même Thucydide dit formellement que leur flote n'étoit que de deux cens galéres.

amplement traité dans les Volumes précédens. J'avoue pourtant que je n'ai pas épuisé la matiére, la guerre des montagnes étant la partie de la science des armes la plus difficile & la plus étendue, à cause de la variété des lieux, qui changeant à chaque pas que l'on fait, nous oblige à tout moment de changer les ordres; mais comme mon systéme des colonnes s'accommode à tout, les dispositions sont plus aisées & plus simples. On peut voir dans mes Observations sur la marche d'Annibal dans les Alpes, non seulement les précautions qu'il faut prendre pour n'être pas forcé dans un défilé de montagnes, mais encore la méthode d'y faire combattre la cavalerie comme l'infanterie, lorsque le païs le permet: chose assez rare pourtant à l'égard de la premiére, qui n'est pas d'un grand usage dans ces sortes de situations, si ce n'est dans de grandes & spacieuses vallées, c'est-à-dire dans celles qui versent dans les grandes plaines: car les vallées sont comme les grands fleuves qui se déchargent dans la mer, qui sont toujours très-larges à leur embouchure. Dans ces sortes de situations on doit observer de mettre la cavalerie au centre, entrelassée de colonnes de deux ou trois sections chacune, & l'infanterie au centre rangée par colonnes, & se garder de combattre sur plusieurs lignes redoublées, mais seulement sur deux & une réserve: & plutôt que de combattre sur quatre dans ces lieux resserrez, on doit former des colonnes de trois ou quatre sections à la premiére comme à la seconde ligne; & pendant que l'une attaquera la premiére ligne ennemie, que cette attaque serve de signal à la seconde, qui passant entre les intervales des bataillons ennemis, ira tomber en même tems sur ceux de la seconde, pour n'en pas faire à deux fois; c'est, ce me semble, tout ce qu'on peut faire de mieux: car si une fois ces deux lignes sont renversées, ce qui ne sçauroit manquer d'arriver, vû le poids & la violence du choc des colonnes, les lignes qu'elles ont en queue & qui les soutiennent ne sçauroient s'empêcher d'être rompues & renversées par la déroute & le nombre des fuiards des deux précédentes, qui ne sçauroient s'écouler entre leurs intervales.

Ce que je viens de dire a été dit ailleurs en différens endroits des Volumes précédens, & l'on ne sçauroit trop le répéter, parce que le plus grand nombre, prévenu en faveur des usages communément reçus, se révolte contre un systéme qui renverse tout l'ordre de notre tactique. Ils ne peuvent souffrir ces colonnes dans un défilé ou un détroit de montagnes, ils aiment mieux leurs bataillons minces sans force & sans choc, comme si la force de l'infanterie ne consistoit pas dans la profondeur de ses files; car si l'on suppose un défilé de six ou huit bataillons de front rangez selon notre méthode, tiendront-ils contre un front de seize colonnes? Car j'en oppose deux à chacun de ces bataillons minces & flottans. Ils alléguent toujours la coutume pour les moindres innovations. Mais on leur a fait assez voir combien il y a de mécompte dans les sentimens les plus généralement approuvez: car je n'ai affaire qu'à ces gens-là qui sont d'une humeur infiniment peu accommodante, comme si la coutume, destituée de raison, pouvoit être mise au rang des bonnes preuves auprès des gens raisonnables; ce qui est bon en un certain

tems, parce qu'on n'a rien de mieux à pratiquer, doit tout aussitôt être abandonné, lorsqu'on propose des choses infiniment meilleures, & qui peuvent causer notre ruine, si l'ennemi plus docile les adopte. Il faudroit donc plutôt laisser tout bouleverser que d'abolir ce qui auroit été une fois établi plutôt par coutume que par raison. Où en serions-nous si cette maxime avoit lieu ? Car il ne faut point douter que le tems & la guerre ne nous obligent aux changemens que je propose dans la tactique : on ne sçauroit disputer sur un principe de tactique, qui est appuié sur des axiomes, de la vérité desquels on ne sçauroit disputer, & jusqu'ici aucun ne s'est avisé de le faire, ou du moins il me semble que personne n'y a réussi.

CHAPITRE XVI.

Siége de Pednelisse par les Selgiens. Selge attaquée à son tour. Trahison de Logbasis. Vengeance qu'en tirent les Selgiens. Conquêtes d'Attalus.

Le même Eté, les Pednélissiens assiégez & pressez par les Selgiens, dépêchérent vers Achée pour implorer son secours, & en aiant eu une réponse favorable, ils soutenoient constamment le siége dans l'espérance d'en être secourus. Achée leur envoia Gersyeris avec six mille fantassins & cinq cens chevaux. Les Selgiens furent avertis de ce renfort, & aussitôt ils s'emparérent des détroits qui sont près de Climace. Ils postérent là la plus grande partie de leurs troupes, mirent bonne garde à l'entrée de Saporda, & rompirent tous les chemins par où l'on pouvoit en approcher. Garsyéris s'étant jetté dans Milyade, & aiant campé devant Crétople, vit bien que tant que les ennemis occuperoient les passages, il ne seroit pas possible d'avancer. Pour les en déloger, voici le stratagéme dont il usa : il retourna sur ses pas, comme s'il eût désespéré de pouvoir porter du secours (*a*) aux assiégez, depuis.

(a) *Il retourna sur ses pas, comme s'il eût desespéré de pouvoir porter du secours.*] De tous les stratagémes, ceux qui trompent les plus fins comme les plus sots, & qui sont en même tems les plus rarement pratiquez, sont les fausses retraites. Il faut plus d'art que l'on ne pense pour les mettre en œuvre, & plus d'espace que je n'en ai ici pour en traiter : ce Volume est déja trop plein pour traiter cette matiére, qui fera partie de mon essai des retraites d'armées. Je dirai seulement que la conduite de Garsyéris dans sa retraite simulée est celle d'un habile homme. Quand je dis que ces sortes de stratagémes sont rares, cela doit s'entendre chez les Modernes : car chez les Anciens on les trouve en assez grand nombre. Il y a une infinité de mesures & de précautions à prendre, & celles du secret ne sont pas les moindres, à cause des fréquens transfuges. J'ai fourni le moien de leur couper court en plusieurs endroits des Volumes précédens. Mais ce n'est

que les passages avoient été pris par les Selgiens. Ceux-ci croiant que la retraite se faisoit de bonne foi, se retirérent, les uns dans leur camp, & les autres dans la ville, parce que le tems de la moisson pressoit. Mais Garsyéris revint aussitôt sur ses pas, & marchant à grandes journées vint se poster sur les hauteurs, qu'il trouva sans défense, & y mit du monde. Puis laissant là Phayle pour commander, il fut à Perge avec ce qui lui restoit de troupes, & envoia de là dans les autres endroits de la Pisidie & la Pamphylie pour représenter combien l'on avoit à craindre des Selgiens, engager les peuples de ces provinces à faire alliance avec Achée, & les presser de venir au secours des Pednélissiens.

Cependant les Selgiens se fiant sur la connoissance qu'ils avoient du païs, crurent qu'en faisant marcher un corps de troupes contre Phayle, ils lui donneroient l'épouvante & le chasseroient de ses postes. Mais loin de réussir, ils perdirent beaucoup de leur monde. Ils se tournérent donc du côté du siége, & le pressérent plus qu'ils n'avoient fait jusqu'alors.

pas là pourtant le plus délicat de l'entreprise, c'est la marche & la diligence. Celle-ci dépend du bon ordre & de la profondeur de l'autre. Qu'est-ce que j'entens par la profondeur? La netteté, le dégagement & le développement des colonnes; de sorte qu'en arrivant en présence de l'ennemi, on se trouve tout d'un tems & d'un même mouvement en bataille, que l'on marche dans l'ordre sur lequel l'on veut combattre, & que chaque arme se trouve en sa place, c'est-à-dire que l'une des deux soit toujours prête & à portée de soutenir l'autre, & que chacune soit placée en lieu qu'elle puisse faire son devoir sans qu'aucune demeure inutile, toutes choses que l'on ne sçauroit trop souvent répéter, que l'on connoisse le païs par où l'on va à l'ennemi, & celui où il est, s'il nous suit, trompé par notre retraite, qui n'est que simulée, & pour revirer sur lui & tomber sur sa marche, que la nôtre soit faite & composée de sorte qu'il ne se trouve aucun embarras dans la distribution des armes, ou des corps de cavalerie & d'infanterie: qu'elle soit serrée & unie, les chemins remplis, & les routes ouvertes & sans embarras, les ponts égaux au front des colonnes, & qu'ils soient d'une largeur à passer à l'aise une colonne de combat, c'est-à-dire vingt-six à trente files; que les équipages ne puissent troubler l'union & l'ordre des troupes dans la marche & dans leurs mouvemens pour aller à l'ennemi; enfin qu'il y ait de l'art & de la méthode en tout. Car lorsque l'un & l'autre s'y trouvent, qu'on marche sur des principes certains & assûrez, & sur une maniére de combattre qui supplée au défaut du nombre, qui fait peu contre des colonnes, qui ne s'embarassent nullement d'être débordées, à cause de la profondeur de leurs files, de la violence de leur choc & de la rapidité de leurs manœuvres, qui se font toutes par un mouvement facile & régulier, on fait la guerre à coup sûr.

Voilà tout ce que j'ai cru devoir dire des fausses retraites ou des simulées, à l'égard du capital de cette partie du métier des armes qui consiste dans la marche. Quant aux faits, Polybe nous en fournit assez, & celui de Garsyéris me paroit extrémement remarquable. Tout ce qui regarde ce Général, & tout l'événement de Selge est curieux & d'une instruction peu commune pour ceux qui voudront réfléchir dessus: car cet événement fut une suite de la retraite de Garsyéris. Les exemples ne manquent pas de ces sortes de retraites simulées, nous nous

Les

Les Etenniens, peuple de la Pisidie, qui habite les montagnes au-dessus de Sida, envoiérent à Phayle huit mille pesamment armez, & les Aspendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent point de part à ce secours, soit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou plutôt à cause de la haine qu'ils portoient aux Aspendiens. Avec ces nouvelles forces jointes à son armée, Garsyéris approcha de Pednélisse, & s'imagina que les Selgiens, pour lever le siége, attendroient à peine qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pied ferme, il s'arrêta à une distance raisonnable de la ville, & s'y retrancha. Pour secourir néanmoins les Pednélissiens autant qu'il lui seroit possible, sçachant qu'ils manquoient de vivres, il voulut faire entrer pendant la nuit dans la ville deux mille hommes chargez chacun d'une certaine mesure de bled. Les Selgiens furent avertis qu'ils étoient en marche, ils vont au-devant, taillent en piéces la plus grande partie de ce détachement, & emportent tout le bled.

Fiers de ce succès, ils entreprirent non seulement de continuer le siége de Pednélisse, mais encore d'assiéger Garsyéris lui-même. Car dans la guerre ce peuple est toujours hardi jusqu'à la témérité. Laissant donc dans leurs retranchemens une

contenterons d'en rapporter deux pour finir ces remarques. Polyen me fournit le premier, & je tire l'autre des actions de Zisca, comparable aux plus grands Guerriers de l'antiquité.

„ Autophradate voulant faire incur„ sion dans le païs des Pysidiens, trouva „ que l'entrée étoit fort étroite & bien „ gardée. Il s'y présenta avec ses trou„ pes, & comme s'il eût été rebuté de „ la difficulté des lieux, il recula jusqu'à „ six stades. La nuit survint sur ces en„ trefaites, & les Pysidiens s'imaginant „ que les ennemis s'étoient retirez tout„ à-fait, s'en allérent aussi. Autophra„ date en aïant été informé, prit son in„ fanterie armée à la légére & ceux de „ ses soldats qui étoient les plus agiles, „ & courant avec une extréme diligence, „ il traversa ces passages étroits & se dé„ borda dans le païs des Pysidiens, qu'il „ ravagea d'un bout à l'autre. Ce que je vais dire de Zisca renferme une fausse retraite & une surprise d'armée.

Ce grand Capitaine aiant assiégé Visegrade, ville de Bohéme, en 1420. l'Empereur Sigismond accourut au secours à la tête d'une nombreuse armée. Il y arriva devant le jour même que les Hussites y devoient entrer par le Traité fait avec les assiégez, qui promirent de la rendre, si le secours n'arrivoit pas, & ce jour-là le terme de la capitulation alloit expirer. Zisca ne trouva pas la partie égale par le nombre de ses ennemis, il fit promtement retraite, & se mit à couvert sous le canon de Prague. Les Impériaux ravis d'avoir sauvé une place si importante sans rien hazarder, & qui bridoit extrémement Prague, à cause du voisinage, se divertirent de leur mieux : comme si l'ennemi eût été à cent lieues d'eux. Zisca informé qu'ils ont bû toute la journée, ne douta point qu'ils ne dormissent toute la nuit, & très-profondement, & que tout ne fût dans une parfaite tranquillité & sans aucune appréhension de l'ennemi. Il décampe à la sourdine à la faveur des ténébres, & tire droit à leur camp, il les surprend dans cet état, les taille tous en piéces sans presque aucune résistance, & contraint l'Empereur lui vingtiéme de s'enfuir en Silésie.

garde suffisante, ils approchent du camp ennemi par plusieurs endroits, & l'attaquent avec vigueur. Garsyéris pressé de tous côtez, & voiant ses retranchemens renversez en plus d'un endroit, commençoit à craindre une défaite entiére. Il envoia sa cavalerie dans certain poste qui n'étoit point gardé. Les Selgiens crurent que c'étoit la crainte d'être forcez qui les faisoit retirer, & ne pensérent point du tout à les arrêter. Mais la cavalerie de Garsyéris aiant tourné par leurs derriéres & chargé brusquement, l'infanterie encouragée, quoiqu'elle eût été déja renversée, revint à la charge. Les Selgiens envelopez prennent la fuite. En même tems les Pednélissiens fondent sur ceux qui avoient été laissez au camp, & les en délogent. Les vaincus s'écartérent de côté & d'autre. Il en resta au moins dix mille sur la place. De ceux qui se sauvérent, les alliez se retirérent chez eux, & les Selgiens s'enfuirent par les montagnes dans leur patrie.

Garsyéris, qui étoit bien aise de passer les défilez, & d'approcher de Selge avant que les fuiards revenus de leur fraieur pûssent l'arrêter & délibérer sur ce qu'ils auroient à faire, se mit sur le champ à leur queue, & arriva à Selge avec son armée. Les Selgiens ne pouvant plus espérer de secours de leurs alliez après la derniére défaite, & effraiez de l'échec qu'ils avoient reçu, commencérent à craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie. Ils convoquérent une assemblée, où il fut résolu de députer un de leurs Citoiens à Garsyéris. Ils choisirent pour cela Logbasis. Cet homme avoit été longtems ami de cet Antiochus qui étoit mort en Thrace, & avoit élevé, comme sa propre fille & avec une tendresse extréme, Laodice qui lui avoit été confiée, & qui fut depuis femme d'Achée. Tout cela fit croire qu'on ne pouvoit dans la conjoncture présente faire un choix plus heureux. Logbasis entra en conférence avec Garsyéris; mais loin de rendre service à sa patrie comme on attendoit de lui, il exhorta ce Général d'avertir au plutôt Achée, que Logbasis se chargeoit de lui livrer Selge. On ne pouvoit faire à Garsyéris une proposition qui lui fût plus agréable. Il envoïa sur le champ à Achée pour lui apprendre ce qui se passoit, & le faire venir. On fit une tréve avec les Selgiens, on recula la conclusion du Traité, toujours quelque difficulté se présentoit en attendant Achée, & pour donner à Logbasis le loisir de conférer avec lui, & de prendre des mesures pour l'exécution de son dessein.

Pendant qu'on alloit & venoit pour cela, les soldats passoient librement du camp à la ville pour y prendre des vivres. On 'a éprouvé cent & cent fois combien cette liberté étoit funeste, cependant on n'y met point ordre. En vérité c'est mal à propos que l'homme passe pour le plus rusé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facile à surprendre. Car combien de camps, combien de garnisons, combien de grandes villes se sont perdues par cette liberté ? Ce malheur est arrivé à une infinité de gens, les faits sont certains, & malgré cela nous sommes toujours neufs sur ces sortes de surprises. La raison en est qu'on ne s'applique pas à connoître les malheurs où sont tombez, faute de certaines précautions, ceux qui nous ont précédez. On se donne beaucoup de peine, on fait de grandes dépenses pour amasser des vivres & de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des armes, & l'on néglige la connoissance de l'Histoire, la plus aisée de toutes à acquérir, & qui fournit le plus de ressources dans les occasions fâcheuses: & cela, pendant qu'on pourroit dans un honnête repos & avec beaucoup de plaisir se remplir l'esprit de ces connoissances par la lecture de ce qui s'est passé avant nous.

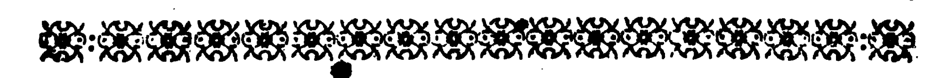
Achée arriva au tems marqué, & les Selgiens, après avoir conféré avec lui, s'attendoient à l'accommodement du monde le plus avantageux. Pendant ce tems-là Logbasis amassa des soldats d'Achée dans sa maison, ne laissant pas toujours de conseiller aux Selgiens de tenir des conseils sur l'affaire présente, de ne point échaper l'occasion & de conclure enfin un Traité. On s'assembla en effet, & comme si la chose devoit se terminer, on fit venir à l'assemblée jusqu'aux sentinelles. Alors Logbasis donna le signal aux ennemis, fit prendre les armes aux soldats qu'il avoit chez lui, en prit lui-même & en donna à ses enfans. Achée s'approche de la ville avec la moitié de l'armée, & Garsyéris avec le reste s'avance vers un Temple de Jupiter, lequel commande la ville, & en est comme la citadelle. Un Pastre s'apperçoit par hazard de la chose, & en avertit l'assemblée. Aussitôt les soldats courent, les uns à Cestédion, c'est le nom du Temple; les autres aux corps-de-garde, & le peuple en fureur à la maison de Logbasis, où la trahison aiant été découverte, une partie monte sur le toît, les autres forcent les portes du vestibule, & massacrent Logbasis, ses enfans & tous les autres qui étoient dans la maison. Ensuite on annonça la liberté aux esclaves, & l'on

partagea les forces pour aller à la défense des postes avantageux. Garsyéris tâcha d'approcher de Cestédion, dès qu'il vit que les assiégez s'en étoient emparez : & Achée de rompre les portes de la ville ; mais les Selgiens firent une sortie qui lui coûta sept cens hommes, & obligea le reste à quitter l'entreprise, en sorte que lui & Garsyéris prirent le parti de rentrer dans leurs retranchemens.

Les Selgiens alors craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quelque sédition, craignant aussi de nouvelles attaques de la part de l'ennemi, envoiérent à Achée les plus anciens de la ville avec les marques ordinaires de la paix, & un Traité qui portoit : *Qu'ils donneroient sur le champ quatre cens talens ; qu'ils rendroient aux Pednélissiens les prisonniers ; & qu'à quelque tems de là ils paieroient trois cens autres talens.* C'est ainsi que les Selgiens sauvérent leur patrie du péril où la trahison de Logbasis l'avoit jettée. Ce courage étoit digne de leur liberté, & de l'alliance qu'ils avoient avec les Lacédémoniens. Pour Achée, après avoir pris Milyade & rangé sous sa domination la plus grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre continuelle à Attalus, menaça Prusias, & se rendit formidable à tout le païs d'en-deçà du mont Taurus.

Dans le tems qu'Achée étoit occupé au siége de Selge, Attalus parcouroit avec un corps de Gaulois Tectosages les villes d'Elide & toutes les autres villes voisines, qui par crainte s'étoient auparavant rendues à Achée. La plûpart se donnérent à lui de bonne grace, & regardérent même comme un bienfait qu'il voulût bien les prendre sous sa protection. Peu attendirent qu'on leur fît violence. Celles qui le reçûrent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée : Ægée & Temnos craignirent qu'il ne vînt à elles, & firent comme les autres. Les Teïens & les Colophoniens lui envoiérent aussi des Ambassadeurs, & se rendirent à lui eux & leurs villes. Il les reçut aux mêmes conditions qu'auparavant, & prit des ôtages. Il ne traita personne avec plus de douceur que les Ambassadeurs des Smyrnéens, en reconnoissance de la fidélité qu'ils lui avoient gardée. Ensuite il continua d'avancer, & aiant passé le Lyque, il entra dans la Mysie ; Carse épouvantée lui ouvrit ses portes. Didyme ne tint pas non plus contre la crainte qu'eut la garnison d'être assiégée. Ce fut Thémistocles qui lui livra ces deux places. Il en avoit reçu le gouvernement d'Achée. De là il entra dans la plaine d'Apie, & y fit le

dégât, passa le mont appellé Pelicanta, & campa sur le Mégiste. Pendant qu'il y étoit, arriva une éclipse de Lune, & les Gaulois qui depuis longtems se lassoient d'une route si pénible, parce que leurs femmes & leurs enfans les suivent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipse pour un augure qui ne leur permettoit pas d'aller plus loin. Attalus n'en tiroit aucun service; mais leurs campemens séparez, leur désobéïssance & leur orgueil ne laissérent pas de le jetter dans un très-grand embarras. D'un côté il craignoit que se joignant à Achée, ils ne se jettassent sur les terres de sa domination; & de l'autre il ne vouloit pas se perdre de réputation, en faisant égorger des soldats, qui par affection pour lui l'avoient suivi jusqu'en Asie. Il se servit donc du prétexte qu'ils lui donnoient, & leur promit de les ramener où il les avoit pris, de leur donner un terrain commode pour s'y établir, & que toutes les fois dans la suite qu'ils lui demanderoient des choses qu'il seroit juste de leur accorder, ils le trouveroient toujours disposé à les obliger. Il les fit conduire en effet à l'Hélespont, fit beaucoup d'amitiez aux Lampascéniens, aux Alexandrins & aux Iliens, qui lui avoient été fidéles, puis avec son armée il se retira à Pergame.



OBSERVATIONS

Sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en plein champ.

§. I.

Mesures à prendre soit pour l'attaque, soit pour la défense d'une maison, &c.

La trahison de Logbasis, qui fut assez mal concertée, & la défense de la maison où il s'étoit retiré avec ses amis & ses enfans, me fournira l'occasion de traiter une partie de la guerre qui me paroît assez importante: personne n'en a encore traité, ni pensé même à le faire. Cela n'est pas surprenant, puisqu'on a vû par cet Ouvrage que nos Auteurs dogmatiques militaires ont négligé même celles qui regardent le plus absolument le Général, & ce qu'ils ont dit des autres nous en fournit à peine une idée. Je ne pense pas que qui que ce soit s'avise de nous chicaner là-dessus: nous n'en oublierons donc aucune, & particuliérement celle-ci, qui regarde l'attaque & la défense des maisons soit dans les villages ou en pleine campagne, parce que ces sortes d'actions ne regardent

presque que les Officiers particuliers, & nous travaillons autant pour ceux-ci que pour les autres d'un rang plus élevé. Chacun sçait, & nous l'avons assez dit, que la science de la guerre ne s'apprend pas en un jour & par la seule expérience, mais par une étude profonde & très-méditée. Je dis ceci après en avoir pris selon mes forces & mon expérience, & après avoir traité près de trente parties de cette science. Celle-ci ne nous tiendra pas longtems, & après plusieurs préceptes nous donnerons quelques exemples, où le Lecteur s'instruira mieux que tout ce que je pourrois dire. Cet exorde étoit nécessaire avant que d'entrer en matiére, car il n'y a pas de meilleurs guides que les faits, & il ne nous arrive pas toujours de marcher en leur compagnie; nous sentons alors notre foiblesse, puisqu'il faut tirer les principes de notre propre fond, lorsque ces faits ne fournissent pas.

Quelque mauvaises & en apparence méprisables que soient les maisons, soit dans les villages ou en pleine campagne, soit qu'on se soit mis en tête de les défendre pour se couvrir contre l'ennemi, ou qu'on s'y trouve surpris; quelque mauvaises, dis-je, qu'elles soient, l'insulte ou l'attaque de ces sortes de postes n'est pas, à mon sens, la chose du monde la plus aisée. Je crois au contraire qu'elles sont plus difficiles & plus dangereuses qu'on ne pense. Je me suis trouvé enfermé & insulté dans une maison ou cassine en pleine campagne en 1705. en Italie, & j'ai vû l'attaque d'une autre de fort près en 1703. Ce qu'il y a de bien surprenant, & l'expérience me le fait assez connoître, c'est que les plus méchantes maisons sont les plus difficiles à emporter, lorsque ceux qui sont dedans sont résolus & déterminez à se bien défendre. Celles qui sont bâties de brique & de peu d'épaisseur, sont beaucoup plus fortes & plus soutenables que les autres qui seroient plus épaisses, c'est-à-dire qu'un mur de trois briques d'épais est préférable à un autre de six: car ceux de pierre ou de moilon ne valent rien. J'ai remarqué que deux ou trois coups de canon y font de telles ouvertures, qu'il n'y a plus moien d'y tenir; outre que les éclats des pierres blessent une infinité de personnes, sans compter la facilité de les jetter bas en très-peu de tems; au lieu que le canon dans un mur de brique ne fait qu'un trou guéres plus large que le boulet sans le moindre écart. Voilà l'avantage des maisons de brique, que l'on doit préférer à celles qui sont de pierre de taille ou de moilon.

Ceux qui craignent d'être attaquez dans une maison où ils ont été postez, ou que la nécessité les oblige de défendre, ont des mesures à garder & des précautions à prendre. Il faut plus de bon sens que d'expérience, lorsqu'on est assûré de la valeur & de la bonne volonté des soldats. Le plus grand danger est le feu: car si elle étoit couverte de chaume ou de planches, il n'y a pas de meilleur remède que de jetter bas le toît, du moins le chaume, & le brûler tout aussitôt, de peur que l'ennemi ne s'en serve contre la maison même. Il est bon de lui enlever cet avantage. Après cela on visitera la maison, pour percer des crénaux tout autour à deux ou trois pieds de distance l'un de l'autre, de trois ou quatre pouces de diamétre, & surtout aux angles. Je les mets près-à-près pour empêcher que l'ennemi n'applique des échelles

entre deux crénaux pour monter sur le toît, comme il arriva à Legbafis: car pendant que les uns attaquoient les portes, dit Polybe, les autres montérent sur le toît, & assommérent ou tuérent d'en-haut à coups de tuilles ceux qui la défendoient, pendant que les autres étoient occupez en bas à la défense des portes, qui furent enfoncées. C'est pour cette raison que bien que le toît soit couvert de tuilles, je propose d'y faire de grandes ouvertures & de s'y échafauder; pour être en état de bien recevoir à coups d'épées ou de hallebardes ceux qui tâcheroient de monter dessus. Il faut avoir fait encore une bonne provision de grosses pierres pour les jetter sur les assaillans, & surtout du côté des angles, par où on les sappe ordinairemement; ce que je n'ai pourtant vû ni ouï dire qu'on eût jamais pratiqué, bien que j'aie trouvé plusieurs exemples dans l'Histoire de ces sortes d'actions.

Voilà ce qui regarde le haut lorsqu'il n'y a qu'un étage. Celui du rez-de-chaussée ne doit pas moins être gardé que l'autre d'en haut; mais les crénaux doivent être percez fort haut, de crainte que l'ennemi ne s'en rende le maître en fourrant ses armes dedans. C'est ce qui arrive ordinairement aux Officiers sans experience. On doit les percer à sept pieds & demi ou huit pieds du rez-de-chaussée, avec des banquettes de planches ou de fascinages, afin que les crénaux se trouvent alors à hauteur d'appui: car il faut bien prendre garde que ce qu'on appelle hauteur d'appui en termes militaires, est fort différent de la hauteur d'appui en architecture, qui n'est élevé qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre les coudes; au lieu qu'il faut créneler le mur à environ quatre pieds & demi de la banquette en haut. Il ne faut pas moins percer les portes à la même hauteur, & les barricader du mieux qu'il sera possible, & cet endroit est sans difficulté le plus difficile à défendre, par la raison qu'il est aisé d'y mettre le feu en se coulant, & se baissant le long du mur pour n'être pas vûs de ceux qui se défendent. Pour moi je pense que si je me trouvois en pareil cas, je fermerois ou boucherois ma porte, & surtout lorsqu'elle est grande, par un ou deux arbres entiers avec toutes leurs branches, dont j'aiguiserois les bouts ou la pointe pour empêcher l'ennemi d'en approcher, & je garnirois ce retranchement d'un bon nombre de fuseliers; ce qui vaut mieux que la porte du monde la mieux barricadée.

Si l'on avoit le tems de lever terre, je voudrois tirer un fossé tout autour de trois pieds de profondeur dans l'intérieur de la maison, à deux pieds & demi en-deçà le long du mur, & large de six pieds, & percer des crénaux à un pied de hauteur le long du bas de la muraille & du rez-de-chaussée. Ces crénaux seront percez vis-à-vis & entre les intervales de ceux d'en haut, & par dessous la banquette. Ces crénaux voient les pieds des ennemis avec cet avantage, que ceux du dehors ne peuvent voir ceux du dedans, qui les voient sans être vûs, sans qu'il leur soit possible de mettre leurs armes dans ces crénaux pour être trop bas. Cet avantage est d'autant plus considérable, que l'ennemi ne sçauroit approcher ni sapper le mur sans être exposé au feu d'en haut, & à celui des crénaux d'en bas.

J'ai observé cette méthode en 1708. à l'Eglise de Leffingue, dont j'avois eu le gouvernement, que je

fortifial, en attendant que le village, dont on vouloit faire une place de guerre, fût en état de défense, & où je pûsse me retirer avec trois bataillons que j'avois à mes ordres, au cas qu'il prît envie aux ennemis, qui étoient alors occupez au siége de Lille, de me venir attaquer; & comme ce poste, dont j'avois proposé l'attaque, étoit d'une extréme importance, je me hâtai de le mettre hors d'insulte, aiant été averti qu'ils avoient dessein sur moi; mais comme ils apprirent qu'il n'y avoit pas moien de me forcer sans canon, & que presque tout le païs aux environs étoit sous l'eau, ils ne jugérent pas à propos de tenter l'avanture.

La prudence exige, lorsqu'il s'agit d'attaquer une maison isolée dans un village ou en pleine campagne, d'y faire marcher du canon de six ou de huit de bale, de peur d'y perdre inutilement son tems: car le succès d'une insulte de cette nature étant toujours fort incertain, lorsqu'on a affaire à des soldats résolus & déterminez à se bien défendre, il vaut mieux aller au plus sur, les faire sommer: & s'ils ne sont pas d'humeur à capituler, il faut faire battre le mur par les angles, ce qui est une affaire d'un moment. Si l'on n'a pas du canon, le meilleur expédient est de faire un grand feu aux crénaux, pendant qu'avec des échelles on tâchera de monter sur le toît, de l'ouvrir, & de tirer d'en haut sur ceux du dedans, ou de les assommer à coups de tuilles; ce qui ne peut guéres se faire sans danger, & même sans desavantage, si ceux du dedans ont ouvert eux-mêmes le toît pour tirer d'en bas contre ceux qui seroient montez par dessus, qui ne peuvent guéres tirer sans embarras, outre qu'ils sont vûs & choisis de ceux d'en bas, dont il n'y a pas un coup d'inutile. Ajoutez que ceux qui montent par les échelles sont vûs des crénaux, qu'ils ne peuvent éviter lorsqu'ils sont percez à deux pieds l'un de l'autre.

Lorsqu'on défend une maison où il y a une cour, & une ou deux portes cochéres, on doit se tenir dans la cour, occuper tous les corps de logis qui l'enferment, & créneler non seulement les murs du côté de la campagne, mais encore ceux qui voient dans la cour; afin que si l'ennemi venoit à se rendre maître de la cour, on pût se retirer dans l'étage du rez-de-chaussée & dans celui d'en haut, pour tirer de toutes parts sur ceux qui seront entrez, comme cela arriva à l'attaque de la cassine de la Bouline ou de Moscolini en 1705. la nuit du dernier de Mai au premier de Juin. Mais je crois que le meilleur moien pour n'être pas forcé aux portes, est de les laisser ouvertes & de les boucher d'arbres abattus avec toutes leurs branches. Je ne vois pas de meilleur expédient que celui-là, car alors il ne reste plus d'autre ressource à l'ennemi que de sapper les murs ou les battre à coups de canon; & lorsqu'on manque de celui-ci, & des outils propres pour sapper la muraille, je ne vois pas d'autre reméde que de quitter partie, à moins qu'on ne se serve du belier, c'est-à-dire de suspendre une poutre entre quatre poteaux pour battre la muraille; ce qui fait plus d'effet que tous les canons du monde. Cela ne se fait pas sans péril, mais aussi la maison en est plutôt renversée. Finissons ce Paragrafe par quelques exemples remarquables de ces sortes d'actions, pour passer dans le suivant à celui de la cassine de Moscolini ou de la Bouline.

J'ai

J'ai regret de trouver une tache de trahison & de perfidie, & qui pis est d'ingratitude dans un des plus grands Capitaines du sixiéme siécle, c'est de Mummol dont je veux parler. Cet habile Guerrier aiant abandonné le parti du Roi de Bourgogne pour se jetter dans celui de Gondebaud, se trouva enfermé dans Comminge avec ce Prince, & plusieurs autres Seigneurs tout aussi infidéles que lui. Leudegisile, Général du Roi de Bourgogne, mit le siége devant cette place, au-devant de laquelle il se fût morfondu, si Mummol & les autres Seigneurs n'eussent traité secrétement avec l'ennemi pour lui remettre la place, & la personne de Gondebaud; mais comme il est ordinaire aux Princes d'aimer la trahison, & d'avoir en horreur les traîtres, après s'être vengez de leurs ennemis, le Roi de Bourgogne écrivit à son Général de se défaire de ces gens-là, & particuliérement de Mummol, qu'il haïssoit mortellement. Leudegisile aiant reçu cet ordre, » fit sous main soulever quel» ques soldats contre Mummol, *dit* » *le Pére Daniel* (a), qui après s'être » longtems battu en desespéré dans » une maison où il s'étoit jetté, fut » tué de deux coups de lance, au » moment qu'il en sortoit pour se » faire passage au travers de ceux » qui l'attaquoient.

La gloire qu'on acquiert dans la défense d'un méchant poste, est infiniment au-dessus des plus belles résistances d'une place forte & des plus importantes d'un Etat. C'est le sentiment des Connoisseurs, & j'ai lieu d'être surpris que les Historiens négligent de nous apprendre ces sortes d'actions, qui sont celles où la valeur & la vertu militaire paroissent avec plus d'éclat. Henri Duc de Rohan n'a eu garde d'imiter ces sortes d'Ecrivains dans ses Mémoires. Il rapporte un fait de cette espéce, & ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'il n'y avoit que sept soldats, & cependant ces sept soldats, ou plutôt ces sept héros enfermez dans une méchante maison de terre nommée Chambonat auprès de Carlat, arrêtérent deux jours entiers le Maréchal de Thémines, » qui marchoit vers le » païs de Foix avec sept mille hom» mes de pied & six cens chevaux; » ces sept hommes comparables, *dit* » *l'Historien*, aux soldats les plus » vantez dans l'Histoire Gréque & » Romaine, tuent plus de quarante » hommes en diverses attaques, le » seul défaut de vivres & de provi» sions les contraignit à chercher les » moiens de se sauver. Un d'eux » sort la nuit & va reconnoître les » environs. Joieux d'avoir trouvé » un endroit, il revient; mais son » propre frére, qui le prend pour » un ennemi, le tire & lui casse la » cuisse. Il se traîne le mieux qu'il » peut, exhorte ses camarades à se » sauver, & leur donne les ensei» gnes nécessaires. *Pour moi*, lui dit » son frére, *je ne vous quitterai point,* » *puisque je suis la cause innocente de* » *votre malheur, je veux vivre &* » *mourir avec vous.* Un de leurs cou» sins germains dit la même chose, » pendant que leurs compagnons se » sauvent à regret. Ces trois se dé» fendent dans leur méchant poste, » tuent encore quelques ennemis, » *& meurent libres. L'action de ces* » *pauvres soldats*, poursuit leur il» lustre & reconnoissant Général, » *mérite sa place dans l'Histoire, elle* » *égale ce qu'il y a de plus mémo-*

(a) *Hist. de France. Gontran, Childeric, Clotaire.*

» *rable dans l'antiquité.*

M. de Rohan n'a pas cru devoir entrer dans le détail de la défense de cette méchante maison, il n'a eu d'autre vûe que de nous donner un exemple de la vertu & de l'incroiable valeur de ces braves soldats, & de nous exciter à la gloire des belles actions par celles des autres; ce qui n'est pas d'une petite instruction pour les gens de guerre, & pour ceux qui sont nez pour la faire un jour. Nous ne sommes pas moins portez à citer ces sortes d'exemples, lorsque l'occasion s'en présente; mais nous cherchons plus particuliérement ceux d'où nous puissions tirer des préceptes pour nous conduire en semblables occasions, puisque nos Auteurs dogmatiques, très-secs & très-abrégez, ont oublié cette partie de la guerre, aussi bien qu'un grand nombre d'autres. Le Roi de Suéde Charles XII. nous fournit une défense de maison, où il étoit lui-même en personne. Cette action est d'un brillant qui n'a guéres d'exemples dans l'Histoire, & c'est, je pense, la seule tête couronnée à qui pareille avanture soit arrivée. Je vais la rapporter sans m'asservir à l'ordre des tems, je ne vois rien qui nous porte davantage aux résolutions généreuses, & qui nous excite le plus à les imiter qu'en prenant nos Acteurs sur le trône même. «

L'attaque de la maison de ce Prince auprès de Bender, est un des événemens le plus mémorable de la vie de ce Guerrier vraiment extraordinaire, & au-dessus peut-être des plus grands hommes de l'antiquité. Je l'ai comparé à Alexandre le Grand, ou pour mieux dire je l'ai mis au-dessus de ce Conquérant: car on ne juge pas des hommes par l'étendue de leurs conquêtes & le nombre de leurs victoires, qui sont le plus souvent l'ouvrage de la fortune plutôt que celui de l'habileté & de l'expérience. Si un habile homme se mettoit en tête de faire l'analyse des actions du Monarque Grec en Asie, comme de celles de Charles XII. en Europe, il rabatroit infiniment, je m'assûre, de la renommée du premier, & trouveroit dans l'autre le grand & le merveilleux qu'elle lui refuse, & que personne ne s'est avisé d'y chercher. C'est de tous les Capitaines celui qui a commis le moins de fautes, & qui a donné les plus grandes marques de courage & de patience, & je doute qu'il s'en trouve aucun dont les actions aient été plus brillantes & plus extraordinaires que celles de ce grand homme. On remarque en lui, chose rare, toutes les parties de la guerre, il les a toutes parcourues & pratiquées dans un espace très-court & une vie de peu de durée. Personne ne s'est mieux servi de sa raison dans toutes ses entreprises que celui-là, bien que ceux qui ne jugent des choses que par les événemens aient jugé tout autrement de la grandeur de ses actions. Ceux qui louent & admirent si fort les actions d'Alexandre le Grand dans sa guerre contre les Perses, j'entens ici les gens du métier & les gens de Lettres, n'examinent pas d'assez près, ils n'ont vû que le gros des choses: ce qui fait voir qu'ils ne louent & n'admirent que par coûtume; mais les autres, qui sont consommez dans les armes, & qui comparent l'un avec l'autre, trouveront que je décide avec connoissance de cause. Les actions du Roi de Suéde sont en si grand nombre, qu'elles embrassent, comme je l'ai dit si souvent, toutes les parties des armes. Qui pourroit jamais s'imaginer que dans ce que je traite ici, je

pûsse citer ce Prince pour exemple dans la défense d'une maison qu'il a défendue lui-même en personne? Je le tire de l'Histoire de Suéde sous le regne de Charles XII. J'ai dit ailleurs dans cet Ouvrage, que l'Auteur me paroissoit avoir travaillé sur d'excellens Mémoires en bien des endroits de son Histoire, il ne lui arrive pas toujours d'en rencontrer de pareils: car il y a bien des faits qu'il rapporte qui ne sont pas conformes à ce que j'ai appris de plusieurs Officiers en Suéde qui en avoient été les témoins.

Quant à l'action de Bender, on me l'a racontée, à quelques circonstances près, comme on le rapporte, si l'on en excepte les bombes, dont ils n'ont fait aucune mention. Je n'entrerai dans aucun détail de ce qui précéda l'attaque du quartier de ce Prince auprès de Bender, bien qu'il n'eût qu'une poignée de gens, cela n'empêcha pas qu'on ne fît des préparatifs aussi considérables que s'il se fût agi de combattre une puissante armée, gens plus braves que des Turcs & des Tartares en eussent peut-être fait autant. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Grand Visir & le Kam des Tartares avoient formé le noir complot, à l'insçû du Grand Seigneur, de se saisir de la personne du Roi de Suéde, & avoient supposé des ordres, dont ils firent part aux Généraux, pour qu'ils pûssent agir sans scrupule: de sorte qu'en peu de tems un corps de troupes Turques s'étant joint à un plus grand des Tartares, & aiant tiré du canon de Bender, le Seraskier étant entré dans le complot, ils investirent le quartier du Roi de Suéde. Le Roi avoit déja été instruit par un Officier des Janissaires de ce qui se brassoit contre sa personne, & lui fit assez entendre que le Grand Visir s'entendoit avec le Kam des Tartares, & qu'ils cherchoient bien moins à l'obliger à s'en aller, & ce dernier à lui servir d'escorte, qu'à le remettre entre les mains de ses ennemis pour des sommes considérables, qui devoient se partager entre le Visir, le Bacha de Bender & les Officiers Généraux Turcs; ce qui obligea le Roi de Suéde de faire partir sur le champ un de ses Interprétes nommé Jean Savari, avec lequel je fis naufrage à l'entrée de la mer Baltique à mon retour de Suéde, homme hardi, capable d'une intrigue, & qui eut assez de courage pour donner un placet au Grand Seigneur par le moien de l'Ambassadeur de France, ce que je croirois assez, vû que cet homme parloit parfaitement la langue Turque. Cependant M. de Villelongue, Colonel de dragons, s'attribue cette action-là: je ne la lui ôte point, je n'ai jamais ouï dire à aucun Officier que ce ne fût pas lui. Le Grand Seigneur lut le placet avec une étrange surprise; mais avant que ses ordres fussent arrivez, pour tirer le Roi d'embarras, il se passa bien des choses que je vais copier de l'Historien dont j'ai parlé, après avoir dit en peu de mots certaines circonstances qui me paroissent nécessaires pour entrer en matiére. Les Turcs qui s'étoient joints aux Tartares avoient investi le petit camp du Roi, où il avoit fait bâtir une maison de bois, dans laquelle il logeoit, & où l'on faisoit la priére. On l'avertissoit à tout moment de se tenir sur ses gardes, & qu'il seroit infailliblement insulté; mais il répondoit toujours, *bagatelle, bagatelle, ils n'en feront rien.* Cependant comme il vit qu'on se disposoit à l'attaquer tout de bon, il envoia au Seraskier pour lui demander ce

que cela ſignifioit ; mais celui qu'il envoia revint avec des conditions que le Roi n'étoit guéres d'humeur d'accepter. Les Janiſſaires, qui ignoroient la trahiſon de leurs Chefs, y alloient de bonne foi, & vouloient que le Roi ſe remît entre leurs mains *pour aller où il lui plaîroit ſous leur eſcorte* ; ce que le Roi n'eut garde d'accepter, après leur avoir fait connoître qu'étant ſoumis aux ordres de leurs Officiers Généraux, ils ne ſeroient pas maîtres de l'eſcorter par tout où il voudroit aller, & que ces Généraux trempoient eux-mêmes dans le complot.

Le lendemain 12. de Février 1713. qui étoit un Dimanche, & dans le tems qu'on faiſoit la priére, » on » vint avertir Sa Majeſté, que les » Janiſſaires irritez du refus qu'elle » avoit fait de ſe confier à eux, s'é» toient jettez ſur les troupes Sué» doiſes qui gardoient le camp : » qu'ils en avoient déja pris trois » cens ſoldats, qu'ils avoient deſar» mez : & que le reſte qui ſe defen» doit opiniâtrément, ne pouvoit » manquer d'être bientôt accablé » par le nombre. Là-deſſus le Roi » fit ceſſer le ſervice, & ſortant de » la Chapelle avec douze ou quinze » Officiers qui l'accompagnoient, » & environ cinquante de ſes dra» gons, qui faiſoient toute ſa garde, » il s'avança contre les Tartares, » dont il tua d'abord trois de ſa » propre main. Sa fiére & majeſ» tueuſe contenance inſpira tout à » la fois tant de terreur & de reſ» pect aux ennemis ; que les Chefs » qui les conduiſoient s'arrêtérent » tout à coup, comme s'ils avoient » été éblouis & frapez de quelques » éclairs qui fuſſent ſortis de ſes » yeux. Ils reſtérent quelque tems » immobiles, & le Roi rentra dans » ſon logis avec le Colonel Roſen » & quelques autres.

» Il n'y fut pas un demi quart » d'heure que cette maiſon fut at» taquée avec furie. Il s'y étoit re» tranché le mieux qu'il avoit pû » en barricadant les portes & les » fenêtres. Mais quelle réſiſtance » pouvoit faire une maiſon de bois » contre une armée entiére de Bar» bares, & contre un feu continuel » de grenades & de bombes ? Déja » le retranchement & la maiſon » étoit forcée de tous côtez, le » toît tout en feu, d'où il tomboit » des tiſons embraſez ; lorſque le » Colonel Roſen, juſtement allar» mé pour la perſonne du Roi, ou» vrit une fenêtre, & ſautant de» hors le premier donna la main » au Roi pour le ſuivre. Ce Prince » avoit à peine touché à terre, qu'un » Tartare lui appuiant ſon mouſ» queton contre la tête, l'alloit » paier, diſoit-il, de ce qu'il avoit » tué ſon frére, ſi le même Colonel » détournant le coup avec ſon épée, » n'eût encore ſauvé le Roi de ce » danger. Enfin il n'y avoit nulle » apparence qu'il pût réſiſter, étant » réduit à quarante-deux hommes, » & il alloit ſe faire maſſacrer en » ſe jettant l'épée à la main au mi» lieu du carnage, (lorſque par une avanture qui orneroit parfaitement un roman, & qui eſt pourtant véritable,) » l'on vit arriver les or» dres du Sultan. Ils étoient appor» tez par un exprès qui accompa» gnoit l'Interpréte de Sa Majeſté » (*Savari*), ils défendoient toute » violence contre le Roi de Suéde, » & réprimoient le Kam des Tar» tares. Les Janiſſaires les reçûrent » avec reſpect, baiſant le paquet où » ils étoient renfermez. Ils firent » d'abord ceſſer toute hoſtilité ; & » ſe chargérent de la perſonne du » Roi, qui étoit ſi foible, ſans pour-

» tant avoir été blessé, mais pour » n'avoir pris aucune nourriture de» puis trois jours, qu'il tomba, à ce » que quelques-uns disent, au pre» mier pas qu'il fit pour s'avancer » vers eux. Ces sortes de jeûnes lui étoient assez ordinaires, autant pour s'accoutumer à la faim, disoit-il au Comte de la Marck, Ambassadeur de France, en ne mangeant que le quatriéme jour, & quelquefois passant au-delà, comme j'en ai été le témoin moi-même, que pour s'empêcher de grossir comme son pére & Gustave-Adolphe. Pour revenir à ce Guerrier célébre, & comparable aux plus grands de l'antiquité, s'il n'est au-dessus, » il fut conduit » chez le Bacha de Bender, qui eut » peine à dissimuler le chagrin que » lui causoit ce changement de scéne. » Cependant aiant reçû le Roi sur » son sopha, où il le pria de s'asseoir » auprès de lui, ce Prince qui con» servoit toute sa fierté & toute sa » grandeur, même dans les plus fâ» cheux revers, lui donna une mar» que de mépris fort sensible. Il s'é» tendit nonchalamment sur le so» pha, léva une jambe jusques sur » l'épaule du Bacha; puis la retirant » tout à coup, comme si ce mouve» ment eût été involontaire, il lui » déchira toute sa veste avec son épe» ron. Le Bacha régala le Roi à dî» ner; après quoi sa Majesté fut con» duite à Andrinople, où le Sultan » lui assigna sa demeure pour quel» que tems, & de là il fut transféré » au château de Demirtocca.

Passons à un autre exemple qui n'est guéres moins remarquable, & que le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici, à cause des instructions que les gens de guerre en peuvent tirer, & qui fait voir que dans certaines occasions l'ennemi n'est pas maître d'un poste pour être dedans, tant qu'il y a du courage & du jugement dans ceux qui le défendent.

§. II.

Description de la cassine de la Bouline, & la distribution des postes pour la défense.

J'Ai toujours cru que pour faire une narration complette d'une action extraordinaire, il importoit de joindre à ses circonstances celles qui l'ont précédée, & les motifs de cette action. Sur ce principe je dois reprendre les choses d'un peu haut, afin de faire connoître à mes Lecteurs ce qui oblige quelquefois les Généraux d'armées d'occuper certains postes, qui bien que mauvais & trop éloignez de leur camp, pour être soutenus, ou du moins secourus à tems, avant que l'ennemi ait celui de s'en rendre le maître par une attaque d'emblée, ne laissent pas que d'avoir leur utilité. Les habiles Généraux n'ont garde de faire occuper ces sortes de postes sans de puissantes & fortes raisons, & sans en connoître l'importance: car lorsque des choses ne nous ménent à rien d'avantageux, sinon qu'à faire perdre du monde de part & d'autre, alors il y a plus à perdre qu'à gagner, quand même l'un ou l'autre des deux partis seroit assûré du succès, à moins que ce ne fût à dessein d'aguerrir nos troupes & de les accoutumer à voir l'ennemi; ce qui ne peut être que louable dans un Général. Hors dans ce cas-là on ne doit défendre de postes perdus, que lorsqu'on veut se couvrir & avoir le large pour les fourrages ou pour les vivres, qu'on peut tirer d'une gauche ou d'une droite, ou pour tout autre dessein.

M. le Prince Eugéne n'eut gueres jamais de subsistance réglée dans sa

guerre d'Italie, elle étoit presque toute fondée sur ce qu'il pouvoit tirer du païs. Etant souvent trop éloigné des places dont il auroit pû en tirer, il se trouva un peu embarassé dans son camp de Gavardo, où il avoit appuié sa droite en 1705. Il avoit une assez grande étendue de païs pour le fourrage de cette aîle & pour ses vivres, dont il tiroit beaucoup des villages d'entre Brescia, & le canal qui est dérivé de la Chiésa au village même de Gavardo, & qui arrose tout le païs du Bressan. Le Général de l'Empereur avoit un très-grand besoin de se conserver cet avantage, mais il en avoit un autre qu'il nous cachoit, & que ceux qui connoissoient ses véritables desseins n'ignoroient guéres: c'est sa marche sur l'Oglio pour passer de là dans le Milanez, quoiqu'il en pût arriver, pour aller au secours du Duc de Savoie, où devoit être le fort de la guerre, s'il eût réussi dans son entreprise.

Il y avoit une assez grande cassine nommée la Bouline, à quinze ou vingt toises en-delà du canal, avec un pont de pierre vis-à-vis & une immense prairie entre le canal & la Chiésa, qui fournissoit de l'eau à ce canal, & tous les deux formoient un angle, dont les branches s'écartoient fort, & laissoient un espace entre elles de plus de cent toises du côté de la cassine jusqu'aux rochers, où nous avions notre gauche, du haut desquels on voioit toute la droite des ennemis, qui n'étoient éloignez de la cassine que d'environ quatre cens toises, & qui se trouvoit sur leur flanc. On voioit du haut la file de leurs fourrageurs, dont il y en avoit qui revenoient sans fourrages. La raison de cela venoit d'un détachement de deux cens maîtres commandez par M. d'Usez, qui avoit passé le canal, & étoit tombé sur une de leurs escortes, qu'il avoit poussée & battue, pendant qu'une compagnie de grenadiers de la Vieille Marine, commandée par la Tour-Fraguier, qui avoit passé le canal avec environ deux cens dragons commandez par le Chevalier de Meane, tomba sur la tête de leurs fourrageurs & de leur escorte, qu'elle mit en desordre: de sorte qu'une partie se jetta dans les montagnes, & les autres jettérent leurs trousses pour se sauver.

On voioit tout cela des hauteurs, où nous avions notre gauche, & où étoit M. le Grand Prieur. Je lui dis que si nous occupions la cassine qui étoit en-delà du canal, nous resserrerions tellement les ennemis à leur droite, que nous serions maîtres des fourrages d'entre le canal & la montagne, qui serroit si fort en cet endroit, qu'il n'y avoit guéres plus de deux cens toises des rochers au canal, & tout cet endroit formoit une plaine fort unie, où il falloit nécessairement que les ennemis passassent, outre qu'il leur venoit des vivres des villages qui étoient dans la plaine; mais qu'il seroit difficile d'y communiquer, si nous ne jettions un pont sur la Chiésa, & que trois bateaux suffiroient. Il me répondit qu'il me chargeoit de cette besogne, & que M. le Marquis de Guerchois, aujourd'hui Lieutenant Général, me fourniroit autant de travailleurs que je voudrois; mais qu'avant que de prendre un tel parti, je prisse celui d'aller reconnoître cette cassine, pour voir si en y jettant quelques compagnies de grenadiers, elle pourroit être soutenue. Je partis sur le champ. Je fus tout étonné d'y trouver des créneaux pratiquez dans l'enclos de la cour, & je jugeai bien que celui qui les avoit faits n'étoit

pas un fort habile homme : car outre qu'ils étoient à quatre pieds & demi du rez-de-chaussée, ils étoient de plus d'un pied de diamétre : de sorte que ceux du dedans avoient le même avantage pour tirer que ceux du dehors, défaut auquel il étoit impossible de remédier sans les fermer : ce qui n'étoit pas aisé faute de tems. Il eût fallu encore en percer de nouveaux à sept pieds du rez-de-chaussée, & élever une banquette de deux pieds & demi de haut. Ce poste me parut de si grande importance, que je crus qu'on auroit assez de tems, à force de travail, pour remédier à tout, & qu'en y jettant un bon bataillon on pourroit soutenir ce poste un assez bon espace de tems pour être secouru. On jugea que j'avois raison ; mais M. de Langalerie trouva que quatre compagnies suffisoient au-delà pour la défendre, & l'on s'en tint à son jugement. La Tour-Fraguier eut ordre de s'y jetter avec une de Leuvile commandée par des Roches, celle de Bretagne par Martinot, & celle d'Egrigny par la Roque. Je ne mis qu'une heure à faire mon pont envelopé d'un retranchement qui ne valoit rien, à cause des rochers que nous rencontrions à chaque moment ; mais comme je le fis dans un coude, il se trouvoit flanqué naturellement. L'ouvrage achevé, je galopai à la cassine, où la Tour-Fraguier avoit déja fait ses dispositions, ne doutant point d'être attaqué, comme je l'en avois assûré, aiant trop grande opinion du Général de l'Empereur pour ne pas croire qu'il eût oublié son art militaire en si beau sujet de le mettre en pratique. Je connus à la mine de la Tour-Fraguier combien ces maudits créneaux le tenoient perplexe & en cervelle.

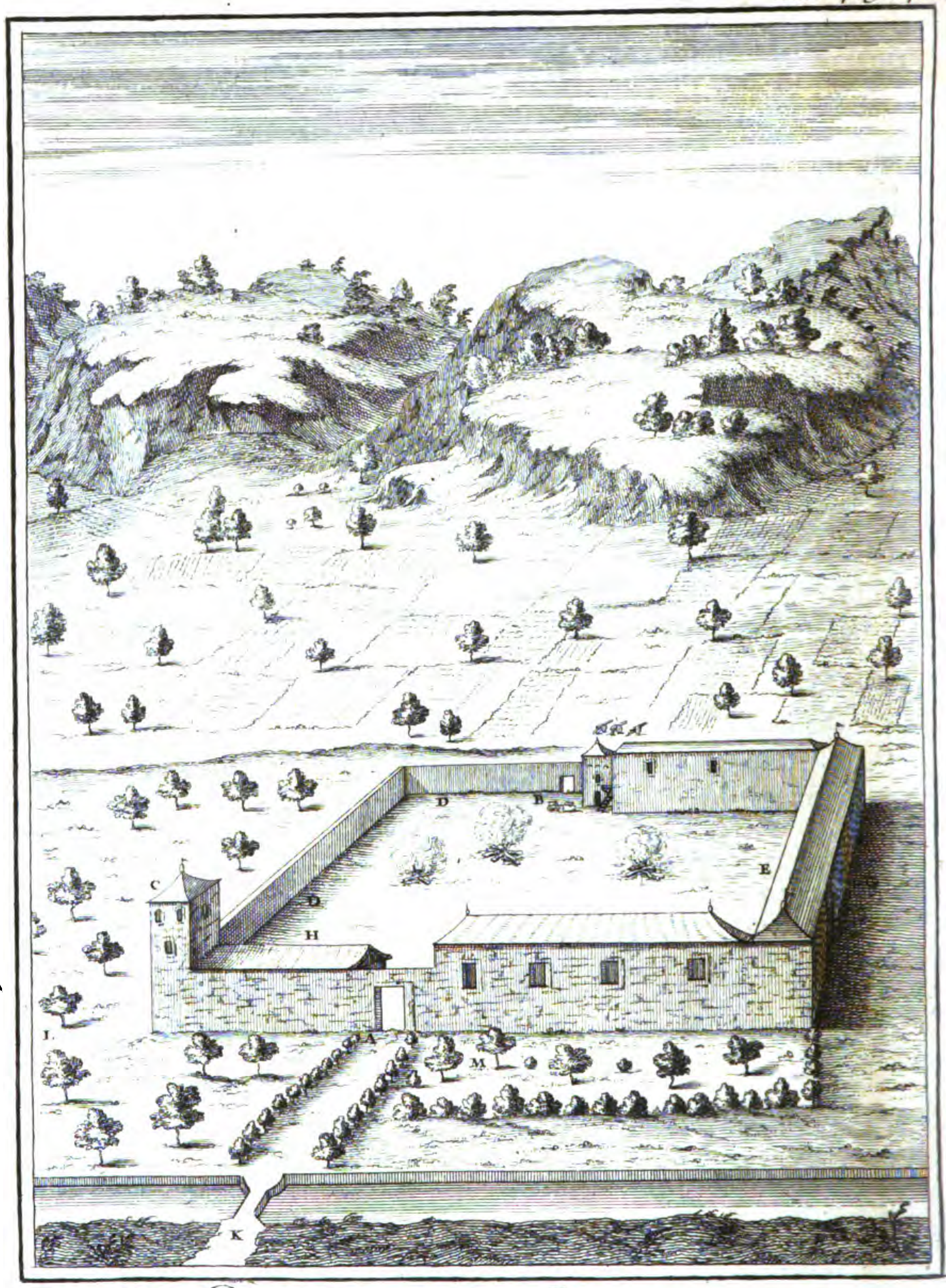
J'ai dit que la cassine étoit à environ vingt toises du canal, je crus que rien n'importoit davantage pour le salut de cette cassine que de tirer une communication du pont à la porte. Je galopai à M. le Grand-Prieur, je lui dis que nous serions infailliblement attaquez, & qu'il donnât ordre qu'on suivît ce que je proposois. L'ordre fut donné, & l'on me dit de prendre tout autant de travailleurs qu'il m'en viendroit à la fantaisie ; mais je connus bien qu'il n'étoit plus tems, la nuit étant déja fort noire, & cela n'eût pas empêché le travail, si on n'eût appris qu'on entendoit marcher de la cavalerie, qui côtoioit le pied de la montagne que nous avions en face, & le bruit de quelques chariots. Un Officier me dit qu'il ne doutoit nullement que ce ne fût un fourrage. Gardez-vous bien de croire un fourrage, M. lui dis-je, c'est toute autre chose, & ce qu'on prend pour des chariots n'est autre chose que du canon, & vous pouvez compter que nous allons être attaquez tout-à-l'heure. *Sur quelle herbe avez-vous marché*, me répondit-il, *vous rêvez ; est-ce qu'on marche en si grand arroi pour une cassine qui ne vaut pas deux liards ?* Dans peu, lui repliquai-je, vous en aurez pour ce qu'elle vaut. J'allai demander à l'Officier Général de jour la permission de m'y jetter. *J'y consens de bon cœur*, me dit-il, *allez & partez*. Je passai le pont lorsqu'on étoit au moment de fermer la porte A. du côté du canal, je trouvai nos gens fort empressez : car on voioit malgré l'obscurité les ennemis qui s'avançoient droit à nous. La Tour-Fraguier avoit déja fait avancer un foudre, où l'on fait cuver le vin, contre la porte B. ce qui nous mettoit en sûreté : je lui dis qu'il falloit en faire autant à celle du canal. On avoit posté la Roque

avec une partie de sa compagnie dans un colombier C, qui étoit tout ce qu'il y avoit de meilleur à défendre bravement. Il y avoit six escaliers de pierre pour y monter, & la porte étoit si petite qu'on ne pouvoit y entrer qu'un à un, autre avantage. Il fit monter par une échelle à l'étage d'en haut sept grenadiers pour tirer des fenêtres, où il y avoit des barreaux de fer, & occupa le bas. Voilà le poste de celui-ci. Les autres compagnies furent distribuées à la porte A. tout autour des murs D. qui bordoient la cour & dans les celliers E, & quelques soldats dans un poulailler F. Il n'y avoit que cinq ou six hommes à la grande porte B, on n'avoit pas jugé à propos d'en mettre davantage, & on avoit renvoié ailleurs vingt hommes des vingt-cinq que la Tour-Fraguier y avoit mis, ne s'imaginant pas qu'on dût nous attaquer du côté du pont, sentant environ deux cens hommes en-delà. Je ne sçai guéres bien ce qui se fit au dehors jusqu'à l'arrivée du régiment de la Vieille Marine, qui accourut à notre secours avec son Colonel à la tête. C'est en peu de mots la disposition sur laquelle les ennemis nous trouvérent. Six hommes à chaque créneau auroient à peine suffi, car c'étoit plutôt des fenêtres. On pouvoit bien juger que les ennemis nous empêcheroient d'y mettre le nez au premier abord, & s'en rendroient les maîtres. Rien ne les empêchoit de le faire, n'y aiant ni flanc ni fossé, comme on va le voir dans le Paragrafe suivant.

§. III.

Attaque de la cassine & des deux portes cochéres, les créneaux abandonnez, la porte du côté de la montagne est battue à coups de canon, & le colombier salué de quelques volées. Défense opiniâtre de la porte du pont. Vigoureuse résistance de M. le Comte de Saxe, investi dans une maison par un corps de troupes des Confédérez de Pologne.

LEs choses étoient dans cet état lorsque les ennemis arrivérent avec du canon, c'étoit nous faire beaucoup d'honneur. Ils nous en firent encore un plus grand d'y venir en forces, ils avoient presque tous les grenadiers de l'armée, du moins quinze cens. Nous ne vîmes point de drapeaux, mais seulement des détachemens tirez de différens régimens, qui pouvoient aller à mille ou quinze cens hommes & environ mille chevaux, qui se mirent en bataille, où M. le Prince Eugéne étoit, dit-on, à la tête, ce que j'ai beaucoup de peine à croire. M. le Prince de Wirtemberg fut chargé de cette entreprise, où malgré son habileté il lui échapa quelques fautes, desquelles j'ai tiré plus d'instructions que s'il n'en avoit fait aucune, comme cela arrive dans toutes celles des plus grands Capitaines, qui font plus d'impression sur l'esprit; & comme chacun en parle, ceux qui sont capables de s'en appercevoir les comprennent à la fin, & apprennent à en raisonner, pour paroître plus habiles. Les grandes manœuvres sont moins remarquées, parce qu'elles sont moins à la portée des esprits communs, & s'oublient plutôt: on en parle même peu, lorsque le Général n'en est pas l'auteur, & que



CASSINE DE LA BOULINE.

quelqu'un de ses Lieutenans les a faites.

Pendant qu'on dételoit le canon, qu'on pointa contre la porte du côté de la montagne, le Prince de Wirtemberg disposa toutes choses pour l'attaque. Trois coups qui furent tirez servirent de signal à toute l'infanterie, qui étoit en bataille & sur le ventre dans la plaine d'entre la cassine & la montagne. On l'envelopa de toutes parts, hors du côté du cellier E, où ils ne prirent pas garde, à cause de la nuit, qu'il y avoit une porte cochére à l'endroit G. du côté de la montagne, avec des créneaux qui ne valoient guéres mieux que les autres, qu'ils eussent pû attaquer en même tems pour faire diversion de nos forces, outre qu'ils l'eussent emportée en un instant, & en s'en rendant les maîtres ils l'étoient du reste des corps de logis de la cassine, hors du colombier & du poulailler. Cette faute leur coûta bon, sans mettre en ligne de compte la honte qui suit toujours des entreprises mal concertées.

Les grenadiers marchérent droit à la cassine, une partie envelopp a les murs de la cour, & s'étant approchez des créneaux, en délogérent bientôt nos gens, en fourrant cinq ou six fusils dedans. Il n'y eut plus moien d'y montrer le nez après la première décharge, & presque tous ceux qui s'y montrérent furent tuez; les autres se sauvérent qui çà qui là, & la plûpart dans le cellier, ne trouvant pas de meilleure retraite. Les ennemis maîtres de nos créneaux, firent au dehors ce que nous avions fait au dedans, & dans un instant nous fûmes envelopez de mille feux. Ceux du colombier, qui les voioient depuis les pieds jusqu'à la tête, ne tiroient pas en vain à la clarté du pétillement de leurs feux. Ce début nous fit perdre quelques soldats, bien qu'ils eussent trouvé un abri au cellier, dans les différens corps de logis & sous le portique, où il y avoit un pressoir à l'endroit H, & cet abri, où plusieurs des nôtres s'étoient retirez, se trouvant tout auprès de la porte du pont K, nous fournit l'occasion de nous servir de ces soldats pour la défense de cette porte, où ils se portérent, & où les ennemis s'attachérent dans le même tems qu'ils battoient l'autre pour se délivrer des cuves qui étoient derriére, où l'on ne laissoit pas de leur tuer du monde dans le poulailler, où la Tour-Fraguier avoit jetté dix ou douze de ses grenadiers: car il avoit disposé toutes choses avec beaucoup de sagesse & d'intelligence. Ces deux attaques & celle du clos de la cour se suivirent de si près, qu'on eut peine à se reconnoître. Je m'étois jetté sous le portique du pressoir avec vingt ou trente grenadiers de différentes compagnies tout auprès de la porte, lorsque je m'apperçus qu'elle étoit attaquée. Les ennemis ne pouvant l'enfoncer, commencérent à la couper à coups de hache. Je criai aux grenadiers qu'il falloit faire tête à cette porte, quoiqu'il en pût arriver, puisque le salut de la cassine & le nôtre propre en dépendoient. Ils s'y présentérent de bonne grace, je leur dis que la porte étant sans créneaux il falloit tirer à l'endroit où l'on tâchoit de la rompre. Je les fis reculer environ six pas, & faire grand feu: les bales perçant à travers, tuérent ou blessérent la plûpart de ceux qui travailloient à la couper. On ne s'étoit pas attendu à cette attaque, parce que l'on croioit que les ennemis ne voudroient pas se mettre entre deux feux: car nous avions en-

viron deux cens hommes à notre pont. N'y aiant aucun Officier qui fût chargé de la défense de cette porte, & m'y trouvant tout porté, j'y suppléai du mieux qu'il me fût possible. Je m'apperçus bientôt du succès du feu que nous faisions contre la porte, car on la coupoit avec un peu moins de vivacité; mais comme elle n'étoit que de sapin, & fort peu épaisse, ils firent une ouverture à passer deux hommes assez incommodément, parce qu'étant faite trop bas il falloit qu'ils se baissassent pour entrer dedans.

Je jugeai dès-lors qu'il étoit tems d'approcher de cette ouverture, ce que nous fîmes promtement. Les premiers de ceux des ennemis, poussez par ceux qui les suivoient, se pressoient d'entrer; mais à peine étoient-ils dedans, qu'ils étoient reçus à coups de baionnette & égorgez sans miséricorde; & comme ceux qui les suivoient ne voioient rien de cette boucherie qu'on faisoit dedans, ils se pressoient toujours d'entrer pour avoir la gloire d'être des premiers. Cela dura un certain tems, lorsqu'on s'apperçut d'une autre ouverture qu'ils venoient de faire à l'autre battant de la porte; les premiers étoient à peine à demi entrez, qu'ils furent égorgez, & ceux-là bouchérent le trou. Les ennemis voiant cela, firent de puissans efforts pour enfoncer cette porte, & ajoutérent des leviers : de sorte qu'ils la firent sauter hors de ses gonds. D'abord que le premier battant fut enlevé, les ennemis firent de grands cris, croiant qu'on n'auroit garde de les recevoir au passage, & cependant ils furent très-bien reçus. Ces braves soldats se jettérent sur eux en vrais déterminez, avec cette fureur & cette violence si redoutable que l'on admire dans la nation, lorsque les Chefs qui la connoissent sçavent s'en servir & en profiter, avec le secours de l'ordre & de la conduite, & surtout dans les grandes extrémitez. Les premiers qui entrérent furent tuez, c'étoit presque tous Officiers. Sur ces entrefaites l'autre battant, qui craquoit, tomba tout d'un coup. Cet obstacle levé, on les vit entrer en foule & comme un torrent. Je fus d'abord blessé d'un coup d'épée au ventre, qui put se sauver le fit; les autres se firent tuer, ou furent entraînez ou renversez par le grand nombre de ceux qui entroient. Je fus du nombre de ces derniers, & foulé aux pieds. Je me relevai promtement, & me trouvai au milieu d'eux, & poussai jusqu'à l'autre porte sans être connu, à cause de l'obscurité, outre que j'avois négligé de mettre du papier à mon chapeau. La cour fut remplie en un instant de leur nombre. Le poulailler étoit attenant cette porte. La nuit étoit fort obscure, mais la clarté de trois feux qui étoient dans la cour me fit appercevoir de nos grenadiers qui montoient un méchant escalier de bois, par où l'on montoit au poulailler. Je n'avois que deux pas à faire assez périlleux pour gagner cet escalier, je pris mon parti & j'y montai en hâte. Je ne sçai si je fus remarqué. J'entrai dans le poulailler, où je trouvai la Tour-Fraguier & une quinzaine de grenadiers de différentes compagnies, qui tiroient sans cesse sur un corps d'environ six cens hommes qui étoient en bataille derriére la cassine & près du canon, qui ne nous incommoda pas beaucoup, à cause de leurs gens qui étoient dans la cour.

Il seroit difficile de bien représenter l'embarras où chacun se trouvoit.

On ne tiroit de nul endroit, l'ennemi se crut alors maître de la cassine, lorsqu'il se vit tout à coup accablé d'une grêle de coups de fusil qui partoit de l'intérieur de la cassine, des greniers, des chambres, du cellier, du colombier & du poulailler, à dos, de front, sur leurs derriéres & à leur flanc gauche, sans qu'ils vissent ceux qui les chauffoient d'une si étrange maniére. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que n'aiant pas eu la précaution d'éteindre les feux que nos soldats avoient fait au milieu de la cour, nous les tirions & les choisissions à la clarté de ces feux comme il nous plaisoit.

M. le Grand Prieur aiant entendu le bruit de tant de décharges, qui se firent en moins d'une demie heure, envoia ordre à M. le Marquis de Guerchois de marcher à notre secours avec son régiment de la Marine. Il ne tarda pas un instant, & accourut en hâte de notre côté. Le Prince de Wirtemberg, qui craignoit que nous ne vinssions en forces, crut que se rendant maître du colombier le reste ne tiendroit pas longtems, il le fit attaquer; & comme nos soldats en avoient enlevé la porte pour faire du feu, l'Officier qui tenoit le bas, & qui venoit d'être blessé, voiant qu'il ne pouvoit répondre au feu qu'on lui faisoit de cette porte, fut obligé de se rendre. Il y avoit sept grenadiers en haut, cet Officier leur dit de décendre. Ces braves gens qui se croioient trop bien postez pour être déja réduits à le faire, répondirent que s'ils avoient à se rendre, ce ne seroit que lorsque la poire seroit mûre & prête à tomber, & qu'ils croioient bien valoir les autres, qui tenoient encore. Après la prise du colombier, ou du moins du bas, on nous somma plusieurs fois de nous rendre, & l'on en fit autant aux autres, qui ne cessérent de tirer, sans rien répondre. Nous fûmes plus civils, nous répondîmes, mais fort impoliment, sentant que le régiment de la Vieille Marine arrivoit par le bruit de guerre que nous entendions, & nous crûmes effectivement que toute la brigade marchoit; tout cela releva le courage de nos soldats, & déplut beaucoup au Prince de Wirtemberg, dont les gens commençoient à se décourager & à se défier du succès de cette entreprise. Notre feu ne cessa pas pour cela, les sept grenadiers qui étoient au haut du colombier ne laissoient pas que d'incommoder les ennemis, sans que ceux-ci vissent aucun reméde à cela, il y a lieu de s'en étonner; étant maîtres du bas, rien ne les empêchoit d'y mettre le feu ou d'y jetter un baril de poudre pour les faire sauter, & d'en faire autant au poulailler. C'étoit là ce que nous craignions le plus; ce qui nous obligea de faire un trou dans le plancher, qui étoit fort bas, pour tirer d'en haut sur ceux qui s'aviseroient d'entrer dans l'étage d'en bas, & y en aiant eu un de tué on prit cet endroit pour un coupe-gorge: tant la nuit grossit les objets, & nous fait paroître terrible ce qui ne le seroit point du tout dans le plein jour.

Sur ces entrefaites les trois bataillons de la Marine arrivérent. M. le Guerchois fait border le canal aux deux premiers, passe le pont à la tête de l'autre, & marche droit à la cassine, mais la trouvant toute remplie d'ennemis, & un corps de six cens hommes postez à l'endroit L, qui l'eût pris en flanc, il appuia sa droite M à la cassine, ignorant qu'il y avoit une porte du côté du cellier, par où

il seroit entré infailliblement avec son bataillon & les deux autres, si celui qui lui parla d'une fenêtre l'en eût averti. Il se fit là un très-grand feu, sans que les ennemis osassent jamais l'aborder, le croiant peut être plus fort qu'il n'étoit. Cependant notre feu continuoit au dedans de la cassine, que les ennemis soutenoient avec beaucoup de fermeté, & toute la nuit se passa de la sorte au dedans & au dehors, lorsque M. le Guerchois eût passé le pont. M. le Grand Prieur entendant que le feu redoubloit d'un moment à l'autre, regarda cette affaire comme très-sérieuse, bien que le canon ne tirât que par intervalles; car M. le Prince de Wirtemberg, qui craignit que les troupes qui venoient à notre secours, ne passassent le pont du canal vis-à-vis la porte B, fit entrer le canon dans la cour qu'il remplit du nombre de ses troupes, & le fit approcher de la grande porte pour tirer au pont de pierre qui étoit vis-à-vis; comme si cette précaution eût été capable d'arrêter les troupes qui venoient au secours, & de leur en empêcher le passage, cependant le feu continuoit au dehors avec beaucoup de vivacité, ces décharges continuelles nous tenoient dans une grande inquiétude, sans que nous vissions que nos gens se missent en devoir d'entrer dans la cassine, & de chasser les ennemis de la cour. Nous ne sçavions pas que M. le Guerchois n'avoit passé qu'avec un seul bataillon, & cependant ce seul bataillon faisoit tête à plus de 1500. hommes, sans que les ennemis s'apperçussent de la foiblesse des troupes qui étoient entre la cassine & le pont, troupes qu'ils eussent pû en tournant la cassine du côté du cellier & de celui du colombier enveloper & tailler en pièces.

M. le Grand Prieur aiant connu la conséquence de cette affaire, comme je viens de le dire, passa le pont de la Chiésa pour s'approcher de la cassine, & amena quelques bataillons avec lui pour terminer cette affaire par quelque bon effort, & nous délivrer; ce qui étoit aisé, vû les fautes énormes où les ennemis tomboient à chaque pas qu'ils faisoient, sans rien tenter de vigoureux contre environ deux cens hommes dispersez par-ci par-là dans des endroits qui n'étoient point fortifiez, & les portes toutes ouvertes: car à quoi tenoit-il de nous forcer dans ces divers postes, ou de nous obliger à nous rendre, sans exposer si longtems la vie de tant de braves gens sans aucune nécessité, puisqu'il leur étoit libre de mettre le feu au premier endroit, qui se fût bientôt communiqué à tous les autres? Cette faute est à peine concevable.

Toute la nuit se passa de la sorte que je viens de dire, & il restoit encore environ une heure jusqu'au jour, lorsque M. le Grand Prieur arriva avec du renfort. M. de Wirtemberg jugea bien que l'affaire n'en demeureroit pas là, & qu'il se trouveroit peut-être le plus foible, s'il attendoit que tout arrivât, il fit encore une nouvelle tentative pour nous engager à nous rendre, & nous fit sommer d'une manière qui sembloit marquer son estime, mais inutilement. Voiant tant d'opiniâtreté, outre le jour qui n'étoit pas loin de paroître, il prit la résolution de se retirer, & de laisser là une infinité de corps morts. Car la cour & les environs de la cassine en étoient tellement couverts, que je n'ai rien vû de pareil, & l'on

peut dire qu'ils y perdirent la moitié de leurs grenadiers. Ce fut là que nous remarquâmes le grand courage du Prince qui nous attaquoit, car il ne bougea de l'intérieur de la cassine où étoit le plus grand danger.

Les postes du dehors aiant été levez avant que le jour parût, les troupes qui étoient dans la cassine commencerent à défiler, de sorte que le bruit de tant de décharges tomba tout d'un coup, comme si l'on s'étoit donné le mot de part & d'autre. On prétend que M. le Prince Eugéne envoia ordre au Prince de Wirtemberg de se retirer, craignant que M. le Grand Prieur ne prît la résolution d'engager un combat général contre une armée dépouillée de tout ce qu'elle avoit de troupes d'élite. Quoiqu'il en soit, les ennemis nous laissérent là. M. le Grand Prieur entra un moment après dans la cassine, chacun sortit de l'endroit qu'il occupoit, il donna beaucoup de loüanges à ces braves compagnies. Ceux qui en méritoient davantage étoient les sept grenadiers qui avoient défendu le haut du colombier, qui ne voulurent jamais se rendre. Ce qui semblera surprenant, c'est qu'il n'y en eut pas un seul de tué ni de blessé; on ne doit pas le trouver étrange, vû que les ennemis les tiroient de bas en haut, de sorte que le plancher d'au dessous du toît fut tout percé de coups de fusils, & cela arriva dans tous les autres endroits où l'on tiroit de bas en haut. La Tour-Fraguier de la Marine, & Martinot de Bretagne s'y distinguérent beaucoup. Si je ne m'accorde pas en tout avec l'Auteur d'une Histoire moderne, on ne doit pas le trouver étrange, puisqu'il romanise presque toute cette action. J'ai rapporté le fait comme témoin digne de foi, si j'ose le dire. S'il avoit vû les lettres de M. le Grand Prieur & des Officiers particuliers qui écrivirent deux jours après, il eût rendu justice à tout le monde; le Colonel de la Marine fit une action fort hardie, & cependant on n'en parle point. Revenons à notre sujet.

Les ennemis s'étant retirez sans rien faire avec le pouvoir de faire beaucoup, M. le Grand Prieur entra un moment après dans la cassine, & dans le tems que le jour commençoit à poindre, il la trouva toute couverte de corps morts avec des marques d'une défense déterminée; il fit enlever les corps des ennemis qu'il fit jetter dans le canal. Il dépêcha le lendemain un courrier à M. le Duc de Vendôme pour lui apprendre cette nouvelle, en le priant d'en envoier un autre à la Cour. On y loua beaucoup cette action; aussi je crois qu'on ne peut trop louer ni trop donner à ceux qui en font de semblables. La raison de cela est que les récompenses pour ces sortes d'actions étant plus grandes que celles que l'on accorde pour d'autres différentes, excitent & animent les Officiers à défendre vigoureusement un poste & jusqu'à l'extrémité, car le salut d'une armée comme la gloire en dépend souvent. Il faut faire différence d'une belle action à une autre différente. Il y en a qui sont glorieuses sans être importantes & sans nous mener à rien; au lieu que celle de la défense d'un poste doit être récompensée au double par la raison alléguée plus haut, la science des postes pour la conservation des armées étant la partie capitale du Général. Une belle défense doit être aussi la capitale d'un Prince ou

d'un Ministre, à l'égard des récompenses dûes à ceux qui ont le bonheur de faire leur devoir & de se défendre jusqu'à la derniére extrémité; & si la reconnoissance doit être digne de la conséquence de l'action, celui qui n'a rien fait qui soit digne d'un homme de courage, & qui s'est rendu lâchement, doit être dégradé des armes, & puni de mort sans miséricorde. C'étoit une loi des Romains, comme Polybe nous l'apprend dans son sixiéme Livre, de même que dans le premier. Les Modernes n'en usent pas ainsi. Faut-il s'étonner, après cela, si l'on défend si mal les postes de plus grande importance? Nous en avons tant d'éxemples dans les Historiens, que cela fait peur, dix années de guerre en fournissent plus que deux siécles chez les Grecs & chez les Romains. Les François tombent moins dans ces sortes de foiblesses que les autres nations, cela est certain: j'entens ici par postes ceux de campagne, comme villages, Eglises, maisons & grosses redoutes, où il y a assez de monde pour tenir bon & attendre le secours. Un Général d'armée ne sçauroit être trop attentif à les voir & les examiner lui-même, & non par les yeux d'autrui, qui peuvent être mauvais & trompeurs. Il faut, pour qu'un Officier n'ait pas raison de se plaindre, lui fournir tout ce qui lui est nécessaire pour sa défense, & le mettre entiérement hors d'insulte. On est alors en droit & en pouvoir de lui ordonner de se défendre jusqu'à ce qu'on vienne le secourir, sous peine de deshonneur, & lui expliquer la maniére dont il doit se conduire. Après cela on lui fait comprendre que s'il y a de la honte à ne pas exécuter les ordres qu'on donne, il y a de la gloire, des honneurs & du profit à acquérir en faisant bien.

L'année 1705. me fournit encore une défense de maison tout aussi hardie, & autant digne d'être décrite que la précédente dans un village de Pologne. Je l'appris en passant dans la Prusse par un Officier qui n'avoit aucun intérêt de m'en imposer; mais comme ce n'est guéres ma coutume d'écrire sur le témoignage d'un seul homme, lorsque je puis m'informer par d'autres de la vérité du fait, j'ai eu soin d'interroger plusieurs personnes sur ce sujet. Ce que je vais dire regarde le Comte de Saxe, Maréchal de camp dans les troupes de France, qui joint à une grande valeur une intelligence, une application & des talens peu communs dans les grandes parties de la guerre, aiant eu pour Maître un des plus sçavans & habiles Guerriers (a) de l'Europe. Il fut attaqué de nuit dans une maison dans le tems de la Confédération en Pologne. Il étoit à Léopold, où il attendoit l'occasion & une escorte pour se rendre à Warsovie, où la Cour se trouvoit alors. Comme il apprit qu'il s'étoit fait une tréve entre les troupes Saxones & les Confédérez, il crut devoir profiter de cette occasion, & partit vers la fin de Janvier avec un bon nombre d'Officiers & les gens de sa maison. Il arriva dans un bourg nommé Crachnitk, & prit son logement dans un cartchmar, qui est un bâtiment à peu près semblable à ceux qu'on appelle un caravanseras en Turquie, ignorant que la tréve étoit rompue, & que les Polonois eussent dessein de l'enlever dans cet endroit-là. Informez qu'il étoit dans ce bourg, ils détachérent deux

(a) *Le Feldt-Maréchal Comte de Schoulembourg.*

cens dragons & six cens chevaux commandez par M. Paschkoniski, parce qu'ils s'imaginérent qu'ils y trouveroient encore le Maréchal Comte de Flemming, qui venoit par la même route. A peine étoit-il à table, qu'on vint l'avertir qu'il entroit beaucoup de cavalerie dans le bourg, & qu'on les voioit défiler de son côté : que s'il avoit envie de soutenir son poste, il se hâtât de prendre ses précautions. Il lui étoit impossible de pouvoir défendre tous les corps de logis de cette maison, qui étoient séparez les uns des autres, n'aiant que dix-huit personnes avec lui. Il abandonna la cour & occupa les chambres, où il posta deux ou trois hommes à chacune, avec ordre de percer le plancher pour pouvoir tirer d'en haut sur ceux qui entreroient dans les étages d'en bas. Et comme le Comte pouvoit donner du secours à ses gens par l'écurie, il s'y posta avec ce qui lui restoit de gens. Il n'eut que le tems qu'il falloit pour faire cette disposition, & un moment après les Polonois l'attaquérent. Les portes d'en bas furent d'abord enfoncées; mais comme le plancher étoit fort peu élevé, ceux d'en haut, pouvant leur appuier le bout du fusil sur les reins sans être vûs, ne manquérent pas de profiter de cet avantage. Les premiers entrez furent tuez sur la place; les autres étonnez de ce meurtre, voiant qu'il ne feroit pas meilleur pour eux s'ils s'avisoient de suivre leurs camarades, & s'imaginant qu'il y avoit plus de monde en bas, quoiqu'il n'y eût personne, qu'il n'y en avoit en haut, abandonnérent cette attaque pour monter par les fenêtres des autres chambres, qu'ils voioient bien n'être pas gardées faute de monde, pour entrer de là dans les autres; ce qui embarassa beaucoup le Comte de Saxe, qui ne pouvoit empêcher cette manœuvre. Il les laissa faire, résolu de monter & d'entrer dans ces chambres l'épée à la main avec ce qu'il avoit d'Officiers, & de tomber sur l'ennemi, qui ne s'attendoit pas à une sortie si sourde, & surtout au milieu d'une nuit obscure, où le courage tient lieu de nombre, & qu'on croit toujours plus grand qu'il n'est en effet.

Bien que le Comte eût été blessé d'un coup de feu au travers de la cuisse, cela ne l'empêcha pas d'agir & de se jetter sur les ennemis, qui avoient déja rempli la premiére chambre. Ils furent surpris & chargez, & presque tous passez au fil de l'épée; les autres prirent le parti de se jetter par les fenêtres. Les Polonois tentérent encore une seconde fois l'avanture avec le même succès, ce qui les obligea de se retirer. Ils se contentérent de bloquer la maison, & d'attendre le jour pour voir le parti qu'ils auroient à prendre. Le Comte jugea bien de leur dessein, & il avoit de grandes raisons de se tirer de leurs mains. M. Paschkoniski investit la maison par différens petits postes, & envoia en même tems un Officier sommer le Comte de Saxe, avec menace de le brûler, ainsi que le bourg. Celui-ci cria à l'Officier de se retirer; mais comme un de ses domestiques entendit qu'il y avoit bon quartier, & se mit en devoir de sortir par la fenêtre pour s'aller rendre, il se vit obligé, pour desespérer les affaires, de faire tuer l'Officier Polonois. L'ennemi ne se rebutant pas, envoia un Dominicain pour faire une seconde sommation. Il fut reçu comme l'Officier. Le Comte assembla ensuite tout ce qu'il avoit de monde, & leur dit que n'y

n'aiant aucun quartier à attendre pour lui moins que pour les autres, il ne voioit point d'autre reméde pour sauver leur vie que de sortir l'épée à la main, leurs troupes étant dispersées en différentes petites gardes & le gros loin d'eux, outre la nuit qui étoit fort obscure; que le bois n'étant qu'à deux pas du bourg, leur retraite étoit assûrée; que tout ce qu'il leur pouvoit arriver étoit de tomber dans une de leurs gardes, qu'ils ne pouvoient manquer de surprendre & de charger l'épée à la main sans délibérer. Cette proposition étonna quelques-uns, & fut goûtée des autres. On se met en devoir de sortir au nombre de quatorze hommes. On rencontre d'abord une garde, qui ne se défioit de rien, & qui avoit mis pied à terre; comment s'imaginer qu'une poignée de gens pût prendre une telle résolution? On se l'imagine pourtant lorsqu'on sçait ce que peut la nécessité & le désir de sauver sa vie. On trouva la garde dans l'état que je viens de dire, sur laquelle l'on fit main basse, sans qu'il fût tiré un seul coup, & ces quatorze hommes se retirérent à Sandomir, où il y avoit une garnison Saxone.

Qu'il me soit permis de faire quelques remarques instructives sur cette action. Je ne vois rien de plus difficile dans la défense d'une maison, que lorsque notre foiblesse ne nous permet pas de défendre le bas & le haut tout en même tems. Un courage & une intelligence médiocres, bien loin de trouver du reméde à cela, songeront bientôt à se rendre sans rien faire de vigoureux, & quelquefois ceux qui en ont le plus, ne sçachant quel parti prendre faute d'expérience, ne tiendront pas, & se rendront avec un mortel déplaisir. Le Comte de Saxe trouva dans son esprit toutes les ressources nécessaires, il vit qu'en prenant le parti de défendre le haut, il lui seroit très-aisé de défendre le bas en l'abandonnant. Il fit percer le plancher en plusieurs endroits, & surtout par dessus la porte, pour voir sans être vû ceux qui entreroient par la porte d'en bas; & parce que cette porte étoit fort petite & fort basse, comme le plancher, les premiers qui eurent la hardiesse d'entrer furent tuez sur le champ. Le meilleur pour ne pas user de poudre, & pour être plus sûr de son coup, lorsque le plancher est bas, est de percer d'en haut ceux qui entrent à coups de baionette au bout du fusil: car en ne tirant point, ceux d'en bas ignorent qu'on les darde d'en haut & d'où vient le coup, & avant qu'on s'en avise on a le tems d'en tuer un bon nombre: tant la nuit est avantageuse à ceux qui défendent ces sortes de postes, & tant elle l'est peu à ceux qui attaquent. Ce qu'il y a encore d'avantageux dans les défenses de maisons où les planchers sont bas & les portes étroites, c'est que n'y pouvant entrer qu'un seul homme de front, il est aisé de s'en défaire: & quand même il en entreroit deux, deux hommes sont en état d'en défendre l'entrée, en se tenant à côté de jour comme de nuit; ils en tueront autant qu'il en entrera à coups de baionette, dès le moment qu'ils paroîtront sur le seuil de la porte. Il n'y a qui que ce soit au monde qui puisse révoquer en doute ce que je dis ici. Deux hommes sont capables d'en tuer deux cens, sans s'exposer le moins du monde; & lorsqu'il n'y a personne, deux hommes bien adroits & postez en haut auront presque le même avantage. A l'égard des chambres d'en haut qu'on

ne peut garder, & qu'il faut nécessairement abandonner faute de monde, il n'y a point de reméde, si l'ennemi pouvant monter par plusieurs fenêtres se jette dedans pour mettre le feu en ces endroits, & le communiquer aux autres chambres où l'on se défend, supposé qu'on ne puisse entrer par le bas. Mais comme il peut arriver que l'ennemi ne pensera pas à emploier ce reméde, comme cela arriva à la cassine de Moscolini, & qu'il voudra gagner les chambres abandonnées pour entrer dans les autres que l'on défend, le meilleur expédient que j'aie à proposer, si jamais quelqu'un ne s'en est avisé, est de faire couper le plancher du devant de la porte un peu plus que de sa largeur, cela servira comme de fossé, & ceux qui se hazarderont de monter dans les ténébres tomberont en bas; lorsqu'on a le tems nécessaire on ouvre le plancher en plusieurs endroits: de sorte qu'il est impossible à l'ennemi d'entrer dans les chambres pour se rendre maître des autres que l'on défend.

Lorsqu'on est assez heureux pour repousser l'ennemi dans une affaire de cette nature, & l'obliger à tout abandonner pour attendre le jour, le meilleur expédient, si l'on n'est pas d'humeur à se rendre par la crainte de n'être point reçu à composition & d'être brûlé sans miséricorde, est celui du Comte de Saxe; c'est même le seul qu'on puisse prendre; mais il faut bien se garder d'attendre le jour, il faut profiter de la nuit: le plutôt c'est le meilleur, & je crois la retraite la chose du monde la plus aisée & la plus sûre: car qui peut s'imaginer, comme je l'ai dit plus haut, que quelques hommes aient assez de résolution & soient assez déterminez pour sortir & percer au travers des ennemis qui les environnent de toutes parts? Cela seul est l'unique chose qui contribue à leur salut; mais dans ces cas on doit sortir avec beaucoup de secret, tous ensemble, serrez & unis autant qu'il est possible pour choquer avec plus de poids & de force; observant de ne point tirer, & même en grand silence, de peur que les coups de fusil ne fassent connoître l'endroit où l'on a percé: car outre qu'on se porte en cet endroit au plus vîte, on juge encore par où ceux qui ont percé se retireront. Ce que je dis ici mérite d'être bien observé. Ce qu'il y a encore de mieux à faire pour n'être pas rencontré, c'est de prendre toujours un chemin contraire à celui qu'on croit que nous prendrons, & qu'il semble que nous devrions prendre nous-mêmes; une petite troupe se cache par tout, & il n'est pas ordinaire d'aller chercher les endroits du côté de l'ennemi, & ceux-là sont toujours les plus assûrez: on y passe le jour pour prendre un autre chemin à la faveur de la nuit.



CHAPITRE XVII.

Enumération des troupes d'Antiochus & de Ptolémée. Entreprise de Théodote. Bataille de Raphie.

AU Printems suivant, Antiochus & Ptolémée aiant fait tous leurs préparatifs n'attendoient plus qu'une bataille pour décider de la guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & soixante-dix éléphans. Antiochus, sur l'avis que son ennemi approchoit, assembla aussitôt son armée, où il y avoit cinq mille hommes armez à la légére, tant Daies que Carmaniens & Ciliciens, que commandoit Byttaque de Macédoine; vingt mille hommes choisis de tout le Roiaume & armez à la Macédonienne que conduisoit Théodote, cet Etolien qui avoit trahi Ptolémée, la plûpart de ceux-là avoient des boucliers d'argent: une phalange de vingt mille hommes commandez par Nicarque & Théodote Hémiolien: deux mille archers & frondeurs Agrianiens & Perses: mille Thraces aiant à leur tête Menedéme d'Alabande: cinq mille Médes, Cissiens, Cadduciens & Carmaniens sous la conduite d'Aspasien Méde: dix mille hommes d'Arabie & de quelques païs voisins, qui avoient Sabdiphile pour Chef: cinq mille étrangers de Gréce, conduits par Hippoloque de Thessalie: quinze cens Candiots sous Euryloque: mille Neocrétes sous le commandement de Zelés de Gortynie: cinq cens archers de Lydie & mille Cardaces, conduits par Lysimaque Gaulois. La cavalerie consistoit en six mille chevaux, dont Antipater neveu du Roi commandoit les deux tiers, & Thémison le reste: de sorte que toute cette armée étoit composée de soixante & onze mille hommes d'infanterie, de six mille chevaux & de cent deux éléphans.

Ptolémée alla d'abord à Péluse, où il campa en attendant ceux qui le suivoient, & pour distribuer des vivres à son armée. De là passant le mont Casius, & ce qu'on appelle les abîmes, par un païs sec & sans eau, il vint à Gaza, où son armée s'étant rafraîchie, il continua sa route avec la même lenteur qu'il l'avoit commencée. Après cinq jours de marche il arriva à cinquante stades de Raphie, & y mit le camp. Cette ville est après Rhinocorure, & la premiére que l'on

rencontre en allant d'Egypte dans la Cœlesyrie.

En même tems Antiochus aiant passé Raphie, vint de nuit camper à dix stades des ennemis. Il ne resta pas longtems dans cet éloignement : quelques jours après voulant se loger dans les meilleurs postes, & inspirer en même tems de la confiance à ses troupes, il approcha plus de Ptolémée, en sorte que les deux camps n'étoient éloignez l'un de l'autre que de cinq stades. Il y eut alors bien des combats entre les fourrageurs & ceux qui alloient à l'eau, il y eut aussi entre les deux camps des escarmouches de cavalerie & d'infanterie.

Ce fut aussi alors que Théodote, qui aiant longtems vécu avec Ptolémée sçavoit sa maniére de vivre, se mit en tête un dessein (*a*) qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de la hardiesse & du courage. Il entre lui troisiéme

(a) *Se mit en tête un dessein qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de la hardiesse.*] L'Auteur du troisiéme Livre des Machabées est fort peu d'accord avec le mien, il rapporte la chose bien différemment. Théodote étoit un homme de grande considération lorsqu'il étoit au service de Ptolémée, comme je l'ai dit ailleurs ; il trahit ce Prince & entra dans le service d'Antiochus, qui le mit au nombre des Officiers généraux de son armée. On peut voir par tout ce que dit Polybe, combien l'Auteur Juif est mal informé à l'égard de cette action de Théodote. Aussi ce troisiéme Livre des Machabées a été mis au nombre des apocryphes, Polybe est mille fois plus digne de foi. Theodote étoit dans l'armée d'Antiochus, & non dans celle de Ptolémée Philopator. Ecoutons l'Auteur Juif. „ Un certain Théo„ dote, *dit-il*, voulant exécuter un „ mauvais dessein qu'il avoit conçu con„ tre Philopator, choisit les meilleures „ armes du magasin de ce Prince, dont „ il avoit eu autrefois la garde, & entra „ la nuit dans la tente du Roi, dans l'in„ tention de le tuer, & de terminer ainsi „ la guerre. Ne croiroit-on pas que Théodote étoit dans l'armée de Ptolémée : Cependant il servoit alors dans celle d'Antiochus. L'exacte vérité se trouve dans Polybe, qui remonte plus haut, & nous rapporte la cause de la désertion de Théodote & celle de son mécontentement contre Philopator, qui paia ses services d'une extréme ingratitude, & nous fait voir par tout ce qu'il fit pour se venger, que les Grands du monde ne doivent pas mépriser les gens de mérite & de courage, & qu'il n'y a point de petits ennemis pour eux : car cette action de l'Etolien, outragé par le peu de reconnoissance de ses services, est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi. „ L'Auteur du troisiéme Livre des Ma„ chabées, *dit le Commentateur Bénédic„ tin* (a), nous apprend ici une autre par„ ticularité qui n'est point dans Polybe ; „ c'est que Théodote fut introduit dans „ la tente du Roi par un Juif nommé „ Dosithée, qui le trompa, & qui fit „ coucher dans cette tente un homme „ du commun, qui fut mis à mort par „ Théodote ; ou, si l'on veut prendre le „ texte dans un autre sens, Dosithée „ aiant eu quelque vent de la résolution „ de Théodote, persuada au Roi de „ sortir de sa tente, & y fit coucher un „ homme de basse condition, qui fut pris „ & tué pour le Roi. De quelque maniére que le Commentateur tourne ce passage pour y donner quelque sens, il n'en viendra jamais à bout, tant il est brouillé, on n'y sçauroit trouver une ombre de vraisemblance. Car si Dosithée avoit eu vent du dessein de Théodote, il n'avoit que faire de faire coucher qui que ce soit dans la chambre ou la tente du Roi. Quel seroit l'homme si stupide & si sot, s'il ne trempe pas dans la tra-

(a) *Dom Calmet. Comment. sur la Bibl. Mach. l. 3. c. 1.*

au point du jour dans le camp des ennemis. Comme il étoit nuit, on ne le reconnut point au visage, & il n'étoit pas plus reconnoissable par l'habit, parce qu'il y en avoit de toutes maniéres dans le camp. Il alla droit à la tente du Roi, laquelle il avoit auparavant remarquée pendant les escarmouches qui s'étoient faites tout auprès. Les premiers qu'il rencontra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, furete dans tous les coins, & manque le Roi, qui reposoit dans une tente différente de celle où pour l'ordinaire il mangeoit & donnoit audiance. Deux autres Officiers, & André le Médecin du Roi, y dormoient: il les poignarda tous trois & s'en revint impunément au camp, quoiqu'un peu inquiété au sortir des retranchemens ennemis. S'il n'avoit fallu que de la hardiesse, il eût réussi; mais il manqua de prudence en n'examinant pas assez où Ptolémée avoit coutume de reposer.

Les deux Rois, après avoir été cinq jours en présence, résolurent d'en venir à une bataille décisive. Ptolémée mit le premier son armée en mouvement, & aussitôt Antiochus y mit la sienne. Les phalanges de part & d'autre & l'élite des troupes armées à la maniére des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. Du côté de Ptolémée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il commandoit, avoit l'aîle gauche; & entre lui & la phalange étoit la cavalerie de Créte: suivoient de suite la garde du Roi, l'infanterie à rondaches sous le commandement de Socrates, & les Afriquains armez à la Macédonienne. A l'aîle droite Echécrates à la tête de son corps de cavalerie, à sa gauche les Gaulois & les Thraces; puis les étrangers de Gréce, Phoxidas à leur tête, ausquels étoit jointe la phalange Egyptienne. Des éléphans quarante furent mis à l'aîle gauche, où Ptolémée devoit commander, & trente-trois à l'aîle droite devant la cavalerie étrangére.

Du côté d'Antiochus, soixante éléphans couvroient l'aîle droite, où il devoit combattre contre Ptolémée, ils étoient conduits par Philippe, frére de laît du Roi. Derriére eux deux mille chevaux sous la conduite d'Antipater, & deux mille autres rangez en crochet; proche la cavalerie, les Can-

hison, qui négligeroit d'avertir son Maître qu'on en veut à sa vie, & de prendre des mesures pour se saisir de la personne de Théodote? Si le Juif avoit eu dessein de tromper celui-ci, il n'eût pas manqué de lui tendre un piége & de le faire prendre, le sens commun vouloit qu'il en usât ainsi, & le Roi lui eût témoigné sa reconnoissance. Il faut donc s'en tenir au narré de mon Auteur.

riots au front; puis les étrangers de Gréce; entre eux & les armez à la Macédonienne cinq mille Macédoniens commandez par Battacus. A l'aîle gauche deux mille chevaux que commandoit Thémison, puis de suite les archers Cardaces & Lydyens, les armez à la légére de Menedéme au nombre de trois mille; les Cissiens, Médes & Carmaniens; les Arabes & leurs voisins, qui touchoient à la phalange. Cette aîle gauche étoit couverte du reste des éléphans, que conduisoit un nommé Myisque Page du Roi.

Les armées ainsi rangées en bataille, les deux Rois accompagnez de leurs favoris & des Chefs allérent de corps en corps sur le front de la ligne pour encourager les troupes; ils s'attachérent surtout l'un & l'autre à leur phalange, dont ils espéroient le plus. Ptolémée étoit accompagné d'Arsinoé sa sœur, d'Andromaque & de Sosibe; Antiochus de Théodote & de Nicarque. C'étoient de part & d'autre les Chefs des phalanges. Les harangues de part & d'autre rouloient sur les mêmes motifs. Comme les deux Princes n'étoient sur le trône que depuis peu, & qu'ils n'avoient rien fait encore de fort mémorable, ils se servirent, pour animer les phalanges, de la gloire de leurs ancêtres, & des grandes actions qui la leur avoient acquise. Ils leur firent voir surtout, aux Officiers en particulier & à toutes les troupes en général, les grandes espérances que l'on fondoit sur leur valeur. Priéres, exhortations, on emploia tout pour les engager à bien faire leur devoir.

Après que les deux Rois eurent ainsi exhorté leurs soldats, ou par eux-mêmes ou par des truchemens, Ptolémée revint à son aîle gauche avec sa sœur, & Antiochus suivi de ses gens-d'armes à son aîle droite: sur le champ on sonne la charge, & les éléphans commencent l'action. Quelques-uns de ceux de Ptolémée vinrent fondre avec impétuosité sur ceux d'Antiochus. On se battit, des tours, avec beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près & se perçant les uns les autres de leurs piques. Mais ce qui fut le plus agréable, ce fut de voir les éléphans mêmes fondre de front les uns sur les autres, & se battre avec fureur. Car telle est la maniére de combattre de ces animaux. Ils se prennent par les dents, & sans branler de la place ils se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux plus fort détourne la trompe de son antagoniste; & dès qu'il lui a fait prêter le flanc, il le

perce à coups de dents, comme les taureaux se percent avec les cornes. La plûpart des éléphans de Ptolémée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphans d'Afrique. Ils ne peuvent soutenir ni l'odeur, ni le cri de ceux des Indes, ou plutôt je crois que c'est la grandeur & la force de ceux-ci qui les épouvantent & leur font prendre la fuite avant même qu'on les en approche. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Ces animaux aiant lâché le pied, enfoncérent les rangs qui se rencontrérent devant eux. La garde de Ptolémée en fut renversée. Antiochus tourna en même tems au dessus des éléphans, & chargea la cavalerie que commandoit Polycrates. Les étrangers de Gréce, qui étoient en-deçà des éléphans auprès de la phalange donnent sur les rondachers de Ptolémée, & les enfoncent d'autant plus aisément qu'ils avoient déja été desunis & rompus par leurs éléphans. Ainsi toute l'aîle gauche de Ptolémée fut défaite, & prit la fuite.

Echécrates à l'aîle droite attendit d'abord quel seroit le sort de la gauche. Mais quand il vit la poussiére portée contre ses gens, & que les éléphans n'avoient pas le courage d'approcher des ennemis, il envoia dire à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de Gréce, de charger ceux qu'il avoit en front : il fit en même tems défiler par la pointe de l'aîle son corps de cavalerie avec celle qui étoit rangée derriére les éléphans, & aiant évité par ce moien les éléphans de l'aîle gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des ennemis, & attaquant les uns en queue & les autres en flanc, il la renversa toute en peu de tems. Phoxidas eut le même succès. Car fondant sur les Arabes & les Médes, il les contraignit de prendre la fuite. Antiochus vainquit donc par sa droite, & fut vaincu à sa gauche. Il ne restoit plus en entier que les phalanges, qui au milieu de la plaine, dépouillées de leurs aîles, ne sçavoient que craindre ni qu'espérer.

Pendant qu'Antiochus triomphoit à son aîle droite, Ptolémée qui avoit fait retraite derriére sa phalange, s'avança au milieu, & se présentant aux deux armées jetta celle des ennemis dans l'épouvante, & fit naître au contraire dans tous les cœurs de la sienne de nouvelles forces & une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque & Sosibe marchent piques baissées contre l'ennemi. L'élite des Syriens soutint le choc pendant quelque tems; mais le corps que Nicarque conduisoit lâcha le pied d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, neuf

alors & sans expérience, & jugeant des avantages du reste de son armée par ceux de l'aîle qu'il commandoit, s'amusoit à poursuivre les fuiards. Enfin un des anciens qui le suivoient l'arrêta en lui montrant la poussiére qui étoit portée de la phalange vers son camp. Il accourt avec ses gens-d'armes au champ de bataille : mais tous ses gens aiant pris la fuite, il se retira à Raphie ; sa consolation fut, qu'il étoit victorieux autant qu'il avoit dépendu de lui, & qu'il n'avoit été vaincu que par la lâcheté & de la poltronnerie des siens.

Après que la phalange eut décidé de la bataille, & que la cavalerie de l'aîle droite jointe aux étrangers fut de retour de la poursuite des fuiards, dont grand nombre avoit été tué, Ptolémée se retira dans son camp, & y passa la nuit. Le lendemain il fit enlever & enterrer ses morts & dépouiller ceux des ennemis. Il décampa ensuite & marcha vers Raphie. Le premier dessein d'Antiochus après la défaite de ses troupes, étoit de ramasser tous ceux qui fuioient en corps, & de mettre le camp hors de cette ville ; mais comme la plûpart de son monde s'y étoit retiré, il fut obligé, malgré qu'il en eût, de s'y retirer lui-même. Il en sortit donc de grand matin avec les débris de son armée, & prit le chemin de Gaza, où il campa. De là il envoia demander ses morts à Ptolémée, & leur fit rendre les derniers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mille hommes d'infanterie & plus de trois cens chevaux, quatre mille prisonniers & cinq éléphans, dont trois moururent sur le champ de bataille & deux de leurs blessures. La perte de Ptolémée fut de quinze cens fantassins & de sept cens chevaux. Seize de ses éléphans restérent sur la place, la plûpart des autres furent pris. Ainsi finit la bataille de Raphie donnée entre ces deux Rois au sujet de la Cœlesyrie.



OBSERVATIONS

Sur la bataille de Raphie.

§. I.

Préparatifs des deux Rois pour en venir à une action décisive. Ordre de bataille des deux armées.

VOici une bataille autant complette qu'un Général d'armée puisse raisonnablement souhaiter. Elle ne ressemble pas à celle de Cadmus ou de Malplaquet, où le prétendu victorieux se trouve plus débiffé & plus éclopé que le vaincu. Je la regarde comme une des plus remarquables qu'aucune de celles que mon Auteur rapporte dans son Histoire, l'on ne remarque pas même la moindre chose du peu de vertu, de courage & d'intelligence dont on accuse les peuples de l'Asie de manquer absolument. Tout va ici du même branle, beaucoup de valeur & de conduite dans les Généraux des deux partis, beaucoup de courage dans les troupes & un grand ordre dans la distribution de chaque arme. J'admire l'exactitude avec laquelle Polybe traite cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée, si féconde en événemens extraordinaires. Celui de Raphie en fait la clôture. L'Auteur entre dans un détail de cette journée qui ne laisse rien à desirer aux Lecteurs militaires. Je ne doute nullement que ce grand homme n'ait travaillé non seulement sur d'excellens Mémoires, mais encore sur le récit des Officiers généraux & particuliers qui ont été les témoins de tant d'actions mémorables: car Antiochus a soutenu trois grosses guerres, celle de Molon, de Ptolémée & d'Achée. C'est par où ce grand Prince ouvre la scéne de sa vie toute militaire.

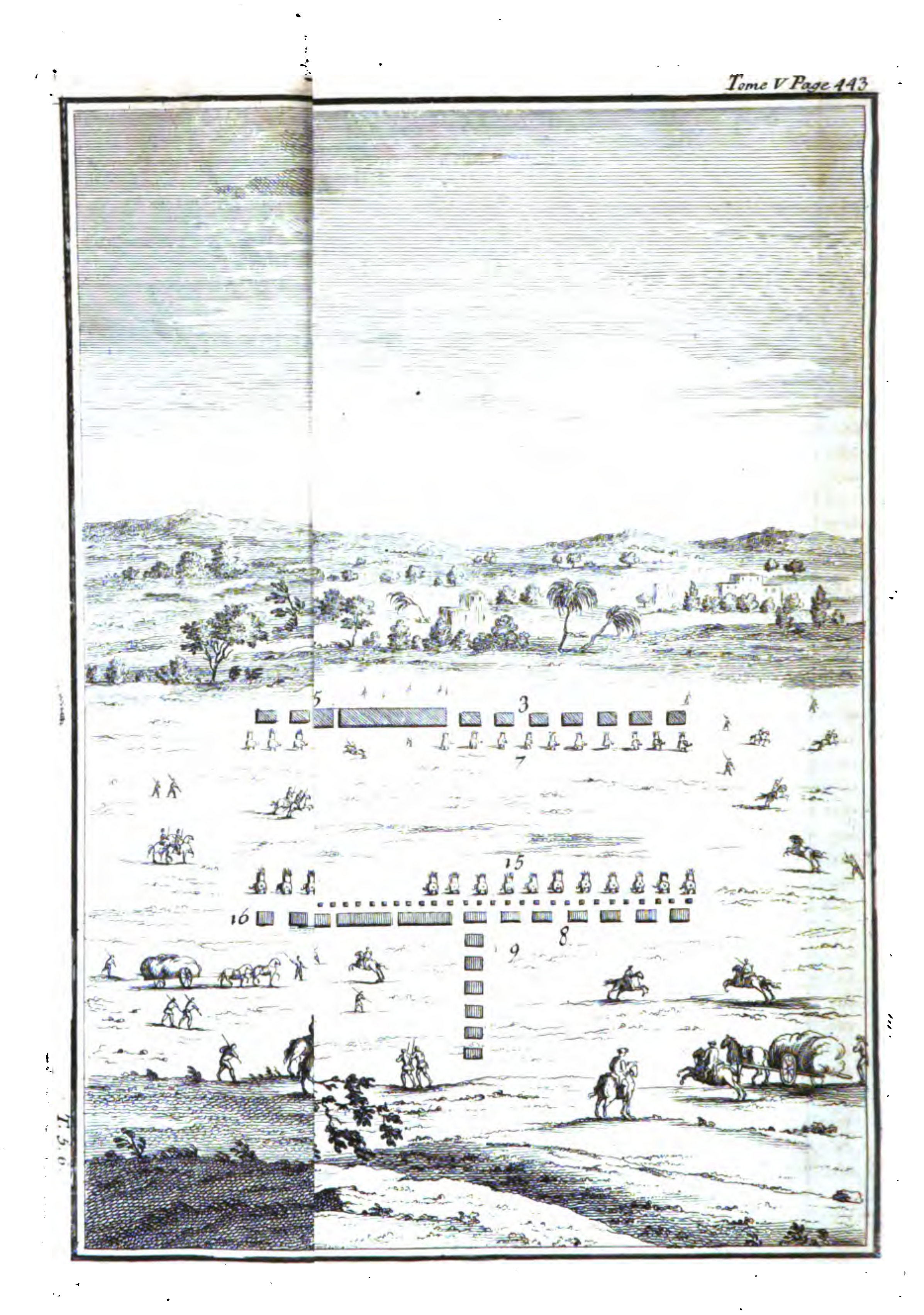
Notre Auteur entre en matiére par le dénombrement des deux armées & des différens peuples qui combattirent des deux côtez. Il explique encore la nature des armes de ces nations, car il paroît qu'il y en avoit qui étoient armées à la Romaine. Il ne nous dit rien de celles des phalanges, parce que le mot signifie un corps de piquiers rangez sur une seule ligne & sur une grande profondeur sans distinction des corps, c'est-à-dire sans aucun intervale entre eux: car ces phalanges ne différoient en rien de celles des Grecs. Les peuples de l'Asie avoient embrassé leur tactique & leur maniére de combattre depuis la mort d'Aléxandre le Grand, & leur discipline militaire n'étoit guéres différente. Les Egyptiens l'embrassérent en ce tems-là par le conseil de Sosibe. Je ne doute point qu'ils ne la suivissent auparavant; mais elle s'étoit corrompue sous plusieurs régnes, lorsque l'Egypte fut tombée dans le partage des Généraux d'Alexandre après la mort de ce Conquérant. Si je remontois plus haut, il me seroit aisé de prouver que les Grecs, qui traitoient de barbares toutes les autres nations, avoient emprunté des Asiatiques leurs armes & leur tactique. Heureusement ils ne les imitérent pas dans leur luxe, & perfectionnérent ce qu'il y avoit de défectueux

fectueux dans leur discipline & leur façon de combattre, outre qu'ils se rangérent sur moins de profondeur. Du tems de Cyrus & sous le régne de Crésus, les Egyptiens combattoient par gros bataillons quarrez à centre plein, comme cela se voit dans Xénophon. Chaque corps étoit de dix mille hommes tous piquiers. Les Perses ne pûrent jamais les rompre; mais lorsqu'ils virent que toute l'infanterie de Crésus avoit été mise en fuite, ils capitulérent bravement, comme auroit pû faire la plus forte citadelle qui auroit résisté longtems. Il étoit nécessaire que je fisse cette digression avant que de m'embarquer dans l'analyse de cette fameuse journée de Raphie.

Le conseil de Ptolémée jugea fort sagement qu'il falloit marcher droit à Antiochus, & le combattre sur les frontiéres de la basse Syrie avant qu'il pût s'en approcher & s'en rendre le maître: car il ne restoit plus de places fortes de cette frontiére que Gaza & Rhinocorure, qui étoient les seules forteresses importantes, & dont la prise ouvroit à l'ennemi une entrée libre dans l'Egypte, d'où il eût tiré ses convois pour traverser les déserts qu'il y a de là jusqu'à Péluse.

Ptolémée aiant fait tous ses préparatifs & établi ses magasins à Gaza, s'avança avec toute son armée jusqu'auprès de cette place, laissant sans doute Rhinocorure à sa gauche, où il passe un torrent qui sépare l'Egypte de la Judée. Antiochus averti de la marche promte de Ptolémée, & voulant lui épargner la moitié du chemin, tira droit à Raphie. Ç'eût été une imprudence aux Généraux Egyptiens d'attendre l'ennemi à Gaza: car s'il s'en fût approché & qu'il les eût combattus auprès de cette ville, & que la fortune ne leur eût pas été favorable, Antiochus leur eût coupé les vivres & la retraite tout en même tems, si victorieux il se fût posté entre Raphie & Rhinocorure.

Antiochus ne voulant pas laisser échaper une si belle occasion, marcha droit à Gaza; les Egyptiens informez de cette marche, décampent de Gaza. Apparemment qu'ils prirent un autre chemin pour s'approcher de Raphie, où ils arrivérent en cinq jours, & où ils campérent à cinquante stades de la place. S'il faut s'en tenir aux Cartes de Cellarius, cette armée fit huit lieues, car il n'y en a pas davantage, en cinq campemens; mais je crois qu'elle ne fit cette marche pesante que pour avoir le tems de ruiner & de fourrager le païs aux environs de Raphie, & d'obliger l'ennemi, faute de fourrage, d'en aller chercher bien loin, pendant qu'ils auroient tous leurs derriéres libres. Toute cette conduite de Ptolémée, ou pour mieux dire de ses Généraux, est très-remarquable & très-sage. Il vouloit courre les risques d'une bataille rangée, & se délivrer par-là de l'inquiétude de l'espérance & de la crainte: car il trouvoit là tout à souhait, surtout une belle & vaste plaine, où il pouvoit déploïer toutes ses forces, & c'est là qu'il choisit son champ de bataille, & où il attendit l'ennemi, qui n'inclinoit pas moins à un combat. Celui-ci hazardoit peu, si la fortune lui étoit contraire; au lieu que Ptolémée risquoit le tout pour le tout, à cause de l'éloignement & des déserts qu'il avoit à traverser jusqu'à Péluse. Il ne lui restoit que Rhiconorure pour toute retraite par le mouvement qu'il venoit de faire, & où il pouvoit se retirer par sa gauche: il avoit sans doute établi des magasins d'où il


5
3
7
15
16
8
9

courage & les prépara à de plus grands dangers, qui leur paroissoient beaucoup moindres qu'ils ne l'auroient été, si Antiochus eût attaqué en arrivant & tout à la chaude.

Les deux armées aiant été quelques jours en présence, comme dit Polybe, les deux Rois se déterminérent à donner bataille. Ce qui fait encore voir que la tête avoit tourné à Antiochus, c'est que l'Egyptien engagea l'affaire tout le premier, & s'ébranla pour donner. Voici en peu de mots l'ordre sur lequel les deux armées combattirent.

Ptolémée marcha à l'ennemi sur une seule ligne, la cavalerie (2) (3) sur les aîles & l'infanterie au centre, selon la coutume ordinaire, que je n'approuve pas trop, & surtout lorsque les aîles se trouvent en l'air & que leurs flancs sont à découvert; outre que le bon sens veut, comme c'est le sentiment de Montécuculi, que l'on couvre l'arme la plus foible par la plus forte, & en ce tems-là l'infanterie par la profondeur de ses files avoit peu à craindre à ses flancs, outre l'avantage de ses armes toutes de longueur. Les troupes étrangéres (4) (5), Grecs, Gaulois, Thraces & autres rangez par nations, flanquoient la phalange (6), les éléphans (7) partagez aux aîles de la cavalerie. Voilà la distribution de chaque arme, & l'ordre sur lequel Ptolémée se présenta contre Antiochus.

Celui-ci étoit de beaucoup supérieur à son ennemi en troupes & en éléphans, mais non pas autant que quelques Historiens le prétendent, & que mon Auteur le dit, ce qui me fait beaucoup soupçonner qu'il y a faute au texte par la négligence des Copistes: car s'il étoit vrai, il auroit extraordinairement débordé; ce qui ne paroît pas. Le dessein d'Antiochus étoit, à la vérité, de ne pas faire paroître toutes ses forces, pour empêcher l'ennemi de se précautionner à ses aîles; ce qui fut le sujet de sa tenaille ou de son crochet à la gauche de son aîle droite de cavalerie; mais cela ne lui servit de rien, comme l'on verra. Quoiqu'il en soit, Antiochus se mit en bataille dans un ordre semblable à celui de son ennemi, si l'on en excepte la droite de sa cavalerie, qui étoit disposée d'une maniére assez singuliére, & plus forte de la moitié que celle qui lui étoit opposée. Il mit d'abord deux mille chevaux (8) sur la même ligne opposez aux deux mille de la gauche de Ptolémée, les deux mille furent disposez en forme de crochet (9).

L'aîle gauche de la cavalerie (10) étoit de deux mille chevaux. La phalange (11) formoit le centre, flanquée à ses aîles de l'infanterie étrangére (12) (13) partagée par nations. Les éléphans (14) (15) couvroient les deux aîles de la cavalerie. Antiochus en mit un plus grand nombre à son aîle gauche, mais il fortifia beaucoup sa droite: car outre les éléphans, il les fit soutenir encore par tout ce qu'il avoit d'armez à la légére (16).

La description des deux ordres de bataille n'est pas aisée à bien éclaircir aujourd'hui, on l'entendoit du tems de l'Historien. Je ne sçai si c'est un défaut dans la langue Gréque, ou s'il faut attribuer cette obscurité à l'Auteur: elle est pourtant visible. Il faut être du métier pour la bien entendre, & pour placer certaines armes où elles doivent être. Tout autre qui ne seroit pas du métier, & qui auroit ignoré le poste des armez à la légére, les auroit placées sur la même ligne, ce qui eût été ridicule, ces sortes de

troupes ne combattant que de loin; & lorsque les deux armées s'abordoient, il passoient derriére la ligne par des retraites pratiquées entre les corps, où l'on poussoit certain nombre de files en avant ou en arriére pour leur donner un écoulement. Ces remarques étoient importantes. Il est de conséquence maintenant d'entrer dans quelque détail de cette fameuse journée, & de l'accompagner de réflexions pour une plus grande instruction. C'est ce que nous allons faire.

§. II.

Action. Faute d'Antiochus. Exemples de pareilles fautes.

LE dessein d'Antiochus étoit d'agir puissamment à sa droite, & de vaincre par cet endroit. Il crut qu'en portant le plus grand nombre de sa cavalerie à cette droite, avec ses éléphans soutenus de ses armez à la légére, il accableroit & doubleroit la gauche de son ennemi, où Ptolémée étoit en personne, seulement pour la montre, à la vérité; mais la présence d'un Roi, tout ridicule qu'étoit celui-ci, ne laisse pas de relever le courage & la hardiesse des troupes. A l'égard de la gauche, elle égaloit en forces la droite des Egyptiens. Mais je ne comprens pas comment ce Prince forma son crochet (9) à la gauche de la droite de sa cavalerie plutôt qu'à la pointe de son aîle: car alors par un mouvement facile & régulier, il étoit en état de doubler & d'envelopper en un instant la gauche de Ptolémée, & de tomber sur ses flancs & sur ses derriéres; au lieu qu'en plaçant le crochet à la gauche de son aîle, il ne pouvoit l'étendre assez promtement. Tout cela prouve que les deux armées n'avoient rien qui flanquât leurs aîles, & qu'Antiochus craignît que plaçant le crochet à la droite, l'ennemi ne s'en apperçût. C'est, je pense, la meilleure raison qu'on puisse donner pour le disculper de ce défaut, si l'on peut appeller défaut une chose qui ne nous apporte aucun préjudice, car son stratagéme eut tout l'effet qu'il en attendoit.

Comme il s'apperçut que ses éléphans étoient victorieux de ceux des Egyptiens, qu'ils avoient même renversé les gardes de Ptolémée, & que ses étrangers étoient déja engagez contre ceux des ennemis, il fait faire à droit, & étendant sa gauche, que le crochet remplaça par un quart de conversion aisé pour remplir le vuide qu'on lui laissoit, il tourne subitement sur le flanc de la gauche de Ptolémée, pendant que le crochet attaque de front cette gauche, qui fut renversée & totalement défaite. Si Antiochus eût pensé sagement & en homme expérimenté, il eût laissé courir cette aîle avec quelques troupes à ses trousses, & fût tombé sur les flancs & sur les derriéres de l'infanterie étrangére, dépouillée de sa cavalerie & de la la phalange Egyptienne; ce qui lui eût épargné bien de la honte, & acquis beaucoup de gloire. Mais il passa outre, & se mit aussitôt à la tête de cette aîle, sans songer à suivre son avantage, & sans se mettre en peine de ce qui pouvoit arriver d'une si étrange conduite, à peine concevable dans un Général d'armée, & encore moins dans un Roi. L'ennemi d'abord surpris de la déroute de sa cavalerie, reprit de nouvelles espéranees, lorsqu'il s'apperçut qu'Antiochus, bien loin de profiter de son avantage, avoit disparu comme le vaincu, abandon-

nant son armée dans le tems que sa présence étoit le plus nécessaire, en rendant inutile ce qu'il avoit de troupes victorieuses pour courir après des fuiards qui ne pouvoient plus lui nuire; l'ennemi qui remarqua une faute si prodigieuse, ne manqua pas d'en tirer parti par la sçavante mânœuvre d'Echécrates. Cet habile Officier, qui se trouvoit à la tête de l'aîle droite de la cavalerie Egyptienne, s'appercevant par la poussiére que la gauche de la cavalerie avoit été poussée & enlevée hors de son aîle, ne perdit pas un moment de tems. Il fait à droit avec son aîle, coule derriére les éléphans, qui couvroient son mouvement, & déborde extraordinairement la gauche des ennemis: par cette manœuvre il enveloppe cette gauche & envoie en même tems à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de la Gréce, d'avancer promtement & d'attaquer les étrangers d'Antiochus, qui fermoient la gauche de la phalange. Toutes ces troupes aiant donné en même tems & de front, chargérent avec tant de vigueur qu'ils les rompirent & les mirent en fuite.

Les phalanges ensuite en vinrent aux mains, de sorte que l'affaire devint générale. Celle d'Antiochus se voiant dénuée de ses aîles des étrangers & de la cavalerie de sa gauche, ainsi que de celle de sa droite, qui étoit après les fuiards, où le Roi étoit en personne, ne fit presque aucune résistance, & s'enfuit lâchement.

Antiochus brave & même entendu, mais en cette occasion fort malhabile & très-imprudent, victorieux à son aîle, s'imagine follement qu'il n'a plus autre chose à faire qu'à se mettre aux trousses des ennemis, sans songer que son infanterie n'a pas combattu, non plus que la cavalerie de sa gauche, & que l'ennemi peut aussi aisément vaincre du côté de sa droite qu'il avoit fait lui-même à la sienne; mais emporté par son courage & par une ardeur inconsidérée qui lui ôtoit le jugement; il fut longtems après les fuiards, lorsqu'on l'avertit qu'on voioit une grande poussiére qui s'étendoit du côté de son camp, & bien au-delà de son champ de bataille. Il fut saisi à cette nouvelle, il tourne tête de ce côté-là; mais il n'y avoit plus de remède: il vit toute son armée en déroute, à peine eut-il le tems de se retirer & de s'empêcher d'être coupé & taillé en piéces; » sa » consolation fut, *dit mon Auteur*, » qu'il étoit victorieux autant qu'il » avoit dépendu de lui, & qu'il » n'avoit été vaincu que par la » lâcheté & la poltronnerie des » siens. Beau sujet de consolation pour un Général & pour un Roi qui abandonne son armée pour courir après des troupes qu'il vient de battre, & qui est lui-même la cause de la déroute & de la perte de son armée! Tant est vraie la maxime de Végéce, que celui qui se laisse emporter inconsidérément à poursuivre les fuiards, lorsque la défaite n'est pas entiére, redonne la victoire à l'ennemi, & la lui assûre. *Qui dispersis suis inconsulte sequitur, quam ipse acceperat adversario vult dare victoriam.*

Antiochus est peut-être le seul des Rois ou des Généraux d'armées de son tems, si l'on n'en excepte Machanidas, Tyran de Lacédémone, à la bataille de Mantinée contre Philopœmen, qui soit tombé dans une semblable faute, pour ne pas dire pis; mais nous ne comparerons pas un Roitelet tel que Machanidas à un grand Monarque comme Antio-

chus, qui étoit un grand Capitaine, & qui devint peu de tems après un des plus dangereux ennemis du nom Romain. A cela près ces fautes sont si peu rares dans l'Histoire ancienne & moderne, qu'on en rencontre à chaque pas qu'on fait. Autrefois j'étois tout étonné dans mes lectures, lorsque je rencontrois de tels étourdis ; mais à présent ils ne me surprennent plus, j'en ai trouvé un trop grand nombre pour n'y être pas accoutumé. Ce grand nombre & la grossiéreté de la faute peuvent nous servir de bonnes leçons pour nous garder d'y tomber, si nous nous trouvions dans de semblables conjonctures.

Les Lacédémoniens, qui étoient de grands Maîtres dans la science des armes, avoient pour maxime de ne pas poursuivre longtems l'ennemi, mais seulement autant qu'il falloit pour s'assûrer la victoire & empêcher qu'il ne se ralliât. Ils avoient encore une autre raison, au rapport de Plutarque, c'est qu'ils ne croioient pas qu'il fût digne d'un grand courage de tuer ceux qui cédent & qui ne se défendent pas. Cependant ils oubliérent cette excellente maxime dans la retraite de Pyrrhus devant Sparte: car ce Prince aiant été repoussé dans son entreprise, fut suivi des Spartiates au-delà des bornes que ceux-ci s'étoient prescrites ; » ils me-» noient battant l'arriéregarde de » ce Prince avec tant de chaleur, dit Plutarque dans la Vie de Pyrrhus, » que sans s'en appercevoir, » ils étoient déja dans la plaine, & » fort éloignez de leur infanterie » qui n'avoit pû suivre. Pyrrhus, qui venoit de perdre son fils Ptolémée dans cette affaire, pénétré de douleur de cette perte, fit volteface & attaqua les Lacédémoniens avec tant de rage, qu'il en fit un meurtre effroiable. C'est dans des conjonctures semblables, & contre des troupes braves, aguerries & commandées par des Chefs excellens, qu'on doit user de prudence dans une victoire qui n'est jamais assûrée, lorsqu'il reste quelque corps en entier ou de réserve: car une bataille n'est pas gagnée pour avoir vaincu à une aîle, & même à un centre. Il faut être toujours dans une perpétuelle défiance dans une action générale, & se garder toujours des corps qui sont encore en entier & qui tiennent bon, & certes ce n'est pas sans raison qu'on dit qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit. Si le Prince Robert ou Rupert avoit fait usage de cette maxime, dont il avoit très-grand besoin, & qu'il eût fait une seule fois un tel pont aux Parlementaires sous le régne malheureux de Charles I. en 1644. la guerre eût été finie; mais le croira-t-on ? Ce Prince, qui étoit neveu du Roi, tomba trois fois & en trois différentes batailles dans une faute toute semblable à celle d'Antiochus: ce qui fut la cause des maux & des malheurs inouis de Charles: du moins s'il se fût corrigé à la troisiéme, il eût réparé le mal des deux autres, & les rebelles n'eussent jamais pû s'en relever. Je me bornerai à ces trois exemples que le Prince Robert me fournit, car je ne pense pas qu'on ait jamais ouï parler de chose semblable dans une même personne.

Le Roi aiant levé une armée contre ses sujets rebelles, & sçachant que le Comte d'Essex s'étoit éloigné de Londres pour suivre un corps de troupes Roiales, s'approcha de cette capitale. Essex, qui vit le dessein du Roi, fit volteface pour le suivre. Le Roi averti de ce mou-

vement, & craignant d'ailleurs que les troupes, qui étoient dans Londres, ne sortissent pour tomber sur sa marche, pendant qu'Essex le prendroit en queue, s'il en approchoit de trop près, prit le parti de tourner brusquement tête contre ce dernier. Deux armées, dont chacune fait la moitié du chemin, sont bientôt en présence; ces deux-ci se rencontrérent dans une plaine située entre le bourg de Keynston & la montagne d'Edgehill dans le Comté de Warwik.

Le Roi venoit par la montagne, du haut de laquelle on découvroit tous les mouvemens de l'armée rebelle, qui sortant du bourg entroit dans la plaine pour s'y mettre en bataille & faire face à celle du Roi, qui décendit la montagne sur deux lignes & une réserve, & dans une disposition à peu près semblable à celle de l'ennemi, contre lequel il marcha avec beaucoup de résolution. Le Prince Robert étoit à la droite, à la gauche le Comte de Wilmot, le Comte de Lindsei avoit le centre. Le Roi prit la réserve, & s'il ne l'eût fait la défaite de son armée étoit assûrée. Le Comte d'Essex mit à son aîle droite Balfort & Stapleton, le Colonel Ramsei à sa gauche, & prit le centre pour lui, afin d'être également à portée des deux aîles. Le canon aiant commencé à se faire entendre sans un grand effet, le Prince Robert qui commandoit la cavalerie de la droite, » fondit si impétueusement sur Ramsei, que non seulement il le fit plier, le rompit & le mit en déroute, dit l'Auteur * de la belle Histoire des Révolutions d'Angleterre, » mais le poussa même si loin, » qu'il arriva jusqu'au bagage des » ennemis laissé à Keynston, & le » donna en proie à ses gens. Si le » Palatin eût eu moins de feu, s'il » se fût moins laissé emporter, & » qu'au lieu de pousser si loin des » fuiards, qui ne pouvoient plus » nuire, il fût revenu sur ses pas, & » qu'il eût replié sur l'infanterie rebelle dépouillée de son aîle, dès-» lors l'action & la guerre étoient » finies, le Roi étoit maître. Mais » ce fut le défaut du Prince Robert » de perdre le fruit de sa valeur (a) » par l'excès de sa valeur même. Sa » faute n'étoit pas sans remède, si » son exemple n'eût pas entraîné » le Comte de Carnarvan après lui. » L'infanterie Parlementaire, voi» sine de l'aîle qu'on venoit de rom» pre, avoit été si effraiée d'une si

* *Histoire des Révolut. d'Anglet. liv. 9.*

(a) *Mais ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit de sa valeur par l'excès de sa valeur même.*] L'Historien brille ici plus qu'il n'est solide. Ce n'est pas la marque d'un excès de valeur que de poursuivre trop loin l'ennemi, lorsque les deux tiers d'une armée n'ont point combattu, la méthode des Lacédémoniens fait voir le contraire. Un véritable courage ne s'amuse pas à tuer ceux qui cédent & qui ne cherchent point à se défendre; mais de les laisser fuir, pour attaquer & combattre ceux qui résistent encore. Ce n'est donc pas un excès de valeur dans le Prince Robert de perdre le fruit d'un avantage remporté, pour se mettre aux trousses des lâches, qui cherchent à sauver leur vie plutôt qu'à l'ôter aux autres. Il eût mieux fait de dire que ce Prince perdit le fruit de sa valeur par un excès de vivacité & par défaut d'expérience. Il est rare que les Grands du monde ne soient pas imitez dans leurs fautes. Carnarvan éprouva cette contagion, & sa faute est d'autant plus grande que celle du Prince Robert étoit de toutes celles de la guerre la plus grande. Il ne l'apperçut pas. Ceux qui disent que *tout le monde fait des fautes, & que l'on ne s'apperçoit que des plus grossiéres*, se trompent beaucoup. Carnarvan en est un exemple, ainsi qu'une infinité qui lui ressemblent, anciens & modernes.

» subite déroute, qu'un régiment » de ce parti que commandoit le » Chevalier Forth, étant passé dans » l'armée du Roi à la faveur de ce » desordre, le Comte d'Essex ne » pouvoit éviter d'être taillé en » piéces, si Carnarvan qui com-» mandoit la seconde ligne de l'aîle » du Prince, au lieu de poursuivre » avec lui Ramsei, eût pris en flanc » l'armée ennemie du côté de l'aîle » rompue. Le Général rebelle vit » cette faute, & en profita pour » faire avancer un corps de réserve, » qui fit contre les Roialistes ce que » Carnarvan n'avoit pas fait contre » les Parlementaires.

Le combat devint furieux en cet endroit, & les troupes Roiales alloient succomber, si le Roi, qui s'étoit mis à la tête de sa réserve, n'eût marché promtement au secours de ses gens. Il donne en personne avec tant de conduite & de courage, qu'il rétablit les affaires presque desespérées avec un meurtre effroiable, lorsque la nuit sépara les combattans, & l'avantage demeura tout entier au Roi, sans qu'aucun pût pourtant s'attribuer le succès de cette bataille; le champ de bataille aiant été également abandonné des deux côtez. Charles eût pû se vanter de l'avoir gagné, s'il eût marché promtement à Londres, comme c'étoit son dessein; mais la plûpart ne furent pas de cet avis.

Là-dessus l'Historien éloquent fait cette réflexion : » l'esprit An-» glois, qui ne se dément point » même dans les plus attachez à la » Roiauté; l'esprit Anglois, dis-je, » toujours entêté de ces libertez si » funestes au repos de la nation, » porta la plus grande partie du » Conseil à s'opposer à son dessein. » Le prétexte fut qu'il étoit dange-» reux pour le Roi de l'exécuter, & » pour la ville que le Prince Robert » l'exécutât, comme il le vouloit, chacun le croiant capable d'y entrer le flambeau à la main; » mais la vé-» ritable raison des Généraux étoit » que l'on craignoit que le Roi, s'il » entroit dans Londres les armes à » la main, ne prétendît sur la na-» tion une espéce de droit de con-» quête, qui le rendît trop absolu.

Dans la seconde bataille qui fut donnée contre les rebelles Parlementaires, & s'il vous plaît la même année 1644. le Prince Robert commandoit l'armée en personne. Qui auroit cru qu'il eût oublié la faute qu'il avoit faite à celle d'Engehill? Il ne s'en souvint point du tout. Elle se donna dans la plaine de Morstonmoor. Il venoit de remporter quelques avantages considérables; il étoit très-brave, mais d'une prudence & d'une expérience médiocre. Avec ces deux derniéres qualitez, à moins que la fortune ne ne soit excessivement favorable, on réussit très-mal aisément dans une bataille rangée, & surtout lorsqu'on a affaire à deux vieux Guerriers expérimentez, & plus forts dans le nombre de leurs troupes. Le Prince Robert enflé de tant de bonne fortune, (car il venoit tout fraîchement de faire lever deux siéges, & de battre pleinement & entiérement un corps de six mille hommes,) se résolut de marcher à l'armée rebelle, sans attendre un corps considérable de troupes que lui amenoit Montrose, un des plus habiles Guerriers de son siécle. Il marche donc aux ennemis, qui le connoissant très-bien, inclinoient très-fort à une action générale. Les deux armées se trouvérent en présence le premier jour de Juillet. Ce fut dans cette journée que Cromwel commença à se faire connoître, il commandoit

sous

sous Manchester les troupes rebelles. Si cet homme extraordinaire ne se fût pas trouvé à cette bataille, le Prince Robert étoit victorieux, malgré sa vivacité ordinaire. Les deux armées se choquérent avec toute l'ardeur & la fureur possibles, & la journée fut une des plus sanglantes & des plus décisives dont on ait ouï parler, dit l'Historien. » La vic- » toire sembla d'abord s'être livrée » sans balancer à tout le parti Roia- » liste, les trois Généraux Parle- » mentaires aiant plié en même tems » & s'étant retirez en déroute.... » Cromwel avoit été blessé tout d'a- » bord; il s'étoit allé faire panser. » Dès qu'on avoit eu mis l'appareil, » il étoit retourné au combat, où il » avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre au- » roit suivi le torrent, & se seroit » laissé entraîner par des exemples » qu'il n'étoit pas honteux de sui- » vre, & à chercher son salut dans » la retraite. Il avoit l'esprit trop éclairé & le courage trop grand pour ne pas trouver des ressources dans les plus grandes extrémitez. Il trouva sous sa main une brigade encore en entier, & dès soldats un peu plus susceptibles de honte que les autres qui s'enfuioient, il les rallie, avec espérance de rétablir une affaire qu'on tenoit pour desespérée, fondé sur ce qu'il voioit que le victorieux, après une victoire qu'il croioit assûrée, étoit dans un aussi grand desordre que le vaincu. Sur cette observation, autant à la portée d'un esprit médiocre que des plus grands & des plus rafinez, secondé de David Leslé, Officier de réputation, il marche serré & en bon ordre à l'ennemi, qui n'en observoit aucun, tombe sur ceux qui méritoient encore quelque respect, pour n'avoir plus rien de capable de lui faire tête, les charge encore tout étonnez d'une chose à laquelle ils s'attendoient si peu, qu'il les met à leur tour en fuite. Tout fit joug après cela, le bagage, le canon, le champ de bataille & l'honneur, tout demeura à l'auteur d'une action si mémorable. On me demandera peut-être où étoit le Prince Robert? L'Historien répondra que ce Prince » aiant trop loin suivi les » fuiards à son ordinaire, trouva » à son retour la victoire entre les » mains de ses ennemis. On peut bien juger que comme Antiochus, il ne s'attribua pas la faute de cette disgrace; mais il exhala son chagrin contre le Comte de Newcastle & contre Hurry, & leur dit tant de choses desagréables, que l'un & l'autre quittérent la partie.

Les plus sages à la guerre sont ceux qui sçavent profiter de leurs propres fautes, & qui s'en corrigent tout au plutôt, vû qu'elles sont toutes capitales, & qu'il n'en fut jamais de petites; mais quel nom peut-on donner à ceux, qui connoissant par une triste expérience l'importance de ces fautes & les malheurs où elles nous précipitent, ne s'en corrigent pas pour cela, & tombent ensuite d'une premiére dans une seconde, & de là dans une troisiéme; & ces deux-ci, deux fidéles copies de la premiére? Le Prince Robert est peut-être le seul au monde qui ait eu le malheur de nous fournir un exemple d'une si grande rareté: car ce qui la rend plus recommandable, c'est qu'il ait pû dans l'espace d'une campagne, & dès l'ouverture de la suivante, tomber trois fois dans les mêmes fautes. Cela tient presque du prodige, & n'est que trop vrai en effet. Comme ce qui est arrivé peut sans doute arriver encore, je vais rapporter le troisiéme,

qui joint aux deux premiers fut la cause des malheurs inouis de Charles I.

La bataille de Naezby se donna la campagne suivante de l'année 1645. Charles s'y trouva en personne. Ce Prince impatient de combattre, marcha aux rebelles, sans attendre Goring, qui le venoit joindre, il les trouva en bataille dans la plaine de Naezby. » Fairfax commandoit au » milieu (a), Cromwel l'aîle droite, » Ireton la gauche. Le Roi aiant pris » le terrain nécessaire pour ranger » son armée en bataille, mit les » deux Palatins sur la droite à la » tête d'un corps de cavalerie, le » Chevalier Landgall à la gauche » pour en commander un second. » Lindsey & Asthley conduisoient » l'infanterie du côté des Princes: » Barde & Listey la commandoient » du côté de Langdall, le Roi vou» lut être au milieu. Le signal don» né, chacun s'ébranle & charge » avec une fureur digne d'une » guerre civile. Le Prince Robert » à son ordinaire fondit sur l'aîle » d'Ireton avec une impétuosité » que nul effort ne put retenir: en » un moment on la vit rompue, » peu après en déroute & bientôt » en fuite. Ireton y fut blessé de » deux coups, mis hors de combat » & pris prisonnier. Si l'ardent » Prince eût été corrigible au moins » à la troisiéme fois, si au lieu de » se laisser emporter à suivre trop » loin les fuiards, il fût revenu sur » ses pas, c'étoit fait de l'armée » ennemie. Mais ne l'aiant pas fait; Cromwel fit à son aîle ce que l'autre eût dû faire à la sienne; il laissa fuir l'aîle qui lui étoit opposée, & qu'il avoit battue, & repliant tout court sur l'infanterie, la prit en flanc & ensuite en queue, & quelque effort que le Roi fît, il fut totalement battu & de la maniére du monde la plus complette.

§. III.

Réflexions sur la manœuvre d'Echécrates. Soin qu'on doit prendre de la discipline. Eloge de Sosibe. Fautes d'Antiochus.

JE n'ai dit qu'un mot en passant de la belle manœuvre d'Echécrates, elle est tout-à-fait digne d'être remarquée des Connoisseurs. Bien qu'il y ait des exemples de ces sortes de stratagémes dans l'Histoire, ils sont si peu ordinaires, que je ne puis m'empêcher d'admirer celui-ci, comme s'il ne faisoit que de naître. Les Anciens ne sont pas les seuls qui s'en sont servis, les Modernes ont sçû fort bien les imiter. Ces sortes de mouvemens sont très-délicats & très-dangereux; mais comme ils sont peu communs, il arrive de là qu'on réussit toujours. De dégarnir une aîle pour renforcer l'autre, cela se pratique assez ordinairement. C'étoit la méthode de Milord Malborrough, il l'emploia fort heureusement à la bataille de Ramiliez.

La manœuvre d'Eréocles n'est pas du nombre de celles dont je parle, un esprit médiocre la feroit bien sans

(a) *Fairfax commandoit le milieu.*] L'Histoire du Pére d'Orléans est trop belle pour ne pas mériter qu'on la reléve dans les endroits où il n'écrit point dans l'exactitude militaire. On dit lorsqu'il s'agit d'Officiers Généraux, un tel avoit le centre ou commandoit au centre, & non le *milieu*. Lorsqu'on dit un tel commandoit la droite, cela veut dire toute une aîle de cavalerie, & non pas un corps. On ne dit pas non plus tels & tels conduisoient l'infanterie, mais tels & tels en avoient la droite, tels la gauche, & tel le centre. Au reste une déroute est une fuite manifeste. Il falloit dire, on la vit rompue, peu après dans une totale confusion & bientôt en fuite.

passer pour être des plus sublimes; mais ici le stratagéme est tout des plus fins, des plus hardis & des plus profonds: car il faut être tout cela pour les penser & pour réussir dans une chose si délicate; & ce qu'il y a d'admirable, c'est lorsqu'on est inférieur en nombre à son ennemi, & que l'on ne combat, comme en ce tems-là, que sur une seule ligne, & qu'on ne peut écarter une aîle de cavalerie & la séparer extraordinairement de celle de son infanterie, sans que l'ennemi s'en apperçoive; au lieu qu'en ce tems-ci, que nos armées combattent sur deux lignes, la ruse est beaucoup plus aisée à couvrir & à cacher à l'ennemi, outre que la fumée de toute une ligne ou de toute une aîle nous en dérobe la vûe, pendant qu'une premiére ligne, que la seconde remplace, ou que celle-ci marchant par son flanc derriére la premiére, pendant que l'autre attaque de front, étend son aîle & déborde par ce mouvement une droite ou une gauche, la double & l'enveloppe. C'est ce que fit Ethéocles à sa droite. Car voiant que ses éléphans qui couvroient toute son aîle, en étoient venus aux prises avec ceux de l'ennemi, & qu'ils élevoient une grande poussiére en l'air, il profita en habile homme de ce nuage de poussiére pour faire la manœuvre qu'il fit, qui étoit dans le même esprit que ce qu'Antiochus pratiqua lui-même à sa droite. Il faut bien posséder la guerre, & avoir une grande présence d'esprit & de jugement, & beaucoup de hardiesse pour prendre un tel parti sur le champ. Ce sont de ces coups de Maîtres, qui ne peuvent être exécutez que par des Généraux du premier ordre. Tel a été entre autres le Maréchal Duc de Luxembourg à la bataille de Fleurus en 1690. car il mit en usage une ruse à peu près semblable, qui est une des plus hardies dont on ait ouï parler depuis les Anciens. Il déroba un mouvement à M. le Comte de Waldeck, à couvert du château de Signy, & des villages qui étoient à la droite de sa cavalerie, d'où il tira celle-ci pour la faire passer à sa gauche: mouvement dont les ennemis ne s'apperçûrent jamais, & qui leur étoit caché par la hauteur des haies & des bleds: outre qu'en cet endroit le terrain alloit un peu en enfoncement, observation que j'ai faite trois ans après. Les ennemis ne s'en apperçûrent que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y apporter du reméde, leur droite se trouvant extraordinairement surpassée de celle qui lui étoit opposée, & qui formoit en-deçà un crochet: de sorte que tout ce que fit M. de Waldeck pour rendre inutiles les mouvemens du Général François, ne firent qu'empirer le mal bien loin de le corriger; ce qui rendit sa défaite beaucoup plus aisée, & donna à M. de Luxembourg plus de facilité pour faire avancer & charger tout en même tems son infanterie du centre, & de former deux coudes à sa droite & à sa gauche, dont les ennemis se trouvoient embrassez, sans que le mouvement qui fut fait à leur seconde ligne pût réparer un malheur déja décidé. Je ne dis que deux mots de cette grande journée, qui fut une des plus complettes dont on ait ouï parler depuis longtems.

Il y a une chose assez embarassante à l'égard du nombre des deux armées, par le dénombrement des nations qui combattirent dans cette fameuse journée de Raphie. Il paroît assez par la narration de notre Historien, qu'Antiochus étoit de beaucoup supérieur à Ptolémée. Il fortifia extrémement sa droite, où ce

Prince étoit en personne, comme je l'ai dit plus haut; mais il n'étoit pas moins en état d'étendre sa gauche & de surpasser à sa droite. Je soupçonne qu'il donna plus de hauteur à sa phalange pour rompre celle des Egyptiens par la pesanteur du choc & la hauteur de ses files impénétrables à la cavalerie, contre laquelle cette phalange pouvoit fort bien résister, quoiqu'elle fût attaquée de front, (car la grande profondeur d'un corps d'infanterie le met en état de faire front de toutes parts,) & donner le tems à Antiochus de venir au secours avec sa cavalerie victorieuse. Mais que deviennent ces troupes étrangéres? Leur lâcheté est à peine concevable, & celle de la phalange ne l'est guéres plus. Antiochus, qui mérita le surnom de Grand, en étoit peu digne en cette occasion: c'eût été même une merveille, si aiant fait ce qu'il eût dû faire après avoir battu & mis en fuite la gauche de Ptolémée, il eût été victorieux de son ennemi. Le seul reproche que Polybe lui fait, est l'unique cause de son malheur & de la honte de cette journée; & quel est ce reproche? Le voici: » Il ne fit pas grande attention, dit-il, à exercer son armée pendant l'hiver, & à la maintenir dans une exacte discipline; » persuadé qu'étant maître d'une » partie de la basse Syrie & de la » Phénicie, il ne faudroit point de » combat pour conquérir le reste.

Je laisse à juger aux gens du métier, si un Roi peut penser de la sorte soit dans la paix ou dans la guerre. Ce Prince apprit par la perte de cette bataille, qu'il ne s'étoit attiré une disgrace si accablante que pour avoir négligé la discipline militaire: car quelque habile & quelque hardi à entreprendre que soit un Général, s'il manque en ce point, toutes ses grandes qualitez lui seront absolument inutiles, & le précipiteront dans les plus grandes infortunes. On ne sçauroit trop répéter & trop inculquer dans l'esprit des Princes & des Généraux d'armées ce que je dis ici. La chose est d'autant plus grave, que le salut de leur état & leur gloire comme leur réputation en dépendent uniquement; & ce qui doit principalement les engager à maintenir les troupes dans l'observation des loix militaires, & à s'armer d'une rigueur inflexible pour en empêcher l'affoiblissement, c'est qu'il ne faut qu'un tems très-court, comme dit Homére, pour jetter les soldats dans l'oubli & le mépris de ces loix. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on ne sçauroit les rétablir que par la terreur des châtimens, ce qui n'est pas peu fâcheux & peu difficile. On doit conclure de là que le mal n'est pas peu de chose, outre qu'il est très-rare de trouver des Corbulons, c'est-à-dire des gens capables de se charger de guérir ces sortes de maux. Ce que dit Végéce est très-vrai. *In bello*, dit-il, *qui plus in angariis vigilaverit, plus in exercendo milite laboraverit, minus periculum sustinebit.*

Un Prince ou un Général d'armée, qui veillera sur la discipline de ses troupes, qui en fera son occupation la plus sérieuse pour en empêcher le relâchement, & couper court à la fainéantise par un continuel exercice, aura sans doute moins de danger à courre, & plus d'espérance de vaincre. Antiochus ne pensa pas à cette belle leçon, bien qu'elle fût plus vieille que le tems où il vivoit, & éprouva, à son grand malheur, qu'il eût dû la suivre. Sosibe, pour s'en être souvenu,

vint à bout de surmonter un ennemi si redoutable.

Qu'on ne me dise pas qu'une armée ne peut être corrompue dans l'espace d'un quartier d'hiver : six mois de repos, sans nul exercice, sans nul soin des armes, & dans les plaisirs & l'abondance de toutes choses, sont capables de changer les Officiers & les soldats en tout autres hommes. Il n'en fallut pas davantage à Annibal pour rendre son armée aussi vile, & aussi méprisable qu'elle avoit paru redoutable six mois auparavant à ses ennemis. Cette nouvelle n'auroit-elle pas passé jusqu'à Antiochus ? Il est même difficile de remettre des troupes déja corrompues & amollies par les plaisirs & par la mollesse, de leur faire oublier les douceurs passées par le retour des principes que nous avons abandonnez. Le triple du tems pourra à peine suffire, & ce ne sera pas dans une campagne, où l'on entre tout corrompu, qu'on les remettra en vigueur sans cabrer les soldats & les empêcher de sortir de leurs devoirs, puisque le défaut de discipline en les rendant lâches les porte à être mutins : car il n'est pas au pouvoir des plus grands Rois de rétablir, sinon avec beaucoup de tems, un vieux corps d'Officiers & de soldats accoutumez à combattre ensemble, & à souffrir les fatigues de la guerre, s'ils se sont négligez & abandonnez dans le repos & dans la mollesse. Je veux qu'Annibal ait été toujours le même ; mais il s'apperçut après les délices de Capoue, avec autant de honte que de chagrin, que ce n'étoient plus les mêmes soldats à la tête desquels il avoit remporté tant de victoires.

L'Auteur qui a fait le Paralléle de M. le Prince de Condé & de M. de Turenne, & qui met celui-ci au dessous de l'autre, ne me paroît pas fort exact. « Quelques troupes » que vous donniez à M. le Prince, » *dit-il*, vieilles ou nouvelles, con» nues ou inconnues, il a toujours la » même fierté dans le combat : vous » diriez qu'il sçait inspirer ses pro» pres qualitez à toute l'armée, sa » valeur, son action semblent lui » répondre de celles des autres. » Avec beaucoup de troupes, dont » M. de Turenne se défie, il cher» che ses sûretez avec peu de bonnes » qui ont gagné sa confiance, il en» treprend comme aisé ce qui pa» roît impossible.

M. de Turenne ne s'est jamais défié de ses troupes, si ce n'est de sa cavalerie, mais non pas toujours : il sçavoit bien la faire combattre à l'aide de son infanterie. Ce grand Capitaine n'en eut jamais beaucoup, & avec vingt mille hommes il sçavoit très-bien battre soixante mille des meilleures troupes de l'Empereur, & commandées par des Généraux expérimentez. M. le Prince ne s'est jamais trouvé à la tête de mauvaises troupes. Si cela lui fût arrivé, il eût sans doute conservé la même fierté & le même courage ; mais il ne leur eût sûrement pas communiqué & infusé l'un & l'autre. La fortune ne lui a pas toujours été favorable contre M. de Turenne, & celui-ci n'a pas toujours réussi contre lui. M. le Prince perdit la bataille de Dunkerque, il eut son tour aux lignes de Valenciennes, qu'il força au quartier du Maréchal de la Ferté. C'étoient deux grands hommes, comparables aux plus fameux Héros de l'antiquité. Tous les deux d'un caractére fort différent, l'un ardent & impétueux ressemble assez à Alexandre, & l'autre a toutes les bonnes qualitez de César sans en avoir les mauvaises. On me pardon-

nera cette digreſſion, ſi l'on conſidére que les Lecteurs militaires ſe plaiſent infiniment à celles de cette eſpéce, qui confinent toujours par quelque bout à la matiére que je traite, & que je vais reprendre.

Tout ce que dit mon Auteur de la conduite du Miniſtre de Ptolémée dans cet abîme de négociations où il engagea Antiochus, pour l'amuſer & gagner du tems; toute cette conduite, dis-je, eſt tellement admirable, que je ne vois pas que les hommes d'Etat & les Généraux d'armées puiſſent rien lire de plus inſtructif & de plus ruſé, & qui mérite le plus que je faſſe encore quelques remarques ſur la ſageſſe de cette politique: car l'Hiſtoire nous fournit peu d'exemples que des Princes ou des Républiques qui ſe ſont trouvez en pareilles conjonctures, en aient emploié de ſemblables avec tant d'adreſſe & de bonheur. Soſibe trouva les affaires de la guerre dans un deſordre épouvantable, & les troupes dans un tel relâchement & dans un tel oubli de leurs devoirs, qu'il vit bien qu'il lui ſeroit infiniment plus difficile de les tirer de cet état de molleſſe & de corruption, que de former de nouveaux ſoldats & de les rendre bons en introduiſant une nouvelle diſcipline, & en attirant en Egypte les meilleurs Officiers de la Gréce pour les dreſſer ſelon la méthode de leur païs, leur donner des armes ſemblables, & les accoutumer à leur maniére de combattre & de s'exercer. Il prit encore à la ſolde de ſon Maître un grand nombre de ſoldats étrangers qui avoient ſervi dans les armées de Demetrius & d'Antigonus, & fit voir par les nouveautez qu'il introduiſit dans les loix militaires, qu'on peut les changer & les abroger entiérement pour en prendre de meilleures, ſans que ces nouveautez puiſſent apporter aucun préjudice; au lieu que c'eſt toute autre choſe dans celles qui regardent le Gouvernement, où toute mutation eſt dangereuſe, bien qu'on reconnoiſſe l'importance d'en faire.

Un Miniſtre qui voit de ſi loin, & qui ſçait éloigner la guerre, qu'il ne ſçauroit plus éviter, du moins pour un certain tems, eſt toujours ſûr d'être en état de la ſoutenir & de la faire avec avantage, outre que l'eſpérance de la paix peut quelquefois faire que l'ennemi ſe relâche dans l'exercice des armes. Qui doute que cet habile Miniſtre ne comptât autant ſur ce relâchement par un deſir & une envie apparente de faire la paix, que pour avoir le tems de ſe mettre en état de faire la guerre & d'attaquer le premier, bien loin de prendre le parti de la défenſive, qui eût flêtri à jamais la réputation de ſon Maître? Car il s'apperçut aſſez de la néceſſité d'agir offenſivement pour recouvrer les places les plus importantes de la baſſe Syrie, dont Antiochus s'étoit rendu maître, contre toutes les loix de l'équité qu'on doit obſerver dans une guerre juſte & ſolemnelle. L'injure étoit trop viſible pour ne pas en tirer raiſon par la force des armes, outre qu'Antiochus n'avoit pas de petits deſſeins ſur l'Egypte. » En » matiére d'Etat, *dit un grand Miniſtre* *, les grands Princes ne peu» vent diſſimuler une injure ſans » s'expoſer à en recevoir bientôt » une plus grande, leur réputation » c'eſt leur plus grande force, c'eſt » leur plus puiſſant appui; s'ils en » ſouffrent la moindre diminution, » elle leur ſera plus nuiſible que la » perte d'une bataille. Semblables

* *Le Cardinal de Richelieu.*

» à ceux qui manquent de mettre » le pied sur le dernier degré, ils » tombent du haut de l'escalier en » bas. L'argent est inutile à un Roi » qui ne sçait s'en servir ni pour » conserver son honneur ni pour » étendre sa réputation.

Sosibe ne desiroit rien tant que la paix. Il ne cherchoit pas que son Maître envahît le bien des autres, mais qu'il recouvrât la basse Syrie, & qu'il y marchât à la tête d'une puissante armée. Il falloit qu'il comptât beaucoup sur la sagesse & la justesse de ses mesures, sur la discipline des troupes, sur l'expérience des Officiers & des Généraux qu'il avoit attirez en Egypte, pour aller au-devant de l'ennemi dans la basse Syrie dans la résolution de le combattre. Je suis persuadé qu'il ne la prit pas imprudemment & sans de grandes espérances, il connut parfaitement ses forces en les comparant à celles d'Antiochus. Il sçavoit très-bien qu'elles lui étoient supérieures en nombre, mais beaucoup inférieures à l'égard de la discipline militaire, & que ses soldats & ses Officiers n'étoient plus les mêmes. C'est ce que Polybe nous apprend. Sans ces considérations il n'eût jamais hazardé de mettre tout en risque, en débutant d'abord par une action générale. Végéce me fournit une maxime excellente. Il est difficile, dit-il, d'être surmonté par l'ennemi, d'en être battu, lorsqu'on a autant de connoissance de la qualité de ses forces que de celles de son ennemi. *Difficile vincitur, qui vere potest de suis & de adversarii copiis judicare.* J'ai crû devoir retracer à mes Lecteurs cette politique de Sosibe, car elle fournit admirablement de quoi nous instruire.

Voilà l'éloge de Sosibe; il en est bien digne, ce me semble, à le considérer dans ce point de vûe: c'est quelque chose d'être louable par certaines qualitez, quoique l'on soit peu supportable en d'autres contraires. Il paroît même dans cette bataille que Sosibe fit tout ce qu'on peut attendre d'un Général entendu & capable d'agir par lui-même. Polybe nous le fait assez connoître: car pour le Roi, bien qu'il y fût en personne, & la Reine même, ils ne faisoient que représenter; ce qui n'est pourtant pas d'un petit effet dans les armées. Franchement les Généraux d'Antiochus y firent moins par tout où ils furent placez. Leur conduite n'est pas sans reproche, & leur Maître étoit plus en droit de s'en plaindre que de ses soldats. Je suis persuadé que dans les batailles rangées qui se donnent dans une plaine, il faut engager le combat sur toute la ligne, c'est-à-dire que tout donne en même tems, & non pas commencer par une aîle ou par un centre. La raison de cela, est que si l'ennemi se trouve victorieux à l'endroit où il est attaqué, les troupes, qui ne sont pas encore entrées en engagement, étant témoins de cette défaite, se découragent ou rabattent beaucoup de leurs espérances; ce qui fait toujours un mauvais effet. Il vaut mieux donner tout d'un coup de toutes parts pour éviter un si grand desavantage: car tout donnant en même tems ceux de la droite ne peuvent pas voir ce qui se passe à deux pas d'eux, & tous combattent avec une égale espérance. Ceux qui sont témoins du succès des corps qui sont peu loin d'eux, où à la portée de leur vûe, s'animent & tâchent d'en faire autant de leur côté. Ceux mêmes qui ont vaincu, voiant les autres en peine, & qui n'ont pas eu le même succès, vont à leur secours,

ce qui les anime davantage, & fait qu'ils redoublent leurs efforts : car alors on cherche moins à poursuivre l'ennemi, qu'à finir aux endroits où la victoire est encore incertaine & en balance, & plus encore lorsqu'ils ont du pis. Si tout avoit donné en même tems qu'Antiochus, je suis persuadé que ce Prince, voiant ceux qu'il avoit à sa gauche engagez dans le combat sans avoir encore rien fait, se fût infailliblement replié sur l'ennemi pour le prendre en flanc.

Quelquefois une aîle donne plutôt qu'une autre, ou plutôt les aîles, & surtout dans les grandes armées, qui ne sçauroient combattre que sur un grand front. » Car toutes les fois, dit Plutarque dans la Vie de Marius, » qu'un front de bataille est fort » large & fort étendu, il arrive or» dinairement que les aîles sont » avancées & le centre enfoncé ; » ce qui confirme ce fait, ajoute» t-on, c'est l'apologie que Catulus » même fut obligé de faire, dans la» quelle il se plaignit hautement de » la malice & du mauvais tour qu'il » lui avoit joué. Peut-être n'y pensa-t-il pas, car Plutarque n'explique pas la raison pourquoi les grandes armées forment une courbe ou une espéce de croissant. C'est que ceux de la droite & de la gauche à mesure qu'ils sont plus éloignez du centre, ne le voiant pas assez pour s'aligner, comme il importe de le faire, & surtout dans certains terrains, s'avancent pour le voir, ou pour peu que la ligne vers ce centre soit un peu courbe, elle se courbera davantage : car ceux qu'ils auront à leur droite & à leur gauche s'avanceront plus, & cela augmentant jusqu'aux aîles le croissant sera plus ou moins profond selon l'étendue de la ligne ; ce qui me feroit assez croire que Marius ne fit pas cette remarque, & qu'il passa pour plus malin qu'il n'étoit en effet. On voudra peut-être sçavoir quel étoit le mauvais tour dont Catulus se plaignoit, on peut bien juger par le passage déja cité que Plutarque doit nous l'apprendre.

Baiorix, Roi des Cimbres, s'étant campé à quelque distance de l'armée, défia Marius de prendre le jour & le lieu pour décendre en bataille, & décider qui demeureroit le maître du païs. Le Général Romain accepta le défi, & aucun ne manqua au rendez-vous, qui fut dans la plaine de Verceil. » Ils se » mettent en bataille, *dit-il*. Catu» lus avoit sous lui vingt mille trois » cens hommes d'infanterie, & Ma» rius trente-deux mille. Catulus fut » mis au centre, & les troupes de » Marius furent rangées sur les aîles, » comme l'écrit Sylla, qui se trouva » à cette bataille ; & l'on dit que » Marius rangea ainsi l'armée mali» cieusement, dans l'espérance qu'a» vec les deux aîles il tomberoit sur » ses ennemis & les romproit, & » qu'ainsi la victoire seroit entiére» ment dûe à ses troupes, sans que » Catulus y eût aucune part, & » qu'il se fût seulement mêlé avec » les Barbares ; ce qui arriva effectivement.

Si Antiochus vouloit d'abord engager son aîle droite plutôt que l'autre, à cause qu'il y avoit placé l'élite de ses troupes, outre qu'il se trouvoit supérieur à celle de l'ennemi, il devoit ordonner aux Officiers Généraux de son armée d'attaquer en même tems à la gauche & aux phalanges. Il ne falloit pas même qu'ils attendissent cet ordre pour charger : au lieu que l'armée Egyptienne atttaqua de toutes parts ; & ce qui prouve que Prolémée avoit d'excellens Officiers Généraux & d'une

d'une grande valeur, c'est qu'ils ne s'étonnérent point de la défaite de toute leur gauche de cavalerie. Ils jugérent bien que s'ils donnoient le tems à l'ennemi de réfléchir sur l'avantage que le Roi venoit de remporter à sa droite, il augmenteroit de courage & de résolution, & qu'il arriveroit tout le contraire à leurs troupes, si elles venoient à s'appercevoir du malheur de leur gauche, & que l'ennemi donnant là-dessus ensuite de son avantage, il leur seroit plus difficile de la réparer & d'y apporter du reméde. Sur ces sages considérations ils prirent le parti que tout autres que ceux d'Antiochus eussent pris infailliblement: profitant de la faute de celui-ci, qui couroit après les fuiards, qui l'entraînoient à sa ruine, & du peu de résolution de ses Généraux, qui y concouroient de leur mieux; leur droite & tout le reste de la ligne s'ébranlérent presque en même tems avec tant d'ordre & de courage, qu'ils passérent sur le corps de tout ce qui osa leur résister: conduite admirable, qui nous apprend à ne jamais desespérer dans les plus grands accidens de la guerre, lorsqu'on ferme les yeux dessus, & qu'on prend le parti d'être les premiers à attaquer & tout à la chaude.

La lâcheté des troupes d'Antiochus, & l'ignorance de ses Généraux, sonr à peine concevables. Polybe en est tout surpris. Sans doute qu'Antiochus dut l'être beaucoup davantage, car il ne paroît pas qu'il fut fort loin après les fuiards. Il arriva lorsque son armée étoit dans une entiére déroute. Il me semble qu'étant à la tête de son aîle victorieuse, il étoit en état d'attaquer la cavalerie de Ptolémée, inférieure de la moitié, outre que la retraite ne pouvoit lui être interdite, quoique mon Auteur semble dire qu'il eut bien de la peine à la faire. Mais comment cela se peut-il au milieu d'une grande plaine? A moins qu'il n'y eût des défilez pour aller à Raphie, que les ennemis avoient devant eux. Je crois bien qu'il n'étoit pas en état d'attaquer l'infanterie ennemie; mais il lui étoit libre de l'éviter & de se jetter sur les traces de la cavalerie de Ptolémée, qui s'étoit peut-être débandée pour se mettre aux trousses des fuiards; & quand elle auroit marché en bon ordre, le Roi pouvoit attaquer: car il avoit quatre mille chevaux contre deux mille, sa cavalerie se fût alors ralliée & la plus grande partie de son infanterie. Avouons-le franchement, la tête lui tourna; ce qui est d'autant plus étrange, qu'on arrive sur lui avec des avantages infinis, qu'il étoit difficile de ne pas connoître.

Je ne blâme ici Antiochus que par conjecture; mais dans ce que je vais dire la faute est visible. Les débris de son armée se retirérent dans Raphie. Le Roi y arriva assez à tems pour les rallier sous la protection des machines de cette place, parler à ses troupes, leur faire voir la honte de leur défaite, & les engager à la réparer. Ce n'étoit pas assez que de penser simplement à la rallier. Ecoutons mon Auteur. » Le premier dessein d'Antiochus après la défaite » de son armée, *dit-il*, étoit de ramasser tous les fuiards, de les rallier & de camper hors de la ville, » il n'y étoit entré que malgré lui, » parce que la plûpart de ses gens » s'y étoient jettez. Rien n'empêchoit le Roi de les en faire sortir en donnant le premier l'exemple, & de prendre une résolution digne d'un Prince qui s'étoit acquis le surnom de Grand. S'il eût campé sous

les murs de la ville, il se fût bientôt apperçu que la perte d'une bataille n'est jamais si grande que l'on s'imagine, & que le mal est plus dans l'imagination que dans la chose même. M. le Duc de Weimar en donna une preuve manifeste après la disgrace de Rhinfelt, qu'il sçut si bien réparer, que cette action est tout ce qu'on peut imaginer de grand & d'illustre, comme je l'ai dit dans les Volumes précédens : car l'antiquité ne nous offre rien qui égale la gloire de ce grand Capitaine, où M. le Duc de Rohan eut très-grande part, lui aiant inspiré ce dessein. Antiochus ne perdit que dix mille hommes d'infanterie & trois cens chevaux, de sorte qu'il étoit encore de beaucoup supérieur à son ennemi, & en état de recommencer, si comme un Weimar & un Coligni il eût été supérieur à sa disgrace; mais c'est ce qui n'appartient pas à tout le monde. Voilà l'examen & l'analyse de cette bataille. Entrons maintenant dans les instructions & les regles de tactique que nous croions qu'on doit observer dans une occasion semblable dans un parti comme dans l'autre, sans nous écarter de nos principes & du systéme de tactique que nous avons embrassé.

§. IV.

Ordre de bataille dans une plaine rase selon le sentiment de l'Auteur.

Un Prince qui n'a pour tout fondement du succès d'une guerre qu'il veut entreprendre contre un autre, que la connoissance qu'il a de sa propre foiblesse, se trouvera exposé à de très-grandes disgraces, s'il ignore d'ailleurs le caractére de ceux qui sont au timon des affaires, au défaut du Maître, qui n'y entend rien. Car il arrive quelquefois qu'un Prince foible, incapable de sentimens, lâche & sans ambition, tel que Ptolémée, a des Ministres capables de grandes choses autant dans les affaires de politique que dans celles de la guerre. Il ne faudroit pas remonter fort haut dans les premiers siécles pour en donner des exemples, ils se suivent assez près-à-près : car la source de l'agrandissement des Roiaumes & des Empires ne se trouve pas toujours dans les Princes mêmes, & sur le trône. Je ne prétens pas parler ici de Ptolémée. Ces sortes de monstres seroient un peu rares dans l'Histoire, si Rome ne nous en avoit pas fourni à profusion dans ses Empereurs, mille fois plus horribles, plus tyrans, plus foux & plus ridicules que nuls autres du monde entier. Je parle ici des Princes qui ne sont rien de tout cela, bons & sages, mais qui se livrent, soit par hazard ou par choix, à des Ministres éclairez & capables. Deux Princes de cette portée, qui se succédent l'un à l'autre, avec de telles gens à la tête de leurs affaires, iront très-loin à la gloire, & se feront beaucoup redouter. Mais si après un Prince qui aura eu un bon Ministre, qui l'aura fait prospérer, il en vient un autre habile & éclairé, & qu'il soit ainsi secondé ; où n'irat-il pas ? J'ai lû dans je ne sçai quel Auteur une chose que je vais dire à propos de cela. La France se trouva dans un desordre extrême sous le Ministére du Cardinal Mazarin, & pendant la minorité de Louis XIV. Après la mort du Cardinal, la France passa d'un état de desordre & de trouble dans une puissance & une gloire surprenantes.

Ce changement eut trois principes, premiérement la sagesse du feu Roi & son amour pour la gloire, & ses plus grands ennemis ne lui re-

fusseront jamais ces qualitez-là ; l'habileté & la probité de M. Colbert, qui étoit chargé du soin de ses finances, la capacité & la fermeté de M. de Louvois, qui gouvernoit alors les affaires de la guerre. Ces trois principes sont la source de l'agrandissement des Roiaumes & des Empires. Je ne pense pas que qui que ce soit de mes Lecteurs accuse Ptolémée d'avoir contribué en rien au succès de la guerre contre Antiochus. Celui-ci se trompa donc, lorsqu'il s'imagina qu'un Prince aussi corrompu & aussi méprisable que Ptolémée, seroit incapable de faire un aussi bon choix que celui qu'il fit, & qu'il en seroit du Ministre comme du Maître. Il ne se trompa pas à certain égard. Sosibe pouvoit être en même tems capable de posséder tous les talens d'un Ministre & ceux d'un parfait scélérat, il en paroît assez dans mon Auteur dans ce dernier genre.

Antiochus ne regarda pas d'assez près à ce qu'il faisoit. Il n'eût pas moins fait la guerre, mais il l'eût beaucoup moins mal fait & avec moins de négligence. Il fut très-mal servi par ses espions en Egypte, & encore plus mal par ses Généraux dans une action de cette importance, & dont les suites furent encore plus fâcheuses que la honte même. Toute cette action nous fournit des instructions admirables à l'égard des batailles rangées dans les plaines rases & découvertes, où les armées de part & d'autre ne sçavent où flanquer leurs aîles. Il semble alors que le foible ne sçauroit combattre contre le fort, sans se voir surpassé extraordinairement à ses aîles. Je sçai bien qu'il y a des remédes que j'ai expliquez ailleurs en plusieurs endroits de cet Ouvrage ; mais on n'a pas toujours le tems de les appliquer. J'ai parlé de chariots d'arbres coupez & autres obstacles pour se couvrir, car il n'est pas question ici d'un retranchement, cela n'est pas de notre sujet, & regarde une autre partie de la guerre, mais seulement d'appuier les aîles à quelque chose ; ce qui n'est pas sans quelque défaut, & même sans desavantage dans une grande plaine, & surtout à la nation Françoise, dont l'humeur ne la porte guéres à attendre l'ennemi. Il le faut nécessairement, de peur qu'en avançant sur l'ennemi on n'abandonne ce qui nous couvre. Ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que si l'ennemi perd tant soit peu de terrain, ou qu'il soit repoussé, on ne sçauroit profiter de cet avantage sans tomber dans le défaut que j'ai dit : car on ne prend pas garde qu'en le poussant, les aîles se trouvent dépouillées de leur appui, & les flancs tout à découvert ; l'ennemi qui nous déborde est alors en état de nous doubler & de nous envelopper. Ajoutez à ce que je dis qu'un Général éclairé & hardi ne manque pas, malgré les obstacles qu'on lui oppose pour n'être pas débordé, de détacher un corps qui nous tourne & tombe sur nos derriéres. Ainsi dans ces sortes de terrains la supériorité peut beaucoup, & il semble que cela devroit être ainsi dans de semblables situations, & plus aujourd'hui que du tems des Anciens, à cause de la profondeur de leurs files, qui rendoit les corps plus difficiles à rompre : car cette grande épaisseur les mettoit en état de faire front de tous côtez ; au lieu que nos bataillons n'ont pas un tel avantage, & ne sont guéres moins foibles, choquez de front par un corps un peu plus épais qu'ils ne sont à leurs flancs, qui ne sçauroient tenir. On com-

prend par-là combien il est dangereux de combattre foible dans une plaine contre le plus fort ; ce qui prouve manifestement la foiblesse de notre méthode de tactique, absolument contraire aux regles de la guerre. Quel avantage y a-t-il à tirer de ces bataillons minces ? Aussi le foible a toujours beau jeu au milieu d'une vaste plaine, s'il suit une méthode toute différente : car en doublant ses files, il est assûré de percer, & je ne pense pas qu'il faille autre chose ; mais ce ne seroit pas assez pour ses flancs, qu'il doit couvrir de colonnes de deux sections (2), c'est-à-dire de deux bataillons qui ferment la droite & la gauche des deux aîles de la cavalerie, dont les escadrons seront entrelassez de pelotons (3), sans que les raisons de ceux qui ne les approuvent pas puissent me faire soupçonner le moins du monde que cette méthode ne soit pas tout ce qu'on ait pû imaginer de plus profond & de plus sensé. Apparemment que les Capitaines les plus célébres de l'antiquité, & les plus grands & les plus habiles Guerriers d'entre nos Modernes, ont eu tort d'enchâsser des pelotons de mousquetaires parmi les escadrons. Si on en croit un de nos Critiques, qui dit d'une maniére ironique : » Il faut avouer aussi » que les pelotons entrelassez ont » bien de l'obligation à la cavale» rie, si elle est victorieuse : car si » elle avoit plié, ils eussent été fu» rieusement mal menez par la ca» valerie ennemie. C'est dommage que cet Auteur n'ait pas été du tems de Henri IV. de Gustave-Adolphe, de M. de Weimar, de M. de Turenne, de M. le Prince & de tant d'autres, il n'eût pas manqué de les desabuser de ces pelotons ; vû que si la cavalerie plie, ce sera grande pitié de les voir sous le glaive du victorieux, & mal menez.

2 4 3 3 5 7 6 6 7 5 3 4 3 5
8 9 9 8

Ce n'est pas assez que de mettre les aîles de la cavalerie entre deux colonnes, il faut encore, si l'on a beaucoup de cavalerie, en inserer une au centre d'une section (4) pour la retraite des pelotons, au cas que la cavalerie vienne à s'en aller ailleurs, comme je l'ai déja dit. Je ferme encore les aîles de mon infanterie de deux autres colonnes (5) pour couvrir ses flancs, au cas que la cavalerie vînt à être battue, la chose du monde que les Généraux négligent le plus. Je fortifie mon centre de deux autres colonnes (6) pour faire effort de ce côté-là. Les bataillons (7) d'entre les colonnes sur huit de profondeur. La seconde ligne à peu près dans le même ordre, hors les colonnes (8), que je mets aux deux pointes des aîles, & à celles de l'infanterie (9). Dans cet ordre quelque débordé que l'on soit, on n'a rien à craindre, l'ennemi se repliera autant qu'il lui plaira, puisque cet ordre, peu dif-

férent des autres que j'ai donnez pour les plaines, n'exige pas d'attendre l'ennemi, mais de marcher droit à lui fusil sur l'épaule, & le laisser tirer pour l'aborder & le joindre la baionette au bout du fusil, & on le joint avec d'autant plus d'ordre & de promtitude, qu'aucun corps ne flotte à cause de la profondeur des corps, & par conséquent de leur peu de front, outre que le choc est plus pesant & plus vif: que si l'on vient à percer, comme il est impossible que cela n'arrive, tout ce qui outrepasse les aîles, quelque en entier qu'il soit, ne réparera pas le mal.

Un mouvement fait à quelqu'une des aîles de la premiére ligne, est la chose du monde la plus dangereuse & la plus délicate, lorsque c'est en présence de l'ennemi. Le plus grand homme parmi les Anciens en ce genre-là, a été Scipion: je ne parle pas ici des Grecs, sans doute plus grands Tacticiens & plus habiles en mouvemens généraux que les Romains. La maniére de nous ranger aujourd'hui est plus favorable pour les manœuvres rusées, car la premiére ligne couvrant la seconde, celle-ci peut s'étendre à droit & à gauche pour envelopper & doubler l'ennemi à ses aîles, en marchant par son flanc d'abord, ensuite en avant pour former un crochet par une conversion; mais il faut d'excellentes troupes pour ces sortes de mouvemens, & des Chefs intelligens; outre qu'il faut qu'ils soient faits avec toute la promtitude & la rapidité possible, & qu'on prenne bien son tems. Celui du Maréchal de Luxembourg à Fleurus est d'un grand Capitaine. Il vaut mieux lorsqu'on est le plus foible fortifier extrémement la premiére ligne, & refuser le centre & le reculer, pendant que les aîles avancent, qu'on fortifie le plus. Alors on partage la seconde ligne en deux corps vers les aîles, & ce sont ces deux corps qui doivent s'étendre en partie à droit & à gauche pour envelopper l'ennemi avec toute la vigueur possible: car si les aîles sont une fois battues, le centre ne tiendra pas. Les mouvemens qu'on peut faire aux aîles ne sont pas si difficiles que ceux d'un centre; mais ceux-ci pour être moins communs & plus sçavans, sont aussi plus capables de tromper l'ennemi. Végéce dit dans ses regles générales, qu'une armée aguerrie & disciplinée doit engager le combat par ses aîles. *Qui habet exercitatissimos milites, in utroque cornu pariter prælium debet incipere.* Ce terme d'*exercitatissimos* est très-bien là, car il n'y a pas peu de difficulté d'attaquer par les aîles, parce qu'il est ordinaire d'y porter tout ce qu'on a de meilleur; ce qui fait qu'on y trouve plus de résistance, & rarement y emploie-t-on le stratagéme, & c'est là pourtant où l'on peut le mieux ruser.

Un Général hardi & entreprenant ne s'embarasse guéres du nombre de ses ennemis, lorsqu'il peut suppléer à sa foiblesse par l'excellence de son ordre de bataille: c'étoit en quoi excelloient les Machabées contre de puissantes armées. Leur méthode ordinaire étoit de se ranger sur deux, trois ou quatre corps & sur une profondeur extraordinaire. J'ai donné cette méthode, que j'approuve fort, dans les Tomes précédens, où je renvoie le Lecteur; & pour peu qu'on l'examine, on sera peut-être de mon avis, lorsqu'on supposera un Général habile à la tête de soldats intrépides & audacieux. Les Machabées avoient cet avantage là; mais il serviroit de peu dans un Général malhabile, & les

Machabées étoient très-grands Capitaines, le pére comme les enfans. Ils avoient été dressez dans les mêmes principes de tactique, & s'en trouvérent très-bien. Un Général qui sçait son métier, sent bien que pour remporter la victoire il importe peu que le combat s'étende sur toute la ligne, un centre percé en décide presque toujours; mais lorsqu'on pénétre & qu'on ouvre celui-ci à pur & à plein, & qu'on en fait autant aux aîles, tout est perdu. Ce que faisoient les Machabées, & selon le nombre des gens qu'ils avoient, ils formoient plus de corps séparez extraordinairement les uns des autres, & abandonnez à eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils combattoient indépendamment les uns des autres. Chacun étoit de trois à quatre mille hommes sans aucune cavalerie, ou du moins fort rarement, & cependant ils avoient la hardiesse d'attaquer les ennemis, souvent quatre fois plus forts, & ne manquoient pas de les battre.

Cette maniére de combattre par grands corps séparez n'étoit pourtant pas particuliére aux Juifs, les Grecs s'en sont servis quelquefois. Les exemples ne sont pas rares dans les Historiens. J'en ai rapporté un assez grand nombre dans les Volumes précédens. Malgré cela je ne puis résister à la tentation de finir ce Paragrafe par un des plus mémorables de l'Histoire des Machabées, que je vais copier, non tout entier, mais dans ses principales circonstances. Je le tire du Supplément au Dictionaire de la Bible de Dom Calmet, où j'ai donné tous les ordres de bataille du peuple de Dieu, accompagnez d'Observations. Voici ce que je dis dans celui-ci.

» Je ne vois rien de plus beau » ni de plus admirable dans les an» ciens Historiens, que les harangues » que les Généraux faisoient à leurs » troupes pour leur relever le cou» rage dans les grands besoins. Cette » méthode, qui est excellente dans » la bouche d'un Général, & en» core plus dans celle d'un Roi, a » duré jusqu'au seiziéme siécle. Les » harangues d'Henri le Grand sont » remarquables dans son Histoire... » Judas Machabée dans la harangue » qu'il fit à ses soldats, n'oublia rien » de tout ce qui pouvoit relever leur » courage & exciter leurs espéran» ces. Il mit en usage la puissante » batterie de la religion, qui est » de toutes celle qui remue & qui » touche davantage le cœur, lors» que c'est un brave Guerrier tel » que Judas qui s'en mêle. Il leur » rappelle dans la mémoire tous les » secours que Dieu avoit donnez à » leurs péres, la défaite de l'armée » de Sennachérib, & finit par une » victoire beaucoup plus récente & » si extraordinaire, que les Com» mentateurs ne sont pas peu em» barassez à la trouver dans l'His» toire, & ils ne la fondent que sur » des conjectures qui paroissent un » peu forcées: Dom Calmet dit, *qu'il est assez croiable que l'affaire dont on nous parle ici, fut quelque entreprise des Galates sur la Babylonie, qui n'aiant point eu de suite a été négligée par les Historiens, qui ne s'appliquent guéres à rapporter les incursions des ennemis, lorsqu'elles ne sont pas liées à d'autres événemens de l'Histoire.* » Mais il me permet» tra de lui répondre, qu'il n'y a » point d'Historien, quelque abré» viateur qu'il soit, qui puisse omet» tre un événement aussi surpre» nant, puisque Judas dans sa ha» rangue dit que six mille Juifs, & » s'il vous plaît en belle plaine, avec » le secours du Ciel, avoient tué dans

» un combat six vingt mille Galates. » Un Historien seroit-il capable d'écarter un tel événement? Cependant l'Histoire n'en fait nulle mention; ce qui me surprend encore » plus que l'action des six mille hommes qui en tuent six vingt mille. » Car cet exemple n'est pas unique » dans l'Histoire profane.

» Cette guerre d'Antiochus avoit » d'abord porté la consternation » parmi les Juifs. Lysias, Régent » du Roiaume pendant l'absence » d'Antiochus Epiphanés, qui étoit » allé en Perse, *choisit tout ce qu'il y avoit de meilleurs Généraux, entr'autres* Nicanor & Gorgias.

» Judas aiant appris le dessein » d'Antiochus d'exterminer toute » la nation Juive, sentit bien les » difficultez qu'il y avoit de s'opposer à cette entreprise, le nombre, la valeur de ses ennemis » & l'expérience des Chefs l'étonnoient; mais il prit des mesures » dignes de lui. Pour dissiper ses » craintes, il établit une discipline » exacte parmi les troupes. Il introduisit le même ordre que David avoit établi sous son regne,..

» Gorgias sçachant que les Juifs » étoient résolus de vaincre ou mourir pour leur religion & pour leur » patrie, tenta une surprise nocturne, comptant de surprendre » Judas & de tailler en piéces sa » petite armée à la faveur des ténébres: il partit donc sur le soir, » s'étant mis à la tête d'un corps de » cinq mille hommes de pied & de » mille chevaux choisis, & marcha » droit au camp d'Israel. Judas informé du dessein de son ennemi, » ne perd pas un instant, décampe » au milieu de la nuit, profitant » de l'absence de Gorgias, dont il » craignoit la ruse & l'audace, il » tire du côté d'Emaüs & lui dérobe une marche. Gorgias, qui » le croit encore dans son camp, » s'en approche, & le trouvant » abandonné, s'imagine que les » Juifs ont pris la fuite, il les va » chercher, mais inutilement, dans » les montagnes, ne pouvant croire » qu'ils eussent tiré droit à leur camp.

» Judas y arrive, & Nicanor » surpris d'une avanture si extraordinaire & de la hardiesse de son » ennemi, ne sçait que penser de » l'entreprise de Gorgias, il crut » qu'il avoit été battu; cependant » à la vûë des Juifs il sort de son » camp, met ses troupes en bataille & les range selon la méthode des peuples de l'Asie, qui » étoit celle des Grecs, c'est-à-dire » l'infanterie au centre & la cavalerie sur les aîles.

» Pour Judas Machabée, *il divisa son armée en plusieurs corps, & en donna le commandement à ses fréres, Simon, Joseph & Jonathas, chacun d'eux aiant sous soi quinze cens hommes.* » Cela veut dire, en recourant » au premier Livre des Machabées, » qu'il la partagea en quatre corps, » puisqu'il est dit qu'il parut à la tête » de trois mille hommes. On voit » qu'il suit toujours sa méthode de » combattre par corps séparez sur le » front de la ligne & sur une très-grande profondeur.

» De toutes les batailles que les » Machabées ont données, je n'en » vois point qui soient plus accompagnées de cérémonies & de précautions que celle-ci. Il faut dire aussi » que le salut des Juifs en dépendoit, » tant les forces de leurs ennemis » étoient nombreuses, & les Chefs » aguerris & capables d'inspirer la » crainte & la terreur; mais le Général des Juifs par son habileté & » sa prudence surmonta tous ces obstacles.

CHAPITRE XVIII.

Tréve entre les deux Rois. Largesses des Puissances en faveur des Rhodiens.

ANtiochus après avoir fait enterrer ses morts, prit la route de son Roiaume. Pour Ptolémée il entra dans Raphie, & prit d'emblée toutes les autres villes. C'étoit à qui reprendroit son parti, & augmenteroit sa domination. C'est assez l'ordinaire des hommes dans ces sortes de révolutions de s'accommoder au tems: mais il n'y a pas de peuples qui soient plus naturellement portez à cette politique que ceux de la basse Syrie. Je crois aussi que ce fut alors un effet de l'affection qu'avoient auparavant ces peuples pour les Rois d'Egypte: car de tout tems ils ont eu pour cette Maison une très-grande vénération. Aussi firent-ils à Ptolémée des honneurs infinis: Couronnes, sacrifices, Autels, rien ne fut négligé.

Aussitôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte son nom, il envoia Antipater son neveu, & Théodote Hémiolien à Ptolémée pour traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille il ne croioit pas devoir compter sur la fidélité des peuples, & d'ailleurs il craignoit qu'Achée ne profitât de cette occasion contre lui. Rien de tout cela ne vint dans l'esprit de Ptolémée. Charmé des avantages qu'il venoit de remporter & de sa conquête de la Cœlesyrie, entraîné de plus par l'habitude qu'il s'étoit faite d'une vie molle & voluptueuse, loin de s'éloigner du repos, il n'y avoit que trop d'inclination. Il fit d'abord quelques menaces & quelques plaintes aux Ambassadeurs de la maniére dont Antiochus l'avoit traité: mais il consentit à une tréve d'un an, & envoia Sosibe à Antioche pour y faire ratifier le Traité. Après avoir ensuite passé trois mois dans différens endroits de la Syrie & de la Phénicie, s'y être assûré des villes, & y avoir établi Andromaque pour Gouverneur, il reprit avec sa sœur & ses favoris le chemin d'Alexandrie, où chacun connoissant le genre de vie qu'avoit mené ce Prince jusqu'alors, fut fort surpris (*a*) de la maniére

(a) *Chacun connoissant le genre de vie qu'avoit mené ce Prince jusqu'alors, fut fort surpris.*] Comme la science des armes est immense, & qu'il y en a bien peu

dont

dont il avoit terminé cette guerre. Le Traité conclu avec Sosibe, Antiochus revint à son premier projet, & se disposa à la guerre contre Achée.

Vers le même tems un tremblement de terre aiant ren-

à quoi celle-ci ne confine par quelque bout, on peut bien juger que la politique n'en est pas une des moindres parties. Les Egyptiens, dit Polybe, furent tout étonnez de voir un si indigne Prince abandonner son tabourin, tous ses instrumens musicaux, & les délices d'Alexandrie, pour endosser le harnois & se mettre à la tête de ses armées. En effet cela paroit surprenant, & si pourtant cela ne l'est pas tant qu'on se l'imagine, puisque les lâches vont à la guerre comme les plus braves. A la vérité le nombre de ceux-ci est le plus considérable, & l'autre ne l'est pas à beaucoup près tant; notez que je n'ai pas les soldats en vûe: Cela n'empêche pourtant pas que ce ne soit un très-grand mal dans les armées: mais il devient irréparable lorsqu'il s'en trouve un certain nombre parmi les Officiers Généraux. Un Ministre qui voit cela, ou qui soupçonne la timidité des uns & l'ignorance ou le peu d'expérience des autres, a beaucoup à craindre pour son Maître comme pour lui-même. Je suis tenté de croire que Sosibe, que Polybe nous représente comme un homme doué des plus excellentes parties de la politique, craignant que les affaires ne tournassent pas à son gré, vû la défaite de Nicolas & celle de la flote de Ptolémée, & que la campagne suivante ne fût pas plus heureuse que la première, crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'engager son Maître de marcher lui-même en personne contre Antiochus: pensée trop relevée pour entrer dans la tête d'un Prince fainéant & sans cœur. Elle ne pouvoit venir que de son Ministre, qui lui fit voir la nécessité de se mettre à la tête de ses armées. Deux raisons l'engagérent à le porter à cette résolution; la crainte qu'on ne lui imputât les mauvais événemens de cette guerre, si les choses n'alloient pas selon ses souhaits, & l'autre, que n'étant pas moins haï que son Maître, s'il n'étoit pas si méprisé, la haine ou la jalousie des Officiers Généraux conjurez contre lui pour le perdre, ne leur eussent inspiré le dessein de se faire battre; car il n'y a pas de meilleur expédient pour précipiter un Ministre puissant du faîte de son pouvoir au plus bas de la roue que les grandes disgraces, & ce ne seroit pas la première fois que cette haine ou cette jalousie, & les autres passions qui remuent les Courtisans & les Grands d'un Roiaume pour ruiner la fortune d'un Ministre impérieux, & souvent trop homme de bien, auroient fait perdre de grandes batailles de dessein prémédité. J'en ai remarqué un très-grand nombre dans l'Histoire; ce qui ne prouve que trop que les Courtisans ambitieux ne reconnoissent ni Souverain ni patrie lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, ou de se venger de leurs ennemis. Un Ministre puissant, quelque habile homme, quelque juste & quelque desintéressé qu'il soit, ne se trouvera-t-il pas exposé tous les jours à de semblables attentats, ou à des cabales formées pour le faire échouer dans tous ses projets, s'il n'imite Sosibe? Il y a de grandes vertus & des gens qui les honorent, qui les respectent & qui les aiment dans les Cours des Princes comme dans les Républiques; mais le nombre en est-il bien grand, & capable de balancer la puissance des autres? Sosibe étoit trop éclairé pour ne pas sentir combien il importoit à son Maître de se mettre à la tête de son armée, comme je l'ai dit plus haut. On sçait, dit un Auteur judicieux, que selon le cours de la nature celui qui paie de sa présence envahit le bien de quiconque n'en paie point, ou sauve le sien propre & sa réputation, ou que les hommes laborieux & hardis dépossédent à leur gré les hommes lâches & fainéans. Le sage Egyptien, plein de cette idée, engage son Maître fainéant à cette résolution, & lui fait voir sans doute qu'il n'y avoit rien de plus capable d'encourager ses troupes, de maintenir chacun dans son devoir, & de plus digne d'un grand Roi, que de combattre contre un autre qui vient pour le déposséder de ses plus belles provinces.

„ Quand quelqu'un voudra maintenir, „ *dit Montagne*, qu'il vaut mieux que le „ Prince conduise ses guerres par autre

versé le Colosse des Rhodiens, les murs de la ville, du moins pour la plus grande partie, & la plûpart des Arsenaux, ce peuple mit à profit (a) cet accident avec tant d'adresse & de prudence, que bien loin d'en avoir souffert, cela ne servit

„ que par soi, la fortune lui fournira assez d'exemples de ceux à qui leurs Lieutenans ont mis à chef de grandes entreprises: & de ceux encore desquels la présence y eût été plus nuisible qu'utile. Mais nul Prince vertueux & courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Sous couleur de conserver sa tête, comme la statue d'un Saint, à la bonne fortune de son Etat, ils le dégradent de son office, qui est tout en action militaire, & l'en déclarent incapable.

On se souviendra du beau mot de Vespasien, qui est certainement digne d'un grand Prince. „ Etant malade de la maladie dont il mourut, dit encore Montagne, il ne laissoit pas de vouloir entendre l'état de l'Empire, & dans son lit même dépêchoit sans cesse plusieurs affaires de conséquence: & son Médecin l'en tançant, comme de chose nuisible à sa santé: *Il faut*, disoit-il, *qu'un Empereur meure debout.* „ Voilà un beau mot, à mon gré, & digne d'un grand Prince. Adrian l'Empereur s'en servit depuis à ce même propos: & le devroit-on souvent ramentevoir aux Rois, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oisive, & qu'il n'est rien qui puisse si justement dégoûter un sujet, de se mettre en peine & en hazard pour le service de son Prince, que de le voir appoltroni lui-même à des occupations lâches & vaines: & d'avoir soin de sa conservation, le voiant si nonchalant à la nôtre.

Un Ministre, qui a grand pouvoir sur l'esprit de son Maitre, qui passe son tems à des occupations vaines & ridicules, comme faisoit Ptolémée, ne pouvoit lui donner de meilleures leçons pour l'en arracher, que de lui faire voir que la véritable gloire ne devoit consister que dans le travail & les vertus militaires, & la honte dans la paresse & dans les vices.

Cet habile Ministre sçut tirer son Maître du cloaque où il s'étoit malheureusement plongé, pour le mener à la guerre & le mettre à la tête de ses armées; métier digne d'un Roi, & l'école où il est difficile que les hommes les plus corrompus & les plus vicieux ne deviennent tout autres en très-peu de tems: car lorsqu'on ne voit que de bons exemples & d'honnêtes gens, on a honte de ne pas leur ressembler & de se conduire tout autrement qu'ils ne font. Jean II. Roi de Portugal n'eut pas besoin d'un Sosibe pour lui faire connoître qu'un Prince doit s'exposer pour le salut de son Etat, autant que pour sa propre gloire. Ce Prince informé que *Rio de la Rache*, forteresse importante qu'il avoit en Afrique, étoit assiégée par les Maures, & qu'elle étoit extrémement pressée, assembla aussitôt ceux de son Conseil pour voir les mesures qu'il y auroit à prendre pour la secourir, & leur dit qu'il se croiroit deshonoré s'il n'y marchoit lui-même en personne, pour retirer du danger de braves gens qu'il avoit jettez dans le péril où ils se trouvoient. Cette résolution hardie surprit tout le monde, l'on prétendoit qu'un Roi ne devoit pas s'exposer pour si peu de chose, & que l'évidence du danger étoit manifeste; ce qui fit que tous généralement s'y opposérent. Jean Abrantio, qui étoit un homme de tête & de courage, aiant été consulté, fut de l'avis du Roi, & dit entr'autres choses: *Ceux qui sont assiégez sont en danger, que ceux qui sont dans la résolution de les secourir y soient aussi.* . . . . Le Roi approuva cet avis, & se mit en état de l'exécuter; mais le Roi de Fez en aiant été averti, offrit une tréve aux Portugais, pendant laquelle ils sortirent de l'Isle Gratiosa, où le fort étoit apparemment bâti.

(a) *Ce peuple mit à profit cet accident avec tant d'adresse.*] Tout ce texte de mon Auteur n'est pas indigne de la curiosité des Lecteurs, peut-être que le Commentaire ne l'excitera pas moins. L'Historien avoue franchement que les Rhodiens profitérent de leur infortune avec beaucoup d'adresse. Je crois que la rhétorique de leurs Envoiez dans les Cours des Princes eut plus d'efficace que la grandeur de leur mal. La ville ne fut

qu'à augmenter & à embellir leur ville. On voit par-là combien la vigilance & la prudence l'emportent parmi les hommes sur la négligence & la mauvaise conduite. Avec ces deux défauts les évenemens mêmes heureux sont funestes ; a-t-on les

point bouleversée, il n'y eut qu'une partie de leurs merveilles, leur arsenal & leur Colosse, qui se sentit de cet accident. Je le trouve moins surprenant que la magnificence des Princes qui les secoururent dans leur malheur. On ne pouvoit pas dire de ceux des tems antiques, comme de la plûpart de ceux qui sont venus tant de siécles après eux, & même peu de tems après, s'il faut en croire Polybe, qu'ils ne mesurent pas toujours leurs dons & leurs présens à la grandeur de leurs Etats, ou de leurs richesses. Ici leur cœur est plus grand que ne le sont les maux des Rhodiens, quand même leur ville eût été entiérement renversée. Je crois que la chûte de leur Colosse les toucha beaucoup plus que celle de leurs murailles & de leur arsenal. Quand je lis cette longue énumération & cette profusion de présens que les Rhodiens tirérent de tant de Rois & de Républiques, j'en suis tout surpris ; car l'on peut dire que sans ce malheur cette République n'eût jamais été si riche, si opulente & si heureuse qu'elle la fut depuis. Tout cela me persuade beaucoup plus que toute autre chose ce que dit le célébre Bénédictin Dom Bernard de Montfaucon dans son Supplément de l'Antiquité expliquée (a), que *l'or des anciens Perses surpassoit tout ce qu'il y a aujourd'hui d'or dans le monde.* Il prouve cela d'une maniére où il n'y a pas le mot à dire. Encore a-t-il oublié les richesses immenses du palais d'Ecbatane dont parle Polybe, & véritablement tous les secours que ceux de Rhodes reçûrent avec tant de magnificence, venoient des Rois d'Asie & de celui d'Egypte, qui leur fit de très-grands présens. J'avoue que cette République dut tout son bonheur à son Colosse, qui représentoit le Soleil, qu'ils adoroient comme le Dieu & le Patron de leur ville. C'est le premier bien que cette statue gigantesque fit en tombant tout de son long dans la mer, puisqu'elle produisit une si grande abondance de biens & de richesses à cette République, que je ne pense pas qu'on ait jamais rien vû de semblable ; ce qui la mit en état de faire pêcher son Dieu avec beaucoup de pompe & de reconnoissance. Il sembloit ne s'être noié que pour leur procurer de plus grands biens, car tous les Rhodiens en profitérent ; au lieu que les autres statues de bois ou de métal des autres Dieux n'enrichissoient que les Prêtres. Ecoutons ce que quelques Auteurs disent de cette statue, il se trouvera un bon nombre de mes Lecteurs à qui cette merveille est tout-à-fait inconnue.

Le Colosse de Rhodes, qui enjamboit l'entrée de son port, est célébre dans l'Histoire : aussi fut-il mis au nombre des sept merveilles du monde. Il étoit d'airain & si prodigieusement grand, qu'il avoit cent soixante-dix coudées de hauteur, ou cent cinq pieds, selon Festus ; mais beaucoup d'Auteurs prétendent qu'il étoit plus haut. Cette énorme statue représentoit le Dieu des Rhodiens, qui étoit le Soleil. Ils le firent élever après la levée du siége de leur ville, que Demetrius attaqua inutilement. Ce fut l'ouvrage de Charez Ligdien, disciple de Lysippe : il mit douze ans à cet ouvrage. On peut bien juger qu'il étoit creux en dedans. Il fut renversé, dit Pline, cinquante-six ans après qu'il eut été posé sur ses deux bases. Je crois que les deux tours qui défendoient l'entrée du port lui servoient de pieds-d'estaux, ou que ceux-ci touchoient aux tours. Il demeura dans cet état jusqu'au tems de Pline, & l'on prétend, & Dom Bernard de Montfaucon est de cet avis, que Pline se trompe, lorsqu'il assûre qu'il fut renversé cinquante-six ans après qu'il fut posé, & que cela n'arriva que quatre-vingt ans après sa dédicace. Il fut depuis redressé sous le régne de Vespasien. Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de Rhodes, Mavia un de leurs Généraux trouva le Colosse sur le ventre, & le vendit à un Juif, qui l'aiant fait mettre en piéces, en chargea neuf cens chameaux. On prétend qu'il avoit demeuré debout enjambant du port trois cens soixante ans, ce qui n'est pas véritable.

(a) *Tom. 3. liv. 5. ch. 1.*

deux vertus oppofées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodiens dépeignant avec des couleurs atroces l'accident qui leur étoit arrivé, & foit dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Ambaffadeurs, foit dans les converfations particuliéres, faifant toujours leurs plaintes avec beaucoup de nobleffe & de zéle pour leur République ; ils touchérent tellement les villes, & principalement les Rois en leur faveur, que non feulement on leur fit de grands préfens, mais qu'on leur avoit encore obligation quand ils les recevoient.

Il faut faire quelques remarques fur ce narré. Selon les proportions du pouce & des doigts de ce Coloffe, il devoit certainement être plus grand que Feftus nous le dit; & quand même fes doigts n'auroient pas été proportionnez à fa hauteur de cent cinq pieds, n'eft-il pas bien ridicule de dire que le Juif qui l'acheta en chargea neuf cens chameaux, chacun portant huit cens pefant, qui eft le double de la charge d'un mulet. Sur ces neuf cens chameaux le grand Scaliger eft tombé dans une erreur de calcul qui n'eft pas petite, & que bien des gens lui ont reprochée : il réduit la charge des neuf cens chameaux à 144. quintaux, au lieu que le total monte à 7200. milliers. Ce poids me furprend plus que l'erreur de Scaliger. La ftatue devoit pefer au moins le triple. Qu'on remarque bien une chofe, c'eft qu'une piéce de canon de 24. péfe ordinairement cinq milliers, & quelque chofe davantage. Le Coloffe devoit avoir tout au moins fept à huit pouces d'épaiffeur de la ceinture en haut. A l'égard du bas, il falloit néceffairement que cette épaiffeur fût double par l'attitude de la ftatue. Je laiffe à juger le nombre de chameaux qu'il eût fallu pour la tranfporter par piéces, à peine tous ceux de l'Afie euffent-ils pû fuffire : & pour preuve qu'elle devoit pefer infiniment davantage que la charge de neuf cens chameaux, on n'a qu'à proportionner la ftatue équeftre de Louis XIV. j'entens celle de la place de Vendôme, avec ce Coloffe; il fera aifé de conclure que je n'avance rien que de raifonnable. On peut même déterminer la hauteur de la ftatue, qui fut faite par un habile & excellent Maître, par la groffeur de fon pouce que l'Hiftoire nous a confervée, & l'on conviendra qu'elle devoit être beaucoup plus grande.

M. de Tillemont dans fon Hiftoire des Empereurs, dit que l'an 74. de J. CH. on fondit à Rome un Coloffe d'airain de cent ou cent dix pieds. Suétone le pouffe jufqu'à fix vingt. Il dit qu'il avoit été fait fous le régne de Néron, & qu'on en ôta la tête, auffi vuide de cervelle que celle de fon fondateur, pour y mettre celle du Soleil fous la figure de Tite. Il y avoit un grand nombre de ftatues coloffales à Rome. Celle de Jupiter Olympien, qui fut le chef-d'œuvre de Phidias, étoit fi prodigieufement grande, que ce Dieu qui étoit affis n'auroit pû fe lever, difent les Hiftoriens qui en ont parlé, auffi bien que les Poëtes, fans percer de fa tête la voûte du Temple. Les Egyptiens étoient encore dans le goût de ces fortes d'ouvrages ; mais on ne voit pas qu'ils en fiffent d'autres que de pierres. Paul Lucas dans fon Voiage d'Egypte, parlant des ruines d'une grande ville, qui eft apparemment l'ancienne Thébes à cent portes, dit qu'il remarqua quantité de buftes de figures d'hommes de plus de trente pieds de haut. Les ruines & les débris d'une fi fameufe ville font infiniment plus dignes d'admiration que les reftes de ces fameux monumens des Romains :

Laudandis pretiofior ruinis. Sidon. Apol.

Rien n'eft plus furprenant qu'une tête coloffale qu'il vit fur une des piramides qui regarde du côté du Caire, d'une groffeur prodigieufe. Elle avoit environ cent pieds de tour & feptante du menton en haut. Il dit qu'elle eft toute d'une piéce, & qu'on la croit creufe par dedans.

Hiéron & Gelon leur donnérent soixante-quinze talens d'argent, partie comptans, partie paiables peu après, pour l'huile des Athlétes, des chaudrons d'argent avec leurs bases, des vases à mettre de l'eau, dix talens pour les frais des sacrifices, dix autres pour faire venir de nouveaux Citoiens, en sorte que la somme entiére montoit à près de cent talens. Outre cela ils exemtérent d'impôts ceux qui navigeoient à Rhodes, & leur envoiérent cinquante catapultes de trois coudées. Enfin après avoir tant donné, comme s'ils eussent été encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux statues dans leur place publique, dont l'une représentoit le peuple de Rhodes, & l'autre le peuple de Syracuse, qui lui mettoit une couronne sur la tête.

Ptolémée leur fournit aussi trois cens talens d'argent, un million de mesures de bled, du bois pour bâtir dix vaisseaux à cinq rangs de rames, & dix à trois rangs, quatre mille poutres proportionnées du bois d'où découle la poix, mille talens de monnoies d'airain, trois mille pesants d'étoupe, trois mille voiles & trois mille mâts, trois mille talens pour relever le Colosse, cent Architectes, trois cens cinquante manœuvres, & quatorze talens par an pour leur nourriture, douze mille mesures de bled pour les jeux & les sacrifices, & vingt mille pour la subsistance de dix vaisseaux à trois rangs. La plûpart de ces choses furent données sur le champ, & le tiers de tout l'argent.

Antiochus de même leur fit présent de dix mille poutres depuis seize coudées jusqu'à huit, pour faire des coins; sept mille de sept coudées, trois mille talens de fer, mille talens de poix, mille mesures de poix liquide, & leur promit outre cela cent talens d'argent. Chryseis sa femme donna cent mille mesures de bled, & trois mille talens de plomb.

Séleucus, pére d'Antiochus, ne se contenta pas de ne point tirer d'impôts de ceux qui navigeoient à Rhodes, ni de leur donner dix vaisseaux à cinq rangs de rames avec tout leur équipage & deux cens mille mesures de bled, il leur donna encore dix mille coudées de bois & mille talens de résine & de cheveux.

Ils reçûrent à peu près les mêmes libéralitez de Prusias, de Mithridate, de toutes les Puissances qui étoient alors dans l'Asie, de Lysanias, d'Olympique, de Limnée. Il seroit difficile de nombrer les villes qu'ils engagérent à les secourir.

Quand on considére le tems où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on est surpris de ses progrès, des richesses des Citoiens, des richesses de la ville en général : mais si l'on fait réflexion sur sa situation heureuse, sur l'abondance des biens que les étrangers y apportent, sur l'assemblage de toutes les commoditez qu'on y trouve, loin de s'étonner, on trouve que cette ville est encore moins puissante qu'elle ne devroit être.

Au reste si je suis entré dans un si grand détail, c'est premiérement pour faire connoître quel fut le zéle des Rhodiens pour relever leur République : zéle qu'on ne peut ni trop louer ni trop imiter. C'est en second lieu pour opposer les libéralitez des Rois précédens (*a*) à la lésine de ceux d'aujour-

(a) *Pour opposer la libéralité des Rois précédens à la lésine de ceux d'aujourd'hui.*] Mon Auteur met ici en opposition la générosité & la magnificence des présens des Souverains précédens à la petitesse, ou si l'on veut à la lésine de ceux de son siécle. Je ne sçai s'il juge équitablement, je crois que non : il faut avoir égard aux tems. Ces Puissances de l'Asie n'étoient plus les mêmes lorsqu'il écrivoit son Histoire, elles avoient essuié de longues & ruineuses guerres, & l'avarice des Romains qui les avoient vaincues & presque soumises, avoit passé sur leurs trésors comme un feu devorant, ou comme un torrent qui emporte tout : car il est certain qu'après la guerre d'Antiochus une grande partie de l'or de l'Asie avoit été transportée à Rome, aussi bien que celui de la Gréce & de la Macédoine : l'Egypte étoit comme soumise aux Romains, & presque toutes les Puissances de l'Asie leur étoient tributaires. Si mon Auteur avoit bien réfléchi sur cela, il auroit trouvé que les dons & les présens des Rois de son tems étoient proportionnez à leurs moiens. Ils l'étoient par conséquent à la grandeur de leur ame, & s'ils avoient égalé la largesse de leurs prédécesseurs, ils eussent été prodigues plutôt que généreux. „ Si la libéralité d'un Prince est „ sans discrétion & sans mesure, *dit* „ *Montagne*, je l'aime mieux avare. Les présens faits aux Rhodiens nous font voir les grandes richesses de l'Asie, le peu de moiens de leurs successeurs, & non pas leur avarice.

Il semble d'abord au premier coup d'œil, que les Rois & les Souverains de l'antiquité ont surpassé en magnanimité & en vertus roiales dans leurs dons nos plus grands Monarques modernes. Mais si l'on considére que les trésors des uns, comme DomMontfaucon le prouve trèsbien, étoient infiniment au-dessus de ceux des autres, on trouvera, comme je l'ai dit plus haut, que leurs présens égalent à proportion ceux des plus grands Rois de l'Asie : je parle ici des Princes les plus généreux, & non des avares, qui ne mesurent pas leurs dons à leur puissance. Je suis persuadé, par exemple, que les Rois de Pologne & de Portugal, en donnant moins qu'un Cyrus, qu'un Aléxandre & qu'un Antiochus, n'ont pas l'ame moins grande & moins magnanime.

Je demanderois volontiers si Tacite est bien fondé dans ce qu'il dit de l'Empereur Tibére, qu'il étoit libéral, mais sévére dans ses libéralitez, car il avoit cette grande qualité d'être extrémement défiant à l'égard des graces qu'on lui demandoit. Il n'accordoit qu'après de fortes preuves que ce qu'on lui demandoit étoit juste, & qu'on s'en étoit rendu digne par des services réels & non extorquez par l'artifice & par le mensonge. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Ministres. Il n'y a rien de si aisé que de l'apprendre, & encore plus aisé de la pratiquer, lorsqu'il nous plaît de l'approfondir & de n'être point la dupe de l'impudence & de la surprise.

Il est certain que Tibére mesura rare-

d'hui, dont les villes & les nations reçoivent si peu. Peut-être que ces Rois, après de si grands exemples de générosité, auront honte de faire tant valloir quatre ou cinq talens qu'ils auront donnez, & d'exiger des Grecs, pour un si maigre présent, autant de reconnoissance & d'honneur, qu'on en accordoit à leurs prédécesseurs. Peut-être aussi que les villes, aiant devant les yeux les dons immenses qu'on leur faisoit autrefois, ne s'aviliront pas jusqu'à rendre, pour des libéralitez si méprisables, des honneurs qui ne sont dûs qu'aux plus grandes, & qu'en n'accordant à chacun que ce qu'il mérite, elles feront voir que les Grecs supérieurs aux autres nations, sçavent donner à chaque chose son juste prix. Reprenons maintenant la guerre des Alliez où nous l'avons quittée.

ment ses présens & ses largesses à sa puissance & à la grandeur de son Empire & de ses trésors : car Rome avoit longtems été dans le repos d'une paix profonde jusqu'à la mort d'Auguste & sous le régne de Tibére, & les guerres avoient été peu considérables pendant la vie de celui-ci ; & l'autre après s'être emparé de la République, la maintint exemte de troubles, sans penser à de nouvelles conquêtes, & laissa l'Empire florissant. Son successeur se fit une espéce de religion de de laisser les choses dans l'état où elles étoient. L'épargne se trouvant remplie, il l'augmenta encore par son économie ; de sorte qu'il étoit en état de donner beaucoup sans passer même pour libéral, les richesses de l'Empire étoient au-dessus de toutes celles des plus grands Monarques qui eussent jamais régné, & cependant ses présens n'ont jamais approché de ceux que les Rois de l'Asie donnérent aux Rhodiens.

On se souviendra des douze villes, dont parle Tacite, qui furent renversées par un tremblement de terre sous le Consulat de Caius Célius & de Lucius Pomponius. Sardes reçut aussi beaucoup de soulagement par la libéralité de Tibére ; mais quelle fut cette libéralité ? Car enfin c'étoit une des villes les plus considérables de l'Empire. Cependant Tibére ne lui donna que dix millions de sesterces, qui faisoient la somme de deux cens cinquance mille écus, & les autres furent soulagées à proportion, avec quelques exemtions. Une somme si modique comparée aux forces d'un Empereur, est plutôt une marque de son avarice que de sa générosité, & tous les dons & les présens qu'il a faits, & les récompenses qu'il a accordées pendant le cours d'un régne si malheureux & si tyrannique sont à peu près de la même force.

Rhodes n'étoit point soumise ni tributaire d'aucun des Princes qui la soulagérent dans son infortune d'une maniére si noble & si généreuse, elle n'avoit pas même essuié de si grands maux & de si grandes pertes que les villes dont parle Tacite. Rhodes étoit une République qui se gouvernoit par ses propres loix, & très-digne d'être soulagée par la vertu & la valeur de ses peuples, très-exercez dans les combats de mer. Elle se conserva longtems pure à l'égard du courage & de la hardiesse de ses habitans, c'étoient les plus braves & les plus habiles marins de l'antiquité. Ils n'avoient pas dégénéré du tems de César, qui en parle avec éloge dans ses Commentaires. Leurs navires étoient dans les flotes Romaines ce qu'il y avoit de meilleur, de plus estimé & de plus redoutable. La conservation de cette République étoit en grande recommandation, & celá a été de tout tems, comme il paroit dans l'Histoire. L'on peut dire que jamais République ne reçut de si grands présens, & ne fut soulagée dans ses malheurs avec tant de magnanimité & de magnificence que celle-là : car tous ceux qui lui en envoiérent, dit Polybe, sembloient lui être obligez qu'elle les reçût.

CHAPITRE XIX.

Les Achéens se disposent à la guerre. Division dans Mégalopolis. Les Eléens battus par Lycus, Propréteur des Achéens. Divers événemens de la guerre des Alliez.

QUand l'Eté fut venu, Agetas étant Préteur des Etoliens, & Aratus des Achéens, Lycurgue revint d'Etolie à Lacédémone, rappellé par les Ephores, après qu'ils eurent reconnu la fausseté du crime pour lequel il avoit été exilé. Pendant que celui-ci prenoit des mesures avec Pyrrhias, Préteur des Eléens, pour faire une irruption dans la Messénie; Aratus aiant fait réflexion qu'il n'y avoit plus de troupes étrangéres chez les Achéens, & que les villes ne s'embarassoient plus d'en lever, depuis qu'Epérate, son prédécesseur dans la Préture, avoit si fort dérangé les affaires par sa lâcheté & sa mauvaise conduite, il tâcha de relever leur courage, & en aiant obtenu un Decret, il se disposa sérieusement à la guerre. Le Decret portoit, qu'on entretiendroit huit mille fantassins de troupes étrangéres & cinq cens chevaux, qu'on leveroit dans l'Achaïe trois mille hommes d'infanterie & trois cens chevaux; que de ce nombre seroient cinq cens fantassins de Mégalopolis armez de boucliers d'airain & cinquante chevaux, & autant d'Argiens. Il étoit outre cela ordonné qu'on feroit marcher trois vaisseaux vers Acté & le golfe d'Argos, & trois vers Patres, Dyme & la mer de ce canton.

Pendant qu'Aratus faisoit ainsi ses préparatifs, Lycurgue & Pyrrhias étant convenus ensemble de se mettre en même tems en campagne, avancérent vers la Messénie. Aratus en eut avis, & à la tête des étrangers & de quelques troupes d'élite il vint à Mégalopolis pour secourir les Messéniens. Lycurgue parti de Sparte prit par trahison Calame, château appartenant aux Messéniens, & continua ensuite sa route pour se joindre aux Etoliens. D'un autre côté Pyrrhias venant d'Elide avec un fort petit corps de troupes, fut arrêté dès l'entrée de la Messénie par les Cyparissiens; de sorte que Lycurgue ne pouvant le joindre, ni entreprendre, avec son peu de forces, quelque chose par lui-même, se contenta de faire quelque tems le dégât dans le païs pour subvenir aux besoins de ses troupes,

troupes, & reprit le chemin de Sparte sans avoir rien fait.

Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus en homme sage & précautionné sur l'avenir, persuada à Taurion & aux Messéniens de fournir chacun cinq cens hommes de pied & cinquante chevaux pour garder la Messénie, les Mégalopolitains, les Tégeates & les Argiens, tous peuples, qui limitrophes de la Laconie, souffrent les premiers des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du Péloponése : il se chargea lui-même de garder avec des troupes d'Achaïe & des mercénaires toutes les parties de cette province qui regardent Elée & l'Etolie. Il travailla ensuite à réconcilier entre eux les Mégalopolitains, qui chassez depuis peu de leur patrie & ruinez entiérement par Cléoméne, quoiqu'ils eussent un besoin pressant de plusieurs choses, manquoient cependant de tout. Toujours même esprit, mêmes dispositions, mais rien pour satisfaire aux dépenses tant publiques que particuliéres. De là les contestations, les disputes, les emportemens qui les aigrissoient les uns contre les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les Républiques & entre les particuliers, lorsqu'on se voit dans l'impuissance de mettre à exécution ce que l'on avoit projetté.

Deux choses les divisoient ; premiérement le rétablissement des murs de la ville, les uns disant qu'il la falloit retrécir & en régler le circuit sur les moiens que l'on avoit pour le faire & sur les forces que l'on auroit pour le garder en cas d'attaque : que la ville n'avoit été renversée, que parce qu'étant trop grande on n'étoit point assez de monde pour la défendre ; outre cela qu'on devoit obliger les plus riches Citoiens de donner le tiers de leurs fonds pour grossir le nombre des habitans : les autres au contraire ne pouvoient souffrir ni qu'on donnât moins d'étendue à la ville, ni qu'on abandonnât la troisiéme partie des biens pour la peupler. L'autre sujet de division & le principal, étoient les loix que Prytanis Péripatéticien distingué, & qu'Antigonus leur avoit envoié pour Législateur, leur avoit données. Aratus prit tout le soin possible d'adoucir les esprits, & en vint à bout. La paix se fit, & l'on en grava les articles sur une colonne que l'on mit proche l'Autel de Vesta à Omarion. Il partit ensuite de Mégalopolis, vint à l'assemblée des Achéens, & donna le commandement des étrangers à Lycus de Phares, Propréteur dans le territoire qui avoit été assigné à sa patrie.

Les Eléens irritez contre Pyrrhias, se choisirent encore un Préteur chez les Etoliens, & firent venir Euripidas. Celui-ci observa le tems de l'assemblée des Achéens, & s'étant mis en campagne à la tête de soixante chevaux & de deux mille fantassins, il passa par le païs des Pharéens, le pilla jusques près d'Egée; & après y avoir fait tout le butin qu'il souhaitoit, il se retira à Léontium. Lycus en étant averti, courut au secours. Il joignit les ennemis, les attaqua brusquement, en jetta quatre cens sur la place, & fit deux cens prisonniers, dont les plus qualifiez étoient Physsias, Antanor, Cléarque, Androloque, Evanoridas, Aristogiton, Nicasippe & Aspase. Les armes & tout l'équipage restérent au victorieux. Vers le même tems l'Amiral des Achéens aiant fait voile à Molycrie, en revint avec cent esclaves. Il repartit & alla à Chalcée. Il y eut là un combat, d'où il remporta deux vaisseaux longs & tout leur équipage. Il prit encore un petit bâtiment tout équipé proche Rhie en Etolie. Toutes ces prises par mer & par terre jettérent chez les Achéens beaucoup d'argent & de provisions; cela fit espérer aux troupes que leur solde seroit paiée, & aux villes qu'elles ne seroient point chargées d'impôts.

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas aiant à se plaindre de Philippe, sur ce que ce Prince ne lui paioit pas toute la somme dont ils étoient convenus par un Traité fait entre eux, envoia quinze vaisseaux pour emporter par artifice ce qui lui étoit dû. Ces vaisseaux abordérent à Leucade, & en conséquence du Traité précédent ils y furent reçus comme amis: ils n'y firent en effet ni ne pûrent même y faire aucun acte d'hostilité: mais on connut leur mauvais dessein, lorsqu'Agathune & Cassandre Corinthiens étant aussi venus comme amis à Leucade sur quatre vaisseaux de Taurion, ils les attaquérent contre la foi des Traitez, prirent ces deux Capitaines & leurs vaisseaux, & les firent conduire à Scerdilaïdas. De Leucade aiant fait voile à Malée, ils pillérent les marchands & les forcérent de prendre terre, profitant du tems que la moisson approchoit, & de la négligence avec laquelle Taurion gardoit ces deux villes.

Aratus avec un corps de troupes choisies étoit en embuscade pour enlever la moisson des Argiens; & Euripidas de son côté à la tête de ses Etoliens se mit en campagne dans le dessein de piller les terres des Tritéens. Lycus & Demodo-

cus, Commandant de la cavalerie Achéenne, sur l'avis qu'on leur donna que les Etoliens étoient sortis de l'Elide, assemblérent aussitôt les Dyméens, les Patréens & les Pharéens; & y aiant joint les étrangers, ils se jettérent dans Elée. Arrivez à Phyxion, ils envoiérent les armez à la légére & la cavalerie pour faire le dégât, & mirent en embuscade autour de Phyxion les pesamment armez. Les Eléens sortirent en grand nombre pour arrêter les pillards. Ceux-ci se retirent; ils sont poursuivis. Alors Lycus sortant de son embuscade, fond sur tout ce qu'il rencontre: les Eléens furent d'abord renversez, deux cens des leurs restérent sur la place, quatre-vingt furent pris prisonniers, & les Achéens emportérent impunément leur butin. Outre ces avantages, l'Amiral des Achéens aiant fait de fréquentes décentes sur les terres de Calydonie & de Naupacte, y ravagea tout & tailla deux fois en piéces les troupes qu'on lui opposa. Il prit aussi Cléonicus de Naupacte. Mais comme il étoit lié aux Achéens à titre d'hospitalité, loin de le vendre, on le renvoia quelque tems après sans rançon.

Ce fut aussi vers ce tems-là qu'Agetas, Préteur des Etoliens, aiant amassé un corps de troupes considérable ravagea les terres des Acarnaniens, & parcourut en pillant tout l'Epire. Après il renvoia les Etoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens à leur tour se jettérent sur les terres de Strate; mais je ne sçai quelle terreur panique les aiant saisis, ils se retirérent honteusement, quoique sans perte, parce que les Stratéens craignant que cette retraite ne cachât quelque embuscade, n'osérent pas les poursuivre.

Il faut ici rapporter la trahison feinte (*a*) qui se fit à Phanote.

(a) *Il faut rapporter ici la trahison feinte qui se fit à Phanote.*] Homére, qui est le conseiller des gens de guerre, dit qu'il faut faire du pis que l'on peut à son ennemi, & que la tromperie de quelque espéce qu'elle puisse être, est toujours permise. Quand il ne l'auroit pas dit, nous ne serions pas moins de cet avis-là. Il paroît assez que Grotius l'embrasse tout entier dans son excellent Ouvrage *De jure belli & pacis*, que bien peu de gens de guerre lisent. Il n'y a pas peu à apprendre. J'ai connu un Ambassadeur qui ne sçavoit ce que c'étoit que ce *Livre*. Grotius nous accable de mille autoritez respectables & très-favorables aux rusez & fourbes militaires, tout leur est permis jusqu'aux mensonges. Il cite bon nombre de Théologiens & quelques Saints, entr'autres Saint Chrysostome (*a*), qui dit que les Empereurs qui avoient usé de surprise, de ruse & d'artifice pour réussir dans leurs desseins étoient très-louables. Il a raison, puisque l'Ecriture est toute remplie de stratagémes & de ruses militaires. Sur ce pied-là les intelligences doubles seroient permises, car ce n'est autre chose que la ruse. C'est donc sagesse, prudence & une marque d'un bon esprit d'emploier la ruse & l'artifice, lors-

(a) *Chrys. quæst. super Josue.*

Alexandre, qui avoit reçu de Philippe le Gouvernement de la Phocyde, dressa par le ministére de Jason, son Lieutenant dans Phanote, un piége aux Etoliens. Celui-ci envoia vers Agétas leur Préteur pour lui promettre qu'on lui livreroit, s'il

que l'une & l'autre nous paroissent plus efficaces que la force ouverte. Je trouve pourtant je ne sçai quoi qui me révolte dans les intelligences doubles, car le terme de trahison dont mon Auteur se sert ne me paroît pas fort honorable, & je le trouve là très-bien en sa place. Je les approuve pourtant; mais je ne voudrois pas être l'auteur d'aucune, je ne croirois pas mon honneur en bon état : au lieu que tout autre piége est louable & digne d'être imité, comme sont les embuscades. Est-ce parce que celles-ci sont moins rares que les autres, & qu'elles n'ont pas le mensonge, la fraude & la trahison pour conducteurs? C'est justement à cause que l'un & l'autre n'y entrent point. J'ai cherché inutilement dans Grotius ce qu'il pensoit de ces sortes de tromperies & de stratagémes, & je m'étonne qu'il n'en ait point parlé. Je laisse cette tâche au célébre M. de Barbeyrac. Polybe semble les approuver; mais quand il les trouveroit peu honnêtes, on penseroit tout autrement dans ce tems-ci, puisque dans tout ce que les Historiens disent de ces sortes de piéges il ne s'en trouve pas un seul qui les regarde comme contraires à la bonne guerre & au droit des gens.

Ces sortes de ruses ne sont pas si fines que l'on s'imagine, & cependant bon nombre d'habiles Officiers ont donné dedans. C'est dans ces sortes d'entreprises qu'il faut être dans une perpétuelle défiance. D'ailleurs rien n'est plus aisé que de connoître si celui qui nous les propose ne couche pas double. Le meilleur expédient pour être assûré de son jeu, est, après nous être bien assûrez de l'endroit par où l'on propose de surprendre la place, de lui demander un ôtage qui puisse nous répondre qu'il en use de bonne foi; que s'il n'a pas dequoi nous satisfaire sur cette demande, c'est de lui dire qu'il souffrira qu'on l'améne le jour de l'exécution attaché au milieu du corps avec une petite chaîne, de peur qu'il ne s'enfuie lorsqu'il sera entré, ou qu'il vienne joindre ceux qui doivent venir pour entrer ensemble; & si l'on découvre qu'il trahisse le moins du monde, on l'égorgera sur le champ. Un homme qui y va de bonne foi, ne manque guéres d'accepter le parti lorsqu'il est assûré d'une récompense conforme au service qu'il rend. Il y a pourtant des précautions à prendre dans ces sortes d'entreprises toujours nocturnes, car elles ne sçauroient s'exécuter qu'à ces heures-là. Ces précautions consistent à détacher, lorsqu'on est arrivé à l'endroit où l'on s'est proposé d'entrer ou d'escalader, deux ou trois hommes non seulement hardis & résolus, mais encore entendus, qui iront reconnoître l'endroit doucement & sans bruit, avec ordre d'entrer dans la ville pour voir s'il n'y auroit pas quelque piége tendu. Le plus sûr est de gagner, s'il se peut, l'entrée d'une rue, ou d'en approcher à certaine distance, pour obsérver si elle n'est point barricadée : car cela ne peut être autrement, lorsqu'il s'agit de jouer double. Dans ces sortes de stratagémes on n'a garde de laisser un trop grand espace de terrain, de peur que l'ennemi n'entre en trop grand nombre; & pendant que ces soldats reconnoîtront l'endroit, tout le détachement se tiendra couché sur le ventre à une distance raisonnable, observant un grand silence. Si ces gens-là qu'on a envoiez tardent trop à venir, c'est un signe qu'ils ont été pris ou égorgez. Le meilleur parti qu'on ait alors à prendre, est la retraite, de peur qu'en attendant trop, l'ennemi ne vienne tomber sur nos derriéres. Un ou deux exemples nous instruiront plus que tous les préceptes du monde, outre que ce n'est pas ici le lieu de nous étendre beaucoup sur cette matiére. Je le tire des Mémoires du Sieur du Villars, qui est un très-bon Livre. Je le copie tout entier, il en vaut la peine, à cause des instructions qu'il renferme, outre que ces sortes d'entreprises peuvent nous tomber tôt ou tard sous la main, & il est bon d'être le moins neuf qu'il se peut dans les affaires qui gisent en surprises, qui sont toujours de grande importance.

„ En ce tems-là, 22. Janvier 1552. il „ y avoit un Moine renié à Cairas por„ tant les armes, *dit l'Auteur*, lequel

vouloit, la citadelle de Phanote. On fit les sermens ordinaires, & l'on convint des conditions. Agétas au jour marqué vient à la tête de ses Etoliens pendant la nuit. Il envoie cent hommes d'élite à la citadelle, & cache le reste de ses troupes à quelque

„ prit intelligence avec le Maréchal *de Brissac*, lui promettant de le mettre „ dans la ville par un trou qui étoit dans „ la muraille, bouché de terre seulement, disant aussi qu'il avoit moien „ de tirer à sa cordelle une vingtaine de „ ses amis fort déterminez, qui lui aideroient à couper la gorge aux sentinelles „ proche dudit trou, pendant qu'il l'iroit „ ouvrir, pour introduire les nôtres dedans au jour qu'il seroit accordé. Ce „ galant se servit de l'entremise de Montbazin, Capitaine des gardes du Maréchal, & fort aimé de lui. Tant y a que „ ce diable de Moine défroqué sçut si bien „ prendre nos écus & manier Montbazin, que l'entreprise fut résolue; mais „ parce que le Maréchal étoit fort dur à „ croire en telles affaires sans preuve évidente: il fit dire au Moine qu'il ne s'en „ pouvoit résoudre à son contentement, „ si auparavant il n'introduisoit dans la „ place un des siens, qu'il dépêcheroit „ à point nommé pour reconnoître la facilité ou impossibilité des choses. Le „ Moine monacalement couvert & déguisé, & qui jouoit au jeu double, dit „ au Maréchal qu'il en étoit content, & „ prit jour au dix de Mars, dont aiant „ donné avis au Gouverneur de Cairas, „ & que celui que l'ennemi devoit envoier arriveroit sur le minuit: il donna „ ordre que le trou fût un peu entr'ouvert pour malaisément y passer, toutefois qu'il ne se trouvât aucun le long „ du dedans de la muraille, faisant garde „ en sentinelle par l'espace d'une heure. „ Le Capitaine la Combe, qui commandoit au château de Sommerrive, y fut „ envoié: il entra dedans, & en sortit, „ n'aiant parmi les ténébres de la nuit „ rien trouvé qu'à souhait: rapportant „ de la part du Moine, qu'il falloit nécessairement donner le feu à la piéce le „ 25. du mois & sur la minuit.

„ Soudain qu'il fut parti de Cairas, le „ Gouverneur fit diligemment relever „ toutes les tranchées du dedans de la „ ville, à vingt pas de chacun côté du „ trou, laissant une seule entrée sur les „ côtez, laquelle conduisoit au dedans „ desdites tranchées qu'il fit fort bien „ flanquer, & jetter de tous côtez force „ tramées & carbonades. Le jour accordé approchant, le Maréchal dépêcha „ Bonnivet avec mille hommes choisis „ & quatre cens chevaux, lui commandant de faire un gros de deux cens „ chevaux assistez de deux cens arquebusiers pour soutenir en toute sorte d'événement: & de jetter le reste de la „ cavalerie sur les avenues, pour se garder de surprise: & de tenir prêts quatre cens hommes en deux troupes pour „ s'entresoutenir l'une l'autre, & la premiére aussi, s'il advenoit qu'elle fût repoussée: & du reste en faire son gros „ pour le soutenement & conservation „ du total. Le signal qui devoit être donné au Moine sur l'arrivée & réception „ des nôtres, étoit quatre fusées qui seroient jettées en l'air & au loin, & „ qu'au même tems Chepy & Laval avec „ leurs troupes seroient reçus de lui, qui „ se rendroit au trou, qu'il auroit plus „ élargi qu'il n'étoit lorsque la Combe y „ entra. Soudain que le Moine vit le „ signal, il se présente & fait entrer „ Chepy & Laval avec la moitié de leur „ troupe seulement, Montbazin s'étant „ réservé l'autre; disant que selon ce que „ ceux-ci trouveroient qu'il s'avanceroit, „ ou les recueilliroit. Cet acte fit entrer „ ce Moine en quelque crainte qu'il fût „ découvert, & par ainsi hâtant sa trahison, il dit à ces deux Seigneurs: donnez par cette entrée, qui nous conduira „ au corps-de-garde, que nous déferons. „ Ces deux Capitaines, qui brûloient „ d'ardeur de bien faire, entrent avec „ soixante des leurs: mais soudain qu'ils „ furent avancez à dix ou douze pas, „ ils découvrirent force mêches du côté „ de la tranchée, & aussi de celui d'une „ tour où étoit le corps-de-garde, & „ là-dessus se tournant pour demander „ au Moine ce que c'étoit, ils ne le virent „ plus. Lors se voulant avancer, ils se „ virent enveloppez de tous côtez parmi „ les flammes, & saluez de tant & tant

distance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville des soldats sous les armes, & Jason introduit les cent Etoliens dans la citadelle, comme il l'avoit promis par serment. A peine y furent-ils entrez, qu'Alexandre s'y jetta aussitôt, & les cent Etoliens mirent bas les armes. Le jour venu, Agétas averti de ce qui s'étoit passé, reprit le chemin de son païs, pris dans un piége à peu près semblable à tant d'autres qu'il avoit tendus lui-même.

„ d'arquebusades, que quelque valeur „ qu'ils sçûssent montrer, les Chefs de„ meurérent pris, & la plûpart des sol„ dats tuez, hormis dix ou douze écha„ pez de ce cruel hazard. Le salut des „ arquebusades fit soudain avancer Mont„ bazin, & de main en main Bonnivet „ pour secourir les autres & avec la va„ leur surmonter la trahison; mais ils „ trouvérent le trou déja à demi bouché, „ & soutenu d'une escopéterie qui en„ dommagea une partie des plus coura„ geux soldats des nôtres. En ce même „ instant il sortit de la ville trente à qua„ rante chevaux avec quelques arquebu„ siers, pensant trouver les nôtres en de„ sordre; mais ils furent si vivement re„ poussez, qu'ils reconnurent trop tard „ que les François se sçavoient préparer „ à toute sorte de fortunes. En tel jeu „ que celui-là Laval & Chepy se de„ voient saisir du Moine, sous prétexte „ d'être sûrement conduits par les téné„ bres de la nuit; *mais le mieux étoit de le* „ *lier pour s'en assûrer*, par ce moien de „ jouer à bon escient, ou de souffrir le „ premier la mort où il conduisoit les au„ tres.

L'intelligence double du Baron de Meslai, Capitaine du régiment de Normandie, pour introduire le Duc de Rohan dans la ville & dans la citadelle de Montpellier en 1628. est une des plus célébres dont on ait ouï parler. Pontis, qui raconte cette affaire, fut tellement touché de cette intrigue basse de son ancien ami, qu'il ne le regarda plus que comme un homme d'un très-méchant cœur. M. de Rohan donna dans le piége, mais il se fut retiré sans perte, si Bretigny avoit observé ses ordres, qui étoient de ne point entrer dans la place, à moins que Meslai ne vint au-devant de lui & ne se remît entre ses mains, comme il l'avoit promis. Bretigny aiant oublié cette précaution, entra étourdiment dans la citadelle à la tête de quarante hommes seulement. Il en fût assûrément entré davantage, & la perte eût été plus grande, si les ennemis n'eussent craint le trop grand nombre, qu'ils pouvoient aussi bien défaire par les précautions qu'on avoit prises: car lorsqu'ils virent les fourches posées pour arrêter la herse, ils coupérent une corde, dit l'Historien, le pont-levis se hausse incontinent, un trébuchet s'abaisse, Bretigny & la plûpart de ses gens déja entrez tombent dans le fossé, où ils sont tuez à coups de mousquet, & les autres demeurent prisonniers.



CHAPITRE XX.

Philippe dresse l'escalade devant Melitée, & la manque. Siége de Thébes. Discours de Demetrius de Phare pour porter le Roi de Macédoine à quelque entreprise plus considérable. On se dispose à la paix.

LE Roi Philippe prit dans ce tems-ci Bylazore. C'est la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine, de sorte que s'en étant rendu maître il n'avoit presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens, c'étoit là l'entrée de la Macédoine, & depuis que Philippe s'en étoit emparé, il n'étoit plus aisé aux Dardaniens de mettre le pied dans son Roiaume. Après y avoir mis garnison, il envoia Chrysogone lever des troupes dans la haute Macédoine, & prenant ce qu'il y en avoit dans la Bottie & dans l'Amphaxitide, il vint à Edése; d'où aiant joint à son armée le corps de troupes qu'avoit amassé Chrysogone, il se mit en marche & parut au sixiéme jour devant Larisse. Il en partit de nuit sans se reposer, & arriva au point du jour à Mélitée, aux murs de laquelle il fit d'adord dresser les échelles. Les Mélitéens furent si effraiez d'un assaut si subit & si imprévû qu'il lui étoit aisé de prendre la ville: mais les échelles étoient trop courtes, & il manqua son coup.

Ce sont là de ces fautes où des Chefs ne peuvent tomber sans s'attirer de justes reproches. On blâme avec raison la témérité de certaines gens, qui sans avoir pris leurs précautions, sans avoir mesuré les murailles, sans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits par où ils veulent faire leurs approches, se présentent étourdiment devant une ville. Mais ceux-là sont-ils plus excusables, qui, après avoir pris toutes les mesures nécessaires, donnent aux premiers venus le soin des échelles & de tous les autres instrumens de cette espéce? Il ne faut pas tant prendre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance dont ils sont dans certaines conjonctures. En ces sortes d'affaires rien n'est impunément négligé, la peine suit toujours la faute. Si l'entreprise s'exécute, on expose ses plus braves gens à un danger inévitable; & si on

se retire, on s'expose au mépris, peine plus grande que la mort même. S'il falloit justifier cela par des exemples, j'en trouverois sans nombre. De ceux qui n'ont pas réussi dans des entreprises de cette nature, il y en a beaucoup plus qui y ont perdu la vie, ou du moins qui ont été dans un péril évident de la perdre, que de ceux qui se sont retirez sans perte. Encore faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défiance & de la haine. Leur faute est comme un avertissement public de se tenir sur ses gardes. Je dis public, parce que non seulement ceux qui sont témoins de la chose, mais aussi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en sont avertis d'être toujours en garde & de prendre des précautions. C'est donc à ceux, qui sont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de pareils desseins sans avoir auparavant bien pensé aux moiens de les mettre en exécution. A l'égard de la mesure des échelles & de la fabrique des autres instrumens de guerre, il y a pour cela une méthode aisée & certaine. Nous en parlerons dans une autre occasion, où nous tâcherons de montrer de quelle maniére on doit faire l'escalade pour qu'elle ait un heureux succès. Mais à présent reprenons le fil de notre Histoire.

Le projet de Philippe aiant échoué, ce Prince alla camper sur le bord de l'Enipée, où il fit venir de Larisse & des autres villes toutes les munitions qu'il y avoit amassées pendant l'hiver pour faire le siége de Thébes dans la Phtiotide, lequel siége étoit tout le but de son expédition. Cette ville est située assez près de la mer à trois cens stades de Larisse, commandant d'un côté la Magnésie, & de l'autre la Thessalie, mais surtout ce côté de la Magnésie qu'habitent les Démétriens, & celui de la Thessalie, où sont les terres de Pharsale & de Phérée. Pendant que cette ville étoit sous la puissance des Etoliens, ils firent par leurs courses continuelles de grands ravages sur les terres de Demetriade, de Pharsale, & même de Larisse. Ils poussérent plusieurs fois leurs courses jusqu'à la plaine d'Amyrique. C'est pour cela que Philippe regardoit la conquête de cette ville comme une chose importante, & qu'il y donnoit tous ses soins. Aiant donc fait provision de cent cinquante catapultes & de vingt-cinq machines à lancer des pierres, il approcha de Thébes, & aiant partagé son armée en trois corps, il la logea dans les postes les plus proches de la ville. Une partie campoit auprès de

Scopie,

Scopie, la seconde aux environs d'Héliostropie, & la troisiéme sur le mont Hœmus, qui commande dans la ville. Tout l'espace qui étoit entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d'un fossé, d'une double palissade, & de tours de bois à cent pas l'une de l'autre, où il mit garnison suffisante.

Aiant ensuite rassemblé toutes ses munitions, il fit approcher ses machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours les assiégez se défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancérent point du tout. Mais les escarmouches continuelles, & les traits que les assiégeans tiroient sans nombre aiant fait périr une partie de la garnison & mis le reste hors de combat, l'ardeur des assiégez se rallentit. Aussitôt Philippe attache les mineurs au château, qui étoit si avantageusement situé, que les Macédoniens, malgré leur constance & un travail continuel, arrivérent à peine au bout de neuf jours à la muraille. On travailla tour à tour sans cesser ni de jour ni de nuit. Au troisiéme jour il y eut deux cens pas de mur percez & soutenus par des piéces de bois. Mais ces piéces n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids, les murs tombérent avant que les Macédoniens missent le feu au bois qui les soutenoit. On travailla ensuite à applanir la bréche pour monter à l'assaut. On alloit y monter, mais la fraieur saisit les assiégeans, & ils rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettant en sûreté la Magnésie & la Thessalie, enleva aux Etoliens un grand butin, & fit connoître à ses troupes que s'il avoit manqué Palée, c'étoit par la faute de Léontius, qu'il avoit eu par conséquent raison de punir de mort. Entré dans Thébes, il mit à l'encan tous les habitans, peupla la ville de Macédoniens, & lui donna le nom de Philippopolis.

Il reçut encore là des Ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Bysance & de la part de Ptolémée au sujet de la paix, & il leur répondit comme il avoit déja fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle se fît, & qu'ils n'avoient qu'à sçavoir des Etoliens s'ils seroient dans les mêmes dispositions. Dans le fond cependant il ne se soucioit pas beaucoup de la paix, il aimoit beaucoup mieux poursuivre ses projets. Aussi aiant eu avis que Scerdilaïdas piratoit autour de Malée, qu'il traitoit les marchands comme s'ils étoient ennemis, & que quelques-uns de ses propres vaisseaux avoient été attaquez à Leucade contre la foi des Traitez, il équipa une flote de douze vaisseaux

pontez, de huit qui ne l'étoient pas, & de trente à deux rangs de rames, & mit à la voile sur l'Euripe. Son dessein étoit bien de surprendre les Illyriens, mais il en vouloit principalement aux Etoliens. Il ne sçavoit pas encore ce qui s'étoit passé en Italie, où les Romains avoient été défaits par Annibal dans la Toscane dans le tems qu'il étoit devant Thébes; le bruit de cette victoire n'avoit point encore passé jusques dans la Gréce.

Philippe n'aiant pû atteindre les vaisseaux de Scerdilaïdas, prit terre à Cenchrée. De là les vaisseaux pontez cinglérent par son ordre vers Malée pour se rendre à Egée & à Patres, & il fit transporter le reste par la pointe du Péloponése à Léchée, où ils devoient tous demeurer à l'ancre. Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il y regardoit un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avoient perdu une grande bataille, & qu'Annibal étoit maître du plat païs. Le Roi ne montra cette Lettre qu'à Démétrius de Phare, & lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devoit au plutôt laisser la guerre d'Etolie pour attaquer les Illyriens & passer ensuite en Italie; que la Gréce déja soumise en tout, lui obéiroit également dans la suite; que les Achéens étoient entrez d'eux-mêmes & de plein gré dans ses intérêts; que les Etoliens effraiez de la guerre présente ne manqueroient pas de les imiter; que s'il vouloit se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à personne qu'à lui, il falloit commencer par passer en Italie (a) & la conquérir; qu'après la défaite des Romains le tems étoit venu d'exécuter un si beau projet, &

(a) *Il falloit commencer par passer en Italie & la conquérir.*] Mon Auteur accuse Philippe sans nul détour d'avoir pensé au dessein chimérique de la Monarchie universelle. N'auroit-il pas mieux fait de dire que la tête lui avoit tourné? Pour parvenir à la gloire d'Alexandre, il faut se trouver dans de semblables circonstances, & être assûré qu'on aura affaire à des ennemis semblables aux Perses, qui ne nous opposeront que des Généraux ignorans & sans expérience, & des troupes sans discipline & fort efféminées. Il y en avoit trop là pour être assûré du succès du dessein de ce Conquérant. Rien de plus sage & de plus prudent que de l'avoir pensé & mis en exécution. Mais qu'avoit fait Philippe de son bon sens & de sa raison de s'imaginer qu'il feroit en Europe ce qu'Aléxandre fit en Asie? Quelle folie! M. Despréaux a pû dire ce qu'il lui a plû contre Alexandre le Grand; mais cela n'empêche pas que je ne le trouve peu fondé dans ce qu'il en dit, quoiqu'il soit vrai qu'il n'y avoit rien de plus aisé que la guerre de ce grand Capitaine contre les Perses, & qu'un Capitaine médiocre en pareilles circonstances en eût fait autant à la tête de telles troupes. Il eût appli-

qu'il n'y avoit plus à hésiter. Un Roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un sang qui s'étoit toujours flatté de parvenir un jour à l'Empire universel, ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil discours.

qué plus raisonnablement & plus à propos à Philippe qu'à Alexandre ces quatre Vers de sa Satire VIII.

Heureux si de son tems, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eût, en cette demeure,
Par avis de parens enfermé de bonne heure.

L'application étoit bonne & juste. J'avoue que Philippe, qui fit la guerre toute sa vie contre des ennemis bien autrement redoutables que des Perses, auroit pû faire ce que fit Alexandre après la conquête de l'Asie, & par un effet de sa puissance aspirer à la Monarchie universelle; mais dans le siécle où il vivoit pouvoit-il penser à une telle chimére pour quelques actions qu'il avoit faites dans le Péloponése? Quand il auroit été beaucoup plus habile & expérimenté qu'il n'étoit, & qu'il lui eût plû de consulter le sage Aratus, aux conseils duquel il devoit les heureux succès de cette guerre, il lui eût appris qu'il importe beaucoup à un Prince ambitieux & brave de se trouver dans un tems plutôt que dans un autre pour tenter certaines entreprises de grand éclat, & que lorsque les conjonctures sont différentes il faut agir selon ces conjonctures. Peut-être ne l'eût-il point écouté, & n'en eût pas moins fait que ce qu'il fit; ce qui l'entraîna dans cette étrange folie, qui le précipita dans une foule de disgraces & de malheurs dont Polybe parle, c'est „ qu'il étoit d'un sang qui s'étoit toujours flatté, dit ce sage Historien, „ de parvenir un jour à l'Empire universel. La mémoire des grands hommes de cette Maison pouvoit sans doute remuer & émouvoir tellement les passions dans ce Prince, aidée des succès & des victoires remportées, qui avoient encore augmenté en lui l'opinion de son sçavoir-faire, qu'elles lui auroient fait entreprendre les choses les plus difficiles, comme la mémoire des grands hommes peut produire le même effet dans les grands courages soutenus d'une grande habileté. Mais tout cela n'empêche pas qu'on ne trouve tout-à-fait imprudent le dessein de Philippe de passer en Italie pour la conquérir. Pyrrhus étoit bien un autre homme que lui, en un mot un des plus grands Capitaines de l'antiquité, c'est-à-dire du nombre de ceux qu'on ne voit que de loin à loin. Il s'étoit mis la Monarchie universelle en tête. Comment donc, un Roi des Epirotes? Eh! Pourquoi plutôt ceux de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe, d'Athénes, de Thébes, & tant d'autres petites Républiques de la Gréce qui se sont mis en tête la même chimére? Un Pyrrhus étoit mille fois plus en état d'y parvenir & d'y espérer que Philippe; mais il trouva les Romains, qui lui apprirent à se guérir de cette chimére & à n'y plus penser. Cependant elle étoit en lui moins extravagante que celle de l'autre, qui eût trouvé un Annibal & des Romains, que la honte de Cannes avoit encore plus animez qu'abattus. Philippe en joignant ses forces avec le rusé Carthaginois, prétendoit-il qu'après avoir soumis les Romains par la jonction des forces Macédoniennes, il lui livreroit l'Italie, ou qu'il se tourneroit contre lui pour l'en chasser & le renvoier à Carthage? C'étoit sans doute son but. En vérité cela me surprend. Après cela qu'on dise qu'il ne faut pas trop réfléchir sur les foiblesses des grands hommes, je crois au contraire qu'on ne le sçauroit trop: car les Cynéas ne se rencontrent pas tous les jours dans les Cours des grands Rois. Ou s'il s'en rencontre, ils ne trouvent pas toujours les Rois dociles. Cynéas, Conseiller très-sensé d'un Roi très-imprudent, ne trouva pas cette sagesse & cette docilité dans son Maître. On se souviendra du dialogue de ce sage & prudent Ministre entre Pyrrhus & lui. Plutarque nous l'a conservé dans la Vie de ce Guerrier célébre. M. Despréaux l'a tiré de cet Historien, & l'a mis en très-

Quoiqu'il n'eût alors montré sa Lettre qu'à Démétrius; dans la suite il assembla ses amis & demanda leur avis sur la paix qu'on lui conseilloit de faire avec les Etoliens. Comme Aratus n'étoit pas fâché que la paix se fît pendant qu'on étoit

beaux Vers dans sa première Epître. Rabelais l'a imité encore, & véritablement il est d'une grande instruction : car Rabelais ne l'est pas peu dans son burlesque, qui renferme en bien des endroits une morale très-fine & très-délicate, & celui qui a dit que cet Auteur avoit écrit autant pour la canaille que pour les honnêtes gens, a dit vrai.

Les Romains, quelque accablez qu'ils fussent, ne manquérent pas d'aller au-devant de Philippe, qui sentit sa folie & le peu de solidité de son entreprise dès le moment de l'exécution. Ils ne lui pardonnérent jamais, & le réduisirent à un tel état, qu'il se vit dans la triste nécessité d'abandonner toutes ses conquêtes. On le vit implorer leur miséricorde, & l'on peut dire qu'il fut malheureux toute sa vie. Tant est véritable la maxime d'un homme d'esprit, qui est celle que Polybe a inserée en plusieurs endroits de son Histoire, *qu'il n'y a point de personnes dans le monde moins heureuses que celles qui semblent l'être le plus*. Pyrrhus ne le fut pas davantage que Philippe. Quelle vie que la leur! Pourrois-je mieux finir cette note qu'en rapportant une réflexion remarquable & toute pleine de sagesse de Philippe de Commines parlant du Duc de Bourgogne, qui perdit la bataille de Granson & sa gloire: car il n'y revint plus, après cette honte rien ne lui prospéra.

„ Quel aise eut-il? *dit cet Historien:* „ il eut toujours travail sans nul plaisir „ & de sa personne, & de l'entendement: car la gloire lui monta au cœur, „ & l'émeut de conquérir tout ce qui lui „ étoit bien séant. Tous les Etez tenoit „ les champs, en grand péril de sa personne, & prenoit tout le soin & la „ cure de l'ost, & n'en avoit pas encore „ assez à son gré; il se levoit le premier „ & se couchoit le dernier, comme le „ plus pauvre de l'ost: s'il se reposoit „ aucun hiver, il faisoit ses diligences „ de trouver argent: à chacun jour il „ besognoit dès six heures au matin, & „ prenoit grande peine de recueillir & „ ouir grand nombre d'Ambassadeurs: „ & en ce travail & misére finit ses jours, „ & fut tué des Suisses devant Nanci, „ comme avez vû ci-devant: & ne pourroit-on dire qu'il n'eut jamais un bon „ jour, depuis qu'il commença à entreprendre de se faire plus grand, jusques „ à son trépas. Quel acquêt a-t-il eu en „ ce labeur? Quel besoin en avoit-il? „ Lui qui étoit si riche, & avoit tant de „ belles villes & Seigneuries en son „ obéissance, où il eût été si aise, s'il „ eût voulu.

On pourroit appliquer cette excellente réflexion au feu Roi de Suéde, un des plus grands Guerriers & des plus vertueux qui aient paru dans le monde depuis les Anciens. Les disgraces & les malheurs de celui-ci sont infiniment au-dessus de ceux de Charles le Hardi; il ne put les envisager d'un œil fixe, ferme & constant, ni les soutenir & les supporter. Le Monarque Suédois, pour en avoir éprouvé de plus grandes, les trouva même fort au-dessous de la grandeur de son ame. „ Il s'élança au-dessus par „ la force d'un vigoureux courage, pour me servir des expressions de Montagne, „ il les dédaigna & foula aux pieds, „ aiant une ame forte & solide, contre „ laquelle les traits de la fortune venant „ à donner, il est force qu'ils réjaillissent „ & s'émoussent, trouvant un corps dans „ lequel ils ne peuvent faire impression. Le Roi de Suéde a joué un plus grand personnage que le Duc de Bourgogne sur le théâtre du monde; ses projets se sentoient encore d'une ame plus grande & plus relevée. Quelque dure & agitée que fût la vie du dernier, il s'en falloit de beaucoup qu'elle la fût autant que celle de l'autre. Quel Héros dans l'Histoire lui comparerons-nous dans la vie qu'il a menée! Je n'en vois aucun: je n'ai que faire d'aller chercher dans l'Histoire comme il a vécu, & s'il a reçu quelque aise & quelque douceur en sa vie, j'en ai été le témoin, & ce que j'ai vû d'autres l'ont observé avant moi. Quel étoit son lit lorsque j'arrivai en Scanie? Deux bottes de paille & une peau d'ours par dessus, couchant tout habillé comme

supérieur dans la guerre, le Roi, sans attendre les Ambassadeurs, avec qui l'on devoit convenir en commun des articles, envoia chez les Etoliens Cléonicus de Naupacte, qui, depuis qu'il avoit été pris, attendoit encore les Comices des Achéens. Puis prenant à Corinthe des vaisseaux & une armée de terre, il alla à Egée: pour ne point paroître trop empressé à finir la guerre, il s'approcha de Lasion, prit une tour bâtie sur les ruines de cette ville, & fit mine d'en vouloir à Elée. Après avoir envoié Cléonicus deux ou trois fois, comme les Etoliens demandoient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre, mais écrivit depuis aux villes alliées d'envoier leurs Plénipotentiaires pour délibérer en commun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, & alla camper à Panorme, qui est un port du Péloponése vis-à-vis Naupacte, & attendit là les Plénipotentiaires des Alliez. Pendant qu'ils s'assembloient, il passa à Zacynthe pour mettre ordre aux affaires de cette Isle, & revint aussitôt à Panorme. Les Plénipotentiaires assemblez, il envoia Aratus & Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils y trouvérent un grand nombre d'Etoliens, qui souhaitoient avec tant d'ardeur que la paix se fît, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état des choses. Les Etoliens envoiérent avec eux des Ambassadeurs au Roi pour le prier de venir chez eux à la tête de ses troupes, afin que les conférences se tinssent de plus près, & que l'on pût ter-

le moindre de ses soldats. Le Comte de la Marck, Ambassadeur de France, que ce Prince estimoit infiniment, lui persuada de coucher dans un lit pour la première fois depuis la guerre; mais quel étoit ce lit! Un seul matelas, des draps & une couverture, sans rideaux. Il se couchoit à dix heures & se levoit à deux, pour monter à cheval un instant après, tel tems qu'il fit. Il revenoit à cinq ou six heures du matin pour travailler avec ses Ministres, sans jamais quitter ses bottes que pour se coucher. Il se mettoit à table à quatre heures, car il ne faisoit qu'un repas; & quel repas? Il y avoit bien peu de Bourgeois dans Paris qui ne le fissent meilleur & plus délicat: une soupe assez mauvaise, un bouilli, deux ou trois ragoûts & quelques poulardes, tout cela exposé sur la table sans nul dessert. Toute sa vaisselle étoit de fer battu, jusqu'à son gobelet. Il ne bûvoit que de l'eau, il n'avoit que neuf couverts à sa table: les Officiers Généraux jusqu'aux Colonels y mangeoient. Après son dîné il se retiroit dans sa chambre, où l'on ne parloit que de guerre, & ce brave Prince en parloit aussi bien qu'auroit pû faire César. Je n'ai jamais tant profité que dans ses conversations; & quand il n'y auroit eu que ce seul Prince qui eût applaudi à mes principes, j'aurois lieu de m'en glorifier & d'en tirer vanité. J'ai cherché inutilement des gens qui parlassent aussi bien de la guerre qu'il faisoit, & qui fussent plus capables de la conduire. Jamais Prince n'eut tant de grandes qualitez, & l'on peut dire qu'il outra toutes les vertus, poussant toujours au-delà; ce qui fait l'estime & l'admiration des honnêtes gens.

miner plus commodément les affaires. Le Roi cédant à leurs instances, fit voile vers Naupacte, & campa à environ vingt stades de la ville. Il enferma son camp & ses vaisseaux d'un bon retranchement, & attendit là le tems de l'entrevûe.

CHAPITRE XXI.

La paix se conclut entre les Alliez. Harangue d'Agélaus pour les exhorter à demeurer unis.

LEs Etoliens étoient venus à Naupacte sans armes, & éloignez du camp de Philippe de deux stades ils envoioient de leur part des entremetteurs. Le Roi leur fit proposer par les Ambassadeurs des Alliez pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce que l'on avoit. Les Etoliens y consentirent. Pour le reste il y eut quantité de députations, qui ne valent pas la peine pour la plûpart que nous nous y arrêtions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours que tint Agélaus de Naupacte devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliez dans la premiére conférence. Il dit donc qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce seroit un grand bienfait des Dieux, si n'aiant que les mêmes sentimens ils se tenoient tous, pour ainsi dire, par la main, & joignoient toutes leurs forces ensemble pour se mettre à couvert eux & leurs villes des insultes des Barbares: si cela ne se pouvoit pas absolument, que du moins dans les conjonctures présentes ils s'unissent ensemble & veillassent à la conservation de la Gréce: qu'il n'y avoit pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jetter les yeux sur les armées formidables qui étoient sur pied, & sur l'importance de la guerre qui se faisoit actuellement: qu'il étoit évident à quiconque se connoissoit médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile, mais qu'ils pousseroient leurs projets au-delà des justes bornes: que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacez, & surtout Philippe: que ce Prince n'auroit rien à craindre, si au lieu de travailler à la ruine des Grecs & de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait jusqu'alors, il prenoit à cœur leurs intérêts

comme les siens propres, & veilloit à la défense de toute la Gréce, comme si c'étoit son propre Roiaume: que par cette conduite il se gagneroit l'affection des Grecs, qui de leur côté le suivroient inviolablement dans toutes ses entreprises, & déconcerteroient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourroient former contre son Roiaume: que s'il avoit envie d'entreprendre quelque chose, il n'avoit qu'à se tourner du côté d'Occident & y considérer la guerre qui se faisoit dans l'Italie; que pourvû qu'il se tînt prudemment à la découverte des événemens pour saisir la premiére occasion, tout sembloit lui fraier le chemin à l'Empire universel: que s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs, ou quelque guerre à leur faire, il remît ces différens à un autre tems: que surtout il prît garde de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir avec eux la guerre, quand il voudroit: que s'il souffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre sur la Gréce, il craignoit fort qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puériles contestations qu'ils avoient maintenant, & qu'ils ne fussent réduits à demander aux Dieux, comme une grande grace, la liberté de décider leurs affaires à leur gré & de la maniére qu'ils le jugeroient à propos.

Il n'y eut personne à qui ce discours ne fit souhaiter la paix avec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne lui proposoit que ce qu'il souhaitoit déja, & à quoi Demetrius l'avoit auparavant disposé. On convint des articles, on ratifia le Traité, & l'on se retira de part & d'autre chacun dans son païs. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains dans la Toscane, & celle d'Antiochus pour la Cœlesyrie, tous ces événemens arrivérent dans la troisiéme année de la cent quarantiéme olympiade. Ce fut aussi pour la premiére fois, & dans cette derniére assemblée, qu'on vit les affaires de Gréce mêlées avec celles d'Italie & d'Afrique. Dans la suite soit qu'on entreprît la guerre, soit qu'on fît la paix, ni Philippe ni les autres Puissances de Gréce ne se réglérent plus sur l'état de leur païs, ils tournérent tous les yeux vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt après la même chose. Ceux qui depuis ce tems-là ont eu sujet de ne pas bien vivre avec Philippe, ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni

à Antiochus ni à Ptolémée, ils ne se sont plus tournez vers le Midi ou l'Orient, ils n'ont eu les yeux attachez que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvoient.

Nous voilà donc arrivez au tems où les affaires des Grecs sont jointes avec celles d'Italie & d'Afrique. Nous avons vû quand, comment & pourquoi cela s'est fait. C'est ce que je m'étois engagé dès le commencement de faire voir. Ainsi quand nous aurons conduit l'Histoire Gréque jusqu'au tems où les Romains ont perdu la bataille de Cannes, & où nous avons laissé les affaires d'Italie, nous finirons ce cinquiéme Livre.

¶ La guerre finie, les Achéens choisirent Timoxéne pour Préteur, reprirent leurs loix, leurs usages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponése. Chacun rentra dans ses biens, on cultiva la terre, on rétablit les sacrifices & les fêtes publiques, en un mot tout ce qui regardoit le culte des Dieux: devoirs, qui par les guerres continuelles qu'on avoit eues à soutenir avoient été pour la plûpart oubliez. Entre tous les peuples du monde, à peine en trouveroit-on quelqu'un qui eût pour la vie douce & tranquille plus de penchant & d'inclination que ceux du Péloponése: cependant l'on peut dire qu'ils en ont moins joui qu'aucun, du moins depuis longtems. Ce Vers d'Euripide les peint assez bien:

Toujours dans les travaux & toujours dans la guerre.

Nez pour commander & passionnez pour leur liberté, ils ont toujours les armes à la main pour se disputer le premier pas. Les Athéniens au contraire furent à peine délivrez de la crainte des Macédoniens, qu'ils crurent jouir d'une solide liberté. Conduits & gouvernez par Euryclidas & par Micyon, ils ne prirent aucune part aux affaires des autres Grecs: ils suivirent à l'aveugle les inclinations de ces deux Magistrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'ils rendissent à tous les Rois, & principalement à Ptolémée, ils les rendirent. Point de sorte de réglemens & d'éloges qu'ils n'aient soufferts

qu'on

qu'on ne fît pour eux. Ils passérent beaucoup au-delà des bornes de la bienséance, sans que ceux qui étoient à leur tête eussent la prudence & le courage de les arrêter.

Peu de tems après, Ptolémée fut obligé de faire la guerre à ses propres sujets. En menant les Egyptiens contre Antiochus, on doit convenir qu'à considérer le tems où il prit ce dessein, il étoit à propos qu'il le prît; mais par rapport à l'avenir, c'étoit une chose pernicieuse. Ce peuple enflé des avantages qu'il avoit remportez à Raphie, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnoit, il se crut assez de forces pour soutenir une révolte, & il ne chercha plus qu'un Chef & un prétexte pour se mettre en liberté. Il se révolta en effet bientôt après.

Pour Antiochus, aiant fait pendant l'hiver de grands préparatifs, il passa au commencement de l'Eté le mont Taurus, & après avoir conclu une alliance avec Attalus, il se mit en marche contre Achée.

Comme les Etoliens avoient été malheureux dans la derniére guerre, ils furent d'abord bien aises d'avoir fait la paix avec les Achéens, & ce fut pour cela qu'ils élûrent pour Préteur Agélaus de Naupacte, parce qu'il sembloit avoir le plus contribué à cette paix. Mais ils ne furent pas longtems à se dégoûter & à se plaindre de leur Préteur, qui en faisant la paix, non avec quelque peuple particulier, mais encore avec toute la Gréce, leur avoit retranché toutes les occasions de butiner sur leurs voisins. Mais Agélaus soutenant avec constance ces plaintes injustes, les retint malgré qu'ils en eussent dans leur devoir.

Après la paix Philippe s'en retourna par mer en Macédoine. Il y trouva Scerdilaïdas, qui, sous le même prétexte qu'à Leucade, avoit pris depuis peu Pissée dans la Pélagonie, gagné par promesses les villes de Dessarétide & les Phébatides, Antipatrie, Chrysondion & Getuus, & fait des courses dans la plus grande partie des terres de Macédoine qui confinent à ces villes. Philippe se mit en campagne pour reprendre les places qui s'étoient séparées de son parti, & pour défaire Scerdilaïdas, rien à son avis n'étoit plus nécessaire pour l'heureux succès de ses entreprises, & entre autres pour l'expédition qu'il méditoit en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie. Demetrius le portoit si vivement à cette expédition, qu'il en étoit uniquement occupé, & que la nuit, s'il avoit

des songes, c'étoit sur cette guerre. Il ne faut pas croire que ce fut par amitié pour Philippe que Demetrius le poussoit à marcher contre les Romains, l'amitié n'y entroit que pour la moindre partie: c'étoit par haine pour cette République, & parce qu'il n'y avoit pour lui d'autre moien de rentrer dans l'Isle de Phare. Philippe reprit donc les villes dont nous avons parlé; dans la Dessarétide, Créonion & Gertuns: le long du lac de Lygnide, Enchelane, Cerace, Sation, Boies; Bantie dans le païs des Calicoéniens, & dans celui des Pyssantins, Orgyse. Après quoi il mit son armée en quartiers d'hiver. Ce fut ce même hiver qu'Annibal passa autour de Gérunium, après avoir ravagé les plus beaux païs de l'Italie, & que les Romains élûrent pour Consuls A. Terentius & Luc. Emilius.

Pendant le quartier d'hiver, Philippe fit réflexion qu'il avoit besoin de vaisseaux & de matelots pour ses desseins; ce n'est pas qu'il espérât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il transporteroit plus aisément les soldats, arriveroit beaucoup plutôt où il s'étoit proposé, & tomberoit sur les Romains lorsqu'ils s'y attendroient le moins; rien ne lui parut plus propre pour cela que les vaisseaux d'Illyrie, & il fut je pense le premier Roi de Macédoine qui en fit construire jusqu'à cent. Après les avoir fait équipper, il assembla ses troupes au commencement de l'Eté, exerça quelque tems les Macédoniens à ramer & se mit en mer, vers le tems à peu près qu'Antiochus passoit le mont Taurus. Aiant fait voile par l'Euripe & tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphallénie & de Leucade, & demeura là pour y observer la flote des Romains. Sur l'avis qu'il reçut ensuite qu'il y avoit à Lilybée des vaisseaux à l'ancre, il s'avança hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fut dans le païs qu'arrose le Loüs, une terreur panique (*a*) semblable à celle qui arrive quelquefois aux armées de terre, s'empare de ses troupes.

(a) *Une terreur panique semblable à celle qui arrive quelquefois aux armées*] On expliqueroit difficilement les terreurs paniques qui arrivent dans les armées, tant la cause en est cachée & inconnue. Un silence profond & non accoutumé les produit quelquefois, rarement arrivent-elles dans le plein jour. Il n'y a pas de meilleur moien pour les dissiper que de les tourner en plaisanteries: car il arrive rarement que les causes n'en soient pas ridicules & extravagantes. Les discours des poltrons répandus de main en main les font naître quelquefois, & l'on ne s'imagine pas qu'elles aient une telle cause, parce qu'on ne peut croire que les discours de ces gens-là les aient pû produire: de sorte qu'on ne les accuse pas, & qu'on en cherche encore moins l'origine. Une parole lâchée dans un camp, dit-on, ne demeure jamais secréte, elle court toujours.

Quelques vaisseaux qui étoient à la queue aiant pris terre dans l'Isle de Sason à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent de nuit dire à Philippe que quelques vaisseaux venant du détroit avoient abordé avec eux au même port, & leur avoient donné avis qu'ils avoient laissé à Rhége des vaisseaux Romains

de sorte qu'en un moment toute une armée en est imbue, on se la donne de main en main. Le moien de la suivre en remontant! un discours débité par un lâche fait le même chemin, chacun réfléchit dessus: alors un rien est capable de porter la terreur dans toute une armée. Ces sortes de terreurs paniques arrivent ordinairement lorsque les armées sont proche ou en présence, ou après quelque échec ou quelque renfort arrivé à l'ennemi. Alors peu de chose est capable de jetter l'armée dans l'épouvante & dans la terreur, & surtout dans le silence des ténébres d'une nuit sans Lune. Xénophon, qui est un Maître dans la science des armes, nous fait voir combien il est avantageux, lorsqu'il arrive une terreur panique dans une armée, de la tourner en plaisanterie. Voici un exemple de cette vérité qu'il rapporte dans sa Retraite des dix mille.

„ Il y eut aussi quelque fraieur dans le „ camp des Grecs, *dit-il (a)*, qui causa „ beaucoup de bruit & de tumulte, com„ me il arrive en ces rencontres. Mais „ Cléarque envoïa Tolmidés, qui étoit „ le premier de tous les Hérauts de son „ tems, publier de la part des Généraux, „ qu'on donneroit un talent à qui mon„ treroit celui qui avoit lâché son âne „ dans le camp; ce qui fit juger que la „ fraieur étoit vaine, & que tout alloit „ bien.

L'Ecriture est presque toute remplie d'exemples d'armées frappées de terreurs paniques, & l'Histoire en fourmille par tout. Celle qui arriva dans l'armée de Britannicus dans son expédition contre les Allemans, est remarquable; mais elle venoit ensuite d'une affaire où les Romains eurent du pire dans leur retraite; car la nuit étant venue, les soldats étoient à peine campez, que „ par hazard un cheval s'étant échappé „ est étonné par les cris, *dit Tacite*, & „ renverse ceux qu'il rencontre. Aussi„ tôt l'alarme est par tout le camp, la „ consternation générale, chacun court „ aux portes pour se sauver, & surtout „ à celle qui étoit la plus éloignée de „ l'ennemi. Cecinna voiant qu'il ne pou„ voit retenir ses soldats ni par autorité, „ ni par priéres, ni par menaces, se jette „ à travers la porte, pour les arrêter au „ moins par l'horreur de passer sur le „ corps de son Général. Cependant les „ Tribuns & les Centurions font voir „ que c'est une fausse alarme, & le sol„ dat rentre dans son devoir.

Les doubles terreurs paniques ne sont pas moins communes dans l'Histoire. Nous nous contenterons d'un exemple que je tire de l'Histoire mêlée de Procope chap. 17. „ Les Lombards & les „ Gerpides avoient fait la paix, *dit-* „ *il* (a); mais comme ils ne pouvoient „ terminer leurs différens par la voie de „ la douceur, ils eurent recours à celle „ des armes. Ils levérent donc deux ar„ mées fort nombreuses, dont l'une, „ qui étoit celle des Gerpides, étoit „ commandée par Chorisin, & l'autre „ par Audouin. Comme elles étoient „ proches, sans toutefois être en pré„ sence, elles furent agitées d'une ter„ reur panique qui les dissipa. Il n'y eut „ que les deux Commandans qui de„ meurérent fermes, & qui firent de „ grands efforts pour retenir leurs gens. „ Audouin étonné d'une consternation „ si soudaine de son armée, & ne sça„ chant pas encore que le même mal„ heur étoit arrivé aux ennemis, en„ voia leur demander la paix. Les En„ voiez étant venus trouver Chorisin, „ & aiant vû que le même accident lui „ étoit arrivé, lui demandérent où „ étoient ses troupes: elles ont pris la „ fuite, répondit-il, sans que personne „ les poursuive. Tite-Live nous fournit un assez bon nombre de ces exemples; mais il y en a au-delà de ce qu'il en faut pour une note.

(a) *Retr. des dix mille, liv. 2.*

(a) *Présid. Cousin. Hist. de Constant.*

qui alloient à Apollonie pour porter du secours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flote alloit fondre sur lui. La fraieur le saisit, il fit lever les ancres & reprendre la route par où il étoit venu. On marcha une nuit, & un jour, sans ordre & sans s'arrêter, & à la seconde journée on aborda à Céphallénie, où le Roi fit courir le bruit qu'il n'étoit revenu que pour régler quelques affaires dans le Péloponése.

Sa crainte étoit très-mal fondée. Il est vrai que Scerdilaïdas aiant appris pendant l'hiver que Philippe faisoit construire quantité de vaisseaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avoit dépêché vers les Romains pour les en avertir & pour demander du secours, & que les Romains lui avoient envoié dix vaisseaux de la flote qui étoit à Lilybée, & qui étoient les mêmes qu'on avoit vûs à Rhége. Mais si Philippe n'avoit pas pris inconsidérément la fuite, c'étoit là la plus belle occasion du monde pour se rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étoient alors si occupez d'Annibal & de la bataille de Cannes, qu'il lui auroit été facile de prendre les dix vaisseaux. Mais il se laissa épouvanter, & se retira honteusement en Macédoine.

Vers ce même tems Prusias (*a*) fit un exploit mémorable.

(a) *Vers ce même tems Prusias fit un exploit mémorable.*] Je crois que les peuples de l'Asie, les Grecs & les Romains, aimoient aussi peu les Gaulois les uns que les autres; mais les derniers les haïssoient encore plus. Il y paroît assez par leurs Auteurs, & particuliérement Tite-Live, qui ne perd aucune occasion de mal parler d'eux : il avoit sûrement pris à Rome cette mauvaise humeur contre la nation. Il ne laissoit pas que d'en tirer son origine, puisqu'il étoit de Mantoue, & tout ce païs le long du Pô étoit composé de nations Gauloises, qui en avoient chassé les anciens habitans pour se mettre en leur place. A ce que je vois les Gaulois passoient de tems en tems en Asie pour se décharger de leur jeunesse. Nous n'en avons pas de reste aujourd'hui. Est-ce que la nature auroit dégénéré? Nullement : d'où vient donc cette disette d'hommes & ce dépeuplement général en Europe? En Asie on en trouveroit la raison ; mais ce n'est pas ici le lieu, je sortirois de mon sujet. Il ne s'agit ici que de l'action de Prusias, qui eut raison des Gaulois, & qui donna par leur défaite & pour l'avenir, dit mon Auteur, un bel exemple aux Barbares qui sont en Europe, de prendre garde à ce qu'ils feront lorsqu'ils voudront passer en Asie.

C'est en vérité un grand dommage & un sujet de douleur pour les Sçavans, qui se plaisent à la lecture des Historiens les plus célébres de l'antiquité, tel qu'étoit Polybe, qu'il ne nous reste presque plus rien de son Histoire. Ce qu'il nous est appris de la vie de Prusias Roi de Bythinie, nous eût fait un très-grand plaisir. On trouve par-ci par-là dans différens Historiens diverses actions de sa vie. On voit assez que c'étoit un grand Capitaine, & qu'il sçavoit suivre les conseils de ceux qui pensoient un peu mieux que lui : marque évidente que c'étoit un homme du premier mérite, & le même auprès duquel Annibal se retira après être sorti de la Cour d'Antiochus, pour se sauver des persécutions des Romains. Ce grand Capitaine, qui s'étoit d'abord retiré dans l'Isle de Créte, sçachant que Prusias étoit un Prince fort ambitieux & fort remuant, lui inspira le dessein hardi

Les Gaulois qu'Attalus avoit tirez d'Europe pour faire la guerre à Achée sur la réputation qu'ils avoient de braves & de vaillans soldats, ces Gaulois, dis-je, aiant quitté ce Roi pour les raisons que nous avons rapportées, & aiant fait des ravages horribles dans les villes de l'Hélespont, & assiégé les Iliens, les Alexandrins dans la Troade les défirent courageusement. Thémistas à la tête de quatre mille hommes leur fit lever le siége d'Ilium, leur coupa les vivres, renversa tous leurs projets, & les chassa enfin de toute la Troade. Les Gaulois se jettérent dans Arisbe, ville de l'Abydéne, & se disposérent à entrer de force dans les villes du païs; Prusias vint à eux, leur donna bataille. Tout ce qu'il y avoit de soldats fut taillé en piéces, les enfans & les femmes furent égorgez dans le camp, & les équipages furent abandonnez aux vainqueurs.

de faire la guerre aux Romains, de rompre avec eux, & en même tems avec Eumenés. Les suites de cette rupture ne furent pas heureuses, il fut d'abord battu par terre. Il ne se rebuta pas, il voulut tenter si la fortune ne lui seroit pas plus favorable sur mer. Il avoit une bonne armée navale. Il donna une grande bataille, qu'il gagna de la maniére du monde la plus complette. Il mit la ruse en usage, & la trouva plus puissante & plus efficace que la force: Annibal la lui suggéra. Je ne sçai si on s'en moqueroit en ce tems-ci; mais je la trouve très-bonne & d'un tour nouveau. Il fit remplir des pots de terre de toutes sortes de serpens, avec ordre d'approcher les vaisseaux ennemis & d'y jetter bon nombre de ces pots. Dans un moment tous ces vaisseaux se trouvérent remplis de ces serpens, dont la vûe n'est pas fort agréable; & comme les équipages ne s'attendoient pas de recevoir de tels hôtes dans leurs bords, ils furent saisis & fort consternez. Le vaisseau d'Eumenés faillit à être pris, c'étoit à celui-là qu'on en vouloit principalement. On peut bien juger qu'il fut servi de ces pots en abondance. Je connois trois autres stratagémes de pots dans l'Histoire, & un dans l'Ecriture. Je veux finir par un bon coup de Prusias, & que bien des Généraux ont fait avant ou aprés lui.

Ce Prince aiant remporté une grande victoire sur Attalus, entra dans Pergame, ville célébre, où il y avoit une Bibliothéque qui ne le cédoit à aucune autre du monde, puisqu'il y avoit deux cens mille volumes, au rapport de Plutarque. Ajoutez à cela un Temple superbe & très-riche, où étoit la statue d'Esculape faite par Phylomachus, fameux Sculpteur. Prusias pour sa bienvenue fut adorer le Dieu de la Médecine, le parfuma avec profusion, & le reput de l'odeur d'une foule de victimes: qui ne l'eût pris pour un dévot de ce Dieu? Et certes il fit voir qu'il l'aimoit beaucoup: car à peine fut-il sorti de son Temple pour retourner à son camp, qu'il rentra le lendemain de cette fête dans la ville bien accompagné, & en fit piller tous les Temples & enlever tous les simulacres des Dieux, hors ceux de bois, qui n'étoient bons qu'à brûler; au lieu que les autres étoient bons à fondre pour en faire de la monnoie. Quant à Esculape, il chargea lui-même sur ses épaules sa statue qu'il avoit invoquée & encensée le jour d'auparavant. Il falloit qu'elle fût petite & enrichie de pierreries: car si elle n'eût été que d'or ou d'argent, cette charge n'eût pas été digne de ses épaules. Polybe se fâche fort sérieusement, & parle durement de l'action de ce Prince: il dit qu'elle est d'*un furieux & d'un enragé*. Notez s'il vous plaît ici que mon Auteur, qui s'éléve contre ceux qui pillent & profanent les Temples de ses Dieux, se moque de ces Dieux lui-même en quelques endroits de son Histoire.

Par-là il délivra d'une grande crainte les villes de l'Hélespont, & apprit aux Barbares de l'Europe à ne point hazarder si facilement de passer en Asie. En Gréce & en Asie tel étoit l'état des affaires. En Italie après la bataille de Cannes la plûpart des peuples se jettoient dans le parti d'Annibal, comme nous avons dit dans le Livre précédent. Finissons ici celui-ci, puisqu'il ne nous reste plus rien à dire des événemens arrivez dans la cent quarantiéme olympiade. Dans le Livre suivant après avoir rappellé en peu de mots ce que nous avons raconté dans celui-ci, nous parlerons de la forme de la République Romaine, selon ce que nous avons promis autrefois.

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans ce cinquiéme Tome.

A.

D.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

V.

X.

Z.

FAUTES A CORRIGER.

P*Age* 4. *ligne* 16. s'enricichissent, *lisez* s'enrichissent. *Page* 148. & leurs fournimens par dessus la tête, *lisez* dessus la tête. *Page* 150. *col.* 1. *ligne* 2. de lâcher un peu les rangs, *lisez* d'ouvrir un peu les rangs. *Pages* 163. *&* 164. Camulogése, *lisez* Camulogéne. *Page* 164. *col.* 2. qui sont des guez, *lisez* qui ont des guez. *Page* 246. *ligne* 25. conjectute, *lisez* conjecture. *Page* 382. *col.* 2. *ligne* 9. qu'il n'ait par tout des soldats où il n'ait des hommes, *lisez* qu'il nait par tout des soldats où il nait des hommes. *Page* 481. *ligne* 22. saisit les assiégeans, *lisez* les assiégez.

A la Planche des deux combats de Lacédémone *page* 274. la droite des Lacédémoniens doit être leur gauche, & leur gauche leur droite.

De l'Imprimerie de J. B. Lamesle, rue vieille Bouclerie, à la Minerve. 1729.





